NOUVEAU RECUEIL: OU, MELANGE LITTERAIRE, HISTORIQUE, DRAMATIQUE ET POETIQUE, A' L'USAGE DES ECOLES, ET DES AMATEURS DE LA LANGUE FRANCOISE.

LE TOUT REUNISSANT L'AGREABLE, LE CURIEUX, ET L'UTILE.

TROISIEME EDITION,
Revue, corrigée, & augmentée de plusieurs nouveaux Articles.

Par A. SCOT, A. M.
MEMBRE DE L'UNIVERSITE' DE PARIS.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos.

A LONDRES:
Imprimé pour C. ELLIOT & T. KAY, dans le Strand,
& se vend chez C. ELLIOT, à EDINBOURG.
M,DCC,LXXXIX.


BRITISH MUSEUM
23
70
FEB

PREFACE.

SI le desir de plaire au PUBLIC, en tâchant de rendre quelque service à la Jeunesse, èst un titre pour meriter ses suffrages, l'EDITEUR de ce RECUEIL ôse se flatter de n'etre pas tout à fait indigne de son APPROBATION.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS LE RECUEIL.

CHAP.

CHAP.

La

EXTRAITS DES VARIÉTÉS HISTORIQUES.

EGLOGUES DE VIRGILE. Par M. GRESSET.

FABLES par LA FONTAINE.

ODES par ROUSSEAU.

RECUEIL



RECUEIL

A L'USAGE DES

ECOLES FRANÇOISES.

HISTOIRE DE JOSEPH.

Joseph vendu par ses Frères : Conduit en Egypte chez Putiphar : Mis en prison. Gen. chap. 37, 39, & 40.

JACOB avoit douze enfans, dont Joseph & Benjamin étoient les plus jeunes : il avoit eu ces deux derniers de Rachel. L'amour particulier que Jacob témoignoit à Joseph, la liberté que celui-ci prit d'accuser devant lui ses frères d'un crime que l'Ecriture ne nomme point, et le récit qu'il leur fit des songes qui marquoient sa future grandeur, excitèrent leur jalousie & leur haine.

Un jour qu'ils le virent venir à eux dans la campagne où ils paissoient leurs troupeaux, ils se dirent l'un à l'autre : Voici notre songeur qui vient ; allons, tuons-le, & le jettons dans une vieille citerne : après cela on verra à quoi lui auront servi ses songes. Sur la remontrance de Ruben, ils se contentèrent de le jetter dans la citerne, après lui avoir ôté sa robe. Bientôt même ils l'en retirèrent, pour le vendre à des Marchands Ismaélites qui alloient en Egypte, à qui en effet ils le vendirent vingt pièces d'argent. Après cela ils prirent sa robe, & l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau, ils l'envoyèrent à Jacob, & lui firent dire : Voici une robe que nous avons trouvée ; voyez si ce n'est pas celle de votre fils. Il la reconnut, & dit : C'est la robe de mon fils. Une bête cruelle l'a dévoré, une bête a dévoré Joseph. Il déchira

ses vêtemens ; & s'étant couvèrt d'un cilice, il pleura son fils fort longtems.

Les Ismaélites emmenèrent Josèph en Egypte, où ils le vendirent à un des premiers Officiers de la Cour de Pharaon nommé Putiphar. *Le Seigneur*, dit l'Ecriture, *étoit avec Josèph, & tout lui réussissoit heureusement.* Son Maitre, qui voyoit bien que Dieu étoit avec lui, le prit en affection. Il le fit intendant de sa maison, & il se reposa absolument sur lui du soin de toutes ses affaires. Aussi Dieu bénit la maison de Putiphar, & il multiplia ses biens de tous côtés à cause de Josèph.

Il y avoit déjà longtems qu'il étoit dans cette maison, lorsque sa Maîtresse l'ayant regardé avec un mauvais désir, le sollicita en l'absence de son mari à commettre le crime. Mais Josèph en eut horreur, & lui dit : Comment serois-je assez malheureux, pour abuser de la confiance que mon Maître a en moi, & pour pécher contre mon Dieu ? Elle continua ainsi pendant plusieurs jours à le solliciter, sans pouvoir rien obtenir. Enfin, un jour que Josèph étoit seul, elle le prit par le manteau, & le pressoit de consentir à son mauvais desir. Alors Josèph, lui laissant le manteau entre les mains, s'enfuit. Cette femme, outrée de dépit, jetta un grand cri, & ayant appellé les gens de sa maison, elle leur dit que Josèph avoit voulu lui faire violence, & qu'il avoit pris la fuite aussitôt qu'il l'avoit entendu crier. Lorsque son mari fut de retour, elle lui persuada la même chose, en lui montrant le manteau comme une preuve de ce qu'elle disoit. Putiphar, trop crédule aux paroles de sa femme, entra dans une grande colère, & le fit enfermer dans la prison, où étoient ceux que le Roi fesoit arrêter. Mais le Seigneur fut avec Josèph : il en eut compassion, & il lui fit trouver grace devant le Gouverneur.

Pendant que Josèph étoit en prison, deux des grands Officiers de la Cour de Pharaon, savoir le grand Echanson & le grand Pannetier, y furent conduits par ordre du Roi. Le Gouverneur en confia le soin à Josèph, comme de tous les autres prisonniers. Quelque tems après ils eurent tous deux dans la même nuit un songe qui les jetta dans de grandes inquiétudes. Josèph leur en donna l'explication. Il prédit à l'Echanson, que dans trois jours il seroit rétabli dans l'exercice de sa charge ;



charge ; & au grand Pannetier, que dans trois jours Pharaon le feroit attacher à une croix, où sa chair seroit dechirée par les oiseaux. Les choses arrivèrent, comme il l'avoit dit. Le grand Pannetier fut mis à mort, & l'autre rétabli. Joseph avoit prié l'Echanson de se souvenir de lui, & d' obtenir du Roi son élargissement : car j'ai été enlevé, dit-il, par fraude & par violence du pays des Hébreux; et j'ai été renfermé dans cette prison, sans être coupable. Mais cet Officier étant rentré en faveur ne pensa plus à son Interprète.

Elévation de Joseph. Prémier Voyage de ses Frères en Egypte. Gen. ch. 41. & 42.

DEUX ans se passèrent depuis que l'Echanson eut été rétabli, après lesquels Pharaon eut deux songes en une même nuit. Dans l'un, il vit sept vaches grasses qui sortoient du Nil, & qui furent dévorées par sept autres vaches maigres sorties après elles du même fleuve. Dans le second, il vit sept épis pleins, qui furent aussi dévorés par sept autres épis fort maigres. Aucun des Sages d'Egypte n'ayant pu expliquer ces songes, l'Echanson se souvint de Joseph, & en parla au Roi, qui le fit aussi-tôt sortir de prison, & lui raconta ses songes. Joseph répondit, que les sept vaches grasses & les sept épis pleins signifioient sept années d'abondance ; & que les vaches & les épis maigres marquoient sept années de stérilité & de famine qui viendroient ensuite. Il conseilla au Roi d'établir un homme sage & habile, qui eût soin, pendant les sept années d'abondance, de faire serrer une partie des grains dans des gréniers publics, a fin que l'Egypte y trouvât une ressource pendant la stérilité. Ce conseil plut à Pharaon, & il dit à Joseph : C'est vous même que j'établis aujourd'hui pour commander à toute l'Eygpte : tout le monde vous obéira, & il n'y aura que moi au-dessus de vous. En même tems il ôta son anneau de son doigt, & le mit au doigt de Joseph : il le fit monter sur son second char, & fit crier par un héraut, Que tout le monde fléchît le genou devant lui. Il changea aussi son nom, & lui en donna un qui signifioit *Sauveur du Monde*.

Les sept années d'abondance arrivèrent, comme Joseph l'avoit prédit. Pendant ce tems, il fit mettre en réserve une grande quantité de blé dans les gréniers du Roi.

La ſtérilité vint enſuite, & la famine étoit dans tous les pays : mais il y avoit du blé en Egypte. Le peuple préſſé de la faim, demanda à Pharaon de quoi vivre. Il leur dit : Allez à Joſeph, & faites tout ce qu'il vous dira. Joſèph donc, ouvrant tous les gréniers, vendoit du blé aux Egyptiens & aux autres peuples.

Jacob l'ayant appris, commanda à ſes enfans d'y aller. Ils partirent au nombre de dix : car Jacob avoit retenu Benjamin auprès de lui, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident dans le chemin. Etant arrivés en Egypte, ils parurent devant Joſèph, & l'adorèrent. Joſèph les reconnut d'abord ; & en les voyant proſternés devant lui, il ſe ſouvint des ſonges qu'il avoit eus autrefois : mais il ne ſe fit point connoître à eux. Il leur parla même fort durement, & les traita d'eſpions qui venoient pour examiner le pays. Ils lui repartirent : Seigneur, nous ſommes venus ici pour acheter du blé. Nous ſommes douze frères, tous enfans d'un même homme, qui demeure dans le pays de Chanaan. Le dernier de tous eſt demeuré avec notre père, et l'autre n'eſt plus au monde. Hé bien, reprit Joſèph, je m'en vais éprouver ſi vous dites la vérité. Envoyez l'un de vous, pour amener ici le plus jeune de vos frères : & cependant les autres demeureront en priſon. Il ſe contenta néanmoins d'en retenir un ſeul. Pénétrés de frayeur & de regret, ils ſe diſoient l'un à l'autre en leur langue : C'eſt avec juſtice que nous ſouffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frère. Nous le voyions accablé de douleur, lorſqu'il nous prioit d'avoir pitié de lui : mais nous ne voulumes pas l'écouter. C'eſt pour cela que ce malheur nous eſt arrivé. Ruben, l'un d'entre eux, leur diſoit : Ne vous le dis-je pas alors, de ne point commettre un ſi grand crime contre cet enfant ? cependant vous ne m'écoutates point. C'eſt ſon ſang maintenant que Dieu vous redemande. Joſèph, qui les entendoit, ſans qu'ils le ſûſſent, ne put retenir ſes larmes. Il ſe retira pour un moment, & revint enſuite leur parler. Alors il fit prendre Simeon, et le fit lier devant eux : puis il commanda ſécrèttement à ſes Officiers de remettre leur argent dans leurs ſacs. Ils partirent donc avec leurs ânes chargés de blé.

2. *Second*

Second Voyage des Enfans de Jacob en Egypte. Joseph reconnu par ses Frères. Gen. ch. 43, 44, 45.

Lorsque les enfans de Jacob, au retour de leur voyage, lui eurent raconté tout ce qui leur étoit arrivé, l'emprisonnement de Simeon, & l'ordre exprès qu'ils avoient reçu de mener Benjamin en Egypte, cette triste nouvelle le perça de douleur, & renouvella celle que la perte de Josèph lui avoit causée. Il refusa longtems de laisser partir son cher Benjamin, qui seul fesoit toute sa consolation. Mais enfin, voyant que c'étoit une nécessité, & qu'autrement il le vérroit périr de faim avec lui, il consentit à son depart sur les assurances réitérées que lui donnèrent ses autres enfans de le lui ramener. Ils partirent donc tous ensemble avec des présens pour Joseph, & le double de l'argent qu'ils avoient trouvé dans leurs sacs.

Etant arrivés en Egypte, ils se présentèrent devant Josèph. Lorsqu'il les eut aperçus, & Benjamin avec eux, il dit à son Intendant : Faites entrer ces gens-là chez moi, & préparez un festin, parce qu'ils mangeront à midi avec moi. L'Intendant exécuta l'ordre, & les fit entrer. Eux, tout surpris d'un tel traitement, s'imaginoient qu'on alloit leur faire un crime de l'argent qui s'étoit trouvé dans leurs sacs. Ils commencèrent donc par se justifier auprés de l'Intendant, disant qu'ils ne savoient pas comment cela étoit arrivé ; & que, pour preuve de leur bonne foi, ils reportoient cet argent. L'Intendant les rassura, en leur disant : Ne craignez rien : c'est votre Dieu & le Dieu de votre père qui vous a fait trouver l'argent dans vos sacs : car pour moi, j'ai reçu celui que vous avez donné. Aussitôt après, il leur amena Simeon leur frère. On leur apporta de l'eau : ils se lavèrent les piés, & attendirent l'arrivée de Josèph.

Dès qu'il parut, ils se prosternèrent devant lui, & lui offrirent leurs présens. Josèph après les avoir salués avec bonté, leur dit : Votre père, ce bon vieillard dont vous m'aviez parlé, vit-il encore ? comment se porte-t-il ? Ils répondirent : Notre père, votre serviteur, est encore en vie, & il se porte bien. En même tems ils se prosternèrent de nouveau. Josèph ayant aperçu Benjamin : Est-ce là, leur dit-il, votre jeune frère, dont vous m'aviez parlé ?

parlé ? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous bénisse. Et il se hâta de sortir, parce que la vue de son frère l'attendrissoit si fort, qu'il ne pouvoit plus retenir ses larmes. Quelques momens après il vint retrouver ses frères, & ayant commandé qu'on servit à manger, il se mit à table avec eux.

Après que Josèph eut mangé avec ses frères, il donna sécrèttement cet ordre à son Intendant : Mettez du blé dans les sacs de ces gens-là, & l'argent de chacun d'eux à l'entrée de leurs sacs ; & mettez ma coupe d'argent dans le sac du plus jeune. L'Intendant fit ce qui lui étoit ordonné. Le lendemain matin ils partirent avec leurs ânes chargés de blé. Mais à peine étoient-ils sortis de la ville, que Josèph envoya son Intendant après eux, pour leur faire des reproches de ce qu'ils avoient vôlé sa coupe. Ils furent fort surpris de se voir accusés d'une action si noire, à laquelle ils n'avoient pas seulement pensé. Nous vous avons reporté, dirent-ils, l'argent que nous avions trouvé à l'entrée de nos sacs : comment se pourroit-il faire que nous eussions dérobé dans la maison de votre Maître de l'or ou de l'argent? Que celui qui se trouvera coupable de ce vôl, meure; & nous demeurerons tous esclaves de votre Maître. L'Intendant les prit au mot. On les fouilla tous en commençant par les plus âgés ; & enfin la coupe fut trouvée dans le sac de Benjamin.

Ils retournèrent à la ville fort affligés, & allérent se jetter aux piés de Josèph. Après quelques reproches, il leur déclara que celui, dans le sac de qui on avoit trouvé la coupe, demeureroit son esclave. Alors Juda ayant demandé permission de parler, représenta à Josèph que s'ils retournoient vers leur père sans ramener avec eux ce fils qu'il aimoit tendrement, ils le feroient mourir de chagrin. C'est moi, ajouta-t-il, qui ai répondu de lui à mon père : que ce soit moi, s'il vous plait, qui demeure esclave en sa place. Car je ne puis retourner sans lui, de peur d'etre témoin de l'extrême affliction qui accablera notre père.

A ces paroles, Joseph ne put plus se retenir. Il commanda qu'on fît sortir tout le monde. Alors, les larmes lui tombant des yeux, il jetta un grand cri, & dit à ses frères : Je suis Joseph. Mon père vit-il encore ? Aucun d'eux

d'eux ne lui répondit, tant ils étoient ſaiſis d'étonnement. Il leur parla avec douceur, & leur dit: Approchez-vous de moi. Lorſqu'ils ſe furent approchés, il dit: Je ſuis Joſèph votre frère, que vous avez vendu pour être emmené en Egypte. Ne craignez point, & ne vous affligez point de ce que vous m'avez traité ainſi: car c'eſt Dieu qui m'a envoyé ici devant vous pour vous conſerver la vie. Ce n'eſt point par votre conſeil que cela eſt arrivé, mais par la volonté de Dieu. Allez dire à mon père que Dieu m'a établi ſur toute l'Egypte. Qu'il ſe hâte de venir. Il demeurera auprès de moi; & je le nourrirai, lui, & toute ſa famille: car il reſte encore cinq années de famine. Vous voyez de vos yeux que c'eſt moi qui vous parle. Annoncez à mon père le haut rang où je ſuis élevé, & tout ce que vous avez vu dans l'Egypte. Hâtez vous de me l'amener. Après leur avoir parlé ainſi, il ſe jetta au cou de Benjamin, & l'embraſſa en pleurant: il embraſſa de même tous ſes autres frères; & après cela ils ſe raſſurèrent pour lui parler.

Cette nouvelle ſe répandit auſſitôt dans toute la Cour. Pharaon en témoigna ſa joie à Joſèph, & lui dit de faire venir au plutôt toute ſa famille en Egypte. Joſeph fit partir ſes frères avec des vivres pour le voyage, & des voitures pour tranſporter leur père, leurs femmes & leurs enfans. Lorſqu'ils furent arrivés dans le pays de Chanaan, ils dirent à Jacob: Votre fils Joſeph eſt vivant, & il a autorité dans toute l'Egypte. A ces mots, Jacob ſe réveilla comme d'un profond ſommeil; & il n'en vouloit rien croire. Mais enfin, ayant entendu le récit de tout ce qui s'étoit paſſé, & voyant les chariots & les autres choſes que ſon fils lui envoyoit, il dit: Je n'ai plus rien à ſouhaiter, puiſque mon fils Joſèph vit encore: j'irai, & je le verrai avant que de mourir. Il partit bientôt après avec toute ſa famille, & arriva en Egypte. Après qu'il eut ſalué le Roi, Joſèph l'établit dans le pays de Geſſen le plus fertile de l'Egypte, où Jacob vécut encore dix-ſept ans.

HISTOIRE DE CYRUS.

Education de Cyrus.

CYRUS étoit fils de Cambyſe Roi de Perſe, & de Mandane fille d'Aſtyage Roi des Mèdes. Il étoit bien fait de corps, & encore plus eſtimable par les qualités de l'eſprit : plein de douceur & d'humanité, de deſir d'apprendre, d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effrayé d'aucun péril, ni rebuté d'aucun travail, quand il s'agiſſoit d'acquérir de l'honneur. Il fut élevé ſelon la coutume des Perſes, qui pour lors étoit excellente.

Le bien public, l'utilité commune, étoit le principe & le but de toutes leurs loix. L'éducation des enfans étoit regardée comme le devoir le plus important, & la partie la plus eſſentielle du gouvernement. On ne s'en repoſoit pas ſur l'attention des pères & des mères, qu' une aveugle & molle tendreſſe rend ſouvent incapables de ce ſoin : l'Etat s'en chargeoit. Ils étoient élevés en commun d'une maniére uniforme. Tout y étoit réglé ; le lieu & la durée des exercices, le tems des repâs, la qualité du boire & du manger, le nombre des Maîtres, les différentes ſortes de châtimens. Toute leur nourriture, auſſi-bien pour les enfans que pour les jeunes gens, étoit du pain, du creſſon, et de l'eau : car on vouloit de bonne heure les accoutumer à la tempérance & à la ſobriété ; & d'ailleurs cette ſorte de nourriture ſimple & frugale, ſans aucun mélange de ſauces ni de ragouts, leur fortifioit le corps, & leur préparoit un fond de ſanté capable de ſoutenir les plus dures fatigues de la guérre, juſque dans l'âge le plus avancé, comme on le remarque de Cyrus, qui dans la vieilleſſe ſe trouva auſſi fort & auſſi robuſte qu'il l'avoit été dans ſes premières années. Ils alloient aux écoles pour y apprendre la Juſtice, comme ailleurs on y va pour y apprende les Lettres : & le crime qu'on y puniſſoit le plus ſévèrement étoit l' ingratitude.

La vue des Perſes, dans tous ces ſages établiſſemens, étoit d'aller au devant du mal, perſuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir : & au lieu que dans les autres Etats on ſe contente d'établir des

des punitions contre les méchants, ils tâchoient de faire en ſorte que parmi eux il n'y eût point de méchants.

On étoit dans la claſſe des enfans juſqu'à ſeize ou dix-ſept ans : après cela on entroit dans celle des jeunes gens. C'eſt alors qu'on les tenoit de plus court, parce que cet âge en a plus de beſoin. Ils étoient dix années dans cette claſſe. Pendant ce tems ils paſſoient toutes les nuits dans les corps de garde, tant pour la ſûreté de la ville, que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour ils venoient recevoir les ordres de leurs gouverneurs, accompagnoient le Roi lorſqu'il alloit à la chaſſe, ou ſe perfectionnoient dans les exercices.

La troiſième claſſe étoit composée des hommes faits ; & ils y demeuroient vingt-cinq ans. C'eſt de là qu'on tiroit tous les Officiers qui devoient commander dans les troupes, & remplir les différents poſtes de l'Etat, les Charges, les Dignités. Enfin ils paſſoient dans la dernière claſſe, où l'on choiſiſſoit les plus ſages & les plus expérimentés pour former le conſeil public.

Par-là tous les Citoyens pouvoient aſpirer aux premières Charges de l'Etat : mais aucun n'y pouvoit arriver qu'après avoir paſſé par ces différentes claſſes, & s'en être rendu capable par tous ces exercices.

Cyrus fut élevé de la ſorte juſqu'a l'âge de douze ans, & ſurpaſſa toujours ſes égaux, ſoit par la facilité à apprendre, ſoit par le courage, ou par l'adreſſe à executer tout ce qu'il entreprenoit. Alors ſa mère Mandane le mena en Médie chez Aſtyage ſon grand-père, à qui tout le bien qu'il entendoit dire de ce jeune Prince avoit donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette Cour des mœurs bien différentes de celles de ſon pays. Le faſte, le luxe, la magnificence y régnoient partout. Il n'en fut point ébloui, & ſans rien critiquer ni condamner, il ſut ſe maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès ſon enfance. Il charmoit ſon grand-père par des ſaillies pleines d'eſprit & de vivacité, & gagnoit tous les cœurs par ſes manières nobles & engageantes. J'en rapporterai un ſeul trait qui pourra faire juger du reſte.

Aſtyage, voulant faire perdre à ſon petit-fils l'envie de retourner en ſon pays, fit préparer un repas ſomptueux, dans lequel tout fut prodigué, ſoit pour la quantité, ſoit pour la qualité & la délicateſſe des mèts. Cyrus regardoit

doit avec des yeux assez indifférents tout ce fastueux appareil. Et comme Astyage en paroissoit surpris : Les Perses, dit-il, au lieu de tant de détours & de circuits pour appaiser la faim, prènnent un chemin bien plus court pour arriver au même but : un peu de pain & de cresson les y conduisent. Son grand-père lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mèts qu'on avoit servis, il les distribua sur le champ aux Officiers du Roi qui se trouvèrent présents : à l'un, parce qu'il lui apprenoit à monter à cheval ; à l'autre, parce qu'il servoit bien Astyage ; à un autre, parce qu'il prenoit grand soin de sa mère. Sacas, Echanson d'Astyage, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet Officier, outre sa charge d'Echanson, avoit celle d'introduire chez le Roi ceux qui devoient être admis à son audience : comme il ne lui étoit pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandoit, il eut le malheur de déplaire à ce jeune Prince, qui lui marqua dans cette occasion son ressentiment. Astyage témoignant quelque peine qu'on eut fait cet affront à un Officier pour qui il avoit une consideration particulière, & qui la méritoit par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servoit à boire : Ne faut-il que cela, mon Papa, reprit Cyrus, pour mériter vos bonnes graces ? je les aurai bientôt gagnées : car je me fais fort de vous servir mieux que lui. Aussitôt on équipe le petit Cyrus en Echanson. Il s'avance gravement d'un air sérieux, la serviètte sur l'épaule, & tenant la coupe délicatement des trois doigts. Il la présenta au Roi avec une dextérité & une grace qui charmèrent Astyage & Mandane. Quand cela fut fait, il se jetta au cou de son grand-père, & en le baisant il s'écria plein de joie : O Sacas, pauvre Sacas, te voilà perdu : j'aurai ta charge. Astyage lui temoigna beaucoup d'amitié. Je suis très-content, mon fils, lui dit-il : on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentièlle : c'est de faire l'essai. En effet l'Echanson avoit coutume de verser de la liqueur dans sa main gauche, & d'en gouter avant que de présenter la coupe au Prince. Ce n'est point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai usé ainsi. Et pourquoi donc, dit Astyage ? C'est que j'ai appréhendé que cette liqueur ne fût du poison. Du poison ? & comment cela ? Oui, mon Papa. Car il n'y a pas longtems que

dans

dans un repas que vous donniez aux grands Seigneurs de votre Cour, je m' apperçus qu' après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On crioit, on chantoit, on parloit à tort & à travers. Vous paroiſſiez avoir oublié, vous, que vous ètiez Roi, & eux qu'ils étoient vos ſujets. Enfin, quand vous vouliez, vous mettre à dancer, vous ne pouviez pas vous ſoutenir. Comment, reprit Aſtyage, n'arrive-t-il pas la même choſe à votre père? Jamais, repondit Cyrus. Et quoi donc? Quand il a bu, il ceſſe d'avoir ſoif; & voilà tout ce qui lui en arrive.

Sa mère Mandane etant ſur le point de retourner en Perſe, il ſe rendit avec joie aux inſtances réitérées que lui fit ſon grand-père de reſter en Médie; Afin, diſoit-il, que ne ſachant pas encore bien monter à cheval, il eût le tems de ſe perfectionner dans cet exercice, inconnu en Perſe, où la ſechereſſe & la ſituation du pays coupé par des montagnes, ne permettoient pas de nourrir des chevaux.

Pendant cet intervalle de tems qu'il paſſa à la Cour, il s'y fit infiniment eſtimer & aimer. Il étoit doux, affable, officieux, bienfaiſant, libéral. Si les jeunes Seigneurs avoient quelque grace à demander au Prince, c'étoit lui qui la ſollicitoit pour eux. Quand il y avoit contre eux quelque ſujet de plainte, il ſe rendoit leur médiateur auprès du Roi. Leurs affaires devenoient les ſiennes, & il s'y prenoit toujours ſi bien, qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit.

Cambyſe ayant rappellé Cyrus pour lui faire achever ſon tems dans les exercices des Perſes, il partit ſur le champ, pour ne donner par ſon retardement aucun lieu de plainte contre lui ni à ſon Père, ni à ſa Patrie. Ce fut alors qu'on connut combien il étoit tendrement aimé. A ſon départ tout le monde l'accompagna, ceux de ſon âge, les jeunes gens, les veillards: Aſtyage même le conduiſit à cheval aſſez loin; & quand il fallut ſe ſéparer, il n'y eut perſonne qui ne verſât des larmes.

Ainſi Cyrus repaſſa en Perſe, où il demeura encore un an au nombre des enfans. Ses compagnons, aprés le ſéjour qu'il avoit fait dans une Cour auſſi voluptueuſe & remplie de faſte qu' étoit celle des Mèdes, s'attendoient à voir un grand changement dans ſes mœurs. Mais quand

quand ils virent qu'il se contentoit de leur table ordinaire, & que s'il se rencontroit dans quelque festin, il étoit plus sobre & plus retenu que les autres, ils le regardèrent avec une nouvelle admiration.

Il passa de cette première classe dans la seconde, qui est celle des jeunes gens ; où il fit voir qu'il n'avoit point son pareil en adresse, en patience, en obéissance.

Premières Campagnes & Conquêtes de Cyrus.

Astyage Roi des Mèdes étant mort, Cyaxare son fils, frère de la mère de Cyrus, lui succéda. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il eut une rude guerre à soutenir. Il apprit que le Roi des Assyriens armoit puissamment contre lui, & qu'il avoit déjà engagé dans sa quérelle plusieurs Princes, entre autres Crésus Roi de Lydie. Aussi-tôt il dépêcha vers Cambyse pour lui demander du secours, & chargea ses députés de faire ensorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui envérroit. Ils n'eurent point de peine à l'obtenir. Ce jeune Prince étoit alors dans l'ordre des hommes faits après avoir passé dix années dans la seconde classe. La joie fut universelle quand on sut que Cyrus marcheroit à la tête de l'armée. Elle étoit de trente mille hommes d'infanterie seulement : car les Perses n'avoient point encore de cavalerie. Dans ce nombre n'étoient point compris mille jeunes officiers, l'élite de la nation, tous attachés à Cyrus d'une manière particulière.

Il partit, sans perdre de tems : mais ce ne fut qu'après avoir invoqué les Dieux. Car sa grande maxime, & il la tenoit de son père, étoit, qu'on ne devoit jamais former aucune enterprise, soit grande, soit petite, sans consulter les Dieux. Cambyse lui avoit souvent représenté que la prudence des hommes est fort courte, leurs vues fort bornées, qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, & que souvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage, devient la cause de leur ruine : au lieu que les Dieux étant éternels savent tout, l'avenir comme le passé, & inspirent à ceux qu'ils aiment, ce qu'il est à propos d'entreprendre : protection qu'ils ne doivent à personne, & qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent & les consultent.

Cambyse voulut accompagner son fils jusques aux frontières de la Perse. Dans le chemin il lui donna d'ex-

d'excellentes inſtructions ſur les devoirs d'un Général d'Armée. Cyrus qui croyoit n'ignorer rien de tout ce qui regarde le métier de la guerre après les longues leçons qu'il en avoit reçues des maîtres les plus habiles qui fuſſent de ſon tems, reconnut pour lors qu'il ignoroit abſolument tout ce qu'il y a de plus eſſentiel dans l'art militaire, mais qu'il en fut parfaitement inſtruit dans cet entretien familier, qui mérite bien d'être lu avec ſoin, et d'être ſérieuſement médité par quiconque eſt deſtiné à la profeſſion des armes. Je n'en raporterai qu'un ſeul trait, par lequel on pourra juger des autres.

Il s'agiſſoit de ſavoir comment on pouvoit rendre les ſoldats ſoumis & obéiſſants. Le moyen m'en paroit bien facile & bien ſûr, dit Cyrus : il ne faut que louer & récompenſer ceux qui obéiſſent, punir & noter d'infamie ceux qui refuſent de le faire. Cela eſt bon, reprit Cambyſe, pour ſe faire obéir par force : mais l'important eſt de ſe faire obeïr volontairement. Or le moyen le plus ſûr d'y réuſſir, c'eſt de bien convaincre ceux à qui l'on commande qu'on ſait mieux ce qui leur eſt utile qu'eux-mêmes : car tous les hommes obéiſſent ſans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'eſt de ce principe que part la ſoumiſſion aveugle des malades pour le Médecin, des Voyageurs pour un guide, de ceux qui ſont dans un vaiſſeau pour le pilote. Leur obéiſſance n'eſt fondée que ſur la perſuaſion où ils ſont que le Médecin, le guide, le pilote ſont plus habiles & plus prudents qu'eux. Mais que faut-il faire, demande Cyrus à ſon père, pour paroître plus habile & plus prudent que les autres ? Il faut, reprit Cambyſe, l'être effectivement : & pour l'être, il faut ſe bien appliquer à ſa profeſſion, en étudier ſérieuſement toutes les regles, conſulter avec ſoin & avec docilité les plus habiles Maîtres, ne rien négliger de ce qui peut faire réuſſir nos enterpriſes, & ſur-tout implorer le ſecours des Dieux, qui ſeuls donnent la prudence and le ſuccès.

Quand Cyrus fut arrivé en Médie près de Cyaxare, la première choſe qu'il fit après les compliments ordinaires, fut de s'informer de la qualité & du nombre des troupes de part & d'autre. Il ſe trouva, par le dénombrement qu'on en fit, que l'Armée des ennemis montoit à ſoixante

mille chevaux, & à deux cens mille hommes de pié; & que par conſéquent il s'en falloit plus de deux tièrs que les Mèdes & les Perſes joints enſemble n'euſſent autant de Cavalerie qu'eux, & qu'à peine avoient-ils la moitié d'Infanterie. Une ſi grande inégalité jetta Cyaxare dans un grand embarras & une grande crainte. Il n'imaginoit point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perſe, en plus grand nombre encore que les premières. Mais, outre que le remède auroit été fort lent, il paroiſſoit impraticable. Cyrus ſur le champ propoſa un moyen plus ſûr & plus court : ce fut de faire changer d'armes aux Perſes ; & au lieu que la plupart ne ſe ſervoient preſque que de l'arc & du javelot, & ne combattoient par conſéquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement ſur le petit, il fut d'avis de les armer de telle ſorte qu'ils puſſent tout d'un coup combattre de près, & en venir aux mains avec les ennemis, & rendre ainſi inutile la multitude de leurs troupes. On gouta fort cet avis, & il ſut exécuté ſur le champ.

Un jour que Cyrus feſoit la revue de ſon Armée, il lui vint un courier de la part de Cyaxare l'avertir qu'il lui étoit arrivé des ambaſſadeurs du Roi des Indes, & qu'il le prioit de le venir trouver promtement. Pour ce ſujet, dit-il, je vous apporte un riche vêtement ; car il ſouhaite que vous paroiſſiez ſuperbement vêtu devant les Indiens, afin de faire honneur à la Nation. Cyrus ne perdit point de tems : il partit ſur le champ avec ſes troupes pour aller trouver le Roi, ſans avoir d'autre habit que le ſien, qui étoit fort ſimple à la manière des Perſes. Et comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent : Vous aurois-je fait plus d'honneur, reprit Cyrus, ſi je m'étois habillé de pourpre, ſi je m'étois chargé de braſſelets & de chaines d'or, & qu'avec tout cela j'euſſe tardé plus longtems à venir, que je ne vous en fais maintenant par la ſueur de mon viſage & par ma diligence, en montrant à tout le monde avec quelle promtitude on exécute vos ordres ?

La grande attention de Cyrus étoit de s'attacher les troupes, de gagner le cœur des officiers, de ſe faire aimer & eſtimer des ſoldats. Pour cela il les traitoit tous avec bonté & douceur, ſe rendoit populaire & affable,

les invitoit ſouvent à manger avec lui, ſurtout ceux qui ſe diſtinguoient parmi leurs égaux. Il ne feſoit aucun cas de l'argent que pour le donner. Il diſtribuoit avec largeſſe des préſens à chacun ſelon ſon mérite & ſa condition. A l'un c'étoit un bouclier, à l'autre une épée, ou quelque choſe de pareil. C'étoit par cette grandeur d'âme, cette généroſite, & ce penchant à faire du bien, qu'il croyoit qu'un Général devoit ſe diſtinguer, & non par le luxe de la table, ou par la magnificence des habits & des équipages, & encore moins par la hauteur & la fierté.

Voyant toutes ſes troupes pleines d'ardeur & de bonne volonté, il propoſa à Cyaxare de les mener contre l'ennemi. On ſe mit donc en marche, après avoir offert des ſacrifices aux Dieux. Quand les Armées furent à la vue l'une de l'autre, on ſe prépara au combat. Les Aſſyriens s'étoient campés en raſe campagne : Cyrus, au contraire, s'étoit couvert de quelques villages & de quelques petites collines. On fut de part & d'autre quelques jours à ſe regarder. Enfin, les Aſſyriens étant ſortis les premiers de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer ſes troupes. Avant qu'elles fuſſent à la portée du trait, il donna le mot de guet, qui fut, *Jupiter ſecourable & conducteur.* Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Caſtor & de Pollux, & les ſoldats pleins d'une religieuſe ardeur y répondirent à haute voix. Ce n'étoit dans toute l'Armée de Cyrus qu'allégreſſe, qu'émulation, que courage, qu'exhortations mutuelles, que prudence, qu'obéiſſance, ce qui jettoit une étrange frayeur dans le cœur des ennemis. Car, dit ici l'Hiſtorien, on a remarqué qu'en ces occaſions ceux qui craignent plus les Dieux, ont moins de peur des hommes. Du côté des Aſſyriens les archers, les frondeurs, & ceux qui lançoient des javelots, firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perſes, animés par la préſence & l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, & enfoncèrent les premiers bataillons. Les Aſſyriens ne purent ſoutenir un choc ſi rude, & prirent tous la fuite. La Cavalerie des Mèdes s'ébranla en même tems pour attaquer celle des ennemis, qui fut auſſi bientôt miſe en déroute. Ils furent vivement pourſuivis juſques dans leur camp. Il

s'en fit un effroyable carnage, & le Roi des Assyriens y perdit la vie. Cyrus ne se crut pas en état de les forcer dans leurs rétranchements, & il fit sonner la retraite.

Cependant les Assyriens après la mort de leur Roi, & la perte des plus braves gens de l'Armée, étoient dans une étrange consternation. Crésus, & tous les autres alliés, perdirent aussi toute espérance. Ainsi ils ne pensèrent plus qu'à se sauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avoit bien prévu, & il se préparoit à les poursuivre vivement. Mais il avoit besoin pour cela de Cavalerie, & comme on l'a déjà remarqué, les Perses n'en avoient point. Il alla donc trouver Cyaxare, & lui proposa son dessein. Cyaxare l'improuva fort, & lui représenta le danger qu'il y avoit de pousser à bout des ennemis si puissants, à qui l'on inspireroit peut-être du courage en les réduisant au desespoir : qu'il étoit de la sagesse d'user modérément de la fortune, & de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité : que d'ailleurs il ne vouloit pas contraindre les Mèdes, ni les empêcher de prendre un repôs qu'ils avoient si justement mérité. Cyrus se réduisit à lui demander la permission d'emmener ceux qui voudroient bien le suivre, à quoi Cyaxare consentit sans peine ; & il ne songea plus qu'à passer le tems en festin & en joie avec les Officiers, & à jouir de la victoire qu'il venoit de remporter.

Presque tous les Mèdes suivirent Cyrus, qui se mit en marche pour poursuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des couriers qui venoient de la part des Hyrcaniens qui servoient dans l'Armée ennemie, lui déclarer que dès qu'il paroîtroit ils se rendroient à lui, & en effet ils le firent. Il ne perdit point de tems, & ayant marché toute la nuit, il arriva près des Assyriens. Crésus avoit fait partir ses femmes durant la nuit pour prendre le frais ; car c'étoit en Eté, & il les suivoit avec quelque Cavalerie. La désolation fut extrême parmi les Assyriens quand ils virent l'ennemi si près d'eux. Plusieurs furent tués dans la fuite : tous ceux qui étoient demeurés dans le camp se rendirent : la victoire fut complette, & le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux qui se trouvèrent dans le camp, songeant dès lors à former parmi les Perses un corps de Cavalerie, ce qui leur avoit manqué jusques là. Il fit mettre à part pour Cyaxare tout

ce qu'il y avoit de plus précieux. Quand les Mèdes & les Hyrcaniens furent revenus de la pourſuite des ennemis, il leur fit prendre le repas qui leur avoit été préparé, en les avertiſſant d'envoyer ſeulement du pain aux Perſes, qui avoient d'ailleurs, ſoit pour les ragouts, ſoit pour la boiſſon, tout ce qui leur étoit néceſſaire. Leur ragout étoit la faim, & leur boiſſon l'eau de la rivière. C'étoit la manière de vivre à laquelle ils étoient accoutumés dès leur enfance.

La nuit même que Cyrus étoit parti pour aller à la pourſuite des ennemis, Cyaxare l'avoit paſſée dans la joie & dans les feſtins, & s'étoit enyvré avec ſes principaux Officiers. Le lendemain à ſon réveil il fut étrangement étonné de ſe voir preſque ſeul. Plein de colère & de fureur il dépêcha ſur le champ un Courier à l'Armée avec ordre de faire de violents reproches à Cyrus, & de faire revenir tous les Mèdes ſans aucun délai. Cyrus ne s'effraya point d'un commandement ſi injuſte. Il lui écrivit une lettre reſpectueuſe, mais pleine d'une généreuſe liberté, où il juſtifioit ſa conduite, & le fesoit reſſouvenir de la permiſſion qu'il lui avoit donnée d'emmener tous ceux des Médes qui voudroient bien le ſuivre. Il envoya en même tems en Perſe pour faire venir de nouvelles troupes, dans le deſſein qu'il avoit de pouſſer plus loin ſes conquêtes.

Parmi les priſonniers de guerre qu'on avoit faits, il ſe trouva une jeune Princeſſe d'une rare beauté, qu'on avoit réſervée pour Cyrus. Elle ſe nommoit Panthée, & étoit femme d'Abradate Roi de la Suſiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de ſa beauté, il refuſa de la voir ; dans la crainte, diſoit-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudroit, & ne le détournât des grands deſſeins qu'il avoit formés. Araſpe, jeune Seigneur de Mèdie, qui l'avoit en garde, ne ſe défioit pas tant de ſa foibleſſe, & prétendoit qu'on eſt toujours maître de ſoi-même. Cyrus lui donna de ſages avis, en lui confiant de nouveau le ſoin de cette Princeſſe. Ne craignez rien, reprit Araſpe ; je ſuis ſûr de moi, & je vous réponds ſur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant ſa paſſion pour cette jeune Princeſſe s'alluma peu à peu juſqu'à un tel point, que la trouvant invinciblement oppoſée à ſes deſirs, il étoit près de lui faire

violence. La Princeſſe enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea auſſitôt Artabaze d'aller trouver Araſpe de ſa part. Cet Officier lui parla avec la dernière dureté, & lui reprocha ſa faute d'une manière propre à le jetter dans le deſeſpoir. Araſpe, outré de douleur, ne put retenir ſes larmes, & demeura interdit de honte & de crainte. Quelques jours après Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, & au lieu des violents reproches auxquels il s'attendoit, il lui parla avec la dernière douceur, reconnoiſſant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi ſi redoutable. Une bonté ſi ineſpérée rendit la vie à ce jeune Seigneur. La confuſion, la joie, la reconnoiſſance, firent couler de ſes yeux une abondance de larmes. Ah ! je me connois maintenant, dit-il, & j'éprouve ſenſiblement que j'ai deux âmes, l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraîne vers le mal. La première l'emporte, quand vous venez à mon ſecours, & que vous me parlez ; je cède à l'autre, & je ſuis vaincu, quand je ſuis ſeul. Il répara avantageuſement ſa faute, & rendit un ſervice conſidérable à Cyrus, en ſe retirant comme eſpion chez les Aſſyriens, ſous prétexte d'un prétendu mécontentement.

Cependant Cyrus ſe préparoit à avancer dans le pays ennemi. Aucun des Mèdes ne voulut le quitter, ni retourner ſans lui vers Cyaxare, dont ils craignoient la colère & la cruauté. L'Armée ſe mit en marche. Le bon traitement que Cyrus avoit fait aux priſonniers de guerre, en les renvoyant libres chacun dans leurs pays, avoit répandu partout le bruit de ſa clémence. Beaucoup de peuples ſe rendirent à lui, & grôſſirent le nombre de ſes troupes. S'étant approché de Babylone, il fit faire au Roi des Aſſyriens un défi de terminer leur querelle par un combat ſingulier. Son défi ne fut pas accepté. Mais, pour mettre ſes Alliés en ſûreté pendant ſon abſence, il fit avec lui une eſpèce de trève & de traité, par lequel on convint de part & d'autre de ne point inquièter les laboureurs, & de leur laiſſer cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la ſituation de Babylone, & s'être fait un grand nombre d'amis & d'alliés, il reprit le chemin de la Médie.

Quand

Quand il fut près de la frontière, il député aussitôt vers Cyaxare, pour lui donner avis de son arrivée, & pour recevoir ses ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans son pays une Armée si considérable, & qui alloit encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perse. Le lendemain il se mit en chemin avec ce qui lui étoit resté de Cavalerie. Cyrus alla au devant de lui avec la sienne, qui étoit fort nombreuse & fort leste. A cette vue la jalousie & le mécontentement de Cyaxare se reveillèrent. Il fit un accueil très-froid à son neveu, détourna son visage pour ne point recevoir son baiser, & laissa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, & entra avec lui en éclaircissement. Il lui parla avec tant de douceur, de soumission, de raison ; lui donna de si fortes preuves de la droiture de son cœur, de son respect, & d'un inviolable attachement à sa personne & à ses intérêts, qu'il dissipa en un moment tous ses soupçons, & rentra parfaitement dans ses bonnes graces. Ils s'embrassèrent mutuellement, en répandant des larmes de part & d'autre. On ne peut exprimer quelle fut la joie des Perses & des Mèdes, qui attendoient avec inquiétude & tremblement de quelle façon se termineroit cette entrevue. A l'instant Cyaxare & Cyrus remontèrent a cheval : & alors tous les Mèdes se rangèrent à la suite de Cyaxare, comme Cyrus leur en avoit fait signe. Les Perses suivirent Cyrus, & les autres Nations leur Prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp, ils conduisirent Cyaxare dans la tente qu'on lui avoit dressée. Il fut aussitôt visité de la plupart des Mèdes, qui vinrent le saluer, & lui faire des présens, les uns de leur propre mouvement, les autres par ordre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché, & commença à reconnoître que Cyrus ne lui avoit point débauché ses sujets, & que les Mèdes ne lui étoient pas moins affectionnés qu'auparavant.

Continuation de la Guèrre. Prise de Babylone, nouvelles Conquêtes. Mort de Cyrus.

Dans le conseil qui se tint en présence de Cyaxare, il fut résolu de continuer la guèrre. On travailla aux préparatifs avec une ardeur infatigable. L'Armée des ennemis

ennemis étoit encore plus nombreuſe qu'elle ne l'avoit été dans la première campagne, & l'Egypte ſeule leur avoit fourni plus de ſix vingts mille hommes. Leur rendezvous étoit à Thymbrée, ville de Lydie. Cyrus, après avoir pris toutes les précautions néceſſaires pour que ſon Armée ne manquât de rien, & après être deſcendu dans un détail ſurprenant, que Xenophon raporte fort au long, ſongea à ſe mettre en marche. Cyaxare ne le ſuivit point, & demeura avec la troiſième partie des Mèdes ſeulement, pour ne pas laiſſer ſon pays entièrement degarni.

Abradate, Roi de la Suſiane, ſe préparant à prendre ſon armure, Panthée ſa femme lui vint preſenter un caſque, des braſſars, & des braſſelets, tout cela d'or maſſif, avec une cotte d'armes de ſa hauteur pliſſée par en bas, & un grand panache de couleur de pourpre. Elle avoit fait la plupart de ces ouvrages elle-même à l'inſçu de ſon mari, pour lui ménager le plaiſir de la ſurpriſe. Quelque tendreſſe qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main, que de ne pas ſe ſignaler d'une manière digne de ſa naiſſance & digne de l'idée qu'elle avoit tâchée de donner de lui à Cyrus. Nous lui avons, dit-elle, des obligations infinies. J'ai été ſa priſonnière, & comme telle deſtinée pour lui : mais je ne me ſuis point trouvée eſclave entre ſes mains, ni ne me ſuis point vue livrée à des conditions honteuſes. Il m'a gardée comme il auroit gardé la femme de ſon propre frère ; & je lui ai bien promis que vous ſauriez reconnoître une telle grace. Ne l'oubliez point. O Jupiter, s'écria Abradate, en levant les yeux vers le Ciel, fais que je paroiſſe aujourd'hui digne mari de Panthée, & digne ami d'un ſi généreux bienfaiteur. Cela dit, il monta ſur ſon char. Panthée ne pouvant plus l'embraſſer, voulut encore baiſer le char où il étoit, & le ſuivit quelque tems à pié ; après quoi elle ſe retira.

Quand les Armées furent en préſence, tout ſe prépara au combat. Après les prières publiques & générales, Cyrus fit des libations en particulier, & pria encore de nouveau le Dieu de ſes pères de vouloir être ſon guide, & de venir à ſon ſecours. Ayant entendu un coup de tonnerre, *Nous te ſuivons, ſouverain Jupiter*, s'ècria-t-il ; & à l'inſtant même s'avança vers les ennemis. Comme le front de leur bataille ſurpaſſoit de beaucoup celle des Perſes,

Perſes, ils firent ferme dans le milieu, tandis que les deux ailes s'avancèrent en ſe courbant à droite & à gauche dans le deſſein d'enveloper l'Armée de Cyrus, & de l'aſſaillir en même tems par pluſieurs endroits. Il s'y attendoit, & n'en fut pas ſurpris. Il parcourut tous les rangs pour animer ſes troupes; & lui qui en toute autre occaſion étoit ſi modeſte & ſi éloigné de tout air de vanité, au moment du combat parloit d'un ton ferme & déciſif: Suivez-moi, leur diſoit-il, à une victoire aſſurée; les Dieux ſont pour nous. Après avoir donné tous les ordres néceſſaires, & fait entonner par toute l'Armée l'hymne du combat, il donna le ſignal.

Cyrus commença par attaquer l'aile des ennemis qui s'étoit avancée ſur le flanc droit de ſon Armée; & l'ayant priſe elle-même en flanc, la mit en deſordre. On en fit autant de l'autre côté, où l'on fit d'abord avancer l'Eſcadron des chameaux. La Cavalerie ennemie ne l'attendit pas, & de ſi loin que les chevaux l'apperçurent ils ſe renversèrent les uns ſur les autres, & pluſieurs ſe cabrant jettèrent par terre ceux qui les montoient. Les chariots armés de faulx achevèrent d'y mettre la confuſion. Cependant Abradate qui commandoit les chariots placés à la tête de l'Armée, les fit avancer à toute bride. Ceux des ennemis ne purent ſoutenir un choc ſi rude, & furent mis en deſordre. Abradate les ayant percés, vint aux bataillons des Egyptiens. Mais ſon char s'étant malheureuſement renverſé, il fut tué avec les ſiens, après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Le combat fut violent de ce côté-là, & les Perſes furent contraints de reculer juſqu'à leurs machines. Là les Egyptiens ſe trouvèrent fort incommodés des flèches qu'on leur tiroit de ces tours roulantes, & les bataillons de l'arrière-garde des Perſes s'avançant l'épée à la main, empêchèrent les gens de trait de paſſer plus avant, & les contraignirent de retourner à la charge. Alors on ne vit plus que des ruiſſeaux de ſang couler de tous côtés. Sur ces entrefaites Cyrus arrive, après avoir mis en fuite tout ce qui s'étoit préſenté devant lui. Il vit avec douleur que les Perſes avoient lâché le pié, & jugeant bien que les Egyptiens ne ceſſeroient de gagner toujours le terrain, il réſolut de les aller prendre par derrière, & en un inſtant ayant paſſé avec ſa troupe à la queue de leurs bataillons, il

il les chargea rudement. La Cavalerie ſurvint en même tems, et pouſſa vivement les ennemis. Les Egyptiens attaqués de tous côtés feſoient face partout, & ſe defendoient avec un courage merveilleux. A la fin Cyrus admirant leur valeur, & ayant peine à laiſſer périr de ſi braves gens, leur fit offrir des conditions honnêtes, leur repreſentant que tous leurs Alliés les avoient abandonnés. Ils les acceptèrent, & ſervirent depuis dans ſes troupes avec une fidélité inviolable.

Après la bataille perdue, Créſus s'enfuit en diligence avec ſes troupes à Sardes, où Cyrus le ſuivit dés le lendemain, & ſe rendit maître de la ville ſans y trouver aucune réſiſtance.

De là il marcha droit vers Babylone, & ſubjugua en paſſant la grande Phrygie & la Cappadoce. Quand il fut arrivé devant cette ville, & qu'il en eut examiné avec ſoin la ſituation, les murailles, les fortifications, chacun jugea qu'il étoit impoſſible de s'en rendre maître par la force. Il parut donc ſe déterminer au deſſein de la prendre par famine. Pour cela il fit creuſer tout autour de la ville des foſſés fort larges & fort profonds, pour empêcher, diſoit-il, que rien ne pût y entrer ou en ſortir. Ceux de la ville ne pouvoient s'empêcher de rire du deſſein qu'il avoit pris de les aſſiéger ; & comme ils ſe voyoient des vivres pour plus de vingt ans, ils ſe mocquoient de toute la peine qu'il ſe donnoit. Tous ces travaux étant achevés, Cyrus apprit que bientôt on devoit célébrer une grande ſolemnité, dans laquelle tous les Babyloniens paſſoient la nuit entière à boire et à faire la débauche. Cette fête étant arrivée, et la nuit commençant de bonne heure, il fit ouvrir l'embouchure de la tranchée qui aboutiſſoit au fleuve, et à l'inſtant même l'eau entra avec impétuoſité dans ce nouveau canal, et laiſſant à ſec ſon ancien lit, ouvrit à Cyrus un paſſage libre dans la ville. Ses troupes y entrèrent donc ſans trouver aucun obſtacle. Elles pénétrèrent juſques dans le Palais, où le Roi fut tué. Dès la pointe du jour la Citadelle ſe rendit, ſur les nouvelles de la priſe de la ville et de la mort du Roi. Cyrus fit publier dans tous les quartiers que ceux qui voudroient avoir la vie ſauve, demeuraſſent dans leurs maiſons, et lui envoyaſſent leurs armes: ce qui fut fait ſur le champ. Voilà ce que couta

à

à ce Prince la prise de la Ville la plus riche et la plus forte qui fût alors dans l'univers.

Cyrus commença par remercier les Dieux de l'heureux succès qu'ils venoient de lui accorder ; il assembla les principaux Officiers, dont il loua publiquement le courage, la sagesse, le zèle et l'attachement pour sa personne, et distribua des récompenses dans toute l'Armée. Il leur remontra ensuite que l'unique moyen de conserver ce qu'ils avoient acquis, étoit de persévérer dans leur ancienne vertu : Que le fruit de la victoire n'étoit pas de s'abandonner aux délices et à l'oisiveté : Qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes, il seroit honteux de se laisser vaincre par les attraits de la volupté : Qu'enfin, pour conserver leur ancienne gloire, il falloit maintenir à Babylone parmi les Perses la même discipline qui étoit observée dans leur pays, et pour cela donner leurs principaux soins à la bonne éducation des enfans. Par-là, dit il, nous deviendrons nous-mêmes plus vertueux de jour en jour, en nous efforçant de leur donner de bons exemples, et il sera bien difficile qu'ils se corrompent, lorsque parmi nous ils ne vérront et n'entendront rien qui ne les porte à la Vertu, et qu'ils seront continuellement dans une pratique d'exercices louables et honnêtes.

Cyrus confia à différentes personnes, selon les talens qu'il leur connoissoit, différentes parties et différents soins du Gouvernement : mais il se réserva à lui seul celui de former des Généraux, des Gouverneurs de Provinces, des Ministres, des Ambassadeurs, persuadé que c'étoit proprement le devoir et l' occupation d'un Roi, et que de là dépendoit sa gloire, le succès de toutes les affaires, le repôs et le bonheur de l'Empire. Il établit un ordre merveilleux pour la guèrre, pour les finances, pour la police. Il avoit dans toutes les Provinces des personnes d'une probité reconnue, qui lui rendoient compte de tout ce qui s'y passoit, on les appelloit les *yeux* et les *oreilles* du Prince. Il étoit attentif à honorer et à recompenser tous ceux qui se distinguoient par leur mérite, et qui excelloient en quelque chose que ce fût. Il préféroit infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci entraine souvent la ruine et la désolation des Peuples, au lieu que l'autre est toujours bienfaisante et sa-

ſalutaire. Il ſavoit que les loix peuvent beaucoup contribuer au réglement des mœurs : mais, ſelon lui, le Prince devoit être par ſon exemple une loi vivante ; et il ne croyoit pas qu'il fût digne de commander aux autres, s'il n'avoit plus de lumière et plus de vertu que ſes ſujèts. La libéralité lui paroiſſoit une vertu véritablement Royale ; mais il feſoit encore plus de cas de la bonté, de l'affabilité, de l'humanité, qualités propres à gagner les cœurs et à ſe faire aimer des Peuples, ce qui eſt proprement régner, outre que, d'aimer plus que les autres à donner quand on eſt infiniment plus riche qu'eux, eſt une choſe moins ſurprenante, que de deſcendre en quelque ſorte du trône pour s'égaler à ſes ſujets. Mais ce qu'il préféroit à tout, étoit le culte des Dieux, et le reſpect pour la Religion ; perſuadé que quiconque étoit ſincèrement religieux et craignant Dieu, étoit en même tems bon et fidèle ſerviteur des Rois, et inviolablement attaché à leur perſonne et au bien de l'Etat.

Quand Cyrus crut avoir ſuffiſamment donné ordre aux affaires de Babylone, il ſongea à faire un voyage en Perſe. Il paſſa par la Médie pour y ſaluer Cyaxare, à qui il fit de grands préſens, et lui marqua qu'il trouveroit à Babylone un Palais magnifique tout préparé quand il voudroit y aller, et qu'il devoit regarder cette ville comme lui appartenant en propre. Cyaxare, qui n'avoit point d'enfant mâle, lui offrit ſa fille en mariage, et la Médie pour dot. Il fut fort ſenſible à une offre ſi avantageuſe, mais il ne crut pas devoir l'accepter avant que d'avoir eu le conſentement de ſon père et de ſa mère ; laiſſant pour tous les ſiècles un rare exemple de la reſpectueuſe ſoumiſſion, et de l'entière dépendance que doivent montrer en pareille occaſion à l'egard de père et de mère tous les enfans, quelque âge qu'ils puiſſent avoir, et à quelque degré de puiſſance et de grandeur qu'ils ſoient parvenus. Cyrus épouſa donc cette Princeſſe à ſon retour de Perſe ; et la mena avec lui à Babylone, où il avoit établi le ſiège de ſon Empire.

Il y aſſembla ſes troupes. On dit qu'il s'y trouva ſix vingt mille chevaux, deux mille chariots armés de faulx, et ſix cens mille hommes de pié. Il ſe mit en campagne avec cette nombreuſe Armée, et ſubjugua toutes les Nations qui ſont depuis la Syrie juſqu'à la mer des

des Indes : après quoi il tourna vers l'Egypte, et la rangea pareillement sous sa domination.

Il établit sa demeure au milieu de tous ces pays, passant ordinairement sept mois à Babylone pendant l'hyver, parce que le climat y est chaud ; trois mois à Suse, pendant le printems ; & deux mois à Ecbatane, durant les grandes chaleurs de l'été.

Plusieurs années s'étant ainsi écoulées, Cyrus vint en Perse pour la septième fois depuis l'établissement de sa Monarchie. Cambyse & Mandane étoient morts il y avoit déja longtems, & lui-même étoit fort vieux. Sentant approcher sa fin, il assembla ses enfans, & les Grands de l'Empire ; & après avoir remercié les Dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avoient accordées pendant sa vie, & leur avoir demandé une pareille protection pour ses enfans, pour ses amis, & pour sa patrie, il déclara Cambyse son fils ainé son successeur, & laissa à l'autre plusieurs gouvernements fort considérables. Il leur donna à l'un & à l'autre d'excellents avis, en leur fesant entendre que le plus ferme appui des trônes étoit le respèct pour les Dieux, la bonne intelligence entre les frères, & le soin de se faire & de se conserver de fidèles amis. Il mourut, également regretté de tous les Peuples.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Commencement de la guerre, et heureux succès d'Annibal.

LE commencement de la seconde guerre Punique, à ne la considérer qu' à la date des tems, fut la prise de Sagonte par Annibal, & l'irruption qu'il fit sur les terres des Peuples situés au-delà de l'Ebre, & Alliés du Peuple Romain : mais la véritable cause de cette guerre fut le dépit des Carthaginois de s'être vû enlever la Sicile et la Sardaigne par des traités auxquels la seule nécessité des tems et le mauvais état de leurs affaires les avoient fait consentir. La mort prématurée d'Amilcar l'empêcha d'exécuter le dessein qu'il avoit formé depuis longtems de se venger de ces injures. Son fils Annibal, à qui, lorsqu'il n'avoit encore que neuf ans, il avoit fait jurer sur les Autels qu'il se déclareroit ennemi du Peuple Ro-

main dès qu'il feroit en âge de le faire, entra dans toutes fes vues, & fut l'héritier de fa haine contre les Romains, auffi bien que de fon courage. Il prépara tout de loin pour ce grand deffein; & quand il fe crut en état de l'exécuter, il le fit éclore par le fiége de Sagonte. Soit pareffe & lenteur, foit prudence & fageffe, les Romains confumèrent le tems en différentes ambaffades, & laifsèrent à Annibal celui de prendre la ville.

Pour lui, il fut bien mettre le tems à profit. Après avoir donné ordre à tout, & laiffé fon frère Afdrubal en Efpagne pour défendre le pays, il partit pour l'Italie avec une Armée de quatre-vingt dix mille hommes de pié, & dix ou douze mille de cavalerie. Les plus grands obftacles ne furent point capables de l'effrayer, ni de l'arrêter. Les Pyrénées, le Rhône, une longue marche au travers des Gaules, le paffage des Alpes rempli de tant de difficultés, tout céda à fon ardeur & à fa conftance infatigable. Vainqueur des Alpes, & en quelque forte de la nature même, il entra donc en Italie, qu'il avoit réfolu de rendre le théatre de la guerre. Ses troupes étoient extrêmement diminuées pour le nombre, ne montant plus qu' à vingt mille hommes de pié, & fix mille chevaux; mais elles étoient pleines de courage & de confiance.

Une rapidité fi inconcevable étonna & déconcerta les Romains. Ils avoient compté de faire la guerre au-dehors, & qu'un de leurs Confuls tiendroit tête à Annibal en Efpagne, pendant que l'autre iroit droit en Afrique pour attaquer Carthage. Il falut changer de mefures, & fonger à défendre leur propre pays. Publius Scipion Conful, qui croyoit Annibal encore dans les Pyrénées, lorfqu'il avoit déja paffé le Rhone, n'ayant pu l'atteindre, fut obligé de revenir fur fes pas pour l'attendre, & l'attaquer à la defcente des Alpes; & cependant il envoya fon frère Cneius Scipion en Efpagne contre Afdrubal.

La première bataille fe donna auprès de la petite rivière du Tefin. Les Carthaginois remportèrent la victoire. Le Conful Romain fut bleffé dans le combat; & fon fils, âgé pour lors à peine 17 ans, lui fauva la vie. C'eft le même qui vainquit dans la fuite Annibal, & qui fut furnommé l'Africain.

Sur

Sur la première nouvelle de cette defaite, Sempronius l'autre Consul, qui étoit en Sicile, accourut promtement par l'ordre du Sénat au secours de son collègue, qui n'étoit pas encore bien remis de sa blessure. Ce fut pour lui une raison de hâter le combat contre le sentiment de Scipion, parce qu'il espéroit en avoir seul toute la gloire. Annibal, bien informé de tout ce qui se passoit dans le camp des Romains, & aiant exprès laissé emporter un léger avantage à Sempronius pour amorcer sa témérité, lui donna lieu d'engager la bataille près de la rivière de Trébie. Il avoit placé son frère Magon en ambuscade dans un lieu fort favorable, & avoit fait prendre à son Armée toutes les précautions nécessaires contre la faim & contre le froid, qui étoit alors extrême. On n' avoit songé à rien de tout cela chez les Romains. Leurs troupes furent donc bientôt renversées, & mises en fuite ; & Magon étant sorti de son ambuscade en fit un grand carnage.

Annibal, pour profiter du tems & de ses premières victoires, alloit toujours en avant, & s'approchoit de plus en plus du centre de l'Italie. Pour arriver plus promtement près de l'ennemi, il lui falut passer un marais, où son armée essuya des fatigues incroyables, & où lui-même perdit un œil. Flaminius, l'un des deux Consuls qu'on avoit nommés depuis peu, étoit parti de Rome. C'étoit un homme vain, teméraire, entreprenant, plein de lui-même, & dont la fierté naturelle s'étoit beaucoup accrue par les heureux succès de son premier consulat, & par la faveur déclarée du peuple. On jugeoit aisément qu'il se laisseroit aller â son génie impétueux & bouillant ; & Annibal, pour seconder encore son penchant, ne manqua pas de piquer & d'irriter sa témérité par les dégats & les ravages qu'il fit faire à sa vue dans toutes les campagnes. Il n'en falut pas davantage pour déterminer le Consul au combat, malgré les remontrances de tous les officiers, qui le prioient d'attendre son collègue. Le succès fut tel qu'ils avoient prévu. Quinze mille Romains demeurèrent sur la place avec leur chef, & rendirent célèbre à jamais par leur sanglante défaite le Lac de Thrasymène.

Fabius Dictateur.

CETTE triste nouvelle, quand on l'eut apprise à Rome, y jetta une grande alarme. On s'attendoit à tout moment d'y voir arriver Annibal. Fabius Maximus fut nommé Dictateur. Après avoir donné les ordres nécessaires pour la sureté de la Ville, il se rendit à l'armée, bien résolu de ne point hazarder de combat sans y être forcé, ou sans être bien assuré du succès. Il conduisoit ses troupes par des hauteurs, sans perdre de vue Annibal, ne s'approchant jamais assez de l'ennemi pour en venir aux mains; mais ne s'en éloignant pas non plus tellement, qu'il put lui échaper. Il tenoit exactement ses soldats dans son camp, ne les laissant jamais sortir que pour les fourages, où il ne les envoyoit qu'avec de fortes escortes. Il n'engageoit que de légères escarmouches, & avec tant de précaution, que ses troupes y avoient toujours l'avantage. Par ce moyen il rendoit insensiblement au Soldat la confiance que la perte de trois batailles lui avoit ôtée, & le mettoit en état de compter comme autrefois sur son courage & sur son bonheur. L'ennemi s'apperçut bientôt que les Romains, instruits par leurs défaites, avoient enfin trouvé un chef capable de tenir tête à Annibal; & celui-ci comprit dès-lors qu'il n'auroit point à craindre de la part du Dictateur des attaques vives & hardies, mais une conduite prudente & mesurée.

Minucius, général de la cavalerie des Romains, souffroit avec plus d'impatience encore qu'Annibal même la sage conduite de Fabius. Emporté & violent dans ses discours comme dans ses desseins, il ne cessoit de décrier le Dictateur: Il le traitoit d'homme irrésolu & timide, au lieu de prudent & de circonspect qu'il étoit, donnant à ses vertus le nom des vices qui en approchoient le plus, & par un artifice qui ne réussit que trop souvent, il établissoit sa réputation en ruinant celle de son supérieur. Enfin, par ses intrigues & ses cabales auprès du peuple, il vint à bout de faire égaler son autorité à celle de Dictateur, ce qui étoit sans exemple. Fabius bien persuadé que le peuple, en les égalant dans le commandement, ne les égaloit pas de même dans l'art de commander, souffrit cette injure avec une moderation, qui fit bien voir qu'il

qu'il n'étoit pas moins invincible à ſes citoyens, qu'à ſes ennemis.

Minucius, en conſéquence de l'égalité du pouvoir qu'on venoit de mettre entre lui & Fabius, lui propoſa de commander chacun leur jour, ou même un plus long eſpace de tems. Fabius refuſa ce parti, qui expoſoit toute l'Armée au danger, pendant le tems qu'elle ſeroit commandée par Minucius; & il aima mieux partager les troupes pour ſe mettre en état de conſerver au moins la partie qui lui ſeroit échue.

Ce que Fabius avoit prévu, arriva bientôt. Son collègue, avide & impatient de combattre, avoit donné tête baiſſée dans des embuches que lui avoit dreſſé Annibal, & ſon armée alloit être entièrement défaite. Le Dictateur, ſans perdre de tems en d'inutiles reproches; "Marchons," dit-il à ſes ſoldats, "au ſecours de Minucius, "& arrachons aux ennemis la victoire, & à nos citoyens "l'aveu de leur faute." Il arriva fort à propos, & obligea Annibal de ſonner la retraite. Ce dernier en ſe retirant diſoit, "que cette nuée, qui depuis longtems "paroiſſoit ſur le haut des montagnes, avoit enfin crevé "avec un grand fracas, & cauſé un grand orage."

Un ſervice ſi important, & placé dans une telle conjoncture, ouvrit les yeux à Minucius, & lui fit reconnoitre ſa faute. Pour la réparer ſans délai, il alla dans le moment même avec ſon armée à la tente de Fabius, & l'appellant ſon père & ſon libérateur, lui déclara qu'il venoit ſe remettre ſous ſon obéiſſance, & qu'il caſſoit lui-même un Décrèt dont il ſe trouvoit plus chargé qu' honoré. Les ſoldats de leur côté en firent autant, & ce ne furent plus de part & d'autre qu'embraſſements & marques de la reconnoiſſance la plus vive; & le reſte de ce jour, qui avoit penſé être ſi funeſte à la république, ſe paſſa dans la joie & les divertiſſements.

Bataille de Cannes.

L'ACTION la plus célèbre d'Annibal, & qui devoit, ce ſemble, renverſer pour toujours la puiſſance Romaine, fut la bataille de Cannes. On avoit nommé à Rome pour Conſuls L. Æmilius Paulus, & C. Terentius Varron. Ce dernier d'une baſſe & vile naiſſance, par les grands biens que ſon père lui avoit laiſſés, & par ſon adreſſe à

gagner les bonnes graces du peuple en se déclarant contre les Grands, avoit trouvé le moyen de parvenir au consulat sans y porter d'autre mérite que celui d'une ambition démesurée & d'une estime de lui même sans bornes. Il disoit hautement "que le moyen de perpétuer "la guerre, étoit de mettre des Fabius à la tête des "armées ; que pour lui, dès le premier jour qu'il ver-"roit l'ennemi, il sauroit bien la terminer." Son collègue, qui savoit que la témérité, outre qu'elle est destituée de raison, avoit toujours été jusques-là très-malheureuse, pensoit bien autrement. Fabius le voyant près de partir pour la campagne, le confirma encore dans ces sentiments, & lui répéta bien des fois que le seul moyen de vaincre Annibal étoit de temporiser, et de trainer la guerre en longueur. "Mais," lui dit-il, "les "Citoyens, encore plus que les ennemis, travailleront à "vous rendre ce moyen impraticable. Vos soldats en "cela conspireront avec ceux des Carthaginois : Varron "et Annibal penseront de même sur ce point. Il faut "que vous seul teniez tête et résistiez à ces deux chefs. "Le moyen de la faire, c'est de demeurer ferme contre "les bruits et les discours populaires, et de ne vous lais-"ser ébranler ni par la fausse gloire de votre collégue, ni "par la fausse honte dont on tâchera de vous couvrir. "Souffrez qu'au lieu d'homme précautionné, circonspect, "& habile dans le métier de la guerre, on vous fasse pas-"ser pour un chef timide, lent, sans connoissance de l'art "militaire. J'aime mieux vous voir craint par un en-"nemi sage, que loué par des citoyens imprudents."

Chez les Romains, en tems de guerre, on levoit chaque année quatre légions, dont chacune étoit composée de quatre mille hommes de pié, & de trois cens cavaliers. Les alliés, c'est-à-dire les peuples voisins de Rome, fournissoient un pareil nombre de fantassins, avec le double & quelquefois le triple de cavalerie. Et pour l'ordinaire on partageoit ces troupes entre les deux Consuls, qui fesoient la guerre séparément, & en différents pays. Ici, comme l'affaire étoit décisive, les deux Consuls marchèrent ensemble, & le nombre des troupes tant Romaines que Latines fut doublé, & les légions augmentées chacune de mille hommes de pié, & de cent de cavalerie.

Le fort de l'armée d'Annibal étoit dans la cavalerie : c'eſt pourquoi L. Paulus vouloit éviter de combattre en raſe campagne. D'ailleurs les Carthaginois manquoient abſolument de vivres, & ne pouvoient pas encore ſubſiſter dix jours dans le pays, de ſorte que les troupes Eſpagnoles étoient près de ſe débander. Les armées furent quelques jours à ſe regarder : enfin, après divers mouvements, Varron, malgré les remontrances de ſon collègue, engagea la bataille près du petit village de Cannes. Le terrain étoit fort favorable aux Carthaginois ; & Annibal, qui ſavoit profiter de tout, avoit rangé ſes troupes de ſorte que le vent Vulturne, qui ſe lève dans un certain tems réglé, devoit ſouffler directement contre le viſage des Romains pendant le combat, & les inonder de pouſſière. La victoire fut longtems diſputée, & tourna enfin pleinement du côté des Carthaginois. Le Conſul L. Paulus fut bleſſé à mort, & plus de cinquante mille hommes demeurèrent ſur la place, parmi leſquels étoit l'élite des officiers. Varron, l'autre Conſul, ſe retira à Venouſe avec ſoixante & dix cavaliers ſeulement.

Mahart ', l'un des Généraux Carthaginois, vouloit que ſans perdre de tems l'on marchât droit à Rome, promettant à Annibal de le faire ſouper à cinq jours delà dans le Capitole. Et ſur ce que celui-ci répliqua qu'il faloit prendre du tems pour délibérer ſur cette propoſition : " Je vois bien, " dit Maharbal, " que les Dieux " n'ont pas donné au même homme tous les talens à la " fois. Vous ſavez vaincre, Annibal, mais vous ne " ſavez pas profiter de la victoire." En effet, pluſieurs croyent que ce délai ſauva Rome & l'Empire.

Il eſt aiſé de comprendre quelle fut la conſternation à Rome, quand cette funeſte nouvelle s'y fut repandue. Cependant on n'y perdit point courage. Après avoir imploré le ſecours des Dieux par des prières publiques, & par des ſacrifices, les Magiſtrats raſſurés par les ſages conſeils, & par la ferme contenance de Fabius, donnèrent ordre à tout, & pourvurent à la ſureté de la Ville. On leva ſur le champ quatre légions, & mille cavaliers, en accordant diſpenſe d'âge à pluſieurs, qui n'avoient pas dix-ſept ans. Les Alliés firent auſſi de nouvelles levées. Dix officiers Romains, qu'Annibal avoit laiſſé ſortir ſur leur parole, arrivèrent à Rome, pour demander qu'on

rachetât

rachetât les prisonniers. Quelque besoin qu'eût la république de soldats, elle refusa constamment de racheter ceux-ci, pour ne point donner d'atteinte à la discipline Romaine, qui punissoit sans pitié quiconque se rendoit volontairement à l'ennemi; & elle aima mieux armer des esclaves qu'elle acheta des particuliers jusqu'au nombre de huit mille, & des prisonniers qui étoient arrêtés pour dettes, ou pour crimes, qui montèrent jusqu'à six mille; *l'honnête*, dit l'historien, cédant à *l'utile* dans ces tristes conjonctures.

A Rome, le zèle des particuliers & l'amour du bien public éclatèrent alors d'une manière merveilleuse. Il n'en fut pas ainsi des alliés. Les défaites précédentes n'avoient pu ébranler leur fidélité; mais ce dernier coup, qui selon eux devoit abbatre l'Empire, les renversa, & plusieurs se rangèrent du côté du vainqueur. Cependant ni la perte de tant de troupes, ni la défection de tant d'alliés, ne purent porter le peuple Romain à entendre parler d'accommodement. Loin de perdre courage, jamais il ne fit paroitre tant de grandeur d'âme; et lorsque le Consul, après une si grande défaite dont il avoit été la principale cause, revint à Rome, tous les Corps de l'Etat allèrent au-devant de lui, et lui rendirent graces de ce qu'il *n'avoit point desespéré de la Republique;* au lieu qu'à Carthage, après une telle disgrace, il n'y avoit point de supplice auquel un Général n'eût dû s'attendre.

Capoue fut une des villes alliées qui se rendit à Annibal. Mais le séjour qu'y firent ses troupes pendant les quartiers d'hyvèr, leur devint bien funeste. Ce courage mâle, que nuls maux, nulles fatigues n'avoient pu vaincre, fut entièrement énervé par les délices de Capoue; où les soldats se plongèrent avec d'autant plus d'avidité, qu'ils y étoient moins accoutumés. Cette faute d'Annibal, selon les connoisseurs, fut plus grande que celle qu'il avoit commise, en ne marchant pas droit contre Rome après la bataille de Cannes. Car ce délai pouvoit paroître n'avoir que différé la victoire: au lieu que cette dernière faute le mit absolument hors d'état de vaincre. Ainsi Capoue fut pour Annibal, ce que Cannes avoit été pour les Romains.

Du

Du LUXE de la TABLE.

IL fut porté à Rome dans les derniers tems de la république à un excès qui paroit à peine croyable : & sous les Empereurs on enchérit encore sur ce qui s'étoit pratiqué jusques-là.

Luculle, qui d'ailleurs avoit d'excellentes qualités, crut au retour de ses campagnes devoir substituer à la gloire des armes & des combats celle de la magnificence, & il tourna tout son esprit de ce côté-là. Il employa des sommes immenses pour ses bâtimens & pour ses jardins : il fit encore de plus grandes dépenses pour sa table. Il vouloit que chaque jour elle fût servie avec la même somptuosité, n'y eût-il personne de dehors. Comme son maître d'hôtel s'excusoit un jour de la modicité d'un repas sur ce qu'il n'y avoit point de compagnie : " Ne savois-tu pas," lui dit-il, " que Luculle devoit manger aujourd'hui chez Luculle ?" Cicéron & Pompée, ne pouvant croire ce qu'on disoit de la magnificence ordinaire de ses repas, voulurent un jour le surprendre, & s'assurer par eux-mêmes de ce qui en étoit. L'ayant rencontré dans la place publique, ils lui demandèrent à diner, & ne souffrirent pas qu'il donnât pour cela aucun ordre à ses gens. Il se contenta donc d'ordonner qu'on les fit manger dans la sale d'Apollon. Le repas fut servi avec une promptitude & une opulence qui surprit & effraya les conviés. Ils ne savoient pas que *la sale d'Apollon* étoit le mot de guet, & signifioit que le festin devoit monter à cinquante mille drachmes.

Si la bonne chère & le luxe de la table peuvent procurer quelque solide gloire, Luculle étoit le plus grand homme de son tems. Mais qui ne voit quelle petitesse d'esprit, & même quelle folie il y avoit à faire consister son honneur & sa réputation à persuader le public que tous les jours il fesoit pour lui seul des dépenses énormes & insensées ? Voila pourtant de quoi il se repaissoit.

Voici une autre espèce de folie. Une personne entrant dans la cuisine d'Antoine, fut surprise d'y voir huit sangliers qu'on fesoit rôtir en même tems. Elle crut que le nombre des convives devoit être fort grand, ce n'en étoit point là la raison. C'est que chez Antoine, pendant qu'il étoit à Alexandrie, il faloit que vers

l'heure

l'heure du ſouper il y eût toujours un repas magnifique prêt à ſervir, afin qu'au moment qu'il plairoit au maître de la maiſon de ſe mettre à table, il trouvât les viandes les plus exquiſes, cuites à propos.

Je ne parle point de ces dépenſes pouſſées juſqu'à l'extravagance & à la fureur : un plat compoſé de langues des oiſeaux les plus rares qui fuſſent dans l'univers ; pluſieurs perles d'un prix infini fondues, & infuſées dans une liqueur, pour avoir le plaiſir d'avaler en un ſeul coup un million.

A ces monſtres de faſte & de luxe, qui deſhonorent l'humanité, oppoſons la modeſtie & la frugalité d'un Caton, l'honneur de ſon ſiècle & de ſa république : Je parle de l'ancien, ſurnommé ordinairement le Cenſeur. Il ſe glorifioit de n'avoir jamais bu d'autre vin que celui de ſes ouvriers & de ſes domeſtiques, de n'avoir jamais fait acheter de viande pour ſon ſouper qui paſsât trente ſeſterces, de n'avoir jamais porté de robe qui eût coûté plus de cent drachmes d'argent. Il avoit appris, diſoit-il, à vivre ainſi, par l'exemple du célèbre Curius, ce grand homme qui chaſſa Pyrrhus d'Italie, & qui remporta trois fois l'honneur du triomphe. La maiſon qu'il avoit habitée dans le pays des Sabins, étoit voiſine de celle de Caton, & par cette raiſon il le regardoit comme un modèle que le titre du voiſinage devoit encore lui rendre plus reſpectable. C'eſt ce Curius que les ambaſſadeurs des Samnites trouvèrent dans une maiſon petite & pauvre aſſis au coin de ſon feu où il feſoit cuire des racines ; & qui refuſa avec hauteur leurs préſens, ajoutant que quiconque ſe pouvoit contenter d'un tel repas, n'avoit pas beſoin d'or ; & que pour lui, il eſtimoit plus honorable de commander à ceux qui avoient de l'or, que de l'avoir ſoi-même.

Ces exemples, comme trop anciens, pourront faire peu d'impreſſion ſur la plupart des hommes de notre ſiècle : mais ils en feſoient une ſi profonde ſur pluſieurs des plus grands Empereurs Romains, que quoiqu'ils fuſſent au comble des richeſſes & de la puiſſance, qu'ils duſſent ſoutenir la majeſté d'un vaſte empire, & qu'ils euſſent devant les yeux les profuſions en tout genre de leurs prédéceſſeurs; ils croyoient ne pouvoir aſpirer à devenir véritablement grands, qu'autant que s'élevant au-deſſus de

de la corruption de leur ſiècle, ils ſe raprocheroient de ces vénérables modeles de l'antiquité, formés ſur les regles de la raiſon la plus pure, & ſur le goût le plus juſte de la ſolide gloire.

C'eſt en étudiant ces grands originaux que Veſpaſien ſe déclara l'ennemi du faſte, des délices, de la bonne chère, & qu'il voulut dans tout ſon extérieur imiter la modeſtie & la frugalité des anciens. C'eſt par ſes vertus qu'il arrêta le cours du luxe public & des dépenſes exceſſives, ſur-tout celles de la table. Et ce deſordre, qui avoit paru à Tibère au-deſſus des remèdes, qui s'étoit infiniment accru depuis ſous les mauvais princes, & que les loix armées de toute la terreur des peines n'avoient pu réprimer, céda à l'exemple ſeul de ſa ſobriété & de ſa ſimplicité, & au deſir qu'on eut de lui plaire en l'imitant. Il dégrada de même & deſhonora le luxe & la molleſſe, en ôtant le brévèt d'une charge à un jeune homme qui étoit venu tout parfumé pour l'en remercier, & en ajoutant : *J'aimerois mieux que vous ſentiſſiez l'ail.*

LE DIABLE BOITEUX.

UNE nuit du mois d'Octobre couvroit d'épaiſſes ténebres la célebre Ville de Madrid : Déjà le peuple retiré chez lui, laiſſoit les rues libres aux amants qui vouloient chanter leurs peines ou leurs plaiſirs ſous les balcons de leurs maîtreſſes : Déjà le ſon des guitares cauſoit de l'inquiétude aux pères, & alarmoit les maris jaloux : Enfin il étoit près de minuit, lorſque Don Cléofas Léandro Pérez Zambullo, ecolier d'Alcala, ſortit bruſquement par une lucarne d'une maiſon, où le fils indiſcret de la Déeſſe de Cithere l'avoit fait entrer. Il tâchoit de conſerver ſa vie & ſon honneur, en s'efforçant d'échapper à trois ou quatre ſpadaſſins que le ſuivoient de près pour le tuer, ou pour lui faire épouſer par force une Dame avec laquelle ils venoient de le ſurprendre.

Quoique ſeul contre eux, il s'étoit défendu vaillamment, & il n'avoit pris la fuite que parce qu'ils lui avoient enlevé ſon épée dans le combat. Ils le pourſuivirent quelque temps ſur les toits ; mais il trompa leur pourſuite à la faveur de l'obſcurité. Il marcha vers une lumiere qu'il

qu'il apperçut de loin, & qui, toute foible qu'elle étoit, lui servit de fanal dans une conjoncture si périlleuse. Après avoir plus d'une fois couru risque de se rompre le cou, il arriva près d'un grenier d'où sortoient les rayons de cette lumiere, & il entra dedans par la fenêtre, aussi transporté de joie qu'un pilote qui voit heureusement surgir au port son vaisseau menacé de naufrage.

Il regarda d'abord de toutes parts, & fort étonné de ne trouver personne dans ce galetas, qui lui parut un appartement assez singulier, il se mit à le considérer avec beaucoup d'attention. Il vit une lampe de cuivre attachée au plafond, des livres & des papiers en confusion sur une table, des phioles & des cadrans de l'autre: Ce qui lui fit juger qu'il demeuroit au dessous quelque Astrologue, qui venoit faire ces observations dans ce réduit.

Il rêvoit au péril que son bonheur lui avoit fait éviter, & délibéroit en lui-même s'il demeureroit là jusqu'au lendemain, ou s'il prendroit un autre parti, quand il entendit pousser un long soupir auprès de lui. Il s'imagina d'abord que c'étoit quelque fantôme de son esprit agité, une illusion de la nuit; c'est pourquoi, sans s'y arrêter, il continua toutes ses réflexions.

Mais ayant oui soupirer pour la seconde fois, il ne douta plus que ce ne fût une chose réelle; & bien qu'il ne vît personne dans la chambre, il ne laissa pas de s'écrier: Qui diable soupire ici? C'est moi, Seigneur ecolier, lui répondit aussi-tôt une voix qui avoit quelque chose d'extraordinaire. Je suis, depuis six mois, dans une de ces phioles bouchées. Il loge en cette maison un savant Astrologue, qui est Magicien. C'est lui qui, par le pouvoir de son art, me tient enfermé dans cette étroite prison. Vous êtes donc un esprit, dit Don Cléofas, un peu troublé de la nouveauté de l'avanture. Je suis un Démon, répartit la voix. Vous venez ici fort à propos pour me tirer d'esclavage. Je languis dans l'oisiveté; car je suis le Diable de l'enfer le plus vif & le plus laborieux.

Ces paroles causèrent quelque frayeur au Seigneur Zambullo; mais, comme il étoit naturellement courageux, il se rassura, & dit d'un ton ferme à l'Esprit: Seigneur Diable, apprenez-moi, s'il vous plaît, quel rang vous tenez parmi vos Confrères, si vous êtes un Démon

noble

noble ou roturier. Je ſuis un Diable d'importance, répondit la voix, & celui de tous qui a le plus de réputation dans l'un & l'autre Monde. Seriez-vous par hazard, répliqua Don Cléofas, le Démon qu'on appelle Lucifer? Non, repartit l'Eſprit: C'eſt le Diable des Charlatans. Etes-vous Uriel? reprit l'ecolier. Fi donc, interrompit bruſquement la voix, c'eſt le Patron des Marchands, des Tailleurs, des Bouchers, des Boulangers, & des autres voleurs du Tiers-Etat. Vous êtes peut-être Belzebut, dit Léandro. Vous moquez-vous, répondit l'Eſprit? C'eſt le Démon des Duegnes & des Ecuyers. Cela m'étonne, dit Zambullo; je croyois Belzébut un des plus grands perſonnages de votre compagnie. C'eſt un de ſes moindres ſujets, repartit le Démon. Vous n'avez pas des idées juſtes de notre Enfer.

Il faut donc, reprit Don Cléofas, que vous ſoyez Léviathan, Belphégor ou Aſtarot. Oh! pour ces trois-là, dit la voix, ce ſont des Diables du premier ordre, ce ſont des Eſprits de Cour. Ils entrent dans les conſeils des Princes, animent les Miniſtres, forment les ligues, excitent les ſoulevements dans les Etats, & allument les flambeaux de la guerre. Ce ne ſont pas-là des marouſles, comme les premiers que vous avez nommés. Eh! dites-moi, je vous prie, repliqua l'ecolier, quelles ſont les fonctions de Flagel? Il eſt l'âme de la Chicane & l'eſprit du Barreau, repartit le Démon. C'eſt lui qui a compoſé le Protocole des Huiſſiers & des Notaires. Il inſpire les Plaideurs, poſſede les Avocats, & obſede les Juges.

Pour moi j'ai d'autres occupations; je fais des mariages ridicules: J'unis des barbons avec des mineures, des maîtres avec leurs ſervantes, & des filles mal dotées avec de tendres Amants qui n'ont point de fortune. C'eſt moi qui ai introduit dans le monde le luxe, la débauche, les jeux de hazard & la Chymie. Je ſuis l'inventeur de la Danſe, de la Muſique, de la Comédie, & de toutes les modes nouvelles de France. En un mot, je m'appelle Aſmodée, ſurnommé le Diable Boiteux.

Hé quoi! s'écria Don Cléofas, vous ſeriez ce fameux Aſmodée, dont il eſt fait une ſi glorieuſe mention dans Agripa. Ah! vraiment vous ne m'avez pas dit tous vos amuſements. Vous avez oublié le meilleur. Je ſais que vous vous divertiſſez quelquefois à ſoulager les Amants malheureux. A telles enſeignes

ſeignes que, l'année paſſée, un Bachelier de mes amis obtint, par votre ſecours, dans la Ville d'Alcala, les bonnes graces de la femme d'un Docteur de l'Univerſité. Cela eſt vrai, dit l'eſprit. Je vous gardois celui-là pour le dernier. Je ſuis le Dieu Cupidon, car les Poëtes m'ont donné ce joli nom, & ces Meſſieurs me peignent fort avantageuſement. Il diſent, que j'ai des aîles dorées, un bandeau ſur les yeux, un arc à la main, un carquois plein de fleches ſur les épaules, & avec cela une beauté raviſſante. Vous allez voir toute à-l'heure ce qui en eſt, ſi vous voulez me mettre en liberté.

Seigneur Aſmodée, repliqua Leandro Pérez ; il y a long-temps, comme vous ſavez, que je vous ſuis entiérement dévoué. Le péril que je viens de courir en peut faire foi. Je ſuis bien aiſe de trouver l'occaſion de vous ſervir. Mais le vaſe qui vous récele eſt ſans doute un vaſe enchanté. Je tenterois vainement de le déboucher, ou de le briſer. Ainſi je ne ſais pas trop bien de quelle maniere je pourrois vous delivrer de priſon. Je n'ai pas un grand uſage de ces ſortes de délivrances : & entre nous, ſi tout fin Diable que vous êtes, vous ne ſauriez vous tirer d'affaire, comment un chetif mortel en pourra-t-il venir à bout ? Les hommes ont ce pouvoir, répondit le Démon. La phiole où je ſuis retenu n'eſt qu'une ſimple bouteille de verre, facile à briſer. Vous n'avez qu'à la prendre, & qu'à la jetter par terre ; j'apparoîtrai tout auſſi-tôt en forme humaine. Sur ce pied-là, dit l'ecolier, la choſe eſt plus aiſée que je ne penſois. Apprenez-moi donc dans quelle phiole vous êtes ? J'en vois un aſſez grand nombre de pareilles, & je ne puis la démêler. C'eſt la quatrieme du côté de la fenêtre, repliqua l'eſprit. Quoique l'empreinte d'un cachet magique ſoit ſur le bouchon, la bouteille ne laiſſera pas de ſe caſſer.

Cela ſuffit, reprit Don Cléoſas. Je ſuis prêt à faire ce que vous ſouhaitez. Il n'y a plus qu'une petite difficulté qui m'arrête. Quand je vous aurai rendu le ſervice dont il s'agit, je crains de payer les pots caſſés. Il ne vous arrivera aucun malheur, répartit le Démon. Au contraire, vous ſerez content de ma reconnoiſſance. Je vous apprendrai tout ce que vous voudrez ſavoir. Je vous inſtruirai de tout ce qui ſe paſſe dans le monde. Je vous découvrirai les defauts des hommes. Je ſerai votre

votre Démon tutélaire ; & plus éclairé que le Génie de Socrate, je prétends vous rendre encore plus ſavant que ce grand Philoſophe. En un mot, je me donne à vous avec mes bonnes & mauvaiſes qualités ; elles ne vous ſeront pas moins utiles les unes que les autres.

Voilà de belles promeſſes, repliqua l'ecolier. Mais vous autres, Meſſieurs les Diables, on vous accuſe de n'être pas fort religieux à tenir ce que vous nous promettez. Cette accuſation n'eſt pas ſans fondement, répartit Aſmodée. La plupart des mes confrères ne ſe font pas un ſcrupule de vous manquer de parole. Pour moi, outre que je ne puis trop payer le ſervice que j'attends de vous, je ſuis eſclave de mes ſermens, & je vous jure par tout ce qui les rend inviolables, que je ne vous tromperai point. Comptez ſur l'aſſurance que je vous en donne. Et ce qui doit vous être bien agréable, je m'offre à vous venger dès cette nuit de Dona Thomoſa, de cette perfide Dame qui avoit caché chez elle quatre ſcélérats pour vous ſurprendre & vous forcer à l'épouſer.

Le jeune Zambullo fut particulièrement charmé de cette derniere promeſſe. Pour en avancer l'accompliſſement, il ſe hâta de prendre la phiole où étoit l'eſprit, & ſans s'embarraſſer davantage de ce qu'il en pourroit arriver, il la laiſſa tomber rudement. Elle ſe briſa en mille pieces, & inonda le plancher d'une liqueur noirâtre, qui s'évapora peu à peu, & ſe convertit en une fumée, laquelle venant à ſe diſſiper tout-à coup, fit voir à l'écolier ſurpris une figure d'homme en manteau, de la hauteur d'environ deux pieds & demi, appuyé ſur deux béquilles. Ce petit monſtre boiteux avoit des jambes de bouc, le viſage long, le menton pointu, le teint jaune & noir, le nez fort écraſé ; les yeux qui paroiſſoient très-petits, reſſembloient à deux charbons allumés ; ſa bouche exceſſivement fendue, étoit ſurmontée de deux crocs de mouſtache rouſſe, & bordée de deux lipes ſans pareilles.

Ce gracieux Cupidon avoit la tête envelopée d'une eſpece de turban de crépon rouge, relevé d'un bouquet de plumes de coq & de paon. Il portoit au cou un large collet de toile jaune, ſur lequel étoient deſſinés divers modeles de colliers & de pendans d'oreilles. Il étoit revêtu d'une robe courte de ſatin blanc, ceinte par le milieu d'une large bande de parchemin vierge toute

marquée de Caracteres Talismaniques. On voyoit peints sur cette robe plusieurs corps à l'usage des Dames, très avantageux pour la gorge; des écharpes, des tabliers bigarrés & des coiffures nouvelles, toutes plus extravagantes les unes que les autres.

Mais tout cela n'étoit rien en comparaison de son manteau, dont le fond étoit aussi de satin blanc. Il y avoit dessus une infinité de figures peintes à l'encre de la Chine, avec une si grande liberté de pinceau, & des expressions si fortes, qu'on jugeoit bien qu'il falloit que le Diable s'en fût mêlé. On y remarquoit d'un côté une Dame Espagnole couverte de sa mante, qui agaçoit un etranger à la promenade; & de l'autre une Dame Françoise qui étudioit dans un miroir de nouveaux airs de visage, pour les essayer sur un jeune Abbé, qui paroissoit à la portiere de sa chambre avec des mouches & du rouge. Ici des Cavaliers Italiens chantoient & jouoient de la guitare sous les balcons de leurs maîtresses; & là, des Allemands déboutonnés, tout en désordre, plus pris de vin & plus barbouillés de tabac que des Petits-Maîtres François, entouroient une table inondée des débris de leur débauche. On appercevoit dans un endroit un Seigneur Musulman sortant du bain, & environné de toutes les femmes de son Serrail, qui s'empressoient à lui rendre leurs services. On découvroit dans un autre un Gentilhomme Anglois, qui présentoit galamment à sa Dame une pipe & de la biere.

On y démêloit aussi des joueurs merveilleusement bien représentés: les uns, animés d'une joie vive, remplissoient leurs chapeaux de pieces d'or & d'argent; & les autres ne jouant plus que sur leur parole, lançoient au Ciel des regards sacrileges, en mangeant leurs cartes de désespoir. Enfin, l'on y voyoit autant de choses curieuses, que sur l'admirable Bouclier que le Dieu Vulcain fit à la priere de Thétis. Mais il y avoit cette différence entre les ouvrages de ces deux Boiteux, que les figures du Bouclier n'avoient aucun rapport aux exploits d'Achile, & qu'au contraire, celles du manteau étoient autant de vives images de tout ce qui se fait dans le monde par la suggestion d'Asmodée.

Ce Démon s'appercevant que sa vue ne prévenoit pas en sa faveur l'ecolier, lui dit en souriant: Hé bien, Seigneur

neur Don Cléofas Léandro Pérez Zambullo, vous voyez le charmant Dieu des Amours, ce ſouverain Maître des cœurs. Que vous ſemble de mon air & de ma beauté ? Les Poëtes ne ſont-ils pas d'excèllents Peintres ? Franchement, répondit Don Cléofas, ils ſont un peu flatteurs. Je crois que vous ne parutes pas ſous ces traits devant Pſyché. Oh ! pour cela non, repartit le Diable. J'empruntai ceux d'un petit Marquis François, pour me faire aimer bruſquement. Il faut bien couvrir le vice d'une apparence agréable ; autrement il ne plairoit pas. Je prends toutes les formes que je veux, & j'aurois pu me montrer à vos yeux ſous un plus beau corps fantaſtique ; mais puiſque je me ſuis donné tout à vous, & que j'ai deſſein de ne vous rien déguiſer, j'ai voulu que vous me viſſiez ſous la figure la plus convenable à l'opinion qu'on a de moi & de mes exercices.

Je ne ſuis pas ſurpris, dit Léandro, que vous ſoyez un peu laid, pardonnez, s'il vous plaît, le terme ; le commerce que nous allons avoir enſemble demande de la franchiſe. Vos traits s'accordent fort avec l'idée que j'avois de vous. Mais apprenez-moi, de grace, pourquoi vous êtes boiteux ?

C'eſt, repondit le Démon, pour avoir eu autrefois en France un différend avec Pillardoc, le Diable de l'intérêt. Il s'agiſſoit de ſavoir qui de nous poſſéderoit un jeune Manceau, qui venoit à Paris chercher fortune. Comme c'étoit un excellent ſujet, un garçon qui avoit de grands talens, nous nous en diſputames vivement la poſſeſſion. Nous nous battimes dans la moyenne région de l'air. Pillardoc fut le plus fort, & me jetta ſur la terre, de la même façon que Jupiter, à ce que diſent les Poëtes, culbuta Vulcain. La conformité de ces avantures fut cauſe que mes camarades me ſurnommèrent le Diable Boiteux. Ils me donnèrent en raillant ce ſobriquet, qui m'eſt reſté depuis ce temps-là. Néanmoins, tout eſtropié que je ſuis, je ne laiſſe pas d'aller bon train. Vous ſerez témoin de mon agilité.

Mais, ajouta-t-il, finiſſons cet entretien. Hâtons-nous de ſortir de ce galetas. Le Magicien y va bientôt monter, pour travailler à l'immortalité d'une belle Sylphide, qui le vient trouver ici toutes les nuits. S'il nous ſurprenoit, il ne manqueroit pas de me remettre en bouteille,

& il pourroit bien vous y mettre auſſi. Jettons auparavant par la fenêtre les morceaux de la phiole briſée, afin que l'Enchanteur ne s'apperçoive pas de mon élargiſſement.

Quand il s'en appercevroit après notre depart, dit Zambullo, qu'en arriveroit-il? Ce qu'il en arriveroit, répondit le Boiteux. Il paroît bien que vous n'avez pas lu le Livre de la *Contrainte*. Quand j'irois me cacher aux extrêmités de la Terre, ou de la Région qu'habitent les Salamandres enflammées; quand je deſcendrois chez les Gnomes, ou dans les plus profonds abymes des Mers, je n'y ſerois point à couvert de ſon reſſentiment. Il feroit des conjurations ſi fortes, que tout l'enfer en trembleroit. J'aurois beau vouloir lui déſobéir, je ſerois obligé de paroître, malgré moi, devant lui, pour ſubir la peine qu'il voudroit m'impoſer.

Cela étant, reprit l'ecolier, je crains fort que notre liaiſon ne ſoit pas de longue durée. Ce redoutable Nécromancien découvrira bientôt votre fuite. C'eſt ce que je ne ſais point, repliqua l'eſprit, parce que nous ne ſavons pas ce qui doit arriver. Comment, s'écria Léandro Pérez, les Démons ignorent l'avenir? Aſſurément, repartit le Diable; les perſonnes qui ſe fient à nous là-deſſus ſont de grandes dupes. C'eſt ce qui fait que les Devins & les Devinereſſes diſent tant de ſottiſes, & en font tant faire aux femmes de qualité qui vont les conſulter ſur les événemens futures. Nous ne ſavons que le paſſé & le préſent. J'ignore donc ſi le Magicien s'appercevra bientôt de mon abſence; mais j'eſpere que non. Il y a pluſieurs phioles ſemblables à celle où j'étois enfermé; il ne ſoupçonnera pas qu'elle y manque. Je vous dirai de plus, qu'il ne penſe point à moi; & quand il y penſeroit, il ne me fait jamais l'honneur de m'entretenir; c'eſt le plus fier Enchanteur que je connoiſſe. Depuis le temps qu'il me tient priſonnier, il n'a pas daigné me parler une ſeule fois.

Quel homme! dit Don Cléofas. Qu'avez-vous donc fait pour vous attirer ſa haine? J'ai traverſé un de ſes deſſeins, repartit Aſmodée. Il y avoit une place vacante dans certaine Académie: il prétendoit qu'un de ſes amis l'eût; je voulois la faire donner à un autre. Le Magicien fit un Taliſman compoſé des plus puiſſants caracteres

racteres de la cabale ; moi je mis mon homme au ſervice d'un grand Miniſtre, dont le nom l'emporta ſur le Taliſman.

Aprés avoir parlé de cette ſorte, le Démon ramaſſa toutes les pieces de la phiole caſſée, & les jetta par la fenêtre.

Seigneur Zambullo, dit-il enſuite à l'ecolier, ſauvons-nous au plus vite ; prenez le bout de mon manteau, & ne craignez rien. Quelque perilleux que parût ce parti à Don Cléofas, il aima mieux l'accepter, que de demeurer expoſé au reſſentiment du Magicien, & il s'accrocha le mieux qu'il put au Diable, qui l'emporta dans le moment.

Aſmodée n'avoit pas vanté ſans raiſon ſon agilité. Il fendit l'air, comme une fleche décochée avec violence, & s'alla percher ſur la Tour de *San-Salvador*. Dès qu'il y eut pris pied, il dit à ſon Compagnon : He bien, Seigneur Léandro, quand on dit d'une rude voiture, que c'eſt une voiture de Diable, n'eſt il pas vrai que cette façon de parler eſt fauſſe ? Je viens d'en vérifier la fauſſeté, répondit poliment Zambullo. Je puis aſſurer que c'eſt une voiture plus douce qu'une litiere, & avec cela ſi diligente, qu'on n'a pas le temps de s'ennuyer ſur la route.

Oh ça, reprit le Démon, vous ne ſavez pas pourquoi je vous amene ici. Je prétends vous montrer tout ce qui ſe paſſe dans Madrid. Et comme je veux débuter par ce quartier-ci, je ne pouvois choiſir un endroit plus propre à l'exécution de mon deſſein. Je vais, par mon pouvoir diabolique, enlever les toits des maiſons, & malgré les ténebres de la nuit, le dedans va ſe découvrir à vos yeux. A ces mots, il ne fit ſimplement qu'étendre le bras droit, & auſſi-tôt tous les toits diſparurent. Alors l'ecolier vit comme en plein midi l'intérieur des maiſons ; de même, qu'on voit le dedans d'un pâté dont on vient d'ôter la croûte.

Le ſpectacle étoit trop nouveau, pour ne pas attirer ſon attention toute entiere. Il promena ſa vue de toutes parts, & la diverſité des choſes qui l'environnoient, eut de quoi occuper long-temps ſa curioſité. Seigneur Don Cléofas, lui dit le Diable, cette confuſion d'objets que vous regardez avec tant de plaiſir, eſt, à la vérité, très-agréable à contempler ; mais ce n'eſt qu'un amuſement frivole.

frivole. Il faut que je vous le rende utile, & pour vous donner une parfaite connoiſſance de la vie humaine, je veux vous expliquer ce que ſont toutes ces perſonnes que vous voyez. Je vais vous découvrir les motifs de leurs actions, & vous révéler juſqu'à leurs plus ſecretes penſées?

Par où commencerons-nous! Obſervons d'abord, dans cette maiſon à main droite, ce vieillard qui compte de l'or & de l'argent. C'eſt un Bourgeois avare. Son carroſſe, qu'il a eu preſque pour rien à l'inventaire d'un *Alcade de Corte*, eſt tiré par deux mauvaiſes mules qui ſont dans ſon écurie, & qu'il nourrit ſuivant la Loi des douze Tables, c'eſt-à-dire, qu'il leur donne tous les jours à chacune un livre d'orge. Il les traite comme les Romains traitoient leurs Eſclaves. Il y a deux ans qu'il eſt revenu des Indes, chargé d'une grande quantité de lingots, qu'il a changés en eſpeces. Admirez ce vieux fou. Avec quelle ſatisfaction il parcourt des yeux ſes richeſſes! Il ne peut s'en raſſaſier. Mais prenez garde, en même-temps, à ce qui ſe paſſe dans une petite ſalle de la même maiſon. Y remarquez-vous deux jeunes garçons avec une vieille femme? Oui, répondit Don Cléofas. Ce ſont apparemment ſes enfans? Non, reprit le Diable, ce ſont ſes neveux qui doivent en hériter, & qui dans l'impatience où ils ſont de partager ſes dépouilles, ont fait venir ſecretement une Sorciere, pour ſavoir d'elle quand il mourra.

J'apperçois dans la maiſon voiſine deux tableaux aſſez plaiſants. L'un eſt une Coquette ſurannée, qui ſe couche après avoir laiſſé ſes cheveux, ſes ſourcils & ſes dents ſur ſa toilette. L'autre, un Galant ſexagénaire, qui revient de faire l'amour. Il a déja ôté ſon œil & ſa mouſtache poſtiche, avec ſa perruque qui cachoit une tête chauve. Il attend que ſon valet lui ôte ſon bras & ſa jambe de bois pour ſe mettre au lit avec le reſte.

Si je m'en fie à mes yeux, dit Zambullo, je vois dans cette maiſon une grande & jeune fille, faite à peindre. Qu'elle a l'air mignon! Hé bien, reprit le Boiteux, cette jeune beauté qui vous frappe, eſt ſœur ainée de ce galant qui va ſe coucher. On peut dire qu'elle fait la paire avec la vieille coquette qui loge avec elle. Sa taille que vous admirez eſt une machine qui a epuiſé les méchaniques.

ques. Sa gorge & ſes hanches ſont artificielles, & il n'y a pas long-temps qu'étant allée au Sermon, elle laiſſa tomber ſes feſſes dans l'Auditoire. Néanmoins, comme elle ſe donne un air de Mineure, il y a deux jeunes Cavaliers qui ſe diſputent ſes bonnes graces. Ils en ſont même venus au mains pour elle. Les enragés ! Il me ſemble que je vois deux chiens qui ſe battent pour un os.

Jettez les yeux ſur cet Hôtel magnifique, pourſuivit le Démon ; vous y verrez un Seigneur couché dans un ſuperbe appartement. Il a près de lui une caſſette remplie de billets doux. Il les lit pour s'endormir voluptueuſement ; car ils ſont d'une Dame qu'il adore, & qui lui fait faire tant de dépenſe, qu'il ſera bientôt réduit à ſolliciter une Vice-Royauté.

Si tout repoſe dans cet Hôtel, ſi tout y eſt tranquille, en récompenſe on ſe donne bien du mouvement dans la maiſon prochaine, à main gauche. Y démêlez-vous une Dame dans un lit de Damas rouge ? C'eſt une perſonne de condition. C'eſt Donna Fabula qui vient d'envoyer chercher une Sage-femme, & qui va donner un héritier au vieux Don Torribio ſon mari, que vous voyez auprès d'elle. N'êtes-vous pas charmé du bon naturel de cet Epoux ? Les cris de ſa chere moitié lui percent l'âme. Il eſt pénétré de douleur. Il ſouffre autant qu'elle. Avec quel ſoin & quelle ardeur il s'empreſſe à la ſecourir ! Effectivement, dit Léandro, voilà un homme bien agité. Mais j'en apperçois un autre qui me paroît dormir d'un profond ſommeil dans la même maiſon, ſans ſe ſoucier du ſuccès de l'affaire. La choſe doit pourtant l'intéreſſer, reprit le Boiteux, puiſque c'eſt un domeſtique qui eſt la cauſe premiere des douleurs de ſa Maîtreſſe.

Examinons, dit Don Cléofas, ce qui ſe préſente à notre vue. Que ſignifient ces étincelles de feu qui ſortent de cette cave ? C'eſt une des plus folles occupations des hommes, répondit le Diable. Ce perſonnage qui, dans cette cave, eſt auprès de ce fourneau embraſé, eſt un Souffleur. Le feu conſume peu-à-peu ſon riche patrimoine, & il ne trouvera jamais ce qu'il cherche. Entre nous, la pierre philoſophale n'eſt qu'une belle chimere, que j'ai moi-même forgée pour me jouer de l'eſprit humain,

main, qui veut paffer les bornes qui lui ont été prefcri-tes.

J'apperçois dans la maifon qui fait face à celle de l'Apothicaire, dit Zambullo, un homme qui fe leve & s'habille à la hâte. Malepefte, répondit l'efprit ; c'eft un Médecin qu'on appelle pour une affaire bien preffante. On vient le chercher de la part d'un Prélat, qui depuis une heure qu'il eft au lit a touffé deux ou trois fois.

Portez la vue au-delà fur la droite, & tâchez de dé-couvrir dans un grenier, un homme qui fe promene en chemife, à la fombre clarté d'une lampe. J'y fuis, s'é-cria l'écolier, à telles enfeignes, que je ferois l'inventaire des meubles qui font dans ce galetas. Il n'y a qu'un grabat, un placet & une table, & les murs me paroiffent tout barbouillés de noir. Le Perfonnage qui loge fi haut eft un Poete, reprit Afmodée, & ce qui vous paroît noir, ce font des vers tragiques de fa façon, dont il à tapiffé fa chambre, étant obligé, faute de papier, d'écrire fes Poemes fur le mur.

A le voir s'agiter & fe démener comme il le fait en fe promenant, dit Don Cléofas, je juge qu'il compofe quel-que ouvrage d'importance. Vous n'avez pas tort d'a-voir cette penfée, repliqua le Boiteux : Il mit hier la derniere main à une tragédie intitulée, *Le Déluge univer-fel.* On ne fauroit lui reprocher qu'il n'a point obfervé l'unité du lieu, puifque toute l'action fe paffe dans l'Ar-che de Noé.

Je vous affure que c'eft une Piece excellente ; toutes les Bêtes y parlent comme des Docteurs. Il a deffein de la dédier : il y a fix heures qu'il travaille à l'Epître Dédicatoire. Il en eft à la derniere phrafe en ce mo-ment. On peut dire que c'eft un chef-d'œuvre, que cette Dédicace : toutes les vertus morales & politiques, toutes les louanges qu'on peut donner à un homme il-luftre par fes ancêtres & par lui-même, n'y font point épargnées : jamais Auteur n'a tant prodigué l'encens. A qui prétend-il adreffer un éloge fi magnifique, reprit l'ecolier ? Il n'en fait rien encore, repartit le Diable ; il a laiffé le nom en blanc. Il cherche quelque riche Seig-neur, qui foit plus libéral que ceux à qui il a déjà dédié d'autres livres. Mais les gens qui payent des Epîtres Dédicatoires, font bien rares aujourd'hui. C'eft un dé-

fau

ut dont les Seigneurs ſe ſont corrigés ; & par-là, ils nt rendu un grand ſervice au public, qui étoit accablé e pitoyables productions d'èſprit, attendu que la plupart es Livres ne ſe feſoient autrefois que pour le produit es Dédicaces.

A propos d'Epîtres Dédicatoires, ajouta le Démon, il ut que je vous rapporte un trait aſſez ſingulier. Une mme de la Cour ayant permis qu'on lui dédiât un uvrage, en voulut voir la Dédicace avant qu'on l'imrimât ; & ne s'y trouvant pas aſſez bien louée à ſon ré, elle prit la peine d'en compoſer une de ſa façon, & e l'envoyer à l'Auteur pour la mettre à la tête de ſon Duvrage.

Il me ſemble, s'écria Léandro, que voilà des vôleurs ui s'introduiſent dans une maiſon, par un balcon. Vous e vous trompez point, dit Aſmodée ; ce ſont des vôleurs e nuit. Ils entrent chez un Banquier. Suivons-les de œil. Voyons ce qu'ils feront. Ils viſitent le comptoir. s fouillent partout. Mais le Banquier les a prévenus : partit hier pour la Hollande, avec tout ce qu'il avoit 'argent dans ſes coffres.

Conſidérez dans cette maiſon bourgeoiſe ce gros Bahelier. Il n'a pas ſon pareil au monde pour plaiſanter. 'olumnius, ſi vanté par Ciceron pour ſes traits piquants pleins de ſel, n'étoit pas ſi fin railleur. Ce Bachelier, ommé par excellence dans Madrid le Bachelier *Donoſo*, ſt recherché de toutes les perſonnes de la Cour & de la Ville qui donnent à manger. C'eſt à qui l'aura. Il a n talent tout particulier pour réjouir les Convives. Il ait les délices d'une table. Auſſi va-t-il tous les jours iner dans quelque bonne maiſon, d'où il ne revient qu'à eux heures après-minuit. Il eſt aujourd'hui chez le Marquis d'Alcanizas, où il n'eſt allé que par hazard. Comment, par hazard, interrompit Léandro ? Je vais n'expliquer plus clairement, repartit le Diable. Il y voit ce matin ſur le midi, à la porte du Bachelier, cinq u ſix carroſſes, qui venoient le chercher de la part de ifférents Seigneurs. Il a fait monter leurs pages dans on appartement, & leur a dit, en prenant un jeu de artes : Mes amis, comme je ne puis contenter tous vos Maîtres à la fois, & que je n'en veux point préférer un

aux

aux autres, ces cartes en vont décider. J'irai diner chez le Roi de trefle.

Quel dessein, dit Don Cléofas, peut avoir, de l'autre côté de la rue, certain Cavalier qui se tient assis sur le seuil d'une porte? Attend-t-il qu'une Soubrette vienne l'introduire dans la maison? Non, non, répondit Asmodée. C'est un jeune Castillan qui file l'amour parfait. Il veut par pure galanterie, à l'exemple des Amants de l'Antiquité, passer la nuit à la porte de sa Maîtresse. Il racle de temps en temps une guitare, en chantant des Romances de sa composition; mais son Infante, couchée au second étage, pleure, en l'écoutant, l'absence de son rival.

Venons à ce bâtiment neuf, qui contient deux corps de logis séparés. L'un est occupé par le propriétaire, qui est ce vieux Cavalier, qui tantôt se promene dans son appartement, & tantôt se laisse tomber dans un fauteuil. Je juge, dit Zambullo, qu'il roule dans sa tête quelque grand projet. Qui est cet homme-là? Si l'on s'en rapporte à la richesse qui brille dans sa maison, ce doit être un grand de la premiere Classe. Ce n'est pourtant qu'un Contador, répondit le Démon. Il a vieilli dans des emplois très-lucratifs. Il a quatre millions de bien. Comme il n'est pas sans inquiétude sur les moyens dont il s'est servi pour les amasser, & qu'il se voit sur le point d'aller rendre ses comptes dans l'autre monde, il est devenu scrupuleux. Il songe à bâtir un Monastere. Il se flatte qu'après une si bonne œuvre, il aura la conscience en repos. Il a déja obtenu la permission de fonder un Couvent; mais il n'y veut mettre que des Religieux qui soient tout ensemble, chastes, sobres & d'une extrême humilité. Il est fort embarrassé sur le choix.

Oh! oh! s'écria l'ecolier, j'entends retentir l'air de cris & de lamentations. Viendroit-il d'arriver quelque malheur? Voici ce que c'est, dit l'esprit: deux jeunes Cavaliers jouoient ensemble aux cartes, dans ce tripot où vous voyez tant de lampes & de chandelles allumées. Ils se sont échauffés sur un coup, ont mis l'épée à la main, & se sont blessés tous deux mortellement. Le plus âgé est marié, & le plus jeune est fils unique. Ils vont rendre l'âme. La femme de l'un, & le père de l'autre, avertis de ce funeste accident, viennent d'arriver. Ils

remplissent

rempliſſent de cris tout le voiſinage. Malheureux enfant, dit le père en apoſtrophant ſon fils, qui ne ſauroit l'entendre, combien de fois t'ai-je exhorté à renoncer au jeu ? Combien de fois t'ai-je prédit qu'il te coûteroit la vie ? Je déclare que ce n'eſt pas ma faute ſi tu péris miſérablement. De ſon côté, la femme ſe déſeſpere. Quoique ſon époux ait perdu au jeu tout ce qu'elle lui a apporté en mariage, quoiqu'il ait vendu toutes les pierreries qu'elle avoit & juſqu'à ſes habits, elle eſt inconſolable de ſa perte. Elle maudit les cartes qui en ſont la cauſe : elle maudit celui qui les a inventées ; elle maudit le tripot, & tous ceux qui l'habitent.

Je plains fort les gens que la fureur du jeu poſſede, dit Don Cleofas : ils ont ſouvent l'eſprit dans une terrible ſituation. Graces au Ciel, je ne ſuis point adonné à ce vice-là. Vous en avez un autre qui le vaut bien, reprit le Démon. Eſt-il plus raiſonnable, à votre avis, d'aimer les courtiſannes ? Et n'avez-vous pas ce ſoir couru riſque d'être tué par des ſpadaſſins ? J'admire Meſſieurs les hommes ! Leurs propres défauts leur paroiſſent des minuties, au lieu qu'ils regardent ceux d'autrui avec un microſcope.

Il faut encore, ajouta-t-il, que je vous préſente des images triſtes. Voyez dans une maiſon à deux pas du tripot, ce gros homme étendu ſur un lit. C'eſt un malheureux Chanoine, qui vient de tomber en apoplexie. Son valet & ſa petite niece, bien loin de lui donner du ſecours, le laiſſent mourir, & ſe ſaiſiſſent de ſes meilleurs effets, qu'ils vont porter chez des receleurs ; après quoi, ils auront tout le loiſir de pleurer & de lamenter.

Remarquez-vous près de là deux hommes que l'on enſévelit ? Ce ſont deux freres. Ils étoient malades de la même maladie ; mais ils ſe gouvernoient différemment : l'un avoit une confiance aveugle en ſon médecin ; l'autre a voulu laiſſer agir la nature. Ils ſont morts tous deux : celui-là, pour avoir pris tous les remedes de ſon Docteur ; & celui-ci, pour n'avoir rien voulu prendre. Cela eſt fort embarraſſant, dit Léandro. Eh ! que faut-il donc que faſſe un pauvre malade ? C'eſt ce que je ne puis vous apprendre, répondit le Diable. Je ſais bien

qu'il y a de bons remedes ; mais je ne ſais s'il y a de bons médecins.

Changeons de ſpectacle, pourſuivit-il. J'en ai de plus divertiſſants à vous montrer. Entendez-vous dans la rue un Charivari ? Une veuve de ſoixante ans a épouſé ce matin un Cavalier de dix-ſept. Tous les rieurs du quartier ſe ſont ameutés pour célébrer ſes noces par un concert bruyant de baſſins, de poeles & de chaudrons. Vous m'avez dit, interrompit l'ecolier, que c'étoit vous qui feſiez les mariages ridicules : cependant vous n'avez point de part à celui-là. Non vraiment, repartit le Boiteux ; je n'avois garde de le faire, puiſque je n'étois pas libre. Mais quand je l'aurois été, je ne m'en ferois pas mêlé. Cette femme eſt ſcrupuleuſe. Elle ne s'eſt remariée, que pour pouvoir goûter ſans remords des plaiſirs qu'elle aime. Je ne forme point de pareilles unions. Je me plais bien davantage à troubler les conſciences, qu'à les rendre tranquilles.

Malgré le bruit de cette burleſque ſérénade, dit Zambullo, un autre, ce me ſemble, frappe mon oreille. Celui que vous entendez en dépit du Charivari, répondit le Boiteux, part d'un cabaret, où il y a un gros Capitaine Flamand, un Chantre François, & un Officier de la Garde Allemande, qui chantent en *trio*. Ils ſont à table depuis huit heures du matin ; & chacun d'eux s'imagine qu'il y va de l'honneur de ſa nation d'enyvrer les deux autres.

Arrêtez vos regards ſur cette maiſon iſolée vis-à-vis celle du Chanoine ; vous vérrez trois fameuſes Gallicien-nes, qui font la débauche avec trois hommes de la Cour. Ah ! qu'elles me paroiſſent jolies ! s'écria Don Cleofas. Je ne m'étonne pas ſi les Gens de qualité les courent. Qu'elles ſont bien amoureuſes d'eux ! Que vous êtes jeune, repliqua l'Eſprit ! Vous ne connoiſſez gueres ces ſortes de Dames. Elles ont le cœur encore plus fardé que le viſage. Quelques démonſtrations qu'elles faſſent, elles n'ont point la moindre amitié pour ces Seigneurs. Elles en ménagent un pour avoir ſa protection, & les deux autres pour en tirer des contrats de rente. Il en eſt de même de toutes les coquettes. Les hommes ont beau ſe ruiner pour elles, ils n'en ſont pas plus aimés. Au contraire, tout payeur eſt traité comme un mari.

C'eſt

C'eſt une regle que j'ai établie dans les intrigues amoureuſes. Mais laiſſons ces Seigneurs ſavourer des plaiſirs qu'ils achetent ſi chers, pendant que leurs valets, qui les attendent dans la rue, ſe conſolent dans la douce eſpérance de les avoir *gratis*.

Changeons de ſpectacle, dit Aſmodée. Tournons-nous du coté des priſons, où il y a un grand nombre de coupables & d'innocents. Il faut que je vous montre quelques priſonniers de ces eſpèces, et que je vous diſe pourquoi on les retient dans les fers.

Premièrement, il y a dans cette grande chambre à droite, quatre hommes couchés dans ces deux mauvais lits. L'un eſt un cabaretier, accuſé d'avoir empoiſonné un etranger qui creva l'autre jour dans ſa taverne. On prétend que la qualité du vin a fait mourir le défunt ; l'Hôte ſoutient que c'eſt la quantité : & il ſera cru en juſtice, car l'etranger étoit Allemand. Eh ! qui a raiſon, du Cabaretier ou de ces accuſateurs, dit Don Cléofas ? La choſe eſt problématique, repondit le Diable. Il eſt bien vrai que le vin étoit frélaté ; mais, ma foi, le Seigneur Allemand en a tant bu, que les Juges peuvent en conſcience remettre en liberté le cabaretier.

Le ſecond priſonnier eſt un aſſaſſin de profeſſion, un de ces ſcelerats qu'on appelle *Valientes*, & qui, pour quatre ou cinq piſtoles, prêtent obligeamment leur miniſtere à tous ceux qui veulent faire cette dépenſe pour ſe débarraſſer de quelqu'un ſecrètement. Le troiſieme, un Maître à danſer, qui s'habille comme un Petit-Maître, & qui a fait faire un mauvais pas à une de ſes ecolieres. Et le quatrieme, un galant qui a été ſurpris la ſemaine paſſée par la *Ronda*, dans le temps qu'il montoit par un balcon à l'appartement d'une femme qu'il connoît, & dont le mari eſt abſent. Il ne tient qu'à lui de ſe tirer d'affaire, en déclarant ſon commerce amoureux ; mais il aime mieux paſſer pour un voleur, & s'expoſer à perdre la vie, que de compromettre l'honneur de ſa Dame.

Voilà un Amant bien diſcret, dit l'ecolier ! Il faut avouer que notre Nation l'emporte ſur les autres, en fait de galanterie. Je vais parier qu'un François, par exemple, ne ſeroit pas capable, comme nous, de ſe laiſſer pendre par diſcrétion. Non, je vous aſſure, dit le Dia-

ble : il monteroit plutôt exprès à un balcon, pour déshonorer une femme qui auroit des bontés pour lui.

Dans un cabinet auprès de ces quatre hommes, poursuivit-il, eſt une fameuſe ſorciere, qui a la réputation de ſavoir faire des choſes impoſſibles. Par le pouvoir de ſon art, de vieilles Douairieres trouvent, dit-on, de jeunes gens qui les aiment but à but ; les maris deviennent fideles à leurs femmes, & les coquettes véritablement amoureuſes des riches cavaliers qui s'attachent à elles. Mais il n'y a rien de plus faux que tout cela. Elle ne poſſede point d'autre ſecret que celui de perſuader qu'elle en a, & de vivre commodément de cette opinion. Le Saint Office réclame cette créature-là, qui pourroit bien être brûlée au premier Acte de Foi.

Au deſſous du cabinet, il y a un cachot noir, qui ſert de gîte à un jeune cabaretier. Encore un Hôte de taverne, s'écria Léandro ! Ces ſortes de gens-là veulent-ils donc empoiſonner tout le monde ? Celui-ci, reprit Aſmodée, n'eſt pas dans le même cas. On arrêta ce miſérable avant-hier, & l'Inquiſition le réclame auſſi. Je vais en peu de mots vous dire le ſujet de ſa détention.

Un vieux Soldat, parvenu par ſon courage, ou plutôt par ſa patience, à l'emploi de Sergent dans ſa compagnie, vint faire des recrues à Madrid. Il alla demander un logement dans un cabaret. On lui dit qu'il y avoit à la vérité des chambres vuides, mais qu'on ne pouvoit lui en donner aucune, parce qu'il revenoit toutes les nuits dans la maiſon un eſprit qui maltraitoit fort les etrangers, quand ils avoient la témérité d'y vouloir coucher. Cette nouvelle ne rebuta point le Sergent : Que l'on me mette, dit-il, dans la chambre qu'on voudra. Donnez-moi de la lumiere, du vin, une pipe & du tabac, & ſoyez ſans inquiétude ſur le reſte. Les eſprits ont de la conſidération pour les gens de guerre, qui ont blanchi ſous le harnois.

On mena le Sergent dans une chambre, puiſqu'il paroiſſoit ſi réſolu, & on lui porta tout ce qu'il avoit demandé. Il ſe mit à boire & à fumer. Il étoit déjà plus de minuit, que l'Eſprit n'avoit point encore troublé le profond ſilence qui regnoit dans la maiſon. On eût dit qu'effectivement il reſpectoit ce nouvel hôte. Mais entre une heure & deux, le grivois entendit tout-à-coup un bruit

ruit horrible, comme de ferrailles, & vit bientôt entrer ans sa chambre un fantôme épouvantable, vêtu de drap oir, & tout entortillé de chaînes de fer. Notre fumeur e fut nullement ému de cette apparition. Il tira son pée, s'avança vers l'esprit, & lui en déchargea du plat r la tête un assez rude coup.

Le fantôme, peu accoutumé à trouver des hôtes si ardis, fit un cri, & remarquant que le Soldat se prépaoit à recommencer, il se prosterna très-humblement devant lui, en disant : De grace, Seigneur Sergent, ne n'en donnez pas davantage. Ayez pitié d'un pauvre iable, qui se jette à vos pieds pour implorer votre clémence. Je vous en conjure par Saint Jacques, qui étoit, omme vous, un grand heros. Si tu veux conserver a vie, répondit le Soldat, il faut que tu me dises qui tu s, & que tu me parles sans déguisement : ou bien, je ais te fendre en deux, comme les Chevaliers du temps assé fendoient les Géans qu'ils rencontroient. A ces nots, l'esprit, voyant à qui il avoit affaire, prit le parti 'avouer tout.

Je suis, dit-il au Sergent, le Maître garçon de ce caaret ; je m'appelle Guillaume. J'aime Juanilla, qui est a fille unique du logis, & je ne lui déplais pas. Mais omme son pere & sa mere ont en vue une alliance plus elevée que la mienne, pour les obliger à me choisir pour endre, nous sommes convenus, la petite fille & moi, que e ferois toutes les nuits le personnage que je fais. Je n'enveloppe le corps d'un long manteau noir, & je me ends au cou une chaine de tourne-broche, avec laquelle e cours toute la maison, depuis la cave jusqu'au grenier, n fesant tout le bruit que vous avez entendu. Quand e suis à la porte de la chambre du Maître & de la Maîresse, je m'arrête, & m'écrie : *N'espérez pas que je vous aisse en repos, que vous n'ayez marié Juanilla avec votre Maître-garçon.*

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix que j'affecte grosse & cassée, je continue mon carrillon, & j'entre nsuite par une fenêtre dans un cabinet où Juanilla ouche seule, & je lui rends compte de ce que j'ai fait. eigneur Sergent, continua Guillaume, vous jugez bien ue je vous dis la vérité. Je sais qu'après cet aveu, vous ouvez me perdre, en apprenant à mon Maître ce qui se

paſſe ; mais ſi vous voulez me ſervir, au lieu de me rendre ce mauvais office, je vous jure que ma reconnoiſſance—Eh ! quel ſervice peux-tu attendre de moi ? interrompit le Soldat. Vous n'avez, reprit le jeune homme, qu'à dire demain, que vous avez vu l'eſprit, & qu'il vous a fait ſi grande peur—Comment, Ventrebleu, grande peur, interrompit encore le grivois ! Vous voulez que le Sergent Annibal Antonio Quebrantador aille dire qu'il a eu peur ? J'aimerois mieux que cent mille diables m'euſſent—Cela n'eſt pas abſolument néceſſaire, interrompit à ſon tour Guillaume ; & après tout, il m'importe peu de quelle façon vous parliez, pourvu que vous ſecondiez mon deſſein. Lorſque j'aurai épouſé Juanilla, & que je ferai établi, je promets de vous régaler tous les jours pour rien, vous & tous vos amis. Vous êtes ſéduiſant, Monſieur Guillaume, s'écria le grivois ! Vous me propoſez d'appuyer une fourberie ; l'affaire ne laiſſe pas d'être ſérieuſe ; mais vous vous y prenez d'une maniere qui m'étourdit ſur les conſéquences. Allez, continuez de faire du bruit, & d'en rendre compte à Juanilla. Je me charge du reſte.

En effet, dès le lendemain matin le Sergent dit à l'Hôte & à l'Hôteſſe : J'ai vu l'eſprit. Je l'ai entretenu. Il eſt très-raiſonnable. Je ſuis, m'a-t-il dit, le biſayeul du Maître de ce cabaret. J'avois une fille que je promis au pere du grand-pere de ſon garçon. Néanmoins, au mépris de ma foi, je la mariai à un autre ; & je mourus peu de temps après. Je ſouffre depuis ce temps-là. Je porte la peine de mon parjure ; & je ne ſerai point en repos que quelqu'un de ma race n'ait épouſé une perſonne de la famille de Guillaume. C'eſt pourquoi je reviens toutes les nuits dans cette maiſon. Cependant j'ai beau dire que l'on marie enſemble Juanilla & le Maître-garçon ; le fils de mon petit-fils fait la ſourde oreille, auſſi bien que ſa femme. Mais dites-leur, s'il vous plaît, Seigneur Sergent, que s'ils ne font au plutôt ce que je déſire, j'en viendrai avec eux aux voies de fait. Je les tourmenterai l'un & l'autre d'une étrange façon.

L'Hôte étoit un homme aſſez ſimple, il fut ébranlé de ce diſcours ; & l'Hôteſſe encore plus foible que ſon mari, croyant déjà voir le Revenant à ſes trouſſes, conſentit à ce mariage, qui ſe fit dès le jour ſuivant. Guillaume

peu

peu de temps après s'établit dans un autre quartier de la Ville. Le Sergent Quebrantador ne manqua pas de le visiter fréquemment ; & le nouveau cabaretier, par reconnoissance, lui donna d'abord du vin à discrétion : ce qui plaisoit si fort au grivois, qu'il menoit tous ses amis à ce cabaret. Il y fesoit même ses enrolements, & y enyvroit la recrue.

Mais enfin, l'Hôte se lassa d'abreuver tant de gosiers altérés. Il dit sur cela sa pensée au Soldat, qui, sans songer qu'effectivement il passoit la convention, fut assez injuste pour traiter Guillaume de petit ingrat. Celui-ci répondit : l'autre repliqua, & la conversation, finit par quelques coups de plat d'épée, que le Cabaretier reçut. Plusieurs passants voulurent prendre le parti du bourgeois. Quebrantador en blessa trois ou quatre, & n'en seroit pas demeuré là, si tout-à-coup il n'eût été assailli par une foule d'Archers qui l'arrêterent comme un perturbateur du repos public. Ils le conduisirent en prison, où il a déclaré tout ce que je viens de vous dire ; & sur sa déposition, la Justice s'est aussi emparée de Guillaume. Le beau-pere demande que le mariage soit cassé, & le Saint Office informé que Guillaume a de bons effets, veut connoître de cette affaire.

Vive Dieu, dit Don Cléofas, la sainte Inquisition est bien alerte ? Sitôt-qu'elle voit le moindre jour à tirer quelque profit—Doucement, interrompit le Boiteux ; gardez-vous bien de vous lâcher contre ce Tribunal. Il a des espions par-tout. On lui rapporte jusqu'à des choses qui n'ont jamais été dites. Je n'ôse en parler moi-même qu'en tremblant.

Au dessus de l'infortuné Guillaume, dans la premiere chambre à gauche, il y deux hommes dignes de votre pitié. L'un est un jeune valet de chambre, que la femme de son maître traitoit en particulier comme un amant. Un jour le mari les surprit tous deux. La femme aussitôt se met à crier au secours, & dit que le valet de chambre lui a fait violence. On arrêta ce pauvre malheureux, qui, selon toutes les apparences, sera sacrifié à la réputation de sa maîtresse.

Le compagnon du valet de chambre, encore moins coupable qui lui, est sur le point de perdre aussi la vie. Il est Ecuyer d'une Duchesse à qui l'on a volé un gros diamant,

diamant. On l'accuse de l'avoir pris. Il aura demain la question, où il sera tourmenté jusqu'à ce qu'il confesse avoir fait le vol; & toutefois la personne qui en est l'auteur, est une femme de chambre favorite qu'on n'oseroit soupçonner.

Ah! Seigneur Asmodée, dit Léandro, rendez, je vous prie, service à cet Ecuyer. Son innocence m'intéresse pour lui. Dérobez-le, par votre pouvoir, aux injustes & cruels supplices qui le menacent. Il mérite que— Vous n'y pensez pas, Seigneur Ecolier, interrompit le Diable: pouvez-vous demander que je m'oppose à une action inique, & que j'empêche un innocent de périr? C'est prier un procureur de ne pas ruiner une veuve & un orphelin.

Oh! s'il vous plaît, ajouta-t-il, n'exigez pas de moi que je fasse quelque chose qui soit contraire à mes intérêts, à moins que vous n'en tiriez un avantage considérable. D'ailleurs, quand je voudrois délivrer ce prisonnier, le pourrois-je? Comment donc, repliqua Zambullo, est-ce que vous n'avez pas la puissance d'enlever un homme de la prison? Non certainement, repartit le Boiteux. Si vous aviez lu l'Enchiridion, ou Albert le Grand, vous sauriez que je ne puis, non plus que mes confreres, mettre un prisonnier en liberté. Moi-même si j'avois le malheur d'être entre les griffes de la Justice, je ne pourrois m'en tirer qu'en finançant.

Dans la chambre prochaine, du même côté, loge un Chirurgien convaincu d'avoir, par jalousie, fait à sa femme une saignée comme celle de Séneque. Il a eu aujourdui la question, & après avoir confessé le crime dont on l'accusoit, il a déclaré que depuis dix ans, il s'est servi d'un moyen assez nouveau pour se faire des pratiques. Il blessoit la nuit les passants avec une bayonnette, & se sauvoit chez lui par une petite porte de derriere. Cependant le blessé poussoit des cris, qui attiroient les voisins à son secours. Le Chirurgien y accouroit lui-même comme les autres, & trouvant un homme noyé dans son sang, il le fesoit porter dans sa boutique, où il le pansoit de la même main dont il l'avoit frappé.

Quoique ce Chirurgien cruel ait fait cette déclaration, & qu'il mérite mille morts, il ne laisse pas de se flatter qu'on lui fera grace, & c'est ce qui pourra fort bien arriver,

ver, parce qu'il eſt parent de Madame le Remueuſe de Infant. Outre cela, je vous dirai qu'il a chez lui ne eau qui a la vertu de blanchir la peau, & de faire 'un viſage décrépit une face enfantine : & cette eau in- omparable ſert de fontaine de jouvence à trois Dames u Palais, qui ſe ſont jointes enſemble pour le ſauver. Il ompte ſi fort ſur leur crédit, ou ſi vous voulez, ſur ſon au, qu'il s'eſt endormi tranquillement, dans l'eſpérance u'à ſon reveil, il recevra l'agréable nouvelle de ſon élar- iſſement.

J'apperçois ſur un grabat, dans la même chambre, dit 'ecolier, un autre homme qui dort, ce me ſemble, auſſi 'un ſommeil paiſible. Il faut que ſon affaire ne ſoit pas ien mauvaiſe. Elle eſt fort délicate, répondit le Dé- on. Ce Cavalier eſt un Gentilhomme Biſcayen, qui 'eſt enrichi d'un coup d'eſcopette : & voici comment. l y a quinze jours que, chaſſant dans une forêt avec ſon rere aîné, qui jouiſſoit d'un revenu conſidérable, il le ua par malheur, en tirant ſur des perdreaux. L'heureux *uiproquo* pour un Cadet, s'écria Don Cléofas en riant! Oui, reprit Aſmodée ; mais les Collatéraux, qui voudroi- nt bien s'approprier la ſucceſſion du défunt, pourſuivent n Juſtice ſon meurtrier, qu'ils accuſent d'avoir fait le oup pour devenir unique héritier de ſa famille. Il s'eſt e lui-même conſtitué priſonnier ; & il paroît ſi affligé de a mort de ſon frère, qu'on ne ſauroit imaginer qu'il ait u intention de lui ôter la vie. Et n'a-t-il effectivement ien à ſe reprocher là-deſſus, que ſon peu d'adreſſe, repli- qua Léandro ? Non repartit le Boiteux : il n'a pas eu ne mauvaiſe volonté. Mais lorſqu'un fils aîné poſſede out le bien d'une maiſon, je ne lui conſeille pas de chaſ- er avec ſon cadet.

AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

Télémaque conduit par Minerve, ſous la figure de Mentor, aborde, après un naufrage, dans l'île de la Déeſſe Calypſo, qui regrettoit encore le départ d'Ulyſſe. La Déeſſe le reçoit ſavorablement, conçoit de la paſſion pour lui, lui offre l'immortalité, et lui demande ſes avantures. Il lui raconte ſon voyage à Pylos, et à Lacedemone ; ſon naufrage ſur la côte de Sicile ; le péril où il ſut d'être immolé aux manes d'Anchiſe ; le ſecours que Mentor et lui donnerent à Aceſte dans une incurſion de barbares, et le ſoin que ce Roi eut de reconnoitre ce ſervice, en leur donnant un vaiſſeau Tyrien pour retourner en leur pays.

CALYPSO † ne pouvoit ſe conſoler du départ d'Ulyſſe ‡. Dans ſa douleur elle ſe trouvoit malheureuſe d'être immortelle. Sa grotte ne réſonnoit plus de ſon chant. Les nymphes, qui la ſervoient, n'ôſoient lui parler. Elle ſe promenoit ſouvent ſeule ſur les gazons fleuris, dont un printems éternel bordoit

† *Calypſo, Deéſſe, fille d'Atlas et de Thétis, étoit Reine de l'île Ogygie, où elle reçut Ulyſſe après ſon naufrage. Son nom vient du verbe* καλυπτειν, *cacher, et ſignifie* Déeſſe du ſecret ; *ce qui marque, ou qu'Ulyſſe, s'eſt encore perfectionné chez Calypſo dans l'art de diſſimuler, qu'il poſſedoit déja ; ou ſimplement, qu'il y eſt demeuré caché long-tems, ſans qu'on ſût ce qu'il étoit devenu.*

‡ *Ulyſſe, fils de Laerte et d'Anticlée, étoit Roi d'Ithaque. Il épouſa Penelope fille d'Icare, dont il eut Télémaque. Après le ſiége de Troie, il erra dix ans ſur les mers, avant que de revoir ſa patrie ; et ce ſut dans ce voyage qu'une tempête le jetta contre les rochers de l'île Ogygie. Calypſo l'y retint ſept ans, ſouhaitant de l'avoir pour mari ; mais un ordre ſupérieur l'ayant obligée de le renvoyer, elle ne pouvoit ſe conſoler de ſon départ, dont elle attribuoit l'ordre à la jalouſie des autres Dieux.* Homer, Odyſſ. liv. 5.

bordoit son île *. Mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, lui fesoient rappeller le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosoit de ses larmes, et elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avoit disparu à ses yeux. Tout à coup elle aperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pieces, des rames écartées ça et là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flotant sur la côte. Puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé ; l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur et sa fierté, avec sa taille et sa démarche majestueuse. La Déesse comprit que c'étoit Télémaque fils de ce héros ; mais quoique les Dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable, dont Télémaque étoit accompagné. C'est que les Dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plait ; et Minerve, qui accompagnoit Télémaque sous la figure de Mentor †, ne vouloit pas être connue de Calypso. Cependant Calypso se réjouissoit d'un naufrage, qui mettoit dans son île le fils d'Ulysse si semblable à son père. Elle s'avance vers lui, et

---

* *L'île Ogygie, appellée aussi* Gaulos, *est un peu au dessus de Melite ou Malte, entre le rivage d'Afrique et le promontoire de Sicile appellé* Pachine. *Il ne faut pas la confondre avec l'île de Caude ou* Gaude, *qui est voisine de Crete.*

† *Mentor étoit un des amis d'Homere, qui, pour éterniser son nom, l'a placé dans l'Odyssée par reconnoissance, parce qu'etant abordé à Ithaque à son retour d'Espagne, et se trouvant fort incommodé d'une fluxion sur les yeux, qui l'empêcha de continuer son voyage, il fut reçu chez ce Mentor qui prit beaucoup de soin de lui. Homere en fait un des plus fideles amis d'Ulysse, et celui à qui, en s'embarquant pour Troie, il avoit confié le soin de sa maison. L'auteur de Télémaque continue la même fiction ; et comme cet ouvrage etoit destiné à l'instruction du Duc de Bourgogne, dont il étoit precèpteur, il dit que Mentor etoit Minerve elle-même, deguisée sous la forme de ce vieillard, pour donner plus de poids à ses preceptes, qui sont dignes en effet de la plus haute sagesse.*

et ſans faire ſemblant de ſavoir qui il eſt : D'où vou vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon île Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impuné ment dans mon empire. Elle tâchoit de couvrir, ſou ces paroles menaçantes, la joie de ſon coeur, qui éclato malgré elle ſur ſon viſage.

Télémaque lui repondit : O vous! qui que vous ſoyez mortelle ou Déeſſe, (quoiqu'à vous voir on ne puiſ vous prendre que pour une Divinité), ſeriez vous inſen ſible au malheur d'un fils, qui, cherchant ſon père à l merci des vents et des flots, a vu briſer ſon navire cont vos rochers? Quel eſt donc votre père que vous che chez? reprit la Déeſſe. Il ſe nomme Ulyſſe, dit Té maque. C'eſt un des rois qui ont, après un ſiége de d ans, renverſé la fameuſe Troie. Son nom fut célèbr dans toute la Grece et dans toute l'Aſie par ſa vale dans les combats, et plus encore par ſa ſageſſe dans l conſeils. Maintenant errant dans toute l'étendue d mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. S patrie ſemble fuir devant lui. Penelope ſa femme, moi qui ſuis ſon fils, nous avons perdu l'eſpérance de revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui, po apprendre où il eſt : mais, que dis-je! peut-être qu'il maintenant enſeveli dans les profonds abymes de la me Ayez pitié de nos malheurs ; et ſi vous ſavez, ô Déeſ ce que les deſtinées ont fait pour ſauver ou pour perd Ulyſſe, daignez en inſtruire ſon fils Télémaque.

Calypſo étonnée et attendrie de voir dans une ſi vi jeuneſſe tant de ſageſſe et d'éloquence, ne pouvoit ra ſaſier ſes yeux en le regardant, et elle demeuroit en lence. Enfin elle lui dit : Telémaque, nous vous a prendrons ce qui eſt arrivé à votre pere ; mais l'hiſtoi en eſt longue. Il eſt tems de vous délaſſer de tous v travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevr comme mon fils. Venez, vous ſerez ma conſolation da cette ſolitude, et je ferai votre bonheur, pourvu que vo ſachiez en jouir.

Télémaque ſuivoit la Déeſſe environnée d'une fou de jeunes nymphes, au deſſus deſquelles elle s'élevoit toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt leve ſes branches épaiſſes au deſſus de tous les arbres q l'environnent. Il admiroit l'éclat de ſa beauté, la ric

pou

pourpre de sa robe longue et flotante, ses cheveux noués par derriere négligemment, mais avec grace; le feu qui sortoit de ses yeux, et la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivoit Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colomnes, ni tableaux, ni statues: mais cette grotte étoit taillée dans le roc en voutes pleines de rocailles et de coquilles. Elle étoit tapissée d'une jeune vigne, qui étendoit également ses branches souples de tous côtés. Les doux zéphyrs conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le crystal. Mille fleurs naissantes émailloient les tapis verds dont la grotte étoit environnée. Là on voit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois sembloit couronner ces belles prairies, et formoit une nuit que les rayons du soleil ne pouvoient percer. Là on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau, qui, se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, et s'ensuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déesse étoit sur le penchant d'une colline. De là on découvroit la mer quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisoit en gémissant, et élevant ses vagues comme des montagnes. D'un autre côté on voyoit une riviere, où se formoient des îles bordées de tilleuls fleuris, et de hauts peupliers, qui portoient leurs têtes superbes jusques dans les nues. Les divers canaux, qui formoient des îles, sembloient se jouer dans la campagne. Les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avoient une eau paisible et dormante; d'autres, par de longs détours, revenoient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source,

et ſembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On appercevoit de loin des collines et des montagnes qui ſe perdoient dans les nues, et dont la figure bizarre formoit un horizon à ſouhait pour le plaiſir des yeux. Les montagnes voiſines étoient couvertes de pampres verds, qui pendoient en feſtons. Le raiſin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit ſe cacher ſous les feuilles, et la vigne étoit accablée ſous ſon fruit. Le figuier, l'olivier, le grénadier, et tous les autres arbres couvroient la campagne, et en feſoient un grand jardin.

Calypſo ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit : Repoſez-vous ; vos habits ſont mouillés ; il eſt tems que vous en changiez. Enſuite nous vous reverrons, et je vous raconterai des hiſtoires dont votre cœur ſera touché. En même tems elle le fit entrer, avec Mentor, dans le lieu le plus ſecret et le plus reculé d'une grotte voiſine de celle où la Déeſſe demeuroit. Les nymphes avoient eu ſoin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cedre, dont la bonne odeur ſe répandoit de tous côtés, et elles y avoient laiſſé des habits pour les nouveaux hôtes. Télémaque voyant qu'on lui avoit deſtiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur éffaçoit celle de la neige, et une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaiſir qui eſt naturel à un jeune homme en conſiderant cette magnificence.

Mentor lui dit, d'un ton grave : Eſt-ce donc là, ô Télémaque, les penſées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulyſſe ? Songez plutôt à ſoutenir la réputation de votre pere, et à vaincre la fortune qui vous perſécute. Un jeune homme qui aime à ſe parer vainement comme une femme, eſt indigne de la ſageſſe et de la gloire. La gloire n'eſt due qu'à un cœur, qui ſait ſouffrir la peine, et fouler aux pieds les plaiſirs.

Télémaque répondit en ſoupirant : Que les Dieux me faſſent périr, plutôt que de ſouffrir que la molleſſe et la volupté s'emparent de mon cœur. Non, non, le fils d'Ulyſſe ne ſera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche et effemmée : mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver, après notre naufrage, cette Déeſſe, ou cette mortelle, qui nous comble de biens ?

Craignez,

Craignez, répartit Mentor, qu'elle ne vous accable e maux. Craignez ſes trompeuſes douceurs plus que s écueils qui ont briſé votre navire. Le naufrage et a mort ſont moins funeſtes que les plaiſirs qui atta-uent la vertu. Gardez vous bien de croire ce qu'elle ous racontera. La jeuneſſe eſt préſomptueuſe. Elle e promet tout d'elle même. Quoique fragile, elle croit ouvoir tout, et n'avoir jamais rien à craindre. Elle ſe onfie légerement et ſans précaution. Gardez-vous d'é-outer les paroles douces et flateuſes de Calypſo, qui ſe liſſeront comme un ſerpent ſous les fleurs. Craignez e poiſon caché. Deffiez-vous de vous-même, et atten-ez toujours mes conſeils.

Enſuite ils retournerent auprès de Calypſo, qui les ttendoit. Les nymphes, avec leurs cheveux treſſés et es habits blancs, ſervirent d'abord un repas ſimple, ais exquis pour le goût et pour la propreté. On n'y oyoit aucune autre viande que celle des oiſeaux qu'el-es avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles a-oient percées de leurs fleches à la chaſſe. Un vin plus oux que le nectar couloit des grands vaſes d'argent ans les taſſes d'or couronnées de fleurs. On apporta ans des corbeilles tous les fruits que le printems pro-et, et que l'automne répand ſur la terre. En même ems quatre jeunes nymphes ſe mirent à chanter. D'a-ord elles chanterent le combat des Dieux contre les éants, puis les amours de Jupiter et de Semélé, la naiſ-ance de Bacchus, et ſon éducation conduite par le vieux ilene, la courſe d'Atalante et de Hippomene, qui fut ainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au ardin des Heſpérides. Enfin la guerre de Troie fut uſſi chantée; les combats d'Ulyſſe et ſa ſageſſe furent levés juſqu'aux cieux. La premiere des nymphes, qui 'appelloit Leucothoé, joignit les accords de ſa lyre aux ouces voix de toutes les autres. Quand Télémaque ntendit le nom de ſon père, les larmes, qui coulerent e long de ſes joues, donnerent un nouveau luſtre à ſa eauté. Mais comme Calypſo apperçut qu'il ne pou-oit manger, et qu'il étoit ſaiſi de douleur, elle fit ſigne aux nymphes. A l'inſtant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, et la deſcente d'Orphée aux enfers pour en retirer Eurydice.

Quand le repas fut fini, la Déeſſe prit Télémaque, et lui parla ainſi : Vous voyez, fils du grand Ulyſſe, avec quelle faveur je vous reçois. Je ſuis immortelle. Nul mortel ne peut entrer dans cette île, ſans être puni de ſa témérité ; et votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, ſi d'ailleurs je ne vous aimois. Votre père a eu le même bonheur que vous. Mais hélas ! il n'a pas ſu en profiter. Je l'ai gardé long-tems dans cette île. Il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel. Mais l'aveugle paſſion de retourner dans ſa miſérable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages *. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque, qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter, il partir, et je fus vengée par la tempête. Son vaiſſeau, après avoir été long-tems le jouet des vents, fut enſeveli dans les ondes. Profitez d'un ſi triſte exemple. Après ſon naufrage vous n'avez plus rien à eſpérer, ni pour le revoir, ni pour regner jamais dans l'île d'Ithaque après lui. Conſolez-vous de l'avoir perdu, puiſque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, et un royaume qu'elle vous offre. La Déeſſe ajouta à ces paroles de longs diſcours, pour montrer combien Ulyſſe avoit été heureux auprès d'elle. Elle raconta ſes avantures dans la caverne du Cyclope Polypheme †, et chez Antiphates Roi des Leſtrigons ‡. Elle n'oublia pas ce qu

---

* *La cauſe de ſon impatience etoit ſon amour pour ſa femme Penelope, dont l'image l'occupoit nuit et jour. Il l'aimoit ſi eperdument, qu'il contreſit l'inſenſé, pour ne pas aller au ſiege de Troie ; mais ſa ruſe fut decouverte.*

† *On peut voir dans le 9me livre de l'Odyſſée la deſcription de cette caverne, qui etoit dans la Sicile : comment Ulyſſe et ſes compagnons s'y trouverent enfermés : de quelle maniere ils creverent l'œil au geant Polypheme, après avoir lié ſes forces par le vin ; et comment ils en ſortirent, en ſe liant eux-mêmes ſous le ventre des plus forts beliers de ſon troupeau.*

‡ *Les Leſtrigons ſeſoient leur demeure dans la ville de Lamus, anciennement Formies, ſur la côte de la Campanie ; on croit qu'ils avoient auparavant habité la Sicile. Leur nom ſignifie* dévorateur, *etant tiré de* lahama, *qui veut dire* dévorer. *Ulyſſe perdit chez eux quelques-uns de ſes compagnons, qui furent dévorés par ces peuples.* Odyſſ. liv. 10.

i lui étoit arrivé dans l'île de Circé fille du Soleil *, les dangers qu'il avoit courus entre Scylle et Charyb- †. Elle repréſenta la derniere tempête que Neptune oit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. le voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce nau- ge, et elle ſupprima ſon arrivée dans l'ile des Phéa- ns ‡.

Télémaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promp- ment à la joie d'être ſi bien traité de Calypſo, recon- t enfin ſon artifice, et la ſageſſe des conſeils que Men- r venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots : Déeſſe, pardonnez à ma douleur. Maintenant je ne is que m'affliger. Peut-être que dans la ſuite j'aurai us de force pour goûter la fortune que vous m'offrez. aiſſez moi en ce moment pleurer mon père. Vous ſa- z mieux que moi combien il mérite d'être pleuré.

Calypſo n'oſa d'abord le preſſer davantage. Elle ignit même d'entrer dans ſa douleur, et de s'attendrir our Ulyſſe. Mais pour mieux connoitre les moyens de ucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda com- ent il avoit fait naufrage, et par quelles avantures il oit ſur ſes côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, ſe- oit trop long. Non, non, répondit elle, il me tarde e les ſavoir, hâtez-vous de me les raconter. Elle le preſſa

---

* *L'île de Circé s'appelloit* Æœa, *ou* Circæï, *qui eſt une ontagne fort voiſine de Formies : Homere l'appelle un île, arce que la mer et les marais que l'environnent en ſont une reſque-ile. Les compagnons d'Ulyſſe y furent changés en ourceaux.* Ibid. liv. 12.

† *Scylle et Charybde ſont deux roches placées à l'entrée du étroit de la Sicile, du côté de Pelore; la* 1. *ſur la côté Italie, et la* 2. *ſur celle de Sicile. C'étoient anciennement es écueils fort dangereux à cauſe de la qualité des vaiſſeaux u'on avoit alors, mais on s'en moque aujourd'hui que la na- igation eſt beaucoup plus perfectionée. Ulyſſe y perdit encore ix de ſes compagnons.* Ibid.

‡ *L'île des Phéaciens eſt Corcyre ou Corfou, appellée nciennement* Scherie. *Elle eſt vis-a-vis du continent d'E- ire. Les Pheniciens l'avoient nommé* Scherie *de* ſchara, *ui ſignifie* lieu de négoce.

pressa long-tems. Enfin il ne put lui résister, et il par
ainsi :

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autr
Rois revenus du siége de Troie, des nouvelles de mo
père. Les amants de ma mère Penelope furent surpr
de mon départ *. J'avois pris soin de le leur cacher, co
noissant leur perfidie. Nestor †, que je vis à Pylos,
Menelas ‡, qui me reçut avec amitié dans Lacedemon
ne purent m'apprendre si mon père étoit encore en vi
Lassé de vivre toujours en suspens et dans l'incertitud
je me resolus d'aller dans la Sicile, où j'avois oui di
que mon père avoit été jetté par les vents. Mais le sag
Mentor, que vous voyez ici présent, s'opposoit à ce té
méraire dessein. Il me représentoit d'un côté les Cy
clopes, géants monstrueux qui dévorent les hommes ; d
l'autre la flotte d'Enée et des Troyens, qui étoient su
ces côtes. Ces Troyens, disoit-il, sont animés contr
tous les Grecs : mais surtout ils répandroient avec plaisi
le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuoit-il, e
Ithaque ; peut-être que votre père, aimé des Dieux,
sera aussitôt que vous. Mais si les Dieux ont résolu s
perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins i
faut que vous alliez le venger, délivrer votre mère
montrer votre sagesse à tous les peuples, et faire voir e
vous à toute la Grece un Roi aussi digne de regner, qu
le fut jamais Ulysse lui-même. Ces paroles étoient salu
taires. Mais je n'étois pas assez prudent pour les écou
ter. Je n'écoutai que ma passion. Le sage Mento
m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire qu
j'entreprenois contre ses conseils ; et les Dieux permi
ren

---

* *L'Extrême beauté de Penelope avoit attiré auprès d'ell plusieurs princes, qui prétendoient l'epouser, croyant Ulyss mort.*

† *Nestor, fils de Nelée et de Chloride, fut un des Rois qu allèrent au siége de Troie ; il y mena une flotte de XC vaisseaux.*

‡ *Menelas étoit fils d'Atrée et d'Æurope : il avoit épous Helene, fille de Jupiter et de Leda, dont l'enlevement fu cause de la guerre de Troie.*

ent que je fisse une faute, qui devoit servir à me corriger de ma présomption.

Pendant que Télémaque parloit, Calypso regardoit Mentor. Elle étoit étonnée : elle croyoit sentir en lui quelque chose de divin : mais elle ne pouvoit démêler ses pensées confuses. Ainsi elle demeuroit pleine de crainte et de défiance à la vue de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laisser voir son trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, et satisfaites ma curiosité. Télémaque reprit ainsi :

Nous eumes assez long tems un vent favourable pour aller en Sicile ; mais ensuite une noire tempête déroba le ciel à nos yeux, et nous fumes enveloppés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous apperçumes d'autres vaisseaux exposés au même péril, et nous reconnumes bientôt que c'étoient les vaisseaux d'Enée. Ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considérer attentivement. Mentor parut dans ce danger, non seulement ferme et intrépide, mais encore plus gai qu'à l'ordinaire. C'étoit lui qui m'encourageoit. Je sentois qu'il m'inspiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordre , pendant que le pilote étoit troublé. Je lui disois : Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils ? Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du passé, ni modération pour ménager le présent ? O ! si jamais nous échappons de cette tempête je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi. C'est vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor en souriant me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite. Il suffit que vous la sentiez, et qu'elle vous serve à être une autre fois plus modéré dans vos desirs ; mais quand le péril sera passé, la presomption reviendra peut-être. Maintenant il faut se soutenir par le courage. Avant que de se jetter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre. Mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse, montrez un coeur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur et le courage du ſage Mentor me charmèrent. Mais je fus encore bien plus ſurpris, quand je vis avec quelle addreſſe il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le ciel commençoit à s'éclaircir, et où les Troyens nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaiſſeaux, qui étoit preſque ſemblable au nôtre, et que la tempête avoit écarté; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il ſe hâta de mettre ſur notre poupe des couronnes de fleurs ſemblables. Il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celles des Troyens. Il ordonna à tous nos rameurs de ſe baiſſer le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous paſsames au milieu de leur flotte. Ils pouſſerent des cris de joie en nous voyant, comme en voyant les compagnous qu'ils avoient crus perdus. Nous fûmes même contraints par la violence de la mer d'aller aſſez long tems avec eux. Enfin nous demeurames un peu derriere; et pendant que les vents impétueux les pouſſoient vers l'Afrique, nous fimes les derniers efforts pour aborder à force de rames ſur la côte voiſine de Sicile.

Nous y arrivames en effet. Mais ce que nous cherchions n'étoit guerres moins funeſte que la flotte qui nous feſoit fuir. Nous trouvames ſur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis de Grecs; c'êtoit-là que regnoit le vieux Aceſte † ſorti de Troie. A peine fumes-nous arrivés ſur ce rivage, que les habitants crurent que nous étions ou d'autres peuples de l'ile armés pour les ſurprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brulent notre vaiſſeau dans le premier emportement, ils égorgent tous nos compagnons; ils ne reſervent que Mentor et moi, pour nous préſenter à Aceſte, afin qu'il pût ſavoir de nous quels étoient nos deſſeins, et d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derriere le dos, et notre mort n'étoit

† *Aceſte fille de Criniſe, fleuve de Sicile, et d'Egeſte, Dame Troyenne. Il reçut chez lui Anchiſe et Enée lorſqu'ils alloient en Italie.* Virgil. Eneid. liv. 5.

it retardée que pour nous faire servir de spectacle à un uple cruel, quand on sauroit que nous étions Grecs.

On nous présenta d'abord à Aceste, qui, tenant son ceptre d'or en main jugeoit les peuples, et se prépa-oit à un grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton vere quel étoit notre pays, et le sujet de notre voyage. Mentor se hâta de répondre, et lui dit : Nous venons es côtes de la grande Hesperie, et notre patrie n'est pas oin de là. Ainsi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste, sans l'écouter davantage, et nous prenant our des étrangers qui cachoient leur dessein, ordonna u'on nous envoyât dans une forêt voisine, où nous ser-irions en esclaves sous ceux qui gouvernoient ses trou-eaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. e m'écriai : O Roi ! faites nous mourir plutôt que de ous traiter si indignement. Sachez que je suis Télé-maque fils du sage Ulysse Roi des Ithaciens : je cherche mon père dans toutes les mers ; si je ne puis le trouver, i retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie que je ne saurois supporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'ecria qu'il faloit faire périr le fils de ce cruel U-lysse, dont les artifices avoient renversé la ville de Troie. O fils d'Ulysse ! me dit Aceste, je ne puis refuser votre sang aux mânes de tant de Troyens que votre père a précipités sur les rivages du noir Cocyte ; vous, et ce-lui qui vous mene, vous périrez. En même tems un vieillard de la troupe proposa au Roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise †. Leur sang, disoit-il, sera agréable à l'ombre de ce héros : Enée même, quand il saura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette proposition, et on ne songea plus qu'à nous immoler. Déja on nous menoit sur le tombeau d'Anchise : on y avoit dressé deux autels, où le feu sacré étoit devant nos yeux ; on nous avoit cou-ronnés de fleurs, et nulle compassion ne pouvoit garantir notre

† *Le tombeau d'Anchise étoit sur le Mont Eryce ; ce furent Aceste et Enée qui l'y ensevelerent.*

notre vie. C'étoit fait de nous, quand Mentor dem dant tranquillement à parler au Roi, lui dit.

O Aceste! si le malheur du jeune Télémaque, qui n jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut v toucher, du moins que votre propre intérêt v touche. La science que j'ai acquise des présages et la volonté des Dieux, me fait connoitre qu'avant q trois jours soient écoulés, vous serez attaqués par d peuples barbares, qui viennent comme un torrent d haut des montagnes pour inonder votre ville, et pou ravager tout votre pays. Hâtez-vous de les prévenir mettez vos peuples sous les armes, et ne perdez pas moment pour retirer au dedans de vos murailles le riches troupeaux que vous avez dans la campagne. S ma prédiction est fausse, vous serez libre de nous immo ler dans trois jours; si au contraire elle est véritable souvenez vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux d qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles, que Mentor lui di soit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trouvée e aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger que les Dieux qui vous ont si mal partagé pour tous le dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse qui e plus estimable que toutes les prosperités. En même tems il retarda le sacrifice, & donna avec diligence les ordre nécessaires pour prévenir l'attaque, dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtés que des femme tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfant les larmes aux yeux, qui se retiroient dans la ville. Le bœufs mugissants & les brebis bélantes venoient e foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toute parts des bruits confus de gens, qui se poussoient les un les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, et qui couroient sans savoir où tendoient leurs pas. Mais les principau de la ville, se croyant plus sages que les autres, s'imagi noient que Mentor étoit un imposteur, qui avoit fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

Avant la fin du troisieme jour, pendant qu'ils é toient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussiere; puis on

apperçut

rçut une troupe innombrable de barbares armés. oient les Himériens *, peuples féroces, avec les na- s qui habitent sur les monts Nebrodes, & sur le som- d'Agragas, où regne un hyver que les zephyrs n'ont ais adouci. Ceux qui avoient méprisé la prédiction Mentor, perdirent leurs esclaves et leurs troupeaux. Roi dit à Mentor, J'oublie que vous êtes des Grecs ; ennemis deviennent nos amis fideles ; les Dieux vous envoyés pour nous sauver : je n'attends pas moins de e valeur que de la sagesse de vos conseils ; hâtez- s de nous secourir.

Mentor montre dans ses yeux une audace qui étonne plus fiers combatants. Il prend un bouclier, un cas- , une épée, une lance : il range les soldats d'Aceste : narche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les emis. Aceste, quoique plein de courage, ne peut dans vieillesse le suivre que de loin. Je le suis de plus près : is je ne puis égaler sa valeur. Sa cuirasse ressembloit s le combat à l'immortelle Egide *. La mort cou- de rang en rang par-tout sous ses coups. Sem- ble à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il dé- re, il égorge, il nage dans le sang ; & les bergers, n de secourir le troupeau, fuyent tremblants, pour se obér à sa fureur.

Ces barbares, qui espéroient de surprendre la ville, ent eux-mêmes surpris & déconcertés. Les sujets Aceste, animés par l'exemple & par les paroles de ntor, eurent une vigueur dont ils ne se croyoient nt capables. De ma lance je renversai le fils du Roi de

---

* *La ville d'Himere étoit en Sicile, au couchant du fleuve même nom. Elle fut très florissante pendant cent quarante s, au bout desquels elle fut ruinée par les Carthaginois sous conduite d'Annibal, environ quatre cents ans avant J. C.*

* *L'Egide étoit le bouclier de Jupiter, ainsi nommé d'un t Grec, qui signifie* chevre, *parce que ce Dieu fut nourri r la chevre Amalthée, & qu'il couvrit ensuite son bouclier de peau. Il le donna depuis à Pallas, qui y attacha la tête Meduse, dont le seul aspect métamorphosoit les hommes en hers.*

de ce peuple ennemi : il étoit de mon âge mais il ét plus grand que moi, car ce peuple venoit d'une race géants, qui étoient de la même origine que les Cyclop Il méprisoit un ennemi aussi foible que moi : mais sa m'étonner de sa force prodigieuse, ni de son air sauva & brutal, je poussai ma lance contre sa poitrine, & je fis vomir en expirant des torrents d'un sang noir. pensa m'écraser dans sa chute. Le bruit de ses arm retentit jusqu'aux montagnes. Je pris ses dépouilles, je revins trouver Aceste. Mentor ayant achevé de met les ennemis en désordre, les tailla en pieces, & poussa fuyards jusque dans les forêts.

Un succès si inespéré fit regarder Mentor comme homme chéri & inspiré des Dieux. Aceste touché reconnoissance nous avertit, qu'il craignoit tout po nous, si les vaisseaux d'Enée revenoient en Sicile. nous en donna un pour retourner sans retardement notre pays, nous combla de présents, & nous pressa partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyo Mais il ne voulut nous donner ni un pilote ni des meurs de sa nation, de peur qu'ils ne fussent trop exp sés sur les côtes de la Grece. Il nous donna des ma chands Phéniciens, qui étant en commerce avec tous peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui voient ramener le vaisseau à Aceste, quand ils nous roient laissés en Ithaque : mais les Dieux, qui se jou des desseins des hommes, nous réservoient à d'aut dangers.

Fin du Premier Livre.

LIVR

LIVRE SECOND.

élémaque raconte, qu'il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flote de Sesostris, & emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce pays, & la sagesse du gouvernement de son Roi. Il ajoute, que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie ; que lui-même Télémaque fut réduit à conduire un troupeau dans le desert d'Oasis ; que Termosiris prêtre d'Appollon le consola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois berger chez le Roi Admete ; que Sesostris avoit enfin apris tout ce qu'il fesoit de merveilleux parmi les bergers ; qu'il l'avoit rapellé, étant persuadé de son innocence, et lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque : mais que la mort de ce Roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs : qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau Roi Bochoris qui périt dans un combat contre ses sujets revoltés & secourus par les Tyriens.

LES Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contre eux le Roi Sesostris, qui regnoit en Egypte, & qui avoit onquis tant de royaumes. Les richesses qu'ils ont acuises par le commerce, & la force de l'imprenable ville Tyr, située dans la mer, avoient enflé le cœur de ces euples. Ils avoient refusé de payer à Sesostris le tribut u'il leur avoit imposé en revenant de ses conquêtes ; & s avoient fourni des troupes à son frere, qui avoit voulu massacrer à son retour, au milieu des réjouissances un grand festin.

Sesostris avoit résolu, pour abattre leur orgueil, de oubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisaux alloient de tous côtés cherchant les Pheniciens. ne flote Egyptienne nous rencontra, comme nous ommencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile. e port & la terre sembloient fuir derriere nous, & se rdre dans les nues. En même tems nous voyons aprocher les navires des Egyptiens semblables à une ville otante. Les Pheniciens les reconnurent, & voulurent en éloigner : mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles toient meilleures que les nôtres ; le vent les favorisoit ;

leurs rameurs étoient en plus grand nombre. Ils n abordent, nous prennent, & nous emmenent prisonni en Egypte.

En vain je leur représentai, que nous n'étions Pheniciens : à peine daignerent-ils m'écouter. Ils n regarderent comme des esclaves dont les Pheniciens t fiquoient, & ils ne songerent qu'au profit d'une telle pri Déjà nous remarquons les eaux de la mer qui blanch sent par le mêlange de celles du Nil, & nous voyons côte d'Egypte presque aussi basse que la mer. Ensu nous arrivons à l'ile de Pharos, voisine de la ville de N De-là nous remontons le Nil jusqu'à Memphis.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus sensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charm de voir cette fertile terre d'Egypte semblable à un jard délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. No ne pouvions jetter les yeux sur les deux rivages, sa appercevoir des villes opulentes, des maisons de ca pagne agréablement situées, des terres qui se couvroie tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jama des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs q étoient accablés sous le poids des fruits que la terre épa choit de son sein, des bergers qui fesoient répéter doux sons de leurs flûtes, & de leurs chalumeaux à to les échos d'alentour.

Heureux, disoit Mentor, le peuple qui est conduit p un sage Roi ! il est dans l'abondance ; il vit heureux, aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ain ajoutoit il, ô Télémaque, que vous devez regner, faire la joie de vos peuples, si jamais les Dieux vo font posseder le royaume de votre pere. Aimez v peuples comme vos enfants, goûtez le plaisir d'être ai d'eux, & faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix la joie, sans se ressouvenir que c'est un bon Roi qui le a fait ces riches présents. Les Rois qui ne songent q se faire craindre, & qu'à abattre leurs sujets pour rendre plus soumis, sont les fléaux du genre humain. sont craints comme ils le veulent être ; mais ils sont ha détestés ; & ils ont encore plus à craindre de leurs suje que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor, Hélas ! il n'est pas questi de songer aux maximes suivant lesquelles on doit r

gner

ner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous ; nous ne re-érrons jamais ni notre patrie ni Penelope : & quand ême Ulysse retourneroit plein de gloire dans son roy-ame, il n'aura jamais la joie de m'y voir ; jamais je aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. ourons, mon cher Mentor, nulle autre pensée ne nous plus permise : mourons, puisque les Dieux n'ont au-ne pitié de nous.

En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupoient utes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux ant qu'ils arrivassent, ne savoit plus ce que c'étoit que les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils sage Ulysse, s'écrioit il ! Quoi donc, vous vous laissez incre à votre malheur ! Sachez que vous reverrez un ur l'île d'Ithaque & Penelope : vous verrez même dans premiere gloire celui que vous n'avez jamais connu, invincible Ulysse, que la fortune ne peut abbatre, & qui, ns ses malheurs encore plus grands que les vôtres, vous pprend à ne vous décourager jamais. O ! s'il pouvoit pprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, ue son fils ne sait imiter ni sa patience ni son courage, tte nouvelle l'accableroit de honte, & lui seroit plus de que tous les malheurs qu'il souffre depuis si long-ms.

Ensuite Mentor me fesoit remarquer la joie & l'abon-ance répandue dans toute la campagne d'Egypte, où on comptoit jusqu'à vingt-deux mille villes. Il admi-oit la bonne police de ces villes, la justice exercée en aveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation es enfants qu'on accoûtumoit à l'obeissance, au travail, la sobrieté, à l'amour des arts ou des lettres ; l'exacti-ude pour toutes les cérémonies de la religion, le desin-éressement, le desir de l'honneur, la fidélité pour les ommes, & la crainte pour les Dieux, que chaque pere spiroit à ses enfants. Il ne se lassoit point d'admirer bel ordre. Heureux, me disoit-il sans cesse, le peuple u'un sage Roi conduit ainsi ! mais encore plus heureux Roi qui fait le bonheur de tant de peuples, & qui ouve le sien dans sa vertu ! Il tient les hommes par un en cent fois plus fort que celui de la crainte ; c'est celui l'amour. Non seulement on lui obéit ; mais encore n aime à lui obéir. Il regne dans tous les cœurs ; cha-

cun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit sa vie pour lui.

Je remarquois ce que disoit Mentor, & je sentois renaitre mon courage au fond de mon cœur, à mésure que ce sage ami me parloit. Aussi-tôt que nous fumes arrivés à Memphis, ville opulente & magnifique, le gouverneur ordonna que nous irions jusques à Thebes, pour être présentés au Roi Sesostris, qui vouloit examiner les choses par lui-même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontames donc encore le long du Nil, jusqu'à cette fameuse Thebes à cent portes, où habitoit ce grand Roi. Cette ville nous parut d'une étendue immense, et plus peuplée que les plus florissantes villes de la Grece. La police y est parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, & pour la sureté publique. Les places sont ornées de fontaines & d'obelisques; les temples sont de marbre, & d'une architecture simple, mais majestueuse. Le palais du Prince est lui seul comme une grande ville: on n'y voit que colomnes de marbre, que pyramides & obelisques, que statues colossales, que meubles d'or & d'argent massifs.

Ceux qui nous avoient pris dirent au Roi, que nous avions éte trouvés dans une navire Phenicien. Il écoutoit chaque jour, à certaines heures reglées, tous ceux de ses sujets qui avoient ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne méprisoit ni ne rebutoit personne, & ne croyoit être Roi que pour faire du bien à ses sujets, qu'il aimoit comme ses enfants. Pour les étrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque chose d'utile, en s'instruisant des mœurs & des manieres des peuples éloignés. Cette curiosité du Roi fit qu'on nous presenta à lui. Il étoit sur un trône d'yvoire, tenant en main un sceptre d'or; il étoit déjà vieux, mais agréable, plein de douceur & de majesté. Il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une sagesse qu'on admiroit sans flaterie. Après avoir travaillé toute la journée à regler les affaires, & à rendre une exacte justice, il se délassoit le soir à écouter des hommes savants, ou à converser avec les plus honnêtes gens, qu'il savoit bien choisir pour les admettre dans sa familiarité.

On

On ne pouvoit lui reprocher en toute sa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faste des Rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ses sujets que je vous dépeindrai tout-à l'heure.

Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse & de ma douleur. Il me demanda ma patrie & mon nom; nous fumes étonnés de la sagesse qui parloit par sa bouche. Je lui répondis: O grand Roi! vous n'ignorez pas le siége de Troie, qui a duré dix ans, & sa ruine, qui a couté tant de sang à toute la Grece: Ulysse mon pere a été un des principaux Rois qui ont ruiné cette ville. Il erre sur toutes les mers, sans pouvoir retrouver l'île d'Ithaque, qui est son royaume: je le cherche; & un malheur, semblable au sien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon pere & à ma patrie. Ainsi puissent les Dieux vous conserver à vos enfants, & leur faire sentir la joie de vivre sous un si bon pere.

Sesostris continuoit à me regarder d'un œil de compassion: mais voulant savoir si ce que je disois étoit vrai, il nous renvoya à un de ses officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaisseau, si nous étions effectivement ou Grecs ou Pheniciens. S'ils sont Pheniciens, dit le Roi, il faut doublement les punir; pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge. Si, au contraire, ils sont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoie dans leur pays sur un de mes vaisseaux; car j'aime la Grece; plusieurs Egyptiens y ont donné des loix; je connois la vertu d'Hercule; la gloire d'Achille est parvenue jusqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la sagesse du malheureux Ulysse. Mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse.

L'officier auquel le Roi renvoya l'examen de notre affaire, avoit l'âme aussi corrompue & aussi artificieuse, que Sesostris étoit sincere & généreux. Cet officier se nommoit Metophis. Il nous interrogea, pour tâcher de nous surprendre, & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de sagesse que moi, il le regarda avec aversion & avec défiance; car les méchants s'irritent contre les bons. Il nous sépara, & depuis ce tems-là je ne sus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette séparation fut

un coup de foudre pour moi. Metophis eſpéroit toujours, qu'en nous queſtionnant ſéparément, il pourroit nous faire dire des choſes contraires ; ſur-tout, il croyoit m'éblouir par ſes promeſſes flateuſes, & me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité : mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au Roi, que nous étions des Pheniciens, pour nous faire ſes eſclaves. En effet, malgré notre innocence, & malgré la ſageſſe du Roi, il trouva le moyen de le tromper. Hélas ! à quoi les rois ſont-ils expoſés ? Les plus ſages mêmes ſont ſouvent ſurpris. Des hommes artificieux & intéreſſés les environnent ; les bons ſe retirent, parce qu'ils ne ſont ni empreſſés ni flateurs : les bons attendent qu'on les cherche, & les princes ne ſavent gueres les aller chercher. Au contraire, les méchants ſont hardis, trompeurs, empreſſés à s'inſinuer & à plaire, adroits à diſſimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conſcience, pour contenter les paſſions de celui qui regne. O ! qu'un roi eſt malheureux d'être expoſé aux artifices des méchants ! il eſt perdu s'il ne repouſſe la flaterie, & s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la vérité. Voilà les reflexions que je feſois dans mon malheur, & je rappellois tout ce que j'avois oui dire à Mentor.

Cependant Metophis m'envoya vers les montagnes du déſert d'Oaſis avec ſes eſclaves, afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux. En cet endroit Calypſo interrompit Télémaque, diſant, Eh bien ! que fîtes vous alors, vous qui aviez préferé en Sicile la mort à la ſervitude ? Télémaque répondit, Mon malheur croiſſoit toujours : je n'avois plus la miſerable conſolation de choiſir entre la ſervitude & la mort ; il falut être eſclave, & épuiſer, pour ainſi dire, toutes les rigueurs de la fortune ; il ne me reſtoit plus aucune eſpérance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me delivrer. Mentor m'a dit depuis, qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit ſuivis en Ethiopie.

Pour moi, j'arrivai dans des deſerts affreux. On y voit des ſables brulants au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, & qui font un hyver perpetuel ſur le ſommet des montagnes ; & on trouve ſeulement, pour

pour nourir les troupeaux, des pâturages parmi des rochers. Vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées, les vallées sont si profondes, qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des bergers aussi sauvages que le pays même. Là je passois les nuits à déplorer mon malheur, & les jours à suivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui, esperant d'obtenir sa liberté, accusoit sans cesse les autres, pour faire valoir à son maître son zele & son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommoit Butis. Je devois succomber dans cette occasion. La douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, & je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit; les chênes & les pins sembloient descendre du sommet de la montagne; les vents retenoient leurs haleines; une voix mugissante sortit de la caverne, & me fit entendre ces paroles: Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience. Les princes qui ont toujours été heureux, ne sont gueres dignes de l'être; la molesse les corrompt, l'orgueil les enyvre. Que tu seras heureux, si tu surmontes tes malheurs, & si tu ne les oublies jamais! Tu revérras Ithaque, & ta gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été foible, pauvre, & souffrant comme eux; prens plaisir à les soulager, aime ton peuple, déteste la flaterie, & sache que tu ne seras grand qu'autant que tu seras modéré & courageux pour vaincre tes passions.

Ces paroles divines entrerent jusqu'au fond de mon cœur; elles y firent renaître la joie & le courage: je ne sentis point cette horreur qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se communiquent aux mortels. Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve, à qui je crus devoir cet oracle. En même tems je me trouvai un nouvel homme, la sagesse éclairoit mon esprit, je sentois une douce force pour modérer toutes mes passions, & pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les bergers du désert; ma douceur, ma patience, mon exactitude

actitude appaiferent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité fur les autres efclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux fupporter l'ennui de la captivité & de la folitude, je cherchai des livres, car j'étois accablé de triftefle, faute de quelque inftruction qui pût nourir mon efprit & le foutenir. Heureux, difois-je, ceux qui fe dégoûtent des plaifirs violents, & qui favent fe contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui fe divertiffent en s'inftruifant, & qui fe plaifent à cultiver leur efprit par les fciences ! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir, & l'ennui qui dévore les autres hommes, au milieu même des délices, eft inconnu à ceux qui favent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire ; & qui ne font point comme moi privés de la lecture ! Pendant que ces penfées rouloient dans mon efprit, je m'enfonçai dans une fombre forêt, où j'apperçus tout à coup un vieillard qui tenoit un livre à la main.

Ce vieillard avoit un grand front chauve, & un peu ridé ; une barbe blanche pendoit jufqu'à fa ceinture ; fa taille étoit haute & majeftueufe, fon teint étoit encore frais & vermeil, fes yeux vifs & perçants, fa voix douce, fes paroles fimples & aimables. Jamais je n'ai vu un vénerable vieillard : il s'appelloit Termofiris, il étoit prêtre d'Apollon, qu'il fervoit dans un temple de marbre que les rois d'Egypte avoient confacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'hymnes à l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié ; nous nous entretenons ; il racontoit fi bien les chofes paffées qu'on croyoit les voir ; mais il les racontoit courtement, & jamais fes hiftoires ne m'ont laffé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde fageffe qui lui fefoit connoitre les hommes, & les deffeins dont ils font capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaifant, & la jeunesse la plus enjouée n'a pas tant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieilleffe fi avancée : auffi aimoit-il les jeunes gens, lorfqu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le gout de la vertu.

Bien-tôt il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me confoler ; il m'appelloit fon fils. Je lui di-

fouv-

ſouvent, Mon pere, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi; ils m'ont donné en vous un autre ſoutien. Cet homme, ſemblable à Orphée * ou à Linus †, étoit ſans doute inſpiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux de plusieurs excellents poëtes favoriſés des Muſes. Lorſqu'il étoit revêtu de ſa longue robe d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main ſa lyre d'yvoire, les tigres, les ours, les lions, venoient le flater & lécher ſes pieds. Les Satyres ſortoient des forêts pour danſer autour de lui, les arbres mêmes paroiſſoient émus; et vous auriez cru que les rochers attendris alloient deſcendre du haut des montagnes aux charmes de ſes doux accents. Il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des héros, & la ſageſſe des hommes qui préferent la gloire aux plaiſirs.

Il me diſoit ſouvent, que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient ni Ulyſſe ni ſon fils. Enfin il m'aſſura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enſeigner aux bergers à cultiver les Muſes. Apollon, diſoit-il, indigné que Jupiter par ſes foudres troubloit le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger ſur les Cyclopes, qui forgeoient les foudres, & les perça de ſes fleches. Auſſitôt le Mont Etna ceſſa de vomir des tourbillons de flames: on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui frappant l'enclume faiſoient gémir les profondes cavernes de la terre, & les abymes de la mer. Le fer & l'airain, n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à ſe rouiller. Vulcain furieux ſort de ſa fournaiſe; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe; il arrive ſuant & couvert de pouſſiere dans l'aſſemblée des Dieux: il fait des plaintes ameres. Jupiter, s'irritant contre Apollon, le chaſſe du ciel, & le précipite ſur la terre. Son char vuide feſoit

---

* *Orphée étoit fils d'Apollon & de Calliope une des Muſes. Il excella dans l'art de jouer de la lyre.*

† *Linus étoit auſſi fils d'Apollon & de Terpſichore. Il ſurpaſſa encore Orphée dans la ſcience de la muſique, puiſqu'il lui donna des leçons. On dit que s'étant moqué d'Hercule, à qui il enſeignoit à jouer de la lyre, parce qu'il en jouoit mal, ce héros lui caſſa la tête avec cet inſtrument.*

fesoit de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement régulier des saisons. Apollon dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire berger, & de garder les troupeaux du Roi Admete. Il jouoit de la flûte, & tous les autres bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons. Jusques-là ils avoient mené une vie sauvage & brutale; ils ne savoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, & faire des fromage: toute la campagne étoit comme un desert affreux.

Bien-tôt Apollon montra à tous les bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le Printems se couronne, les parfums qu'il répand, & la verdure qui naît sous ses pas: puis il chantoit les délicieuses nuits de l'Eté, où les zephyrs rafraichissent les hommes, & où la rosée désaltere la terre. Il mêloit aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'Automne récompense les travaux des laboureurs, & le repos de l'Hyver, pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprès du feu. Enfin il représentoit les forêts sombres, qui couvrent les montagnes, & les creux vallons, où les rivieres, par mille détours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi aux bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux. Bien-tôt les bergers avec leurs flûtes se virent plus heureux que les rois, & leurs cabanes attiroient en foule les plaisirs purs qui fuyent les palais dorés: les jeux, les ris, les graces, suivoient par tout les innocentes bergeres. Tous les jours étoient des fêtes. On n'entendoit plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des zephyrs, qui se jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les muses inspiroient aux bergers qui suivoient Apollon. Ce Dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, & à percer de fléches les daims & les cerfs. Les Dieux mêmes devinrent jaloux des bergers; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, & ils rappellerent Apollon dans l'Olympe.

Mon-

Mon fils, cette hiſtoire doit vous inſtruire, puiſque vous êtes dans l'état où fut Apollon ; defrichez cette terre ſauvage ; faites fleurir comme lui le deſert ; apprenez à tous ces bergers quels ſont les charmes de l'harmonie ; adouciſſez les cœurs farouches ; montrez leur l'aimable vertu ; faites leur ſentir combien il eſt doux de jouir, dans la ſolitude, des plaiſirs innocents que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines & les foucis cruels qui environnent les rois, vous feront regretter ſur le trône la vie paſtorale.

Ayant ainſi parlé, Termoſiris me donna une flûte ſi douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtés, attirerent bien-tôt autour de moi tous les bergers voiſins. Ma voix avoit une harmonie divine ; je me ſentois ému & comme hors de moi-même pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous paſſions les jours entiers, & une partie des nuits à chanter enſemble. Tous les bergers oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux, étoient ſuſpendus & immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons. Il ſembloit que ces deſerts n'euſſent plus rien de ſauvage ; tout y étoit doux & riant : la politeſſe des habitants ſembloit adoucir la terre.

Nous nous aſſemblions ſouvent pour offrir des ſacrifices dans ce temple d'Apollon, où Termoſiris étoit prêtre. Les bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Les bergeres y alloient auſſi en danſant avec des couronnes de fleurs, & portant ſur leur tête, dans des corbeilles, les dons ſacrés. Après le ſacrifice, nous feſions un feſtin champêtre. Nos plus doux mets étoient le lait de nos chevres & de nos brebis, que nous avions ſoin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues, & les raiſins : nos ſiéges étoient les gazons : les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'eſt qu'un jour un lion affamé vint ſe jetter ſur mon troupeau : déja il commençoit un carnage affreux, je n'avois en main que ma houlette, je m'avance hardiment. Le lion hériſſe ſa criniere, me montre ſes dents & ſes griffes, ouvre une gueule ſeche & enflâmée ;

ſes

ſes yeux paroiſſoient pleins de ſang & de feu ; il bat ſes flancs avec ſa longue queue ; je le terraſſe. La petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, ſelon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abatis, trois fois il ſe releva : il pouſſoit des rugiſſements qui feſoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras ; & les bergers témoins de ma victoire voulurent que je me revêtiſſe de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, & celui du beau changement de tous nos bergers ſe répandit dans toute l'Egypte ; il parvint même juſqu'aux oreilles de Seſoſtris. Il ſut qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Pheniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces deſerts preſque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les muſes ; & tout ce qui peut inſtruire les hommes touchoit ſon grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaiſir, & découvrit que Metophis l'avoit trompé par avarice : il le condamna à une priſon perpetuelle, & lui ôta toutes les richeſſe qu'il poſſédoit injuſtement. O ! qu'on eſt malheureux, diſoit-il, quand on eſt au deſſus du reſte des hommes ! ſouvent on ne peut voir la vérité par ſes propres yeux ; on eſt environné de gens qui l'empêchent d'arriver juſqu'à celui qui commande ; chacun eſt intéreſſé à le tromper ; chacun, ſous une apparence de zele, cache ſon ambition. On fait ſemblant d'aimer le Roi, & on n'aime que les richeſſes qu'il donne ; on l'aime ſi peu, que, pour obtenir ſes faveurs, on le flatte & on le trahit.

Enſuite Seſoſtris me traita avec une tendre amitié, & réſolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaiſſeaux & des troupes pour delivrer Penelope de tous ſes amants. La flote étoit déjà prête, nous ne ſongions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui releve tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaiſſés. Cette expérience me feſoit eſpérer, qu' Ulyſſe pourroit bien revenir enfin dans ſon royaume après quelque longue ſouffrance. Je penſois auſſi en moi-même, que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en ſavoir des nouvelles, Seſoſtris, qui étoit fort âgé, mourut ſubitement

ſubitement, & ſa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconſolable de cette perte. Chaque famille croyoit avoir perdu ſon meilleur ami, ſon protecteur, ſon pere. Les vieillards, levant les mains au ciel, s'écrioient, Jamais l'Egypte n'eut un ſi bon Roi, jamais elle n'en aura de ſemblable. O Dieux! il faloit ou ne le montrer point aux hommes, ou ne le leur ôter jamais! pourquoi faut-il que nous ſurvivions au grand Seſoſtris? Les jeunes gens diſoient, L'eſpérance de l'Egypte eſt détruite, nos peres ont été heureux de paſſer leur vie ſous un ſi bon Roi; pour nous, nous ne l'avons vu que pour ſentir ſa perte. Ses domeſtiques pleuroient nuit & jour. Quand on fit les funerailles du Roi, pendant quarante jours, les peuples les plus reculés y accouroient en foule. Chacun vouloit voir encore une fois le corps de Seſoſtris: chacun vouloit en conſerver l'image: pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de ſa perte, c'eſt que ſon fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curioſité pour les ſciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de ſon pere avoit contribué à le rendre ſi indigne de regner. Il avoit été nourri dans la moleſſe & dans une fierté brutale. Il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne ſongeoit qu'à contenter ſes paſſions, qu'à diſſiper les tréſors immenſes, que ſon pere avoit ménagés avec tant de ſoin, qu'à tourmenter les peuples, & qu'à ſucer le ſang des malheureux; enfin qu'à ſuivre les conſeils flatteurs des jeunes inſenſés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les ſages vieillards qui avoient eu la confiance de ſon pere. C'étoit un monſtre, & non pas un Roi. Toute l'Egypte gémiſſoit; & quoique le nom de Seſoſtris, ſi cher aux Egyptiens, leur fît ſupporter la conduite lâche & cruelle de ſon fils, le fils couroit à ſa perte, & un prince ſi indigne du trône ne pouvoit long-tems regner.

Il ne me fut plus permis d'eſpérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour ſur le bord de la mer auprès de Peluſe, où notre embarquement devoit ſe

faire, si Sesostris ne fût pas mort. Metophis avoit eu l'addresse de sortir de prison, & de se rétablir auprès du nouveau Roi : il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour se venger de la disgrace que je lui avois causée. Je passois les jours & les nuits dans une profonde tristesse. Tout ce que Termosiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroissoit plus qu'un songe. J'étois abymé dans la plus amere douleur : je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois prisonnier. Souvent je m'occupois à considérer des vaisseaux agités par la tempête, qui étoient en danger d'être brisés contre les rochers sur lesquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur sort. Bien-tôt, disois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays : hélas ! je ne puis espérer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de mâts de vaisseaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient : l'onde étoit écumante sous des rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus : j'appercevois sur le rivage une partie des Egyptiens effrayés qui couroient aux armes, & d'autres qui sembloient aller au devant de cette flote qu'on voyoit arriver. Bien-tôt je reconnus, que ces vaisseaux étrangers étoient les uns de Phenicie, & les autres de l'île de Cypre ; car mes malheurs commençoient à me rendre experimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent divisés entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avoit, par ses violences, causé une revolte de ses sujets, & allumé la guerre civile. Je fus du haut de cette tour spectateur d'un sanglant combat.

Les Egyptiens, qui avoient apellé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquerent les autres Egyptiens qui avoient le Roi à leur tête. Je voyois ce Roi qui animoit les siens par son exemple, il paroissoit comme le Dieu Mars ; des ruisseaux de sang couloient autour de lui ; les roues de son char étoient teintes d'un sang noir, épais, & écumant, à peine pouvoient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés.

Ce jeune Roi bien-fait, vigoureux, d'une mine haute

& fiere, avoit dans ses yeux la fureur & le desespoir. Il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche; son courage le poussoit au hazard, & la sagesse ne modéroit point sa valeur. Il ne savoit ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie, ses lumieres égaloient son courage: mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune. Ses maîtres avoient empoisonné, par la flaterie, son beau naturel. Il étoit enyvré de sa puissance & de son bonheur; il croyoit que tout devoit céder à ses desirs fougueux; la moindre résistance enflâmoit sa colere. Alors il ne raisonnoit plus: il étoit comme hors de lui-même; son orgueil furieux en fesoit une bête farouche; sa bonté naturelle & sa droite raison l'abandonnoient en un instant: ses plus fideles serviteurs étoient réduits à s'enfuir; il n'aimoit plus que ceux qui flatoient ses passions. Ainsi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, & il forçoit tous les gens de bien à détester sa folle conduite. Long-tems sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis; mais enfin il fut accablé. Je le vis périr: le dard d'un Phenicien perça sa poitrine; les rênes lui échapperent des mains; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'ile de Cypre lui coupa la tête; & la prenant par les cheveux, il la montra, comme en triomphe, à toute l'armée victorieuse.

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête, qui nageoit dans le sang, les yeux fermés & éteints, ce visage pâle & défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe & menaçant, que la mort même n'avoit pu effacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux; & si jamais les Dieux me font regner, je n'oublierois point, après un si funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander, & n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. He! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux!

Fin du Second Livre.

LES AVANTURES DE GIL BLAS.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

De la Naiſſance de GIL BLAS, & de ſon Education.

BLAS de Santillane, mon père, après avoir longtems porté les armes pour le ſervice de la monarchie Eſpagnole, ſe retira dans la ville où il avoit pris naiſſance. Il y épouſa une petite bourgeoiſe qui n'étoit plus dans ſa première jeuneſſe, & je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allèrent enſuite demeurer à Oviédo, où ma mère ſe fit femme de chambre & mon père écuyer. Comme ils n'avoient pour tout bien que leurs gages, j'aurois couru riſque d'être aſſez mal élevé, ſi je n'euſſe pas eu dans la ville un oncle Chanoine. Il ſe nommoit Gil Pérez. Il étoit frère ainé de ma mère, & mon parrain. Repréſentez-vous un petit homme haut de trois piés & demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules ; voilà mon oncle. Au reſte, c'étoit un Eccléſiaſtique qui ne ſongeoit qu'à bien vivre, c'eſt-à-dire, qu'à faire bonne chere ; & ſa Prébende, qui n'étoit pas mauvaiſe, lui en fourniſſoit les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, & ſe chargea de mon éducation. Je lui parus ſi éveillé, qu'il réſolut de cultiver mon eſprit. Il m'acheta un alphabet, & entreprit de m'apprendre lui-même à lire, ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi ; car en me feſant connoître mes lettres, il ſe remit à la lecture, qu'il avoit toujours fort négligée : & à force de s'y apliquer il parvint à lire couramment ſon Bréviaire, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant. Il auroit encore bien voulu m'enſeigner la langue Latine, c'eût été autant d'argent d'épargné pour lui : mais, hélas, le pauvre Gil Pérez ! il n'en avoit de ſa vie ſu les premiers principes ; c'étoit peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le Chanoine du Chapitre le plus ignorant. Auſſi j'ai ouï dire

dire qu'il n'avoit point obtenu ſon benefice par ſon érudition : il le devoit uniquement à la reconnoiſſance de quelques bonnes religieuſes, dont il avoit été le diſcret commiſſionaire, & qui avoient eu le crédit de lui faire donner l'ordre de prêtriſe ſans examen.

Il fut donc obligé de me mettre ſous la férule d'un maître : il m'envoya chéz le Docteur Godinez, qui paſſoit pour le plus habile pédant d'Oviédo. Je profitai ſi bien des inſtructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à ſix années j'entendois un peu les auteurs Grecs, & aſſez bien les poètes Latins. Je m'apliquai auſſi à la logique, qui m'apprit à raiſonner beaucoup. J'aimois tant la diſpute, que j'arrêtois les paſſants, connus ou inconnus, pour leur propoſer des argumens. Je m'adreſſois quelquefois à des figures Hibernoiſes, qui ne demandoient pas mieux, & il faloit alors nous voir diſputer. Quels geſtes, quelles grimaces, quelles contorſions ! nos yeux étoient pleins de fureur, & nos bouches écumantes. On nous devoit plûtôt prendre pour des poſſédés, que pour des philoſophes.

Je m'acquis toutefois par-là dans la ville la réputation de ſavant. Mon oncle en ſut ravi, parce qu'il fit réflexion que je ceſſerois bientôt de lui être â charge. Ho ça, Gil Blas, me dit-il un jour, le tems de ton enfance eſt paſſé. Tu as déjà dix-ſept ans, & te voilà devenu habile garçon. Il faut ſonger à te pouſſer, je ſuis d'avis de t'envoyer à l'univerſité de Salamanque ; avec l'eſprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poſte. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze piſtoles ; tu la vendras à Salamanque, & tu en employeras l'argent à t'entrètenir juſqu'à ce que tu ſois placé.

Il ne pouvoit rien me propoſer qui me fût plus agréable, car je mourois d'envie de voir le pays. Cependant j'eus aſſez de force ſur moi pour cacher ma joie ; & lorſqu'il falut partir, ne paroiſſant ſenſible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avois tant d'obligation, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en auroit donné, s'il eût pu lire au fond de mon âme. Avant mon départ, j'allai embraſſer mon père & ma mère, qui ne m'épargnèrent pas les remontrances. Il m'exhortèrent à prier Dieu pour mon oncle, à vivre en

honnête-homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, & sur toute chose à ne pas prendre le bien d'autrui. Apres qu'ils m'eurent tres long-tems harangué, ils me firent présent de leur bénédiction, qui étoit le seul bien que j'attendois d'éux. Aussi-tôt je montai sur ma mule, & sortis de la ville.

CHAPITRE II.

Des alarmes qu'il eut en allant a Pennaflor; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville; et avec quel homme il soupa.

ME voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Pennaflor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaise mule, & de quarante bons ducats, sans compter quelques réaux, que j'avois volés à mon très honoré oncle. La premiere chose que je fis, fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'est-à dire, au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou, & tirant mes ducats de ma poche, jé commençai à les compter & recompter dans mon chapeau. Je n'étois pas maître de ma joie. Je n'avois jamais vu tant d'argent. Je ne pouvois me lasser de le regarder & de le manier. Je le comptois peut-être pour la vingtieme fois, quand tout-à-coup ma mule levant la tête & les oreilles, s'arrêta au milieu du grand-chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayoit; je regardai ce que ce pouvoit être. J'apperçus sur la terre un chapeau renversé, sur lequel il y avoit un rosaire à gros grains, & en même tems j'entendis une voix lamentable, qui prononça ces paroles: Seigneur passant, de grace ayez pitié d'un pauvre soldat estropié: jettez, s'il vous plait, quelques pieces d'argent dans ce chapeau; vous en serez récompensé dans l'autre monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté que partoit la voix. Je vis au piéd d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espèce de soldat, qui sur deux bâtons croisés appuyoit le bout d'une escopete, qui me parut plus longue qu'une pique, & avec laquelle il me couchoit en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'Eglise, je m'arrêtai tout court, je serrai promtement mes ducats, je tirai quelques réaux, & m'aprochant du chapeau dispofé à recevoir la charité des fideles effrayés, je les y jettai l'un

après l'autre, pour montrer au ſoldat que j'en uſois noblement. Il fut ſatisfait de ma générosité, & me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de piés dans les flancs de ma mule, pour m'éloigner promptement de lui; mais la maudite bête, trompant mon impatience, n'en alla pas plus vite: la longue habitude qu'elle avoit de marcher pas à pas ſous mon oncle, lui avoit fait perdre l'uſage du galop.

Je ne tirai pas de cette avanture un augure trop favorable pour mon voyage. Je me repreſentai que je n'étois pas encore à Salamanque, & que je pourrois bien faire une plus mauvaiſe rencontre. Mon oncle me parut très imprudent, de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un muletier. C'étoit ſans doute ce qu'il auroit dû faire; mais il avoit ſongé qu'en me donnant ſa mule, mon voyage me couteroit moins; & il avoit plus penſé à cela, qu'aux pèrils que je pouvois courir en chemin. Ainſi, pour réparer ſa faute, je réſolus, ſi j'avois le bonheur d'arriver à Pennaflor, d'y vendre ma mule, & de prendre la voie du muletier pour aller à Aſtorga, d'où je me rendrois à Salamanque par la méme voiture. Quoique je ne fuſſe jamais ſorti d'Oviedo, je n'ignorois pas le nom des villes par où je devois paſſer: je m'en étois fait inſtruire avant mon départ.

J'arrivai heureuſement à Pennaflor, je m'arrêtai â la porte d'une hôtellerie d'aſſez bonne apparence. Je n'eus pas mis pié à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valiſe, la chargea ſur ſes epaules, & me conduiſit à une chambre, pendant qu'un de ſes valets menoit ma mule à l'ecurie. Cet hôte, le plus grand babillard des Aſturies, & auſſi prompt à conter ſans neceſſité ſes propres affaires que curieux de ſavoir celles d'autrui, m'apprit qu'il ſe nommoit André Corcuélo: qu'il avoit ſervi long-tems dans les armées du Roi en qualité de ſergent, & que depuis quinze mois il avoit quitté le ſervice pour epouſer une fille de Caſtropol, qui, bien que tant ſoit peu baſanée, ne laiſſoit pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choſes, que je me ſerois fort bien paſſé d'entendre. Après cette confidence, ſe croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venois, où j'allois, & qui j'étois. A quoi il me falut répondre article par article;

article ; parce qu'il accompagnoit d'une profonde révérence chaque queſtion qu'il me feſoit, en me priant d'un air ſi reſpectueux d'excuſer ſa curioſité, que je ne pouvois me défendre de la ſatisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, & me donna lieu de parler du deſſein & des raiſons que j'avois de me défaire de ma mule, pour prendre la voie du muletier. Ce qu'il aprouva fort, non ſuccintement ; car il me repréſenta là deſſus tous les accidens fâcheux qui pouvoient m'arriver ſur la route. Il me raporta même pluſieurs hiſtoires ſiniſtres de voyageurs. Je croyois qu'il ne finiroit point. Il finit pourtant, en diſant, que ſi je voulois vendre ma mule, il connoiſſoit un honnête maquignon qui l'acheteroit. Je lui témoignai qu'il me feroit plaiſir de l'envoyer chercher : il y alla ſur le champ lui-même avec empreſſement.

Il revint bien-tôt accompagné de ſon homme, qu'il me préſenta, & dont il loua fort la probité. Nous entrames tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit paſſer & repaſſer devant le maquignon, qui ſe mit à l'examiner depuis les piés juſqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvoit pas dire beaucoup de bien ; mais quand ç'auroit été la mule du Pape, il y auroit trouvé à redire. Il aſſuroit donc qu'elle avoit tous les défauts du monde ; et pour me le mieux perſuader, il en atteſtoit l'hôte, qui ſans doute avoit ſes raiſons pour en convenir. Hé bien, me dit froidement le maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là ? Après l'éloge qu'il en avoit fait, & l'atteſtation du Seigneur Corcuélo, que je croyois homme ſincère & bon connoiſſeur, j'aurois donné ma mule pour rien ; c'eſt pourquoi je dis au marchand, que je m'en rapportois à ſa bonne-foi ; qu'il n'avoit qu'à priſer la bête en conſcience, & que je m'en tiendrois à la priſée. Alors feſant l'homme d'honneur, il me répondit qu'en intereſſant ſa conſcience, je le prenois par ſon foible. Ce n'étoit pas effectivement par ſon fort ; car au-lieu de faire monter l'eſtimation à dix ou douze piſtoles, comme mon oncle, il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats, que je reçus avec autant de joie que ſi j'euſſe gagné à ce marché-là.

Après m'être ſi avantageuſement défait de ma mule,

l'hôte

hôte me mena chez un muletier qui devoit partir le ndemain pour Aſtorga. Ce muletier me dit qu'il par-roit avant le jour, & qu'il auroit ſoin de me venir ré-illier. Nous convinmes du prix, tant pour le louage une mule, que pour ma nourriture ; & quand tout fut glé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtelerie avec orcuélo, qui chemin feſant ſe mit à me raconter l'hiſ-oire de ce muletier. Il m'apprit tout ce qu'on en diſoit ans la ville. Enfin il alloit de nouveau m'étourdir de n babil importun, ſi par bonheur un homme aſſez bien it ne fût venu l'interrompre, en l'abordant avec beau-oup de civilité. Je les laiſſai enſemble, & continuai mon hemin, ſans ſoupçonner que j'euſſe la moindre part à ur entretien.

Je demandai à ſouper dès que je fus dans l'hôtelerie. C'étoit un jour maigre. On m'accomoda des œufs. Pen-ant qu'on me les aprêtoit, je liai converſation avec l'hô-eſſe, que je n'avois point encore vue. Elle me parut ſſez jolie, & je trouvai ſes allures ſi vives, que j'aurois bien jugé, quand ſon mari ne me l'auroit pas dit, que ce abaret devoit être fort achalandé. Lorſque l'omelette qu'on me feſoit fut en état de m'être ſervie, je m'aſſis out ſeul à une table. Je n'avois pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, ſuivi de l'homme qui l'avoit arrêté dans la rue. Ce Cavalier portoit une longue rapière, & pouvoit bien avoir trente ans. Il s'aprocha de moi d'un air empreſſé : Seigneur Ecolier, me dit-il, je viens d'aprendre que vous êtes le Seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviedo, & le flambeau de la Philoſophie. Eſt il bien poſſible que vous ſoyez ce ſa-vantiſſime, ce bel-eſprit, dont la réputation eſt ſi grande en ce pays-ci ? Vous ne ſavez pas, continua-t-il en s'a-dreſſant à l'hôteſſe, & à l'hôte, vous ne ſavez pas ce que vous poſſédez. Vous avez un treſôr dans votre maiſon. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitieme mer-veille du monde. Puis ſe tournant de mon côté, & me jettant les bras au cou : Excuſez mes tranſports, ajouta-t-il, je ne ſuis point maître de la joie que votre préſence me cauſe.

Je ne pus lui répondre ſur le champ, parce qu'il me tenoit ſi ſerré, que je n'avois pas la reſpiration libre ; & ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embraſ-

ſade,

ſade, que je lui dis : Seigneur Cavalier, je ne croyois p
mon nom connu à Penaflor. Comment connu ? repri
il ſur le même ton : Nous tenons regître de tous l
grands perſonnages qui ſont à vingt lieues à la rond
Vous paſſez pour un prodige, & je ne doute pas q
l'Eſpagne ne ſe trouve un jour auſſi vaine de vous avo
produit, que la Grece d'avoir vu naître ſes Sages. C
paroles furent ſuivies d'une nouvelle accolade, qu'il m
falut encore eſſuyer, au hazard d'avoir le ſort d'Anthé
Pour peu que j'euſſe eu d'expérience, je n'aurois pas été
dupe de ſes demonſtrations ni de ſes hyperboles ; j'aur
bien connu à ſes flateries outrées, que c'étoit un de c
paraſites que l'on trouve dans toutes les villes, & qui d
qu'un etranger arrive, s'introduiſent auprès de lui po
remplir leur ventre à ſes dépens ; mais ma jeuneſſe & m
vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admira
teur me parut un fort honnête-homme, & je l'invitai
ſouper avec moi. Ah ! très volontiers, s'écria-t-il ; j
ſai trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontr
l'illuſtre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de m
bonne fortune le plus longtems que je pourrai. Je n'a
pas grand appétit, pourſuivit-il, je vais me mettre à tabl
pour vous tenir compagnie ſeulement, & je manger
quelques morceaux par complaiſance.

En parlant ainſi, mon panégyriſte s'aſſit vis-a-vis d
moi. On lui apporta un couvert. Il ſe jetta d'abor
ſur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il ſembloit n'avoi
mangé de trois jours. A l'air complaiſant dont il s'
prenoit, je vis bien qu'elle ſeroit bientôt expediée. J'e
ordonnai une ſeconde, qui fut faite ſi promtement, qu'o
nous la ſervit comme nous achevions, ou plutôt comm
il achevoit de manger la premiere. Il y alloit pourtan
d'une viteſſe toujours égale, & trouvoit moyen, ſans per
dre un coup de dent, de me donner louanges ſur louanges
ce qui me rendoit fort content de ma petite perſonne. I
buvoit auſſi fort ſouvent ; tantôt c'étoit à ma ſanté, &
tantôt à celle de mon père & de ma mère, dont il n
pouvoit aſſez vanter le bonheur d'avoir un fils tel qu
moi. En même tems il verſoit du vin dans mon verre
& m'excitoit à lui faire raiſon. Je ne repondois poin
mal aux ſantés qu'il me portoit : ce qui, avec ſes flateries
me mit inſenſiblement de ſi belle humeur, que voyan
notre

re seconde omelette à moitié mangée, je demandai à
te s'il n'avoit pas du poisson à nous donner. Le
gneur Corcuélo, qui selon toutes les apparences s'en-
doit avec le parasite, me répondit : J'ai une truite ex-
ente, mais elle coutera cher à ceux qui la mangeront,
t un morceau trop friand pour vous. Qu'appellez-
s trop friand ? dit alors mon flateur d'un ton de voix
é : vous n'y pensez pas, mon ami. Aprenez que
s n'avez rien de trop bon pour le Seigneur Gil Blas
Santillane, qui merite d'être traité comme un Prince.
e fus bien-aise qu'il eût relevé les dernieres paroles
l'hôte, & il ne fit en cela que me prevenir. Je m'en
tis offensé, & je dis fièrement à Corcuélo : Apportez-
s votre truite, & ne vous embarassez pas du reste.
hôte, qui ne demandoit pas mieux, se mit à l'apprêter,
e tarda gueres à nous la servir. A la vue de ce nou-
u plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du
asite, qui fit paroître une nouvelle complaisance, c'est-
ire, qu'il donna sur le poisson comme il avoit fait sur
œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur
ccident, car il en avoit jusqu'à la gorge. Enfin, à-
s avoir bu et mangé tout son saoul, il voulut finir la
médie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de
le, je suis trop content de la bonne chere que vous
avez faite, pour vous quiter sans vous donner un avis
portant, dont vous me paroissez avoir besoin. Soyez
formais en garde contre les louanges. Défiez vous
s gens que vous ne connoîtrez point. Vous en pour-
z rencontrer d'autres, qui voudront comme moi se di-
rtir de votre crédulité, & peut-être pousser les choses
core plus loin. N'en soyez point la dupe, & ne vous
oyez point, sur leur parole, la huitieme merveille du mon-
. En achevant ces mots, il me rit au nez, & s'en alla.
Je fus aussi sensible à cette baye, que je l'ai été dans
suite aux plus grandes disgraces qui me sont arrivées.
ne pouvois me consoler de m'être laissé tromper si
ossièrement, ou, pour mieux dire, de sentir mon orgu-
humilié. Hé quoi, dis-je, le traitre s'est donc joué
moi ? Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer
s vers du nez, ou plutôt ils étoient d'intelligence tous
ux ! Ah ! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir
onné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridi-
cule.

cule. Ils vont compoſer de tout çeci une belle hiſtoi
qui pourra bien aller juſqu'à Oviédo, & qui t'y fera bea
coup d'honneur. Tes parens ſe répentiront ſans do
d'avoir tant harangué un ſot. Loin de m'exhorter à
tromper perſonne, ils devoient me recommender de
me pas laiſſer duper. Agité de ces penſées mortifiant
& enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chamb
& me mis au lit : mais je ne pus dormir, & je n'avois p
encore fermé l'œil, lorſque le muletier me vint aver
qu'il n'attendoit plus que moi pour partir. Je me lev
auſſitôt ; & pendant que je m'habillois, Corcuélo arri
avec un mémoire de la dépenſe, où la truite n'étoit p
oubliée : et non ſeulement il m'en falut paſſer par où
voulut, j'eus même le chagrin, en lui livrant mon arge
de m'appercevoir que le bourreau ſe reſſouvenoit de m
avanture. Après avoir bien payé un ſouper dont j'av
fait ſi deſagréablement la digeſtion, je me rendis chez
muletier avec ma valiſe, en donnant à tous les diables,
paraſite, l'hôte & l'hôtelerie.

CHAPITRE III.

De la tentation qu'eut le muletier ſur la route : qu'elle fut la ſuite ; et comment Gil Blas tomba dans Cary en voulant eviter Scylla.

JE ne me trouvai pas ſeul avec le muletier. Il y av
deux enfans de famille de Pennaflor, un petit Cha
tre de Mondonédo qui couroit le pays, & un jeune bou
geois d'Aſtorga qui s'en retournoit chez lui avec u
jeune perſonne qu'il venoit d'épouſer à Verco. No
fîmes tous connoiſſance en peu de tems, & chacun e
bientôt dit d'où il venoit & où il alloit. La nouve
mariée, quoique jeune, étoit ſi noire & ſi peu piquan
que je ne prenois pas grand plaiſir à la regarder : cepe
dant ſa jeuneſſe & ſon embonpoint donnèrent dans la v
du muletier, qui réſolut de faire une tentative pour o
tenir ſes bonnes graces. Il paſſa la journée à méditer
beau deſſein, & il en remit l'exécution à la derni
couchée. Ce fut à Cacabélos. Il nous fit deſcendr
la premiere hôtelerie en entrant. Cette maiſon ét
plus dans la campagne que dans le bourg, & il en co

noiſſ

noiſſoit l'hôte pour un homme diſcret & complaiſant. Il eut ſoin de nous faire conduire dans une chambre écartée, où il nous laiſſa ſouper tranquillement ; mais ſur la fin du repas, nous le vîmes entrer d'un air furieux. Par la mort, s'écria-t-il, on m'a vôlé ! J'avois dans une ſac de cuir cent piſtoles, il faut que je les retrouve. Je vais chez le Juge du bourg, qui n'entend pas raillerie là-deſſus, & vous allez tous avoir la queſtion, juſqu'à ce que vous ayez confeſſé le crime & rendu l'argent. En diſant cela d'un air fort naturel, il ſortit, & nous demeurames dans un extrême étonnement.

Il ne nous vint pas dans l'eſprit que ce pouvoit être une feinte, parce que nous ne nous connoiſſions point les uns les autres. Je ſoupçonnai même le petit Chantre d'avoir fait le coup, comme il eut peut-être de moi la même penſée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes ſots. Nous ne ſavions pas quelles formalités s'obſervent en pareil cas ! nous crumes de bonne foi qu'on commenceroit par nous mettre à la gêne. Ainſi, cédant à notre frayeur, nous ſortimes de la chambre fort bruſquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin, chacun cherche ſon ſalut dans la fuite ; & le jeune bourgeois d'Aſtorga, auſſi troublé que nous de l'idée de la queſtion, ſe ſauva comme un autre Enée, ſans s'embarraſſer de ſa femme. Alors le muletier, à ce que j'appris dans la ſuite, plus incontinent que ſes mulets, ravi de voir que ſon ſtratagême produiſoit l'effet qu'il en avoit attendu, alla vanter cette ruſe ingénieuſe à la bourgeoiſe, & tâcher de profiter de l'occaſion ; mais cette Lucrece des Aſturies, à qui la mauvaiſe mine de ſon tentateur prêtoit de nouvelles forces, fit une vigoureuſe réſiſtance, & pouſſa de grands cris. La Patrouille, qui par hazard en ce moment ſe trouva près de l'hôtelerie, qu'elle connoiſſoit pour un lieu digne de ſon attention, y entra, & demanda la cauſe de ces cris. L'hôte, qui chantoit dans ſa cuiſine, & qui feignoit de ne rien entendre, fut obligé de conduire le Commandant & ſes Archers à la chambre de la perſonne qui crioit. Ils arrivèrent bien à propos, l'Aſturienne n'en pouvoit plus. Le Commandant, homme groſſier & brutal, ne vit pas plutôt de quoi il s'agiſſoit, qu'il donna cinq ou ſix coups du bois de ſa halebarde à l'amoureux muletier, & l'apoſtropha dans des termes dont la pu-

deur n'étoit guères moins bleſſée, que de l'action même qui les lui ſuggéroit. Ce ne fut pas tout. Il ſe faiſit du coupable, & le mena devant le Juge avec l'accuſatrice, qui, malgré le deſordre où elle étoit, voulut aller elle-même demander juſtice de cet attentat. Le Juge l'écouta, & l'ayant attentivement conſidérée, jugea que l'accuſé étoit indigne de pardon. Il le fit dépouiller ſur le champ, & fuſtiger en ſa préſence: puis il ordonna que le lendemain, ſi le mari de l'Aſturienne ne paroiſſoit point, deux Archers, aux frais & dépens du délinquant, eſcorteroient la complaignante juſqu'à la ville d'Aſtorga.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que tous les autres, je gagnai la campagne. Je traverſai je ne ſai combien de champs & de bruyeres; & ſautant tous les foſſés que je trouvois ſur mon paſſage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allois m'y jetter, & me cacher dans le plus épais hallier, lorſque deux hommes à cheval s'offrirent tout-à-coup au devant de mes pas. Ils crièrent, Qui va-là? & comme ma ſurpriſe ne me permit pas de répondre ſur le champ, ils s'aprochèrent de moi, & me mettant chacun le piſtolet ſur la gorge, ils me ſommèrent de leur apprendre qui j'étois, d'où je venois, ce que je voulois aller faire dans cette forêt, & ſur-tout de ne leur rien déguiſer. A cette manière d'interroger, qui me parut bien valoir la queſtion dont le muletier nous avoit fait fête, je leur répondis que j'étois un jeune homme d'Oviédo qui allois à Salamanque: je leur contai même l'allarme qu'on venoit de nous donner, & j'avouai que la crainte d'être apliqué à la torture m'avoit fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce diſcours, qui marquoit ma ſimplicité, & l'un des deux me dit: Raſſure-toi, mon ami: viens avec nous, & ne crains rien, nous allons te mettre en ſureté. A ces mots, il me fit monter en croupe ſur ſon cheval, & nous nous enfonçâmes dans la forêt.

Je ne ſavois ce que je devois penſer de cette rencontre. Je n'en augurois pourtant rien de ſiniſtre. Si ces gens-ci, diſois-je en moi-même, étoient des voleurs, ils m'auroient vôlé & peut-être aſſaſſiné. Il faut que ce ſoit de bons gentilhommes de ce païs-ci, qui me voyant effrayé ont pitié de moi, & m'emmènent chez eux par charité. Je ne fus pas longtems dans l'incertitude. Après quel-
que

ques détours, que nous fimes dans un grand ſilence, nous nous trouvames au pié d'une colline, où nous deſcendimes de cheval. C'eſt ici que nous demeurons, me dit un des Cavaliers. J'avois beau regarder de tous côtés, je n'appercevois ni maiſon, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes levèrent une grande trape de bois couverte de terre & de broſſailles, qui cachoit l'entrée d'une longue allée en pente & ſouterraine, où les chevaux ſe jettèrent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étoient accoutumés. Les Cavaliers m'y firent entrer avec eux ; puis baiſſant la trape avec des cordes qui y étoient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Pérez pris comme un rat dans une ratiere.

CHAPITRE IV.

Deſcription du Souterrain, et quelles choſes y vit Gil Blas.

JE connus alors avec quelle ſorte de gens j'étois, & l'on doit bien juger que cette connoiſſance m'ôta ma premiere crainte. Une frayeur plus grande & plus juſte vint s'emparer de mes ſens. Je crus que j'allois perdre la vie avec mes ducats. Ainſi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchois dejà plus mort que vif entre mes deux conducteurs, qui ſentant bien que je tremblois, m'exhortoient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eumes fait environ deux cens pas en tournant & en deſcendant toujours, nous entrames dans une écurie, qu'éclairoient deux groſſes lampes de fer pendues à la voûte. Il y avoit une bonne proviſion de paille, & pluſieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvoient être à l'aiſe, mais il n'y avoit alors que les deux qui venoient d'arriver. Un vieux Négre, qui paroiſſoit pourtant encore aſſez vigoureux, s'occupoit à les attacher au ratelier. Nous ſortimes de l'écurie, & à la triſte lueur de quelques autres lampes, qui ſembloient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvinmes à une cuiſine, où une vieille femme ſeſoit rôtir des viandes ſur des braziers, & preparoit le ſouper. La cuiſine étoit ornée des utenſiles néceſſaires, & tout auprès on voyoit une office pourvue de toutes ſortes de proviſions. La cuiſiniere (il faut que j'en faſſe le portrait) étoit une perſonne de ſoixante & quelques anées. Elle

avoit eu dans ſa jeuneſſe les cheveux d'un blond très ardént ; car le tems ne les avoit pas ſi bien blanchis, qu'ils n'euſſent encore quelques nuances de leur première couleur. Outre un teint olivâtre, elle avoit un menton pointu & relevé avec des levres fort enfoncées ; un grand nez aquilin lui deſcendoit ſur la bouche, & ſes yeux paroiſſoient d'un très beau rouge pourpré.

Tenez, Dame Léonarda, dit un des cavaliers en me préſentant à ce bel Ange de ténebres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il ſe tourna de mon côté, & remarquant que j'étois pàle & défait : Mon ami, me dit-il, reviens de ta frayeur, on ne te veut faire aucun mal. Nous avions beſoin d'un valet pour ſoulager notre cuiſiniere. Nous t'avons rencontré, cela eſt heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'eſt laiſſé mourir depuis quinze jours. C'étoit un jeune homme d'une complexion très délicate. Tu me parois plus robuſte que lui, tu ne mourras pas ſitôt. Veritablement tu ne revérras plus le Soleil, mais en récompenſe tu feras bonne chère & bon feu. Tu paſſeras tes jours avec Léonarda, qui eſt une créature fort humaine. Tu auras toutes tes petites commodités. Je veux te faire voir, ajouta-t-il, que tu n'es pas ici avec des gueux. En même tems il prit un flambeau, & m'ordonna de le ſuivre. Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles & de pots de terre bien bouchés, qui étoient pleins, diſoit-il, d'un vin excellent. Enſuite il me fit traverſer pluſieurs chambres. Dans les unes il y avoit des pièces de toile, dans les autres des étoffes de laine & de ſoie. J'apperçus dans une autre de l'or & de l'argent, & beaucoup de vaiſſelle à diverſes armoiries. Après cela je le ſuivis dans un grand ſalon, que trois luſtres de cuivre éclairoient, & qui ſervoit de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles queſtions. Il me demanda comment je me nommois ; pourquoi j'étois ſorti d'Oviédo ; & lorſque j'eus ſatisfait ſa curioſité, Hé bien, Gil Blas, me dit-il, puiſque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poſte, il faut que tu ſois né coeffé pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déja dit, tu vivras ici dans l'abondance, & rouleras ſur l'or & ſur l'argent. D'ailleurs, tu y ſeras en ſureté. Tel eſt ce ſouterrain, que les Officiers de la Sainte Hermandad

mandad viendroient cent fois dans cette forêt sans le découvrir. L'entrée n'en èst connue que de moi seul & de mes camarades. Peut-être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire, sans que les habitans des environs s'en soient apperçus : mais apprends, mon ami, que ce n'est point notre ouvrage, & qu'il est fait depuis longtems. Après que les Maures se furent rendus maîtres de la Grenade, de l'Arragon, & de presque toute l'Espagne, les Chrétiens qui ne voulurent point subir le joug des Infideles, prirent la fuite, & vinrent se cacher dans ce pays-ci, dans la Biscaye, & dans les Asturies, où le vaillant Don Pélage s'étoit retiré. Fugitifs & dispersés par pelotons, il vivoient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuroient dans des cavernes, & les autres firent plusieurs souterrains, du nombre desquels est celui-ci. Ayant ensuite eu le bonheur de chasser d'Espagne leurs ennemis, ils retournèrent dans les villes. Depuis ce temslà leurs retraites ont servi d'asyle aux gens de notre profession. Il èst vrai que la Sainte Hermandad en a découvert & détruit quelques-unes ; mais il en reste encore, & graces au Ciel il y a près de quinze ans que j'habite impunément celle-ci. Je m'appelle le Capitaine Rolando, je suis Chef de la Compagnie, & l'homme que tu as vu avec moi est un de mes cavaliers.

CHAPITRE V.

De l'arrivée de plusieurs autres Voleurs dans le Souterrain, & de l'agréable conversation qu'ils eurent ensemble.

COMME le Seigneur Rolando achevoit de parler de cette sorte, il parut dans le salon six nouveaux visages. C'étoit le Lieutenant avec cinq hommes de la troupe, qui revenoient chargés de butin. Ils apportoient deux manequins remplis de sucre, de canelle, de poivre, de figues, d'amandes, & de raisins secs. Le Lieutenant adressa la parole au Capitaine, & lui dit qu'il venoit d'enlever ces manequins à un Epicier de Bénévente, dont il avoit aussi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de son expédition au Bureau, les dépouilles de l'Epicier furent portées dans l'office. Alors il ne fut plus question que de se rejouïr. On dressa dans le salon une grande table, & l'on me renvoya dans la cuisine, où la

Dame Léonarda m'inſtruiſit de ce que j'avois à faire. Je cédai à la néceſſité, puiſque mon mauvais ſort le vouloit ainſi ; & dévorant ma douleur, je me préparai à ſervir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet, que je parai de taſſes d'argent, & de pluſieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le Seigneur Rolando m'avoit vanté. J'apportai enſuite deux ragoûts, qui ne furent pas plutôt ſervis, que tous les cavaliers ſe mirent à table. Ils commencèrent à manger avec beaucoup d'appétit ; & moi, debout derriere eux, je me tins prêt à leur verſer du vin. Je m'en acquitai de ſi bonne grace, que j'eus le bonheur de m'attirer des complimens. Le Capitaine leur conta en peu de mots mon hiſtoire, qui les divertit fort. Enſuite il leur dit que j'avois du mérite ; mais j'étois alors revenu des louanges, & j'en pouvois entendre ſans péril. Là-deſſus ils me louèrent tous. Ils dirent que je paroiſſois né pour être leur échanſon, que je valois cent fois mieux que mon prédéceſſeur. Et comme depuis ſa mort c'étoit la Ségnora Léonarda qui avoit l'honneur de préſenter le neſtar à ces Dieux infernaux, ils la privèrent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainſi, nouveau Ganymède, je ſuccédai à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôt, ſervi peu de tems après les ragouts, vint achever de raſſaſier les voleurs ; qui buvant à proportion qu'ils mangeoient, furent bientôt de belle humeur, & firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois. L'un commence une hiſtoire, l'autre rapporte un bon-mot, un autre crie, un autre chante, ils ne s'entendent point. Enfin Rolando, fatigué d'une ſcene où il mettoit inutilement beaucoup du ſien, le prit ſur un ton ſi haut, qu'il impoſa ſilence à la compagnie. Meſſieurs, leur dit-il, écoutez ce que j'ai à vous propoſer. Au-lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous enſemble, ne ferions-nous pas mieux de nous entretenir comme des gens raiſonnables ? Il me vient une penſée. Depuis que nous ſommes aſſociés, nous n'avons pas eu la curioſité de nous demander quelles ſont nos familles, & par quel enchainement d'avantures nous avons embraſſé notre profeſſion. Cela me paroit toutefois digne d'être ſu. Feſons-nous cette confidence pour nous divertir. Le Lieutenant & les autres, comme s'ils avoient

avoient eu quelque chose de beau à raconter, acceptèrent avec de grandes démonstrations de joie la proposition du Capitaine, qui parla le premier dans ces termes.

Messieurs, vous saurez que je suis fils unique d'un riche Bourgeois de Madrid. Le jour de ma naissance fut célébré dans la famille par des réjouissances infinies. Mon père, qui étoit déja vieux, sentit une joie extrême de se voir un héritier, & ma mère entreprit de me nourrir de son propre lait. Mon ayeul maternel vivoit encore en ce tems-là. C'étoit un bon vieillard, qui ne se mêloit plus de rien que de dire son rosaire, & de raconter ses exploits guèrriers, car il avoit porté les armes longtems. Je devins insensiblement l'idole de ces trois personnes. J'étois sans-cesse dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premieres années, on me les laissa passer dans les amusements les plus pueriles. Il ne faut pas, disoit mon père, que les enfants s'appliquént sérieusement, que le tems n'ait un peu mûri leur esprit. En attendant cette maturité, je n'apprenois ni à lire ni à écrire, mais je ne perdois pas mon tems pour cela. Mon père m'enseignoit mille sortes de jeux. Je connoissois parfaitement les cartes, je savois jouer aux dez, & mon grand-père m'apprenoit des romances sur les expéditions militaires où il s'étoit trouvé. Il me chantoit tous les jours les mêmes couplets; & lorsqu' après avoir répété pendant trois mois dix ou douze vers, je venois à les réciter sans faute, mes parens admiroient ma mémoire. Ils ne paroissoient pas moins contents de mon esprit, quand profitant de la liberté que j'avois de tout dire, j'interrompois leur entretien pour parler à tort & à travers. Ah qu'il est joli! s'écrioit mon père, en me regardant avec des yeux charmés. Ma mère m'accabloit aussitôt de caresses, & mon grand-père en pleuroit de joie. Je fesois aussi devant eux impunément les actions les plus indécentes. Ils me pardonnoient tout, ils m'adoroient. Cependant j'entrois déja dans ma douzieme année, que je n'avois point encore eu de maître. On m'en donna un; mais il reçut en même tems des ordres précis de m'enseigner, sans en venir aux voies de fait. On lui permit seulement de me menacer quelquefois, pour m'inspirer un peu de crainte. Cette permission ne me fut pas fort salutaire; car ou je me moquois des menace,

naces de mon précepteur, ou bien les larmes aux yeux, j'allois m'en plaindre à ma mère ou à mon ayeul, & je leur disois qu'il m'avoit maltraité. Le pauvre diable avoit beau venir me démentir, il passoit pour un brutal, & l'on me croyoit toujours plutôt que lui. Il arriva même un jour que je m'égratignai moi-même, puis je me mis à crier comme si l'on m'eut écorché. Ma mère accourut, & chassa le maitre sur le champ, quoiqu'il protestât & prît le Ciel à témoin qu'il ne m'avoit pas touché.

Je me defis ainsi de tous mes précepteurs, jusqu'à ce qu'il vint s'en présenter un tel qu'il me le faloit. C'étoit un Bachelier d'Alcala. L'excellent maître pour un enfant de famille! Il aimoit les femmes, le jeu & le cabaret; je ne pouvois être en meilleure main. Il s'attacha d'abord à gagner mon esprit par la douceur. Il y reussit, & par-là se fit aimer de mes parens, qui m'abandonnèrent à sa conduite. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir. Il me perfectionna de bonne heure dans la science du Monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimoit, il m'en inspira si bien le goût, qu'au Latin près, je devins un garçon universel. Dès qu'il vit que je n'avois plus besoin de ses préceptes, il alla les offrir ailleurs.

Si dans mon enfance j'avois vécu au logis fort librement, ce fut bien autre chose, quand je commençai à devenir maître de mes actions. Je me moquois à tous moments de mon père & de ma mère. Ils ne fesoient que rire de mes saillies; & plus elles étoient vives, plus ils les trouvoient agréables. Cependant je fesois toutes sortes de débauches avec de jeunes-gens de mon humeur; et comme nos parents ne nous donnoient point assez d'argent pour continuer une vie si délicieuse, chacun deroboit chez lui ce qu'il pouvoit prendre, & cela ne suffisant point encore, nous commençames à vôler la nuit. Malheureusement le Corrégidor apprit de nos nouvelles. Il voulut nous faire arrêter, mais on nous avertit de son mauvais dessein. Nous eumes recours à la fuite, & nous nous mimes à exploiter sur les grands chemins. Depuis ce tems-la, Messieurs, Dieu m'a fait la grace de vieillir dans la profession, malgré les périls qui y sont attachés.

Le Capitaine cessa de parler en cet endroit, & le Lieutenant prit ainsi la parole. Messieurs, une éducation

tout

ut opposée à celle du Seigneur Rolando a produit le ême effet. Mon père étoit un boucher de Tolede. passoit avec justice pour le plus grand brutal de la vil, & ma mère n'avoit pas un naturel plus doux. Ils e fouettoient dans mon enfance, comme à l'envi l'un de autre. J'en recevois tous les jours mille coups. La oindre faute que je commettois, étoit suivie des plus udes châtimens. J'avois beau demander grace, les larnes aux yeux, & protester que je me répentois de ce que avois fait, on ne me pardonnoit rien, & le plus souvent n me frappoit sans raison. Quand mon père me batoit, ma mère, comme s'il ne s'en fut pas bien acquitté, mettoit de la partie, au lieu d'interceder pour moi. Ces traitements m'inspirèrent tant d'aversion pour la maion paternelle, que je la quittai avant que j'eusse atteint a quatorzieme année. Je pris le chemin d'Arragon, me rendis à Saragoce en demandant l'aumône. Là e me faufilai avec des gueux, qui menoient une vie assez eureuse. Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paoitre estropié, à mettre sur les jambes des ulceres postihes, *& cætera*. Le matin, comme des acteurs qui se réparent à jouer une comédie, nous nous disposions à aire nos personnages, chacun couroit à son poste ; & le oir, nous réunissant tous, nous nous réjouissions pendant a nuit aux dépens de ceux qui avoient eu pitié de nous endant le jour. Je m'ennuyai pourtant d'être avec ces isérables, & voulant vivre avec de plus honnêtes-gens, e m'associai avec des Chevaliers d'Industrie. Ils m'aprirent à faire de bons tours ; mais il nous falut bientôt ortir de Saragoce, parce que nous nous brouillames avec n homme de justice qui nous avoit toujours protégés. Chacun prit son parti. Pour moi, j'entrai dans une roupe d'hommes courageux qui fesoient contribuer les oyageurs ; & je me suis si bien trouvé de leur façon de ivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis e tems-là. Je sai donc, Messieurs, très bon gré à mes arents de m'avoir si maltraité ; car s'ils m'avoient élevé n peu plus doucement, je ne serois présentement sans oute qu'un malheureux boucher, au lieu que j'ai l'honeur d'être votre Lieutenant.

Messieurs, dit alors un jeune vôleur qui étoit assis entre Capitaine & le Lieutenant, les histoires que nous venons

venons d'entendre, ne sont pas si composées ni si curieuses que la mienne. Je dois le jour à une paysanne des environs de Séville. Trois semaines après qu'elle m'eut mis au monde (elle étoit encore jeune, propre, & bonne nourrice), on lui proposa un nourrisson. C'étoit un enfant de qualité, un fils unique qui venoit de maître dans Séville. Ma mère accepta volontiers la proposition, & alla chercher l'enfant. On le lui confia, & elle ne l'eut pas sitôt apporté dans son village, que trouvant quelque ressemblance entre nous, cela lui inspira le dessein de me faire passer pour l'enfant de qualité, dans l'espérance qu'un jour je reconnoitrois bien ce bon office. Mon père, qui n'étoit pas plus scrupuleux qu'un autre paysan, aprouva la supercherie. Desorte qu'après nous avoir fait changer de langes, le fils de Don Roderigue de Herréra fut envoyé sous mon nom à une autre nourrice, & ma mère me nourrit sous le sien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'instinct & de la force du sang, les parents du petit gentilhomme prirent aisément le change. Ils n'eurent pas le moindre soupçon du tour qu'on leur avoit joué, & jusqu'à l'âge de sept ans je fus toujours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un cavalier parfait, ils me donnèrent toutes sortes de maîtres; mais j'avois peu de disposition pour les exercices qu'on m'apprenoit, & encore moins de goût pour les sciences qu'on vouloit m'enseigner. J'aimois beaucoup mieux jouer avec les valets, que j'allois chercher à tous moments dans les cuisines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas toutefois longtems ma passion dominante. Je n'avois pas dix-sept ans que je m'enyvrois tous les jours. J'agaçois aussi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une servante de cuisine, qui me parut mériter mes premiers soins. C'étoit une grosse joufflue, dont l'enjouement & l'embonpoint me plaisoient fort. Je lui fesois l'amour avec si peu de circonspection, que Don Rodrigue même s'en apperçut. Il m'en reprit aigrement; me reprocha la bassesse de mes inclinations; & de peur que la vue de l'objet aimé ne rendit ses remontrances inutiles, il mit ma princesse à la porte.

Ce procédé me déplut. Je resolus de m'en venger. Je vôlai les pierreries de la femme de Don Rodrigue; &

ourant chercher ma belle Hé ne, qui s'étoit retirée hez une blanchiſſeuſe de ſes amies, je l'enlevai en plein idi, afin que perſonne n'en ignorât. Je paſſai plus vant. Je la menai dans ſon pays, où je l'épouſai ſolemellement, tant pour faire plus de dépit aux Herréra, ue pour laiſſer aux enfants de famille un ſi bel exemple ſuivre. Trois mois après ce mariage, j'apris que Don odrigue étoit mort. Je ne fus pas inſenſible à cette ouvelle. Je me rendis promptement à Seville, pour denander ſon bien ; mais j'y trouvai du changement. Ma ère n'étoit plus, & en mourant elle avoit eu l'indiſcreion d'avouer tout en préſence du Curé de ſon village & 'autres bons témoins : Le fils de Don Rodrigue teoit déjà ma place, ou plutôt la ſienne ; & il venoit 'être reconnu avec d'autant plus de joie, qu'on étoit oins ſatisfait de moi. De maniere que n'ayant rien à ſpérer de ce côté-là, & ne me ſentant plus de goût pour a groſſe femme, je me joignis à des Chevaliers de forune, avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune voleur ayant achevé ſon hiſtoire, un autre it qu'il étoit fils d'un marchand de Burgos ; que dans a jeuneſſe, pouſſé d'une dévotion indiſcrètte, il avoit pris 'habit & fait profeſſion dans un ordre fort auſtere, & ue quelques années après il avoit apoſtaſié. Enfin, les uit voleurs parlèrent tour à tour, & lorſque je les eus ous entendus, je ne fus pas ſurpris de les voir enſemble. ls changèrent enſuite de diſcours. Ils mirent ſur le apis divers projets pour la campagne prochaine : & près avoir formé une réſolution, ils ſe lévèrent de table our s'aller coucher. Ils allumèrent des bougies, & ſe etirèrent dans leurs chambres. Je ſuivis le Capitaine Rolando dans la ſiènne, où pendant que je l'aidois à ſe déſhabiller, He bien, Gil Blas, me dit-il, tu vois de quelle maniere nous vivons. Nous ſommes toujours dans a joie. La haine ni l'envie ne ſe gliſſent point parmi nous. Nous n'avons jamais le moindre demêlé enſemble. Nous ſommes plus unis que des Moines. Tu vas, mon enfant, pourſuivit-il, mener ici une vie bien agréable ; car je ne te crois pas aſſez ſot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Hé ! voit on d'autres gens dans le monde ? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui. C'eſt un ſentiment

général.

général. La maniere feule en ẽst differente. Les Conquérants, par exemple, s'emparent des etats de leurs voisins. Les personnes de qualité empruntent & ne rendent point. Les Banquiers, Tresoriers, Agens de Change, Commis, & tous les Marchands, tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux. Pour les Gens de Justice, je n'en parlerai point, on n'ignore pas ce qu'ils savent faire. Il faut pourtant avouer qu'ils sont plus humains que nous ; car souvent nous ôtons la vie aux innocents, & eux la sauvent quelquefois aux coupables.

CHAPITRE VI.

De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver, et quel en fut le succès.

APRES que le Capitaine des voleurs eut fait ainsi l'apologie de sa profession, il se mit au lit ; & moi, je retournai dans le salon, où je desservis & remis tout en ordre. J'allai ensuite à la cuisine, où Domingo (c'étoit le nom de vieux Negre) & la Dame Léonarda soupoient & m'attendoient. Quoique je n'eusse point d'appétit, je ne laissai pas de m'asseoir auprès d'eux. Je ne pouvois manger ; & comme je paroissois aussi triste que j'avois sujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me consoler. Pourquoi vous affligez vous, mon fils ? me dit la vieille ; vous devez plutôt vous réjouir de vous voir ici. Vous êtes jeune, & vous paroissez facile. Vous vous seriez bientôt perdu dans le monde. Vous y auriez rencontré des libertins, qui vous auroient engagé dans toutes sortes de débauches ; au lieu que votre innocence se trouve ici dans un port assuré. La Dame Léonarda a raison, dit gravement à son tour le vieux Négre, & l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a que des peines dans le monde. Rendez graces au Ciel, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périls, des embarras, & des afflictions de la vie.

J'essuyai tranquillement ce discours, parce qu'il ne m'eut servi de rien de m'en fâcher. Enfin Domingo, après avoir bien bu & bien mangé, se retira dans son écurie. Leonarda prit aussitôt une lampe, & me conduisit dans un caveau qui servoit de cemetière aux voleurs qui mouroient de leur mort naturelle, & où je vis un grabat qui avoit plus l'air d'un tombeau que d'un lit.

Voilà

Voila votre chambre, me dit-elle. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place, y a couché tant qu'il a vécu parmi nous, & il y repôſe encore après ſa mort. Il s'eſt laiſsé mourir à la fleur de ſon âge. Ne ſoyez pas aſſez ſimple pour ſuivre ſon exemple. En achevant ces paroles, elle me donna la lampe, & retourna dans ſa cuiſine. Je poſai la lampe à terre, & me jettai ſur le grabat, moins pour prendre du repos, que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O Ciel! m'écriai-je, eſt-il une deſtinée auſſi affreuſe que la mienne! On veut que je renonce à la vue du ſoleil; & comme ſi ce n'étoit pas aſſez d'être enterré tout vif à dix-huit ans, il faut encore que je ſois réduit à ſervir des vôleurs, à paſſer le jour avec des brigands, & la nuit avec des morts! Ces pensées, qui me ſembloient très mortifiantes, & qui l'étoient en effet, me feſoient pleurer amèrement. Je maudis cent fois l'envie que mon oncle avoit eue de m'envoyer à Salamanque. Je me répentis d'avoir craint la juſtice de Cacabélos. J'aurois voulu être à la queſtion. Mais conſiderant que je me conſumois en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me ſauver. Hé quoi, dis-je, eſt-il donc impoſſible de me tirer d'ici? les vôleurs dorment. La Cuiſinière & le Negre en feront bientôt autant. Pendant qu'ils ſeront tous endormis, ne puis-je avec cette lampe trouver l'allée par où je ſuis deſcendu dans cet enfer? Il eſt vrai que je ne me crois point aſſez fort pour lever la trape qui eſt à l'entrée. Cependant voyons. Je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon deſéſpoir me prêtera des forces, & j'en viendrai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand deſſein. Je me levai, quand je jugeai que Léonarda & Domingo repôſoient. Je pris la lampe & ſortis du caveau, en me recommandant à tous les Saints du Paradis. Ce ne fut pas ſans peine que je démêlai les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, & j'apperçus enfin l'allée que je cherchois. Je marche, je m'avance vers la trape avec autant de légèreté que de joie: mais, hélas! au milieu de l'allée je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée, & dont les barreaux étoient ſi prés l'un de l'autre, qu'on y pouvoit à peine pâſſer la main. Je me trouvai bien ſot à la vue de ce nouvel obſtacle, dont

je ne m'étois point apperçu en entrant, parce que la grille étoit alors ouverte. Je ne laiſſai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la ſerrure. Je tâchois même de la forcer, lorſque tout-à-coup je me ſentis appliquer entre les deux épaules cinq ou ſix bons coups de fouet. Je pouſſai un cri ſi perçant, que le ſouterrain en retentit ; & regardant auſſitôt derrière moi, je vis le vieux Negre en chemiſe, qui d'une main tenoit une lanterne ſourde, & de l'autre l'inſtrument de mon ſupplice. Ah, ah, dit-il, petit drôle, vous voulez vous ſauver ! ho ! ne penſez pas que vous puiſſiez me ſurprendre. Je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'eſt-ce pas ! Aprénez, mon ami, que vous la trouverez deſormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il ſoit plus fin que vous s'il nous échappe.

Cependant au cri que j'avois fait, deux ou trois vôleurs ſe réveillèrent en ſurſaut ; & ne ſachant ſi c'étoit la Sainte Hermandad qui venoit fondre ſur eux, ils ſe levèrent & appellèrent leurs camarades. Dans un inſtant ils ſont tous ſur pié. Ils prennent leurs epées & leurs carabines, & s'avancent preſque nuds juſqu'a l'endroit, où j'étois avec Domingo. Mais ſitôt qu'ils ſurent la cauſe du bruit qu'ils avoient entendu, leur inquiétude ſe convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas, me dit le vôleur apoſtat, il n'y a pas ſix heures que tu ès avec nous, & tu veux déjà t'en aller ? Il faut que tu ayes bien de l'averſion pour la retraite. He ! que ferois-tu donc ſi tu étois Chartreux ? Va te coucher, tu en feras quite cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés ; mais s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te ſauver, par Saint Barthélémi ! nous t'écorcherons tout vif. A ces mots il ſe retira. Les autres vôleurs s'en retournèrent auſſi dans leurs chambres. Le vieux Negre, fort ſatisfait de ſon expédition, rentra dans ſon écurie ; & je regagnai mon cimetière, où je paſſai le reſte de la nuit à ſoupirer & à pleurer.

CHAPITRE VII.

De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux.

JE penſai ſuccomber les premiers jours au chagrin qui me dévoroit. Je ne feſois que traîner une vie mourante ;

rante ; mais enfin mon bon génie m'inſpira la penſée de diſſimuler. J'affectai de paroître moins triſte Je commençai à rire & à chanter, quoique je n'en euſſe aucune envie. En un mot, je me contraignis ſi bien, que Léonarda & Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiſeau s'accoutumoit à la cage. Les vôleurs s'imaginèrent la même choſe. Je prenois un air gai en leur verſant à boire, & je me mêlois à leur entretien, quand je trouvois occaſion d'y placer quelque plaiſanterie. Ma liberté, loin de leur déplaire, les divertiſſoit. Gil Blas, me dit le Capitaine un ſoir que je feſois le plaiſant, tu as bien fait, mon ami, de bannir la mélancolie. Je ſuis charmé de ton humeur & de ton eſprit. On ne connoit pas d'abord les gens. Je ne te croyois pas ſi ſpirituel ni ſi enjoué.

Les autres me donnèrent auſſi mille louanges. Ils me parurents ſi contents de moi, que profitant d'une ſi bonne diſpoſition ; Meſſieurs, leur dis je, permettez que je vous découvre mes ſentimens. Depuis que je demeure ici, je me ſens tout autre que je n'étois auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation. J'ai pris inſenſiblement votre eſprit. J'ai du goût pour votre profeſſion. Je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être un de vos confrères, & de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce diſcours. On loua ma bonne volonté. Puis il fut réſolu tout d'une voix, qu'on me laiſſeroit ſervir encore quelque tems pour éprouver ma vocation ; qu'enſuite on me feroit faire mes caravanes ; après quoi on m'accorderoit la place honorable que je demandois.

Il falut donc continuer de me contraindre, & d'exercer mon emploi d'echanſon. J'en fus très mortifié ; car je n'aſpirois à devenir vôleur, que pour avoir la liberté de ſortir comme les autres ; & j'eſpérois qu'en feſant des courſes avec eux, je leur échapperois quelque jour. Cette ſeule eſpérance ſoutenoit ma vie. L'attente néanmoins me paroiſſoit longue, & je ne laiſſai pas d'eſſayer plus d'une fois de ſurprendre la vigilance de Domingo, mais il n'y eut pas moyen. Il étoit trop ſur ſes gardes. J'aurois défié cent Orphées de charmer ce Cerbere. Il eſt vrai auſſi que de peur de me rendre ſuſpect, je ne feſois pas tout ce que j'aurois pu faire pour le

 tromper.

tromper. Il m'obſervoit, & j'étois obligé d'agir avec beaucoup de circonſpection pour ne pas me trahir. Je m'en remettois donc au tems que les vôleurs m'avoient preſcrit, pour me recevoir dans leur troupe; & je l'attendois avec autant d'impatience, que ſi j'euſſe dû entrer dans une compagnie de Traitans.

Graces au Ciel, ce tems arriva ſix mois après. Le Seigneur Rolando dit à ſes Cavaliers: Meſſieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaiſe opinion de ce garçon-là; je crois que nous en ferons quelque choſe. Je ſuis d'avis que nous le menions demain avec nous, cueillir des lauriers ſur les grands-chemins. Prenons ſoin nous-mêmes de le dreſſer à la gloire. Les vôleurs furent tous du ſentiment de leur Capitaine; & pour me faire voir qu'ils me regardoient déjà comme un de leurs compagnons, dès ce moment ils me diſpensèrent de les ſervir. Ils rètablirent la Dame Léonarda dans l'emploi qu'on lui avoit ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement, qui conſiſtoit en une ſimple ſoutanelle fort uſée, & ils me parèrent de toute la dépouille d'un Gentilhomme nouvellement vôlé. Après cela, je me diſpoſai à faire ma première campagne.

CHAPITRE VIII.

Gil Blas accompagne les Vôleurs. Quel exploit il fait ſur les Grand chemins.

CE fut ſur la fin d'une nuit du mois de Septembre, que je ſortis du ſouterrain avec les vôleurs. J'étois armé comme eux d'une carabine, de deux piſtolets, d'une épée, & d'une bayonette; & je montois un aſſez bon cheval, qu'on avoit pris au même Gentilhomme dont je portois les habits. Il y avoit ſi longtems que je vivois dans les ténebres, que le jour naiſſant ne manqua pas de m'éblouir; mais peu à peu mes yeux s'accoutumèrent à le ſouffrir.

Nous paſſames auprès de Ponferrada, & nous allames nous mettre en ambuſcade dans un petit bois, qui bordoit le grand-chemin de Léon. Là nous attendions que la fortune nous offrit quelque bon coup à faire, quand nous apperçumes un Religieux de l'Ordre de Saint Dominique,

ominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons pères, r une mauvaise mule. Dieu soit loué, s'écria le Capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il ut qu'il aille détrousser ce Moine, voyons comment il y prendra. Tous les vôleurs jugèrent qu'effectivement cette commission me convenoit, & ils m'exhortènt à m'en bien acquitter. Messieurs, leur dis-je, vous rez contens. Je vais mettre ce père nud comme la ain, & vous amener ici sa mule. Non, non, dit Rondo, elle n'en vaut pas la peine. Apporte-nous seulement la bourse de sa Reverence, c'est tout ce que nous xigeons de toi. Là-dessus je sortis du bois, & poussai ers le Religieux, en priant le Ciel de me pardonner l'action que j'allois faire. J'aurois bien voulu m'échapper dès ce moment-là, mais la plupart des vôleurs étoient encore mieux montés que moi. S'ils m'eussent vu fuir, ils se seroient mis à mes trousses, & m'auroient bientôt retrapé; ou peut-être auroient-ils fait sur moi une décharge de leurs carabines, dont je me serois fort mal trouvé. Je n'ôsai donc hazarder une démarche si délicate. Je joignis le père, & lui demandai la bourse en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court pour me considerer, & sans paroitre fort effrayé: Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune, vous faites de bonne heure un vilain métier. Mon Père, lui reponlis-je, tout vilain qu'il est, je voudrois l'avoir commencé plutôt. Ah! mon fils, repliqua le bon Religieux, qui n'avoit garde de comprendre le vrai sens de mes paroles, que dites-vous? quel aveuglement! souffrez que je vous représente l'etat malheureux.——Oh, mon Père, interrompis-je avec précipitation, trêve de morale, s'il vous plait. Je ne viens pas sur les grands-chemins pour entendre des sermons, je veux de l'argent. De l'argent! me dit-il d'un air étonné: vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractère ayent besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement par tout; on nous loge, on nous nourrit, & l'on ne nous demande que des prieres. Enfin, nous ne portons point d'argent sur la route, nous nous abandonnons à la Providence. Hé! non, non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas. Vous avez toujours de bonnes pis-

toles, pour être plus sûrs de la Providence. Mais, mon père, ajoutai-je, finissons. Mes camarades, qui sont dans ce bois, s'impatientent. Jettez tout à l'heure votre bourse à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le Religieux sembla craindre pour sa vie: Attendez, me dit-il, je vais donc vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument: Je vois bien qu'avec vous autres les figures de rhétorique sont inutiles. En disant cela, il tira de dessous sa rôbe une grosse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvoit continuer son chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule, qui démentant l'opinion que j'avois d'elle, car je ne la croyois pas meilleure que celle de mon oncle, prit tout-à-coup en assez bon train. Tandis qu'il s'éloignoit, je mis pié à terre. Je ramassai la bourse qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête, & regagnai promtement le bois, où les vôleurs m'attendoient avec impatience, pour me feliciter de ma victoire. A peine me donnèrent-ils le tems de descendre de cheval, tant ils s'empressoient de m'embrasser. Courage, Gil Blas, me dit Rolando, tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux sur toi pendant ton expédition; j'ai observé ta contenance, je te prédis que tu deviendras un excellent vôleur de grands-chemins. Le Lieutenant & les autres applaudirent à la prédiction, & m'assurèrent que je ne pouvois manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avoient de moi, & leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué, que je méritois moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenois chargé. Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourse du Religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entre eux, car ces bons pères ne voyagent pas en pelerins. Le Capitaine délia la bourse, l'ouvrit, & en tira deux ou trois poignées de petites medailles de cuivre, entre-mélées d'Agnus-Dei avec quelques Scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les vôleurs éclatèrent en ris immodérés. Vive Dieu! s'écria le Lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas. Il vient, pour son coup d'essai, de

faire

faire un vôl fort ſalutaire à la compagnie. Cette plaiſanterie en attira d'autres. Ces ſcélérats, & particulièrement celui qui avoit apoſtaſié, commencèrent à s'égayer ſur la matière. Il leur échappa mille traits, qui marquoient bien le déreglement de leurs mœurs. Moi ſeul, je ne riois point. Il eſt vrai que les railleurs m'en ôtoient l'envie, en ſe réjouiſſant ainſi à mes dépens. Chacun me lança ſon trait, & le Capitaine me dit : Ma foi, Gil Blas, je te conſeille en ami de ne te plus jouer aux Moines, ce ſont des gens trop fins & trop ruſés pour toi.

CHAPITRE IX.

De l'Evènement ſérieux qui ſuivit cette Avanture.

NOUS demeurames dans le bois la plus grande partie de la journée, ſans appercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le Religieux. Enfin nous en ſortîmes pour retourner au ſouterrain, bornant nos exploits à ce riſible évenement, qui feſoit encore le ſujèt de notre entretien, lorſque nous découvrîmes de loin un caroſſe à quatre mules. Il venoit à nous au grand trot, & il étoit accompagné de trois hommes à cheval, qui nous parurent bien armés. Rolando fit faire halte à la troupe, pour tenir conſeil là-deſſus, & le réſultat fut qu'on attaqueroit. Auſſitôt il nous rangea de la maniere qu'il voulut, & nous marchames en bataille au devant du caroſſe. Malgré les applaudiſſemens que j'avois reçus dans le bois, je me ſentîs ſaiſir d'un grand tremblement, & bientôt il ſortit de tout mon corps une ſueur froide, qui ne me préſageoit rien de bon. Pour ſurcroit de bonheur, j'étois au front de la bataille entre le Capitaine & le Lieutenant, qui m'avoient placé là pour m'accoutumer au feu tout d'un coup. Rolando remarquant juſqu'à quel point nature pâtiſſoit chez moi, me regarda de travers, & me dit d'un air bruſque, Ecoute, Gil Blas, ſonge à faire ton devoir. Je t'avertis, que ſi tu recules, je te caſſerai la tête d'un coup de piſtolet. J'étois trop perſuadé qu'il le feroit comme il le diſoit, pour négliger l'avertiſſement. C'eſt pourquoi je ne penſai plus qu'à recommander mon âme à Dieu.

Pendant ce tems-là le caroſſe & les Cavaliers s'aprochoient.

choient. Ils connurent quelle ſorte de gens nous étions; & devinant notre deſſein à notre contenance, ils s'arrêtèrent à la portée d'une eſcopete. Ils avoient auſſi-bien que nous des carabines & des piſtolets. Tandis qu'ils ſe préparoient à nous recevoir, il ſortit du caroſſe un homme bien fait & richement vêtu. Il monta ſur un cheval de main dont un des Cavaliers tenoit la bride, & il ſe mit à la tête des autres. Il n'avoit pour armes que ſon épée & deux piſtolets. Encore qu'ils ne fuſſent que quatre contre neuf, car le cocher demeura ſur ſon ſiege, ils s'avancèrent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laiſſai pas pourtant, quoique tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup: mais pour dire les choſes comme elles ſont, je fermai les yeux, & tournai la tête en déchargeant ma carabine: & de la manière que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là ſur la conſcience.

Je ne ferai point un detail de l'action. Quoique préſent, je ne voyois rien; & ma peur, en me troublant l'imagination, me cachoit l'horreur du ſpectacle même qui m'effrayoit. Tout ce que je ſais, c'eſt, qu'après un grand bruit de mouſquetades, j'entendis mes compagnons crier à pleine tête, *Victoire! victoire!* A cette acclamation, la terreur qui s'étoit emparée de mes ſens ſe diſſipa, & j'apperçus ſur le champ de bataille les quatre Cavaliers étendus ſans vie. De notre côté, nous n'eûmes qu'un homme de tué. Ce fut l'apoſtat, qui n'eut en cette occaſion que ce qu'il méritoit pour ſon apoſtaſie, & pour ſes mauvaiſes plaiſanteries ſur les Scapulaires. Le Lieutenant reçut au bras une bleſſure; mais elle ſe trouva très légère, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le Seigneur Rolando courut d'abord à la portière du caroſſe. Il y avoit dedans une Dame de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très belle, malgré le triſte état où il la voyoit. Elle s'étoit évanouie pendant le combat, & ſon évanouiſſement duroit encore. Tandis qu'il s'occupoit à la regarder, nous ſongeames nous autres au butin. Nous commençames par nous aſſurer des chevaux des Cavaliers tués; car ces animaux, épouvantés du bruit des coups, s'étoient un peu écartés, après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elles n'avoient pas

branlé,

ranlé, quoique durant l'action le cocher eût quitté ſon ſiège our ſe ſauver. Nous mîmes pié à terre pour les dételr, & nous les chargeames de pluſieurs malles, que nous rouvames attachées devant & derriere le caroſſe. Cela it, on prit, par ordre du Capitaine, la Dame qui n'aoit point encore rapellé ſes eſprits, & on la mit à cheal entre les mains d'un vôleur des mieux montés; puis iſſant ſur les grands-chemins le caroſſe & les morts déouillés, nous emmenames avec nous la Dame, les mules, les chevaux.

CHAPITRE X.

De quelle maniere les Vôleurs en usèrent avec la Dame. Du grand deſſein que forma Gil Blas, & quel en fut l'évenement.

IL y avoit déjà plus d'une heure qu'il étoit nuit, quand nous arrivames au ſouterrain. Nous menames d'abord les bêtes á l'écurie, où nous fumes obligés de les ttacher nous-mêmes au ratelier & d'en avoir ſoin, parce ue le vieux Negre étoit au lit depuis trois jours. Outre ue la goute l'avoit pris violemment, un rhumatiſme le enoit entrepris de tous ſes membres. Il ne lui reſtoit ien de libre que la langue, qu'il employoit à témoigner on impatience par d'horribles blaſphêmes. Nous laiſames ce miſerable jurer & blaſphémer, & nous allames la cuiſine, où nous donnames toute notre attention à la Dame. Nous fîmes ſi bien, que nous vinmes à bout de a tirer de ſon évanouiſſement. Mais quand elle eut reris l'uſage de ſes ſens, & qu'elle ſe vit entre les bras e pluſieurs hommes qui lui étoient inconnus, elle ſentit on malheur, elle en frémit. Tout ce que la douleur & e déſeſpoir enſemble peuvent avoir de plus affreux, parut peint dans ſes yeux, qu'elle leva au Ciel, comme pour lui reprocher les indignités dont elle étoit menacée. Puis cédant tout-à-coup à ces images épouvantables, elle retombe en défaillance, ſa paupiere ſe referme, & es vôleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proie. Alors le Capitaine, jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même que de la tourmenter par de nouveaux ſecours, la fit porter ſur le lit de Léonarda, on

où

on la laiſſa toute ſeule au hazard de ce qu'il en pouvoit arriver.

Nous paſſames dans le ſalon, où un des vôleurs, qui avoit été Chirurgien, viſita le bras du Lieutenant, & le frotta de baume. L'operation faite, on voulut voir ce qu'il y avoit dans les malles. Les unes ſe trouvèrent remplies de dentelles & de linges, les autres d'habits; mais la dernière qu'on ouvrit renfermoit quelques ſacs pleins de piſtoles, ce qui réjouit infiniment Meſſieurs les intéreſſés. Après cet examen, la Cuiſinière dreſſa le buffet, mit le couvert & ſervit. Nous nous entretinmes d'abord de la grande victoire que nous avions remportée, ſur quoi Rolando m'adreſſant la parole : Avoue, Gil Blas, me dit-il, avoue que tu as eu grand peur. Je répondis, que j'en demeurois d'accord de bonne foi ; mais que je me battrois comme un Paladin, quand j'aurois fait ſeulement deux ou trois campagnes. Là deſſus toute la compagnie prit mon parti, en diſant qu'on devoit me le pardonner ; que l'action avoit été vive ; & que pour un jeune homme qui n'avoit jamais vu le feu, je ne m'étois point mal tiré d'affaire.

La converſation tomba enſuite ſur les mules & les chevaux que nous venions d'amener au ſouterrain. Il fut arrêté que le lendemain avant le jour nous partirions tous pour les aller vendre à Manſilla, où probablement on n'auroit point encore entendu parler de notre expedition. Cette reſolution priſe, nous achevames de ſouper, puis nous retournames à la cuiſine pour voir la Dame. Nous la trouvames dans la même ſituation. Néanmoins, quoiqu'elle parût à peine jouir d'un reſte de vie, quelques vôleurs ne laisſèrent pas de jetter ſur elle un œil profane, & de témoigner une brutale envie qu'ils auroient ſatisfaite, ſi Rolando ne les en eût empêchés, en leur repréſentant qu'ils devoient du-moins attendre que la Dame fût ſortie de cet accablement de triſteſſe qui lui ôtoit tout ſentiment. Le reſpect qu'ils avoient pour leur Capitaine, retint leur incontinence. Sans cela, rien ne pouvoit ſauver la Dame ; ſa mort même n'auroit peut-être pas mis ſon honneur en ſureté.

Nous laiſſames encore cette malheureuſe femme dans l'état où elle étoit. Rolando ſe contenta de charger Léonarda d'en avoir ſoin, & chacun ſe retira dans ſa chambre.

ambre. Pour moi, lorſque je fus couché, au-lieu de e livrer au ſommeil, je ne fis que m'occuper du malur de la Dame. Je ne doutois point que ce ne fut e perſonne de qualité, & j'en trouvois ſon ſort plus plorable. Je ne pouvois, ſans frémir, me peindre les rreurs qui l'attendoient ; & je m'en ſentois auſſi vivent touché, que ſi le ſang ou l'amitié m'euſſent attaché elle. Enfin, après avoir bien plaint ſa deſtinée, je rei aux moyens de preſerver ſon honneur du péril où il oit, & de me tirer en même tems du ſouterrain. Je ngeai que le vieux Negre ne pouvoit ſe remuer, & que puis ſon indiſpoſition, la Cuiſiniere avoit la clé de la rille. Cette penſée m'echauffa l'imagination, & me t conçevoir un projèt que je digérai bien ; puis j'en mmençai ſur le champ l'execution, de la manière ſuiante.

Je feignis d'avoir la colique. Je pouſſai d'abord des laintes & des gémiſſemens. Enſuite, elevant la voix, e jettai de grands cris. Les vôleurs ſe réveillent, & ont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui 'oblige à crier ainſi. Je répondis que j'avois une coique horrible ; & pour le leur mieux perſuader, je me is à grincer les dents, à faire des grimaces & des conorſions effroyables, & à m'agiter d'une étrange façon. Après cela je devins tout-à-coup tranquille, comme ſi es douleurs m'euſſent donné quelque relâche. Un inſtant après, je me remis à faire des bonds ſur mon grabat, & à me tordre les bras. En un mot, je jouai ſi bien mon rôle, que les vôleurs, tout fins qu'ils étoient, s'y laiſsèrent tromper, & crurent qu'en effet je ſentois des tranchées violentes. Auſſi-tôt ils s'empreſſent tous a me ſoulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau de vie, & m'en fait avaler la moitié ; l'autre me donne malgré moi un lavement d'huile d'amandes douces ; un autre va chauffer une ſerviette, & vient me l'appliquer toute brulante ſur le ventre. J'avois beau crier miſéricorde ; ils imputoient mes cris à ma colique, & continuoient à me faire ſouffrir des maux véritables, en voulant m'en ôter un que je n'avois point. Enfin, ne pouvant plus y reſiſter, je fus obligé de leur dire que je ne ſentois plus de tranchées, & que je les conjurois de me donner quartier. Ils ceſsèrent de me fatiguer de leurs remedes, &

je

je me gardai bien de me plaindre davantage, de peur d'éprouver encore leur ſécours.

Cette ſcène dura près de trois heures, après quoi les vôleurs, jugeant que le jour ne devoit pas être fort éloigné, ſe préparèrent à partir pour Manſilla. Je voulus me lever, pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner. Mais ils m'en empêchèrent : Non, non, Gil Blas, me dit le Seigneur Rolando ; demeure ici, mon fils ; ta colique pourroit te reprendre, tu viendras une autre fois avec nous, pour aujourd'hui tu n'es pas en état de nous ſuivre. Je ne crus pas devoir inſiſter fort ſur cela, de crainte qu'on ne ſe rendit à mes inſtances. Je parus ſeulement très mortifié de ne pouvoir être de la partie : ce que je fis d'un air ſi naturel, qu'ils sortirent tous du ſoutterrain, ſans avoir le moindre ſoupçon de mon projèt. Après leur départ, que j'avois tâché de hâter par mes vœux, je me dis à moi-même : Oh çà, Gil Blas, c'èſt à-preſent qu'il faut avoir de la reſolution. Arme-toi de courage, pour ce que tu as ſi heureuſement commencé : Domingo n'eſt point en état de s'oppóſer à ton entrepriſe, & Léonarda ne peut t'empêcher de l'exécuter : Saiſis cette occaſion de t'échapper, tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai, je pris mon épée & mes piſtolets, & j'allai d'abord à la cuiſine ; mais ayant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarda, je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parloit à la Dame inconnue, qui avoit repris ſes eſprits, & qui conſiderant toute ſon infortune, pleuroit alors & ſe deſeſpéroit ; Pleurez, ma fille, lui diſoit-elle, fondez en larmes. N'épargnez point les ſoupirs, cela vous ſoulagera. Votre ſaiſiſſement étoit dangereux ; mais il n'y a plus rien à craindre, puiſque vous verſez des pleurs. Votre douleur s'appaiſera peu à peu, & vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos Meſſieurs qui ſont d'honnêtes gens. Vous ſerez mieux traitée qu'une Princeſſe. Ils auront pour vous mille complaiſances, & vous témoigneront tous les jours de l'affection. Il y a bien des femmes qui voudroient être à votre place.

Je ne donnai pas le tems à Léonarda d'en dire davantage. J'entrai, & lui mettant un piſtolet ſur la gorge, je la preſſai d'un air menaçant de me remettre la clé de la

la grille. Elle fut troublée de mon action, & quoique très avancée dans sa carriere, elle se sentit encore assez attachée à la vie pour ôser me refuser ce que je lui demandois. Lorsque j'eus la clé, j'adressai la parole à la Dame affligée : Madame, lui dis-je, le Ciel vous envoie un libérateur, levez-vous pour me suivre, je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduise. La Dame ne fut pas sourde à ma voix ; mes paroles firent tant d'impression sur son esprit, que rapellant tout ce qui lui restoit de force, elle se leva, vint se jetter à mes piés, & me conjura de conserver son honneur. Je la relevai, & l'assurai qu'elle pouvoit compter sur moi. Ensuite je pris des cordes, que j'apperçues dans la cuisine ; & à l'aide de la Dame, je liai Léonarda aux piés d'une grosse table, en lui protestant que je la tuerois si elle poussoit le moindre cri. Après cela j'allumai une bougie, & j'allai avec l'Inconnue à la chambre où étoient les especes d'or & d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles & de double-pistoles, qu'il y en put tenir : & pour obliger la Dame à s'en charger aussi, je lui représentai qu'elle ne fesoit que reprendre son bien. Quand nous en eumes une bonne provision, nous marchames vers l'écurie, où j'entrai seul avec mes pistolets en état. Je comptois bien que le vieux Negre, malgré sa goute & son rhumatisme, ne me laisseroit pas tranquillement seller & brider mon cheval ; & j'étois dans la résolution de le guérir pour jamais de ses maux, s'il s'avisoit de vouloir faire le méchant ; mais par bonheur il étoit alors si accablé des douleurs qu'il avoit souffertes, & de celles qu'il suffroit encore, que je tirai mon cheval de l'écurie, sans même qu'il parût s'en appercevoir. La Dame m'attendoit à la porte. Nous enfilames promptement l'allée par où l'on sortoit du souterrain. Nous arrivons à la grille, nous l'ouvrons, & nous parvenons enfin à la trape. Nous eumes beaucoup de peine à la lever, ou plutôt, pour en venir à bout, nous eumes besoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous sauver.

Le jour commençoit à paroître, lorsque nousnous vimes hors de cet abime. Nous songeames aussitôt à nous en éloigner. Je me jettai en selle, la Dame monte derriere moi, & suivant au galop le premier sentier qui se présenta, nous sortimes bientôt de la forêt. Nous en-

trâmes dans une plaine coupée de plusieurs routes. Nous en primes une au hazard. Je mourois de peur qu'elle ne nous conduisît à Mansilla, & que nous ne rencontrassions Rolando & ses camarades. Heureusement ma crainte fut vaine. Nous arrivames à la ville d'Astorga, sur les deux heures après midi. J'apperçus des gens qui nous regardoient avec une extrême attention, comme si c'eût été pour eux un spectacle nouveau de voir une femme à cheval derriere un homme. Nous descendimes à la première hôtellerie. J'ordonnai d'abord qu'on mit à la broche une perdrix & un lapreau. Pendant qu'on exécutoit mon ordre, je conduisis la Dame à une chambre où nous commençames à nous entretenir ; ce que nous n'avions pu faire en chemin, parce que nous étions venus trop vite. Elle me témoigna combien elle étoit sensible au service que je venois de lui rendre ; & me dit, qu'après une action si généreuse, elle ne pouvoit se persuader que je fusse un compagnon des brigands à qui je l'avois arrachée. Je lui contai mon histoire, pour confirmer la bonne opinion qu'elle avoit conçue de moi. Par-là je l'engageai à me donner sa confiance, & à m'apprendre ses malheurs, qu'elle me raconta comme je vais le dire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

Histoire de Donna Mencia de Mosquéra.

JE sois née à Valladolid, & je m'appelle Donna Mencia de Mosquéra. Don Martin mon père, après avoir consumé presque tout son patrimoine dans le service, fut tué en Portugal à la tête d'un Régiment qu'il commandoit. Il me laissa si peu de bien, que j'étois un assez mauvais parti, quoique je fusse fille unique. Je ne manquai pas toutefois d'amants, malgré la médiocrité de ma fortune. Plusieurs Cavaliers des plus considérables d'Espagne me recherchèrent en mariage. Celui qui s'attira mon attention, fut Don Alvar de Mello. Véritablement il étoit mieux fait que ses rivaux, mais des qualités plus solides me déterminèrent en sa faveur. Il avoit de l'esprit, de la discrétion, de la valeur, & de la probité. D'ailleurs, il pouvoit passer pour l'homme du monde le plus galant. Faloit il donner une fête ? rien n'étoit mieux entendu ; & s'il paroissoit dans des joûtes, il y
fesoit

fesoit toujours admirer sa force & son addresse. Je le préférai donc à tous les autres, & je l'épousai.

Peu de jours après notre mariage, il rencontra dans un endroit écarté Don André de Baésa, qui avoit éte un de ses rivaux. Ils se piquèrent l'un l'autre, & mirent l'épée à la main. Il en couta la vie à Don André. Comme il étoit neveu du Corrégidor de Valladolid, homme violent, & mortel enemie de la maison de Mello, Don Alvar crut ne pouvoir sortir assez tôt de la ville. Il revint promtement au logis, où, pendant qu'on lui prépa- roit un cheval, il me conta ce qui venoit de lui arriver. Ma chere Mencia, me dit-il ensuite, il faut nous séparer. Vous connoissez le Corrégidor. Ne nous flâtons point, il va me poursuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel èst son crédit ; je ne serai pas en sureté dans le royaume. Il étoit si pénétré de sa douleur, & de celle dont il me voyoit saisie, qu'il n'en put dire davantage. Je lui fis prendre de l'or, & quelques pièrreries. Puis il me tendit les bras, & nous ne fimes pendant un quart-d'heure que confondre nos soupirs & nos larmes. Enfin, on vint l'avertir que le cheval étoit prêt. Il s'arrache d'auprès de moi, il part, & me laisse dans un état qu'on ne sauroit représenter. Heureuse ! si l'excès de mon affliction m'eût alors fait mourir. Que ma mort m'auroit épargné de peines & d'ennuis ! Quelques heures après que Don Alvar fut parti, le Corrégidor apprit sa fuite. Il le fit poursuivre, & n'épargna rien pour l'avoir en sa puissance. Mon époux toutefois trompa sa poursuite, & fut se mettre en sureté. De manière que le juge se voyant reduit à borner sa vengeance à la seule satisfaction d'ôter les biens à un homme dont il auroit voulu verser le sang, il n'y travailla pas en vain. Tout ce que Don Alvar pouvoit avoir de fortune, fut confisqué.

Je demeurai dans une situation très affligeante ; j'avois à peine de quoi subsister. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une femme pour tout domestique. Je passois les jours à pleurer, non une indigence que je supportois patiement, mais l'absence d'un époux cheri dont je ne recevois point de nouvelles. Il m'avoit pourtant promis dans nos tristes adieux, qu'il auroit soin de m'informer de son sort, dans quelque endroit du monde où sa mauvaise étoile pût le conduire. Cependant

dant sept années s'écoulèrent, sans que j'entendisse parler de lui. L'incertitude où j'étois de sa destinée, me causoit une profonde tristesse. Enfin, j'appris, qu'en combattant pour le Roi de Portugal dans le royaume de Fez, il avoit perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu depuis peu de l'Afrique me fit ce rapport; en m'assurant, qu'il avoit parfaitement connu Don Alvar de Mello, qu'il avoit servi dans l'armée Portugaise avec lui, & qu'il l'avoit vu périr dans l'action. Il ajoutoit à cela d'autres circonstances encore, qui achevèrent de me persuader que mon époux n'étoit plus.

Dans ce tems-la Don Ambrosio Mésia Carillo Marquis de la Guardia vint à Valladolid. C'étoit un de ces vieux Seigneurs, qui par leurs manieres galantes & polies font oublier leur âge, & savent encore plaire aux femmes. Un jour, on lui conta par hazard l'histoire de Don Alvar; & sur le portrait qu'on lui fit de moi, il eut envie de me voir. Pour satisfaire sa curiosité, il gagna une de mes parentes qui m'attira chez elle. Il s'y trouva, me vit, & je lui plus, malgré l'impression de douleur qu'on remarquoit sur mon visage. Mais que dis-je malgré? peut-être ne fut-il touché que de mon air triste & languissant, qui le prévenoit en faveur de ma fidélité. Ma mélancolie peut-être fit naitre son amour. Aussi me dit-il plus d'une fois qu'il me regardoit comme un prodige de constance, & même qu'il envioit le sort de mon mari, quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot, il fut frappé de ma vue, & il n'eut pas besoin de me voir une seconde fois pour prendre la resolution de m'épouser.

Il choisit l'entremise de ma parente, pour me faire agréer son dessein. Elle me vint trouver, & me représenta que mon époux ayant achevé son destin dans le royaume de Fez, comme on nous l'avoit rapporté, il n'étoit pas raisonnable d'ensevelir plus longtems mes charmes; que j'avois assez pleuré un homme avec qui je n'avois été unie que quelques momens, & que je devois profiter de l'occasion qui se présentoit; que je serois la plus heureuse femme du monde. Là-dessus elle me vanta la noblesse du vieux Marquis, ses grands biens, & son bon caractère. Mais elle eut beau s'étendre avec éloquence sur tous les avantages qu'il possédoit, elle ne put me

persuader.

rſuader. Ce n'èſt pas qüe je doutaſſe de la mort de on Alvar, ni que la crainte de le revoir tout-à-coup, ſque j'y penſerois le moins, m'arrêtât. Le peu de nchant, ou plutôt la répugnance que je me ſentois ur un ſecond mariage, après tous les malheurs du preier, feſoit le ſeul obſtacle que ma paren e eut à lever. uſſi ne ſe rebuta-t-elle point. Au contraire, ſon zèle ur Don Ambroſio en redoubla. Elle engagea toute a famille dans les intérêts de ce vieux Seigneur. Mes rents commencèrent à me preſſer d'accepter un parti antageux. J'en étois à tout moment obſedé, importnée, tourmentée. Il èſt vrai que ma miſere, qui denoit de jour en jour plus grande, ne contribua pas peu laiſſer vaincre ma réſiſtance.

Je ne pus donc m'en défendre, je cédai à leurs preſntes inſtances, & j'épouſai le Marquis de la Guardia, ui dès le lendemain de mes nôces m'emmena à un ès beau château, qu'il a auprès de Burgos entre Gral & Rodillas. Il conçut pour moi un amour violent. e remarquois dans toutes ſes actions une envie de me laire. Il s'etudioit à prevenir mes moindres deſirs. amais époux n'a eu tant d'égards pour une femme, & mais amant n'a fait voir tant de complaiſance pour une aitreſſe. J'aurois paſſionnément aimé Don Ambroſio, algré la diſproportion de nos âges, ſi j'euſſe été caable d'aimer quelqu'un après Don Alvar. Mais les œurs conſtants ne ſauroient avoir qu'une paſſion. Le ouvenir de mon premier époux rendoit inutiles tous les oins que le ſecond prenoit pour me plaire. Je ne pouois donc payer ſa tendreſſe que de purs ſentimens de reonnoiſſance.

J'étois dans cette diſpoſition, quand prenant l'air un our à une fenêtre de mon appartement, j'apperçus dans e jardin une maniere de payſan, qui me regardoit avec ttention. Je crus que c'étoit un garçon jardinier, je ris peu garde à lui ; mais le lendemain m'étant remiſe à la fenêtre, je le vis au même endroit, & il me parut encore fort attaché à me conſidérer. Cela me rappa. Je l'enviſageai à mon tour ; & après l'avoir obſervé quelque tems, il me ſembla reconnoître les traits du malheureux Don Alvar. Cette apparition excita dans ous mes ſens un trouble inconcevable ; je pouſſai un

grand cri. Par bonheur j'étois alors ſeule avec Inès, celle de toutes mes femmes qui avoit le plus de part à ma confiance. Je lui dis le ſoupçon qui agitoit mes eſprits. Elle ne fit qu'en rire, & s'imagina qu'une légère reſſemblance avoit trompé mes yeux. Raſſurez-vous, Madame, me dit-elle, & ne penſez pas que vous ayez vu votre premier époux. Quelle apparence y a-t-il qu'il ſoit ici ſous une forme de payſan? Eſt-il même croyable qu'il vive encore? Je vais, ajouta-t-elle, deſcendre au jardin, & parler à ce villageois. Je ſaurai quel homme c'èſt, & je reviendrai vous en inſtruire dans un moment. Inès alla donc au jardin, & peu de tems après je la vis rentrer fort émue dans mon appartement: Madame, dit-elle, votre ſoupçon n'èſt que trop bien éclairci. C'èſt Don Alvar lui-même que vous venez de voir. Il s'èſt découvert d'abord, & il vous demande un entretien ſécrèt.

Comme je pouvois à l'heure même recevoir Don Alvar, parce que le Marquis étoit à Burgos, je chargeai ma ſuivante de me l'amener dans mon cabinet par un eſcalier dérobé. Vous jugez bien que j'étois dans une terrible agitation. Je ne pus ſoutenir la vue d'un homme qui étoit en droit m'accabler de reproches. Je m'évanouis dès qu'il ſe préſenta devant moi. Ils me ſecoururent promptement Inès & lui, & quand ils m'eurent fait revenir de mon évanouiſſement, Don Alvar me dit: Madame, remettez-vous de grace. Que ma préſence ne ſoit pas un ſupplice pour vous. Je n'ai pas deſſein de vous faire la moindre peine. Je ne viens point en époux furieux vous demander compte de la foi jurée, & vous faire un crime du ſecond engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'èſt l'ouvrage de votre famille. Toutes les perſécutions que vous avez ſoufferte à ce ſujèt, me ſont connues. D'ailleurs, on a répandu dans Valladolid le bruit de ma mort; & vous l'avez cru avec d'autant plus de fondement, qu'aucune lettre de ma part ne vous aſſuroit du contraire. Enfin, je ſais de quelle maniere vous avez vécu depuis notre cruelle ſéparation, & que la néceſſité plutôt que l'amour vous jettée dans les bras.—Ah, Seigneur! interrompis-je en pleurant; & pourquoi voulez vous excuſer votre épouſe? Elle èſt coupable, puiſque vous vivez. Que ne ſuis-je

encore

encore dans la miſérable ſituation où j'étois avant que d'épouſer Don Ambroſio? Funeſte hymenée! Hélas! j'aurois du moins dans ma miſere la conſolation de vous revoir ſans rougir.

Ma chère Mencia, reprit Don Alvar, d'un air qui marquoit juſqu'à quel point il étoit pénétré de mes larmes, je ne me plains pas de vous; & bien loin de vous reprocher l'etat brillant où je vous retrouve, je jure que j'en rends graces au Ciel. Dépuis le triſte jour de mon départ de Valladolid, j'ai toujours eu la fortune contraire, ma vie n'a été qu'un enchainement d'infortunes, & pour comble de malheurs, je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop ſûr de votre amour, je me repréſentois ſans-ceſſe la ſituation où ma fatale tendreſſe vous avoit réduite. Je me peignois Donna Mencia dans les pleurs. Vous feſiez le plus grand de mes maux. Quelquefois, je l'avourai, je me ſuis reproché, comme un crime, le bonheur de vous avoir plu. J'ai ſouhaité que vous euſſiez panché vers quelqu'un de mes rivaux, puiſque la préférence que vous m'aviez donnée ſur eux vous coutoit ſi cher. Cependant après ſept années de ſouffrances, plus épris de vous que jamais, j'ai voulu vous revoir. Je n'ai pu réſiſter à cette envie; & la fin d'un long eſclavage m'ayant permis de la ſatisfaire, j'ai été ſous ce déguiſement à Valladolid, au hazard d'être découvert. Là j'ai tout apris, je ſuis venu enſuite à ce château, & j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le jardinier, qui m'a retenu pour travailler dans les jardins. Voilà de quelle maniere je me ſuis conduit pour parvenir à vous parler ſécrèttement. Mais ne vous imaginez pas que j'aye deſſein de troubler, par mon ſéjour ici, la felicité dont vous jouiſſez. Je vous aime plus que moi-même. Je reſpecte votre répos; & je vais, après cet entretien, achever loin de vous de triſtes jours que je vous ſacrifie.

Non, Don Alvar, non! m'écriai-je à ces paroles: je ne ſouffrirai pas que vous me quittiez une ſeconde fois, je veux partir avec vous, il n'y a que la mort qui puiſſe déſormais nous ſéparer. Croyez moi, reprit-il, vivez avec Don Ambroſio, ne vous aſſociez point à mes malheurs, laiſſez m'en ſoutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choſes ſemblables; mais plus il paroiſſoit

vouloir s'immoler à mon bonheur, moins je me sentois disposée à y consentir. Lorsqu'il me vit ferme dans la résolution de le suivre, il changea tout-a-coup de ton, & prenant un air plus content : Madame, me dit-il, puisque vous aimez encore assez Don Alvar pour préferer la misere à la prosperité où vous êtes, allons donc demeurer à Bétancos, dans le fond du royaume de Galice. J'ai là une retraite assurée. Si mes disgraces m'ont ôté tous mes biens, elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis. Il m'en reste encore de fideles, qui m'ont mis en état de vous enlever. J'ai fait faire un carosse à Zamora par leur secours. J'ai acheté des mules & des chevaux, & suis accompagné de trois Galiciens des plus résolus. Ils sont armés de carabines & de pistolets, & ils attendent mes ordres dans le village de Rodillas. Profitons, ajouta-t-il, de l'absence de Don Ambrosio. Je vais faire venir le carosse jusqu'à la porte de ce château, & nous partirons dans le moment. J'y consentis. Don Alvar vola vers Rodillas, & revint en peu de tems avec ces trois Cavaliers m'enlever au milieu de mes femmes, qui ne sachant que penser de cet enlevement, se sauvèrent fort effrayés. Inès seule étoit au fait ; mais elle refusa de lier son sort au mien, parce qu'elle aimoit un valet de chambre de Don Ambrosio.

Je montai donc en carosse avec Don Alvar, n'emportant que mes hardes & quelques pierreries que j'avois avant mon second mariage ; car je ne voulus rien prendre de tout ce que le Marquis m'avoit donné en m'épousant. Nous primes la route du royaume de Galice, sans savoir si nous serions assez heureux pour y arriver. Nous avions sujet de craindre que Don Ambrosio, à son retour, ne se mit sur nos traces avec un grand nombre de personnes, & ne nous joignit. Cependant nous marchames pendant deux jours, sans voir paroître à nos trousses aucun Cavalier. Nous espérions que la troisieme journée se passeroit de même, & déjà nous-nous entretenions fort tranquillement. Don Alvar me contoit la triste avanture qui avoit donné lieu au bruit de sa mort, & comment, après cinq années d'esclavage, il avoit recouvré la liberté, quand nous rencontrames hier sur le chemin de Léon les vôleurs avec qui vous étiez. C'est lui qu'ils ont

nt tué avec tous ses gens, & c'est lui qui fait couler les leurs que vous me voyez répandre en ce moment.

CHAPITRE XII.

De quelle maniere desagréable Gil Blas & la Dame furent interrompus.

DONNA Mencia fondit en larmes après avoir achevé ce récit. Je la laissai donner un libre cours à ses oupirs. Je pleurai même aussi : tant il est naturel de 'intéresser pour les malheureux, & particulièrement pour ne belle personne affligée. J'allois lui demander quel arti elle vouloit prendre dans la conjoncture où elle se rouvoit ; et peut-être alloit-elle me consulter là-dessus, notre conversation n'eut pas été interrompue : mais ous entendimes dans l'hôtellerie un grand bruit, qui atra notre attention malgré nous. Ce bruit étoit causé ar l'arrivée du Corrégidor, suivi de deux Alguazils & e plusieurs Archers. Ils vinrent dans la chambre où ous étions. Un jeune Cavalier qui les accompagnoit, approcha de moi le premier, & se mit à regarder mon abit de près. Il n'eut pas besoin de l'examiner longems. Par Saint Jaques, s'écria-t-il, voilà mon pourpoint, c'est lui-même, il n'est pas plus difficile à reconoitre que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant, ur ma parole. C'est un de ces vôleurs qui ont une reraite inconnue en ce pays-ci.

A ce discours, qui m'apprenoit que ce Cavalier étoit gentilhomme vôlé dont j'avois par malheur toute la épouille, je demeurai surpris, confus, déconcerté. Le Corrégidor, que sa charge obligeoit plutôt à tirer une mauvaise consequence de mon embarras, qu'à l'expliquer avorablement, jugea que l'accusation n'étoit point mal ondée : et présumant que la Dame pouvoit être comlice, il nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce uge n'étoit pas de ceux qui ont le regard terrible, il voit l'air doux et riant. Dieu sait s'il en valoit mieux our cela. Sitôt que je fus en prison, il vint avec ses eux furêts, c'est-à-dire ses Alguazils. Ils n'oublièrent as leur bonne coutume, ils commencèrent par me fouiler. Quelle aubaine pour ces Messieurs ! jamais peuttre ils n'avoient fait un si beau coup. A chaque poignee

née de piſtoles qu'ils tiroient, je voyois leurs yeux étinceler de joie. Le Corrégidor ſur-tout paroiſſoit hors de lui-même. Mon enfant, me diſoit-il d'un ton de voix plein de douceur, nous feſons notre charge, mais ne crains rien. Si tu n'ès pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant ils vuidèrent tout doucement mes poches, et prirent ce que les vôleurs mêmes avoient reſpecté, je veux dire les quarante ducats de mon Oncle. Ils n'en demeurèrent pas là. Leurs mains avides et infatigables me parcoururent depuis la tête juſqu'aux piés. Ils me tournèrent de tous côtes, et me dépouillèrent pour voir ſi je n'avois point d'argent entre la peau et la chemiſe. Après qu'ils eurent ſi bien fait leur charge, le Corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingénument tout ce qui m'étoit arrivé. Il fit écrire ma depoſition, puis il ſortit avec ſes gens et mes eſpèces, et me laiſſa tout nud ſur la paille.

O vie humaine! m'écriai-je quand je me vis ſeul et dans cet état: que tu ès remplie d'avantures bizarres, et de contretems! Depuis que je ſuis ſorti d'Oviédo, je n'éprouve que des diſgraces. A peine ſuis-je hors d'un péril, que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étois bien éloigné de penſer que j'y ferois bientôt connoiſſance avec le Corrégidor. En feſant ces réflexions inutiles, je remis le maudit pourpoint, et le reſte de l'habillement qui m'avoit porté malheur; puis m'exhortant moi-même à prendre courage, Allons, dis-je, Gil Blas, aye de la fermeté. Te ſied-il bien de te deſeſpérer dans une priſon ordinaire, après avoir fait un ſi pénible eſſai de patience dans le ſouterrain? Mais hélas! ajoutai-je triſtement, je m'abuſe. Comment pourrai-je ſortir d'ici? on vient de m'en ôter les moyens. En effet, j'avois raiſon de parler ainſi: un priſonnier ſans argent èſt un oiſeau à qui l'on a coupé les ailes.

Au lieu de la perdrix et du lapreau que j'avois fait mettre à la broche, on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau, et on me laiſſa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers ſans voir perſonne que le Concierge, qui avoit ſoin de venir tous les matins renouveller ma proviſion. Dès que je le voyois, j'affectois de lui parler, je tâchois de lier con-

verſation

rſation avec lui pour me deſennuyer un peu ; mais personnage ne répondoit rien à tout ce que je lui fois. Il ne me fut pas poſſible d'en tirer une parole. entroit même et ſortoit le plus ſouvent ſans me regarr. Le ſeizieme jour, le Corrégidor parut, et me dit : n peus t'abandonner à la joie, je viens t'annoncer e agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos Dame qui étoit avec toi. Je l'ai interrogée avant n départ, et ſes réponſes vont à ta décharge. Tu as élargi dès aujourd' hui, pourvu que le muletier ec qui tu ès venu de Pennaflor à Cacabélos, comme me l'as dit, confirme ta dépoſition. Il eſt dans Aſtorga, l'ai envoyé chercher, je l'attens. S'il convient de l'avanre de la queſtion, je te mettrai ſur le champ en liberté.

Ces paroles me réjouirent. Dés ce moment je me crus rs d'affaire. Je remerciai le Juge de la bonne et ieve juſtice qu'il vouloit me rendre, et je n'avois pas core achevé mon compliment, que le muletier, conit par deux Archers, arriva. Je le reconnus auſſi-tôt : ais le muletier, qui ſans doute avoit vendu ma valiſe, ec tout ce qui étoit dedans, craignant d'être obligé de ſtituer l'argent qu'il en avoit touché, s'il avouoit qu'il e reconnoiſſoit, dit effrontément qu'il ne ſavoit qui j'éis, et qu'il ne m'avoit jamais vu. Ah traître ! m'éiai-je, confeſſe plutôt que tu as vendu mes hardes, et nds témoignage à la vérité. Regarde-moi bien. Je is un de ces jeunes gens que tu menaças de la queſon dans le bourg de Cacabélos, et à qui tu fis grande ur. Le muletier répondit d'un air froid, que je lui rlois d'une choſe dont il n'avoit aucune connoiſnce ; et comme il ſoutint juſqu'au bout que je lui étois connu, mon élargiſſement fut remis à une autre fois. falut m'armer d'une nouvelle patience, me réſoudre à re encore au pain et à l'eau, et à voir le ſilentieux ncierge. Quand je ſongeois que je ne pouvois me tir des griffes de la Juſtice, quoique je n'euſſe pas comis le moindre crime, cette penſée me mettoit au deſeſoir. Je régrèttois le ſouterrain. Dans le fond, diſois-, j'y avois moins de deſagrément que dans ce cachot. feſois bonne chere avec les vôleurs. Je m'entreteois avec eux, et je vivois dans la douce eſpérance de 'échapper ; au lieu que, malgré mon innocence, je ſerai

rai peut-être trop heureux de sortir d'ici pour aller aux galères.

CHAPITRE XIII.

Par quel hazard Gil Blas sortit enfin de prison, et où il alla.

TANDIS que je pâssois les jours à m'égayer dans mes refléxions, mes avantures, telles que je les avois dictées dans ma déposition, se répandirent dans la ville. Plusieurs personnes me voulurent voir par curiosité. Ils venoient l'un après l'autre se présenter à une petite fenêtre, par où le jour entroit dans ma prison; et lorsqu'ils m'avoient considéré quelque tems, ils s'en alloient. Je fus surpris de cette nouveauté. Depuis que j'étois prisonnier, je n'avois pas vu un seul homme se montrer à cette fenêtre, qui donnoit sur une cour où regnoient le silence et l'horreur. Je compris par-là que je fesois du bruit dans la ville, et je ne savois si j'en devois concevoir un bon ou un mauvais présage.

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vue, fut le petit Chantre de Mondonnédo, qui aussi-bien que moi avoit craint la question et pris la fuite. Je le reconnus, et il ne feignit point de me méconnoitre. Nousnous saluames de part et d'autre, puis nousnous engageames dans un long entretien. Je fus obligé de faire un nouveau détail de mes avantures. De son côté, le chantre me conta ce qui s'étoit passé dans l'hôtellerie de Cacabélos entre le muletier et la jeune femme, après qu'une terreur panique nous en eut écartés. En un mot, il m'apprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Ensuite, prenant congé de moi, il me promit que sans perdre de tems il alloit travailler à ma déliverance. Alors, toutes les personnes qui étoient venues-là, comme lui par curiosité, me témoignèrent que mon malheur excitoit leur compassion. Ils m'assurèrent même qu'ils se joindroient au petit chantre, et qu'ils feroient tout leur possible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promésse. Ils parlèrent en ma faveur au Corrégidor, qui ne doutant plus de mon innocence, sur-tout lorsque le chantre lui eut conté ce qu'il savoit, vint trois semaines après dans ma prison:

Gil Blas, me dit-il, je ne veux pas traîner les choses en longueur. Va, tu es libre, tu peus sortir quand il te plaira. Mais dis-moi, poursuivit-il, si l'on te menoit dans la forêt où èst le souterrain, ne pourrois-tu pas le découvrir ! Non, Seigneur, lui répondis-je : comme je n'y suis entré que la nuit, et que j'en suis sorti avant le jour, il me seroit impossible de reconnoître l'endroit où il est. Là-dessus le Juge se retira, en disant qu'il alloit ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après, le géolier vint dans mon cachot avec un de ses guichetiers, qui portoit un paquet de toile. Ils m'ôtèrent tous deux, d'un air grave, et sans me dire un seul mot, mon pourpoint et mon haut-de-chausses, qui étoient d'un drap fin et presque neuf ; puis m'ayant revêtu d'une vieille souquenille, ils me mirent dehors par les épaules.

La confusion que j'avois de me voir si mal équipé, modéroit la joie qu'ont ordinairement les prisonnièrs de recouvrer leur liberté. J'étois tenté de sortir de la ville à l'heure même, pour me soustraire aux yeux du peuple, dont je ne soutenois les regards qu'avec peine. Ma reconnoissance l'emporta pourtant sur ma honte. J'allai remercier le petit chantre à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'empêcher de rire lorsqu'il m'apperçut. Comme vous voilà ! me dit-il ; la Justice, à ce que je vois, vous en a donné de toutes les façons. Je ne me plains pas de la Justice, lui répondis-je, elle èst très équitable. Je voudrois seulement que tous ses officiers fussent d'honnêtes gens. Ils devoient du-moins me laisser mon habit, il me semble que je ne l'avois pas mal payé. J'en conviens, reprit-il ; mais on vous dira que ce sont des formalités qui s'observent. Hé ! vous imaginez-vous, par exemple, que votre cheval ait été rendu à son premier maître ? Non pas, s'il vous plait. Il èst actuellement dans les écuries du Greffier, où il a été déposé comme une preuve du vôl. Je ne crois pas que le pauvre gentilhomme en rétire seulement la croupière. Mais changeons de discours, continua-t-il. Quel est votre dessein, que prétendez-vous faire présentement ? J'ai envie, lui dis-je, de prendre le chemin de Burgos. J'irai trouver la Dame dont je suis le libérateur, elle me donnera quelques pistoles, j'acheterai une soutanelle neuve, et

me rendrai à Salamanque, où je tâcherai de mettre mon Latin à profit. Tout ce qui m'embaraſſe, c'èſt que je ne ſuis point encore à Burgos ; il faut vivre ſur la route. Je vous entends, repliqua-t il, et je vous offre ma bourſe. Elle èſt un peu platte à la vérité, mais vous ſavez qu'un chantre n'èſt pas un Evéque. En même tems il la tira, et me la mit entre les mains de ſi bonne grace, que je ne pus me défendre de la retenir telle qu'elle étoit. Je le remerciai comme s'il m'eut donné tout l'or du monde, et lui fis mille proteſtations de ſervice qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela je le quittai et ſortis de la ville, ſans aller voir les autres perſonnes qui avoient contribué à mon élargiſſement. Je me contentai de leur donner en moi-même mille bénédictions.

Le petit chantre avoit eu raiſon de ne me pas vanter ſa bourſe, j'y trouvai fort peu d'argent. Par bonheur, j'étois accoutumé depuis deux mois à une vie très frugale, et il me reſtoit encore quelques réaux, lorſque j'arrivai au bourg de Ponte de Mula, qui n'èſt pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de Donna Mencia. J'entrai dans une hôtellerie, dont l'hôteſſe étoit une petite femme fort ſeche, vive, et hagarde. Je m'apperçus d'abord, à la mauvaiſe mine qu'elle me fit, que ma ſouquenille n'étoit guères de ſon goût, ce que je lui pardonnai volontiers. Je m'aſſis à une table, je mangeai du pain et du fromage, et bus quelques coups d'un vin deteſtable qu'on m'apporta. Pendant ce repas, qui s'accordoit aſſez avec mon habillement, je voulus entrer en converſation avec l'hôteſſe. Je la priai de me dire ſi elle connoiſſoit le Marquis de la Guardia, ſi ſon château étoit éloigné du bourg, et ſurtout, ſi elle ſavoit ce que la Marquiſe ſa femme pouvoit être devenue. Vous demandez bien des choſes, me répondit-elle d'un air dédaigneux. Elle m'apprit pourtant, quoique de fort mauvaiſe grace, que le château de Don Ambroſio n'étoit qu'à une petite lieue de Ponte de Mula.

Après que j'eus achevé de boire et de manger, comme il étoit nuit, je témoignai que je ſouhaitois de me repoſer, et je demandai une chambre. A vous une chambre ! me dit l'hôteſſe en me lançant un regard plein de mépris et de fierté ; je n'ai point de chambre pour les gens

gens qui font leur souper d'un morceau de fromage. Tous mes lits sont retenus. J'attens des Cavaliers d'importance qui doivent venir loger ici ce soir. Tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de vous mettre dans ma grange. Ce ne sera pas, je pense, la première fois que vous aurez couché sur la paille. Elle ne croyoit pas si bien dire qu'elle disoit. Je ne repliquai point à son discours, et pris sagement le parti de gagner le pailler, où je m'endormis bientôt, comme un homme qui depuis longtems étoit fait à la fatigue.

CHAPITRE XIV.

De la réception que Donna Mencia lui fit à Burgos.

JE ne fus pas paresseux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'hôtesse, qui étoit déja sur pié, et qui me parut un peu moins fière et de meilleure humeur que le soir précédent. Ce que j'attribuai à la présence de trois honnêtes Archers de la Sainte Hermandad, qui s'entretenoient avec elle d'une façon très familière. Ils avoient couché dans l'hôtellerie, et c'étoit sans-doute pour ces Cavaliers d'importance que tous les lits avoient été retenus.

Je demandai dans le bourg le chemin du château où je voulois me rendre. Je m'addressai par hazard à un homme du caractère de mon hôte de Pennaflor. Il ne se contenta pas de répondre à la question que je lui fesois. Il m'apprit que Don Ambrosio étoit mort depuis trois semaines, et que la Marquise sa femme avoit pris le parti de se retirer dans un couvent de Burgos qu'il me nomma. Je marchai aussitôt vers cette ville, au-lieu de suivre la route du château, comme j'en avois dessein auparavant, et je volai d'abord au Monastere où demeuroit Donna Mencia. Je priai la Tourière de dire à cette Dame, qu'un jeune-homme nouvellement sorti des prisons d'Astorga souhaitoit de lui parler. La Tourière alla sur le champ faire ce que je desirois. Elle revint & me fit entrer dans un parloir, où je ne fus pas longtems sans voir paroître en grand deuil à la grille la veuve de Don Ambrosio.

Soyez le bien-venu, me dit cette Dame. Il y a quatre jours que j'ai écrit à une personne d'Astorga. Je lui

mandois de vous aller trouver de ma part, et de vous dire que je vous priois instamment de me venir chercher au sortir de votre prison. Je ne doutois pas qu'on ne vous élargît bientôt. Les choses que j'avois dites au Corrégidor à votre decharge, suffisoient pour cela. Aussi m'a-t-on fait réponse que vous aviez recouvré la liberté, mais qu'on ne savoit ce que vous étiez devenu. Je craignois de ne vous plus revoir, et d'être privée du plaisir de vous témoigner ma reconnoissance. Consolez-vous, ajouta-t-elle, en remarquant la honte que j'avois de me présenter à ses yeux sous un miserable habillement. Que l'état où je vous vois, ne vous fasse point de peine. Après le service important que vous m'avez rendu, je serois la plus ingrate de toutes les femmes, si je ne fesois rien pour vous. Je prétens vous tirer de la mauvaise situation où vous êtes. Je le dois, et je le puis. J'ai des biens assez considérables pour pouvoir m'aquiter envers vous sans m'incommoder.

Vous savez, continua-t-elle, mes avantures jusqu'au jour où nous fumes emprisonnés tous deux; je vais vous conter ce qui m'est arrivé depuis. Lorsque le Corrégidor d'Astorga m'eut fait conduire à Burgos, après avoir entendu de ma bouche un fidele récit de mon histoire, je me rendis au château d'Ambrosio. Mon retour y causa une extrême surprise, mais on me dit que je revenois trop tard; que le Marquis, frappé de ma fuite comme d'un coup de foudre, étoit tombé malade, et que les Médecins desespéroient de sa vie. Ce fut pour moi un nouveau sujèt de me plaindre de la rigueur de ma destinée. Cependant je le fis avertir que je venois d'arriver, puis j'entrai dans sa chambre et courus me jetter à genoux au chevet de son lit, le visage couvert de larmes, et le cœur pressé de la plus vive douleur. Qui vous ramene ici, me dit-il, dès qu'il m' appercut? venez vous contempler votre ouvrage? ne vous suffit-il pas de m'ôter la vie; faut-il, pour vous contenter, que vos yeux soient témoins de ma mort? Seigneur, lui répondis-je, Inès a dû vous dire que je fuyois avec mon premier époux; et sans le triste accident qui me l'a fait perdre, vous ne m'auriez jamais revue. En même tems je lui apris que Don Alvar avoit été tué par des vôleurs, qu'ensuite on m'avoit menée dans un souterrain. Je racontai tout le

refte; et lorfque j'eus achevé de parler, Don Ambrofio me tendit la main. C'èft affez, me dit-il tendrement, je ceffe de me plaindre de vous. Hé? dois je en effet vous faire des reproches? Vous retrouvez un époux chéri, vous m'abandonnez pour le fuivre; puis-je blâmer cette conduite? Non, Madame, j'aurois tort d'en murmurer, auffi je n'ai point voulu qu'on vous pourfuivit. Je refpectois dans votre raviffeur fes droits facrés, et le penchant même que vous aviez pour lui. Enfin je vous rends juftice, et par votre retour ici vous regagnez toute ma tendreffe. Oui, ma chere Mencia, votre prefence me comble de joie. Mais hélas! je n'en jouirai pas longtems. Je fens approcher ma dernière heure. A peine m'êtes-vous rendue, qu'il faut vous dire un éternel adieu. Mes pleurs redoublèrent à ces paroles touchantes. Je reffentis et fis éclater une affliction immodérée. Je doute que la mort de Don Alvar que j'adorois, m'ait fait verfer plus de larmes. Don Ambrofio n'avoit pas un faux preffentiment de fa mort. Il mourut dès le lendemain, et je demeurai maîtreffe du bien confidérable dont il m'avoit avantagée en m'epoufant. Je n'en prétends pas faire un mauvais ufage. On ne me vérra point, quoique je fois jeune encore, paffer dans les bras d'un troifième époux. Outre que cela ne convient, ce me femble, qu' à des femmes fans pudeur et fans délicateffe, je vous dirai que je n'ai plus de goût pour le monde. Je veux finir mes jours dans ce couvent, et en devenir une bienfaitrice.

Tel fut le difcours que me tint Donna Mencia, puis elle tira de deffous fa robe une bourfe, qu'elle me mît entre les mains, en me difant: Voila cent ducats que je vous donne, feulement pour vous faire habiller; revenez me voir après cela, je n'ai pas deffein de borner ma reconnoiffance à fi peu de chofe. Je rendis mille graces à la Dame, et lui jurai que je ne fortirois point de Burgos fans prendre congé d'elle. Enfuite de ce ferment, que je n'avois pas envie de violer, j'allai chercher une hôtellerie. J'entrai dans la première que je rencontrai. Je demandai une chambre, et pour prévenir la mauvaife opinion que ma fouquenille pouvoit encore donner de moi, je dis à l'hôte que tel qu'il me voyoit j'étois en état de bien payer mon gîte. A ces mots, l'hôte, apellé Majuelo, et grand railleur de fon naturel, me parcourant

rant des yeux depuis le haut jusqu'en bas, me répondit d'un air froid et malin, qu'il n'avoit pas besoin de cette assurance pour être persuadé que je ferois beaucoup de dépense chez lui : qu'au travers de mon habillement, il démêloit en moi quelque chose de noble ; et qu'enfin il ne doutoit pas que je ne fusse un gentilhomme fort aisé. Je vis bien que le traitre me railloit ; et pour mettre fin tout-à-coup à ses plaisanteries, je lui montrai ma bourse. Je comptai même devant lui mes ducats sur une table, et je m'aperçus que mes espèces le disposoient à juger de moi plus favorablement. Je le priai de me faire venir un tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un fripier. Il vous apportera toute sorte d'habits, et vous serez habillé sur le champ. J'approuvai ce conseil, et résolus de le suivre ; mais comme le jour étoit prêt à se fermer, je remis l'emplètte au lendemain, et je ne songeai qu'à bien souper, pour me dédommager des mauvais repas que j'avois faits depuis ma sortie du souterrain.

CHAPITRE XV.

De quelle façon s'habilla Gil Blas. Du nouveau présent qu'il reçut de la Dame. Et dans quel équipage il partit de Burgos.

ON me servit une copieuse fricassée de piés de mouton, que je mangeai presque toute entière. Je bus à proportion ; puis je me couchai. J'avois un assez bon lit, et j'espérois qu'un profond sommeil ne tarderoit guères à s'emparer de mes sens. Je ne pus toutefois fermer l'œil. Je ne fis que rêver à l'habit que je devois prendre. Que faut-il que je fasse, disois-je ? Suivrai-je mon premier dessein ? Acheterai-je une soutanelle, pour aller à Salamanque chercher une place de précepteur ! Pourquoi m'habiller en Licentié ? Ai-je envie de me consacrer à l'Etat Ecclésiastique ? Y suis je entrainé par mon pénchant ? Non. Je me sens même des inclinations très opposées à ce parti-là. Je veux porter l'épée, et tâcher de faire fortune dans le monde.

Je me résolus à prendre un habit de Cavalier. J'attendis le jour avec la dernière impatience, et ses premiers rayons ne frappèrent pas plutôt mes yeux, que je me levai.

lai. Je fis tant de bruit dans l'hôtellerie, que je réveillai tous ceux qui dormoient. J'appellai les valets, qui étoient encore au lit, et qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de se lever, et je ne leur donnai point de repos qu'ils ne m'eussent fait venir un fripier. J'en vis bientôt paroitre un qu'on m'amena. Il étoit suivi de deux garçons, qui portoient chacun un grôs paquet de toile verte. Il me salua fort civilement, et me dit: Seigneur Cavalier, vous êtes bienheureux qu'on se soit addressé à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point décrier ici mes confrères. A Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation! Mais, entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience, ils sont tous plus durs que des Juifs. Je suis le seul fripier qui ait de la morale. Je me borne à un profit raisonable. Je me contente de la livre pour sol, je veux dire du sol pour livre. Gracés au Ciel, j'exerce rondement ma profession.

Le fripier, après ce préambule, que je pris fortement au pié de la lettre, dit à ses garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toute sorte de couleurs. On m'en fit voir plusieurs de drap tout uni. Je les rejettai avec mépris, parce que je les trouvai trop modestes; mais ils m'en firent essayer un qui sembloit avoir été fait exprès pour ma taille, et qui m'éblouit, quoiqu'il fût un peu passé. C'étoit un pourpoint à manches tailladées, avec un haut-de-chausses et un manteau, le tout de velours bleu et brodé d'or. Je m'attachai à celui-là, et je le marchandai. Le fripier, qui s'apperçut qu'il me plaîsoit, me dit que j'avois le goût délicat. Vive Dieu! s'ecria-t-il, on voit bien que vous vous y connoissez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands Seigneurs du Royaume, qui ne l'a pas porté trois fois. Examinez-en le velours, il n'y en a point de plus beau; et pour la broderie, avouez que rien n'est mieux travaillé. Combien, lui disje, voulez-vous le vendre? Soixante ducats, répondit-il; je les ai refusés, ou je ne suis pas honnête homme. L'alternative étoit convaincante. J'en offris quarante-cinq, il en valoit peut-être la moitié. Seigneur Gentilhomme, reprit froidement le fripier, je ne surfais point,

je

je n'ai qu'un mot. Tenez, continua-t-il en me préſentant les habits que j'avois rebutés, prenez ceux-ci, je vous en ferai meilleur marché. Il ne feſoit qu'irriter par-là l'envie que j'avois d'acheter celui que je marchandois ; et comme je m'imaginai qu'il n'en voudroit rien rabattre, je lui comptai ſoixante ducats. Quand il vit que je les donnois ſi facilement, je crois que malgré ſa morale il fut bien faché de n'en avoir pas demandé davantage. Aſſez ſatisfait pourtant d'avoir gagné la livre pour ſol, il ſortit avec ſes garçons que je n'avois pas oubliés.

J'avois donc un manteau, un pourpoint, et un haut-de-chauſſes fort propres. Il fallut ſonger au reſte de l'habillement, ce qui m'occupa toute la matinée. J'achetai du linge, un chapeau, des bas de ſoie, des ſouliers et une épée, après quoi je m'habillai. Quel plaiſir j'avois de me voir ſi bien équipé! Mes yeux ne pouvoient, pour ainſi dire, ſe raſſaſier de mon ajuſtement. Jamais pâon n'a regardé ſon plumage avec plus de complaiſance. Dés ce jour là je fis une ſeconde viſite à Donna Mencia, qui me reçut encore d'un air très gracieux. Elle me remercia de nouveau du ſervice que je lui avois rendu. Là deſſus, grands complimens de part et d'autre. Puis me ſouhaitant toute ſorte de proſpérités, elle me dit adieu et ſe retira, ſans me donner autre choſe qu'une bague de trente piſtoles, qu'elle me pria de garder pour me ſouvenir d'elle.

Je demeurai bien ſot avec ma bague, j'avois compté ſur un préſent plus conſidérable. Ainſi, peu content de la genéroſité de la Dame, je regagnai mon hôtellerie en rêvant; mais comme j'y entrois, il y arriva un homme qui marchoit ſur mes pas, et qui ſe débaraſſant tout-à-coup de ſon manteau qu'il avoit ſur le nez, laiſſa voir un grôs ſac qu'il portoit ſous l'aiſſelle. A l'apparition du ſac qui avoit tout l'air d'être plein d'eſpèces, j'ouvris de grands yeux, auſſi-bien que quelques perſonnes qui étoient préſentes, et je crus entendre la voix d'un Séraphin, lorſque cet homme me dit, en poſant le ſac ſur une table : Seigneur Gil Blas, voilà ce que Madame la Marquiſe vous envoie. Je fis de profondes révérences au porteur, je l'accablai de civilités, et dès qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jettai ſur le ſac comme un faucon ſur la

la proie, et l'emportai dans ma chambre. Je le déliai ſans perdre de tems, et j'y trouvai mille ducats. J'achevois de les compter, quand l'hôte, qui avoit entendu les paroles du porteur, entra pour ſavoir ce qu'il y avoit dans le ſac. La vue de mes eſpèces étalées ſur une table le frappa vivement. Comment diable, s'écria-t-il, voilà bien de l'argent ! Il faut, pourſuivit-il en ſouriant d'un air malicieux, que vous ſachiez tirer bon parti des femmes. Il n'y a pas vingt quatre heures que vous êtes à Burgos, et vous avez déja des Marquiſes ſous contribution.

Ce diſcours ne me déplut point. Je fus tenté de laiſſer Majuélo dans ſon erreur, je ſentois qu'elle me feſoit plaiſir. Je ne m'étonne pas ſi les jeunes-gens aiment à paſſer pour hommes à bonnes fortunes. Cependant l'innocence des mes mœurs l'emporta ſur ma vanité. Je deſabuſai mon hôte. Je lui contai l'hiſtoire de Donna Mencia, qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis enſuite l'état de mes affaires ; et comme il paroiſſoit entrer dans mes intérêts, je le priai de m'aider des ſes conſeils. Il rêva quelque tems, puis il me dit d'un air ſérieux : Seigneur Gil Blas, j'ai de l'inclination pour vous ; & puiſque vous avez aſſez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert, je vais vous dire ſans flaterie à quoi je vous crois propre. Vous me ſemblez né pour la Cour. Je vous conſeille d'y aller, & de vous attacher à quelque grand Seigneur. Mais tâchez de vous mêler de ſes affaires, ou d'entrer dans ſes plaiſirs, autrement vous perdrez votre tems chez lui. Je connois les grands. Ils comptent pour rien le zèle & l'attachement d'un honnête homme. Ils ne ſe ſoucient que des perſonnes qui leur ſont néceſſaires. Vous avez encore une reſſource, continua-t il : vous êtes jeune, bien fait ; et quand vous n'auriez pas de l'eſprit, c'èſt plus qu'il n'en faut pour entêter une riche veuve, ou quelque jolie femme mal mariée. Si l'amour ruine des hommes qui ont du bien, il en fait ſouvent ſubſiſter d'autres qui n'en ont point. Je ſuis donc d'avis que vous alliez à Madrid, mais il ne faut pas que vous y paroiſſiez ſans ſuite. On jugelà comme ailleurs ſur les apparances, & vous n'y ſerez conſidéré qu'à proportion de la figure qu'on vous vérra faire. Je veux vous donner un valet, un domeſtique fidele,

dele, un garçon ſage, en un mot un homme de ma main. Achetez deux mules, l'une pour vous, l'autre pour lui, et partez le plutôt qu'il vous ſera poſſible.

Ce conſeil étoit trop de mon goût pour ne le pas ſuivre. Dès le lendemain j'achetai deux belles mules; j'arrêtai le valet dont on m'avoit parlé. C'étoit un garçon de trente ans, qui avoit l'air ſimple & dévot. Il me dit qu'il étoit du Royaume de Galice, & qu'il ſe nommoit Ambroiſe de Laméla. Au lieu que les autres domeſtiques ſont fort intéréſſes, celui-ci ne ſe ſoucioit point de gagner de bons gages. Il me témoigna même qu'il étoit homme à ſe contenter de ce que je voudrois bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai auſſi des bottines, avec une valiſe pour ſerrer mon linge et mes ducats. Enſuite je ſatisfis mon hôte, & le jour ſuivant je partis de Burgos avant l'aurore pour aller à Madrid.

CHAPITRE XVI.

Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter ſur la proſpérité.

NOUS couchames à Duennas la première journée, et nous arrivames la ſeconde à Valladolid ſur les quatre heures après midi. Nous deſcendimes à une hôtellerie, qui me parut devoir être une des meilleures de la ville. Je laiſſai le ſoin des mules à mon valet, et montai dans une chambre, où je fis porter ma valiſe par un garçon du logis. Comme je me ſentois un peu fatigué, je me jettai ſur mon lit ſans ôter mes bottines, & je m'endormis inſenſiblement. Il étoit preſque nuit lorſque je me réveillai. J'appellai Ambroiſe. Il ne ſe trouva point dans l'hôtellerie, mais il arriva bientôt. Je lui demandai d'où il venoit. Il me répondit d'un air pieux, qu'il ſortoit d'une Egliſe, où il étoit allé remercier le Ciel de nous avoir préſervés de tout mauvais accident depuis Burgos juſqu'à Valladolid. J'approuvai ſon action, enſuite je lui ordonnai de faire mettre à la broche un poulet pour mon ſouper.

Dans le tems que je lui donnois cet ordre, mon hôte entra dans ma chambre, un flambeau à la main. Il éclairoit une Dame qui me parut plus belle que jeune, & très riche-

richement vêtue. Elle s'appuyoit ſur un vieil Ecuyer, & un petit More lui portoit la queue. Je ne fus pas peu ſurpris, quand cette Dame, après m'avoir fait une profonde révérence, me demanda ſi par hazard je n'étois point le Seigneur Gil Blas de Santillane? Je n'eus pas ſitôt répondu qu'oui, qu'elle quitta la main de ſon Ecuyer, pour venir m'embraſſer avec un tranſport de joie qui redoubla mon étonnement. Le Ciel, s'écria-t-elle, ſoit à jamais béni de cette avanture! C'èſt vous, Seigneur Cavalier, c'èſt vous que je cherche. A ce début je me reſſouvins du paraſite de Pennaflor, & j'allois ſoupçonner la Dame d'être un franche avanturière; mais ce qu'elle ajouta, m'en fit juger plus avantageuſement. Je ſuis, pourſuivit-elle, couſine germaine de Donna Mencia de Moſquéra, qui vous a tant d'obligation. J'ai reçu ce matin une lettre de ſa part. Elle me mande qu'ayant apris que vous alliez à Madrid, elle me prie de vous bien régaler ſi vous paſſez par ici. Il y a deux heures que je parcours toute la ville. Je vais d'hôtellerie en hôtellerie m'informer des etrangers qui y ſont, & j'ai jugé ſur le portrait que votre hôte m'a fait de vous, que vous pouviez être le libérateur de ma couſine. Ah! puiſque je vous ai rencontré, continua-t-elle, je veux vous faire voir combien je ſuis ſenſible aux ſervices qu'on rend à ma famille, & particulièrement à ma chere couſine. Vous viendrez, s'il vous plait, dès ce moment loger chez moi, vous y ſerez plus commodément qu'ici. Je voulus m'en défendre, & repreſenter à la Dame que je pourrois l'incommoder chez elle; mais il n'y eut pas moyen de réſiſter à ſes inſtances. Il y avoit à la porte de l'hôtellerie un caroſſe qui nous attendoit. Elle prit ſoin elle-même d'y faire mettre ma valiſe, parce qu'il y avoit, diſoit-elle, bien des fripons à Valladolid, ce qui n'étoit que trop véritable. Enfin, je montai en caroſſe avec elle & ſon vieil Ecuyer, & me laiſſai de cette manière enlever de l'hôtellerie, au grand déplaiſir de l'hôte, qui ſe voyoit par-là privé de la dépenſe qu'il avoit compté que je ferois chez lui.

Notre caroſſe, après avoir roulé quelque tems, s'arrêta. Nous en deſcendimes pour entrer dans une aſſez grande maiſon; & nous montames dans un appartement qui n'étoit pas mal-propre, & que vingt ou trente bougies

bougies éclairoient. Il y avoit-là plusieurs domestiques, à qui la Dame demanda d'abord si Don Raphael étoit arrivé. Ils répondirent que non. Alors m'adressant la parole: Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attens mon frère, qui doit revenir ce soir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable surprise pour lui de trouver dans sa maison un homme à qui toute notre famille èst si redevable! Dans le moment qu'elle achevoit de parler ainsi, nous entendîmes du bruit, & nous apprimes en même tems qu'il étoit causé par l'arrivée de Don Raphael. Ce Cavalier parut bientôt. Je vis un jeune homme de belle taille & de fort bon air. Je suis ravie de votre retour, mon frère, lui dit la Dame. Vous m'aiderez à bien recevoir le Seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne saurions assez reconnoitre ce qu'il a fait pour Donna Mencia notre parente. Tenez, ajouta-t-elle, en lui présentant une lettre, lisez ce qu'elle m'écrit. Don Raphael ouvrit le billet, & lut tout haut ces mots. " Ma chere Camille, le Seigneur Gil Blas de
" Santillane, qui m'a sauvé l'honneur & la vie, vient de
" partir pour la Cour. Il passera sans-doute par Valla-
" dolid. Je vous conjure par le sang, & plus encore
" par l'amitié qui nous unit, de le régaler & de le rete-
" nir quelque tems chez vous. Je me flate que vous me
" donnerez cette satisfaction, & que mon libérateur re-
" cevra de vous & de Don Raphael mon cousin toute
" sorte de bons traitements. Votre affectionnée cousine,
" Donna Mencia." A Burgos, &c.

Comment, s'écria Don Raphael, après avoir lu la lettre; c'est à ce Cavalier que ma parente doit l'honneur & la vie? Ah! je rends graces au Ciel de cette heureuse rencontre. En parlant de cette sorte, il s'approcha de moi, & me serrant étroitement entre ses bras; Quelle joie, poursuivit-il, j'ai de voir ici le Seigneur Gil Blas de Santillane! Il n'étoit pas besoin que ma cousine la Marquise nous recommandât de vous régaler. Elle n'avoit seulement qu'à nous mander que vous deviez passer par Valladolid, cela suffisoit. Nous savons bien, ma sœur Camille & moi, comme il en faut user avec un homme qui a rendu le plus grand service du monde à la personne de notre famille que nous aimons le plus tendrement. Je répondis le mieux qu'il me fut possible à ces

discours

discours, qui furent suivis de beaucoup d'autres semblables, & entremêlés de mille caresses. Après quoi, s'appercevant que j'avois encore mes bottines, il me les fit ôter par ses valets.

Nous passames ensuite dans une chambre où l'on avoit servi. Nous-nous mimes à table, le Cavalier, la Dame, & moi. Ils me dirent cent choses obligeantes pendant le souper. Il ne m'échappoit pas un mot qu'ils ne le relevassent comme un trait admirable, & il falloit voir l'attention qu'ils avoient tous deux à me présenter de tous les mêts. Don Raphael buvoit souvent à la santé de Donna Mencia. Je suivois son exemple. Et il me sembloit quelquefois que Camille, qui trinquoit avec nous, me lançoit des regards qui signifioient quelque chose. Je crus même remarquer qu'elle prenoit son tems pour cela, comme si elle eut craint que son frère ne s'en apperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me persuader que la Dame en tenoit, & je me flatai de profiter de cette découverte, pour peu que je demeurasse à Valladolid. Cette espérance fut cause que je me rendis sans peine à la prière qu'ils me firent, de vouloir bien passer quelques jours chez eux. Ils me remercièrent de ma complaisance. Et la joie qu'en témoigna Camille, confirma l'opinion que j'avois qu'elle me trouvoit fort à son gré.

Don Raphael, me voyant déterminé à faire quelque séjour chez lui, me proposa de me mener à son château. Il m'en fit une description magnifique, & me parla des plaisirs qu'il prétendoit m'y donner. Tantôt, disoit-il, nous prendrons le divertissement de la chasse, tantôt celui de la pêche: & si vous aimez la promenade, nous avons des bois & des jardins délicieux. D'ailleurs nous aurons bonne compagnie, j'espère que vous ne vous ennuyerez point. J'acceptai la proposition, & il fut résolu que nous irions à ce beau château dès le jour suivant. Nous-nous levames de table, en formant un si agréable dessein. Don Raphael en parut transporté de joie. Seigneur Gil Blas, dit-il en m'embrassant, je vous laisse avec ma sœur. Je vais de ce pas donner les ordres nécessaires, & faire avertir toutes les personnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles il sortit de la chambre où nous étions, & je continuai de m'entretenir avec la

Dame, qui ne démentit point par ses discours les douces œillades qu'elle m'avoit jettées. Elle me prit la main, & regardant ma bague : Vous avez là, dit-elle, un diamant assez joli, mais il est bien petit. Vous connoissez-vous en pierreries ? Je repondis que non. J'en suis fâchée, reprit-elle, car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots, elle me montra un grôs rubis qu'elle avoit au doigt, & pendant que je le considérois elle me dit : Un de mes oncles, qui a été gouverneur dans les habitations que les Espagnols ont aux Iles Philippines, m'a donné ce rubis. Les jouailliers de Valladolid l'estiment trois cens pistoles. Je le croi rois bien, lui dis-je ; je le trouve parfaitement beau. Puisqu'il vous plait, repliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. Aussitôt elle prit ma bague, & me mit la sienne au petit doigt. Après ce troc, qui me parut une manière galante de faire un présent, Camille me serra la main, & me regarda d'un air tendre : puis rompant tout-a-coup l'entretien, elle me donna le bon soir, & se retira toute confuse, comme si elle eut eu honte de me faire trop connoître ses sentiments.

Quoique galant des plus novices, je sentis tout ce que cette retraite précipitée avoit d'obligeant pour moi, & je jugeai que je ne passerois point mal le tems à la campagne. Plein de cette idée flateuse, & de l'état brillant de mes affaires, je m'enfermai dans la chambre où je devois me coucher, après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au-lieu de songer à me reposer, je m'abandonnai aux réflexions agréables, que ma valise, qui étoit sur une table, & mon rubis m'inspirèrent. Graces au Ciel, disois-je, si j'ai été malheureux, je ne le suis plus. Mille ducats d'un côté, une bague de trois cens pistoles de l'autre, me voilà pour longtems en fonds. Majuélo ne m'a point flatté, je le vois bien. J'enflammerai mille femmes à Madrid, puisque j'ai plu si facilement à Camille. Les bontés de cette généreuse Dame se présentoient à mon esprit avec tous leurs charmes, & je goutois aussi par avance les divertissements que Don Raphael me préparoit dans son château. Cependant, parmi tant d'images de plaisir, le sommeil ne laissa pas de venir repandre sur moi ses pavots. Dès

que je me sentis assoupir, je me deshabillai & me couchai.

Le lendemain matin, lorsque je me réveillai, je m'apperçus qu'il étoit déjà tard. Je fus assez surpris de ne pas voir paroître mon valet, après l'ordre qu'il avoit reçu de moi. Ambroise, dis-je en moi-même, mon fidele Ambroise èst à l'eglise, ou bien il èst aujourd'hui fort paresseux. Mais je perdis bientôt cette opinion de lui, pour en prendre une plus mauvaise; car m'étant levé, & ne voyant plus ma valise, je le soupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes soupçons, j'ouvris la porte de ma chambre, & j'appellai l'hypocrite à plusieurs reprises. Il vint à ma voix un vieillard, qui me dit: Que souhaitez-vous, Seigneur? tous vos gens sont sortis de ma maison avant le jour. Comment de votre maison! m'écriai-je. Est-ce que je ne suis pas ici chez Don Raphael? Je ne sai ce que c'èst que ce Cavalier, dit-il. Vous êtes dans un hôtel garni, & j'en suis l'hôte. Hier au soir, une heure avant votre arrivée, la Dame qui a soupé avec vous vint ici, & arrêta cet appartement pour un grand Seigneur, disoit-elle, qui voyage *incognito*, elle m'a même payé d'avance.

Je fus alors au fait. Je sus ce que je devois penser de Camille & de Don Raphael: & je compris que mon valet, ayant une entière connoissance de mes affaires, m'avoit vendu à ces fourbes. Au-lieu de n'imputer qu'à moi ce triste incident, & de songer qu'il ne me seroit point arrivé si je n'eusse pas eu l'indiscretion de m'ouvrir à Majuélo sans necessité, je m'en pris à la fortune innocente, & maudis cent fois mon étoile. Le maitre de l'hôtel garni, à que je contai l'avanture, qu'il savoit peut-être aussi bien que moi, se montra sensible à ma douleur. Il me plaignit, & me témoigna qu'il étoit très mortifié que cette scene se fût passée chez lui; mais je crois, malgré ses démonstrations, qu'il n'avoit pas moins de part à cette fourberie que mon hôte de Burgos, à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.

CHAPITRE XVII.

Quel parti prit Gil Blas après l'avanture de l'hôtel garni.

LORSQUE j'eus bien déploré mon malheur, je fis réflexion qu'au-lieu de céder à mon chagrin, je devois plutôt me roidir contre mon mauvais sort. Je rapellai mon courage, & pour me consoler je disois en m'habillant : Je suis encore trop heureux que les fripons n'ayent pas emporté mes habits, & quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenois compte de cette discrétion. Ils avoient même été assez généreux pour me laisser mes bottines, que je donnai à l'hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avoient couté. Enfin, je sortis de l'hôtel garni, sans avoir, Dieu merci, besoin de personne pour porter mes hardes. La premiére chose que je fis, fut d'aller voir si mes mules ne seroient pas dans l'hôtellerie où j'étois descendu le jour précédent. Je jugeois bien qu'Ambroise ne les y avoit pas laissées ; & plût au Ciel que j'eusse toujours jugé aussi sainement de lui ! J'appris que dès le soir même il avoit eu soin de les en retirer. Ainsi, comptant de ne les plus revoir, non plus que ma valise, je marchois tristement dans les rues en rêvant au parti que je devois prendre. Je fus tenté de retourner à Burgos, pour avoir encore une fois recours à Donna Mencia ; mais considérant que ce seroit abuser des bontés de cette Dame, & que d'ailleurs je passerois pour une bête, j'abandonnai cette pensée. Je jurai bien aussi que dans la suite je serois en garde contre les femmes. Je me serois alors défié de la chaste Suzanne. Je jettois de tems en tems les yeux sur ma bague ; & quand je venois à songer que c'étoit un présent de Camille, j'en soupirois de douleur. Hélas ! disois-je en moi-même, je ne me connois point en rubis, mais je connois les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'aille chez un jouaillier, pour être persuadé que je suis un sot.

Je ne laissai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valoit ma bague, & j'allai la montrer à un lapidaire, qui l'estima trois ducats. A cette estimation, quoiqu'elle ne m'étonnât point, je donnai au diable la niece du gouverneur des Iles Philippines, ou plutôt je ne fis que lui en

en renouveller le don. Comme je ſortois de chez le lapidaire, il paſſa près de moi un jeune-homme qui s'arrêta pour me conſidérer. Je ne me le remis pas d'abord, quoique je le connuſſe parfaitement. Comment donc, Gil Blas, me dit-il, feignez-vous d'ignorer qui je ſuis? ces deux années ont-elles ſi fort changé le fils du barbier Nunnez, que vous le méconnoiſſez? Reſſouvenez-vous de Fabrice, votre compatriote & votre compagnon d'école. Nous avons ſi ſouvent diſputé chez le Docteur Godinez ſur les univerſaux & les degrés métaphyſiques.

Je le reconnus avant qu'il eût achevé ces paroles, & nous nous embraſſames tous deux avec tranſport. Hé, mon ami, reprit-il enſuite, que je ſuis ravi de te rencontrer! je ne puis t'exprimer la joie que j'en reſſens. Mais, pourſuivit-il d'un air ſurpris, dans quel état t'offres-tu à ma vue? Vive Dieu, te voilà vêtu comme un prince! Une belle épée, des bas de ſoie, un pourpoint & un manteau de velours relevé d'une broderie d'argent. Malepeſte! cela ſent diablement les bonnes fortunes. Je vais parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ſes largeſſes. Tu te trompes, lui dis je; mes affaires ne ſont pas ſi floriſſantes que tu te l'imagines. A d'autres, repliqua-t-il, à d'autres; tu veux faire le diſcrèt. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt, Monſieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous plait? Il me vient, lui repartis-je, d'une franche friponne. Fabrice, mon chere Fabrice, bien loin d'être la coqueluche des femmes de Valladolid, apprens, mon ami, que j'en ſuis la dupe.

Je prononçai ces dernières paroles ſi triſtement que Fabrice vit bien qu'on m'avoit joué quelque tour. Il me preſſa de lui dire pourquoi je me plaignois ainſi du beau-ſexe. Je me reſolus ſans peine à contenter ſa curioſité: mais comme j'avois un aſſez long récit à faire, & que d'ailleurs nous ne voulions pas nous ſéparer ſitôt, nous entrames dans un cabaret pour nous entretenir plus commodément. Là, je lui contai en déjeunant tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma ſortie d'Oviédo. Il trouva mes avantures aſſez bizarres; & après m'avoir témoigné qu'il prenoit beaucoup de part à la fâcheuſe ſituation où j'étois, il me dit: Il faut ſe conſoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie. Un homme d'eſprit eſt-il

 dans

dans la misère? Il attend avec patience un tems plus heureux. « Jamais, » comme dit Cicéron, « il ne doit « se laisser abattre jusqu'à ne se plus souvenir qu'il est « homme. » Pour moi, je suis de ce caractère-là. Mes disgraces ne m'accablent point. Je suis toujours au-dessus de la mauvaise fortune. Par exemple, j'aimois une fille de famille d'Oviédo, j'en étois aimé, je la demandai en mariage à son père : il me la refusa, un autre en seroit mort de douleur. Moi, admire la force de mon esprit, j'enlevai la petite personne. Elle étoit vive, étourdie, coquette ; le plaisir par conséquent la determinoit toujours au préjudice du devoir. Je la promenai pendant six mois dans le royaume de Galice ; de-là, comme je l'avois mise dans le goût de voyager, elle eut envie d'aller en Portugal ; mais elle prit un autre compagnon de voyage. Autre sujèt de desespoir. Je ne succombai point encore sous le poids de ce nouveau malheur : & plus sage que Ménélas, au-lieu de m'armer contre le Pâris qui m'avoit souflé mon Hélène, je lui sus bon gré de m'en avoir defait. Après cela, ne voulant plus retourner dans les Asturies, pour éviter toute discussion avec la justice, je m'avançai dans le royaume de Léon, dépensant de ville en ville l'argent qui me restoit de l'enlevement de mon infante : car nous avions tous deux fait notre main en partant d'Oviédo. J'arrivai à Palencia avec un seul ducat, sur quoi je fus obligé d'acheter une paire de souliers. Le reste ne me mena pas bien loin. Ma situation devint embarrassante. Je commençois même déjà à faire diète. Il fallut promtement prendre un parti. Je résolus de me mettre dans le service. Je me plaçai d'abord chez un grôs marchand de drap, qui avoit un fils libertin. J'y trouvai un asile contre l'abstinence, & en même tems un grand embarras. Le père m'ordonna d'épier son fils. Le fils me pria de l'aider à tromper son père. Il falloit opter. Je préferai la prière au commandement, & cette préference me fit donner mon congé. Je passai ensuite au service d'un vieux peintre, qui voulut par amitié m'enseigner les principes de son art ; mais en me les montrant, il me laissoit mourir de faim. Cela me dégouta de la peinture & du séjour de Palencia. Je vins à Valladolid, où par le plus grand bonheur du monde, j'entrai dans la maison d'un administrateur de

l'hôpital

l'hôpital. J'y demeure encore, & je ſuis charmé de ma condition. Le Seigneur Manuel Ordognez, mon maître, èſt un homme d'une piété profonde. Il marche toujours les yeux baiſſés avec un grôs roſaire à la main. On dit, que dès ſa jeuneſſe, n'ayant en vue que le bien des pauvres, il s'y èſt attaché avec un zèle infatigable. Auſſi ſes ſoins ne ſont-ils pas demeurés ſans récompenſe, tout lui a proſpéré. Quelle bénédiction! il s'èſt enrichi en feſant les affaires des pauvres.

Quand Fabrice m'eut tenu ce diſcours, je lui dis: Je ſuis bien-aiſe que tu ſois ſatisfait de ton ſort: mais, entre nous, tu pourrois, ce me ſemble, faire un plus beau rôle dans le monde. Tu n'y penſes pas, Gil Blas, me répondit-il. Sache que pour un homme de mon humeur, il n'y a point du ſituation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais eſt pénible, je l'avoue, pour un imbecille; mais il n'a que des charmes pour un garçon d'eſprit. Un génie ſupérieur qui ſe met en condition, ne fait pas ſon ſervice matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maiſon, pour commander plutôt que pour ſervir. Il commence par étudier ſon Maître. Il ſe prête à ſes defauts, gagne ſa confiance, et le mene enſuite par le nez. C'èſt ainſi que je me ſuis conduit chez mon Adminiſtrateur. Je connus d'abord le pélerin. Je m'apperçus qu'il vouloit paſſer pour un ſaint perſonnage. Je feignis d'en être la dupe, cela ne coute rien. Je fis plus. Je le copiai, et jouant devant lui le même rôle qu'il fait devant les autres, je trompai le trompeur, et je ſuis devenu peu à peu ſon *factotum*. J'eſpère que quelque jour je pourrai, ſous ſes auſpices, me mêler des affaires des pauvres. Peut-être ferai-je auſſi fortune, car je me ſens autant d'amour que lui pour leur bien.

Voilà de belles eſpérances, repris-je, mon cher Fabrice, et je t'en félicite. Pour moi, je reviens à mon premier deſſein. Je vais convertir mon habit brodé en ſoutanelle, me rendre à Salamanque, et là, me rangeant ſous les drapeaux de l'Univerſité, remplir l'emploi de précepteur. Beau projet, s'écria Fabrice! l'agréable imagination! Quelle folie de vouloir à ton âge te faire pédant! Sais-tu bien, malheureux! à quoi tu t'engages en prenant ce parti? Sitôt que tu ſeras placé, toute la maiſon

maiſon t'obſervera. Tes moindres actions ſeront ſcrupuleuſement examinées. Il faudra que tu te contraignes ſans ceſſe, que tu te pares d'un exterieur hypocrite, et paroiſſes poſſéder toutes les vertus. Tu n'auras preſque pas un moment à donner à tes plaiſirs. Cenſeur éternel de ton Ecolier, tu paſſeras les journées à lui enſeigner le Latin, et à le reprendre quand il dira ou fera des choſes contre la bienſéance. Après tant de peine et de contrainte, quel ſera le fruit de tes ſoins? Si le petit gentilhomme èſt un mauvais ſujèt, on dira que tu l'auras mal élevé, et les parents te renvérront ſans récompenſe, peut-étre mème ſans te payer tes appointements. Ne me parle dônc point d'un poſte de précepteur, c'èſt un bénéfice à charge d'âmes. Mais parle-moi de l'emploi d'un laquais. C'éſt un bénéfice ſimple, qui n'engage à rien. Un Maître a-t-il des vices? le génie ſupérieur qui les ſert, les flate, et ſouvent même les fait tourner à ſon profit. Un valet vit ſans inquiétude dans une bonne maiſon. Après avoir bu et mangé tout ſon ſaoul, il s'endort tranquillement comme un enfant de la famille, ſans s'embaraſſer du boucher ni du boulanger.

Je ne finirois point, mon enfant, pourſuivit-il, ſi je voulois dire tous les avantages des valets. Crois-moi, Gil Blas, perds pour jamais l'envie d'être précepteur, et ſuis mon exemple. Oui; mais, Fabrice, lui repartis-je, on ne trouve pas tous les jours des adminiſtrateurs, et ſi je me réſolvois à ſervir, je voudrois du moins n'être pas mal placé. Oh! tu as raiſon, me dit-il, et j'en fais mon affaire. Je te réponds d'une bonne condition, quand ce ne ſeroit que pour arracher un galant homme à l'Univerſité.

La miſère prochaine dont j'étois menacé, et l'air ſatisfait qu'avoit Fabrice, me perſuadant plus que ſes raiſons, je me déterminai à me mettre dans le ſervice. Là-deſſus nous ſortimes du cabaret, et mon compatriote me dit: Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adreſſent la plupart des laquais qui ſont ſur le pavé. Il a des griſons, qui l'informent de tout ce qui ſe paſſe dans les familles. Il ſait où l'on a beſoin de valets, et il tient un régitre exact, non ſeulement des places vacantes, mais même des bonnes et des mauvaiſes qualités des maîtres. C'èſt un homme qui à été frère dans je

e ſais quel couvent de religieux. Enfin, c'èſt lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adreſſe ſi ſingulier, le fils du Barbier Nunnez me mena dans un cul-de-ſac. Nous entrames dans une petite maiſon, où nous trouvames un homme de cinquante ans, qui êcrivoit ſur une table. Nous le ſaluames aſſez reſpectueuſement ; mais ſoit qu'il fût fièr de ſon naturel, ſoit que n'ayant coutume de voir que des laquais et des cochers, il eut pris l'habitude de recevoir ſon monde cavalièrement, il ne ſe leva point. Il ſe contenta de nous faire une légère inclination de tête. Il me regarda pourtant avec attention. Je vis bien qu'il étoit ſurpris qu'un jeune homme, en habit de velours brodé, voulût devenir laquais. Il avoit plutôt lieu de penſer que je venois lui en demander un. Il ne put toutefois douter longtems de mon intention, puiſque Fabrice lui dit d'abord : Seigneur Arias de Londonna, vous voulez bien que je vous préſente le meilleur de mes amis. C'èſt un garçon de famille que ſes malheurs réduiſent à la néceſſité de ſervir. Enſeignez-lui, de grace, une bonne condition, et comptez ſur ſa reconnoiſſance. Meſſieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous. Avant qu'on vous place, vous faites les plus belles promeſſes du monde. Etes-vous placés ? vous ne vous en ſouvenez plus. Comment donc, reprit Fabrice ? vous plaignez vous de moi ! n'ai-je pas bien fait les choſes ? Vous auriez pu les faire encore mieux, repartit Arias. Votre condition vaut un emploi de commis, et vous m'avez payé comme ſi je vous euſſe mis chez un auteur. Je pris alors la parole, et dis au Seigneur Arias, que pour lui faire connoître que je n'étois pas un ingrat, je voulois que la reconnoiſſance précédât le ſervice. En même tems je tirai de mes poches deux ducats que je lui donnai, avec promeſſe de n'en pas demeurer-là, ſi je me voyois dans une bonne maiſon.

Il parut content de mes manières. J'aime, dit-il, qu'on en uſe de la ſorte avec moi. Il y a, continua-t-il, d'excellens poſtes vacants. Je vais vous les nommer, et vous choiſirez celui qu'il vous plaîra. En achevant ces paroles, il mit ſes lunettes, ouvrit un régitre qui étoit

ſur

ſur ſa table, tourna quelques feuillets, et commença à lire dans ces termes : Il faut un laquais au Capitaine Torbellino, homme emporté, brutal, fantaſque. Il gronde ſans ceſſe, jure, frappe, et le plus ſouvent eſtropie ſes domeſtiques. Paſſons à un autre, m'écriai-je ; ce portrait, ce Capitaine n'èſt pas de mon gout. Ma vivacité fit ſourire Arias, qui pourſuivit ainſi ſa lecture. Donna Manuéla de Sandoval, douairière ſurannée, hargneuſe et bizarre, eſt actuellement ſans laquais. Elle n'en a qu'un d'ordinaire, encore ne le peut elle garder un jour entier. Il y a dans ſa maiſon, depuis dix ans un habit qui ſert à tous les valets qui entrent chez elle de quelque taille qu'ils ſoient. On peut dire qu'ils ne font que l'eſſayer ; car il èſt encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'ayent porté. Il manque un valet au Docteur Alvar Fannez. C'èſt un Médecin Chymiſte. Il nourrit bien ſes domeſtiques, les entretient proprement, leur donne même de grôs gages ; mais il fait ſur eux l'épreuve de ſes remedes, il y a ſouvent des places de laquais à remplir chez cet homme-là.

Oh ! je le crois bien, interrompit Fabrice en riant. Vive Dieu ! vous nous enſeignez-là de bonnes conditions. Patience, dit Arias de Londonna, nous ne ſommes pas au bout, il y a de quoi vous contenter. Là-deſſus, il continua de lire de cette ſorte : Donna Alfonſa de Solis, vieille dévote, qui paſſe les deux tiers de la journée dans l'égliſe, et qui veut que ſon valet y ſoit toujours auprès d'elle, n'a point de laquais depuis trois ſemaines. Le Licentié Sédillo, vieux Chanoine du Chapitre de cette ville, chaſſa hier au ſoir ſon valet ——Alte là, Seigneur Arias de Londonna, s'écria Fabrice en cet endroit, nous nous en tenons à ce dernier poſte. Le Licentié Sédillo èſt des amis de mon maître et je le connois parfaitement. Je ſai qu'il a pour gouvernante une vieille Béate, qu'on nomme la Dame Jacinte, et qui diſpoſe de tout chez lui. C'èſt une des meilleures maiſons de Valladolid, on y vit doucement et l'on y fait très bonne chere. D'ailleurs, le Chanoine èſt un homme infirme, un vieux gouteux, qui fera bientôt ſon teſtament, il y a un legs à eſpérer : La charmante perſpective pour un valet ! Gil Blas, ajouta-t-il en ſe tournant de mon côté, ne perdons point de tems

mo

on ami. Allons tout à l'heure chez le Licentié, je ux te présenter moi même, et te servir de répondant. ces mots, de crainte de manquer une si belle occasion, nous primes brusquement congé du Seigneur Arias, i m'assura pour mon argent que si cette condition échappoit, je pouvois compter qu'il m'en feroit trouver une aussi bonne.

LES AVANTURES

DE GIL BLAS.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

abrice mène et fait recevoir Gil Blas chez le Licentié Sédillo. Dans quel état étoit ce Chanoine. Portrait de sa Gouvernante.

NOUS avions si grande peur d'arriver trop tard chez le vieux Licentié, que nous ne fimes qu'un saut du ul-de-sac à sa maison. Nous en trouvames la porte rmée, nous frappames. Une fille de dix ans, que la ouvernante fesoit passer pour sa niece en depit de la édisance, vint ouvrir; et comme nous lui demandions l'on pouvoit parler au Chanoine, la Dame Jacinte parut. C'étoit une personne déjà parvenue à l'âge de discrétion, mais belle encore, et j'admirai particulièrement fraicheur de son teint. Elle portoit une longue robe une étoffe de laine la plus commune, avec une large einture de cuir, d'où pendoit d'un côté un trousseau de és, et de l'autre un chapelet á grôs grains. D'abord ue nous l'apperçumes, nous la saluames avec beaucoup e respect. Elle nous rendit le salut fort civilement, mais un air modeste et les yeux baissés.

J'ai appris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honête garçon au Seigneur Licentié Sédillo, et je viens lui n presenter un dont j'espère qu'il sera content. La ouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement,

fixement, et ne pouvant accorder ma broderie avec les discours de Fabrice, elle demanda si c'étoit moi qui recherchois la place vacante. Oui, lui dit le fils de Nunnez, c'èst ce jeune-homme. Tel que vous le voyez, il lui èst arrivé des disgraces qui l'obligent à se mettre en condition. Il se consolera de ses malheurs, ajouta-t-il d'un ton doucereux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maison, et de vivre avec la vertueuse Jacinte, qui mériteroit d'être la gouvernante du Patriarche des Indes. A ces mots, la vieille Béate cessa de me regarder, pour considérer le gracieux personnage qui lui parloit; et frappée de ses traits, qu'elle crut ne lui être pas inconnus: J'ai une idée confuse de vous avoir vu, lui dit-elle, aidez-moi à la débrouiller. Chaste Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'èst bien glorieux de m'être attiré vos regards. Je suis venu deux fois dans cette maison, avec mon Maître le Seigneur Manuel Ordognez, administrateur de l'hôpital. Hé justement, repliqua la gouvernante, je m'en souviens, et je vous remets. Ah! puisque vous appartenez au Seigneur Ordognez, il faut que vous soyez un garçon de bien et d'honneur. Votre condition fait votre éloge, et ce jeune-homme ne sauroit avoir un méilleur répondant que vous. Venez, poursuivit-elle, je vais vous faire parler au Seigneur Sédillo, je crois qu'il sera bien-aise d'avoir un garçon de votre main.

Nous suivimes la Dame Jacinte. Le Chanoine étoit logé en-bas, et son appartement consistoit en quatre pieces de plein pié bien boisées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la premiere, et nous y laissa pour passer dans la seconde, où étoit le Licentié. Après y avoir demeuré quelque tems en particulier avec lui pour le mettre au fait, elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous apperçumes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sous la tête, des coussins sous les bras, et les jambes appuyées sur un grôs carreau plein de duvet. Nous nous approchames de lui sans ménager les révérences; et Fabrice portant encore la parole, ne se contenta pas de redire ce qu'il avoit dit à la gouvernante: il se mit à vanter mon mérite, et s'étendit principalement sur l'honneur que je m'étois acquis chez le Docteur Godinez dans les disputes de philosophie, comme s'il eut falu que je fusse un grand philosophe pour

être

être valet d'un Chanoine. Cependant, par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laissa pas de jetter de la poudre aux yeux du Licentié, qui remarquant d'ailleurs que je ne déplaisois pas à la Dame Jacinte, dit à mon répondant: L'ami, je reçois à mon service le garçon que tu m'amenes. Il me revient assez, et je juge favorablement de ses mœurs, puisqu'il m'est présenté par un domestique du Seigneur Ordognez.

Dès que Fabrice vit que j'étois arrêté, il fit une grande révérence au Chanoine, un autre encore plus profonde à la gouvernante, et se retira fort satisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reverrions, et que je n'avois qu'à rester-là. Après qu'il fut sorti, le Licentié me demanda comment je m'appellois, pour quoi j'avois quitté ma patrie, et par ses questions il m'engagea devant la Dame Jacinte à raconter mon histoire. Je les divertis tous deux, sur-tout par le récit de ma dernière avanture. Camille et Don Raphael leur donnèrent une si forte envie de rire, qu'il en pensa couter la vie au vieux gouteux; car comme il rioit de toute sa force, il lui prit une toux si violente, que je crus qu'il alloit trépasser. Il n'avoit pas encore fait son testament. Jugez si la gouvernante fut allarmée. Je la vis tremblante, éperdue, courir au sécours de bon homme, et fesant ce qu'on fait pour soulager les enfants qui toussent, lui frotter le front et lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'une fausse allarme. Le vieillard cessa de tousser, et sa gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit: mais la Dame Jacinte, craignant une seconde toux, s'y opposa. Elle m'emmena même de la chambre du Chanoine dans une garderobe, où parmi plusieurs habits étoit celui de mon prédécesseur. Elle me le fit prendre, et mit à sa place le mien, que je n'étois pas fâché de conserver, dans l'espérance qu'il me serviroit encore. Nous allames ensuite tous deux préparer le diner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuisine. Il est vrai que j'en avois fait l'heureux apprentissage sous la Dame Léonarda, qui pouvoit passer pour une bonne cuisinière. Elle n'étoit pas toutefois comparable à la Dame Jacinte. Celle ci l'emportoit peut-être sur le cuisinier même de l'Archevêque de Tolede. Elle ex-

 celloit

celloit en tout. On trouvoit ſes biſques exquiſes, t elle ſavoit bien choiſir et mêler les ſucs de viandes qu' y feſoit entrer ; et ſes hachis étoient aſſaiſonnés d' manière qui les rendoit très agréables au goût. Qu le diner fut prêt, nous retournames dans la chambre Chanoine, où pendant que je dreſſois une table aup de ſon fauteuil, la gouvernante paſſa ſous le menton vieillard une ſerviette, et la lui attacha aux épaules. moment après je ſervis un potage, qu'on auroit pu p ſenter au plus fameux Directeur de Madrid, et d entrées qui auroient eu de quoi piquer la ſenſualité d Viceroi, ſi la Dame Jacinte n'y eut pas epargné les ces, de peur d'irriter la goute du Licentié. A la vu ces bons plats, mon vieux maître, que je croyois per de tous ſes membres, me montra qu'il n'avoit pas core entièrement perdu l'uſage de ſes bras. Il s'en pour ſe débaraſſer de ſon oreiller et de ſes couſſins, e diſpoſa gayement à manger. Quoique la main lui tr blât, elle ne refuſa pas le ſervice. Il la feſoit aller venir aſſez librement, de façon pourtant qu'il répan ſur la nape et ſur ſa ſerviette, la moitié de ce qu'il p toit à ſa bouche. J'ôtai la biſque lorſqu'il n'en vo plus, et j'apportai une perdris flanquée de deux cai rôties que la Dame Jacinte lui dèpeça. Elle avoit ſoin de lui faire boire de tems en tems de grands c de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent larg profonde, qu'elle lui tenoit comme à un enfant de qu mois. Il s'acharna ſur les entrées, et ne fit pas m d'honneur aux petits piés. Quand il ſe ſut bien e fré, la Béate lui détacha ſa ſerviette, lui remit ſon iller et ſes couſſins ; puis le laiſſant dans ſon fauteuil g ter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire a le diner, nous deſſervimes, et nous allames manger à tre tour.

Voilà de quelle manière dinoit tous les jours n Chanoine, qui étoit peut-être le plus grand mangeur chapitre. Mais il ſoupoit plus légèrement. Il ſe c tentoit d'un poulet et de quelques compotes de fr Je feſois bonne chere dans cette maiſon, j'y menois u vie très douce. Je n'y avois qu'un deſagrément : c qu'il me falloit veiller mon maître, et paſſer la nuit co me une garde-malade ; outre une retention d'urine qui l

bligé

ligeoit à demander dix fois par heure ſon pot de chambre, il étoit ſujèt à ſuer ; et quand cela arrivoit, je lui changeois de chemiſe. Gil Blas, me dit-il dès la ſeconde nuit, tu as de l'addreſſe et de l'activité. Je prévois que je m'accommoderai bien de ton ſervice. Je te recommande ſeulement d'avoir de la complaiſance pour la Dame Jacinte. C'èſt une fille qui me ſert depuis quinze années, avec un zèle tout particulier. Elle a un ſoin de ma perſonne, que je ne puis aſſez reconnoître. Auſſi je te l'avoue elle m'èſt plus chere que toute ma famille. J'ai chaſſé de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre ſœur. Il n'avoit aucune conſideration pour cette pauvre fille, et bien loin de rendre juſtice à l'attachement ſincere qu'elle a pour moi, l'inſolent la traitoit de fauſſe dévote ; car aujourd'hui la vertu ne paroit qu' hypocriſie aux jeunes-gens. Graces au Ciel, je me ſuis défait de ce maraud-là. Je préfere au droit du ſang l'affection qu'on me témoigne, et je ne me laiſſe prendre ſeulement que par le bien qu'on me fait. Vous avez raiſon, Monſieur, dis-je alors au Licentié. La reconnoiſſance doit avoir plus de force ſur nous que les loix de la Nature. Sans doute, reprit-il, et mon teſtament fera bien voir que je ne me ſoucie guères de mes parents. Ma gouvernante y aura bonne part ; et tu n'y ſeras point oublié, ſi tu continues comme tu commences à me ſervir. Le valet que j'ai mis hier dehors, a perdu, par ſa faute, un bon legs. Si ce miſerable ne m'eut pas obligé par ſes manières à lui donner ſon congé, je l'aurois enrichi ; mais c'étoit un orgueilleux qui manquoit de reſpect à la Dame Jacinte, un pareſſeux qui craignoit la peine. Il n'aimoit point à me veiller, et c'étoit pour lui une choſe bien fatigante, que de paſſer les nuits à me ſoulager. Ah le malheureux, m'écriai-je, comme ſi le génie de Fabrice m'eut inſpiré ! il ne méritoit pas d'être auprès d'un auſſi honnête-homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir, doit avoir un zèle infatigable. Il doit ſe faire un plaiſir de ſon devoir, et ne ſe pas croire occupé, lors même qu'il ſue ſang et eau pour vous.

Je m'apperçus que ces paroles plurent fort au Licentié. Il ne fut pas moins content de l'aſſurance que je lui donnai d'être toujours parfaitement ſoumis aux volontés de

la Dame Jacinte. Voulant donc paſſer pour un valet que la fatigue ne pouvoit rebuter, je feſois mon ſervice de la meilleure grace qu'il m'étoit poſſible. Je ne me plaignois point d'être toutes les nuits ſur pié. Je ne laiſſois pas pourtant de trouver cela très déſagréable; et ſans le lègs dont je repaiſſois mon eſpérance, je me ſerois bientôt dégouté de ma condition. Je me repoſois, à la vérité, quelques heures pendant le jour. La gouvernante, je lui dois cette juſtice, avoit beaucoup d'égards pour moi; ce qu'il falloit attribuer au ſoin que je prenois de gagner ſes bonnes graces par des manières complaiſantes et reſpectueuſes. Etois-je à table avec elle et ſa nièce, qu'on appelloit Inéſille? je leur changeois d'aſſiéttes, je leur verſois à boire, j'avois une attention toute particulière à les ſervir. Je m'inſinuai par-là dans leur amitié. Un jour que la Dame Jacinte étoit ſortie pour aller à la proviſion, me voyant ſeul avec Inéſille, je commençai à l'entretenir. Je lui demandai ſi ſon père et ſa mère vivoient encore? Oh que non, me repondit-elle. Il y a bien longtems, bien longtems, qu'ils ſont morts; car ma bonne tante me l'a dit, et je ne les ai jamais vus. Je crus pieuſement la petite fille, quoique ſa réponſe ne fût pas catégorique; et je la mis ſi bien en train de parler, qu'elle m'en dit plus que je n'en voulois ſavoir. Elle m'apprit, ou plutôt je compris par les naïvetés qui lui échappèrent, que ſa bonne tante avoit un bon ami, qui demeuroit auſſi auprès d'un vieux Chanoine, dont il adminiſtroit le temporel; et que ces heureux domeſtiques comptoient d'aſſembler les dépouilles de leurs maîtres, par un hymenée dont ils goutoient les douceurs par avance. J'ai déjà dit que la Dame Jacinte, quoiqu'un peu ſurannée, avoit encore de la fraîcheur. Il eſt vrai qu'elle n'épargnoit rien pour ſe conſerver. Outre qu'elle prenoit tous les matins un cliſtère, elle avaloit pendant le jour et en ſe couchant d'excellents coulis. De plus, elle dormoit tranquillement la nuit, tandis que je veillois mon maître. Mais ce qui peut-être contribuoit encore plus que toutes ces choſes à lui rendre le teint frais, c'étoit, à ce que me dit Inéſille, une fontaine qu'elle avoit à chaque jambe.

CHAPITRE II.

De quelle manière le Chanoine, étant tombé malade, fut traité; ce qu'il en arriva; et ce qu'il laissa par testament à Gil Blas.

JE servis pendant trois mois le Licentié Sédillo, sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me fesoit passer. Au bout de ce tems-la il tomba malade. La fièvre le prit: et avec le mal qu'elle lui causoit, il sentit irriter sa goute. Pour la première fois de sa vie, qui avoit été longue, il eut recours aux Médecins. Il demanda le Docteur Sangrado, que tout Valladolid regardoit comme un Hippocrate. La Dame Jacinte auroit mieux aimé que le Chanoine eût commencé par faire son testament, elle lui en toucha même quelques mots; mais outre qu'il ne se croyoit pas encore proche de sa fin, il avoit de l'opiniâtreté en certaines choses. J'allai donc chercher le Docteur Sangrado, je l'amenai au logis. C'étoit un grand homme sèc et pâle, et qui depuis quarante ans pour le moins occupoit le cizeau des Parques. Ce savant Médecin avoit l'exterieur grave. Il pesoit ses discours, et donnoit de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnements paroissoient géométriques, et ses opinions fort singulières.

Après avoir observé mon maître, il lui dit d'un air doctoral: Il s'agit ici de supléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres, à ma place, ordonneroient sans-doute des remedes salins, urineux, volatils, et qui pour la plûpart participent du souffre et du mercure. Mais les purgatifs et les sudorifiques sont des drogues pernicieuses. Toutes les préparations chymiques ne semblent faites que pour nuire. J'emploie des moyens plus simples et plus sûrs. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes vous accoutumé? Je mange ordinairement, répondit le Chanoine, des bisques et des viandes succulentes. Des bisques et des viandes succulentes, s'écria le Docteur avec surprise! Ah vraiment je ne m'étonne point si vous êtes malade! Les mêts délicieux sont des plaisirs empoisonnés, ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus surement. Il faut que vous renonciez aux

aliments de bon gout. Les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Comme le sang èst insipide, il veut des mêts qui tiennent de sa nature. Et buvez-vous du vin, ajouta-t-il ? Oui, dit le Licentié, du vin trempé. Oh trempé, tant qu'il vous plaira, reprit le Médecin! Quel déréglement! Voilà un régime épouvantable! Il y a longtems que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous? J'entre dans ma soixante & neuvieme année, répondit le Chanoine. Justement, reliqua le Médecin, une vieillesse anticipée èst toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bu que de l'eau claire toute votre vie, et que vous-vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites par exemple, vous ne seriez pas présentement tourmenté de la goutte, et tous vos membres feroient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespére pas toutefois de vous remettre sur pié, pourvu que vous-vous abandonniez à mes ordonnances. Le Licentié promit de lui obéir en toutes choses.

Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il me nomma; et fit tirer à mon maitre six bonnes palettes de sang, pour commencer à supléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au chirurgien: Maitre Martin Onnez, revenez dans trois heures en faire autant, et demain vous recommencerez. C'èst une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie. On ne peut trop saigner un malade. Comme il n'èst obligé à aucun mouvement ou exercice considérable, et qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi. La vie dans tous les deux ne consiste que dans le pouls et dans la respiration. Lorsque le Docteur eut ordonné de fréquentes et copieuses saignés, il dit qu'il falloit aussi donner au Chanoine de l'eau chaude à tout moment; assurant que l'eau bue en abondance pouvoit passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite, en disant d'un air de confiance à la Dame Jacinte et à moi, qu'il répondoit de la vie du malade, si on le traitoit de la manière qu'il venoit de prescrire. La gouvernante, qui jugeoit peut-être autrement que lui de sa méthode, protesta qu'on la suivroit avec exactitude. En effet, nous mimes promtement de l'eau à chauffer; et comme le Médecin nous avoit recommandé sur toutes

choses

choses de ne la point épargner, nous en fimes d'abord boire à mon maitre deux ou trois pintes à longs traits. Un heure après, nous réiterames ; puis retournant encore de tems en tems à la charge, nous versâmes dans son estomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le chirurgien nous secondant par la quantité de sang qu'il tiroit, nous réduisimes en moins de deux jours le vieux Chanoine à l'extrémité.

Ce bon ecclésiastique n'en pouvant plus, comme je voulois lui faire avaler encore un grand verre du spécifique, me dit d'un voix foible : Arrête, Gil Blas, ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir, malgré la vertu de l'eau ; et quoiqu'il me reste à peine une goutte de sang, je ne m'en porte pas mieux pour cela. Ce qui prouve bien que le plus habile Médecin du monde ne sauroit prolonger nos jours, quand leur terme fatal èst arrivé. Va me chercher un Notaire, je veux faire mon testament. A ces derniers mots, que je n'étois pas fâché d'entendre, j'affectai de paroître fort triste, et cachant l'envie que j'avois de m'acquiter de la commission qu'il me donnoit : Hé ! mais, Monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas si bas, Dieu merci, que vous ne puissiez vous relever. Non non, repartit-il, mon enfant, c'en èst fait. Je sens que la goutte remonte, et que la mort s'approche, hâte-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'apperçus effectivement qu'il changeoit à vue d'œil, et la chose me parut si pressante que je sortis vite pour faire ce qu'il m'ordonnoit, laissant auprès de lui la Dame Jacinte, qui craignoit encore plus que moi qu'il ne mourût sans tester. J'entrai dans la maison du premier Notaire dont on m'enseigna la demeure, et le trouvant chez lui : Monsieur, lui dis-je, le Licentié Sédillo mon maitre tire à sa fin, il veut faire écrire ses dernières volontés, il n'y a pas un moment à perdre. Le Notaire étoit un petit vieillard gai qui se plaîsoit à railler. Il me demanda quel Médecin voyoit le Chanoine. Je lui répondis que c'étoit le Docteur Sangrado. A ce nom, prénant brusquement son manteau et son chapeau ; Vive Dieu ! s'écria-t-il, partons donc en diligence ; car ce Docteur èst si expéditif, qu'il ne donne pas le tems à ses malades d'appeller des Notaires. Cet homme-là m'a souflé bien des testamens.

En

En parlant de cette ſorte, il s'empreſſa de ſortir avec moi ; et pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis : Monſieur, vous ſavez qu'un teſtateur mourant manque ſouvent de memoir. Si par hazard mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire ſouvenir de mon zèle. Je le veux bien, mon enfant, me répondit le petit Notaire, tu peux compter là-deſſus. Je l'exhorterai même à te donner quelque choſe de conſiderable, pour peu qu'il ſoit diſpoſé a reconnoître tes ſervices. Le Licentié, quand nous arrivames dans ſa chambre, avoit encore tout ſon bon ſens. La Dame Jacinte, le viſage baigné de pleurs de commande, étoit auprès de lui. Elle venoit de jouer ſon rôle, et de préparer le bon-homme à lui faire beaucoup de bien. Nous laiſſames le Notaire ſeul avec mon maître, et paſſames elle et moi dans l'antichambre, où nous rencontrames le Chirurgien, que le Médecin envoyoit pour faire une nouvelle et dernière ſaignée. Nous l'arrêtames. Attendez, Maître Martin, lui dit la gouvernante, vous ne ſauriez entrer préſentement dans la chambre du Seigneur Sédillo. Il va dicter ſes dernières volontés à un Notaire qui èſt avec lui. Vous le ſaignerez quand il aura fait ſon teſtament.

Nous avions grande peur, la Béate & moi, que le Licentié ne mourût en teſtant ; mais par bonheur, l'acte qui cauſoit notre inquiétude ſe fit. Nous vimes ſortir le Notaire, qui me trouvant ſur ſon paſſage, me frappa ſur l'épaule, & me dit en ſouriant, on n'a point oublié Gil Blas. A ces mots, je reſſentis une joie toute des plus vives, & je ſus ſi bon gré à mon maître de s'être ſouvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après ſa mort, qui ne manqua pas d'arriver bientôt ; car le chirurgien l'ayant encore ſaigné, le pauvre vieillard, qui n'étoit déjà que trop affoibli, expira preſque dans le moment. Comme il rendoit les derniers ſoupirs, le Médecin parut & demeura un peu ſot, malgré l'habitude qu'il avoit de dépêcher ſes malades. Cependant, loin d'imputer la mort du Chanoine à la boiſſon & aux ſaignées, il ſortit en diſant d'un air froid, qu'on ne lui avoit pas tiré aſſez de ſang, ni fait boire aſſez d'eau chaude. L'executeur de la haute médecine, je veux dire le Chirurgien,

rurgien, voyant auſſi qu'on n'avoit plus beſoin de ſon miniſtère, ſuivit le Docteur Sangrado.

Sitôt que nous vimes le patron ſans vie, nous fimes, Dame Jacinte, Inéſille, & moi, un concert de cris funèbres, qui fut entendu de tout le voiſinage. La Béate ſur tout, qui avoit le plus grand ſujèt de ſe réjouir, pouſſoit des accents ſi plaintifs, qu'elle ſembloit être la perſonne du monde la plus touchée. Dans un inſtant la chambre ſe remplit de gens, moins attirés par la compaſſion que par la curioſité. Les parents du défunt n'eurent pas plutôt vent de ſa mort, qu'ils vinrent fondre au logis, et faire mettre le ſéellé par-tout. Ils trouvèrent la gouvernante ſi affligée, qu'ils crurent d'abord que le Chanoine n'avoit point fait de teſtament. Mais ils apprirent bientôt qu'il y en avoit un, revêtu de toutes les formalités néceſſaires ; et lorſqu'on vint à l'ouvrir, et qu'ils virent que le teſtateur avoit diſpoſé de ſes meilleurs effets en faveur de la Dame Jacinte et de la petite fille, ils firent ſon oraiſon funebre dans des termes peu honorables à ſa mémoire. Ils apoſtrophèrent en même tems la Béate, et me donnèrent auſſi quelques louanges. Il faut avouer que je les meritois bien. Le Licentié, devant Dieu ſoit ſon âme, pour m'éngager à me ſouvenir de lui toute ma vie, s'expliquoit ainſi pour mon compte, par un article de ſon teſtament : *Item, puiſque Gil Blas eſt un garçon qui a dejà de la Littérature, pour achever de le rendre ſavant, je lui laiſſe ma Bibliotheque, tous mes livres, et mes manuſcrits ſans aucune exception.*

J'ignorois où pouvoit être cette prétendue Bibliotheque, je ne m'étois point apperçu qu'il y en eut dans la maiſon. Je ſavois ſeulement qu'il y avoit quelques papiers avec cinq ou ſix volumes ſur deux petits ais de ſapin, dans le cabinet de mon maître. C'étoit-là mon lègs. Encore les livres ne pouvoient-ils m'être d'une grande utilité. L'un avoit pour titre, *Le Cuiſinier Parfait ;* l'autre traitoit de l'*Indigeſtion*, et de la *Manière de la guérir* ; et les autres étoient les quatre parties du *Bréviaire*, que les vers avoient rongés à demi. A l'égard des manuſcrits, le plus curieux contenoit toutes les pieces d'un procés que le Chanoine avoit eu autrefois pour ſa Prebende. Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention

tention qu'il n'en méritoit, je l'abandonnai aux parents qui me l'avoient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étois revêtu, et je repris le mien, bornant à mes gages le fruit de mes ſervices. J'allai chercher enſuite une autre maiſon. Pour la Dame Jacinte, outre les ſommes qui lui avoient été léguées, elle eut encore de bonnes nippes, qu'à l'aide de ſon bon ami elle avoit détournées pendant la maladie du Licentié.

CHAPITRE III.

Gil Blas s'engage au ſervice du Docteur Sangrado, et devient un célebre Médecin.

JE réſolus d'aller trouver le Seigneur Arias de Londonna, et de choiſir dans ſon régitre une nouvelle condition: mais comme j'étois prêt d'entrer dans le cul-de-ſac où il demeuroit, je rencontrai le Docteur Sangrado, que je n'avois point vu depuis le jour de la mort de mon maître, et je pris la liberté de le ſaluer. Il me remit dans le moment, quoique j'euſſe changé d'habit, et témoignant quelque joie de me voir: He! te voilà, mon enfant, me dit-il, je penſois à toi tout-à-l'heure. J'ai beſoin d'un bon garçon pour me ſervir, et je ſongeois que tu ſerois bien mon fait, ſi tu ſavois lire et écrire. Monſieur, lui repondis-je, ſur ce pié-là je ſuis donc votre affaire. Cela étant, reprit-il, tu ès l'homme qu'il me faut. Viens chez moi, tu n'y auras que de l'agrément, je te traiterai avec diſtinction, je ne te donnerai point de gages, mais rien ne te manquera. J'aurai ſoin de t'entretenir proprement, et je t'enſeignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu ſeras plutôt mon éleve que mon valet.

J'acceptai la propoſition du Docteur, dans l'eſpérance que je pourrois, ſous un ſi ſavant maître, me rendre illuſtre dans la médecine. Il me mena chez lui ſur le champ, pour m'inſtaller dans l'emploi qu'il me deſtinoit; et cet emploi conſiſtoit à écrire le nom et la demeure des malades, qui l'envoyoient chercher, pendant qu'il étoit en ville. Il y avoit pour cet effet au logis un régitre, dans lequel une vieille ſervante, qu'il avoit pour tout domeſtique, marquoit les adreſſes; mais outre qu'elle ne ſavoit point l'ortographie, elle écrivoit ſi mal qu'on ne

pouvoit

pouvoit le plus souvent déchifrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre, qu'on pouvoit justement appeller un régitre mortuaire, puisque les gens dont je prenois les noms mouroient presque tous. J'inscrivois, pour ainsi parler, les personnes qui vouloient partir pour l'autre monde, comme un commis dans un bureau de voiture publique écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avois souvent la plume à la main, parce qu'il n'y avoit point en ce tems-là de Médecin à Valladolid plus accrédité que le Docteur Sangrado. Il s'étoit mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux soutenu d'un air imposant, et par quelques cures heureuses qui lui avoient fait plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

Il ne manquoit pas de pratique, ni par consequent de bien. Il n'en fesoit pas toutefois meilleure chère. On vivoit chez lui très frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites, ou du fromage. Il disoit que ces aliments étoient les plus convenables à l'estomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'èst-à-dire, à être broyés plus aisément. Néanmoins, quoiqu'il les crût de facile digestion, il ne vouloit point qu'on s'en rassasiât, en quoi certes il se montroit fort raisonnable. Mais s'il nous défendoit, à la servante et à moi, de manger beaucoup, en récompense il nous permettoit de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus, il nous disoit quelquefois : Buvez, mes enfants. La santé consiste dans la souplesse et l'humectation des parties. Buvez de l'eau abondamment, c'èst un dissolvant universel, l'eau fond tous les sels. Le cours du sang èst-il ralenti ? elle le précipite. Est-il trop rapide ? elle en arrête l'impétuosité. Notre Docteur étoit de si bonne foi là-dessus, qu'il ne buvoit jamais lui-même que de l'eau, quoiqu'il fût dans un âge avancé. Il definissoit la vieillesse, une phtisie naturelle, qui nous desseche et nous consume ; et sur cette définition, il déploroit l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il soutenoit que le vin les use et les detruit ; et disoit fort éloquemment, que cette liqueur funeste èst pour eux, comme pour tout le monde, un ami qui trahit, et un plaisir qui trompe.

Malgré ces beaux raisonnemens, après avoir été huit jours dans cette maison, il me prit un cours de ventre, et je commençai à sentir de grands maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel, et à la mauvaise nourriture que je prenois. Je m'en plaignis à mon maître, dans la pensée qu'il pourroit se relâcher, et me donner un peu de vin à mes repas; mais il étoit trop ennemi de cette liqueur pour me l'accorder. Si tu te sens, me dit-il, quelque dégout pour l'eau pure, il y a des sécours innocents pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses. La sauge, per exemple, et la véronique, léur donnent un gout délectable; et si tu veux les rendre encoré plus délicieuses, tu n'as qu'ay mêler de la fleur d'œillet, du romarin, ou du coquelicot.

Il avoit beau vanter l'eau, et m'enseigner le sécrèt d'en composer des bruvages exquis, j'en buvois avec tant de modération que s'en étant apperçu il me dit: Hé vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé. Tu ne bois pas assez, mon ami. L'eau prise en petite quantité ne sert qu'à developper les parties de la bile, et qu'à leur donner plus d'activité; au lieu qu'il les faut noyer par un délayant copieux. Ne crains pas, mon enfant, que l'abondance de l'eau affoiblisse ou refroidisse ton estomac. Loin de toi cette terreur panique, que tu te fais peut-être de la boisson fréquente. Je te garantis de l'évenement; et si tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre, Celse même t'en sera garant. Cet Oracle Latin fait un éloge admirable de l'eau. Ensuite il dit en termes exprès, que ceux que pour boire du vin s'excusent sur la foiblesse de leur estomac, font une injustice manifeste à ce viscère, et cherchent à couvrir leur sensualité.

Comme j'aurois eu mauvaise grace de me montrer indocile en entrant dans la carrière de la médecine, je parus persuadé qu'il avoit raison. J'avouerai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau sur la garantie de Celse. Ou plutôt je commençai à noyer la bile, en buvant copieusement de cette liqueur; et quoique de jour en jour je m'en sentisse plus incommodé, le préjugé l'emportoit sur l'expérience. J'avois, comme on voit, une heureuse disposition à devenir médecin.

decin. Je ne pus pourtant réſiſter toujours à la violence de mes maux, qui s'acrurent à un point, que je pris enfin la réſolution de ſortir de chez le Docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi, qui me fit changer de ſentiment. Ecoute, mon enfant, me dit-il un jour, je ne ſuis point de ces maîtres durs et ingrats, qui laiſſent vieillir leurs domeſtiques dans la ſervitude, avant que de les récompenſer. Je ſuis content de toi. Je t'aime; et ſans attendre que tu m'ayes ſervi plus longtems, je vais faire ton bonheur. Je veux tout-à-l'heure te découvrir le fin de l'art ſalutaire que je profeſſe depuis tant d'années. Les autres médecins en font conſiſter la connoiſſance dans mille ſciences pénibles; et moi, je prétends, t'abréger un chemin ſi long, et t'épargner la peine d'étudier la phyſique, la pharmacie, la botanique, et l'anatomie. Sache, mon ami, qu'il ne faut que ſaigner, et faire boire de l'eau chaude. Voilà le ſécrèt de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce merveilleux ſécrèt que je te révele, et que la Nature, impénétrable à mes confrères, n'a pu dérober à mes obſervations, èſt renfermé dans ces deux points, dans la ſaignée et dans la boiſſon fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu ſais la médecine à fond; et profitant du fruit de ma longue experience, tu deviens tout d'un coup auſſi habile que moi. Tu peux, continua-t-il, me ſoulager préſentement. Tu tiendras le matin notre regitre, et l'après-midi tu ſortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai ſoin de la Nobleſſe et du Clergé, tu iras pour moi dans les maiſons du tiers état où l'on m'appellera; et lorſque tu auras travaillé quelque tems, je te ferai agréger à notre corps. Tu ès ſavant, Gil Blas, avant que d'être médecin; au lieu que les autres ſont longtems médecins, et la plûpart toute leur vie, avant que d'être ſavants.

Je remerciai le Docteur de m'avoir ſi promptement rendu capable de lui ſervir de ſubſtitut; et pour reconnoître les bontés qu'il avoit pour moi, je l'aſſurai que je ſuivrois toute ma vie ſes opinions, quand elles ſeroient contraires à celles d'Hippocrate. Cette aſſurance pourtant n'étoit pas tout-à-fait ſincere. Je diſapprouvois ſon ſentiment ſur l'eau, et je me propoſois de boire tous les jours du vin en allant voir mes malades. Je pendis au

croc une ſeconde fois mon habit, pour en prendre un de mon maître, et me donner l'air d'un Médecin. Après quoi je me diſpoſai à exercer la médecine aux depens de qui il appartiendroit. Je débutai par un Alguazil, qui avoit une pleureſie. J'ordonnai qu'on le ſaignât ſans miſéricorde, et qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai enſuite chez un pâtiſſier, à qui la goutte feſoit pouſſer de grans cris. Je ne ménageai pas plus ſon ſang que celui de l'Alguazil, et je ne lui défendis point la boiſſon. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances ; ce qui me fit prendre tant de goût à la profeſſion, que je ne demandai plus que plaie et boſſe. En ſortant de la maiſon du pâtiſſier, je rencontrai Fabrice, que je n'avois point vu depuis la mort du Licentié Sédillo. Il me regarda pendant quelques moments avec ſurpriſe, puis il ſe mit à rire de toute ſa force en ſe tenant les côtés. Ce n'étoit pas ſans raiſon. J'avois un manteau qui traînoit à terre, avec un pourpoint et un haut-de-chauſſe quatre fois plus longs et plus larges qu'il ne falloit. Je pouvois paſſer pour une figure originale. Je le laiſſai s'épanouir la rate, non ſans être tenté de ſuivre ſon exemple ; mais je me contraignis pour garder le *decorum* dans la rue, & mieux contrefaire le Médecin, qui n'èſt pas un animal riſible. Si mon air ridicule avoit excité les ris de Fabrice, mon ſerieux les redoubla, et lorſqu'il s'en fut bien donné : Vive Dieu, Gil Blas, me dit-il, te voilà plaiſamment équipé ! Qui diable t'a déguiſé de la ſorte ? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, tout beau, reſpecte un nouvel Hippocrate. Apprends que je ſuis le ſubſtitut du Docteur Sangrado, qui èſt le plus fameux Médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois ſemaines. Il m'a montré la médecine à fond ; et comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le ſoulager. Il va dans les grandes maiſons, et moi dans les petites. Fort bien, reprit Fabrice : c'eſt-à-dire, qu'il t'abandonne le ſang du peuple, et ſe reſerve celui des perſonnes de qualité. Je te félicite de ton partage. Il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand monde. Vive un Médecin de faux-bourg ! ſes fautes ſont moins en vue, et ſes aſſaſſinats ne font point de bruit. Oui, mon enfant, ajouta-t-il, ton ſort me paroit digne d'envie ;

d'envie ; et pour parler comme Alexandre, si je n'étois pas Fabrice, je voudrois être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du barbier Nunnez qu'il n'avoit pas tort de vanter le bonheur de ma condition présente, je lui montrai les réaux de l'Alguazil & du pâtissier ; puis nous entrames dans un cabaret, pour en boire une partie. On nous apporta d'assez bon vin, que l'envie d'en gouter me fit trouver encore meilleur qu'il n'étoit. J'en bus à longs traits, et n'en déplaise à l'Oracle Latin, à mesure que j'en versois dans mon estomac, je sentois que ce viscère ne me savoit pas mauvais gré des injustices que je lui fesois. Nous demeurames longtems dans ce cabaret, Fabrice et moi. Nous y rîmes bien aux dépens de nos maîtres, comme cela se pratique entre les valets. Ensuite, voyant que la nuit approchoit, nous nous séparames, après nous être promis mutuellement que l'après-dinée de jour suivant nous-nous retrouverions au même lieu.

CHAPITRE IV.

Gil Blas continue d'exercer la Médecine avec autant de succès que de capacité. Avanture de la Bague retrouvée.

JE ne fus pas sitôt au logis, que le Docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avois vus, & lui remis entre les mains huit réaux, qui me restoient des douze que j'avois reçus pour mes ordonnances. Huit réaux! me dit-il, après les avoir comptés, c'est peu de chose pour deux visites ; mais il faut tout prendre, aussi les prit il presque tous. Il en garda six, et me donnant les deux autres : Tiens, Gil Blas, poursuivit-il, voilà pour commencer à te faire un fond, je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu seras bientôt riche, mon ami ; car il y aura, s'il plait à Dieu, bien des maladies cette année.

J'avois lieu d'être content de mon partage, puisqu'ayant dessein de retenir toujours le quart de ce que je recevrois en ville, & touchant encore le quart du reste ; c'étoit, si l'Arithmétique èst une Science certaine, la moitié du tout qui me revenoit. Cela m'inspira une nouvelle ardeur pour la médecine. Le lendemain, dès que j'eus diné, je repris mon habit de substitut, & me remis

en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avois inscrits, & je les traitai tous de la même manière, quoiqu'ils eussent des maux différents. Jusques-là les choses s'étoient passées sans bruit, et personne, graces au Ciel, ne s'étoit encore révolté contre mes ordonnances. Mais quelque excellente que soit la pratique d'un Médecin, elle ne sauroit manquer de censeurs. J'entrai chez un marchand epicier, qui avoit un fils hydropique. J'y trouvai un petit Médecin brun, qu'on nommoit le Docteur Cuchillo, & qu'un parent du maître de la maison venoit d'amener. Je fis de profondes révérences à tout le monde, & particulierement au personnage que je jugeai qu'on avoit appéllé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissoit. Il me salua d'un air grave, puis m'ayant envisagé quelques moments avec beaucoup d'attention, Seigneur Docteur, me dit-il, je vous prie d'excuser ma curiosité : je croyois connoître tous le Médecins de Valladolid mes confrères, & je vous avoue que vos traits me sont inconnus : il faut que vous soyez venu vous établir dans cette ville depuis très peu de tems. Je répondis que j'étois un jeune praticien, et que je ne travaillois encore que sous les auspices du Docteur Sangrado. Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embrassé la méthode d'un si grand-homme. Je ne doute point que vous ne soyez déjà très habile, quoique vous paroissiez fort jeune. Il dit cela d'un air si naturel, que je ne savois s'il avoit parlé sérieusement, ou s'il s'étoit moqué de moi ; et je rêvois à ce que je devois lui repliquer, lorsque l'epicier prenant ce moment pour parler, nous dit : Messieurs, je suis persuadé que vous savez parfaitement l'un et l'autre l'Art de la Médecine. Examinez, s'il vous plait, mon fils, et ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir.

Là-dessus le petit Médecin se mit à observer le malade, après m'avoir fait remarquer tous les symptomes qui découvroient la nature de la maladie, il me demanda de quelle manière je pensois qu'on dût le traiter. Je suis d'avis, répondis-je, qu'on le saigne tous les jours, & qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment. A ces paroles, le petit Médecin me dit, en souriant d'un air plein de malice, Et vous croyez que ces remedes lui sauveront la vie ? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton

ferme : ils doivent produire cet effet, puiſque ce ſont des ſpécifiques contre toutes ſortes de maladies ; demandez-le au Seigneur Sangrado. Sur ce pié-là, reprit-il, Celſe a grand tort d'aſſurer que pour guerir plus facilement un hydropique, il èſt à propos de lui faire ſouffrir la ſoif & la faim. Oh ! Celſe, lui repartis-je, n'èſt pas mon oracle. Il ſe trompoit comme un autre, & quelquefois je me ſai bon gré d'aller contre ſes opinions. Je reconnois à vos diſcours, me dit Cuchillo, la pratique ſure & ſatisfeſante dont le Docteur Sangrado veut inſinuer ſa méthode aux jeunes praticiens. La ſaignée & la boiſſon ſont ſa médecine univerſelle, je ne ſuis pas ſurpris ſi tant d'honnêtes gens périſſent entre ſes mains.—N'en venons point aux invectives, interrompis-je aſſez bruſquement. Un homme de votre profeſſion a bonne grace de faire de pareils reproches. Allez, Allez, Monſieur le Docteur, ſans ſaigner et ſans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades en l'autre monde, & vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au Seigneur Sangrado, écrivez contre lui, il vous répondra, & nous vérrons de quel côté ſeront les rieurs. Par Saint Jaques & par Saint Dennis ! interrompit-il à ſon tour avec emportement, vous ne connoiſſez guères le Docteur Cuchillo. Sachez, mon ami, que j'ai bec & ongles, & que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré ſa préſomption & ſa vanité, n'èſt qu'un original. La figure du petit Médecin me fit mépriſer ſa colère. Je lui repliquai avec aigreur. Il me repartit de-même, & bientôt nous en vinmes aux gourmades. Nous eumes le tems de nous donner quelques coups de poing, & de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'épicier & ſon parent puſſent nous ſéparer. Lorſqu'ils en furent vénus à bout, ils me payèrent ma viſite, & retinrent mon antagoniſte, qui leur parut apparement plus habile que moi.

Après cette avanture, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât un autre. J'allai voir un grôs Chantre, qui avoit la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il ſe montra ſi recalcitrant contre ce ſpécifique, qu'il ſe mit à jurer. Il me dit un million d'injures, & me menaça même de me jetter par les fenêtres. Je ſortis de chez

lui plus vite que je n'y étois entré. Je ne voulus plus voir de malades ce jour-là, & je gagnai l'hôtellerie où j'avois donné rendez-vous à Fabrice. Il y étoit déjà. Comme nous nous trouvames en humeur de boire, nous fimes la débauche, & nous nous en retournâmes chez nos maîtres en bon état, c'est-à-dire entre deux vins. Le Seigneur Sangrado ne s'aperçut point de mon yvresse, parce que je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avois eu avec le petit docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me restoit encore de mon combat. D'ailleurs, il entroit pour son compte dans le rapport que je lui fesois, & se sentant piqué contre Cuchillo, Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remedes contre ce petit avorton de la faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boissons aqueuses aux hydropiques? L'ignorant! Je soutiens, moi, qu'il faut leur en accorder l'usage. Oui, l'eau, poursuivit-il, peut guérir toute sorte d'hydropisies, comme elle est bonne pour les rhumatismes & pour les pâles couleurs. Elle est encore excellente dans ces fièvres ou l'on brule & glace tout à la fois, & merveilleuse même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, séreuses, phlegmatiques, & pituiteuses. Cette opinion paroit étrange aux jeunes médecins tels que Cuchillo, mais elle est très soutenable en bonne médecine; & si ces gens-là étoient capables de raisonner en philosophes, au lieu qu'ils me décrient, ils devendroient mes plus zélés partisans.

Il ne me soupçonna donc point d'avoir bu, tant il étoit en colere; car pour l'aigrir encore davantage contre le petit docteur, j'avois mis dans mon rapport quelques circonstances de mon crû. Cependant, tout occupé qu'il étoit de ce que je venois de lui dire, il ne laissa pas de s'appercevoir que je buvois ce soir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire. Effectivement, le vin m'avoit fort altéré. Tout autre que Sangrado se feroit défié de la soif qui me pressoit, & des grands coups que j'avalois. Mais lui, il s'imagina bonnement que je commençois à prendre goût aux boissons aqueuses. A ce que je vois, Gil Blas, me dit-il en souriant, tu n'as plus tant d'aversion pour l'eau. Vive Dieu! tu la bois comme du nectar: cela ne m'étonne point, mon ami, je savois bien que tu t'accoutumerois

merois à cette liqueur. Monſieur, lui répondis-je, chaque choſe a ſon tems ; je donnerois, à l'heure qu'il èſt, un muid de vin pour une pinte d'eau. Cette réponſe charma le Docteur, qui ne perdit pas une ſi belle occaſion de relever l'excellence de l'eau. Il entreprit d'en faire un nouvel éloge, non en orateur froid, mais en entouſiaſte. Mille fois, s'écria-t-il, mille & mille fois plus eſtimables & plus innocents que les cabarets de nos jours, ces Thermopoles des ſiècles paſſés, où l'on n'alloit pas honteuſement proſtituer ſon bien & ſa vie en ſe gorgeant de vin, mais où l'on s'aſſembloit pour s'amuſer honnêtement, & ſans riſque à boire de l'eau chaude. On ne peut trop admirer la ſage prévoyance de ces anciens maîtres de la vie civile, qui avoient établi des lieux publics où l'on donnoit de l'eau à boire à tout venant, & qui renfermoient le vin dans les boutiques des apoticaires, pour n'en permettre l'uſage que par ordonnance des Médecins. Quel trait de ſageſſe ! C'èſt ſans doute, ajouta-t-il, par un heureux reſte de cette ancienne frugalité, digne du ſiècle d'or, qu'il ſe trouve encore aujourd'hui des perſonnes qui, comme toi & moi, ne boivent que de l'eau, et qui croient ſe préſerver ou ſe guérir de tous maux, en buvant de l'eau chaude qui n'a pas bouilli ; car j'ai obſervé que l'eau, quand elle a bouilli, èſt plus peſante, & moins commode à l'èſtomac.

Tandis qu'il tenoit ce diſcours éloquent, je penſai plus d'une fois éclater de rire ; je gardai pourtant mon ſerieux. Je fis plus. J'entrai dans les ſentiments du Docteur. Je blâmai l'uſage du vin, & plaignis les hommes d'avoir malheureuſement pris goût à une boiſſon ſi pernicieuſe. Enſuite, comme ſi je ne me ſentois pas encore bien deſaltéré, je remplis d'eau un grand gobelet, & après avoir bu à longs traits : Allons, Monſieur, dis-je à mon maître, abreuvons-nous de cette liqueur bienfaiſante, feſons revivre dans votre maiſon ces anciens Thermopoles que vous regrèttez ſi fort. Il applaudit à ces paroles, & m'exhorta pendant une heure entière à ne boire jamais que de l'eau. Pour m'accoutumer à cette boiſſon, je lui promis d'en boire une grande quantité tous les ſoirs : & pour tenir plus facilement ma promeſſe, je me couchai dans la réſolution d'aller tous les jours au cabaret.

Le deſagrément que j'avois eu chez l'Epicier, ne m'em-

m'empêcha pas d'ordonner dès le lendemain des ſaignées & de l'eau chaude. Au ſortir d'une maiſon où je venois de voir un poète qui avoit la phrénéſie, je rencontrai dans la rue une vieille femme, qui m'aborda pour me demander ſi j'étois médecin. Je lui répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, je vous ſupplie très humblement de venir avec moi ; ma nièce èſt malade depuis hier, & j'ignore quelle èſt ſa maladie. Je ſuivis la vieille, qui me conduiſit à ſa maiſon, & me fit entrer dans une chambre aſſez propre, où je vis une perſonne alitée. Je m'approchai d'elle pour l'obſerver. D'abord ſes traits me frappèrent ; & après l'avoir enviſagée quelques moments, je reconnus, à n'en pouvoir douter, que c'étoit l'avanturière qui avoit ſi bien fait le rôle de Camille. Pour elle, il ne me parut point qu'elle me remit, ſoit qu'elle fût accablée de ſon mal, ſoit que mon habit de médecin me rendît méconnoiſſable à ſes yeux. Je lui pris le bras pour lui tâter le pouls, & j'apperçus ma bague à ſon doigt. Je fus terriblement ému à la vue d'un bien dont j'étois en droit de me ſaiſir, & j'eus grande envie de faire un effort pour le reprendre ; mais conſidérant que ces femmes ſe mettroient à crier, & que Don Raphael, ou quelqu'autre defenſeur du beau-ſexe, pourroit accourir à leurs cris, je me gardai de céder à la tentation. Je ſongeai qu'il valoit mieux diſſimuler, & conſulter là-deſſus Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Cependant la vieille me preſſoit de lui apprendre de quel mal ſa nièce étoit atteinte. Je ne fus pas aſſez ſot pour avouer que je n'en ſavois rien. Au contraire, je fis le capable ; & copiant mon maître, je dis gravement que le mal prevenoit de ce que la malade ne tranſpiroit point ; qu'il falloit par conſéquent ſe hâter de la ſaigner, parce que la ſaignée étoit le ſubſtitut naturel de la tranſpiration ; & j'ordonnai auſſi de l'eau chaude, pour faire les choſes ſuivant nos regles.

J'abrégeai ma viſite le plus qu'il me fût poſſible, & je courus chez le fils de Nunnez, que je rencontrai comme il ſortoit pour aller faire une commiſſion dont ſon maître venoit de le charger. Je lui contai ma nouvelle avanture, & lui demandai s'il jugeoit à propos que je fiſſe arrêter Camille par des gens juſtice. Hé non, me repondit-il, ce ne-ſeroit pas-le moyen de ravoir ta bague. Ces gens-

gens-là n'aiment point à faire des reſtitutions. Souviens-toi de ta priſon d'Aſtorga. Ton cheval, ton argent, juſqu'à tout habit, tout n'eſt il pas demeuré entre leurs mains? Il faut plutôt nous ſervir de notre induſtrie pour ratrapper ton diamant. Je me charge du ſoin de trouver quelque ruſe pour cet effet. Je vais y rêver en allant à l'hôpital, où j'ai deux mots à dire au pourvoyeur de la part de mon maître. Toi, va m'attendre à notre cabaret, & ne t'impatiente point, je t'y joindrai dans peu de tems.

Il y avoit pourtant déjà plus de trois heures que j'étois au rendez-vous, quand il y arriva. Je ne le reconnus pas d'abord. Outre qu'il avoit changé d'habit, & natté ſes cheveux, une mouſtache poſtiche lui couvroit la moitié du viſage. Il portoit une grande épée, dont la garde avoit pour le moins trois piés de circonférence, & marchoit à la tête de cinq hommes, qui avoient comme lui l'air déterminé, des mouſtaches épaiſſes avec de longues rapieres. Serviteur au Seigneur Gil Blas, dit-il en m'abordant. Il voit en moi un Alguazil de nouvelle fabrique, & dans ces braves gens qui m'accompagnent, des archers de la même trempe. Il n'a qu'a nous mener chez la femme qui lui a vôlé un diamant, & nous le lui ferons rendre ſur ma parole. J'embraſſai Fabrice à ce diſcours, qui me feſoit connoitre le ſtratageme qu'il prétendoit employer pour moi, & je lui témoignai que j'approuvois fort l'éxpédient qu'il avoit imaginé. Je ſaluai auſſi les faux archers. C'étoient trois domeſtiques & deux garçons barbiers de ſes amis, qu'il avoit engagés à faire ce perſonnage. J'ordonnai qu'on apportât du vin pour abreuver la brigade, & nous allames tous enſemble chez Camille à l'entrée de la nuit. Nous frappames à la porte, que nous trouvames fermée. La vieille vint ouvrir; & prenant les perſonnes qui étoient avec moi pour des lévriers de juſtice, qui n'entroient pas dans cette maiſon ſans ſujèt, elle fut effrayée. Raſſurez-vous, ma bonne mère, lui dit Fabrice, nous ne venons ici que pour une petite affaire, qui ſera bientôt terminée. A ces mots nous nous avançames, & gagnames la chambre de la malade, conduits par la vieille qui marchoit devant nous, & à la faveur d'une bougie qu'elle tenoit dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau, je m'approchai du lit, & feſant remarquer mes traits à Camille: Perfide,

lui

lui dis-je, reconnoiſſez ce trop crédule Gil Blas que vous avez trompé ? Ah ſcélérate ! je vous rencontre enfin. Le Corrégidor a reçu ma plainte, & il a chargé cet Alguazil de vous arrêter. Allons, Monſieur l'officier, dis-je à Fabrice, faites votre charge. Il n'èſt pas beſoin, répondit-il en grôſſiſſant ſa voix, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette creature-là. Il y a longtems qu'elle èſt marquée en lettres rouges ſur mes tablettes. Levez-vous, ma princeſſe, ajouta-t-il. Habillez-vous promptement. Je vais vous ſervir d'écuyer, & vous conduire aux priſons de cette ville, ſi vous l'avez pour agréable.

A ces paroles, Camille, toute malade qu'elle étoit, s'apercevant que deux archers à grandes mouſtaches ſe préparoient à la tirer de ſon lit par force, ſe mit d'elle-même ſur ſon ſéant, joignit les mains d'une manière ſuppliante, & me regardant avec des yeux où la frayeur étoit peinte : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi. Je vous en conjure par la chaſte mère à qui vous devez le jour. Quoique je ſois très coupable, je ſuis encore plus malheureuſe. Je vais vous rendre votre diamant, & ne me perdez point. En parlant de cette ſorte, elle tira de ſon doigt ma bague, & me la donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne ſuffiſoit point, & que je voulois qu'on me reſtituât encore les mille ducats qui m'avoient été vôlés dans l'hôtel garni. Oh ! pour vos ducats, Seigneur, repliqua-t-elle, ne me les demandez point. Le traître Don Raphael, que je n'ai pas vu depuis ce tems-là, les emporta dès la nuit même. Hé, petite mignonne, dit alors Fabrice, n'y a-t-il qu'à dire, pour vous tirer d'intrigue, que vous n'avez pas eu de part au gâteau ? Vous n'en ſerez pas quitte à ſi bon marché. C'èſt aſſez que vous ſoyez des complices de Don Raphael, pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie paſſée. Vous devez avoir bien des choſes ſur la conſcience. Vous viendrez, s'il vous plaît, en priſon, faire une confeſſion générale. J'y veux mener auſſi, continua-t-il, cette bonne vieille ; je juge qu'elle ſait une infinité d'hiſtoires curieuſes, que Monſieur le Corrégidor ne ſera pas faché d'entendre.

Les deux femmes, à ces mots, mirent tout en uſage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris

cris, de plaintes, & de lamentations. Tandis que la vieille à genoux, tantôt devant l'Alguazil & tantôt devant les archers, tâchoit d'exciter leur compaſſion, Camille me prioit, de la manière du monde la plus touchante, de la ſauver des mains de la juſtice. Je feignis de me laiſſer fléchir. Monſieur l'Officier, dis-je au fils de Nunnez, puiſque j'ai mon diamant, je me conſole du reſte. Je ne ſouhaite pas qu'on faſſe de la peine à cette pauvre femme, je ne veux point la mort du pécheur. Fi donc, répondit-il, vous avez de l'humanité, vous ne ſeriez pas bon à être exempt. Il faut, pourſuivit-il, que je m'acquitte de ma commiſſion, il m'èſt expreſſément ordonné d'arrêter ces Infantes, Monſieur le Corrégidor en veut faire un exemple. Hé de grace, repris-je, ayez quelque regard à ma prière, & relâchez-vous un peu de votre devoir, en faveur du préſent que ces Dames vont vous offrir. Oh ! c'èſt une autre affaire, repartit-il, voilà ce qui s'appelle une figure de rhétorique bien placée : ça, voyons. Qu'ont-elles à me donner ? J'ai un collier de perles, lui dit Camille, & des pendans d'oreilles d'un prix conſidérable. Oui : mais, interrompit-il bruſquement, ſi cela vient des Iles Philippines, je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en aſſurance, reprit-elle, je vous les garantis fines. En même tems elle ſe fit apporter par la vieille une petite boète, d'où elle tira le collier & les pendans, qu'elle mit entre les mains de Monſieur l'Alguazil. Quoiqu'il ne ſe connût guères mieux que moi en pierrèries, il ne douta pas que celles qui compoſoient les pendans ne fuſſent fines, auſſibien que les perles. Ces bijoux, dit-il, après les avoir conſidérés attentivement, me paroiſſent de bon alloi ; & ſi l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le Seigneur Gil Blas, je ne réponds plus de ma fidélité. Je ne crois pas, dis-je alors à Camille, que vous vouliez pour une bagatelle rompre un accomodement ſi avantageux pour vous. En prononçant ces dernières paroles, j'ôtai la bougie, que je remis à la vieille, & livrai le flambeau à Fabrice, qui s'en tenant là, peut être parce qu'il n'appercevoit plus rien dans la chambre qui ſe pût aiſément emporter, dit aux deux femmes : Adieu, mes princeſſes, demeurez tranquilles. Je vais parler à Monſieur le Corrégidor, & vous rendre plus blanches que la neige.

neige. Nous ſavons lui tourner les choſes comme il nous plait, & nous ne lui feſons des rapports fideles, que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux.

CHAPITRE V.

Suite de l'Avanture de la Bague retrouvéé. Gil Blas abandonne la Médecine, & le ſejour de Valladolid.

APRES avoir exécuté de cette manière le projèt de Fabrice, nous ſortimes de chez Camille, en nous applaudiſſant d'un ſucces qui ſurpaſſoit notre attente; car nous n'avions compté que ſur la bague. Nous emportions ſans façon tout le reſte. Bien loin de nous faire un ſcrupule d'avoir vôlé des courtiſanes, nous-nous imaginions avoir fait une action méritoire. Meſſieurs, nous dit Fabrice, lorſque nous fumes dans la rue, je ſuis d'avis que nous regagnions notre cabaret, où nous paſſerons la nuit à nous rejouir. Demàin nous vendrons le flambeau, le collier, les pendans-d'oreilles, & nous en partagerons l'argent en frères; après quoi chacun reprendra le chemin de ſa maiſon, & s'excuſera du mieux qu'il lui ſera poſſible auprès de ſon maître. Le penſée de Monſieur l'Alguazil nous parut très judicieuſe. Nous retournames tous au cabaret, les uns jugeant qu'ils trouveroient facilement une excuſe pour avoir découché, & les autres ne ſe ſouciant guères d'être chaſſés de chez eux.

Nous fimes apprêter un bon ſouper, & nous nous mimes à table avec autant d'appètit que de gayeté. Le repas fut aſſaiſonné de mille diſcours agréables. Fabrice ſurtout, qui ſavoit donner de l'enjouement à la converſation, divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne ſai combien de traits pleins de ſel Caſtillan, qui vaut bien le ſel Attique. Dans le tems que nous étions le plus en train de rire, notre joie fut tout-à-coup troublée par un évenement imprévu. Il entra dans la chambre où nous ſoupions un homme aſſez bien-fait, ſuivi de deux autres de très mauvaiſe mine. Après ceux-là trois autres parurent, & nous en comptames juſqu'à douze, qui ſurvinrent ainſi trois à trois. Ils portoient des carabines avec des épées & des bayonnéttes. Nous vimes bien que c'étoient des archers de la patrouille, & il ne nous fut pas difficile de juger de leur intention. Nous eumes d'abord quelque envie de réſiſter, mais ils nous envelopèrent dans un

un instant, & nous tinrent en respect, tant par leur nombre que par leurs armes à feu. Messieurs, nous dit le Commandant d'un air railleur, je sai par quel ingénieux artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine avanturière. Certes le trait èst excellent, & mérite bien une récompense publique, aussi ne peut-elle vous échapper. La Justice, qui vous destine chez elle un logement, ne manquera pas de reconnoître un si bel effort de génie. Toutes les personnes à qui ce discours s'addressoit, en furent déconcertées. Nous changeames de contenance, & sentimes à notre tour la même frayeur que nous avions inspirée chez Camille. Fabrice pourtant, quoique pâle & défait, voulut nous justifier. Seigneur, dit-il, nous n'avons pas eu une mauvaise intention, & par conséquent on doit nous pardonner cette petite supercherie. Comment diable! repliqua le Commandant avec colère, vous appellez cela une petite supercherie? Savez-vous bien qu'il y va de la corde? Outre qu'il n'èst pas permis de sa rendre justice soi-même, vous avez emporté un flambeau, un collier, & des pendans-d'oreilles; & qui pis èst, pour faire ce vôl vous vous êtes travestis en archers. Des misérables se déguiser en honnêtes gens pour mal faire! Je vous trouverai trop heureux, si l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré. Lorsqu'il nous eut fait comprendre que la chose étoit encore plus sérieuse que nous ne l'avions pensée d'abord, nous-nous jettames tous à ses piès, & le priames d'avoir pitié de notre jeunesse; mais nos prières furent inutiles. Il rejetta de plus la proposition que nous fimes de lui abandonner le collier, les pendans, & le flambeau. Il refusa même ma bague, parce que je la lui offrois, peut-être, en trop bonne compagnie. Enfin, il se montra inexorable. Il fit desarmer mes compagnons, & nous emmena tous ensemble aux prisons de la ville. Comme on nous y conduisoit, un des archers m'apprit que la vieille qui demeuroit avec Camille, nous ayant soupçonnés de n'être pas de véritables valets de pié de la justice, elle nous avoit suivis jusqu'au cabaret; & que là ses soupçons s'étant tournés en certitude, elle en avoit averti la patrouille pour se venger de nous.

On nous fouilla d'abord par-tout. On nous ôta le collier, les pendans, & le flambeau. On m'arracha pa-

reillement ma bague, avec le rubis des Iles Philippines, que j'avois par malheur dans mes poches. On ne me laiſſa pas ſeulement les réaux que j'avois reçus ce jour-là pour mes ordonnances. Ce qui me prouva que les gens de juſtice de Valladolid ſavoient auſſi-bien faire leur charge que ceux d'Aſtorga, & que tous ces Meſſieurs avoient des manières uniformes. Tandis qu'on me ſpolioit de mes bijoux & de mes eſpèces, l'officier de la patrouille qui étoit préſent, contoit notre avanture aux miniſtres de la ſpoliation. Le fait leur parut ſi grave, que la plupart d'entre eux nous trouvoient dignes du dernier ſupplice. Les autres, moins ſéveres, diſoient que nous pourrions en être quitte pour chacun deux cens coups de fouet, avec quelques années de ſervice ſur mer. En attendant la déciſion de Monſieur le Corrégidor, on nous enferma dans un cachot, où nous-nous couchames ſur la paille, dont il étoit preſque auſſi jonché qu'une écurie où l'on a fait la litière aux chevaux. Nous aurions pu y demeurer longtems, & n'en ſortir que pour aller aux galères, ſi dès le lendemain le Seigneur Manuel Ordognez n'eut entendu parler de notre affaire, & réſolu de tirer Fabrice de priſon, ce qu'il ne pouvoit faire ſans nous délivrer tous avec lui. C'étoit un homme fort eſtimé dans la ville. Il n'épargna point les ſollicitations ; & tant par ſon crédit que par celui de ſes amis, il obtint au bout de trois jours notre élargiſſement. Mais nous ne ſortimes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés. Le flambeau, le collier, les pendans, ma bague, & le rubis, tout y reſta. Cela me fit ſouvenir de ces vèrs de Virgile, *Sic vos non vobis*, &c.

D'abord que nous fumes en liberté, nous retournames chez nos maîtres. Le Docteur Sangrado me reçut bien. Mon pauvre Gil Blas, me dit-il, je n'ai ſu ta diſgrace que ce matin. Je me préparois à ſolliciter fortement pour toi. Il faut te conſoler de cet accident, mon ami, & t'attacher plus que jamais à la médecine. Je répondis que j'étois dans ce deſſein, & veritablement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation, il arriva, comme mon maître l'avoit ſi heureuſement prédit, qu'il y eut bien des maladies. La petite-vérole & des fièvres malignes commencèrent à regner dans la ville & dans les fauxbourgs. Tous les Médecins de

de Valladolid eurent de la pratique, & nous particulièrement. Il ne se passoit point de jour que nous ne vissions chacun huit ou dix malades, ce qui suppose bien de l'eau bue et du sang répandu. Mais je ne sai comment cela se fesoit. Ils mouroient tous, soit que nous les traitassions fort mal, soit que leurs maladies fussent incurables. Nous fesions rarement trois visites à un même malade. Dès la seconde, ou nous apprenions qu'il venoit d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étois qu'un jeune Médecin, qui n'avoit pas encore eu le tems de s'endurcir au meurtre, je m'affligeois des évenemens funestes qu'on pouvoit m'imputer. Monsieur, dis je un soir au Docteur Sangrado, j'atteste ici le Ciel que je suis exactement votre méthode. Cependant tous mes malades vont en l'autre monde. On diroit qu'ils prennent plaisir à mourir pour décréditer notre médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portoit en terre. Mon enfant, me répondit-il, je pourrois te dire à peu près la même chose. Je n'ai pas souvent la satisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains ; & si je n'étois pas aussi sûr de mes principes que je le suis, je croirois mes remedes contraires à presque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire, Monsieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons par curiosité des préparations chymiques à nos malades. Le pis qu'il en puisse arriver, c'est qu'elles produisent le même effet que notre eau chaude & nos saignées. Je ferois volontiers cet essai, repliqua-t-il, si cela ne tiroit point à conséquence ; mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente saignée & l'usage de la boisson ? veux-tu que j'aille décrier mon ouvrage ? Oh ! vous avez raison, lui repartis je, il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis. Ils diroient que vous vous laissez desabuser, ils vous perdroient de réputation. Périssent plutôt le Peuple, la Noblesse & le Clergé. Allons donc toujours notre train. Après tout, nos confrères, malgré l'aversion qu'ils ont pour la saignée, ne savent pas faire de plus grands miracles que nous ; & je crois que leurs drogues valent bien nos spécifiques.

Nous continuames à travailler sur nouveaux frais, & nous y procédames de manière qu'en moins de six se-

maines nous fimes autant de veuves & d'orphelins que le fiege de Troye. Il fembloit que la pefte fût dans Valladolid, tant on y fefoit de funerailles. Il venoit tous les jours au logis quelque père nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui nous reprochoit la mort de fon neveu. Pour les neveux & les fils dont les oncles & les pères s'étoient mal trouvés de nos remedes, ils ne paroiffoient point chez nous. Les maris étoient auffi fort difcrets, ils ne nous chicanoient point fur la perte de leurs femmes. Les perfonnes affligées dont il nous falloit effuyer les reproches, avoient quelquefois une douleur brutale. Ils nous appelloient ignorants affaffins. Ils ne ménageoient point les termes. J'étois ému de leurs épithetes; mais mon maître, qui étoit fait à cela, les écoutoit de fang froid. J'aurois pu comme lui m'accoutumer aux injures, fi le Ciel, pour ôter fans-doute aux malades de Valladolid un de leurs fléaux, n'eut fait naître une occafion de me dégouter de la médecine, que je pratiquois avec fi peu de fuccès.

Il y avoit dans notre voifinage un jeu de paume, où les fainéans de la ville s'affembloient tous les jours. On y voyoit un de ces braves de profeffion qui s'érigent en maitres & décident les différends dans les tripots. Il étoit de Bifcaye, & fe fefoit appeller Don Rodrigue de Mondragon. Il paroiffoit avoir trente ans. C'étoit un homme d'une taille ordinaire, mais fec & nerveux. Outre deux petits yeux étincelants qui lui rouloient dans la tête, & qui fembloient menacer tous ceux qu'il regardoit, un nez fort épatté lui tomboit fur une mouftache rouffe, qui s'élevoit en croc jufqu'à la temple. Il avoit la parole fi rude & fi brufque, qu'il n'avoit qu'à parler pour infpirer de l'effroi. Ce caffeur de raquettes s'étoit rendu le tiran du jeu de paume. Il jugeoit impérieufement les conteftations qui furvenoient entre les joueurs, & il ne falloit point qu'on appellât de fes jugements, à moins que l'appellant ne voulût fe réfoudre à recevoir de lui le lendemain un cartel de défi. Tel que je viens de repréfenter le Seigneur Don Rodrigue, que le *Don* qu'il mettoit à la tête de fon nom n'empêchoit pas d'être roturier, il fit une tendre impreffion fur la maîtreffe du tripot. C'étoit une femme de quarante

ans,

ans, riche, assez agréable, & veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put lui plaire. Ce ne fut pas sans doute pour sa beauté. Ce fut apparemment par ce je ne sai quoi qu'on ne sauroit dire. Quoiqu'il en soit, elle eut de gout pour lui, et forma le dessein de l'épouser; mais dans le tems qu'elle se préparoit à consommer cette affaire, elle tomba malade, & malheureusement pour elle je devins son Médecin. Quand sa maladie n'auroit pas été une fièvre maligne, mes remedes suffisoient pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours je remplis de deuil le tripot. La paumière alla où j'envoyois tous mes malades, et ses parents s'emparèrent de son bien. Don Rodrigue, au désespoir d'avoir perdu sa maîtresse, ou plutôt l'éspérance d'un mariage trés avantageux pour lui, ne se contenta pas de jetter feu & flamme contre moi; il jura qu'il me passeroit son épée au travers du corps, & m'extermineroit à la première vue. Un voisin charitable m'avertit de ce serment, & me conseilla de ne point sortir du logis, de peur de rencontrer ce diable d'homme. Cet avis, quoique je n'eusse pas envie de le négliger, me remplit de trouble & de frayeur. Je m'imaginois sans cesse que je voyois entrer dans notre maison le Biscayen furieux, je ne pouvois gouter un moment de repos. Cela me détacha de la médecine, & je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé, et après avoir dit adieu à mon maître qui ne put me retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, non sans crainte de trouver Don Rodrigue en mon chemin.

CHAPITRE VI.

Quelle route il prit en sortant de Valladolid, & quel Homme le joignit en chemin.

JE marchois fort vite, & regardois de tems en tems derriere moi, pour voir si ce redoutable Biscayen ne suivoit point mes pas. J'avois l'imagination si remplie de cet homme-là, que je prenois pour lui tous les arbres & les buissons. Je sentois à tout moment mon cœur tressaillir d'effroi. Je me rassurai pourtant après avoir fait une bonne lieue, & je continuai plus doucement mon

chemin vers Madrid, où je me proposois d'aller. Je quittois sans peine le séjour de Valladolid. Tout mon regret étoit de me séparer de Fabrice, mon chere Pylade, à qui je n'avois pu même faire mes adieux. Je n'étois nullement fâché d'avoir renoncé à la médecine ; au contraire, je demandois pardon à Dieu de l'avoir exercée. Je ne laissai pas de compter avec plaisir l'argent que j'avois dans mes poches, quoique ce fût le salaire de mes assassinats. Je ressemblois aux femmes qui cessent d'être libertines, mais qui gardent toujours à bon compte le profit de leur libertinage. J'avois en réaux à peu près la valeur de cinq ducats, c'étoit-là tout mon bien. Je me promettois avec cela de me rendre à Madrid, où je ne doutois point que je ne trouvasse quelque bonne condition. D'ailleurs, je souhaitois passionnément d'être dans cette superbe ville, qu'on m'avoit vantée comme l'abrégé de toutes les merveilles du monde.

Tandis que je me rapellois tout ce que j'en avois oui dire, & que je jouissois par avance des plaisirs qu'on y prend, j'entendis la voix d'un homme qui marchoit sur mes pas, & qui chantoit à plein gosier. Il avoit sur le dos un sac de cuir, une guitarre pendue au cou, & il portoit une assez longue épée. Il alloit si bon train, qu'il me joignit en peu de tems. C'étoit un des deux garçons barbiers avec qui j'avois été en prison pour l'avanture de la bague. Nous nous reconnûmes d'abord, quoique nous eussions changé d'habit, & nous demeurâmes fort étonnés de nous rencontrer inopinément sur un grand chemin. Si je lui temoignai que j'étois ravi de l'avoir pour compagnon de voyage, il me parut de son côté sentir une extrême joie de me revoir. Je lui contai pourquoi j'abandonnois Valladolid ; & lui, pour me faire la même confidence, m'apprit qu'il avoit eu du bruit avec son maître, & qu'ils s'étoient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'eusse voulu, ajouta-t-il, demeurer plus longtems à Valladolid, j'y aurois trouvé dix boutiques pour une ; car, sans vanité, j'ose dire qu'il n'est point de barbier en Espagne qui sache mieux que moi raser à poil & à contre-poil, & mettre une moustache en papillote. Mais je n'ai pu résister davantage au violent desir que j'ai de retourner dans ma patrie, d'où il y a dix années entieres que je suis sorti. Je veux respirer un peu l'air du pays, & savoir dans quelle

situation

ſituation ſont mes parents. Je ſerai chez eux après demain, puiſque l'endroit qu'ils habitent, & qu'on appelle Olmédo, eſt un gros village en deça de Ségovie.

Je réſolus d'accompagner ce barbier juſques chez lui, & d'aller à Ségovie chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençâmes à nous entretenir de choſes indifférentes, en pourſuivant notre route. Ce jeune homme étoit de bonne humeur, & avoit l'eſprit agréable. Au bout d'une heure de converſation, il me demanda ſi je me ſentois de l'appétit. Je lui répondis qu'il le verroit à la premiere hôtellerie. En attendant que nous y arrivions, me dit-il, nous pouvons faire une pauſe. J'ai dans mon ſac de quoi dêjeûner. Quand je voyage, j'ai toujours ſoin de porter des proviſions. Je ne me charge point d'habits, de linge, ni d'autres hardes inutiles ; je ne veux rien de ſuperflu ; je ne mets dans mon ſac que des munitions de bouche, avec mes raſoirs & une ſavonnette. Je louai ſa prudence, & conſentis de bon cœur à la pauſe qu'il propoſoit. J'avois faim, & je me préparois à faire un bon repas. Après ce qu'il venoit de dire, je m'y attendois. Nous nous détournâmes un peu du grand chemin, pour nous aſſeoir ſur l'herbe. Là, mon garçon-barbier étala ſes vivres, qui conſiſtoient en cinq ou ſix oignons, avec quelques morceaux de pain & de fromage ; mais ce qu'il produiſit comme la meilleure piece du ſac, fut une petite outre remplie, diſoit-il, d'un vin délicat & friand. Quoique les mêts ne fuſſent pas bien ſavoureux, la faim, qui nous preſſoit l'un & l'autre, ne nous permit pas de les trouver mauvais ; & nous vuidames auſſi l'outre, où il y avoit environ deux pintes d'un vin qu'il ſe ſeroit fort bien paſſé de me vanter. Nous nous levames après cela, & nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gaieté. Le barbier, à qui Fabrice avoit dit qu'il m'étoit arrivé des avantures très particulieres, me pria de les lui apprendre moi-même. Je crus ne pouvoir rien refuſer à un homme qui m'avoit ſi bien régalé. Je lui donnai la ſatisfaction qu'il demandoit. Enſuite je lui dis que, pour reconnoître ma complaiſance, il falloit qu'il me contât auſſi l'hiſtoire de ſa vie. Oh ! pour mon hiſtoire, s'écria-t-il, elle ne mérite guères d'être entendue, elle ne contient que de ſimples faits. Néanmoins, ajouta-t-il, puiſque nous n'avons rien de meilleur à faire, je vais

vous

vous la raconter telle qu'elle eſt. En même tems il en fit le récit à peu près de cette ſorte.

CHAPITRE VII.

Hiſtoire du Garçon Barbier.

FErnand Perés de la Fuente mon grand-pere, je prends la choſe de loin, après avoir été pendant cinquante ans barbier du village d'Olmédo, mourut, & laiſſa quatre fils. L'ainé, nomme Nicolas, s'empara de ſa boutique, & lui ſuccéda dans la profeſſion. Bertrand, le puiné, ſe mettant le commerce en tête, devint marchand mercier. Thomas, qui étoit le troiſieme, ſe fit maître d'ecole. Pour le quatrieme, qu'on appelloit Pedro, comme il ſe ſentoit né pour les belles-lettres, il vendit une petite piece de terre qu'il avoit eue pour ſon partage, & alla demeurer â Madrid, où il eſpéroit qu'un jour il ſe feroit diſtinguer par ſon ſavoir & par ſon eſprit. Ses trois autres frères ne ſe ſéparèrent point. Ils s'établirent à Olmédo, en ſe mariant avec des filles de laboureurs, qui leur apportèrent en mariage peu de bien, mais en récompenſe une grande fécondité. Elles firent des enfans comme à l'envi l'une de l'autre. Ma mere, femme du barbier, en mit au monde ſix pour ſa part dans les cinq premieres années de ſon mariage. Je fus du nombre de ceux-là. Mon pere m'apprit de très bonne heure à raſer; & lorſqu'il me vit parvenu à l'âge de quinze ans, il me chargea les épaules de ce ſac que vous voyez, me ceignit d'une longue épée, & me dit, Va, Diégo, tu ès en état préſentement de gagner ta vie, va courir le pays. Tu as beſoin de voyager, pour te dégourdir, & te perfectionner dans ton art. Pars, & ne reviens à Olmédo qu'après avoir fait le tour de l'Eſpagne. Que je n'entende point parler de toi avant ce tems-là. En achevant ces paroles, il m'embraſſa de bonne amitié, & me pouſſa hors du logis.

Tels furent les adieux de mon pere. Pour ma mere, qui avoit moins de rudeſſe dans ſes mœurs, elle parut plus ſenſible à mon départ. Elle laiſſa couler quelques larmes, & me gliſſa même dans la main un ducat à la derobée. Je ſortis donc ainſi d'Olmédo, & pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cens pas, que je m'arrêtai

m'arrêtai pour visiter mon sac. J'eus envie de voir ce qu'il y avoit, & de connoître précisément ce que je possédois. J'y trouvai une trousse où étoient deux rasoirs, qui sembloient avoir rasé dix générations, tant ils étoient usés, avec une bandelette de cuir pour les repasser, & un morceau de savon. Outre cela, une chemise de chanvre toute neuve, une vieille paire de souliers de mon pere, & ce qui me réjouit plus que tout le reste, une vingtaine de réaux enveloppés dans un chiffon de linge. Voilà quelles ètoient mes facultés. Vous jugez bien par-là, que Maître Nicolas, le barbier, comptoit beaucoup sur mon savoir-faire, puisqu'il me laissoit partir avec si peu de chose. Cependant la possession d'un ducat & de vingt réaux, ne manqua pas d'éblouir un jeune homme qui n'avoit jamais eu d'argent. Je crus mes finances inépuisables, & transporté de joie je continuai mon chemin, en regardant de moment en moment la garde de ma rapiere, dont la lame me battoit à chaque pas le mollet, ou s'embarrassoit dans mes jambes.

J'arrivai sur le soir au village d'Ataquinés, avec un très rude appétit; j'allai loger à l'hôtellerie: & comme si j'eusse été en état de faire de la dépense, je demandai d'un ton haut à souper. L'hôte me considéra quelque tems, & voyant à qui il avoit affaire, il me dit d'un air doux: ça, mon gentilhomme, vous serez satisfait, on va vous traiter comme un prince. En parlant de cette sorte, il me mena dans une petite chambre, où il m'apporta, un quart d'heure après, un civé de maton, que je mangeai avec la même avidité que s'il eût été de lievre ou de lapin. Il accompagna cet excellent ragoût d'un vin qui étoit si bon, disoit-il, que le Roi n'en buvoit pas de meilleur. Je m'apperçus pourtant que c'étoit du vin gâté, mais cela ne m'empêcha pas de lui faire autant d'honneur qu'au maton. Il falut ensuite, pour achever d'être traité comme un prince, que je me couchasse dans un lit plus propre à causer l'insomnie qu'à l'ôter. Peignez-vous un grabat fort étroit, & si court que je ne pouvois étendre les jambes, tout petit que j'étois. D'ailleurs, il n'avoit pour matelas & lit de plume, qu'une simple paillasse piquée, & couverte d'un drap mis en double, qui depuis le dernier blanchissage avoit servi peut-

être à cent voyageurs. Néanmoins, dans ce lit que je viens de repréſenter, l'eſtomac plein du civé & de ce vin délicieux que l'hôte m'avoit donné, graces à ma jeuneſſe & à mon tempérament, je dormis d'un profond ſommeil, & paſſai la nuit ſans indigeſtion.

Le jour ſuivant, lorſque j'eus déjeuné & bien payé la bonne chere qu'on m'avoit faite, je me rendis tout d'une traite à Ségovie. Je n'y fus pas ſitôt, que j'eus le bonheur de trouver une boutique, où l'on me reçut pour ma nourriture & mon entretien, mais je n'y demeurai que ſix mois. Un garçon barbier avec qui j'avois fait connoiſſance, & qui vouloit aller à Madrid, me débaucha, & je partis pour cette ville avec lui. Je me plaçai là ſans peine ſur le même pied qu'à Ségovie. J'entrai dans une boutique des plus achalandées. Il èſt vrai qu'elle étoit auprès de l'égliſe de Sainte Croix, & que la proximité *du Theatre du Prince* y attiroit bien de la pratique. Mon maître, deux grands garçons & moi, nous ne pouvions preſque ſuffire à raſer. J'en voyois de toutes ſortes de conditions, mais entre autres des comédiens & des auteurs. Un jour deux perſonnages de cette derniere eſpece s'y trouvèrent enſemble. Ils commencèrent à s'entretenir des poëtes et des poéſies du tems, & je leur entendis prononcer le nom de mon oncle. Cela me rendit plus attentif à leur diſcours que je ne l'avois été. Don Juan de Zavaléta, diſoit l'un, èſt un auteur ſur lequel il me paroit que le public ne doit pas compter. C'èſt un eſprit froid, un homme ſans imagination; ſa derniere piece l'a furieuſement décrié. Et Louis Vélez de Guévara, diſoit l'autre, ne vient-il pas de donner un bel ouvrage au public? A-t-on jamais rien vu de plus miſerable? Ils nommerent encore je ne ſai combien d'autres poëtes dont j'ai oublié les noms; je me ſouviens eulement qu'ils en dirent beaucoup de mal. Pour mon oncle, ils en firent une mention plus honorable. Ils convinrent tous deux que c'étoit un garçon de mérite. Oui, dit l'un, Don Pedro de la Fuente eſt un auteur excellent. Il y a dans ſes livres une fine plaiſanterie mêlée d'érudition, qui les rend piquants & pleins de ſel. Je ne ſuis pas ſurpris s'il èſt eſtimé de la cour & de la ville, & ſi pluſieurs grands lui ſont des penſions. Il y a déja bien des

des années, dit l'autre, qu'il jouit d'un assez gros revenu. Il a sa nourriture & son logement chez le Duc de Médina Céli, il ne fait point de dépense, il doit être fort bien dans ses affaires.

Je ne perdis pas un mot de tout ce que ces poëtes dirent de mon oncle. Nous avions appris dans la famille qu'il fesoit du bruit à Madrid par ses ouvrages. Quelques personnes, en passant par Olmédo, nous l'avoient dit; mais comme il négligeoit de nous donner de ses nouvelles, & qu'il paroissoit fort détaché de nous, de notre côté nous vivions dans une très grand indifférence pour lui. Bon sang toutefois ne peut mentir. Dès que j'entendis dire qu'il étoit dans une belle passe, & que je sus où il demeuroit, je fus tenté de l'aller trouver. Une chose m'embarrassoit, les auteurs l'avoient appellé Don Pedro. Ce *Don* me fit quelque peine, & je craignis que ce ne fut un autre poëte que mon oncle. Cette crainte pourtant ne m'arrêta point. Je crus qu'il pouvoit être devenu noble ainsi que bel-esprit, & je résolus de le voir. Pour cet effet, avec la permission de mon maître, je m'ajustai un matin le mieux que je pus, & je sortis de notre boutique, un peu fier d'être neveu d'un homme qui s'étoit acquis tant de réputation par son génie. Les barbiers ne sont pas les gens du monde les moins susceptibles de vanité. Je commençai à concevoir une grande opinion de moi, & marchant d'un air présomptueux, je me fis enseigner l'hôtel du Duc de Médina Céli. Je me présentai à la porte, & dis que je souhaitois de parler au Seigneur Don Pedro de la Fuente. Le portier me montra du doigt, au fond d'une cour, un petit escalier, & me répondit; Montez par là, puis frappez à la premiere porte que vous rencontrerez à main droite. Je fis ce qu'il me dit. Je frappai à une porte. Un jeune homme vint ouvrir, & je lui demandai si c'étoit là que logeoit le Seigneur Don Pedro de la Fuente. Oui, me répondit-il, mais vous ne sauriez lui parler présentement. Je serois bien aise, lui dis-je, de l'entretenir, je viens lui apprendre des nouvelles de sa famille. Quand vous auriez, repartit-il, des nouvelles du Pape à lui dire, je ne vous introduirois pas dans sa chambre en ce moment. Il compose, & lorsqu'il travaille, il faut bien se garder de le distraire

de

de ſon ouvrage. Il ne ſera viſible que ſur le midi. Allez faire un tour, & revenez dans ce tems-là.

Je ſortis, & me promenai toute la matinée dans la ville, en ſongeant ſans-ceſſe à la réception que mon oncle me feroit. Je crois, diſois-je en moi-même, qu'il ſera ravi de me voir. Je jugeois de ſes ſentiments par les miens, & je me préparois à une reconnoiſſance fort touchante. Je retournai chez lui en diligence à l'heure qu'on m'avoit marquée. Vous arrivez à-propos, me dit ſon valet. Mon maître va bientôt ſortir, attendez ici un inſtant, je vais vous annoncer. A ces mots, il me laiſſa dans l'antichambre. Il y revint un moment après, & me fit entrer dans la chambre de ſon maître, dont le viſage me frappa d'abord par un air de famille. Il me ſembla que c'étoit mon oncle Thomas, tant ils ſe reſſembloient tous deux. Je le ſaluai avec un profond reſpect, & lui dis que j'étois fils de Maître Nicolas de la Fuente, barbier d'Olmédo. Je lui appris auſſi que j'exercois à Madrid depuis trois ſemaines le métier de mon pere en qualité de garçon, & que j'avois deſſein de faire le tour de l'Eſpagne pour me perfectionner. Tandis que je parlois, je m'apperçus que mon oncle rêvoit. Il doutoit apparemment s'il me deſavoûroit pour ſon neven, où s'il ſe déferoit adroitement de moi. Il choiſit ce dernier parti. Il affecta de prendre un air riant, & me dit, Hé bien, mon ami, comment ſe portent ton pere & tes oncles? Dans quel état ſont leurs affaires? Je commençai là-deſſus à lui repréſenter la propagation copieuſe de notre famille. Je lui en nommai tous les enfants, mâles & femelles, & je compris dans cette liſte juſqu'à leurs parains & maraines. Il ne parut pas s'intéreſſer infiniment à ce détail, & venant à ſes fins: Diégo, reprit-il, j'approuve fort que tu cours le pays pour te rendre parfait dans ton art, & je te conſeille de ne point t'arrêter plus longtems à Madrid. C'éſt un ſéjour pernicieux pour la jeuneſſe, tu t'y perdrois, mon enfant. Tu feras mieux d'aller dans les autres villes du royaume, les mœurs n'y ſont pas ſi corrompues. Va-t-en, pourſuivit-il, & quand tu feras prêt à partir, viens me revoir, je te donnerai une piſtole pour t'aider à faire le tour de l'Eſpagne. En diſant ces paroles, il me mit doucement hors de ſa chambre, & me renvoya.

Je n'eus pas l'esprit de m'appercevoir qu'il ne cherchoit qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique, & rendis compte à mon maître de la visite que je venois de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du Seigneur Don Pedro, & il me dit : Je ne suis pas du sentiment de votre oncle. Au lieu de vous exhorter à courir le pays, il devoit plutôt, ce me semble, vous engager à demeurer dans cette ville. Il voit tant de personnes de qualité, il peut aisément vous placer dans une grande maison, & vous mettre en état de faire peu à peu une grosse fortune. Frappé de ce discours, qui me présentoit de flatteuses images, j'allai deux jours après retrouver mon oncle, & je lui proposai d'employer son crédit pour me faire entrer chez quelque Seigneur de la Cour. Mais la proposition ne fût pas de son goût. Un homme vain, qui entroit librement chez les grands, & qui mangeoit tous les jours avec eux, n'étoit pas bien-aise, pendant qu'il seroit à la table des maîtres, qu'on vît son neveu à celle des valets. Le petit Diégo auroit fait rougir le Seigneur Don Pédro. Il ne manqua donc pas de m'éconduire, & même très rudement. Comment, petit libertin, me dit-il d'un air furieux, tu veux quitter ta profession ! Va, je t'abandonne aux gens qui te donnent de si pernicieux conseils. Sors de mon appartement, & n'y remets jamais le pied, autrement je te ferai châtier comme tu le mérites. Je fus bien étourdi de ces paroles, & plus encore du ton sur lequel mon oncle le prenoit. Je me retirai les larmes aux yeux, & fort touché de la dureté qu'il avoit pour moi. Cependant, comme j'ai toujours été vif & fier de mon naturel, j'essuyai bientôt mes pleurs. Je passai même de la douleur à l'indignation, & je resolus de laisser-là ce mauvais parent, dont je m'étois bien passé jusqu'à ce jour.

Je ne pensai plus qu'à cultiver mon talent. Je m'attachai au travail. Je rasois toute la journée ; & le soir, pour donner quelque récréation à mon esprit, j'apprenois à jouer de la guitarre. J'avois pour maître de cet instrument un vieux *Segnor Escudéro*, à qui je fesois la barbe. Il me montroit aussi la musique, qu'il savoit parfaitement. Il èst vrai qu'autrefois il avoit été chantre dans une cathédrale. Il se nommoit Marcos d'Obrégon. C'étoit un homme sage, qui avoit autant d'esprit que d'expérience, & qui m'aimoit comme si j'eusse été son

 fils.

fils. Il servoit d'écuyer à la femme d'un médecin qui demeuroit à trente pas de notre maison. Je l'allois voir sur la fin du jour, aussitôt que j'avois quitté l'ouvrage ; & nous fesions tous deux, assis sur le seuil de la porte, un petit concert qui ne déplaisoit pas au voisinage. Ce n'est pas que nous eussions des voix fort agréables ; mais en raclant le boyau, nos chantions l'un & l'autre méthodiquement notre partie, & cela suffisoit pour donner du plaisir aux personnes qui nous écoutoient. Nous divertissions particulierement Donna Mergélina, femme du médecin. Elle venoit dans l'allée nous entendre, & nous obligeoit quelquefois à recommencer les airs qui se trouvoient le plus de son goût. Son mari ne l'empêchoit pas de prendre ce divertissement. C'étoit un homme qui, bien qu'Espagnol & déjà vieux, n'étoit nullement jaloux. D'ailleurs sa profession l'occupoit tout entier ; & comme il revenoit le soir fatigué d'avoir été chez ses malades, il se couchoit de tres bonne-heure, sans s'inquiéter de l'attention que sa femme donnoit à nos concerts. Peut-être aussi qu'il ne les croyoit pas fort capables de faire de dangereuses impressions. Il faut ajouter à cela, qu'il ne pensoit pas avoir le moindre sujet de crainte, Mergélina étant une dame jeune & belle à la vérité, mais d'une vertu si sauvage qu'elle ne pouvoit souffrir les regards des hommes. Il ne lui fesoit donc point un crime d'un passetems qui lui paroissoit innocent & honnête, & il nous laissoit chanter tant qu'il nous plaisoit.

Un soir, comme j'arrivois à la porte du médecin, dans l'intention de me réjouir à mon ordinaire, j'y trouvai le vieil écuyer qui m'attendoit. Il me prit par la main, & me dit qu'il vouloit faire un tour de promenade avec moi, avant que de commencer notre concert. En même tems il m'entraina dans une rue détournée, où voyant qu'il pouvoit m'entretenir en liberté, Diégo, mon fils, me dit-il d'un air triste, j'ai quelque chose de particulier à vous apprendre. Je crains fort, mon enfant, que nous ne nous répentions l'un & l'autre de nous amuser tous les soirs à faire des concerts à la porte de mon maître. J'ai sans doute beaucoup d'amitié pour vous. Je suis bien aise de vous avoir montré à jouer de la guitarre, & à chanter ; mais si j'avois prévu le malheur qui nous menace, vive

Dieu !

Dieu! j'aurois choisi un autre endroit pour vous donner des leçons. Ce discours m'effraya. Je priai l'écuyer de s'expliquer plus clairement, & de me dire ce que nous avions à craindre; car je n'étois pas homme à braver le péril, & je n'avois pas encore fait mon tour d'Espagne. Je vais, reprit-il, vous conter ce qu'il èst nécessaire que vous sachiez, pour bien comprendre tout le danger où nous sommes.

Lorsque j'entrai, poursuivit-il, au service du médecin, & il y a de cela un an, il me dit un matin, après m'avoir conduit devànt sa femme, Voyez, Marcos, voyez votre maîtresse, c'èst cette dame que vous devez accompagner par tout. J'admirai Donna Mergélina. Je la trouvai merveilleusement belle, faite à peindre, & je fus particulierement charmé de l'air agréable qu'elle a dans son port. Seigneur, repondis-je au médecin, je suis trop heureux d'avoir à servir une dame si charmante. Ma réponse déplut à Mergélina, qui me dit d'un ton brusque: *Voyez donc celui-là, il s'émancipe vraiment. Oh! je n'aime point qu'on me dise des douceurs, moi.* Ces paroles sorties d'une si belle bouche me surprirent étrangement. Je ne pouvois concilier ces façons de parler rustiques & grossieres, avec l'agrément que je voyois répandu dans toute la personne de ma maîtresse. Pour son mari, il y étoit accoutumé, & s'applaudissant même d'avoir une épouse d'un si rare caractere, Marcos, me dit-il, ma femme est un prodige de vertu. Ensuite, comme il s'apperçut qu'elle se couvroit de sa mante, & se disposoit à sortir pour aller entendre la messe, il me dit de la mener à l'église. Nous ne fumes pas plutôt dans la rue, que nous rencontrames, ce qui n'èst pas extraordinaire, des hommes, qui frappés du bon air de Donna Mergélina, lui dirent en passant des choses fort flatteuses. Elle leur répondoit; mais vous ne sauriez vous imaginer jusqu'à quel point ses réponses étoient sottes & ridicules. Ils en demeuroient tout étonnés, & ne pouvoient concevoir qu'il y eût au monde une femme qui trouvât mauvais qu'on la louât. Hé, Madame, lui dis-je d'abord, ne faites point d'attention aux discours qui vous sont addressés. Il vaut mieux garder le silence, que de parler avec aigreur. Non, non, me repartit-elle, je veux apprendre à ces insolents que je ne suis point femme à souffrir qu'on me

manque de respect. Enfin, il lui échappa tant d'impertinences, que je ne pus m'empêcher de lui dire tout ce que je pensois, au hazard de lui déplaire. Je lui représentai, avec le plus de ménagement toutefois qu'il me fût possible, qu'elle fesoit tort à la nature, & gâtoit mille bonnes qualités par son humeur sauvage ; qu'une femme douce & polie pouvoit se faire aimer sans le sécours de la beauté, au-lieu qu'une belle personne sans la douceur & la politesse devenoit un objèt de mépris. J'ajoutai à ces raisonnements je ne sais combien d'autres semblables, qui avoient tous pour but la correction de ses mœurs. Après avoir bien moralisé, je craignis que ma franchise n'excitât la colère de ma maîtresse, & ne m'attirât quelque désagréable repartie ; néanmoins elle ne se révolta pas contre ma remontrance, elle se contenta de la rendre inutile, de même que celles qu'il me prit sottement envie de lui faire les jours suivants.

Je me lassai de l'avertir en vain de ses défauts, & je l'abandonnai à la férocité de son naturel. Cependant le croirez-vous ? cet esprit farouche, cette orgueilleuse femme èst depuis deux mois entierement changée d'humeur. Elle a de l'honnêteté pour tout le monde, & des manières très agréables. Ce n'èst plus cette même Mergélina, qui ne répondoit que des sottises aux hommes qui lui tenoient des discours obligeants. Elle est devenue sensible aux louanges qu'on lui donne. Elle aime qu'on lui dise qu'elle èst belle, qu'un homme ne peut la voir impunément. Les flatteries lui plaisent ; elle èst présentement comme une autre femme. Ce changement èst à peine concevable ; & ce qui doit encore vous étonner davantage, c'èst d'apprendre que vous êtes l'auteur d'un si grand miracle. Oui, mon cher Diégo, continua l'écuyer, c'èst vous qui avez ainsi métamorphosé Donna Mergélina ; vous avez fait une brebis de cette tigresse. En un mot, vous vous êtes attiré son attention ; je m'en suis apperçu plus d'une fois, & je me connois mal en femmes, ou bien elle a conçu pour vous un amour très violent. Voilà, mon fils, la triste nouvelle que j'avois à vous annoncer, & la fâcheuse conjoncture où nous nous trouvons.

Je ne vois pas, dis-je alors au vieillard, qu'il y ait là-dedans un si grand sujet d'affliction pour nous, ni que ce

ſoit un malheur pour moi d'être aimé d'une jolie dame. Ah Diégo! repliqua-t-il, vous raiſonnez en jeune homme. Vous ne voyez que l'appât, vous ne prenez point garde à l'hameçon. Vous ne regardez que le plaiſir, & moi j'enviſage tous les déſagréments qui le ſuivent. Tout éclate à la fin. Si vous continuez de venir chanter à notre porte, vous irriterez la paſſion de Mergélina, qui perdant peut-être toute retenue, laiſſera voir ſa foibleſſe au Docteur Oloroſo ſon mari ; & ce mari qui ſe montre aujourd'hui ſi complaiſant, parce qu'il ne croit pas avoir ſujet d'être jaloux, deviendra furieux, ſe vengera d'elle, & pourra nous faire à vous & à moi un fort mauvais parti. Hé bien, repris-je, Seigneur Marcos, je me rends à vos raiſons, & m'abandonne à vos conſeils. Preſcrivez moi la conduite que je dois tenir, pour prévenir tout ſiniſtre accident. Nous n'avons qu'à ne plus faire de concerts, repartit-il. Ceſſez de paroître devant ma maîtreſſe. Quand elle ne vous vérra plus, elle reprendra ſa tranquillité. Demeurez chez votre maître ; j'irai vous y trouver, & nous jouerons là de la guitarre ſans péril. J'y conſens, lui dis-je, & je vous promets de ne plus mettre le pied chez vous. Effectivement je réſolus de ne plus aller chanter à la porte du médecin, & de me tenir deſormais renfermé dans ma boutique, puiſque j'étois un homme ſi dangereux à voir.

Cependant le bon écuyer Marcos, avec toute ſa prudence, éprouva peu de jours après, que le moyen qu'il avoit imaginé pour éteindre les feux de Donna Mergélina, produiſoit un effet tout contraire. La dame, dès la ſeconde nuit, ne m'entendant point chanter, lui demanda pourquoi nous avions diſcontinué nos concerts, & pour quelle raiſon elle ne me voyoit plus. Il répondit que j'étois ſi occupé, que je n'avois pas un moment à donner à mes plaiſirs. Elle parut ſe contenter de cette excuſe, & pendant trois autres jours encore elle ſoutint mon abſence avec aſſez de fermeté ; mais au bout de ce tems-là ma princeſſe perdit patience, & dit à ſon écuyer, Vous me trompez, Marcos. Diégo n'a pas ceſſé ſans ſujet de venir ici ; il y a là-deſſous un myſtere que je veux éclaircir. Parlez, je vous l'ordonne, ne me cachez rien. Madame, lui répondit-il en la payant d'une autre défaite, puiſque vous ſouhaitez de ſavoir les choſes,

je vous dirai qu'il lui èſt ſouvent arrivé, après nos concerts, de trouver chez lui la table deſſervie. Il n'óſe plus s'éxpoſer à ſe coucher ſans ſouper. Comment ſans ſouper, s'écria-t-elle avec chagrin ! que ne m'avez vous dit cela plutôt ! Se coucher ſans ſouper ! ah le pauvre enfant ! Allez le voir tout-à-l'heure, & qu'il revienne dès ce ſoir, il ne s'en retournera plus ſans manger, il y aura toujours ici un plat pour lui.

Qu'entends-je, lui dit l'écuyer en feignant d'être ſurpris de ce diſcours ! quel changement, ô Ciel ! Eſt-ce vous, Madame, qui me tenez ce langage ? Hé depuis quand êtes-vous ſi pitoyable & ſi ſenſible ? Depuis, répondit-elle bruſquement, que vous demeurez dans cette maiſon, ou-plutôt depuis que vous avez condamné mes manieres dédaigneuſes, & que vous vous êtes efforcé d'adoucir la rudeſſe de mes mœurs. Mais hélas ! ajouta-t-elle en s'attendriſſant, j'ai paſſé d'une extremité à l'autre. D'altiere & d'inſenſible que j'étois, je ſuis devenue trop douce & trop tendre. J'aime votre jeune ami Diégo, ſans que je puiſſe m'en empêcher ; & ſon abſence, bien loin d'affoiblir mon amour, ſemble lui donner de nouvelles forces. Eſt-il poſſible, reprit le vieillard, qu'un jeune homme qui n'èſt ni beau ni bien-fait, ſoit l'objèt d'une paſſion ſi forte ! Je vous pardonnerois vos ſentiments, s'ils vous avoient été inſpirés par quelque cavalier d'un mérite brillant.—Ah Marcos ! interrompit Mergélina, je ne reſſemble donc point aux autres perſonnes de mon ſexe ; ou bien malgré votre longue expérience vous ne les connoiſſez gueres, ſi vous croyez que le mérite les détermine à faire un choix. Si j'en juge par moi-même, elles s'engagent ſans déliberation. L'amour èſt un déréglement d'eſprit qui nous entraine vers un objèt, & nous y attache malgré nous. C'eſt une maladie qui nous vient comme la rage aux animaux. Ceſſez donc de me répréſenter que Diégo n'èſt pas digne ma tendreſſe. Il ſuffit que je l'aime, pour trouver en lui mille belles qualités qui ne frappent point votre vue, & qu'il ne poſſede peut-être pas. Vous avez beau me dire que ſes traits & ſa taille ne méritent pas la moindre attention ; il me paroit fait à ravir, & plus beau que le jour. De plus, il a dans la voix une douceur qui me touche, & il joue, ce me ſemble, de la guitarre avec un grace

toute particuliere. Mais, Madame, repliqua Marcos, songez-vous à ce qu'est Diégo ? La bassesse de sa condition——Je ne suis gueres plus que lui, interrompit-elle encore ; & quand même je serois une femme de qualité, je ne prendrois pas garde à cela.

Le résultat de cet entretien fut que l'écuyer, jugeant qu'il ne gagneroit alors rien sur l'esprit de sa maîtresse, cessa de combattre son entêtement, comme un adroit pilote cede à la tempête qui l'écarte du port où il s'est proposé d'aller. Il fit plus pour satisfaire la patrone, il vint me chercher, me prit à part, & après m'avoir conté ce qui s'étoit passé entre elle & lui, Vous voyez, Diégo, me dit-il, que nous ne saurions nous dispenser de continuer nos concerts à la porte de Mergélina. Il faut absolument, mon ami, que cette dame vous revoye, autrement elle pourroit faire quelque folie que nuiroit plus que toute autre chose à sa réputation. Je ne fis point le cruel. Je répondis à Marcos que je me rendrois chez lui sur la fin du jour avec ma guitarre, & qu'il pouvoit aller porter cette agréable nouvelle à sa maîtresse. Il n'y manqua pas, & ce fut pour cette amante passionnée un grand sujet de ravissement, d'apprendre qu'elle auroit ce soir-là le plaisir de me voir & de m'entendre.

Peu s'en falut pourtant qu'un incident assez desagréable ne la frustrât de cette espérance. Je ne pus sortir de chez mon maître avant la nuit, qui pour mes péchés se trouva très obscure. Je marchois à tâtons dans la rue, & j'avois fait peut-être la moitié de mon chemin, lorsque d'une fenêtre on me coëffa d'une cassolette qui ne chatouilloit point l'odorat. Je puis dire même que je n'en perdis rien, tant je fus bien ajusté. Dans cette situation, je ne savois à quoi me résoudre. De retourner sur mes pas, quelle scene pour mes camarades ! c'étoit me livrer à toutes les mauvaises plaisanteries du monde. D'aller aussi chez Mergélina dans le bel état où j'étois, cela me fesoit de la peine. Je pris pourtant le parti de gagner la maison du médecin. Je rencontrai à la porte le vieil écuyer qui m'attendoit. Il me dit que le Docteur Oloroso venoit de se coucher, que nous pouvions nous divertir librement. Je répondis qu'il falloit auparavant nettoyer mes habits, & en même tems je lui contai ma disgrace. Il y parut sensible, & me fit entrer dans une salle où étoit

sa

ſa maîtreſſe. D'abord que cette dame ſut mon avanture, & me vit tel que j'étois, elle me plaignit autant que ſi les plus grands malheurs me fuſſent arrivés ; puis apoſtrophant la perſonne qui m'avoit accommodé de cette maniere, elle lui donna mille malédictions. Hé, Madame ! lui dit Marcos, moderez vos tranſports, conſidérez que cet évenement eſt un pur effet du hazard, il n'en faut point avoir un reſſentiment ſi vif. Pourquoi ne voulez-vous pas que je reſſente vivement l'offenſe qu'on a faite à ce petit agneau, à cette colombe ſans fiel, qui ne ſe plaint ſeulement pas de l'outrage qu'il a reçu ? Ah ! que ne ſuis-je homme en ce moment pour le venger !

Elle dit une infinité d'autres choſes qui marquoient bien l'excès de ſon amour, qu'elle ne fit pas moins éclater par ſes actions : car tandis que Marcos s'occupoit à m'eſſuyer avec une ſerviette, elle courut dans ſa chambre, & en apporta une boîte remplie de toutes ſortes de parfums. Elle brula des drogues odoriférantes, & en parfuma mes habits, après quoi elle répandit ſur eux des eſſences en abondance. La fumigation & l'aſperſion finies, cette charitable femme alla chercher elle-même dans la cuiſine, du pain, du vin, & quelques morceaux de mouton rôti, qu'elle avoit mis à part pour moi. Elle m'obligea de manger ; & prenant plaiſir à me ſervir, tantôt elle me coupoit ma viande, & tantôt elle me verſoit à boire, malgré tout ce que nous pouvions faire, Marcos & moi, pour l'en empêcher. Quand j'eus ſoupé, meſſieurs de la ſymphonie ſe préparèrent à bien accorder leurs voix avec leurs guitarres ; nous fîmes un concert qui charma Mergélina. Il eſt vrai que nous affections de chanter des airs dont les paroles flattoient ſon amour, & il faut remarquer qu'en chantant je la regardois quelquefois du coin de l'œil, d'une maniere qui mettoit le feu aux étoupes ; car le jeu commençoit à me plaire. Le concert, quoiqu'il durât depuis longtems, ne m'ennuyoit point. Pour la dame, à qui les heures paroiſſoient des moments, elle auroit volontiers paſſé la nuit à nous entendre, ſi le vieil écuyer, à qui les moments paroiſſoient des heures, ne l'eût fait ſouvenir qu'il étoit déjà tard. Elle lui donna bien dix fois la peine de répéter cela : mais elle avoit affaire à un homme infatigable là-deſſus, il ne la laiſſa point en repos que je ne fuſſe ſorti. Comme il étoit ſage

& prudent, & qu'il voyoit sa maîtresse abandonée à une folle passion, il craignit qu'il ne nous arrivât quelque traverse. Sa crainte fut bientôt justifiée. Le médecin, soit qu'il se doutât de quelque intrigue secrete, soit que le démon de la jalousie, qui l'avoit respecté jusqu'alors, voulût l'agiter, s'avisa de blâmer nos concerts. Il fit plus ; il les defendit en maître, & sans dire les raisons qu'il avoit d'en user de cette sorte, il déclara qu'il ne souffriroit pas davantage qu'on reçut des étrangers chez lui.

Marcos me signifia cette déclaration, qui me regardoit particulierement, & dont je suis très mortifié. J'avois conçu des espérances que j'étois faché de perdre. Néanmoins, pour rapporter les choses en fidele historien, je vous avourai que je pris mon malheur en patience. Il n'en fut pas de même de Mergélina, ses sentiments en devinrent plus vifs. Mon cher Marcos, dit-elle à son écuyer, c'est de vous seul que j'attends du sécours. Faites en sorte, je vous prie, que je puisse voir secretement Diégo. Que me demandez-vous, répondit le vieillard avec colère ? Je n'ai eu que trop de complaisance pour vous. Je ne prétends point, pour satisfaire votre ardeur insensée, contribuer à déshonorer mon maître, à vous perdre de réputation, & à me couvrir d'infamie, moi qui ai toujours passé pour un domestique d'une conduite irréprochable. J'aime mieux sortir de votre maison, que d'y servir d'une maniere si honteuse. Ah, Marcos ! interrompit la dame toute effrayée de ces dernieres paroles, vous me percez le cœur quand vous me parlez de vous retirer. Cruel ! vous songez à m'abandonner, après m'avoir réduite dans l'état où je suis ! Rendez-moi donc auparavant mon orgueil, & cet esprit sauvage que vous m'avez ôté ! Que n'ai-je encore ces heureux défauts ! Je serois aujourd'hui tranquille, au-lieu que vos remontrances indiscrettes m'ont ravi le repos dont je jouissois. Vous avez corrompu mes mœurs, en voulant les corriger.--Mais, poursuivit-elle en pleurant, que dis-je malheureuse ! pourquoi vous faire d'injustes reproches ? Non, mon pere, vous n'êtes point l'auteur de mon infortune, c'est mon mauvais sort qui me préparoit tant d'ennui. Ne prenez point garde, je vous en conjure, aux discours extravagants qui m'échappent. Helas ! ma passion me trouble

l'esprit ;

l'eſprit ; ayez pitié de ma foibleſſe, vous êtes toute ma conſolation ; & ſi ma vie vous eſt chere, ne me refuſez point votre aſſiſtance.

Ses pleurs redoublèrent à ces mots, de ſorte qu'elle ne put continuer. Elle tira ſon mouchoir, & s'en couvrant le viſage, elle ſe laiſſa tomber ſur une chaiſe, comme une perſonne qui ſuccombe à ſon affliction. Le vieux Marcos, qui étoit peut-être la meilleure pâte d'écuyer qu'on vît jamais, ne réſiſta point à un ſpectacle ſi touchant. Il en fut vivement pénétré ; il confondit même ſes larmes avec celles de ſa maîtreſſe, & lui dit d'un air attendri, Ah, Madame, que vous êtes ſéduiſante ! je ne puis tenir contre votre douleur, elle vient de vaincre ma vertu, je vous promets mon ſécours. Je ne m'étonne plus ſi l'amour a la force de vous faire oublier votre devoir, puiſque la compaſſion ſeule eſt capable de m'écarter du mien. Ainſi donc l'écuyer, malgré ſa conduite irréprochable, ſe dévoua fort obligeamment à la paſſion de Mergélina. Il vint un matin m'inſtruire de tout cela, & il me dit en me quittant, qu'il concertoit déjà dans ſon eſprit ce qu'il avoit à faire pour me procurer une ſecrete entervue avec la dame. Il ranima par-là mon eſpérance ; mais, deux heures après, j'apris une très mauvaiſe nouvelle. Un garçon-apoticaire du quartier, une de nos pratiques, entra pour ſe faire faire la barbe. Tandis que je me diſpoſois à le raſer, il me dit, Seigneur Diégo, comment gouvernez-vous le vieil écuyer Marcos d'Obregon votre ami ? Savez-vous qu'il va ſorti de chez le Docteur Oloroſo ? Je répondis que non. C'eſt une choſe certaine, reprit-il. On doit aujourd'hui lui donner ſon congé. Son maître & le mien viennent, tout-à-l'heure, de s'entretenir devant moi à ce ſujet, & voici, pourſuivit-il, quelle a été leur converſation. Seigneur Apuntador, a dit le médecin, j'ai une priere à vous faire : je ne ſuis pas content d'un vieil écuyer que j'ai dans ma maiſon, & je voudrois bien mettre ma femme ſous la conduite d'une duegne fidele, ſévere, & vigilante. Je vous entends, a interrompu mon maître. Vous auriez beſoin de la Dame Mélancia, qui a ſervi de gouvernante à mon épouſe, & qui depuis ſix ſémaines que je ſuis veuf, demeure encore chez moi. Quoiqu'elle me ſoit utile dans mon ménage, je vous la cede, à cauſe de l'intérêt particulier que je prends à votre honneur.

honneur. Vous pourrez vous repoſer ſur elle de la ſureté de votre front. C'eſt la perle des duegnes, un vrai dragon pour garder la pudicité du ſexe. Pendant douze années entieres qu'elle a été auprès de ma femme, qui comme vous ſavez avoit de la jeuneſſe & de la beauté, je n'ai pas vu l'ombre d'un galant dans ma maiſon. Oh, vive Dieu, il ne falloit pas s'y jouer ! Je vous dirai même que la défunte avoit dans les commencements une grande propenſion à la coquetterie ; mais la Dame Mélancia la refondit bientôt, & lui inſpira du goût pour la vertu. Enfin c'eſt un tréſor que cette gouvernante, & vous me remercierez plus d'une fois de vous avoir fait ce préſent. Là-deſſus le Docteur a témoigné que ce diſcours lui donnoit bien de la joie, & ils ſont convenus, le Seigneur Apuntador & lui, que la duegne iroit dès ce jour remplir la place du vieil écuyer.

Cette nouvelle, que je crus véritable, & qui l'étoit en effet, troubla les idées de plaiſir dont je recommençois à me repaître ; & Marcos, l'après dinée, acheva de les confondre, en confirmant le raport du garçon apoticaire. Mon cher Diégo, me dit le bon écuyer, je ſuis ravi que le Docteur Oloroſo m'ait chaſſé de ſa maiſon ; il m'épargne par-là bien des peines. Outre que je me voyois à regret chargé d'un vilain emploi, il m'auroit fallu imaginer des ruſes & des détours pour vous faire parler en ſecret à Mergélina. Quel embarras ! graces au Ciel, je ſuis délivré de ces ſoins fâcheux, & du danger qui les accompagnoit. De votre côté, mon fils, vous devez vous conſoler de la perte de quelques doux moments qui auroient pu être ſuivis de mille chagrins. Je goûtai la morale de Marcos, parce que je n'eſpérois plus rien, & je quittai la partie. Je n'étois pas, je l'avoue, de ces amants opiniâtres qui ſe roidiſſent contre les obſtacles ; mais quand je l'aurois été, la Dame Mélancia m'eut fait lâcher priſe. Le caractere qu'on donnoit à cette duegne, me paroiſſoit capable de deſeſpérer tous les galants. Cependant, avec quelques couleurs qu'on me l'eût peinte, je ne laiſſai pas, deux ou trois jours après, d'apprendre que la femme du médecin avoit endormi cet Argus, ou corrumpu ſa fidélité. Comme je ſortois pour aller raſer un de nos voiſins, une bonne vieille m'arrêta dans la rue, & me demanda ſi je m'appellois Diégo de la Fuente. Je répon-

dis

dis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, c'eſt à vous que j'ai affaire. Trouvez-vous cette nuit à la porte de Donna Mergélina, & quand vous y ſerez, faites le connoître par quelque ſignal, & l'on vous introduira dans la maiſon. Hé bien, lui dis-je, il faut convenir du ſigne que je donnerai. Je ſais contrefaire le chat à ravir, je miaulerai à diverſes repriſes. C'èſt aſſez, repliqua la meſſagere de galanterie, je vais porter votre réponſe. Votre ſervante, Seigneur Diégo, que le Ciel vous conſerve ! Ah que vous êtes gentil ! Par Sainte Agnès, je voudrois n'avoir que quinze ans, je ne vous chercherois pas pour les autres ! A ces paroles, l'officieuſe vieille s'éloigna de moi.

Vous vous imaginez bien que ce meſſage m'agita furieuſement. Adieu la morale de Marcos. J'attendis la nuit avec impatience, & quand je jugeai que le Docteur Oloroſo repoſoit, je me rendis à ſa porte. Là je me mis à faire des miaulements qu'on devoit entendre de loin, & qui ſans doute feſoient honneur au maître qui m'avoit enſeigné un ſi bel art. Un moment après, Mergélina vint elle-même ouvrir doucement la porte, & la referma dès que je fus dans la maiſon. Nous gagnames la ſalle où notre dernier concert avoit été fait, & qu'une petite lampe, qui bruloit dans la cheminée, éclairoit foiblement. Nous nous aſsîmes à côté l'un de l'autre pour nous entretenir, tous deux fort émus ; avec cette différence, que le plaiſir ſeul cauſoit toute ſon émotion, & qu'il entroit un peu de frayeur dans la mienne. Ma princeſſe m'aſſuroit vainement que nous n'avions rien à craindre de la part de ſon mari, je ſentois un friſſon qui troubloit ma joie. Madame, lui dis-je, comment avez-vous pu tromper la vigilance de votre gouvernante ! Après ce que j'ai oui dire de la Dame Mélancia, je ne croyois pas qu'il vous fût poſſible de trouver les moyens de me donner de vos nouvelles, encore moins de me voir en particulier. Donna Mergélina ſourit à ce diſcours, & me répondit : Vous ceſſerez d'être ſurpris de la ſecrete entervue que nous avons cette nuit enſemble, lorſque je vous aurai conté ce qui s'èſt paſſé entre ma duegne & moi. Lorſqu'elle entra dans cette maiſon, mon mari lui fit mille careſſes, & me dit, Mergélina, je vous abandonne à la conduite de cette diſcrette dame, qui èſt un précis de toutes les vertus. C'èſt un miroir que vous aurez inceſſamment devant vous, pour vous

former à la sagesse. Cette admirable personne a gouverné, pendant douze années, la femme d'un apoticaire de mes amis, mais gouverné comme on ne gouverne point, elle en a fait une espece de sainte.

Cet éloge, que la mine sévere de la Dame Mélancia ne démentoit point, me couta bien des pleurs & me mit au désespoir. Je me représentai les leçons qu'il me faudroit écouter depuis le matin jusqu'au soir, & les réprimandes que j'aurois à essuyer tous les jours. Enfin, je m'attendois à devenir la femme du monde la plus malheureuse. Ne ménageant rien dans une si cruelle attente, je dis d'un air brusque à la duegne, d'abord que je me vis seule avec elle, Vous vous préparez sans doute à me bien faire souffrir, mais je ne suis pas fort patiente, je vous en avertis. Je vous donnerai de mon côté toutes les mortifications possibles. Je vous déclare que j'ai dans le cœur une passion que vos remontrances n'en arracheront pas, vous pouvez prendre vos mésures là-dessus. Redoublez vos soins vigilants, je vous avoue que je n'épargnerai rien pour les tromper. A ces mots, la duegne renfrognée (je crus qu'elle m'alloit bien haranguer pour son coup d'essai) se dérida le front, & me dit d'un air riant, Vous êtes d'une humeur qui me charme, & votre franchise excite la mienne ; je vois que nous sommes faites l'une pour l'autre. Ah, belle Mergélina, que vous me connoissez mal, si vous jugez de moi par le bien que le Docteur votre époux vous en a dit, ou sur ma vue rebarbarative ! Je ne suis rien moins qu'une ennemie des plaisirs, & je ne me rends ministre de la jalousie des maris, que pour servir les jolies femmes. Il y a longtems que je possede le grand art de me masquer ; & je puis dire que je suis doublement heureuse, puisque je jouis tout ensemble de la commodité du vice, & de la réputation que donne la vertu. Entre nous, le monde n'est guères vertueux que de cette façon. Il en coute trop pour acquérir le fond des vertus, on se contente aujourd'hui d'en avoir les apparences.

Laissez-moi vous conduire, poursuivit la gouvernante, nous allons bien en faire accroire au vieux Docteur Oloroso. Il aura, par ma foi, le même destin que le Seigneur Apuntador. Le front d'un médecin ne me paroit pas plus respectable que celui d'un apoticaire. Le pauvre Apuntador, que nous lui avons joué de tours sa femme

& moi! Que cette dame étoit aimable! Le bon petit naturel! le Ciel lui faſſe paix. Je vous réponds qu'elle a bien paſſé ſa jeuneſſe. Elle a eu je ne ſai combien d'amants que j'ai introduits dans ſa maiſon, ſans que ſon mari s'en ſoit jamais apperçu. Regardez-moi donc, Madame, d'un œil plus favorable, & ſoyez perſuadée, quelque talent qu'eût le vieil écuyer qui vous ſervoit, que vous ne perdrez rien au change. Je vous ſerai peut-être encore plus utile que lui.

Je vous laiſſe à penſer, Diégo, continua Mergélina, ſi je ſus bon gré à la duegne de ſe découvrir à moi ſi franchement. Je la croyois d'une vertu auſtere. Voilà comme on juge mal des femmes. Elle me gagna d'abord par ce caractere de ſincérité. Je l'embraſſai avec un tranſport de joie, qui lui marqua d'avance que j'étois charmée de l'avoir pour gouvernante. Je lui fis enſuite une confidence entiere de mes ſentiments; & je la priai de me ménager au-plutôt un entretien ſecret avec vous. Elle n'y a pas manqué. Dès ce matin elle a mis en campagne cette vieille qui vous a parlé, & qui eſt une intriguante qu'elle a ſouvent employée pour la femme de l'apoticaire. Mais ce qu'il y a de plus plaiſant dans cette avanture, ajouta-t-elle en riant, c'eſt que Mélancia, ſur le rapport que je lui ai fait de l'habitude que mon époux a de paſſer la nuit fort tranquillement, s'eſt couchée auprès de lui, & tient ma place en ce moment. Tant pis, Madame, dis-je alors à Mergélina, je n'applaudis point à l'invention. Votre mari peut fort bien ſe réveiller, & s'appercevoir de la ſupercherie. Il ne s'en appercevra point, répondit-elle avec précipitation. Soyez ſur cela ſans inquiétude, & qu'une vaine crainte n'empoiſonne pas le plaiſir que vous devez avoir d'être avec une jeune dame qui vous veut du bien.

La femme du vieux Docteur remarquant que ce diſcours ne m'empêchoit pas de craindre, n'oublia rien de tout ce qu'elle crut capable de me raſſurer; & elle s'y prit de tant de façons qu'elle en vint à bout. Je ne penſai plus qu'à profiter de l'occaſion: mais dans le tems que le Dieu Cupidon, ſuivi des ris & des jeux, ſe diſpoſoit à faire mon bonheur, nous entendîmes frapper rudement à la porte de la rue. Auſſitôt l'Amour & ſa ſuite s'envolèrent, ainſi que des oiſeaux timides qu'un grand bruit effarouche tout-à-coup. Mergélina me cacha promptement ſous

une

une table qui étoit dans la salle ; elle souffla la lampe, comme elle en étoit convenue avec sa gouvernante, en cas que ce contre-tems arrivât, & elle se rendit à la porte de la chambre où reposoit son mari. Cependant on continuoit de frapper à grands coups redoublés, qui fesoient retentir toute la maison. Le médecin s'éveille en sursaut, & appelle Mélancia. La duegne s'élance hors du lit, quoique le Docteur, qui la prenoit pour sa femme, lui criât de ne se point lever. Elle joignit sa maîtresse, qui la sentant à ses côtés appelle aussi Mélancia, & lui dit d'aller voir qui frappe à la porte. Madame, lui répond la gouvernante, me voici ; recouchez-vous, s'il vous plaît, je vais savoir ce que c'est. Pendant ce tems-là, Mergélina, s'étant deshabillée, se mit au lit auprès du Docteur, qui n'eut pas le moindre soupçon qu'on le trompât. Il èst vrai que cette scene venoit d'être jouée dans l'obscurité par deux actrices, dont l'une étoit incomparable, & l'autre avoit beaucoup de disposition à le devenir.

La duegne, couverte d'une robe de chambre, parut bientôt après, tenant un flambeau à la main : Seigneur Docteur, dit-elle à son maître, prenez la peine de vous lever. Le libraire Fernandez de Buendia, notre voisin, est tombé en apoplexie ; on vous demande de sa part ; courez à son sécours. Le médecin s'habilla le plutôt qu'il lui fut possible, & sortit. Sa femme en robe de chambre vint avec la duegne dans la salle où j'étois. Elles me retirèrent de dessous la table plus mort que vif. Vous n'avez rien à craindre, Diégo, me dit Mergélina, remettez-vous. En même tems elle m'aprit en deux mots comment les choses s'étoient passées. Elle voulut ensuite renouer avec moi l'entretien qui avoit été interrompu, mais la gouvernante s'y opposa. Madame, lui dit-elle, votre époux trouvera peut-être le libraire mort, & reviendra sur ses pas. D'ailleurs, ajouta-t-elle en me voyant transi de peur, que feriez-vous de ce pauvre garçon-là ? Il n'est pas en état de soutenir la conversation. Il vaut mieux le renvoyer, & remettre la partie à demain. Donna Mergélina n'y consentit qu'à regret, tant elle aimoit le présent ; & je crois qu'elle fut bien mortifiée, de n'avoir pu faire prendre à son Docteur le nouveau bonnet qu'elle lui destinoit.

Pour moi, moins affligé d'avoir manqué les plus précieuses faveurs de l'amour, que bien-aise d'être hors de

péril, je retournai chez mon maître, où je paſſai le reſte de la nuit à faire des réflexions ſur mon avanture; je doutai quelque tems ſi j'irois au rendez-vous la nuit ſuivante, je n'avois pas meilleure opinion de cette ſeconde équipée que de l'autre. Mais le diable, qui nous obſede toujours, ou plutôt nous poſſede dans de pareilles conjonctures, me repréſenta que je ſerois un grand ſot d'en demeurer en ſi beau chemin. Il offrit même à mon eſprit Mergélina avec de nouveaux charmes, & réleva le prix des plaiſirs qui m'attendoient. Je réſolus de pourſuivre mon point, & me promettant bien d'avoir plus de fermeté, je me rendis le lendemain dans cette belle diſpoſition à la porte du Docteur entre onze heures & minuit. Le Ciel étoit tres obſcur; je n'y voyois pas briller une étoile. Je miaulai deux ou trois fois, pour avertir que j'étois dans la rue; & comme perſonne ne venoit ouvrir, je ne me contentai pas de recommencer, je me mis à contre-faire tous les différents cris de chat qu'un berger d'Olmédo m'avoit appris, & je m'en acquittai ſi bien, qu'un voiſin qui rentroit chez lui, me prenant pour un de ces animaux dont j'imitois les miaulements, ramaſſa un caillou qui ſe trouva ſous ſes pieds, & me le jetta de toute ſa force, en diſant, Maudit ſoit le matou! Je reçus le coup à la tête, & j'en fus ſi étourdi dans le moment, que je penſai tomber à la renverſe. Je ſentis que j'étois bien bleſſé. Il ne m'en falut pas davantage pour me dégoûter de la galanterie, & perdant mon amour avec mon ſang, je regagnai notre maiſon, où je reveillai & fis lever tout le monde. Mon maître viſita & panſa ma bleſſure, qu'il jugea dangereuſe. Elle n'eut pas pourtant de mauvaiſes ſuites, & il n'y paroiſſoit plus trois ſemaines après. Pendant tout ce temslà je n'entendis point parler de Mergélina. Il èſt à croire que la Dame Mélancia, pour la détacher de moi, lui fit faire quelque bonne connoiſſance. Mais c'èſt de quoi je ne m'embarraſſois guères, puiſque je ſortis de Madrid, pour continuer mon tour d'Eſpagne, d'abord que je me vis parfaitement guéri.

CHA-

CHAPITRE VIII.

De la rencontre que Gil Blas & son Compagnon firent d'un Homme qui trempoit des croutes de pain dans une fontaine, & de l'entretien qu'ils eurent avec lui.

LE Seigneur Diégô de la Fuente me raconta encore d'autres avantures qui lui étoient arrivées depuis ; mais elles me femblent fi peu dignes d'être rapportées, que je les pafferai fous-filence. Je fus pourtant obligé d'en entendre le récit, qui ne laiffa pas d'être fort long. Il nous mena jufqu'à Pont Duéro. Nous nous arrêtâmes dans ce bourg le refte de la journée. Nous fîmes faire dans l'hôtellerie une foupe aux choux, & mettre à la broche un lievre, que nous eumes grand foin de vérifier. Nous pourfuivimes notre chemin dès la pointe du jour fuivant, après avoir rempli notre outre d'un vin affez bon, & notre fac de quelques morceaux de pain, avec la moitié du lievre qui nous reftoit de notre fouper.

Lorfque nous eumes fait environ deux lieues, nous nous fentimes de l'appétit ; & comme nous apperçumes, à deux cens pas du grand chemin, plufieurs gros arbres qui formoient dans la campagne un ombrage très agréable, nous allames faire halte en cet endroit. Nous y rencontrames un homme de vingt-fept à vingt-huit ans, qui trempoit des croutes de pain dans une fontaine. Il avoit auprès de lui une longue rapiere étendue fur l'herbe, avec un havrefac dont il s'étoit déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu, mais bienfait & de bonne mine. Nous l'abordames civilement ; il nous falua de même. Enfuite il nous préfenta de fes croutes, & nous demanda d'un air riant fi nous voulions être de la partie. Nous lui répondimes qu'oui, pourvu qu'il trouvât bon, que pour rendre le repas plus folide, nous joigniffions notre déjeuné au fien. Il y confentit fort volontiers, & nous exhibames auffitôt nos denrées ; ce qui ne déplut point à l'inconnu. Comment donc, Meffieurs, s'écria-t-il tout tranfporté de joie, voilà bien des munitions ? Vous êtes, à ce que je vois, des gens de prévoyance. Je ne voyage pas avec tant de précaution, moi. Je donne beaucoup au hazard. Cependant, malgré l'état où vous me trouvez, je puis dire fans vanité que je fais quelquefois une figure

assez brillante. Savez vous bien qu'on me traite ordinairement de prince, & que j'ai des gardes à ma suite? Je vous entends, dit Diégo; vous voulez nous faire comprendre par-là que vous êtes comédien. Vous l'avez deviné, répondit l'autre. Je fais la comédie depuis quinze années pour le moins. Je n'étois encore qu'un enfant, que je jouois déjà de petits rôles. Franchement, repliqua le barbier en branlant la tête, j'ai de la peine à vous croire. Je connois les comédiens. Ces messieurs-là ne ont pas, comme vous, des voyages à pied, ni des repas de Saint Antoine; je doute même que vous mouchiez les chandelles. Vous pouvez, repartit l'histrion, penser de moi tout ce qu'il vous plaîra, mais je ne laisse pas de jouer les prémiers rôles, je fais les amoureux. Cela étant, dit mon camarade, je vous en félicite, & suis ravi que le Seigneur Gil Blas & moi nous ayons l'honneur de dejeuner avec un personnage d'une si grande importance.

Nous commençames alors à ronger nos grignons & les restes précieux du lievre, en donnant à l'outre de si rudes accolades, que nous l'eumes bientôt vuidée. Nous étions si occupés tous trois de ce que nous fesions, que nous ne parlames presque point pendant ce tems-là; mais après avoir mangé, nous reprimes ainsi la conversation. Je suis surpris, dit le barbier au comédien, que vous paroissiez si mal dans vos affaires. Pour un héros de théatre, vous avez l'air bien indigent. Pardonnez, si je vous dis si librement ma pensée. Si librement, s'écria l'acteur! ah vraiment! vous ne connoissez guères Melchior Zapata. Graces à Dieu, je n'ai point un esprit à contre-poil. Vous me faites plaisir de me parler avec tant de franchise, car j'aime à dire aussi tout ce que j'ai sur le cœur. J'avoue de bonne foi que je ne suis pas riche. Tenez, poursuivit-il, en nous fesant remarquer que son pourpoint étoit doublé d'affiches de comédie, voilà l'étoffe ordinaire qui me sert de doublure; & si vous êtes curieux de voir ma garderobe, je vais satisfaire votre curiosité. En même tems il tira de son havresac un habit couvert de vieux passemens d'argent faux, une mauvaise capeline avec quelques vieilles plumes, des bas de soie tous pleins de trous, & des souliers de maroquin rouge fort usés. Vous voyez, nous dit-il ensuite, que je suis passablement gueux. Cela m'étonne, repliqua Diégo, vous n'avez donc ni femme ni fille? J'ai une femme belle & jeune, repartit Zapata,

& je n'en ſuis pas plus avancé. Admirez la fatalité de mon étoile. J'épouſe une aimable actrice, dans l'eſpérance qu'elle ne me laiſſera pas mourir de faim, & pour mon malheur elle a une ſageſſe incorruptible. Qui diable n'y auroit pas été trompé comme moi ! Il faut que parmi les comèdiennes de campagne il s'en trouve une vertueuſe, & qu'elle me tombe en partage. C'èſt aſſurément jouer de malheur, dit le barbier. Auſſi, que ne preniez vous une actrice de la grande troupe de Madrid ? vous auriez été ſûr de votre fait. J'en demeure d'accord, reprit l'hiſtrion ; mais, malpeſte ! il n'èſt pas permis à un petit comédien de campagne d'élever ſa penſée juſqu'a ces fameuſes héroines. C'éſt tout ce que pourroit faire un acteur même de la troupe du prince, encore y en a-t-il qui ſont obligés de ſe pourvoir en ville. Heureuſement pour eux la ville èſt bonne, & l'on y rencontre ſouvent des ſujets qui valent bien des princeſſes de couliſſes.

Hé ! n'avez vous jamais ſongé, lui dit mon compagnon, à vous introduire dans cette troupe ? èſt-il beſoin d'un mérite infini pour y entrer ? Bon, répondit Melchior, vous moquez vous avec votre mérite infini ? il y a vingt acteurs. Demandez de leurs nouvelles au public, vous en entendrez parler dans de jolis termes. Il y en a plus de la moitié qui mériteroient de porter encore le havreſac. Malgré tout cela néanmoins, il n'èſt pas aiſé d'être reçu parmi eux. Il faut des eſpeces, ou de puiſſants amis, pour ſuppléer à la médiocrité du talent. Je dois le ſavoir, puiſque je viens de débuter à Madrid, où j'ai été hué & ſifflé comme tous les diables, quoique je duſſe être fort applaudi ; car j'ai crié, j'ai pris des tons extravagants, & je ſuis ſorti cent fois de la nature. De plus, j'ai mis en déclamant le poing ſous le menton de ma princeſſe. En un mot, j'ai joué dans le gout des grands acteurs de ce pays-là ; & cependant le même public qui trouve en eux ces manieres fort agréables, n'a pu les ſouffrir en moi. Voyez ce que c'èſt que la prévention. Ainſi donc, ne pouvant plaire par mon jeu, & n'ayant pas de quoi me faire recevoir en dépit de ceux qui m'ont ſifflé, je m'en retourne à Zamora. J'y vais rejoindre ma femme & mes camarades, qui n'y ſont pas trop bien leurs affaires. Puiſſons-nous n'être pas obligés d'y quêter, pour nous mettre en état de nous rendre dans une autre ville, comme cela nous èſt arrivé plus d'une fois.

A

A ces mots, le prince dramatique ſe leva, reprit ſon havreſac & ſon épée, & nous dit d'un air grave, en nous quittant, Adieu, Meſſieurs, puiſſent les Dieux épuiſer ſur vous leurs faveurs ! Et vous, lui répondit Diégo du même ton, puiſſiez-vous retrouver à Zamora votre femme changée & bien établie ! Dès que le Seigneur Zapata nous eut tourné les talons, il ſe mit à geſticuler & à déclamer en marchant. Auſſitôt le barbier & moi nous commençâmes à le ſiffler, pour lui rapeller ſon début. Nos ſifflemens frappèrent ſes oreilles, il crut entendre encore les ſiffleurs de Madrid. Il regarda derriere lui, & voyant que nous prenions plaiſir à nous égayer à ſes dépens, loin de s'offenſer de ce trait bouffon, il entra de bonne grace dans la plaiſanterie, & continua ſon chemin en feſant de grands éclats de rire. De notre côté, nous nous en donnames à cœur joie, puis nous regagnames le grand-chemin, & pourſuivimes notre route.

CHAPITRE IX.

Dans quel état Diégo retrouva ſa famille, & après quelles réjouiſſances Gil Blas & lui ſe ſeparèrent.

NOus allames ce jour-là coucher entre Moyados & Valpueſta, dans un petit village dont j'ai oublié le nom ; & le lendemain nous arrivames ſur les onze heures du matin dans la plaine d'Olmédo. Seigneur Gil Blas, me dit mon camarade, voici le lieu de ma naiſſance. Je ne puis le revoir ſans tranſport, tant il èſt naturel d'aimer ſa patrie. Seigneur Diégo, lui répondis-je, un homme qui témoigne tant d'amour pour ſon pays, en devoit parler, ce me ſemble, un peu plus avantageuſement que vous n'avez fait. Olmédo me paroit une ville, & vous m'avez dit que c'étoit un village. Il falloit du moins le traiter de gros bourg. Je lui fais réparation d'honneur, reprit le barbier ; mais je vous dirai, qu'après avoir vu Madrid, Tolede, Saragoſſe, & toutes les autres grandes villes où j'ai demeuré en feſant le tour de l'Eſpagne, je regarde les petites comme des villages. A méſure que nous avancions dans la plaine, il nous paroiſſoit que nous appercevions beaucoup de monde auprès d'Olmédo ; & lorſque nous fumes plus à portée de diſcerner les objèts, nous trouvames de quoi occuper nos regards.

Il y avoit trois pavillons tendus à quelque diſtance l'un

de

de l'autre, & tout auprès un grand nombre de cuisiniers & de marmitons qui préparoient un festin. Ceux-ci mettoient des couverts sur de longues tables dressées sous les tentes ; ceux-là remplissoient de vin des cruches de terre ; les autres fesoient bouillir des marmites, & les autres enfin tournoient des broches où il y avoit toutes sortes de viandes. Mais je considérai plus attentivement que tout le reste, un grand théatre qu'on avoit élevé. Il étoit orné d'une décoration de carton peint de diverses couleurs, & chargé de devises Grecques & Latines. Le barbier n'eut pas plutôt vu ces inscriptions, qu'il me dit, Tous ces mots Grecs sentent furieusement mon oncle Thomas, je vais parier qu'il y aura mis la main ; car entre nous c'èst un habile homme, il sait par cœur une infinité de livres de college. Tout ce qui me fâche, c'èst qu'il en rapporte sans cesse des passages dans la conversation, ce qui ne plaît pas à tout le monde. Outre cela, continua-t-il, mon oncle a traduit des poètes Latins & des auteurs Grecs. Il possede l'antiquité, comme on le peut voir par les belles remarques qu'il a faites. Sans lui nous ne saurions pas que dans la ville d'Athenes, les enfants pleuroient quand on leur donnoit le fouet. Nous devons cette découverte à sa profonde érudition.

Après que mon camarade & moi nous eumes regardé toutes les choses dont je viens de parler, il nous prit envie d'apprendre pourquoi l'on fesoit de pareils préparatifs. Nous allions nous en informer, lorsque dans un homme qui avoit l'air de l'ordonnateur de la fête, Diégo reconnut le Seigneur Thomas de la Fuente, que nous joignimes avec empressement. Le maître d'école ne remit pas d'abord le jeune barbier, tant il le trouva changé depuis dix années. Ne pouvant toutefois le méconnoître, il l'embrassa cordialement, & lui dit d'un air affectueux, Hé ! te voilà, Diégo, mon cher neveu, te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vu naitre ? Tu viens revoir tes dieux pénates, & le Ciel te rend sain & sauf à ta famille. O jour trois & quatre fois heureux ! jour digne d'être marqué d'une pierre blanche ! Il y a bien des nouvelles, mon ami, poursuivit-il ; ton oncle Pedro le bel-esprit èst devenu la victime de Pluton, il y a trois mois qu'il èst mort. Cet avare, pendant sa vie, craignoit de manquer des choses les plus nécessaires, *argenti pallebat amore.* Outre les grosses pensions que quelques grands

lui fesoient, il ne dépensoit pas dix pistoles chaque année pour son entretien. Il étoit même servi par un valet qu'il ne nourrissoit point. Ce fou, plus insensé que le Grec Aristippe, qui fit jetter au milieu de la Libye toutes les richesses que portoient ses esclaves, comme un fardeau qui les incommodoit dans leur marche, entassoit tout l'or & l'argent qu'il pouvoit amasser. Hé pour qui ? pour des héritiers qu'il ne vouloit point voir. Il étoit riche de trente mille ducats, que ton père, ton oncle Bertrand, & moi, nous avons partagés. Nous sommes en état de bien établir nos enfants. Mon frère Nicolas a déja disposé de ta sœur Thérese. Il vient de la marier avec le fils d'un de nos Alcades. *Connubio junxit stabili, propriamque dicavit.* C'èst cet hymen, formé sous les plus heureux auspices, que nous célébrons depuis deux jours avec tant d'appareil. Nous avons fait dresser ces pavillons dans la plaine. Les trois héritiers de Pédro ont chacun le sien, & font tour à tour la dépense d'une journée. Je voudrois que tu fusses arrivé plutôt, tu aurois vu le commencement de nos réjouissances. Avant-hier, jour du mariage, ton père fesoit les frais. Il donna un festin superbe, qui fut suivi d'une course de bague. Ton oncle le mercier mit hier la nape, & nous régala d'une fête pastorale. Il habilla en bergers dix garçons des mieux faits & dix jeunes filles. Il employa tous les rubans & toutes les aiguillettes de sa boutique à les parer. Cette brillante jeunesse forma diverses danses, & chanta mille chansonnettes tendres & légeres. Néanmoins, quoique rien n'ait jamais été plus galant, cela ne fit pas un grand effet. Il faut qu'on n'aime plus la pastorale.

Pour aujourd'hui, continua-t-il, tout roule sur mon compte, & je dois fournir aux bourgeois d'Olmédo un spectacle de mon invention, *finis coronabit opus.* J'ai fait élever un théatre, sur lequel, *Dieu aidant ;* je ferai représenter par mes disciples une piece que j'ai composée. Elle a pour titre, *Les Amusements de Mulei Bugentuf, Roi de Maroc.* Elle sera parfaitement bien jouée, parce que j'ai des écoliers qui declament comme les comédiens de Madrid. Ce sont des enfants de famille de Pennafiel & de Ségovie, que j'ai en pension chez moi. Les excellents acteurs ! Il èst vrai que je les ai exercés. Leur déclamation paroîtra frappée au coin du maître, *ut ita dicam.* A l'égard de la piece, je ne t'en parlerai point, je veux te laisser

laisser le plaisir de la surprise ; je dirai simplement qu'elle doit enlever tous les spectateurs. C'est un de ces sujets tragiques qui remuent l'âme, par les images de mort qu'ils offrent à l'esprit. Je suis du sentiment d'Aristote, il faut exciter la terreur. Ah ! si je m'étois attaché au théatre, je n'aurois jamais mis sur la scene que des princes sanguinaires, que des héros assassins. Je me serois baigné dans le sang. On auroit toujours vu périr dans mes tragédies, non seulement les principaux personnages, mais les gardes mêmes. J'aurois égorgé jusqu'au souffleur. Enfin je n'aime que l'effroyable, c'est mon goût. Aussi ces sortes de poëmes entraînent la multitude, entretiennent le luxe des comédiens, & font rouler tout doucement les auteurs.

Dans le tems qu'il achevoit ces paroles, nous vîmes sortir du village, & entrer dans la plaine, un grand concours de personnes de l'un & de l'autre sexe. C'étoient les deux époux accompagnés de leurs parents & de leurs amis, & précédés de dix à douze joueurs d'instruments, qui jouant tous ensemble formoient un concert très bruyant. Nous allames au devant d'eux, & Diégo se fit connoître.

Des cris de joie s'élevèrent aussitôt dans l'assemblée, & chacun s'empressa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on lui donna. Toute sa famille, & tous ceux même qui étoient presents, l'accablèrent d'embrassades, après quoi son père lui dit, Sois le bien venu, Diégo. Tu retrouves tes parents un peu engraissés, mon ami. Je ne t'en dis pas davantage présentement, je t'expliquerai cela tantôt par le menu. Cependant tout le monde s'avança dans la plaine, se rendit sous les tentes, & s'assit autour des tables qu'on y avoit dressées. Je ne quittai pas mon compagnon, & nous dinames tous deux avec les nouveaux mariés, qui me parurent bien assortis. Le repas fut assez long, parce que le maître d'école eut la vanité de le vouloir donner à trois services, pour l'emporter sur ses frères, qui n'avoient pas fait les choses si magnifiquement.

Après le festin, tous les convives témoignèrent une grande impatience de voir représenter la piece du Seigneur Thomas ; ne doutant pas, disoient-ils, que la production d'un aussi beau génie que le sien ne méritât d'être entendue. Nous nous approchames du théatre, au devant duquel tous les joueurs d'instruments s'étoient déja placés pour

pour jouer dans les entr'actes. Comme chacun, dans un grand silence, attendoit qu'on commençât, les acteurs parurent sur la scene ; & l'auteur, le poëme à la main, s'assit dans les coulisses à portée de souffler. Il avoit eu raison de nous dire que la piece étoit tragique ; car dans le premier acte, le Roi de Maroc, par maniere de récréation, tua cent esclaves Mores à coups de fléches ; dans le second, il coupa la tête à trente officiers Portugais, qu'un de ses capitaines avoit fait prisonnier de guerre ; & dans le troisieme enfin, ce monarque, fou de ses femmes, mit lui-même le feu à un palais isolé où elles étoient enfermées, & le réduisit en cendres avec elles. Les esclaves Mores, de-même que les officiers Portugais, étoient des figures d'osier faites avec beaucoup d'art ; & le palais, composé de carton, parut tout embrasé par un feu d'artifice. Cet embrasement, accompagné de mille cris plaintifs qui sembloient sortir du milieu des flammes, termina la piece, & ferma le théatre d'une façon très divertissante. Toute la plaine retentit du bruit des applaudissements que reçut une si belle tragédie. Ce qui justifia le bon goût du poète, & fit connoître qu'il savoit bien choisir ses sujets.

Je m'imaginois qu'il n'y avoit plus rien à voir après *Les amusements de Mulei Bugentuf*, mais je me trompois. Des tymbales & des trompettes nous annoncerent un nouveau spectacle. C'étoit la distribution des prix ; car Thomas de la Fuente, pour rendre la fête plus solemnelle, avoit fait composer tous ses écoliers, tant externes que pensionnaires ; & il devoit ce jour-là donner à ceux qui avoient le mieux réussi, des livres achetés de ses propres deniers à Ségovie. On apporta donc tout-à-coup sur le théatre deux longs bancs d'école, avec une armoire à livres remplie de bouquins proprement reliés. Alors tous les acteurs revinrent sur la scene, & se rangerent tout autour du Seigneur Thomas, qui tenoit aussi bien sa morgue qu'un préfet de college. Il avoit à la main une feuille de papier où étoient écrits les noms de ceux qui devoient remporter des prix. Il la donna au Roi de Maroc, qui commença de la lire à haute voix. Chaque écolier qu'on nommoit, alloit respectueusement recevoir un livre des mains du pédant : puis il étoit couronné de laurier, & on le fesoit asseoir sur un des deux bancs pour l'exposer aux regards de l'assistance admirative. Quelque envie toutefois qu'eut le maître d'école de renvoyer les spectateurs contents, il ne put en venir à bout ; parce

qu'ayant

qu'ayant diſtribué preſque tous les prix aux penſionnaires, ainſi que cela ſe pratique, les meres de quelques externes prirent feu là-deſſus, & accuſerent le pédant de partialité. De ſorte que cette fête, qui juſqu'à ce moment avoit été ſi glorieuſe pour lui, penſa finir auſſi mal que le feſtin des Lapithes.

Fin du Second Livre.

LA MAUVAISE MERE. *Conte Moral.*

PARMI les productions monſtrueuſes de la Nature, on peut compter le cœur d'une Mère qui aime l'un de ſes enfants, à l'excluſion de tous les autres. Je ne parle point d'une tendreſſe éclairée qui diſtingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive, celle qui répond le mieux à ſes premiers ſoins; je parle d'une tendreſſe aveugle, ſouvent excluſive, quelquefois jalouſe, qui ſe choiſit une idole & des victimes parmi ces petits innocents qu'on a mis au monde, & pour qui l'on èſt également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'èſt de cet égarement ſi commun & ſi honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos Provinces maritimes, un intendant qui s'étoit rendu recommandable par ſa ſévérité à reprimer les véxations de toute eſpèce, ayant pour principe d'appliquer la faveur au foible, & la rigueur au fort: cet homme de bien, appellé M. de Carandon, mourut pauvre & preſque inſolvable. Il avoit laiſſé une fille que perſonne n'épouſoit, parce qu'elle avoit beaucoup d'orgueil, peu d'agréments, & point de fortune. Un riche & honnête Négociant la rechercha par conſidération pour la mémoire de ſon père. Il nous a fait tant de bien, diſoit le bon-homme Corée! (c'étoit le nom du Négociant) il èſt bien juſte que quelqu'un de nous le rende à ſa fille. Corée ſe propoſa donc humblement; & Mademoiſelle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, conſentit à lui donner la main, bien entendu qu'elle auroit dans ſa maiſon une autorité abſolue. Le reſpect du bon-homme

pour la mémoire du père s'étendoit jusques sur la fille: il la consultoit comme son oracle ; & si quelque fois il lui arrivoit d'avoir un avis différent du sien, elle n'avoit qu'à proférer ces paroles imposantes! feu M. de Carandon mon père. . . Corée n'attendoit pas qu'elle achevât, pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut assez jeune, & lui laissa deux enfants, dont elle avoit bien voulu lui permettre d'être le père. En mourant il croyoit devoir régler le partage de ses biens; mais M. de Carandon avoit pour maxime, lui dit-elle, qu'afin de retenir les enfants sous la dépendance d'une mère, il falloit la rendre dispensatrice des biens qui leur étoient destinés. Cette loi fut la regle du testament de Corée, & son héritage fut mis en dépôt dans les mains de sa femme, avec le droit fatal de le distribuer à ses enfants comme bon lui sembleroit. De ces deux enfants, l'ainé fesoit ses delices; non qu'il fût plus beau, plus heureusement né que le cadet, mais elle avoit couru le danger de la vie en le mettant au monde; il lui avoit fait éprouver le premier les douleurs & la joie de l'enfantement; il s'étoit emparé de sa tendresse qu'il sembloit avoir épuisée ; elle avoit enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mère.

Le petit Jacquaut étoit l'enfant de rebut: sa mère ne daignoit presque pas le voir, & ne lui parloit que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'ôsoit lever les yeux devant elle, & ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit, disoit-elle, le naturel de son père, une âme du peuple, & ce qu'on appelle l'air de ces gens-là.

Pour l'ainé, qu'on avoit pris soin de rendre aussi volontaire, aussi mutin, aussi capricieux qu'il étoit possible, c'étoit la gentilesse même : son indocilité s'appelloit hauteur de caractère ; son humeur, excès de sensibilité. On s'applaudissoit de voir qu'il ne cédoit jamais quand il avoit raison : or il faut savoir qu'il n'avoit jamais tort. On ne cessoit de dire qu'il sentoit son bien, & qu'il avoit l'honneur de ressembler à Madame sa mère. Cet ainé, appellé M. de l'Etang, (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laisser le nom de Corée) cet ainé, dis-je, eut des maitres de toute espèce: les leçons étoient pour lui seul, & le petit Jacquaut en

recueilloit

recueilloit le fruit ; de manière qu'au bout de quelques années, Jacquaut ſavoit tout ce qu'on avoit enſeigné a M. de l'Etang, qui en revanche ne ſavoit rien.

Les bonnes, qui ſont dans l'uſage d'attribuer aux enfants tout le peu d'eſprit qu'elles ont, & qui rêvent tout le matin aux gentileſſes qu'ils doivent dire dans la journée ; les bonnes avoient fait croire à Madame, dont elles connoiſſoient le foible, que ſon ainé étoit un prodige. Les maîtres moins complaiſants, ou plus mal-adroits, en ſe plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tariſſoient point ſur les louanges de Jacquaut : ils ne diſoient pas préciſément que M. de l'Etang fut un ſot ; mais ils diſoient que le petit Jacquaut avoit de l'eſprit comme un ange. La vanité de la mère en fut bleſſée ; & par une injuſtice qu'on ne croiroit pas être dans la nature, ſi ce vice des mères étoit moins à la mode, elle redoubla d'averſion pour ce petit malheureux, devint jalouſe de ſes progrès, & réſolut d'ôter à ſon enfant gâté l'humiliation du parallele.

Une avanture bien touchante réveilla cependant en elle les ſentiments de la nature ; mais ce retour ſur elle-même l'humilia ſans la corriger. Jacquaut avoit dix ans, de l'Etang en avoit près de quinze, lorſqu'elle tomba ſerieuſement malade. L'ainé s'occupoit de ſes plaiſirs, & fort peu de la ſanté de ſa mère. C'eſt la punition des mères folles d'aimer des enfants dénaturés. Cependant on commençoit à s'inquièter ; Jacquaut s'en apperçut, & voilà ſon petit cœur ſaiſi de douleur & de crainte : l'impatience de voir ſa mère ne lui permet plus de ſe cacher. On l'avoit accoutumé à ne paroître que lorſqu'il étoit appellé ; mais enfin ſa tendreſſe lui donna du courage. Il ſaiſit l'inſtant où la porte de la chambre eſt entr'ouverte, il entre ſans bruit & à pas tremblants, il s'approche du lit de ſa mère. Eſt-ce vous, mon fils? demanda-t-elle. Non, ma mère, c'eſt Jacquaut. Cette réponſe naïve & accablante pénétra de honte & de douleur l'âme de cette femme injuſte ; mais quelques careſſes de ſon mauvais fils lui rendirent bientôt tout ſon aſcendant, & Jacquaut n'en fut dans la ſuite ni mieux aimé ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle rétablie, qu'elle reprit le deſſein de l'éloigner de la maiſon : ſon prétexte fut, que de l'Etang, naturellement vif, étoit trop ſuſ-

ceptible de diſſipation pour avoir un compagnon d'étude, & que les impertinentes prédilections des maîtres pour l'enfant qui étoit le plus humble ou le plus careſſant avec eux, pouvoient fort bien décourager celui dont le caractère plus haut & moins flexible exigeoit plus de ménagement: elle voulut donc que l'Etang fût l'unique objet de leurs ſoins, & ſe défit du malheureux Jacquaut en l'exilant dans un college.

A ſeize ans l'Etang quitta ſes maîtres de mathématique, de phyſique, de muſique, &c. comme il les avoit pris; il commença ſes exercices, qu'il fit à-peu-près comme ſes études; & à vingt ans il parut dans le monde avec la ſuffiſance d'un ſot qui a entendu parler de tout, & qui n'a réfléchi ſur rien.

De ſon côté Jacquaut avoit fait ſes humanités, & ſa mère étoit ennuyée des éloges qu'on lui donnoit. Hé bien, dit-elle, puiſqu'il èſt ſi ſage, il réuſſira dans l'Egliſe, il n'a qu à prendre ce parti.

Par malheur Jacquaut n'avoit aucune inclination pour l'état eccléſiaſtique; il vint ſupplier ſa mère de l'en diſpenſer. Vous croyez donc, lui dit-elle avec une hauteur froide & ſevère, que j'ai de quoi vous ſoutenir dans le monde? Je vous déclare qu'il n'en èſt rien. La fortune de votre père n'étoit pas auſſi conſidérable qu'on l'imagine; à peine ſuffira-t-elle à l'établiſſement de votre aîné. Pour vous, Monſieur, vous n'avez qu'à voir ſi vous voulez courir la carrière des bénéfices ou celle des armes, vous faire tonſurer ou caſſer la tête, accepter, en un mot, un petit collet ou une lieutenance d'infanterie; c'èſt tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit avec reſpèct, qu'il y avoit des partis moins violents à prendre pour le fils d'un négociant. A ces mots Mademoiſelle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils ſi peu digne d'elle, & lui défendit de paroître à ſes yeux. Le jeune Corée, déſolé d'avoir encouru l'indignation de ſa mère, ſe retira en ſoupirant, & réſolut de tenter ſi la fortune lui feroit moins cruelle que la nature. Il apprit qu'un vaiſſeau étoit ſur le point de faire voile pour les Antilles, où il avoit deſſein de ſe rendre. Il écrivit à ſa mère pour lui demander ſon aveu, ſa bénédiction, & une pacotille. Les deux premiers articles

ticles lui furent amplement accordés ; mais le dernier avec économie.

Sa mère, trop heureuſe d'en être délivrée, voulut le voir avant ſon départ, & en l'embraſſant lui donna quelques larmes. Son frère eut auſſi la bonté de lui ſouhaiter un heureux voyage. C'étoient les premières careſſes qu'il avoit reçues de ſes parents ; ſon cœur ſenſible en fut pénétré : cependant il n'ôſa leur demander de lui écrire ; mais il avoit un camarade de collége dont il étoit tendrement aimé : il le conjura en partant de lui donner quelquefois des nouvelles de ſa mère.

Celle-ci ne fut plus occupée que du ſoin d'établir ſon enfant chéri. Il ſe déclara, pour la robe : on lui obtint des diſpenſes d'études ; & bientôt il fut admis dans le ſanctuaire des loix. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux : on propoſa une riche héritière ; mais on exigea de la veuve la donation de ſes biens. Elle eut la foibleſſe d'y conſentir, en ſe réſervant à peine de quoi vivre décemment, bien aſſurée que la fortune de ſon fils ſeroit toujours en ſa diſpoſition.

A l'âge de vingt-cinq ans, M. de l'Etang ſe trouva donc un petit conſeiller tout rond, négligeant ſa femme autant que ſa mère ayant grand ſoin de ſa perſonne, & fort peu de ſouci des affaires du Palais. Comme il étoit du bon air qu'un mari eut quelqu'une qui ne fut pas ſa femme, l'Etang crut devoir s'afficher pour homme à bonne fortune. Une jeune perſonne qu'il lorgna au ſpectacle répondit à ſes agaceries, le reçut chez elle avec beaucoup de politeſſe, l'aſſura qu'il étoit charmant, ce qu'il n'eut point de peine à croire, & dans peu de temps le débaraſſa d'un porte-feuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours eternelles, cette beauté parjure le quitta au bout de trois mois pour un jeune Lord Anglois auſſi ſot & plus magnifique. L'Etang, qui ne concevoit pas comment on renvoyoit un homme comme lui réſolut de s'en venger en prenant une maîtreſſe plus fameuſe encore, & en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui feſoit mille jaloux ; & quand il ſe comparoit à cette foule d'adorateurs qui ſoupiroient en vain pour elle, il avoit le plaiſir de ſe croire plus aimable, comme il ſe trouvoit plus heureux. Cependant s'étant ap-

apperçue qu'il n'étoit pas ſans inquiétude, elle voulut lui prouver qu'il n'étoit rien au monde qu'elle ne fût réſolue à quitter pour lui, & propoſa pour fuir les importuns, de venir enſemble à Paris, oublier tout l'univers, & vivre uniquement l'un pour l'autre. L'Etang fut tranſporté de cette marque de tendreſſe. Tout ſe prépare pour le voyage ; ils partent, ils arrivent, & choiſiſſent leur retraite aux environs du Palais Royal. Fatime (c'étoit le nom de cette beauté) demanda, & obtint ſans peine, un carroſſe pour prendre l'air. L'Etang fut ſurpris du nombre d'amis qu'il trouva dans la bonne ville. Ces amis ne l'avoient jamais vu ; mais ſon mérite les attiroit en foule. Fatime ne recevoit chez elle que la ſociété de l'Etang, & il étoit bien sûr de ſes amis & d'elle. Cette femme charmante avoit cependant une foibleſſe : elle croyoit aux ſonges. Une nuit elle en avoit fait un qui ne pouvoit, diſoit-elle, s'effacer de ſon eſprit. L'Etang voulut ſavoir quel étoit ce ſonge qui l'occupoit ſi ſérieuſement. J'ai rêvé, lui dit-elle, que j'étois dans un appartement délicieux ; c'étoit un lit de damas de trois couleurs, une tapiſſerie & des ſophas aſſortis à ce lit ſuperbe ; des trumeaux éblouiſſants de dorure, des cabinets de boule, des porcelaines du Japon, des magots de la Chine les plus jolis du monde ; mais tout cela n'eſt rien. Une toilette étoit dreſſée, je m'approche ; qu'ai-je apperçu ! le cœur m'en palpite : un écrin de diamans ; & quels diamans encore ! l'aigrette la mieux deſſinée, les boucles d'oreille les plus brillantes, le plus bel eſclavage, une rivière qui ne finiſſoit pas. Oui, Monſieur, je vous le dis, il m'arrivera quelque choſe de ſingulier. Ce ſonge m'a trop vivement frappée, & mes ſonges ne me trompent jamais.

M. de l'Etang eut beau employer, toute ſon éloquence à lui perſuader que les ſonges ne ſignifioient rien ; elle lui ſoutint que celui-là devoit ſignifier quelque choſe, & il finit par craindre que quelqu'un de ſes rivaux ne propoſât de l'effectuer. Il fallut donc capituler, & à quelques circonſtances près, ſe réſoudre à l'accomplir lui-même. L'on juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l'habitude de ſonger : elle y prit goût, & ſongea tant, que la fortune du bon-homme Corée n'étoit preſque plus elle-même qu'un ſonge. La jeune épouſe de

M.

M. de l'Etang, à qui ce voyage avoit déplu, demanda d'être séparée de biens d'un mari qui l'abandonnoit ; & sa dot, qu'il fallut rendre, le mit encore plus mal à son aise.

Le jeu èst une ressource. L'Etang prétendoit exceller au piquet ; ses amis, qui fesoient bourse commune, parioient tous pour lui, tandis que l'un d'eux jouoit contre. A chaque fois qu'il écartoit, Ma foi, disoit l'un des parieurs, c'èst bien jouer ! On ne joue pas mieux, disoit l'autre. Enfin, M. de l'Etang jouoit le mieux du monde ; mais il n'avoit jamais les as. Tandis qu'on l'expédioit insensiblement, la fidelle Fatime, qui s'apperçut de sa décadence, rêva une nuit qu'elle le quittoit, & le quitta le lendemain : cependant comme il èst humiliant de décheoir, il se piqua d'honneur, & ne voulut rien rabattre de son faste, en sorte que dans quelques années il se trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens, lorsque Madame sa mère, qui n'avoit pas mieux ménagé sa réserve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui rèpondit qu'il étoit désespéré, mais que loin de pouvoir lui envoyer des sécours, il en avoit besoin lui-même. Déjà l'alarme s'étoit répandue parmi leurs créanciers, & c'étoit à qui se saisiroit le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait ! disoit cette mère désolée : je me suis dépouillée de tout pour un fils qui a tout dissipé.

Cependant qu'étoit devenu l'infortuné Jacquaut ? Jacquaut avec de l'èsprit, la meilleure âme, la plus jolie figure du monde, & sa petite pacotille, étoit arrive heureusement à Saint-Domingue. On sait combien un François de bonnes mœurs & de bonne mine trouve aisément à s'établir dans les Isles. Le nom de Corée, son intelligence & sa sagesse, lui acquirent bientôt la confiance des habitants. Avec les sécours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit floriffante ; le commerce, qui étoit en vigueur, l'enrichit en peu de temps ; & dans l'espace de cinq ans, il étoit devenu l'objèt de la jalousie des veuves & des filles les plus belles & les plus riches de la Colonie. Mais, hélas ! son camarade de collége, qui jusques-là ne lui avoit donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frère étoit ruiné, & que sa mère, abandonnée de

de tout le monde, étoit réduite aux plus affreuſes extrémités. Cette lettre fatale fut arrôſée de larmes. Ah, ma pauvre mère! s'écria-t-il, j'irai vous ſécourir. Il ne voulut s'en fier à perſonne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d'une main étrangère, pouvoient la priver des ſécours de ſon fils, & la laiſſer mourir dans l'indigence & le déſeſpoir. Rien ne doit retenir un fils, ſe diſoit-il à lui-même, quand il y va de l'honneur & de la vie d'une mère.

Avec de tels ſentiments, Corée ne fut plus occupée que du ſoin de rendre ſes richeſſes portatives. Il vendit tout ce qu'il poſſédoit, & ce ſacrifice ne couta rien à ſon cœur; mais il ne put refuſer des régrèts à un tréſor plus précieux qu'il laiſſoit en Amérique. Lucelle, jeune veuve d'un vieux colon, qui lui avoit laiſſé des biens immenſes, avoit jetté ſur Corée un de ces regards qui ſemblent pénétrer juſqu'au fond de l'âme & en démêler le caractère; l'un de ces regards qui décident l'opinion, qui déterminent le penchant, & dont l'effèt ſubit & confus èſt pris le plus ſouvent pour un mouvement ſympathique. Elle avoit cru voir dans ce jeune homme tout ce qui peut rendre heureuſe une femme honnête & ſenſible; & ſon amour pour lui n'avoit pas attendu la réflexion pour naître & ſe développer. Corée de ſon côté l'avoit diſtinguée entre ſes rivales, comme la plus digne de captiver le cœur d'un homme ſage & vertueux. Lucelle, avec la figure la plus noble & la plus intéreſſante, l'air le plus animé, & cependant le plus modeſte, un teint brun, mais plus frais que les roſes, des cheveux d'un noir d'ébène, & des dents d'une blancheur & d'un émail à éblouir, la taille & la démarche des nymphes de Diane, le ſourire & le regard des compagnes de Vénus; Lucelle avec tous ces charmes étoit douée de ce courage d'eſprit, de cette élévation de caractère, de cette juſteſſe dans les idées, de cette droiture dans les ſentiments, qui nous font dire aſſez mal à propos qu'une femme a l'âme d'un homme. Il n'étoit pas dans les principes de Lucelle de rougir d'une inclination vertueuſe. A peine Corée lui eut-il avoué le choix de ſon cœur, qu'il obtint d'elle ſans détour un pareil aveu pour réponſe; & leur inclination mutuelle devenue plus tendre à meſure qu'elle étoit plus réfléchie, n'aſpiroit plus qu'au moment d'être

conſacrée

consacrée au pied des autels. Quelques démêlés sur l'héritage de l'époux de Lucelle avoient retardé leur bonheur. Ces démêlés alloient finir lorsque la lettre de l'ami de Corée vint tout-à-coup l'arracher à ce qu'il avoit de plus cher au monde, après sa mère. Il se rendit chez la belle veuve, lui montra la lettre de son ami, & lui demanda conseil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas besoin. Fondez votre bien en effets commerçables, allez au secours de votre mère, faites honneur à tout, & revenez, ma fortune vous attend. Si je meurs, mon testament vous l'assurera ; si je vis, au-lieu d'un testament, vous savez quels seront vos titres. Corée pénétré de reconnaissance & d'admiration, saisit les mains de cette femme généreuse, & les arrôsa de ses pleurs. Mais comme il se répandoit en éloges, Allez, lui dit-elle, vous êtes un enfant ; n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une femme fait quelque chose de passablement honnête, on crie au prodige, comme si la nature ne nous avoit pas donné une âme. A ma place seriez-vous bien flaté de me voir dans l'étonnement, regarder en vous comme un phénomene le pur mouvement d'un bon cœur? Pardon, lui dit Corée, je devois m'y attendre ; mais vos principes, vos sentiments, l'aisance, le naturel de vos vertus m'enchantent ; je les admire sans en être surpris. Va, mon enfant, lui ditelle en le baisant sur les deux joues, je suis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs, & reviens au plutôt.

Il s'embarque, & avec lui il embarque toute sa fortune. Le trajèt fut assez heureux jusques vers les Canaries : mais là, leur vaisseau poursuivi par un corsaire de Maroc, fut obligé de chercher son salut dans ses voiles. Le Corsaire qui le chassoit étoit sur le point de le joindre ; & le Capitaine, effrayé du danger de l'abordage, alloit se livrer au pirate. Ah ma puvre mère ! s'écria Corée en embrassant la cassette où étoit renfermée toute son espérance ; & puis s'arrachant les cheveux de douleur & de rage, Non, dit-il, ce barbare Afriquain me dévorera plutôt le cœur. Alors s'addressant au Capitaine, à l'équipage, & aux passagers consternés, Eh quoi, mes amis, leur dit-il, nous rendrons-nous lâchement ? Souffrirons-nous que ce brigand nous mène à Maroc chargés

chargés de fers, & nous y vende comme des bêtes ? Sommes-nous désarmés ! Ces gens-là sont-ils invulnérables, ou sont-ils plus braves que nous ? Ils veulent aborder ; qu'ils abordent : he bien ! nous nous vérrons de près. Sa résolution ranima les esprits ; & le Capitaine en l'embrassant, le loua d'avoir donné l'exemple.

Déjà tout èst disposé pour la défense ; le Corsaire aborde, les vaisseaux se heurtent : des deux côtés on voit voler la mort ; bientôt les deux navires sont enveloppés dans un tourbillon de fumée & de flamme ; le feu cesse, le jour renait, & le fèr choisit ses victimes. Corée, le sabre à la main, fesoit un carnage effroyable ; dès qu'il voyoit un Afriquain se jetter sur son bord, il couroit à lui, le fendoit en deux, en s'écriant, Ah, ma pauvre mère ! Sa fureur étoit celle d'une lionne qui défend ses petits ; c'étoit le dernier effort de la nature au désespoir ; & l'âme la plus douce, la plus sensible qui fût jamais, étoit devenue en ce moment la plus violente & la plus sanguinaire. Le Capitaine le trouvoit partout, l'œil en feu & le bras sanglant. Ce n'èst pas un homme, disoient ses compagnons, c'èst un Dieu qui combat pour nous : son exemple enflammoit leur courage. Il se trouve enfin corps-a-corps avec le chef de ces Barbares. Mon Dieu ! s'écria-t-il, ayez pitié de ma mère ; & à ces mots, d'un coup de revèrs, il ouvre au brigand les entrailles. Dès ce moment la victoire fut décidée : le peu qui restoit de l'equipage Maroquin demanda la vie, & fut mis dans les fèrs. Le vaisseau de Corée avec sa proie aborde enfin sur les côtes de France ; & ce digne fils, sans se permettre une nuit de repos, se rend avec son trésor auprès de sa malheureuse mère. Il la trouve au bord du tombeau, & dans un état pour elle plus affreux que la mort même, dénuée de tout sécours, & livrée aux soins d'un domestique qui, rebuté de souffrir l'indigence où elle étoit réduite, lui rendoit à regrèt les derniers soins d'une pitié humiliante. La honte de sa situation lui avoit fait défendre à ce domestique de recevoir personne que le Prêtre & le Médecin charitable qui la visitoient quelquefois. Corée demande à la voir, on le refuse.

Annoncez-moi, dit-il au domestique.—Et quel èst votre nom ?—Jacquaut. Le domestique s'approche du lit.

ît. Un étranger, dit-il, demande à voir Madame.—Hélas! & quel èſt cet étranger?—Il dit, qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom ces entrailles furent ſi violemment émues, qu'elle faillit à expirer. Ah, mon fils! dit-elle d'une voix éteinte & en levant ſur lui ſa mourante paupierè, Ah, mon fils! dans quel moment venez-vous revoir votre mère? votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant ſi bon, ſi pieux, de voir cette mère qu'il avoit laiſſée au ſein du luxe & de l'opulence, de la voir dans un lit entourée de lambeaux, & dont l'image attendriroit le cœur le plus inſenſible: O ma mère! s'écria-t-il en ſe précipitant ſur ce lit de douleurs: ſes ſanglots étouffèrent ſa voix, & les ruiſſeaux de larmes dont il inondoit le ſein de ſa mère expirante, furent longtems la ſeule expreſſion de ſa douleur & de ſon amour. Le Ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé; d'avoir——Il interrompit: Tout èſt réparé, ma mère, lui dit ce vertueux jeunne homme, vivez: la fortune m'a comblé de biens; je viens les répandre au ſein de la nature: c'èſt pour vous qu'ils me ſont donnés. Vivez: j'ai de quoi vous faire aimer la vie.—Ah! mon cher enfant, ſi je déſire de vivre, c'èſt pour expier mon injuſtice, c'èſt pour aimer un fils dont je n'étois pas digne, un fils que j'ai deſhérité. A ces mots elle ſe couvroit le viſage, comme indigne de voir le jour. Ah, Madame! s'écria-t-il en la preſſant dans ſes bras, ne me dérobez point la vue de ma mère. Je viens à travers les mèrs la chercher & la ſécourir. Dans ce moment le Prêtre & le Médecin arrivent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les ſeules conſolations que le Ciel m'a laiſſées; ſans leur charité, je ne ſerois plus. Corée les embraſſe en fondant en larmes. Mes amis! leur dit-il, mes bienfaiteurs! que ne vous dois-je pas? Sans vous je n'aurois plus de mère: achevez de la rappeller à la vie. Je ſuis riche, je viens la rendre heureuſe. Redoublez vos ſoins, vos conſolations, vos ſécours; rendez-la moi. Le Médecin vit prudemment que cette ſituation étoit trop violente pour la malade. Allez, Monſieur, dit-il à Corée, repoſez vous ſur notre zèle, & n'ayez plus d'autre ſoin que de faire préparer un logement commode & ſain. Ce ſoir, Madame y ſera tranſportée.

Le

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avoit faite la joie, & le calme qui lui succéda, ranimèrent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avoit été le principe du mal; la consolation en fut le rémède. Corée apprit que son malheureux frère venoit de périr misérablement. Je tire le rideau sur le tableau effrayant de cette mort trop méritée. On en déroba la connoissance à une mère sensible, & trop foible encore pour soutenir sans expirer un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin lorsque sa santé fut plus affermie. Toutes les plaies de son cœur s'ouvrirent, & les larmes maternelles coulèrent de ses yeux. Mais le Ciel, en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse, lui en rendoit un qui l'avoit méritée par tout ce que la nature a de plus sensible, & la vertu de plus touchant. Il lui confia les désirs de son âme : c'étoit de pouvoir réunir dans ses bras sa mère & son épouse. Madame Corée saisit avec joie le projèt de passer avec son fils en Amérique. Une ville remplie de ses folies & de ses malheurs, étoit pour elle un séjour odieux ; & l'instant où elle s'embarqua, lui rendit une nouvelle vie. Le Cièl, qui protége la piété, leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mère de son amant, comme elle auroit reçu sa mère. L'hymèn fit de ces amants les époux les plus fortunés, & leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs & sereins, qui sont le partage de la vertu.

LA BERGERE DES ALPES. *Conte Moral.*

DANS les montagnes de Savoye, non loin de la route de Briançon à Modane, èst une vallée solitaire, dont l'aspect inspire aux voyageurs une douce mélancolie. Trois collines en amphithéatre où sont répandues de loin en loin quelques cabanes de pasteurs, des torrents qui tombent des montagnes, des bouquets d'arbres plantés ça & là, des pâturages toujours verds, font l'ornement de ce lieu champêtre.

La Marquise de Fonrose retournoit de France en Italie

talie avec son époux. L'essieu de leur voiture se rompit; & comme le jour étoit sur son déclin, il fallut chercher dans cette vallée un asyle où passer la nuit. Comme ils s'avançoient vers l'une des cabanes qu'ils avoient apperçues, ils virent un troupeau qui en prenoit la route, conduit par une bergere dont la démarche les étonna. Ils approchent encore, & ils entendent une voix célèste dont les accents plaintifs & touchants fesoient gémir les échos.

« Que le soleil couchant brille d'une douce lumière! « C'èst ainsi (disoit-elle) qu'au terme d'une carrière pé« nible, l'âme épuisée va se rajeunir dans la source « pure de l'immortalité. Mais hélas, que le terme èst « loin, & que la vie èst lente!" En disant ces mots la bergère s'éloignoit, la tête inclinée! mais la négligence de son attitude sembloit donner encore à sa taille & à sa démarche plus de noblesse & de majesté.

Frappés de ce qu'ils voyoient, and plus encore de ce qu'ils venoient d'entendre, le Marquis & la Marquise de Fonrose doublèrent le pas pour atteindre cette bergère qu'ils admiroient. Mais quelle fut leur surprise, lorsque sous la coeffure la plus simple, sous les plus humbles vêtements, ils virent toutes les graces, toutes les beautés reunies! Ma fille, lui dit la Marquise, en voyant qu'elle les évitoit, ne craignez rien; nous sommes des voyageurs qu'un accident oblige à chercher dans ces cabanes un refuge pour attendre le jour? voulez-vous bien nous servir de guide! Je vous plains, Madame, lui dit la bergère en baissant les yeux & en rougissant; ces cabanes sont habitées par des malheureux, & vous y ferez mal logée. Vous y logez sans doute vous-même, reprit la Marquise; & je puis bien supporter une nuit les incommodités que vous souffrez toujours. Je suis faite pour cela, dit la bergère avec une modestie charmante. Non, certainement, dit Monf. de Fonrose, qui ne put dissimuler plus longtems l'émotion qu'elle lui causoit; non, vous n'êtes pas faite pour souffrir, & la fortune èst bien injuste! Est-il possible, aimable personne, que tant de charmes soient ensevelis dans ce désert, sous ces habits? La fortune, Monsieur, reprit Adelaïde (c'étoit le nom de la bergère,) la fortune n'èst cruelle que lorsqu'elle nous

ôte ce qu'elle nous a donné. Mon état a ses douceurs pour qui n'en connoît point d'autres, & l'habitude vous fait des besoins que n'éprouvent pas les pasteurs. Cela peut être, dit le Marquis, pour ceux que le Ciel a fait naître dans cette condition obscure; mais vous, fille étonnante, vous que j'admire, vous qui m'enchantez, vous n'êtes pas née ce que vous êtes; cet air, cette démarche, cette voix, ce langage, tout vous trahit. Deux mots que vous venez de dire, annoncent un esprit cultivé, une âme noble. Achevez, apprenez-nous quel malheur a pu vous réduire à cet étrange abaissement. Pour un homme dans l'infortune, répondit Adelaïde, il y a mille moyens d'en sortir: pour une femme, vous le savez, il n'y a de ressource honnête que dans la servitude; & dans le choix des maîtres on fait bien, je crois, de préférer les bonnes gens. Vous allez voir les miens; vous serez charmés de l'innocence de leur vie, de la candeur, de la simplicité, de l'honnêteté de leurs mœurs.

Comme elle parloit ainsi, on arrive à la cabane. Elle étoit séparée par une cloison de l'étable où l'inconnue fit entrer ses moutons, en les comptant avec l'attention la plus sérieuse, & sans daigner s'occuper davantage des étrangers qui la contemploient. Un vieillard & sa femme, tels qu'on nous peint Philemon & Baucis, vinrent au-devant de leurs hôtes avec cette honnêteté villageoise qui nous rapelle l'âge d'or. Nous n'avons à vous offrir, dit la bonne femme, que de la paille fraîche pour lit, du laitage, du fruit & du pain de seigle pour nourriture; mais le peu que le Ciel nous donne, nous le partagerons avec vous de bon cœur. Les voyageurs, en entrant dans la cabane, furent surpris de l'air d'arrangement que tout y respiroit. La table étoit d'une seule planche de noyer le mieux poli; on se miroit dans l'émail des vases de terre destinés au laitage. Tout présentoit l'image d'une pauvreté riante, & des premiers besoins de la nature agréablement satisfaits. C'est notre chère fille, dit la bonne femme, qui prend soin du ménage. Le matin, avant que son troupeau s'éloigne dans la campagne, & tandis qu'il commence à paître autour de la maison l'herbe couverte de rosée, elle lave, nettoie, arrange tout avec une addresse qui nous enchante. Quoi! dit la Marquise, cette bergère est votre fille? ¡Ah, Madame!

dame ! Plût au Ciel, s'écria la bonne vieille ! C'èſt mon cœur qui la nomme ainſi, car j'ai pour elle l'amour d'une mère : mais je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour l'avoir portée dans mon ſein ; nous ne ſommes pas dignes de l'avoir fait naître.—Qui èſt-elle donc ? d'où vient-elle ? & quel malheur l'a réduite à la condition des bergers ?— Tout cela nous èſt inconnu. Il y a quatre ans qu'elle vint en habit de payſanne s'offrir pour garder nos troupeaux : nous l'aurions priſe pour rien, tant ſa bonne mine & la douceur de ſa parole nous gagnoient le cœur à l'un & à l'autre. Nous nous doutames qu'elle n'étoit pas une villageoiſe ; mais nos queſtions l'affligeoient, & nous crumes devoir nous en abſtenir. Ce reſpect n'a fait qu'augmenter à meſure que nous avons mieux connu ſon âme ; mais plus nous voulons nous abaiſſer devant elle, plus elle s'humilie devant nous. Jamais fille n'a eu pour ſon père & ſa mère des attentions plus ſoutenues, ni des empreſſements plus tendres. Elle ne peut nous obéir, car nous n'avons garde de lui commander ; mais il ſemble qu'elle nous devine, & tout ce que nous pouvons ſouhaiter èſt fait avant que nous nous appercevions qu'elle y penſe. C'èſt un Ange deſcendu parmi nous pour conſoler notre vieilleſſe. Et que fait-elle actuellement dans l'ètable, demanda la Marquiſe ?—Elle donne au troupeau une litière fraîche ; elle trait le lait des brebis & des chèvres. Il ſemble que ce laitage, preſſé de ſa main, en devienne plus délicat ; moi qui vais le vendre à la ville, je ne puis ſuffire au débit : on le trouve délicieux. Cette chère enfant s'occupe, en gardant ſon troupeau, à des ouvrages de paille & d'ozier, que tout le monde admire. Je voudrois que vous viſſiez avec quelle addreſſe elle entrelace le jonc fléxible. Tout devient précieux ſous ſes doigts. Vous voyez, Madame, pourſuivit la bonne vieille, vous voyez ici l'image d'une vie aiſée & tranquille : c'èſt elle qui nous la procure. Cette fille céleſte n'èſt occupée qu'à nous rendre heureux. Eſt-elle heureuſe elle-même, demanda Monſ. de Fonroſe ? Elle tâche de nous le perſuader, reprit le vieillard ; mais j'ai fait ſouvent appercevoir à ma femme qu'en revenant du pâturage elle avoit les yeux mouillés de larmes, & l'air du monde le plus affligé. Dès qu'elle nous voit, elle affecte de ſourire ; mais nous voy-

ons bien qu'elle a quelque peine qui la consume: nous n'ôsons la lui demander. Ah, Madame! dit la vieille femme, quelle pitié me fait cet enfant lorsqu'elle s'obstine à mener paître ses troupeaux malgré la pluie & la gelée! Cent fois je me suis mise à genoux pour obtenir qu'elle me laissât prendre sa place: ma prière a été inutile. Elle s'en va au lever du soleil, & revient le soir transie de froid. Jugez, me dit-elle avec tendresse, si je vous laisserai quitter votre foyer, & vous exposer à votre âge aux rigueurs de la saison. A peine y puis-je résister moi-même. Cependant elle apporte sous son bras le bois dont nous nous chauffons; & quand je me plains de la fatigue qu'elle se donne: Laissez, laissez, dit-elle, ma bonne mère, c'èst par l'exercice, que je me garantis du froid: le travail èst fait pour mon âge. Enfin, Madame, elle èst bonne autant qu'elle èst belle, & mon mari & moi nous n'en parlons jamais que les larmes aux yeux. Et si on vous l'enlevoit? demanda la Marquise. Nous perdrions, interrompit le vieillard, tout ce que nous avons de plus chèr au monde; mais si elle devoit être heureuse, nous mourrions contents avec cette consolation. Hélas! oui, reprit la vieille en versant des pleurs, que le Ciel lui accorde une fortune digne d'elle, s'il èst possible! Mon espérance étoit que cette main si chère me fermeroit les yeux, mais je l'aime plus que ma vie. Son arrivée les interrompit.

Elle parut avec un séau de lait d'une main, de l'autre un panier de fruits; & après les avoir salués avec une grace charmante, elle se mit à vacquer au soin du ménage, comme si personne ne s'occupoit d'elle. Vous vous donnez bien de la peine, ma chère enfant, lui dit la Marquise. Je tâche, Madame, répondit-elle, de remplir l'intention de mes maîtres, qui désirent vous recevoir de leur mieux. Vous ferez, poursuivit-elle en déployant sur la table un linge grôssier, mais d'une extrême blancheur, vous ferez un repas frugal & champêtre. Ce pain n'èst pas le plus beau du monde, mais il a beaucoup de saveur; les œufs sont frais, le laitage èst bon, & les fruits que je viens de cueillir sont tels que la saison les donne. La diligence, l'attention, les graces nobles & décentes avec les-quelles cette bergère merveilleuse leur rendoit tous les devoirs de l'hospitalité, le re-

respect qu'elle marquoit à ses maîtres, soit qu'elle leur addressât la parole, soit qu'elle cherchât à lire dans leurs yeux ce qu'ils désiroient qu'elle fit, tout cela pénétroit d'étonnement & d'admiration Monf. & Madame de Fonrose. Dès qu'ils furent couchés sur le lit de paille fraîche qu'elle avoit préparé elle-même, Notre avanture tient du prodige, se dirent-ils l'un à l'autre. Il faut éclaircir ce mystère, il faut amener avec nous cet enfant.

Au point du jour, l'un des gens qui avoient passé la nuit à faire réparer leur voiture, vint les avertir qu'elle étoit en état. Madame de Fonrose, avant de partir, fit appeller la bergère. Sans vouloir pénétrer, lui dit-elle, le sécrèt de votre naissance, & la cause de votre infortune, tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'intéresse à vous. Je vois que votre courage vous a élevée audessus du malheur, & que vous vous êtes fait des sentiments conformes à votre condition présente: vos charmes & vos vertus la rendent respectable, mais elle èst indigne de vous. Je puis, aimable inconnue, vous faire un meilleur sort; les intentions de mon mari s'accordent parfaitement avec les miennes. Je tiens à Turin un état considérable; il me manque une amie, et je croirai emporter de ces lieux un trésor inestimable, si vous voulez m'accompagner. Ecartez de la proposition, de la prière que je vous fais, toute idée de servitude: je ne vous crois pas faite pour cet état; mais quand ma prévention me tromperoit, j'aime mieux vous élever au dessus de votre naissance, que de vous laisser au dessous. Je vous le répète, c'èst une amie que je veux m'attacher. Du reste ne soyez pas en peine du sort de ces bonnes gens: il n'est rien que je ne fasse pour les dédommager de votre perte; au moins auront-ils de quoi finir doucement leur état, & c'èst de vos mains qu'ils recevront les bienfaits que je leur destine. Les vieillards présents à ce discours, baisant les mains de la Marquise & se prosternant à ses genoux, conjuroient la jeune inconnue d'accepter ces offres généreuses; lui représentoient, en versant des larmes, qu'ils étoient au bord du tombeau, qu'elle n'avoit autre consolation que de les rendre heureux dans leur vieillesse, & qu'à leur mort, livrée à elle-même, leur demeure deviendroit pour elle une effrayante solitude. La bergère, en les embrassant, mêla ses larmes avec les

leurs ; elle rendit graces aux bontés de Monſ. & de Madame de Fonroſe, avec une ſenſibilité qui l'embelliſſoit encore. Je ne puis, dit-elle, accepter vos bienfaits. Le Ciel a marqué ma place, & ſa volonté s'accomplit ; mais vos bontés ont gravé dans mon âme des traits qui ne s'en effaceront jamais. Le nom reſpectable de Fonroſe ſera ſans ceſſe préſent à mon eſprit. Il ne me reſte qu'une grace à vous demander, dit-elle en rougiſſant & en baiſſant les yeux, c'èſt de vouloir bien renfermer cette avanture dans un éternel ſilence, & laiſſer à jamais ignorer au monde le ſort d'une inconnue qui veut vivre et mourir dans l'oubli. Monſ. & Madame de Fonroſe, attendris & affligés, redoublèrent mille fois leurs inſtances : elle fut inébranlable, & les vieillards, les voyageurs & la bergère ſe ſéparèrent les larmes aux yeux.

Pendant la route, Monſ. & Madame de Fonroſe ne s'occupèrent que de cette avanture. Ils croyoient avoir fait un ſonge. L'imagination remplie de cette eſpèce de roman, ils arrivent à Turin. On ſe doute bien que le ſilence ne fut pas gardé, & ce fut un ſujèt inépuiſable de réflexions & de conjectures. Le jeune Fonroſe, préſent à ces entretiens, n'en perdit pas une circonſtance. Il étoit dans l'âge où l'imagination èſt la plus vive, & le cœur le plus ſuſceptible d'attendriſſement ; mais c'étoit un de ces caractères dont la ſenſibilité ne ſe manifeſte point au dehors, d'autant plus violemment agités, quand ils viennent à l'être, que le ſentiment qui les affecte ne s'affoiblit par aucune eſpèce de diſſipation. Tout ce que Fonroſe entend raconter des charmes, des vertus & des malheurs de la bergère de Savoye, allume dans ſon âme le plus ardent déſir de la voir. Il s'en èſt fait une image qui lui èſt ſans ceſſe préſente ; il lui compare tout ce qu'il voit, & tout ce qu'il voit s'efface auprès d'elle. Mais plus ſon impatience redouble, plus il a ſoin de la diſſimuler. Le ſéjour de Turin lui èſt odieux. La vallée qui cache au monde ſon plus bel ornement, attire ſon âme toute entière. C'èſt là que le bonheur l'attend. Mais ſi ſon projèt èſt connu, il y voit les plus grands obſtacles: on ne conſentira jamais au voyage qu'il médite ; c'èſt une folie de jeune homme dont on appréhendera les conſéquences ; la bergère elle-même effrayée de ſes pourſuites, ne manquera pas de s'y dérober ; il la perd s'il en èſt connu. A-
prés

près toutes ces réfléxions qui l'occupoient depuis trois mois, il prend la résolution de tout quitter pour elle, d'aller, sous l'habit de pasteur, la chercher dans sa solitude, & d'y mourir, ou de l'en tirer.

Il disparoît; on ne le revoit point. Ses parents qui l'attendent, en ont d'abord de l'inquiètude: leur crainte augmente chaque jour. Leur attente trompée jetta la désolation dans la famille; l'inutilité des recherches mèt le comble à leur désespoir. Une quérèlle, un assassinat, tout ce qu'il y a de plus sinistre se présente à leur pensée; & ces parents infortunés finissent par pleurer la mort de ce fils, leur unique espérance. Tandis que sa famille èst dans le deuil, Fonrose, sous l'habit d'un pâtre, se présente aux habitants des hameaux voisins de la vallée qu'on ne lui avoit que trop bien décrite. Son ambition èst remplie: on lui confie le soin d'un troupeau.

Les premiers jours il le laisse errer à l'avanture, uniquement attentif à découvrir les lieux où la bergère menoit le sien. Ménageons, disoit-il, la timidité de cette belle solitaire: si elle èst malheureuse, son cœur a besoin de consolation; si elle n'a que de l'éloignement pour le monde, & que le gout d'une vie tranquille & innocente la retienne dans ces lieux, elle y doit éprouver des moments d'ennui, & désirer une société qui l'amuse ou qui la console: laissons-lui rechercher la mienne. Si je parviens à la lui rendre agréable, ce sera bientôt pour elle un besoin; alors je prendrai conseil de la situation de son âme. Après tout, nous voilà seuls dans l'univers, & nous serons tous l'un pour l'autre. De la confiance à l'amitié il n'y a pas loin, & de l'amitié à l'amour le pas èst encore plus glissant à notre âge. Et quel âge avoit Fonrose quand il raisonnoit ainsi? Fonrose avoit dix-huit ans; mais trois mois de réfléxion sur le même objet, développent bien des idées! Tandis qu'il se livroit à ses pensées, les yeux errants dans la campagne, il entend de loin cette voix dont on lui avoit vanté les charmes. L'émotion qu'elle lui causa, fut aussi vive que si elle avoit été imprévue. "C'èst ici," disoit la bergère dans ses chants plaintifs, "c'èst ici que mon cœur jouit de l'unique "bien qui lui reste. Ma douleur a des délices pour mon "âme; je préfére son amertume aux douceurs trompe-"uses de la joie." Ces accents déchiroient le cœur sen-

sible

ſible de Fonroſe. Quelle peut être, diſoit-il, la cauſe du chagrin qui la conſume ? Qu'il ſeroit doux de la conſoler ! Un eſpoir plus doux encore ôſoit à peine flatter ſes déſirs. Il craignit d'allarmer la bergère s'il ſe livroit imprudemment à l'impatience de la voir de près, & pour la première fois c'étoit aſſez de l'avoir entendue. Le lendemain il ſe rendit au pâturage ; & après avoir obſervé la route qu'elle avoit priſe, il fut ſe placer au pied d'un rocher, qui le jour précédent lui répétoit les ſons de cette voix touchante. J'ai oublié de dire que Fonroſe, à la plus jolie figure du monde, joignoit des talents que ne néglige pas la jeune nobleſſe d'Italie. Il jouoit du hautbois comme *Beſuzzi*, dont il avoit pris les leçons, & qui feſoit alors les plaiſirs de l'Europe. Adelaïde, plus profondément enſevelie dans ſes affligeantes idées, n'avoit point encore fait entendre ſa voix, & les échos gardoient le ſilence. Tout-à-coup ce ſilence fut interrompu par les ſons plaintifs du hautbois de Fonroſe. Ces ſons inconnus excitèrent dans l'âme d'Adelaïde une ſurpriſe mêlée de trouble. Les gardiens des troupeaux errants ſur ces collines, ne lui avoient jamais fait entendre que les ſons des trompes ruſtiques. Immobile & attentive, elle cherche des yeux qui peut former de ſi doux accords. Elle apperçoit de loin un jeune pâtre aſſis dans le creux d'un rocher, au pied duquel paiſſoit ſon troupeau ; elle approche pour le mieux entendre. Voyez, dit-elle, ce que peut le ſeul inſtinct de la nature ! L'oreille indique à ce berger toutes les fineſſes de l'art. Peut-on donner des ſons plus purs ? Quelle delicateſſe dans les inflexions ! Quelle varieté dans les nuances ! Que l'on diſe après cela que le gout n'eſt pas un don naturel. Depuis qu'Adelaïde habitoit cette ſolitude, c'étoit la première fois que ſa douleur ſuſpendue par une diſtraction agréable, livroit ſon âme à la douce émotion du plaiſir. Fonroſe qui l'avoit vu s'approcher & s'aſſeoir au pied d'un ſaule pour l'entendre, n'avoit pas fait ſemblant de s'en appercevoir. Il ſaiſit ſans affectation le moment de ſa retraite, & méſura la marche de ſon troupeau de manière à la rencontrer ſur la pente de la colline où ſe croiſoient leurs chemins. Il ne fit que jetter un regard ſur elle, & continua ſa route comme n'étant occupé que du ſoin de ſon troupeau. Mais que de beautés ce regard avoit parcourues ! Quels yeux ! quelle

bouche

bouche divine! que ces traits si nobles & si touchants dans leur langueur, seroient plus ravissants, si l'amour les ranimoit! On voyoit bien que la douleur seule avoit terni dans leur printemps les roses de ses belles joues; mais de tant de charmes celui qui l'avoit le plus vivement ému, étoit l'élégance noble de sa taille & de sa démarche: à la souplesse de ses mouvements, on croyoit voir un jeune cèdre dont la tige droite & flexible cède mollement aux zéphyrs. Cette image, que l'amour venoit de graver en traits de flamme dans sa mémoire, s'empara de tous ses esprits. Qu'ils me l'ont peinte foiblement, disoit-il, cette beauté inconnue à la terre, dont elle mérite les adorations! & c'est un desert qu'elle habite! & c'est le chaume qui la couvre: elle qui devroit voir les Rois à ses genoux, s'occupe du soin d'un vil troupeau! Sous quels vêtements s'est-elle offerte à ma vue! Elle embellit tout, & rien ne la dépare. Cependant quel genre de vie pour un corps aussi délicat! des aliments grôssiers, un climat sauvage, de la paille pour lit, grands Dieux! & pour qui sont faites les roses? Oui, je veux la tirer de cette condition trop malheureuse & trop indigne d'elle. Le sommeil interrompit ses réfléxions; mais n'effaça point cette image. Adelaïde de son côté, sensiblement frappée de la jeunesse, de la beauté de Fonrose, ne cessoit d'admirer les caprices de la fortune. La nature où va-t-elle rassembler, disoit-elle, tant de talents & tant de graces! Mais, hélas! ces dons qui ne lui sont qu'inutiles, feroient peut-être son malheur dans un état plus élevé. Quels maux la beauté ne cause-t-elle pas dans le monde! malheureuse! est-ce à moi d'y attacher quelque prix? La réfléxion désolante vint empoisonner dans son âme le plaisir qu'elle avoit gouté; elle se reprocha d'y avoir été sensible, & résolut de s'y refuser à l'avenir. Le lendemain Fonrose crut s'appercevoir qu'elle évitoit son approche; il tomba dans une tristesse mortelle. Se douteroit-elle de mon déguisement, disoit-il, me serois-je trahi moi-même? Cette inquiétude l'occupa tout le long du jour, & son hautbois fut négligé. Adelaïde n'étoit pas si loin qu'elle ne pût bien l'entendre, & son silence l'étonna. Elle se mit à chanter elle-même. " Il " semble," disoit sa chanson, " que tout ce qui m'en- " vironne partage mes ennuis: les oiseaux ne font en- " tendre que de tristes accents, l'écho me répond par

" des

« des plaintes, les zéphyrs gémiſſent parmi ces feu-
« illages, le bruit des ruiſſeaux imite mes ſoupris, on
« diroit qu'ils roulent des pleurs." Fonroſe, attendri par ces chants, ne put s'empêcher d'y répondre. Jamais concert ne fut plus touchant que celui de ſon hautbois avec la voix d'Adelaïde. O Ciel! dit-elle, èſt-ce un enchantement? je n'ôſe en croire mon oreille: ce n'èſt pas un berger, c'èſt un Dieu que je viens d'entendre. Le ſentiment naturel de l'harmonie peut-il inſpirer ces accords? Comme elle parloit ainſi, une mélodie champêtre, ou plutôt céleſte, fit retentir le vallon. Adelaïde crut voir réaliſer les prodiges que la Poëſie attribue à la Muſique, ſa brillante ſœur. Confuſe, interdite, elle ne ſavoit ſi elle devoit ſe dérober ou ſe livrer à cet enchantement. Mais elle apperçut le berger qu'elle venoit d'entendre, raſſemblant ſon troupeau pour regagner ſa cabane. Il ignore, dit-elle, le charme qu'il répand autour de lui; ſon âme ſimple n'en èſt pas plus vaine; il n'attend pas même les éloges que je lui dois. Tel èſt le pouvoir de la muſique: c'èſt le ſeul des talents qui jouiſſe de lui même; tous les autres veulent des témoins. Ce don du Ciel fut accordé à l'homme dans l'innocence: c'èſt le plus pur de tous les plaiſirs. Hélas! c'èſt le ſeul que je goute encore, & je regarde ce berger comme un nouvel écho qui vient répondre à ma douleur.

Les jours ſuivants Fonroſe affecta de s'éloigner à ſon tour: Adelaïde en fut affligée. Le ſort, dit-elle, ſembloit m'avoir ménagé cette foible conſolation; je m'y ſuis livrée trop aiſément, & pour me punir il m'en prive. Un jour, enfin, qu'ils ſe rencontrèrent ſur le penchant de la colline, berger, lui dit-elle, mènez-vous bien loin vos troupeaux? Ces premières paroles d'Adelaïde causèrent à Fonroſe un ſaiſiſſement qui lui ôta preſque l'uſage de la voix. Je ne ſai, dit-il en heſitant; ce n'èſt pas moi qui conduis mon troupeau, c'èſt mon troupeau qui me conduit moi-même; ces lieux lui ſont plus connus qu'à moi: je lui laiſſe le choix des meilleurs pâturages. D'où êtes-vous donc? lui demanda la bergère. J'ai vu le jour au-delà des Alpes, répondit Fonroſe. Etes-vous né parmi les paſteurs, pourſuivit-elle? Puiſque je ſuis paſteur, dit-il en baiſſant les yeux, il faut bien que je ſois né pour l'être. C'èſt de quoi je doute, reprit Adelaïde, en l'obſervant

servant avec attention. Vos talents, votre langage, votre air même, tout m'annonce que le sort vous avoit mieux placé. Vous êtes bien bonne, reprit Fonrose ; mais èst-ce à vous de croire que la nature refuse tout aux bergers? Etes-vous née pour être Reine? Adelaïde rougit à cette réponse ; & changeant de propos, L'autre jour, dit-elle, au son du hautbois, vous avez accompagné mes chants avec un art qui seroit un prodige dans un simple gardien de troupeaux. C'èst votre voix qui en èst un, reprit Fonrose, dans une simple bergère.—Mais personne ne vous a-t-il instruit?—Je n'ai, comme vous, d'autres guides que mon cœur & mon oreille. Vous chantiez, j'étois attendri; ce que mon cœur sent, mon hautbois l'exprime; je lui inspire mon âme; voilà tout mon sécrèt; rien au monde n'èst plus facile. Cela èst incroyable, dit Adelaïde. C'èst ce que j'ai dit en vous écoutant, reprit Fonrose ; cependant il a bien fallu le croire. Que voulez-vous? la nature & l'amour se font un jeu quelquefois de réunir tout ce qu'ils ont de plus précieux dans la plus humble fortune, pour faire voir qu'il n'y a point d'état qu'ils ne puissent ennoblir. Pendant cet entretien ils avançoient dans la vallée, & Fonrose, qu'un rayon d'espérance animoit, se mit à faire éclater dans les airs les sons brillants que le plaisir inspire. Ah! de grace, dit Adelaïde, épargnez à mon âme l'image importune d'un sentiment qu'elle ne peut gouter. Cette solitude èst consacrée à la douleur ; ces échos ne sont point accoutumés à répéter les accents d'une joie profane ; ici tout gémit avec moi. J'ai de quoi m'y plaindre, reprit le jeune homme ; & ces mots prononcés avec un soupir, furent suivis d'un long silence. Vous avez à vous plaindre, reprit Adelaïde! Est-ce des hommes? Est-ce du sort! Je ne sai, dit-il, mais je ne suis pas heureux: ne m'en demandez pas davantage. Ecoutez, dit Adelaïde; le Ciel nous donne à l'un & à l'autre une consolation dans nos peines; les miennes sont comme un poids accablant dont mon cœur èst opprimé. Qui que vous soyez, si vous connoissez le malheur, vous devez être compâtissant, & je vous crois digne de ma confiance; mais promettez-moi qu'elle sera mutuelle. Hélas! dit Fonrose, mes maux sont tels que je serai peut-être condamné à ne les révéler jamais. Ce mystère ne fit que redoubler la

curiosité

curiosité d'Adelaïde. Rendez-vous demain, lui dit-elle, au pied de cette colline sous ce vieux chêne touffu, où vous m'avez entendu gémir. Là je vous apprendrai des choses qui exciteront votre pitié. Fonrose passa la nuit dans une agitation mortelle. Son sort dépendoit de ce qu'il alloit apprendre. Mille pensées effrayantes venoient l'agiter tour à tour. Il apprehendoit sur-tout la confidence désespérante d'un amour malheureux & fidèle. Si elle aime, dit-il, je suis perdu.

Il se rendit au lieu indiqué. Il vit arriver Adelaïde. Le jour étoit couvert de nuages, & la nature en deuil sembloit présager la tristesse de leur entretien. Dès qu'ils furent assis au peid du chêne. Adelaïde parla ainsi:
« Vous voyez ces pièrres que l'herbe commence à cou-
« vrir; c'èst le tombeau du plus tendre, du plus vertu-
« eux des hommes, à qui mon amour & mon impru-
« dence ont coûté la vie. Je suis Françoise, d'une fa-
« mille distinguée & trop riche pour mon malheur. Le
« Comte d'Orestan conçut pour moi l'amour le plus ten-
« dre; j'y fus sensible: je le fus à l'excès. Mes parents
« s'opposèrent au penchant de nos cœurs, & ma passion
« insensée me fit consentir à un hymèn sacré pour les
« âmes vertueuses, mais désavoué par les loix. L'I-
« talie étoit alors le théatre de la guèrre. Mon époux y
« alloit joindre le corps qu'il devoit commander: je le
« suivis jusqu'a Briançon: ma folle tendresse l'y retint
« deux jours malgré lui. Ce jeune homme plein d'hon-
« neur n'y prolongea son sejour qu'avec une extrême
« repugnance. Il me sacrifioit son devoir, mais que ne
« lui avois-je pas sacrifié moi-même? En un mot, je
« l'exigeai, il ne put résister à mes larmes. Il partit a-
« vec un pressentiment dont je fus moi-même effrayée:
« je l'accompagnai jusques dans cette vallée où je reçus
« ses adieux; & pour attendre de ses nouvelles, je re-
« tournai à Briançon. Peu de jours après se répandit
« le bruit d'une bataille. Je doutois si d'Orestan s'y é-
« toit trouvé; je le souhaitois pour sa gloire, je le craig-
« nois pour mon amour, quand je reçus de lui une let-
« tre que je croyois bien consolante! Je serai tel jour à
« telle heure, me disoit il, dans la vallée & sous le chê-
« ne où nous nous sommes séparés: je m'y rendrai seul,
« je vous conjure d'aller m'y attendre seule; je ne vis
« encore

« encore que pour vous. Quel étoit mon égarement ! « Je n'apperçus dans ce billet que l'impatience de me « revoir, and je m'applaudis de cette impatience. Je me « rendis donc ſous ce même chêne. D'Oreſtan arrive, « & après le plus tendre accueil : Vous l'avez voulu, « ma chère Adelaïde, me dit il, j'ai manqué à mon de- « voir dans le moment le plus important de ma vie. Ce « que je craignois èſt arrivé. La bataille s'èſt donnée ; « mon régiment a chargé ; il a fait des prodiges de va- « leur, & je n'y étois pas. Je ſuis deshonoré, perdu « ſans reſſource. Je ne vous reproche pas mon malheur ; « mais je n'ai plus qu'un ſacrifice à vous faire, & mon « cœur vient le conſommer. A ce diſcours, pâle, trem- « blante, & reſpirante à peine, je reçus mon époux dans « mes bras. Je ſentis mon ſang ſe glacer dans mes « veines, mes genoux plièrent ſous moi, & je tombaî « ſans connoiſſance. Il profita de mon évanouiſſement « pour s'arracher de mon ſein, & bientôt je fus rappellée « à la vie par le bruit du coup qui lui donna la mort. « Je ne vous peindrai point la ſituation où je me trou- « vai, elle èſt inexprimable ; & les larmes que vous « voyez, couler, les ſanglots qui étouffent ma voix, en « ſont une trop foible image. Après avoir paſſé une « nuit entière auprès de ce corps ſanglant, dans une « douleur ſtupide, mon premier ſoin fut d'enſévelir avec « lui ma honte : mes mains creuſèrent ſon tombeau. Je « ne cherche point à vous attendrir ; mais le moment « où il fallut que la terre me ſéparât des triſtes reſtes de « mon époux, fut mille fois plus affreux pour moi que « ne peut l'être celui qui ſèparera mon corps de mon « âme. Epuiſée de douleur & privée de nourriture, mes « défaillantes mains employèrent deux jours à creuſer ce « tombeau, avec des peines inconcevables. Quand mes « forces m'abandonnoient, je me repôſois ſur le ſein li- « vide & glacé de mon époux. Enfin, je lui rendis des « devoirs de la ſépulture, & mon cœur lui promit d'at- « tendre en ces lieux que le trepas nous réunît. Cepen- « dant la faim cruelle commençoit à dévorer mes en- « trailles deſſéchées. Je me fis un crime de refuſer à la « nature les ſoutiens d'une vie plus douloureuſe que la « mort. Je changeai mes vêtemens en un ſimple habit « de bergère, & j'en embraſſai l'état comme mon un-

" ique refuge. Depuis ce temps, toute ma consolation
" èst de venir pleurer sur ce tombeau qui sera le mien.
" Vous voyez, poursuivit-elle, avec quelle sincérité je
" vous ouvre mon âme. Je puis avec vous désormais
" pleurer en liberté : c'èst un soulagement dont j'avois
" besoin ; mais j'attends de vous la même confiance. Ne
" croyez pas m'avoir abusée. Je vois clairement que
" l'état de pasteur vous èst aussi étranger & plus nou-
" veau qu'à moi. Vous êtes jeune, peut-être sensible ;
" & si j'en crois mes conjectures, nos malheurs ont eu la
" même source, & comme moi vous avez aimé. Nous
" n'en serons que plus compâtissants l'un pour l'autre. Je
" vous regarde comme un ami que le Ciel, touché de
" mes maux, daigne m'envoyer dans ma solitude. Re-
" gardez moi comme une amie capable de vous donner,
" si non des conseils salutaires, au moins des exemples
" consolants."

Vous me pénétrez, lui dit Fonrose, accablé de ce qu'il venoit d'entendre : & quelque sensibilité que vous me supposiez, vous êtes bien loin d'imaginer l'impression que m'a fait le récit de vos malheurs. Hélas ! que ne puis-je y répondre avec cette confiance que vous me témoignez, & dont vous êtes si digne ! Mais je vous l'ai dit, je l'avois prévu : telle èst la nature de mes peines, qu'un silence éternel doit les renfermer au fond de mon cœur. Vous êtes bien malheureuse, ajouta-t-il avec un profond soupir ! Je suis encore plus malheureux : c'èst tout ce que je puis vous dire. Ne vous offensez pas de mon silence : il m'èst affreux d'y être condamné. Compagnon assidu de tous vos pas, j'adoucirai vos travaux, je partagerai toutes vos peines : je vous vérrai pleurer sur cette tombe : j'y mêlerai mes larmes à vos pleurs. Vous ne vous repentirez point d'avoir déposé vos ennuis dans un cœur, hélas ! trop sensible. Je m'en repens dès-à-present, dit-elle avec confusion ; & tous les deux, les yeux baissés, se retirèrent en silence. Adelaïde, en quittant Fonrose, crut voir sur son visage l'empreinte d'une douleur profonde. J'ai renouvellé, disoit-elle, le sentiment de ses peines ; & quelle en doit être l'horreur, puisqu'il se croit encore plus malheureux que moi !

Dès ce jour, plus de chant, plus d'entretien suivi entre Fonrose & Adelaïde. Ils ne se cherchoient ni ne s'évito-

vitoient l'un l'autre : des regards où la consternation étoit peinte, fesoient presque leur unique langage ; s'il la trouvoit pleurant sur le tombeau de son époux, le cœur saisi de pitié, de jalousie & de douleur, il la contemploit en silence, & répondoit à ses sanglots par de profonds gémissements.

Deux mois s'étoient écoulés dans cette situation pénible, & Adelaïde voyoit la jeunesse de Fonrose se flétrir comme une fleur. Le chagrin qui le consumoit l'affligeoit elle-même d'autant plus vivement que la cause lui en étoit inconnue. Elle étoit bien éloignée de soupçonner qu'elle en fût l'objet. Cependant, comme il èst naturel que deux sentiments qui partagent une âme s'affoiblissent l'un l'autre, les regrèts d'Adelaide sur la mort de d'Orestan devenoient moins vifs chaque jour, à mesure qu'elle se livroit davantage à la pitié que lui inspiroit Fonrose. Elle étoit bien sûre que cette pitié n'avoit rien que d'innocent ; il ne lui vint pas même dans l'idée de s'en défendre ; & l'objet de ce sentiment généreux, sans cesse présent à sa vue, le réveilloit à chaque instant. La langueur où étoit tombé ce jeune homme devint telle, qu'Adelaïde ne crut pas devoir le laisser plus longtems livré à lui-même. Vous périssez, lûi dit-elle, & vous ajoutez à mes douleurs celle de vous voir consumer d'ennui sous mes yeux, sans pouvoir y apporter remede. Si le récit des imprudences de ma jeunesse ne vous a pas inspiré pour moi du mépris ; si l'amitié la plus pure & la plus tendre vous èst chère ; enfin si vous ne voulez pas me rendre plus malheureuse que je ne l'étois avant de vous avoir connu, confiez moi la cause de vos peines : vous n'avez que moi dans le monde pour vous aider à les soutenir. Votre sécrèt fût-il plus important que le mien, ne craignez point que je le répande. La mort de mon époux a mis un abyme entre le monde & moi, & la confidence que j'exige sera bientôt ensévelie dans cette tombe où la douleur me conduit à pas lents. J'espère vous y précéder, dit Fonrose en fondant en larmes. Laissez-moi finir ma déplorable vie sans vous laisser après moi le reproche d'en avoir abrégé le cours.—O Ciel, qu'entends-je ! s'écria-t-elle éperdue ! Qui ? moi ! j'aurois contribué aux maux qui vous accablent ? Achevez, vous me percez le cœur. Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Hélas, je

 tremble !

tremble ! O Ciel, ne m'as-tu mise au monde que pour y faire des malheureux ? Parlez, vous dis-je : il n'èst plus temps de me cacher qui vous êtes : vous en avez trop dit pour dissimuler plus longtems.—Eh bien, je suis . . . je suis Fonrose, le fils des voyageurs que vous aves pénétrés d'admiration & de respect. Tout ce qu'ils ont raconté de vos vertus & de vos charmes m'a inspiré le dessein fatal de venir vous voir sous ce déguisement. J'ai laissé ma famille dans la désolation, croyant m'avoir perdu & pleurant mon trépas. Je vous ai vue, je sais ce qui vous attache en ces lieux, je sais que le seul espoir qui me reste èst d'y mourir en vous adorant. Epargnez-moi dès conseils inutiles & d'injustes reproches. Ma résolution èst aussi ferme, aussi inébranlable que la votre. Si en trahissant mon sécrèt vous troubliez les derniers moments d'une vie qui s'éteint, vous auriez inutilement un tort avec moi, qui n'en aurai jamais avec vous.

Adelaïde confondue tâcha de calmer le désespoir où ce jeune homme étoit plongé. Rendons, dit-elle, à ses parents le service de le rappeller à la vie ; sauvons leur unique espérance ; le Ciel m'offre cette occasion de reconnoître leurs bontés. Ainsi, loin de l'effaroucher par une rigueur déplacée, tout ce que la pitié a de plus tendre, tout ce que l'amitié a de plus consolant, fut mis en usage pour le calmer.

Ange du Ciel, s'écria Fonrose, je sens toute la répugnance que vous avez à faire un malheureux : votre cœur èst à celui qui repose dans ce tombeau ; je vois que rien ne peut vous en détacher, je vois combien votre vertu èst ingénieuse à me cacher mon malheur ; je le sens dans toute son étendue, j'en suis accablé ; mais je vous le pardonne. Votre devoir èst de ne m'aimer jamais, le mien èst de vous adorer toujours.

Impatiente d'exécuter le dessein qu'elle avoit conçu, Adelaïde arrive dans la cabane. Mon père, dit-elle à son vieux maître, vous sentez-vous la force de faire le voyage de Turin ? J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour donner à M. & à Madame de Fonrose l'avis le plus intéressant. Le vieilland répondit que son zèle pour les servir lui en inspiroit le courage. Allez, reprit Adelaïde ; vous les trouverez pleurant la mort de leur fils unique ; apprenez leur qu'il èst vivant, qu'il èst en ces lieux,

lieux, & que c'èſt moi qui veux le leur rendre ; mais qu'il èſt d'une néceſſité indiſpenſable qu'ils viènnent eux-mêmes le chercher.

Il part, il arrive à Turin, il ſe fait annoncer pour le vieillard de la vallée de Savoye. Ah ! s'écria Madame de Fonroſe, il èſt peut-être arrivé quelque malheur à notre bergère. Qu'il viènne, ajouta le Marquis, il nous annoncera peut-être qu'elle conſent à vivre auprès de nous. Après la perte de mon fils, dit la Marquiſe, c'èſt la ſeule conſolation que je puiſſe gouter au monde. Le vieillard èſt introduit. Il ſe proſterne, on le releve. Vous pleurez un fils, leur dit-il, je viens vous dire qu'il èſt vivant : c'èſt notre chère enfant qui l'a découvert dans la vallée : elle m'envoie pour vous en inſtruire ; mais vous ſeuls, dit-elle, pouvez le ramener. Comme il parloit ainſi, la ſurpriſe & la joie avoient ôté à Madame de Fonroſe l'uſage de ſes ſens. Le Marquis éperdu, égaré, appelle au ſécours de ſa femme, la rapelle à la vie, embraſſe le vieillard, annonce à toute ſa maiſon que leur fils leur èſt rendu. La Marquiſe reprenant ſes eſprits, Que ferons-nous, dit-elle, en ſaiſiſſant les mains du vieillard & les ſerrant avec tendreſſe, que ferons-nous pour reconnoître un bienfait qui nous rend la vie ?

Tout èſt ordonné pour le départ. Ils ſe mettent en voyage avec le bon-homme ; ils marchent nuit & jour ; ils ſe rendent dans la vallée, où leur unique bien les attend. La bergère étoit au pâturage ; la vieille femme les y conduit ; ils approchent. Quelle èſt leur ſurpriſe ! leur fils, ce fils bien-aimé èſt auprès d'elle ſous l'habit d'un ſimple paſteur : leurs cœurs plutôt que leurs yeux le reconnoiſſent. Ah ! cruel enfant ! s'écrie ſa mère en le jettant dans ſes bras, quel chagrin vous nous avez donné ! Pourquoi vous dérober à notre tendreſſe ? Et que veniez-vous faire ici ? Adorer, dit-il, ce que vous avez admiré vous-même. Pardon, Madame, dit Adelaïde, tandis que Fonroſe embraſſoit les genoux de ſon père qui le relevoit avec bonté ; pardon de vous avoir laiſſés ſi longtems dans la douleur ; ſi je l'avois connu plutôt, vous auriez été plutôt conſolés. Après les premiers mouvements de la nature, Fonroſe étoit retombé dans la plus profonde affliction. Allons, dit le Marquis, allons nous repôſer dans la cabane, & oublier tous les cha-

chagrins que nous a donné ce jeune fou. Oui, Monsieur, je l'ai été, dit Fonrose à son père qui le menoit par la main. Il ne falloit pas moins que l'égarement de ma raison pour suspendre dans mon cœur les mouvements de la nature, pour me faire oublier les devoirs les plus sacrés, pour me détacher enfin de tout ce que j'avois de plus chèr au monde ; mais cette folie, vous l'avez fait naître, & j'en suis trop puni. J'aime sans espoir ce qu'il y a de plus accompli sur la terre : vous ne voyez rien, vous ne connoissez rien de cette femme incomparable : c'èst l'honnêteté, la sensibilité, la vertu même : je l'aime jusqu'à l'idolatrie, je ne puis être heureux sans elle, & je sais qu'elle ne peut être à moi. Vous a-t-elle confié, demanda le Marquis, le sécrèt de sa naissance ? J'en ai appris assez, dit Fonrose, pour vous assurer qu'elle ne le cède en rien à la mienne, elle a même renoncé à une fortune considérable pour s'ensévelir dans ce désert.——Et savez-vous ce qui l'y a engagée ? —— Oui, mon père, mais c'èst un sécrèt qu'elle seule peut vous révéler.—— Elle èst mariée peut-être ?——Elle èst veuve, mais son cœur n'en èst pas plus libre ; ses liens n'en font que plus forts. Ma fille, dit le Marquis en entrant dans la cabane, vous voyez que vous faites tourner la tête à tout ce qui s'appelle Fonrose. La passion extravagaute de ce jeune homme ne peut être justifiée que par un objet aussi prodigieux que vous. Tous les vœux de ma femme se bornoient à vous avoir pour compagne & pour amie; cet enfant ne veut plus vivre s'il ne vous obtient pour épouse; je ne desire pas moins de vous avoir pour fille ; voyez combien de malheureux vous feriez avec un refus. Ah ! Monsieur, dit-elle, vos bontés me confondent ; mais écoutez & jugez-moi. Alors en présence du vieillard & de sa femme, Adelaïde leur fit le récit de sa déplorable avanture. Elle y ajouta le nom de sa famille, qui n'étoit pas inconnu à M. de Fonrose, & finit par le prendre à témoin lui-même de la fidelité inviolable qu'elle devoit à son époux. A ces mots, la consternation se répandit sur tous les visages. Le jeune Fonrose que les sanglots étouffoient, se précipita dans un coin de la cabane pour leur donner un libre cours. Le père attendri vola au sécours de son enfant : Voyez, disoit-il, ma chère Adelaïde, dans quel état vous l'avez mis. Madame de

Fonrose,

Fonrose, qui étoit auprès d'Adelaïde, la pressoit dans ses bras en la baignant de ses larmes. Eh quoi, ma fille, dit-elle, nous ferez-vous pleurer une seconde fois la mort de notre chèr enfant ? Le vieillard & sa femme, les yeux remplis de pleurs, & attachés sur Adelaïde, attendoient qu'elle prît la parole. Le Cièl m'èst témoin, dit Adelaïde en se levant, que je donnerois ma vie pour reconnoître tant de bontés. Ce seroit mettre le comble à mes malheurs que d'avoir à me reprocher le vôtre ; mais je veux que Fonrose lui-même soit mon juge : laissez-moi de grace lui parler un moment. Alors se retirant seule avec lui, Ecoutez, lui dit-elle, Fonrose, vous savez quels liens sacrés me retiennent dans ces lieux. Si je pouvois cesser de chérir & de pleurer un époux qui ne m'a que trop aimée, je serois la plus méprisable des femmes. L'éstime, l'amitié, la reconnoissance, sont des sentiments que je vous dois ; mais rien de tout cela ne tient lieu d'amour : plus vous en avez conçu pour moi, plus vous avez droit d'en attendre : c'èst l'impossibilité de remplir ce devoir qui m'empêche de me l'imposer. Cependant je vous vois dans une situation qui attendriroit le cœur le moins sensible ; il m'èst affreux d'en étre la cause, il me seroit plus affreux d'entendre vos parents m'accuser de vous avoir perdu. Je veux donc bien m'oublier dans ce moment, & vous laisser, autant qu'il èst en moi, l'arbitre de notre destinée. C'èst à vous de choisir celle des deux situations qui vous paroît la moins pénible, où de renoncer à moi, de vous vaincre & de m'oublier, ou de posséder une femme qui, le cœur plein d'un autre objet, ne pourroit vous accorder que des sentiments trop foibles pour remplir les vœux d'un amant. C'en èst assez, s'écria Fonrose, & d'une âme comme la vôtre l'amitié doit tenir lieu d'amour. Je serai jaloux sans doute des pleurs que vous donnerez à la mémoire d'un autre époux ; mais la cause de cette jalousie, en vous rendant plus respectable, vous rendra plus chère à mes yeux.

Elle èst à moi, dit-il, en venant se jetter dans les bras de ses parents ; c'èst à son respect pour vous, à vos bontés que je la dois, & c'èst vous devoir une seconde vie. Dès ce moment leurs bras furent des chaînes dont Adelaide ne put se dégager.

Ne céda-t-elle qu'à la pitié, à la reconnoissance ? Je

veux le croire pour l'admirer encore : Adelaide le croyoit elle-même ? Quoiqu'il en ſoit, avant de partir elle voulut revoir ce tombeau qu'elle ne quittoit qu'à regret. O mon chèr d'Oreſtan, dit-elle, ſi du ſein des morts tu peux lire au fond de mon âme, ton ombre n'a point à murmurer du ſacrifice que je fais : je le dois aux ſentiments généreux de cette vertueuſe famille ; mais mon cœur te reſte à jamais. Je vais tâcher de faire des heureux, ſans aucun eſpoir d'être heureuſe. On ne l'arracha de ce lieu qu'avec une eſpèce de violence ; mais elle exigea qu'on y élevât un monument à la mémoire de ſon époux, & que la cabane de ſes vieux maîtres, qui la ſuivirent à Turin, fût changée en une maiſon de campagne, auſſi ſimple que ſolitaire, où elle ſe propoſoit de venir quelquefois pleurer les égarements & les malheurs de ſa jeuneſſe. Le temps, les ſoins aſſidus de Fonroſe, les fruits de ſon ſecond hymèn, ont depuis ouvert ſon âme aux impreſſions d'une nouvelle tendreſſe ; & on la cite pour exemple d'une femme intéreſſante & reſpectable juſques dans ſon infidélité.

SIEGE DE TOURNAY. BATAILLE DE FONTENOY.

LE Maréchal de Saxe étoit en Flandre à la tête de l'armée compoſée de cent ſix bataillons complets, & de cent ſoixante & douze eſcadrons. Tournay, cette ancienne capitale de la domination Françoiſe, étoit inveſti. C'étoit la plus forte place de la barrière. La ville & la citadelle étoient encore un des chefs d'œuvre du Maréchal de Vauban ; car il n'y avoit guères de place en Flandre dont Louis XIV. n'eût fait conſtruire les fortifications.

Dès que les Etats Généraux des Sept Provinces apprirent que Tournay étoit en danger, ils mandèrent, qu'il falloit hazarder une bataille pour ſécourir la ville. Ces républicains malgré leur circonſpection furent alors les premiers à prendre des réſolutions hardies. Au 11 Mai. 1745 les alliés avancèrent à Cambron, à ſept lieues de Tournay.

Tournay. Le Roi partit le 6 de Paris avec le Dauphin. Les Aides-de-camp du Roi, les Ménins du Dauphin les accompagnoient.

La principale force de l'armée ennemie consistoit en vingt bataillons, & vingt-six escadrons Anglois, sous le jeune Duc de Cumberland, qui avoit gagné avec le Roi son père la bataille de Dettingue : cinq bataillons & seize escadrons Hanovriens étoient joints aux Anglois. Le Prince de Valdeck, à peu-près de l'âge du Duc de Cumberland, impatient de se signaler, étoit à la tête de quarante escadrons Hollandois, & de vingt-six bataillons. Les Autrichiens n'avoient dans cette armée que huit escadrons. On fesoit la guerre pour eux dans la Flandre, qui a été si long tems défendue par les armes & par l'argent de l'Angleterre & de la Hollande : mais à la tête de ce petit nombre d'Autrichiens étoit le vieux Général Konigseck, qui avoit commandé contre les Turcs en Hongrie, & contre les François en Italie & en Allemagne. Ses conseils devoient aider l'ardeur du Duc de Cumberland, & du Prince de Valdeck. On comptoit dans leur armée au delà de cinquante-cinq mille combatants. Le Roi laissa devant Tournay environ dix-huit mille hommes, qui étoient postés en échelle jusqu'au champ de bataille; six mille pour garder les ponts sur l'Escaut, & les communications.

L'armée étoit sous les ordres d'un General en qui on avoit la plus juste confiance. Le Comte de Saxe avoit déjà mérité sa grande réputation, par de savantes retraites en Allemagne, & par sa campagne 1744; il joignoit une théorie profonde à la pratique. La vigilance, le sécrèt, l'art de savoir différer à propos un projet & celui de l'exécuter rapidement, le coup d'œil, les ressources, la prévoyance étoient ses talens, de l'aveu de tous les Officiers : mais alors ce Général consumé d'une maladie de langueur étoit presque mourant. Il étoit parti de Paris très malade pour l'armée. L'auteur de cette histoire l'ayant même rencontré avant son départ, & n'ayant pu s'empêcher de lui demander comment il pourroit faire dans cet etat de foiblesse, le Maréchal lui répondit : *Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir.*

Le Roi étant arrivé le 9 à Douai, se rendit le lendemain à Pontachin auprès de l'Escaut, à portée des tranchées

ches de Tournay. De là il alla reconnoître le terrain qui devoit ſervir de champ de bataille. Toute l'armée en voyant le Roi & le Dauphin fit entendre des acclamations de joie. Les alliés paſsèrent le 10, & la nuit du 11, à faire leurs dernières diſpoſitions. Jamais le Roi ne marqua plus de gayeté que la veille du combat. La converſation roula ſur les batailles où les Rois s'étoient trouvés en perſonne. Le Roi dit que depuis la bataille de Poitiers, aucun Roi de France n'avoit combattu avec ſon fils, & qu'aucun n'avoit gagné de victoire ſignalée contre les Anglois : qu'il eſpéroit être le premier. Il fut éveillé le premier, le jour de l'action ; il éveilla lui-même à quatre heures le Comte d'Argenſon miniſtre de la guerre, qui dans l'inſtant envoya demander au Maréchal de Saxe ſes derniers ordres. On trouva le Maréchal dans une voiture d'ozier, qui lui ſervoit de lit, & dans laquelle il ſe feſoit traîner quand ſes forces épuiſées ne lui permettoient plus d'être à cheval. Le Roi et ſon fils avoient déjà paſſé un pont ſur l'Eſcaut à Calonne, ils allèrent prendre leur poſte par-delà *Juſtice de Notre-Dame-aux-bois* à mille toiſes de ce pont, & préciſément à l'entrée du champ de bataille.

La ſuite du Roi & du Dauphin, qui compoſoit une troupe nombreuſe, étoit ſuivie d'une foule de perſonnes de toute eſpèce qu'attiroit cette journée, & dont quelques-uns même étoient montés ſur des arbres pour voir le ſpectacle d'une bataille.

En jettant les yeux ſur les cartes qui ſont fort communes, on voit d'un coup d'œil la diſpoſition des deux armées. On remarque Antoin aſſez près de l'Eſcaut à la droite de l'armée Françoiſe, à neuf cent toiſes de ce pont de Calonne, par où le Roi & le Dauphin s'étoient avancés. Le village de Fontenoy par-delà Antoin preſque ſur la même ligne, un eſpace étroit de quatre cent cinquante toiſes de large, entre Fontenoy & un petit bois qu'on appelle le *bois de Barri*. Ce bois, ces villages, étoient garnis de canons comme un camp retranché. Le Maréchal de Saxe avoit rétabli des redoutes entre Antoin & Fontenoy : d'autres redoutes aux extrémités du bois de Barri, fortifioient cette enceinte. Le champ de bataille n'avoit pas plus de cinq cent toiſes de longueur depuis

l'endroit

l'endroit où étoit le Roi auprès de Fontenoy, jusqu'à ce bois de Barri, & n'avoit guères plus de neuf cent toises de large; de sorte que l'on alloit combattre en champ clos comme à Dettingue, mais dans une journée plus mémorable.

Le Général de l'armèe Françoise avoit pourvu â la victoire, & à la défaite. Le pont de Calonne muni de canon, fortifié de retranchements, & défendu par quelques bataillons, devoit servir de retraite au Roi & au Dauphin en cas de malheur. Le reste de l'armée auroit défilé alors par d'autres ponts sur le Bas-Escaut par-delà Tournay.

On prit toutes les mésures qui se prêtoient un sécours mutuel sans qu'elles pussent se transverser. L'armée de France sembloit inabordable; car le feu croisé qui partoit des redoutes du bois de Barri, & du village de Fontenoy, défendoit toute approche. Outre ces précautions on avoit encore placé six canons de seize livres de balle au-decà de l'Escaut pour foudroyer les troupes qui attaqueroient le village d'Antoin.

On commençoit à se canonner de part & d'autre à six heures du matin. Le Maréchal de Noailles étoit alors auprès de Fontenoy, & rendoit conte au Maréchal de Saxe d'un ouvrage qu'il avoit fait à l'entrée de la nuit pour joindre le village de Fontenoy à la première des trois redoutes, entre Fontenoy & Antoin: il lui servit de premier aide-de-camp, sacrifiant la jalousie du commandemant au bien de l'état, & s'oubliant soi-même pour un Général étranger & moins ancien. Le Maréchal de Saxe sentoit tout le prix de cette magnanimité, & jamais on ne vit une union si grande entre deux hommes que la foiblesse ordinaire du cœur humain pouvoit éloigner l'un de l'autre.

Le Maréchal de Noailles embrassoit le Duc de Grammont son neveu; & ils se séparoient, l'un pour retourner aupres du Roi, l'autre pour aller à son poste, lorsqu'un boulet de canon vint frapper le Duc de Granmont à mort: il fut la première victime de cette journée.

Les Anglois attaquèrent trois fois Fontenoy, & les Hollandois se présentèrent à deux reprises devant Antoin. A leur seconde attaque, on vit un escadron Hollandois emporté presque tout entier par le canon d'Antoin;

toin ; il n'en resta que quinze hommes, & les Hollandois ne se présentèrent plus dès ce moment.

Alors le Duc de Cumberland prit une résolution qui pouvoit lui assurer le succès de cette journée. Il ordonna un Major-Général, nommé *Ingolsbi*, d'entrer dans le bois de Barri, de pénétrer jusqu'à la redoute de ce bois vis-a-vis Fontenoy, & de l'emporter. Ingolsbi marche avec les meilleures troupes pour exécuter cet ordre : il trouve dans le bois de Barri un bataillon du regiment d'un partisan : c'étoit ce qu'on appelloit les *Grassins*, du nom de celui qui les avoit formés. Ces soldats étoient en avant dans le bois par-delà la redoute, couchés par terre. Ingolsbi crut que c'étoit un corps considérable : il retourne auprès du Duc de Cumberland, & demande du canon. Le tems se perdoit. Le Prince étoit au desespoir d'une désobéissance qui dérangeoit toutes ses mesures, & qu'il fit ensuite punir à Londres par un conseil de guerre qu'on appelle *Court martial* en Anglois.

Il se détermina sur le champ à passer entre cette redoute & Fontenoy. Le terrain étoit escarpé ; il falloit franchir un ravin profond, il falloit essuyer tout le feu de Fontenoy & de la redoute. L'enterprise étoit audacieuse ; mais il étoit réduit alors ou à ne point combattre ou à tenter ce passage.

Les Anglois & les Hanovriens s'avancent avec lui sans presque déranger leurs rangs, traînant leurs canons à bras par les sentiers : il les forme sur trois lignes assez pressées, & de quatre de hauteur chacune, avançant entre les batteries de canon qui les foudroyoient dans un terrain d'environ quatre cent toises de large. Des rangs entiers tomboient morts à droite & à gauche ; ils étoient remplacés aussi-tôt ; & les canons qu'ils amenoient à bras vis-a-vis Fontenoy, & devant les redoutes, répondoient à l'artillerie Françoise. En cet-etat ils marchoient fièrement précédés de six pieces d'artillerie, et en ayant encore six autres au milieu de leurs lignes.

Vis-à-vis d'eux se trouvèrent quatre bataillons des Gardes-Françoises, ayant deux bataillons des Gardes-Suisses à leur gauche, le régiment de Courten à leur droite, ensuite celui d'Aubeterre, & plus loin le régiment du Roi qui bordoit Fontenoy le long d'un chemin creux.

Le

Le terrain s'élevait à l'endroit où étoient les Gardes-Françoises jusqu'à celui où les Anglois se formoient.

Les Officiers des Gardes-Françoises se dirent alors les uns aux autres ; il faut aller prendre le canon des Anglois. Ils y montèrent rapidement avec leurs grénadiers ; mais ils furent bien étonnés de trouver une armée devant eux. L'artillerie & la mousquetterie en coucha par terre près de soixante, & le reste fut obligé de revenir dans ses rangs.

Cependant les Anglois avançoient ; & cette ligne d'infanterie composée des Gardes-Françoises & Suisses & de Courten, ayant encore sur leur droite Aubeterre & un bataillon du régiment du Roi, s'approchoit de l'ennemi. On étoit à cinquante pas de distance. Un régiment des Gardes-Angloises, celui de Campbel & le Royal-Ecossois étoient les premiers : Monsieur de Campbel étoit leur Lieutenant-général ; le Comte de Albemarle leur Major-Général ; & Monsieur de Churchil, petit-fils naturel du grand Duc de Marlboroug, Brigadier : les Officiers Anglois saluèrent les François en ôtant leurs chapeaux. Le Comte de Chabanne, le Duc de Biron, qui s'étoient avancés, & tous les Officiers des Gardes-Françoises, leur rendirent le salut. My lord Charles Hay, Capitaine aux Gardes-Angloises, cria, *Messieurs des Gardes-Françoises, tirez.*

Le Comte d'Anteroche, alors Lieutenant de Grénadiers & depuis Capitaine, leur dit à voix haute : *Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-mêmes.* Les Anglois firent un feu roulant, c'est-à dire qu'ils tiroient par divisions ; de sorte que le front d'un bataillon sur quatre hommes de hauteur ayant tiré, un autre bataillon fesoit sa décharge, & ensuite un troisième tandis que les premiers rechargoient. La ligne d'infanterie Françoise ne tira point ainsi : elle étoit seule sur quatre de hauteur, les rangs assez éloignés, n'étant soutenue par aucune autre troupe d'infanterie. Dix-neuf Officiers des Gardes tombèrent blessés à cette seule charge. Messieurs de Clisson, de Langey, de la Peyre, y perdirent la vie ; quatre-vingt-quinze soldats demeurèrent sur la place, deux cent quatre-vingt-cinq y reçurent des blessures ; onze Officiers Suisses tombèrent blessés, ainsi que deux cent neuf de leurs soldats, parmi lesquels

quels ſoixante-quatre furent tués. Le Colonel de Courten, ſon Lieutenant-Colonel, quatre Officiers, ſoixante & quinze ſoldats tombèrent morts : quatorze Officiers, & deux cens ſoldats bleſſés dangereuſement. Le premier rang ainſi emporté, les trois autres regardèrent derrière eux ; & ne voyant qu'une cavalerie à plus de trois cens toiſes, ils ſe diſpersèrent. Le Duc de Grammont leur Colonel & premier Lieutenant-Général, qui auroit pu les faire ſoutenir, étoit tué. Monſieur de Luttaux, ſecond Lieutenant Général, n'arriva que dans leur déroute. Les Anglois avançoient à pas lents, comme feſant l'exercice. On voyoit les Majors appuyer leurs cannes ſur les fuſils des ſoldats pour les faire tirer bas & droit. Ils débordèrent Fontenoy & la redoute. Ce corps qui auparavant étoit en trois diviſions, ſe preſſant par la nature du terrain, devint une colonne longue & épaiſſe preſque inébranlable par ſa maſſe & plus encore par ſon courage; elle s'avança vers le régiment d'Aubeterre. Monſieur de Luttaux, premier Lieutenant-Général de l'armée, à la nouvelle de ce danger, accourut de Fontenoy, où il venoit d'être bleſſé dangereuſement. Son Aide-de-camp le ſupplioit de commencer par faire mettre le premier appareil à ſa bleſſure : *Le ſervice du Roi,* lui répondit Monſieur de Luttaux, *m'èſt plus chèr que ma vie.* Il s'avançoit avec le Duc de Biron à la tête du régiment d'Aubeterre, que conduiſoit ſon Colonel de ce nom. Luttaux reçoit en arrivant deux coups mortels. Le Duc de Biron a un cheval tué ſous lui. Le régiment d'Aubeterre perd beaucoup de ſoldats & d'Officiers. Le Duc de Biron arrête alors avec le régiment du Roi qu'il commandoit, la marche de la colonne par ſon flanc gauche. Un bataillon des Gardes-Angloiſes ſe détache, avance quelques pas à lui, fait une décharge très meurtrière, & revient au petit pas, ſe replacer à la tête de la colonne, qui avance toujours lentement, ſans jamais ſe déranger, repouſſant tous les régimens qui viennent l'un après l'autre ſe préſenter devant elle.

Ce corps gagnoit du terrain, toujours ſerré, toujours ferme. Le Maréchal de Saxe, qui voyoit de ſang-froid combien l'affaire étoit périlleuſe, fit dire au Roi par le Marquis de Meuze, qu'il le conjuroit de repaſſer le pont avec le Dauphin, qu'il feroit ce qu'il pourroit pour remedier

médier au désordre. Oh je suis bien sûr qu'il fera ce qu'il faudra, repondit le Roi, mais je resterai où je suis.

Il y avoit de l'étonnement & de la confusion dans l'armée depuis le moment de la déroute des Gardes-Françoises & Suisses. Le Maréchal de Saxe veut que la Cavalerie fonde sur la colonne Angloise. Le Comte d'Eトrées y court. Mais les efforts de cette Cavalerie étoient peu de chose contre une masse d'Infanterie si réunie, si disciplinée, & si intrépide, dont le feu toujours roulant & soutenu écartoit nécessairement de petits corps séparés. On sait d'ailleurs que la Cavalerie ne peut guère entamer seule une Infanterie serrée. Le Maréchal de Saxe étoit au milieu de ce feu: sa maladie ne lui laissoit pas la force de porter une cuirasse ; il portoit une espèce de bouclier de plusieurs doubles de taffetas piqué qui répôsoit sur l'arçon de sa selle. Il jetta son bouclier, & courut faire avancer la seconde ligne de Cavalerie contre la colonne.

Tout l'Etat-Major étoit en mouvement. Monsieur de Vaudreuil, Major-Général de l'armée, alloit de la droite à la gauche. Monsieur de Puiségur, Messieurs de Saint Sauveur, de Saint George, de Mezières, Aides Maréchaux-de-logis, sont tous blessés. Le Comte de Longaunai, Aide Major-Général, èst tué. Ce fut dans ces attaques que le Chevalier d'Aché, Lieutenant-Général, eut le pied fracassé. Il vint ensuite rendre conte au Roi, & lui parla longtems sans donner le moindre signe des douleurs qu'il ressentoit, jusqu'à ce qu'enfin il tombe évanouï.

Plus la colonne Angloise s'avançoit, plus elle devenoit profonde, & en état de réparer les pertes continuelles que lui causoient tant d'attaques réiterées. Elle marchoit serrée au travers des morts & des blessés des deux partis, & paroissoit former un seul corps d'environ quatorze mille hommes.

Un très grand nombre de cavaliers furent poussés en désordre jusqu'à l'endroit où étoit le Roi avec son fils. Ces deux Princes furent séparés par la foule des fuyards qui se précipitoient entre eux. Pendant ce désordre, les brigades des Gardes-du-corps qui étoient en réserve, s'avancèrent d'elles-mêmes aux ennemis. Les Chevaliers de Suzi & de Saumeri y furent blessés à mort. Quatre

 escadrons

escadrons de la Gendarmerie arrivoient presque en ce moment de Douai ; & malgré la fatigue d'une marche de sept lieues, ils coururent aux ennemis. Tous ces corps furent reçus comme les autres, avec cette même intrépidité & ce même feu roulant. Le jeune Comte de Chevrier guidon fut tué. C'étoit le jour même qu'il avoit été reçu à sa troupe. Le Chevalier de Monaco, fils du Duc de Valentinois, y eut la jambe percée. Monsieur du Guesclin reçut une blessure dangereuse. Les carabiniers donnèrent ; ils eurent six Officiers renversés morts, & vingt & un de blessés.

Le Maréchal de Saxe dans le dernier épuisement étoit toujours à cheval se promenant au pas au milieu du feu. Il passa sous le front de la colonne Angloise, pour voir tout de ses yeux auprès du bois de Barri vers la gauche. On y fesoit les mêmes manœuvres qu'à la droite. On tâchoit en vain d'ébranler cette colonne. Les régimens se présentoient les uns après les autres ; & la masse Angloise fesant face de tout côté, plaçant à propos son canon & tirant toujours par division, nourrissoit ce feu continu, quand elle étoit attaquée, & après l'attaque elle restoit immobile, & ne tiroit plus. Quelques régimens d'Infanterie vinrent encore affronter cette colonne par les ordres seuls de leurs commandans. Le Maréchal de Saxe en vit un dont les rangs entiers tomboient, & qui ne se dérangeoit pas. On lui dit que c'étoit le régiment de Vaisseaux, que commandoit Monsieur de Guerchi. *Comment se peut il faire*, s'écria-t-il, *que de telles troupes ne soient pas victorieuses ?*

Hainault ne souffroit pas moins ; il avoit pour Colonel le fils du Prince de Craon, gouverneur de Toscane. Le père servoit le Grand-Duc, les enfans servoient le Roi de France. Ce jeune homme d'une très grande espérance fut tué à la tête de sa troupe ; son Lieutenant-Colonel blessé à mort auprès de lui. Normandie avança ; il eut autant d'Officiers & de soldats hors de combat, que celui de Hainault ; il étoit mené par son Lieutenant-Colonel Monsieur de Solenci, dont le Roi loua la bravoure sur le champ de bataille, & qu'il récompensa ensuite en le fesant Brigadier. Des bataillons Irlandois coururent au flanc de cette colonne ; le Colonel Dillon tombe mort : ainsi aucun corps, aucune attaque n'avoit pu

pu entamer la colonne, parce que rien ne s'étoit fait de concert & à la fois.

Le Maréchal de Saxe repasse par le front de la colonne, qui s'étoit déjà avancée plus de trois cens pas au-delà de la redoute d'Eu & de Fontenoy. Il va voir si Fontenoy tenoit encore: on n'y avoit plus de boulets, on ne répondoit à ceux des ennemis qu'avec de la poudre.

Monsieur du Brocard, Lieutenant-Général d'Artillerie, & plusieurs Officiers d'Artillerie, étoient tués. Le Maréchal pria alors le Duc d'Harcourt qu'il rencontra d'aller conjurer le Roi de s'éloigner, & il envoya ordre au Comte de la Mark qui gardoit Antoin d'en sortir avec le régiment de Piémont; la bataille parut perdue sans ressource. On ramenoit de tous côtés les canons de campagne; on étoit prêt de faire partir celui du village de Fontenoy, quoique des boulets fussent arrivés. L'intention du Maréchal de Saxe étoit de faire si on pouvoit un dernier effort mieux dirigé & plus plein contre la colonne Angloise. Cette masse d'Infanterie avoit été endommagée, quoique sa profondeur parût toujours égale; elle même étoit étonée de se trouver au milieu des François sans avoir de Cavalerie; la colonne étoit immobile, & sembloit ne recevoir plus d'ordre; mais elle gardoit une contenance fière, & paroissoit être maîtresse du champ de bataille. Si les Hollandois avoient passé entre les redoutes qui étoient vers Fontenoy & Antoin, s'ils étoient venus donner la main aux Anglois, il n'y avoit plus de ressources, plus de retraite même, ni pour l'armée Françoise ni probablement pour le Roi & son fils. Le succès d'une dernière attaque étoit incertain. Le Maréchal de Saxe, qui voyoit la victoire ou l'entière défaite dépendre de cette dernière attaque, songeoit à préparer une retraite sûre: il envoya un second ordre au Comte de la Mark d'évacuer Antoin & de venir vers le pont de Calonne pour favoriser cette retraite, en cas d'un dernièr malheur. Il fait signifier un troisiéme ordre au Comte depuis Duc de Lorges, en le rendant responsable de l'exécution; le Comte de Lorges obéit à régrèt. On desespéroit alors du succès de la journée.

Un conseil assez tumultueux se tenoit auprès du Roi; on le pressoit de la part du Général & au nom de la France de ne pas s'exposer davantage.

Le Duc de Richelieu Lieutenant-Général, & qui servoit en qualité d'Aide-de-camp du Roi, arriva en ce moment. Il venoit de reconnoître la colonne près de Fontenoy. Ayant ainsi couru de tous côtés sans être blessé, il se présente hors d'haleine l'épée à la main & couvert de poussière. Quelle nouvelle apportez-vous? lui dit le Maréchal? quel est votre avis? Ma nouvelle, dit le Duc de Richelieu, est que la bataille est gagnée si on le veut, & mon avis est qu'on fasse avancer dans l'instant quatre canons contre le front de la colonne; pendant que cette artillerie l'ébranlera, la Maison du Roi et les autres troupes l'entoureront; *il faut tomber sur elle comme des fourageurs.* Le Roi se rendit le premier à cette idée.

Vingt personnes se détachent. Le Duc de Péquigni, appellé depuis le Duc de Chaulnes, va faire pointer ces quatre piéces; on les place vis-à-vis la colonne Angloise. Le Duc de Richelieu court à bride abattue au nom du Roi faire marcher sa Maison, il annonce cette nouvelle à Monsieur de Montesson qui la commandoit. Le Prince de Soubise rassemble ses gendarmes, le Duc de Chaulnes ses chevaux légers, tout se forme & marche; quatre escadrons de la Gendarmerie avancent à la droite de la Maison du Roi, les grènadiers à cheval sont à la tête sous Monsieur de Grille leur Capitaine; les mousquetaires commandés par Monsieur de Jumillac se précipitent.

Dans ce même moment important le Comte d'Eu & le Duc de Biron à la droite voyoient avec douleur les troupes d'Antoin quitter leur poste, selon l'ordre positif du Maréchal de Saxe. Je prends sur moi la désobéissance, leur dit le Duc de Biron; je suis sûr que le Roi l'approuvera, dans un instant où tout va changer de face; je réponds que Monsieur le Maréchal de Saxe le trouvera bon. Le Maréchal, qui arrivoit dans cet endroit, informé de la résolution du Roi & de la bonne volonté des troupes, n'eut pas de peine à se rendre; il changea de sentiment lorsqu'il en falloit changer, & fit rentrer le régiment de Piémont dans Antoin; il se porta rapidement malgré sa foiblesse de la droite à la gauche vers la brigade des Irlandois, recommandant à toutes les troupes qu'il

qu'il rencontroit en chemin de ne plus faire de fauſſes charges & d'agir de concert.

Le Duc de Biron, le Comte d'Etrées, le Marquis de Croiſſi, le Comte de Lovendhal, Lieutenant-Généraux, dirigent cette attaque nouvelle. Cinq eſcadrons de Penthièvre ſuivent Monſieur de Croiſſi. Les régiments de Chabrillant, de Brancas, de Brionne, Aubeterre, Courten, accoururent guidés par leurs Colonels; le régiment de Normandie, les Carabiniers entrent dans les premiers rangs de la colonne, & vengent leurs camarades tués dans leur première charge. Les Irlandois les ſecondent. La colonne étoit attaquée à la fois de front, & par les deux flancs.

En ſept ou huit minutes tout ce corps formidable eſt ouvert de tous côtés; le Général Poſomby, le frère du Comte d'Albemarle, cinq Capitaines aux Gardes, un nombre prodigieux d'Officiers étoient renverſés morts. Les Anglois ſe raillièrent, mais ils cédèrent; ils quittèrent le champ de bataille ſans tumulte, ſans confuſion, & furent vaincus avec honneur.

Le Roi de France alloit de régiment en régiment; les cris de Victoire & de Vive le Roi, les chapeaux en l'air, les étendarts & les drapeaux percés de balles, les félicitations réciproques des Officiers qui s'embraſſoient, formoient un ſpectacle dont tout le monde jouiſſoit avec une joie tumultueuſe. Le Roi étoit tranquille, témoignant ſa ſatisfaction & ſa reconnoiſſance à tous les Officiers-Généraux & à tous les Commandants des corps; il ordonna qu'on eût ſoin des bleſſés, & qu'on traitât les ennemis comme ſes propres ſujets.

Le Maréchal de Saxe, au milieu de ce triomphe, ſe fit porter vers le Roi; il retrouva un reſte de force pour embraſſer ſes genoux, & pour lui dire ces propres paroles, *Sire, j'ai aſſez vécu, je ne ſouhaitois de vivre aujourd'hui que pour voir votre Majeſté victorieuſe. Vous voyez*, ajouta-t-il enſuite, *à quoi tiennent les batailles.* Le Roi le releva, & l'embraſſa tendrement.

Il dit au Duc de Richelieu, Je n'oublierai jamais le ſervice important que vous m'avez rendu; il parla de même au Duc de Biron. Le Maréchal de Saxe dit au Roi, Sire, il faut que j'avoue que je me reproche une faute. J'aurois dû mettre une redoute de plus entre les bois

bois de Barri & de Fontenoy ; mais je n'ai pas cru qu'il y eût des Généraux assez hardis pour hazarder de passer en cet endroit.

Les Alliés avoient perdu neuf mille hommes, parmi lesquels il y avoit environ deux mille prisonniers. Ils n'en firent presque aucun sur les François.

Par le conte exactement rendu au Major-Général de l'Infanterie Françoise, il ne se trouva que seize cent quatre-vingt-un soldats ou sergens d'Infanterie tués sur la place, & trois mille deux cent quatre-vingt-deux blessés. Parmi les Officiers cinquante trois seulement étoient morts sur le champ de bataille, trois cent vingt-trois étoient en danger de mort par leurs blessures. La Cavalerie perdit environ dix huit cens hommes.

Jamais depuis qu'on fait la guèrre on n'avoit pourvu avec plus de soin à soulager les maux attachés à ce fléau. Il y avoit des hôpitaux préparés dans toutes les villes voisines, & surtout à Lille ; les églises mêmes étoient employées à cet usage digne d'elles ; non seulement aucun sécours, mais encore aucune commodité ne manqua, ni aux François, ni à leurs prisonniers blessés. Le zèle même des citoyens alla trop loin : on ne cessoit d'apporter de tous côtés aux malades des alimens délicats ; & les médecins des hôpitaux furent obligés de mettre un frein à cet excès dangereux de bonne volonte. Enfin les hôpitaux étoient si bien servis, que presque tous les Officiers aimoient mieux y être traités que chez des particuliers ; & c'èst ce qu'on n'avoit point vu encore.

On èst entré dans les détails sur cette seule bataille de Fontenoy. Son importance, le danger du Roi & du Dauphin, l'exigeoient. Cette action décida du sort de la guerre, prépara la conquête des Pays-Bas, & servit de contrepoids à tous les événemens malheureux. Ce qui rend encore cette bataille à jamais mémorable, c'èst qu'elle fut gagnée lorsque le Général affoibli & presque expirant ne pouvoit plus agir. Le Maréchal de Saxe avoit fait la disposition, & les Officiers François remportèrent la victoire.

VOY-

VOYAGE DE L'AMIRAL ANSON AUTOUR DU GLOBE.

LA France ni l'Espagne ne peuvent être en guèrre avec l'Angleterre, que cette secousse donnée à l'Europe ne se fasse sentir aux extrémités du monde. Si l'industrie & l'audace de nos nations modernes ont un avantage sur le reste de la terre, & sur tout l'antiquité, c'èst par nos expéditions maritimes. On n'èst pas assez étonné peut-être de voir sortir des ports de quelques petites provinces inconnues autrefois aux anciennes nations civilisées, des flottes dont un seul vaisseau eût détruit tous les navires des anciens Grecs & des Romains. D'un côté ces flottes vont au-delà du Gange se livrer des combats à la vue des plus puissants empires, spectateurs tranquilles d'un art & d'une fureur qui n'ont point encore passé jusqu'à eux. De l'autre elles vont au-delà de l'Amerique se disputer des esclaves dans un nouveau monde.

Rarement le succès èst-il proportionné à ces entreprises, non-seulement parce qu'on ne peut prévoir tous les obstacles, mais parce qu'on n'employe presque jamais d'assez grands moyens.

L'expédition de l'Amiral Anson èst une preuve de ce que peut un homme intelligent & ferme, malgré la foiblesse des préparatifs & la grandeur des dangers.

Tout le monde sait que, quand l'Angleterre déclara la guerre à l'Espagne en 1739, le ministère de Londres envoya l'Amiral Vernon vers le Mexique, qu'il y détruisit Porto-Bello, & qu'il manqua Carthagène. On destinoit dans le même tems George Anson à faire une irruption dans le Pérou, par la mèr du Sud, afin de ruiner si on pouvoit, ou du moins d'affoiblir par les deux extrémités le vaste empire que l'Espagne a conquis dans cette partie du monde. On fit Anson Commodore, c'èst-à-dire Chef d'escadre ; on lui donna cinq vaisseaux, une espèce de petite frégate de huit canons, portant environ cent hommes, & deux navires chargés de provisions & de marchandises : ces deux navires étoient destinés à faire le commerce à la faveur de cette entreprise ; car c'èst le propre des Anglois de mêler le négoce à la guerre.

L'escadre portoit quatorze cens hommes d'équipage, parmi lesquels il y avoit de vieux invalides, & deux cens jeunes gens de recrue ; c'étoit trop peu de forces, & on les fit encore partir trop tard. Cet armement ne fut en haute mèr, qu'à la fin de Septembre 1740. Il prend sa route par l'Isle de Madère, qui appartient au Portugal. Il s'avance aux Isles du Cape-Verd, & range les côtes du Bresil. On se repôsa dans une petite isle nommée Sainte Catherine, couverte en tout tems de verdure & de fruits, à vingt-sept degrés de latitude australe ; & après avoir ensuite côtoyé le pays froid & inculte des Patagons, sur lequel on a débité tant de fables, le Commodore entra sur la fin de Février 1741 dans le détroit de le Maire, ce qui fait plus de cent degrés de latitude, franchis en moins de cinq mois. La petite chaloupe de huit canons, nommée *the Trial*, (*l'Epreuve*,) fut le premier navire de cette espèce, qui ôsa doubler le Cap-Horn. Elle s'empara depuis dans la mer de Sud, d'un bâtiment Espagnol de six cens tonneaux, dont l'équipage ne pouvoit comprendre, comment il avoit été pris par une barque venue d'Angleterre dans l'Ocean Pacifique.

Cependant en doublant le Cap-Horn, après avoir passé le détroit de le Maire, des tempêtes extraordinaires battent les vaisseaux d'Anson, & les dispersent. Un scorbut d'une nature affreuse fait périr la moitié de l'équipage ; le seul vaisseau du Commodore aborde dans l'Isle déserte de Fernandez, dans la mer du Sud, en remontant vers le tropique du Capricorne.

Un lecteur raisonnable, qui voit avec quelque horreur ces soins prodigieux que prennent les hommes pour se rendre malheureux eux & leurs semblables, apprendra peut-être avec satisfaction, que George Anson trouvant dans cette isle déserte le climat le plus doux, & le terrain le plus fertile, y sema des légumes & des fruits, dont il avoit apporté les semences, & les noyaux, & qui bientôt couvrirent l'isle entière. Des Espagnols qui y relâchèrent quelques années après, ayant été faits depuis prisonniers par les Anglois, jugèrent qu'il n'y avoit qu'Anson qui eût pu réparer, par cette attention généreuse, le mal que fait la guèrre ; & ils le remercièrent comme leur bienfaiteur.

On trouva sur la côte beaucoup de lions de mer, dont les

les mâles se battent entre eux pour les femelles ; & on fut étonné d'y voir dans les plaines des chèvres, qui avoient les oreilles coupées, & qui par-là servirent de preuve aux avàntures d'un Ecossois, nommè *Selkirk*, qui, abandonné dans cette isle, y avoit vécu seul plusieurs années. Qu'il soit permis d'adoucir par ces petites circonstances la tristesse d'une histoire qui n'èst qu'un récit de meurtres & de calamités. Une observation plus intéressante fut celle de la variation de la boussole, qu'on trouva conforme au systême de Halley. L'aiguille aimantée suivoit exactement la route que ce grand astronome lui avoit tracée. Il donna des loix à la matière magnétique, comme Newton en donna à toute la nature. Cette petite escadre, qui n'alloit franchir des mèrs inconnues que dans l'espérance du pillage, servoit la philosophie sans le savoir.

Anson, qui montoit un vaisseau de soixante canons, ayant été rejoint par un autre vaisseau de guèrre & pár cette chaloupe nommé *l'Epreuve*, fit en croisant vers cette Isle de Fernandez, plusieurs prises assez considérables. Mais bientôt apprès s'étant avancé jusques vers la ligne équinoxiale, il ôsa attaquer la ville de Paita, sur cette même côte de l'Amérique. Il ne se servit ni de ses vaisseaux de guèrre, ni de tout ce qui lui restoit d'hommes pour tenter ce coup hardi. Cinquante soldats dans une chaloupe à rames firent l'expédition ; ils abordent pendant la nuit ; cette surprise subite, la confusion & le desordre, que l'obscurité redouble, multiplient & augmentent le danger. Le Gouverneur, la garnison, les habitants fuient de tous côtés. Le Gouverneur va dans les terres rassembler trois cens hommes de cavalrie, & la milice des environs. Les cinquante Anglois cependant font transporter paisiblement pendant trois jours, les trésors qu'ils trouvent dans la douane & dans les maisons. Des escalves nègres qui n'avoient pas fui, espèce d'animaux appartenant au premier qui s'en saisit, aident à enlever les richesses de leurs anciens maîtres. Les vaisseaux de guerre abordent. Le Gouverneur n'eut ni la hardiesse de redescendre dans la ville & d'y combatte, ni la prudence de traiter avec les vainqueurs pour le rachat de la ville & des effets qui restoient encore. Anson fit reduire Paita en cendre & partit, ayant dépouillé aussi aisément les Espagnols que ceux-ci avoient autrefois dé-

pouillé

pouillé les Américains. La perte pour l'Eſpagne fut de plus de quinze cent mille piaſtres ; le gain pour les Anglois, d'environ cent quatre-vingt mille. Ce qui joint aux priſes précédentes enrichiſſoit déjà l'eſcadre. Le grand nombre enlevé par le ſcorbut, laiſſoit encore une plus grande part aux ſurvivans. Cette petite eſcadre remonta enſuite vis-a-vis Panama, ſur la côte où l'on pêche les perles, & s'avança devant Acapulco, au revers du Mexique. Le gouvernement de Madrid ne ſavoit pas alors le danger qu'il couroit de perdre cette grande partie du monde.

Si l'Amiral Vernon, qui avoit aſſiégé Carthagène ſur la mer oppoſée, eût réuſſi, il pouvoit donner la main au Commodore Anſon. L'iſthme de Panama étoit pris à droite & à gauche par les Anglois, & le centre de la domination Eſpàgnole perdu. Le miniſtère de Madrid averti longtems auparavant, avoit pris des précautions, qu'un malheur preſque ſans exemple rendoit inutiles. Il prévint l'eſcadre d'Anſon par une flotte plus nombreuſe, plus forte d'hommes & d'artillerie, ſous le commandement de Don Joſeph Pizarro. Les mêmes tempêtes qui avoient aſſailli les Anglois, diſpersèrent les Eſpagnols avant qu'ils puſſent atteindre le détroit de le Maire. Non ſeulement le ſcorbut qui fit périr la moitié des Anglois, attaqua les Eſpagnols avec le même furie ; mais des proviſions qu'on attendoit de Beunos-Aires n'étant point venues, la faim ſe joignit au ſcorbut. Deux vaiſſeaux Eſpagnols qui ne portoient que des mourants, furent fracaſſés ſur les côtes, deux autres échouèrent. Le commandant fut obligé de laiſſer ſon vaiſſeau amiral à Buenos-Aires ; il n'y avoit plus aſſez de mains pour le gouverner,& ce vaiſſeau ne put être réparé qu'au bout de trois années ; de ſorte que le commandant de cette flotte retourna en Eſpagne en 1746, avec moins de cent hommes, qui reſtoient de deux mille ſept cent dont ſa flotte étoit montée ; événement funeſte qui ſert à faire voir que la guèrre ſur mèr èſt plus dangereuſe que ſur terre, puiſque ſans combattre on eſſuie preſque toûjours les dangers & les extrémités les plus horribles.

Les malheurs de Pizarro laiſſèrent Anſon en pleine liberté dans la mèr de Sud ; mais les pertes qu'Anſon avoit faites de ſon côté, le mettoient hors d'état de faire de grandes enterpriſes ſur les terres, & ſurtout depuis qu'il

qu'il eut appris par les prisonniers le mauvais succès du siège de Carthagène, & que le Mexique étoit rassuré.

Anson réduisit donc ses enterprises & ses grandes espérances à se saisir d'un galion immense, que le Mexique envoye tous les ans dans les mèrs de la Chine à l'Isle de Manille capitale des Philippines, ainsi nommées parce qu'elles furent découvertes sous le régne de Philippe II.

Ce galion chargé d'argent ne seroit point parti, si on avoit vu les Anglois sur les côtes, & il ne devoit mettre à la voile, que long tems après leur départ. Le Commodore va donc traverser l'Océan Pacifique, & tous les climats opposés à l'Afrique, entre notre tropique & l'equateur. L'avarice devenue honorable par la fatigue & le danger, lui fait parcourir le globe avec deux vaisseaux de guèrre. Le scorbut poursuit encore l'équipage sur ces mèrs, & l'un des deux vaisseaux fesant eau de tous côtés, on èst obligé de l'abandonner, & de le bruler au milieu de la mèr, de peur que ses débris ne soient portés dans quelques isles des Espagnols, & ne leur deviennent utiles. Ce qui restoit de matelots & de soldats sur ce vaisseau, passe dans celui d'Anson ; & le Commodore n'a plus de son escadre que son seul vaisseau, nommé le Centurion, monté de soixante canons, suivi de deux espèces de chaloupes. Le Centurion échappé seul à tant de dangers, mais délabré lui-même, & ne portant que des malades, relâche pour son bonheur dans une des isles Mariannes, qu'on nomme Tinian, alors presque entièrement déserte ; peuplée n'a guères de trente mille âmes, mais dont la plûpart des habitants avoient péri par une maladie épidémique, & dont le reste avoit été transporté dans une autre isle par les Espagnols.

Le séjour de Tinian sauva l'équipage. Cette isle plus fertile que celle de Fernandez, offroit de tous côtés en bois, en eau pure, en animaux domestiques, en fruits, en légumes, tout ce qui peut servir à la nourriture, aux commodités de la vie, & au radoub d'un vaisseau. Ce qu'on trouva de plus singulier, èst un arbre dont le fruit ressemble pour le gout au meilleur pain, trésor réel qui transplanté, s'il le pouvoit, dans nos climats, seroit bien préférable à ces richesses de convention, qu'on va ravir parmi tant de périls au bout de la terre. De cette isle on rangeoit celle de Formose ; on cingle vers la Chine à

 Macoa,

Macao, à l'entrée de la rivière de Canton, pour radouber le ſeul vaiſſeau qui reſte.

Macao appartient depuis cent cinquante ans aux Portugais. L'Empereur de la Chine leur permit de bâtir une ville dans cette petite iſle qui n'èſt qu'un rocher, mais qui leur étoit néceſſaire pour leur commerce. Les Chinois n'ont jamais violé depuis ce tems les priviléges accordés aux Portugais. Cette fidélité devroit, ce me ſemble, déſarmer l'auteur Anglois, qui a donné au public l'hiſtoire de l'expédition de l'Amiral Anſon. Cet hiſtorien, d'ailleurs judicieux, inſtructif & bon citoyen, ne parle des Chinois que comme d'un peuple mépriſable, ſans foi, & ſans induſtrie. Quant à leur induſtrie, elle n'èſt en rien de la nature de la nôtre ; quant à leurs mœurs, je crois qu'il faut plutôt juger d'une puiſſante nation, par ceux qui ſont à la tête, que par la populace des extémités d'une province. Il me paroit que la foi des traités, gardée par le Gouvernement pendant un ſiècle & demi, fait plus d'honneur aux Chinois, qu'ils ne reçoivent de honte de l'avidité & de la fourberie d'un vil peuple d'une côte de ce vaſte Empire. Faut-il inſulter la nation la plus ancienne & la plus policée de la terre, parce que quelques malheureux ont voulu dérober à des Anglois, par des larcins & par des gains illicites, la vingt-millième partie tout au plus de ce que les Anglois alloient vôler par force aux Eſpagnols dans la mèr de la Chine ? Il n'y a pas long tems que les voyageurs éprouvoient des vexations beaucoup plus grandes dans plus d'un pays de l'Europe. Qu'auroit dit un Chinois, ſi ayant fait naufrage ſur les côtes de l'Angleterre, il avoit vu les habitants courir en foule s'emparer avidement à ſes yeux de tous ſes effets naufragés ?

Le Commodore ayant mis ſon vaiſſeau en très bon état à Macao, par le ſécours des Chinois, & ayant reçu ſur ſon bord quelques matelots Indiens, & quelques Hollandois qui lui parurent des hommes de ſervice ; il remet à la voile, feignant d'aller à Batavia, le diſant même à ſon équipage, mais n'ayant en effet d'autre objet que de retourner vers les Philippines, à la pourſuite de ce galion, qu'il préſumoit être alors dans ces parages. Dès qu'il èſt en pleine mèr, il fait part de ſon projèt à tout ſon monde. L'idée d'une ſi riche priſe les remplit de joie & d'eſpérance, & redoubla leur courage.

Enfin,

Enfin, le 9 Juin 1743, on découvre ce vaiſſeau tant deſiré ; il avançoit vers Manille, monté de ſoixante & quatre canons, dont vingt-huit n'étoient que de quatre livres de balle à cartouche. Cinq cent cinquante hommes de combat compoſoient l'équipage. Le tréſor qu'il portoit n'étoit que d'environ quinze cent mille piaſtres en argent, avec de la cocheuille, parce que tout le tréſor qui eſt d'ordinaire le double, ayant été partagé, la moitié avoit été portée ſur un autre galion

Le Commodore n'avoit ſur ſon vaiſſeau le Centurion, que deux cent quarante hommes. Le Capitaine du galion ayant apperçu l'ennemi, aima mieux hazarder le tréſor, que perdre ſa gloire en fuyant devant un Anglois, & fit force de voiles hardiment pour le venir combattre.

La fureur de ravir des richeſſes, plus forte que le devoir de les conſerver pour ſon Roi, l'expérience des Anglois, & les manœuvres ſavantes du Commodore, lui donnèrent la victoire. Il n'eut que deux hommes tués dans le combât ; le galion perdit ſoixante & ſept hommes tués ſur les ponts, & il eut quatre-vingt-quatre bleſſés. Il lui reſtoit encore plus de monde qu'au Commodore. Cependant il ſe rendit. Le vainqueur retourna à Canton avec cette riche priſe. Il y ſoutint l'honneur de ſa nation en refuſant de payer à l'Empereur de la Chine les impôts que doivent tous les étrangers. Il prétendoit qu'un vaiſſeau de guèrre n'en devoit pas : ſa conduite en impoſa. Le Gouverneur de Canton lui donna une audience, à laquelle il fut conduit à travers deux hayes de ſoldats, au nombre de dix mille ; après quoi il retourna dans ſa patrie par les iſles de la Sonde, & par le Cap de Bonne-Eſpérance. Ayant ainſi fait le tour du monde en victorieux, il aborda en Angleterre le 4 Juin 1744, après un voyage de trois ans & demi.

Il fit porter à Londres en triomphe ſur trente-deux chariots, au ſon des tambours & des trompettes, & des acclamations de la multitude, les richeſſes qu'il avoit conquiſes. Ses priſes ſe montoient, en argent & en or, à dix millions monnoie de France, qui furent le prix du Commodore, de ſes Officiers, des matelots & des ſoldats, ſans que le Roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues & de leur valeur. Ces richeſſes circulant bientôt dans la nation contribuèrent à lui faire ſupporter les fraix immenſes de la guèrre.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU.

COMEDIE.

ACTEURS.

- GEORGE DANDIN, riche payſan, mari d'Angélique.
- ANGELIQUE, femme de George Dandin, & fille de M. de Sotenville.
- MONSIEUR DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, père d'Angélique.
- MADAME DE SOTENVILLE.
- CLITANDRE, amant d'Angélique.
- CLAUDINE, ſuivante d'Angélique.
- LUBIN, payſan, ſervant Clitandre.
- COLIN, valet de George Dandin.

La ſcene èſt devant la maiſon de George Dandin, à la campagne.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN.

AH, qu'une femme Demoiſelle èſt une étrange affaire, & que mon mariage èſt une leçon bien parlante à tous les payſans qui veulent s'élever au-deſſus de leur condition ; & s'allier, comme j'ai fait, à la maiſon d'un Gentilhomme ! La Nobleſſe de ſoi èſt bonne, c'èſt une choſe conſidérable aſſurément ; mais elle èſt accompagnée de tant de mauvaiſes circonſtances, qu'il èſt très-bon de ne s'y point frotter. Je ſuis devenu là-deſſus ſavant à mes dépens, & connois le ſtyle des nobles, lors qu'ils nous

nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes, c'est notre bien seul qu'ils épousent ; & j'aurois bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne & franche paysannerie, que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom ; & pense qu'avec tout mon bien, je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une sottise la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, & je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

SCENE II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

G. Dandin, (à part, voyant sortir Lubin de chez lui.) Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi ?

Lubin, (à part, appercevant George Dandin.) Voilà un homme qui me regarde.

G. Dandin, (à part.) Il ne me connoît pas.

Lubin, (à part.) Il se doute de quelque chose.

G. Dandin, (à part.) Ouais ! Il a grand' peine à saluer.

Lubin, (à part.) J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de là dedans.

G. Dandin. Bon jour.

Lubin. Serviteur.

G Dandin. Vous n'êtes pas d'ici, que je crois ?

Lubin. Non, je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

G. Dandin. He ! Dites-moi un peu, s'il vous plait, vous venez de là-dedans ?

Lubin. Chut.

G. Dandin. Comment ?

Lubin. Paix.

G Dandin Quoi donc ?

Lubin. Motus, il ne faut pas dire que vous m'ayez vu sortir de là.

G Dandin. Pourquoi ?

Lubin Mon Dieu ! Parce—

G Dandin. Mais encore ?

Lubin. Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

G. Dandin. Point, point.

Lubin. C'èſt que je viens de parler à la maîtreſſe du logis, de la part d'un certain Monſieur qui lui fait les doux yeux, & il ne faut pas qu'on ſache cela. Entendez-vous ?

G. Dandin. Oui.

Lubin. Voilà la raiſon. On m'a chargé de prendre garde que perſonne ne me vît ; & je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayez vu.

G. Dandin. Je n'ai garde.

Lubin. Je ſuis bien-aiſe de faire les choſes ſécrètteinent ; comme on m'a recommandé.

G. Dandin. C'èſt bien fait.

Lubin, Le mari, à ce qu'ils diſent, èſt un jaloux qui ne veut pas qu'on faſſe l'amour à ſa femme ; & il feroit le diable à quatre, ſi cela venoit à ſes oreilles. Vous comprenez bien ?

G. Dandin. Fort bien.

Lubin. Il ne faut pas qu'il ſache rien de tout ceci.

G. Dandin. Sans doute.

Lubin. On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien ?

G. Dandin. Le mieux du monde.

Lubin, Si vous alliez dire que vous m'avez vu ſortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien ?

G. Dandin. Aſſurément. Hé, comment nommez-vous celui qui vous a convoyé là-dedans ?

Lubin. C'èſt le Seigneur de notre pays, Monſieur le Vicomte de choſe—Foin, je ne me ſouviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là, Monſieur Cli—Clitandre.

G. Dandin. Eſt-ce ce jeune courtiſan, qui demeure?

Lubin. Oui, auprès de ces arbres.

G. Dandin, (à part.) C'èſt pour cela que depuis peu ce Damoiſeau poli s'èſt venu loger contre moi ; j'avois bon néz ſans doute, & ſon voiſinage déjà m'avoit donné quelque ſoupçon.

Lubin. Teſtigué, c'èſt le plus honnête homme que vous ayez jamais vu, Il m'a donné trois pieces d'or pour aller dire ſeulement à la femme qu'il èſt amoureux d'elle, & qu'il ſouhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler.

Voyez

Voyez s'il y a là une ſi grande fatigue pour me payer ſi bien ; & ce qu'èſt, au prix de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix ſols.

G. Dandin. Hé bien, avez vous fait votre meſſage?

Lubin. Oui. J'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine ; qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, & qui m'a fait parler à ſa maîtreſſe.

G. Dandin, (*à part.*) Ah, coquine de ſervante !

Lubin. Morguienne, cette Claudine-là èſt tout-à-fait jollie, elle a gagné mon amitié, & il ne tiendra qu'à elle que nous ne ſoyons mariés enſemble.

G. Dandin. Mais quelle réponſe a fait la maîtreſſe à ce Monſieur le courtiſan ?

Lubin. Elle m'a dit de lui dire——Attendez, je ne ſais ſi je me ſouviendrai bien de tout cela, qu'elle lui èſt tout-à-fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, & qu'à cauſe de ſon mari qui èſt fantaſque, il garde d'en rien faire paroître ; & qu'il faudra ſonger à chercher quelque invention pour ſe pouvoir entretenir tous deux.

G. Dandin, (*à part.*) Ah, pendarde de femme !

Lubin. Teſtiguiènne, cela ſera drôle ; car le mari ne ſe doutera point de la maniganee, voilà ce qui èſt de bon ; & il aura un pied de nez avec ſa jalouſie. Eſt-ce pas ?

G. Dandin. Cela èſt vrai.

Lubin. Adieu. Bouche couſue au moins. Gardez bien le ſécrèt, afin que le mari ne le ſache pas.

G. Dandin. Oui, oui.

Lubin. Pour moi, je vais faire ſemblant de rien. Je ſuis un fin matois, & l'on ne diroit pas que j'y touche.

SCENE III.

GEORGE DANDIN, *ſeul.*

Hé bien, George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'èſt d'avoir voulu éſpouſer une Demoiſelle. L'on vous accommode de toutes pieces, ſans que vous puiſſiez vous venger, & la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laiſſe du moins à l'honneur d'un mari liberté du reſſentiment ; &, ſi c'étoit une payſanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire

la

la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, & il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah, j'enrage de tout mon cœur, & je me donnerois volontiers des soufflets! Quoi! Ecouter impudemment l'amour d'un Damoiseau, & lui promettre en même temps de la correspondance! Morbleu, je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au père & à la mère; & les rendre témoins, des sujèts de chagrin & de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un & l'autre fort à propos.

SCENE IV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. de Sotenville. Qu'èst ce, mon gendre, vous me paroissez tout troublé?

G. Dandin. Aussi en ai-je du sujèt, &——

Madame de Sotenville. Mon Dieu, notre gendre, que vous avez peu de civilité, de ne pas saluer les gens quand vous les approchez!

G. Dandin. Ma foi, ma belle-mère, c'èst que j'ai d'autres choses en tête; &——

Madame de Sotenville. Encore? Est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde: & qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité?

G. Dandin. Comment!

Madame de Sotenville. Ne vous déferez-vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot de, ma belle-mère, & ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire, Madame?

G. Dandin. Parbleu, si vous m'appellez votre gendre, il me semble que je puis vous appeller ma belle-mère.

Madame de Sotenville. Il y a fort à dire, & les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'èst pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition; que, tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, & que vous devez vous connoître.

M. de

M. de Sotenville. C'en èſt aſſez, m'amour, laiſſons cela.

Madame de Sotenville. Mon Dieu, Monſieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, & vous ne ſavez pas vous faire rendre, par les gens, ce qui vous èſt dû.

M. de Sotenville. Corbleu, pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là deſſus, & j'ai ſu montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne ſuis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions; mais il ſuffit de lui avoir donné un petit avertiſſement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'eſprit.

G. Dandin. Puiſqu'il faut donc parler catégoriquement, je vous dirai, Monſieur de Sotenville, que j'ai lieu de——

M. de Sotenville. Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'èſt pas reſpectueux d'appeller les gens par leur nom; & qu'à ceux qui ſont au-deſſus de nous, il faut dire, Monſieur, tout court.

G. Dandin. Hé bien, Monſieur Tout-court, & non plus Monſieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne——

M. de Sotenville. Tout beau. Apprenez auſſi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille.

G. Dandin. J'enrage. Comment, ma femme n'èſt pas ma femme?

Madame de Sotenville. Oui, notre gendre, elle èſt votre femme; mais il ne vous èſt pas permis de l'appeller ainſi, & c'èſt tout ce que vous pourriez faire, ſi vous aviez épouſé une de vos pareilles.

G. Dandin, (*à part.*) Ah, George Dandin, où t'ès-tu fourré?— (*Haut.*) Hé, de grace, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, & ſouffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai—(*à part.*) Au diantre ſoit la tyrannie—(*à M. de Sotenville,*) de toutes ces hiſtoires-là. Je vous dis donc que je ſuis mal ſatisfait de mon mariage.

M. de Sotenville. Et la raiſon, mon gendre?

Madame de Sotenville. Quoi, parler ainſi d'une choſe dont vous avez tiré de ſi grands avantages!

G.

G. Dandin. Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a? L'avanture n'a pas été mauvaise pour vous; car, sans moi, vos affaires, avec votre permission, étoient fort délabrées, & mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous : mais, moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, & au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de Monsieur de la Dandinière ?

M. de Sotenville. Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville?

Madame de Sotenville. Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue, maison où le ventre ennoblit, & qui par ce beau privilége rendra vos enfans gentilshommes ?

G. Dandin. Oui, voilà qui èst bien, mes enfants seront gentilshommes ; mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

M. de Sotenville. Que veut dire cela, mon gendre?

G. Dandin. Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, & qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

Madame de Sotenville. Tout beau. Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille èst d'une race trop pleine de vertu, pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée ; &, de la maison de la Prudoterie, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

M. de Sotenville. Corbleu, dans la maison de Sotenville, on n'a jamais vu de coquette ; & la bravoure n'y èst pas plus héreditaire aux mâles, que la chasteté aux femelles.

Madame de Sotenville. Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc & pair, gouverneur de notre province.

M. de Sotenville. Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refusa vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne lui demandoit seulement que la faveur de lui parler.

G Dandin. Oh bien, votre fille n'èst pas si difficile que cela; & elle s'èst apprivoisée depuis qu'elle èst chez moi.

M. de Sotenville. Expliquez vous, mon gendre. Nous ne

ne ſommes point gens à la ſupporter dans de mauvaiſes actions ; & nous ſerons les premiers, ſa mère & moi, à vous en faire la juſtice.

Madame de Sotenville, Nous n'entendons point raillerie ſur les matières de l'honneur, & nous l'avons élevée dans toute la ſévérité poſſible.

G. Dandin. Tout ce que je vous puis dire, c'èſt qu'il y a ici un certain courtiſan, que vous avez vu, qui èſt amoureux d'elle à ma barbe ; & qui lui a fait faire des proteſtations d'amour, qu'elle a très-humainement écoutées.

Madame de Sotenville. Jour de Dieu, je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de ſa mère.

M. de Sotenville. Corbleu, je lui paſſerois mon épée au travers du corps, à elle & au galant, ſi elle avoit forfait à ſon honneur.

G. Dandin. Je vous ai dit ce qui ſe paſſe, pur vous faire mes plaintes ; & je vous demande raiſon de cette affaire—là.

M. de Sotenville. Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux ; & je ſuis homme pour ſerrer le bouton à qui que ce puiſſe être. Mais êtes-vous bien ſûr auſſi de ce que vous nous dites ?

G Dandin. Très ſûr.

M. de Sotenville. Prenez bien garde au moins ; car, entre gentilshommes, ce ſont des choſes chatouilleuſes, & il n'èſt pas queſtion d'aller faire ici un pas de clerc.

G Dandin. Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne ſoit véritable.

M. de Sotenville. M'amour, allez-vous en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

Madame de Sotenville. Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la ſorte, après le ſage exemple que vous ſavez vous même que je lui ai donné ?

M de Sotenville. Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez moi, mon gendre, & ne vous mettez pas en peine. Vous vérrez de quel bois nous nous chauffons, lorſqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

G. Dandin. Le voici qui vient vers nous.

SCENE

SCENE V.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

M. de Sotenville. Monſieur, ſuis-je connu de vous?

Clitandre. Non pas, que je ſache, Monſieur.

M. de Sotenville. Je m'appelle le Baron de Sotenville.

Clitandre. Je m'en réjouis fort.

M. de Sotenville. Mon nom èſt connu à la cour; & j'eus l'honneur, dans ma jeuneſſe, de me ſignaler, des premiers, à l'arrière-ban de Nancy.

Clitandre. A la bonne heure.

M. de Sotenville. Monſieur mon pére, Jean Gilles de Sotenville, eut la gloire d'aſſiſter, en perſonne, au grand ſiége de Montauban

Clitandre J'en ſuis ravi.

M. de Sotenville. Et j'ai eu un ayeul, Bertrand de Sotenville, qui fut ſi conſidéré, en ſon temps, que d'avoir permiſſion de vendre tout ſon bien pour le voyage d'outre mer.

Clitandre. Je le veux croire.

M. de Sotenville. Il m'a été rapporté, Monſieur, que vous aimiez & pourſuiviez une jeune perſonne, qui èſt ma fille, pour laquelle je m'intéreſſe; & pour l'homme que vous voyez, (*montrant George Dandin,*) qui a l'honneur d'être mon gendre.

Clitandre Qui, moi?

M. de Sotenville. Oui; & je ſuis bien-aiſe de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclairciſſement de cette affaire.

Clitandre. Voilà une étrange médiſance! Qui vous a dit cela, Monſieur?

M. de Sotenville. Quelqu'un qui croit le bien ſavoir.

Clitandre. Ce quelqu'un-là en a menti. Je ſuis honnête homme. Me croyez-vous capable, Monſieur, d'une action auſſi lâche que celle là? Moi aimer une jeune & belle perſonne, qui a l'honneur d'être la fille de Monſieur le Baron de Sotenville! Je vous révere trop pour cela, & ſuis trop votre ſerviteur. Quiconque vous l'a dit èſt un ſot.

M. de Sotenville, Allons, mon gendre.

G. Dandin. Quoi ?

Clitandre. C'èst un coquin & un maraud.

M. de Sotenville, (*à George Dandin.*) Répondez.

G. Dandin. Répondez vous-même.

Clitandre. Si je savois qui ce peut être, je lui donnerois, en votre présence, de l'épée dans le ventre.

M. de Sotenville, (*à George Dandin.*) Soutenez donc la chose.

G. Dandin. Elle èst toute soutenue. Cela èst vrai.

Clitandre. Est-ce votre gendre, Monsieur, qui ?——

M. de Sotenville. Oui, c'èst lui-même qui s'en èst plaint à moi.

Clitandre. Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir ; &, sans cela, je lui apprendrois bien à tenir de pareils discours d'une personne comme moi.

SCENE VI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Madame de Sotenville. Pour ce qui èst de cela, la jalousie èst une étrange chose ! J'amene ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde.

Clitandre, (*à Angelique.*) Est-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari, que je suis amoureux de vous ?

Angelique. Moi ? Hé, comment lui aurois-je dit ? Est ce que cela èst ? Je voudrois bien le voir, vraiment, que vous fussiez amoureux de moi. Jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler ; c'èst une chose que je vous conseille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amants ; essayez un peu, par plaisir, à m'envoyer des ambassades, à m'écrire sécrèttement de petits billets-doux, à épier les moments que mon mari n'y sera pas, ou le temps que je sortirai, pour me parler de votre amour ; vous n'avez qu'à y venir, je vous promèts que vous serez reçu comme il faut.

Clitandre. Hé, là, là, Madame, tout doucement. Il n'èst pas nécessaire de me faire tant de leçons, & de vous tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer ?

Angelique. Que ſais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici ?

Clitandre. On dira ce que l'on voudra ; mais vous ſavez ſi je vous ai parlé d'amour, lorſque je vous ai rencontrée.

Angelique. Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

Clitandre. Je vous aſſure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre, que je ne ſuis point homme à donner du chagrin aux belles ; & que je vous reſpecte trop, & vous, & Meſſieurs vos parents, pour avoir la penſée d'être amoureux de vous.

Madame de Sotenville, (à George Dandin.) Hé bien, vous le voyez.

M. de Sotenville. Vous voilà ſatisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela ?

G. Dandin. Je dis que ce ſont-là des contes à dormir debout ; que je ſais bien ce que je ſais ; & que tantôt, puiſqu'il faut parler nèt, elle a reçu une ambaſſade de ſa part.

Angelique. Moi ? J'ai reçu une ambaſſade ?

Clitandre. J'ai envoyé une ambaſſade ?

Angelique. Claudine.

Clitandre, (à Angelique.) Eſt-il vrai ?

Claudine. Par ma foi, voilà une étrange fauſſeté.

G. Dandin. Taiſez-vous, carogne que vous êtes. Je ſais de vos nouvelles ; & c'èſt vous qui, tantôt, avez introduit le courier.

Claudine. Qui, moi ?

G. Dandin. Oui, vous. Ne faites point tant la ſucrée.

Claudine. Hélas, que le monde aujourd'hui èſt rempli de méchanceté, de m'aller ſoupçonner ainſi, moi que ſuis l'innocence même !

G. Dandin. Taiſez-vous, bonne pièce. Vous faites la ſournoiſe, mais je vous connois il y a long tems ; & vous êtes une deſſalée.

Claudine, (à Angelique.) Madame, èſt-ce que——

G. Dandin. Taiſez-vous, vous dis-je ; vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres, & vous n'avez point de père gentilhomme.

Angelique. C'èſt une impoſture ſi grande, & qui me touche ſi fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force

force d'y répondre. Cela èst bien horrible, d'être accusée par un mari, lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire. Hélas, si je suis blâmable de quelque chose, c'èst d'en user trop bien avec lui !

Claudine. Assurément.

Angelique. Tout mon malheur èst de le trop considerer ; & plût au ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un, je ne serois pas tant à plaindre ! Adieu, je me retire, je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

SCENE VII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Madame de Sotenville, (*à George Dandin.*) Allez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

Claudine. Par ma foi, il mériteroit qu'elle lui fît dire vrai ; &, si j'étois en sa place, je n'y marchanderois pas. (*A Clitandre.*) Oui, Monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Poussez, c'èst moi qui vous le dis, vous serz bien employé ; & je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée. (*Claudine sort.*)

M. de Sotenville. Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là, & votre procédé mèt tout le monde contre vous.

Madame de Sotenville. Allez, songez à mieux traiter une Demoiselle bien née, & prenez garde desormais à ne plus faire de pareilles bévues.

G. Dandin, (*à part.*) J'enrage de bon cœur d'avoir tort, lorsque j'ai raison.

SCENE VIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

Clitandre, (*à M. de Sotenville.*) Monsieur, vous voyez comme j'ai été faussement accusé, vous êtes homme qui savez les maximes du point d'honneur, & je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait.

M. de Sotenville. Cela èst juste, & c'èst l'ordre des

Angelique. Que sais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici ?

Clitandre. On dira ce que l'on voudra ; mais vous savez si je vous ai parlé d'amour, lorsque je vous ai rencontrée.

Angelique. Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

Clitandre. Je vous assure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre, que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles ; & que je vous respecte trop, & vous, & Messieurs vos parents, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous.

Madame de Sotenville, (à George Dandin.) Hé bien, vous le voyez.

M. de Sotenville. Vous voilà satisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela ?

G. Dandin. Je dis que ce sont-là des contes à dormir debout ; que je sais bien ce que je sais ; & que tantôt, puisqu'il faut parler nèt, elle a reçu une ambassade de sa part.

Angelique. Moi ? J'ai reçu une ambassade ?

Clitandre. J'ai envoyé une ambassade ?

Angelique. Claudine.

Clitandre, (à Angelique.) Est-il vrai ?

Claudine. Par ma foi, voilà une étrange fausseté.

G. Dandin. Taisez-vous, carogne que vous êtes. Je sais de vos nouvelles ; & c'èst vous qui, tantôt, avez introduit le courier.

Claudine. Qui, moi ?

G. Dandin. Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée.

Claudine. Hélas, que le monde aujourd'hui èst rempli de méchanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moi que suis l'innocence même !

G. Dandin. Taisez-vous, bonne pièce. Vous faites la sournoise, mais je vous connois il y a long tems ; & vous êtes une dessalée.

Claudine, (à Angelique.) Madame, èst-ce que——

G. Dandin. Taisez-vous, vous dis-je ; vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres, & vous n'avez point de père gentilhomme.

Angelique. C'èst une imposture si grande, & qui me touche si fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la

force

force d'y répondre. Cela èſt bien horrible, d'être accuſée par un mari, lorſqu'on ne lui fait rien qui ne ſoit à faire. Hélas, ſi je ſuis blâmable de quelque choſe, c'èſt d'en uſer trop bien avec lui !

Claudine. Aſſurément.

Angelique. Tout mon malheur èſt de le trop conſiderer ; & plût au ciel que je fuſſe capable de ſouffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un, je ne ſerois pas tant à plaindre ! Adieu, je me retire, je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette ſorte.

SCENE VII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Madame de Sotenville, (à George Dandin.) Allez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

Claudine. Par ma foi, il mériteroit qu'elle lui fît dire vrai ; &, ſi j'étois en ſa place, je n'y marchanderois pas. (*A Clitandre.*) Oui, Monſieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtreſſe. Pouſſez, c'èſt moi qui vous le dis, vous ſerz bien employé; & je m'offre à vous y ſervir, puiſqu'il m'en a déjà taxée. (*Claudine ſort.*)

M. de Sotenville. Vous méritez, mon gendre, qu'on vous diſe ces choſes-là, & votre procédé mèt tout le monde contre vous.

Madame de Sotenville. Allez, ſongez à mieux traiter une Demoiſelle bien née, & prenez garde deſormais à ne plus faire de pareilles bévues.

G. Dandin, (à part.) J'enrage de bon cœur d'avoir tort, lorſque j'ai raiſon.

SCENE VIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

Clitandre, (à M. de Sotenville.) Monſieur, vous voyez comme j'ai été fauſſement accuſé, vous êtes homme qui ſavez les maximes du point d'honneur, & je vous demande raiſon de l'affront qui m'a été fait.

M. de Sotenville. Cela èſt juſte, & c'èſt l'ordre des pro-

procédés. Allons, mon gendre, faites ſatisfaction à Monſieur.

G. Dandin. Comment, ſatisfaction ?

M. de Sotenville. Oui, cela ſe doit dans les regles, pour l'avoir à tort accuſé.

G. Dandin. C'èſt une choſe, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accuſé ; & je ſais bien ce que j'en penſe.

M. de Sotenville. Il n'importe. Quelque penſée qui vous puiſſe reſter, il a nié, c'èſt ſatisfaire les perſonnes ; & l'on n'a nul droit de ſe plaindre de tout homme qui ſe dédit.

G. Dandin. Si bien donc que, ſi je le trouvois couché avec ma femme, il en ſeroit quitte pour ſe dédire.

M. de Sotenville. Point de raiſonnement. Faites-lui les excuſes que je vous dis.

G. Dandin. Moi ? Je lui ferai encore des excuſes après——

M. de Sotenville. Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer, & vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puiſque c'èſt moi qui vous conduis.

G. Dandin. Je ne ſaurois——

M. de Sotenville. Corbleu, mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me mettrois avec lui contre vous. Allons, laiſſez-vous gouverner par moi.

G. Dandin, (*à part.*) Ah, George Dandin !

M. de Sotenville. Votre bonnet à la main, le premier; Monſieur èſt gentilhomme, & vous ne l'êtes pas.

G. Dandin, (*à part le bonnet à la main.*) J'enrage.

M. de Sotenville. Répétez après moi. Monſieur.

G. Dandin. Monſieur.

M. de Sotenville. Je vous demande pardon. (*Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir:*) Ah !

G. Dandin. Je vous demande pardon.

M. de Sotenville. Des mauvaiſes penſées que j'ai eues de vous ;

G. Dandin. Des mauvaiſes penſées que j'ai eues de vous.

M de Sotenville. C'èſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

G. Dandin. C'èſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

M. de Sotenville. Et je vous prie de croire.

G. Dandin. Et je vous prie de croire.

M. de Sotenville. Que je ſuis votre ſerviteur.

G. Dandin. Voulez-vous que je ſois ſerviteur d'un homme qui me veut faire cocu ?

M. de Sotenville, (*le menacant encore.*) Ah !

Clitandre. Il ſuffit, Monſieur.

M. de Sotenville. Non, je veux qu'il acheve, & que tout aille dans les formes. Que je ſuis votre ſerviteur :

G. Dandin. Que je ſuis votre ſerviteur.

Clitandre, (*à George Dandin.*) Monſieur, je ſuis le vôtre de tout mon cœur, & je ne ſonge plus à ce qui s'èſt paſſé. (*A M. de Sotenville.*) Pour vous, Monſieur, je vous donne le bon jour, & ſuis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

M. de Sotenville. Je vous baiſe les mains ; &, quand il vous plaira, je vous donnerai le divertiſſement de courre un lièvre.

Clitandre. C'èſt trop de graces que vous me faites. (*Clitandre ſort.*)

M. de Sotenville. Voilà, mon gendre, comme il faut pouſſer les choſes. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, & ne ſouffrira point que l'on vous faſſe aucun affront.

SCENE IX.

GEORGE DANDIN, *ſeul.*

Ah, que je——Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu ; cela vous ſied fort bien, & vous voilà ajuſté comme il faut, vous avez juſtement ce que vous méritez. Allons. Il s'agit ſeulement de deſabuſer le père & la mère ; & je pourrai trouver, peutêtre, quelque moyen d'y réuſſir.

ACTE II.

SCENE PREMIER.

CLAUDINE, LUBIN.

Claudine. OUI, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vînt de toi, & que tu l'euſſes dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

Lubin. Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avoit vu sortir ; & il faut que les gens, en ce pays-ci, soient de grands babillards.

Claudine. Vraiment, ce Monsieur le Vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur; & il s'èst allé servir là d'un homme bien chanceux.

Lubin. Va, une autrefois je serai plus fin, & je prendrai mieux garde à moi.

Claudine. Oui, oui, il sera tems.

Lubin, Ne parlons plus de cela. Ecoute.

Claudine. Que veux-tu que j'écoute ?

Lubin. Tourne un peu ton visage devers moi.

Claudine. Hé bien, qu'èst-ce ?

Lubin. Claudine.

Claudine. Quoi ?

Lubin. Hé, là, ne sais-tu pas bien ce que je veux dire ?

Claudine. Non.

Lubin. Morgué, je t'aime.

Claudine. Tout de bon ?

Lubin. Oui, le diable m'emporte ; tu me peux croire, puisque j'en jure.

Claudine. A la bonne heure.

Lubin. Je me sens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.

Claudine. Je m'en réjouis.

Lubin. Comment èst-ce que tu fais pour ètre si jolie ?

Claudine. Je fais comme font les autres.

Lubin. Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari ; & nous serons tous deux mari & femme.

Claudine. Tu serois peut-être jaloux comme notre maître.

Lubin. Point.

Claudine. Pour moi, je hais les maris soupçonneux ; & j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance, & si sûr de ma chasteté, qu'il me vit, sans inquiétude, au milieu de trente hommes.

Lubin. Hé bien, je serai tout comme • la.

Claudine. C'èst la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme, & de la tourmenter. La vérité de

affaire

l'affaire èſt qu'on n'y gagne rien de bon, cela nous fait ſonger à mal; & ce ſont ſouvent les maris, qui, avec leurs vacarmes, ſe font eux-mêmes ce qu'ils ſont.

Lubin. Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

Claudine. Voilà comme il faut faire pour n'étre point trompé. Lorſqu'un mari ſe mèt à notre diſcrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut; & il en èſt, comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourſe, & nous diſent, Prenez. Nous en uſons honnêtement; & nous nous contentons de la raiſon. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, & nous ne les épargnons point.

Lubin. Va, je ſerai de ceux qui ouvrent leur bourſe, & tu n'as qu'à te marier avec moi.

Claudine. Hé bien, nous vérrons.

Lubin. Viens donc ici, Claudine.

Claudine. Que veux-tu?

Lubin. Viens, te dis-je.

Claudine. Ah, doucement. Je n'aime pas les patineurs.

Lubin. Hé! Un petit brin d'amitié.

Claudine. Laiſſe-moi-là, te dis-je, je n'entens pas raillerie

Lubin. Claudine.

Claudine, (*repouſſant Lubin.*) Hai!

Lubin. Ah, que tu ès rude à pauvres gens! Fi, que cela èſt malhonnête de refuſer les perſonnes! N'as-tu point de honte d'être belle, & de ne vouloir pas qu'on te careſſe? Hé, là.

Claudine. Je te donnerai ſur le nez.

Lubin. Oh! La farouche! La ſauvage! Fi, pouas, la vilaine qui èſt cruelle?

Claudine. Tu t'émancipes trop.

Lubin. Qu'èſt-ce que cela te coûteroit de me——

Claudine. Il faut que tu te donnes patience.

Lubin. Un petit baiſer ſeulement, en rabattant ſur notre mariage.

Claudine. Je ſuis votre ſervante.

Lubin. Claudine, je t'en prie, je t'en prie.

Claudine. Hé, que nenni! J'y ai déjà été attrapée. Adieu.

Adien. Va t-en, & dis à Monsieur le Vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

Lubin. Adieu, beauté rudanière.

Claudine. Le mot èst amoureux.

Lubin Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, & tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

Claudine, (seule.) Je vais remettre aux mains de ma maîtresse.——Mais la voici avec son mari, éloignons-nous; & attendons qu'elle soit seule.

SCENE II.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

G. Dandin. Non, non, on ne m'abuse point avec tant de facilité, & je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait èst véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, & votre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

SCENE III.

CLITANDRE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN.

Clitandre, (à part dans le fond du thèâtre.) Ah, la voilà; mais le mari èst avec elle.

G. Dandin, (sans voir Citandre.) Au-travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit & le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous joint. *(Clitandre & Angelique se saluent.)* Mon Dieu! Laissez-là votre révérence; ce n'èst pas de ces sortes de respects dont je vous parle, & vous n'avez que faire de vous moquer.

Angelique. Moi, me moquer? En aucune façon.

G. Dandin. Je sais votre pensée, & connois.——*Clitandre & Angelique se saluent encore.)* Encore? Ah, ne raillons pas davantage! Je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse, vous me tenez fort au-dessous de vous; & le respect que je vous veux dire, ne regarde point ma personne. J'entens parler de celui que vous devez à des nœuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage. *(Angelique fait signe à Clitandre.)* Il ne faut point lever les épaules, & je ne dis point de sottises.

Angelique. Qui songe à lever les épaules?

G.

G. Dandin. Mon Dieu, nous voyons clair. Je vous dis encore une fois, que le mariage èst une chaîne, à laquelle on doit porter toute ſorte de reſpect ; & que c'èſt fort mal fait à vous d'en uſer comme vous faites. (*Angelique fait ſigne de la tête à Clitandre.*) Oui, oui, mal fait à vous, & vous n'avez que faire de hocher la tète, & de me faire la grimace.

Angelique. Moi ? Je ne ſais ce que vous voulez dire.

G. Dandin. Je le ſais fort bien, moi ; & vos mépris me ſont connus. Si je ne ſuis pas né noble, au moins ſuis-je d'une race où il n'y a point de reproche ; & la famille des Dandins.——

Clitandre. (*derrière Angelique, ſans être apperçu de George Dandin.*) Un moment d'entretien.

G. Dandin, (*ſans voir Clitandre.*) Hé ?

Angelique. Quoi ? Je ne dis mot.

(*George Dandin tourne autour de ſa femme ; & Clitandre ſe retire, en feſant une grande révérence à George Dandin.*)

SCENE IV.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

G. Dandin. Le voilà qui vient roder autour de vous.

Angelique. Hé bien, èſt-ce ma faute ? Que voulez-vous que j'y faſſe ?

G. Dandin. Je veux que vous y faſſiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à ſon mari. Quoi qu'on en puiſſe dire, les galants n'obſedent jamais que quand on le veut bien : il y a un certain air doucereux qui les attire, ainſi que le miel fait les mouches ; & les honnêtes femmes ont des manières qui les ſavent chaſſer d'abord.

Angelique. Moi, les chaſſer ? Et par quelle raiſon ? Je ne me ſcandaliſe point qu'on me trouve bien faite, & cela me fait du plaiſir.

G. Dandin. Oui ? Mais quel perſonnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie ?

Angelique. Le perſonnage d'un honnête homme, qui èſt bien-aiſe de voir ſa femme conſidérée.

G. Dandin. Je ſuis votre valet. Ce n'èſt pas là mon conte, & les Dandins ne ſont point accoutumés à cette mode-là.

Angelique. Oh, les Dandins s'y accoutumeront, s'ils veulent; car, pour moi, je vous déclare que mon dessein n'èst pas de renoncer au monde, & de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment! Parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, & que nous rompions tout commerce avec les vivants? C'èst une chose merveilleuse que cette tyrannie de Messieurs les maris, & je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissements, & qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, & ne veux point mourir si jeune.

G. Dandin. C'èst ainsi que vous satisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement.

Angelique. Moi? Je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, & vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, & si je voulois bien de vous? Vous n'avez consulté pour cela que mon père & ma mère; ce sont eux, proprement, qui vous ont épousé; & c'èst pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, & que vous avez prise sans consulter mes sentiments, je prétens n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés; & je veux jouïr, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, & gouter le plaisir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-y pour votre punition; & rendez graces au Cièl de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

G. Dandin. Oui! C'èst ainsi que vous le prenez? Je suis votre mari, & je vous dis que je n'entens pas cela.

Angelique. Moi, je suis votre femme, & je vous dis que je l'entens.

G. Dandin, (à part.) Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, & la mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah! Allons, George Dandin, je ne pourrois me retenir, & il vaut mieux quitter la place.

SCENE

SCENE V.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

Claudine. J'avois, Madame, impatience qu'il s'en allât pour vous rendre ce mot de la part que vous ſavez.

Angelique. Voyons.

Claudine, (*à part.*) A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

Angelique. Ah ! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante ! Que, dans tous leurs diſcours, & dans toutes leurs actions, les gens de cour ont un air agréable ! Et qu'èſt-ce que c'èſt, auprès d'eux, que nos gens de province ?

Claudine. Je crois qu'après les avoir vus, les Dandins ne vous plaiſent guères.

Angelique. Demeure ici, je m'en vais faire la réponſe.

Claudine, (*ſeule.*) Je n'ai pas beſoin, que je penſe, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici—

SCENE VI.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

Claudine. Vraiment, Monſieur, vous avez pris là un habile meſſager.

Clitandre. Je n'ai pas ôſé envoyer de mes gens ; mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompenſe des bons offices que je ſais que tu m'as rendus. (*Il fouille dans ſa poche.*)

Claudine. Hé ! Monſieur, il n'èſt pas néceſſaire. Non, Monſieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là ; & je vous rends ſervice, parce que vous le méritez, & que je me ſens au cœur de l'inclination pour vous.

Clitandre, (*donnant de l'argent à Claudine.*) Je te ſuis obligé.

Lubin, (*à Claudine.*) Puiſque nous ſerons mariés, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

Claudine. Je te le garde auſſi-bien que le baiſer.

Clitandre, (*à Claudine.*) Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtreſſe ?

Claudine. Oui. Elle èſt allée y répondre.

Cli-

Clitandre. Mais, Claudine, n'y a t-il pas moyen que je la puiſſe entretenir ?

Claudine. Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

Clitandre. Mais le trouvera-t-elle bon, & n'y a-t-il rien à riſquer ?

Claudine. Non, non. Son mari n'èſt pas au logis; & puis, ce n'éſt pas lui qu'elle a le plus à ménager; c'éſt ſon père & ſa mère; & pourvu qu'ils ſoient prévenus, tout le reſte n'èſt pas à craindre.

Clitandre. Je m'abandonne à ta conduite.

Lubin, (*ſeul*.) Teſtiguenne, que j'aurai-là une habile femme! Elle a de l'eſprit comme quatre.

SCENE VII.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

G. Dandin, (*bas à part*.) Voici mon homme de tantôt. Plût au ciel qu'il pût ſe réſoudre à vouloir rendre témoignage au père & à la mère de ce qu'ils ne veulent point croire!

Lubin. Ah, vous voilà, Monſieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, & qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un cauſeur, & vous allez redire ce que l'on vous dit en ſécrèt.

G. Dandin. Moi ?

Lubin. Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, & vous êtes cauſe qu'il a fait du vacarme. Je ſuis bien-aiſe de ſavoir que vous avez de la langue, & cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

G. Dandin. Ecoute, mon ami.

Lubin. Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui ſe paſſe à cette heure; mais, pour votre punition, vous ne ſaurez rien du tout.

G. Dandin. Comment; qu'eſt-ce qui ſe paſſe ?

Lubin. Rien, rien. Voilà ce que c'èſt que d'avoir cauſé; vous n'en tâterez plus, & je vous laiſſe ſur la bonne bouche.

G. Dandin. Arrête un peu.

Lubin. Point.

G. Dandin. Je ne te veux dire qu'un mot.

Lubin. Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

G. Dandin. Non, ce n'èſt pas cela.

Lubin. Hé, quel ſot. Je vous vois venir.

G. Dandin. C'èſt autre choſe. Ecoute.

Lubin. Point d'affaire. Vous voudriez que je vous diſe que Monſieur le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, & qu'elle l'a mené chez ſa maîtreſſe. Mais je ne ſuis pas ſi bête.

G. Dandin. De grace——

Lubin. Non.

G. Dandin. Je te donnerai.——

Lubin. Tarare.

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

Je n'ai pu me ſervir, avec cet innocent, de la penſée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui èſt échappé feroit la même choſe; &, ſi le galant èſt chez moi, ce feroit pour avoir raiſon aux yeux du père & de la mère, & les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'èſt que je ne ſais comment faire pour profiter de cet avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle; &, quelque choſe que je puiſſe voir, moi-même, de mon déſhonneur, je n'en ſerai point cru à mon ferment, & l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-père & belle-mère, ſans être ſûr de trouver chez moi le galant, ce ſera la même choſe; & je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement, s'il y èſt encore? (*Après avoir été regarder par le trou de la ſerrure.*) Ah, ciel! Il n'en faut plus douter, & je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le ſort me donne ici de quoi confondre ma partie; &, pour achever l'avanture, il fait venir, à point nommé, les juges dont j'avois beſoin.

SCENE IX.

MONS. DE SOTENVILLE, MAD. DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

G. Dandin. Enfin, vous ne m'avez pas voulu croire tan-

tôt, & votre fille l'a emporté ſur moi: mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode; &, Dieu merci, mon deſhonneur èſt ſi clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

M. de Sotenville. Comment, mon gendre, vous en êtes encore la-deſſus?

G. Dandin. Oui, j'y ſuis; & jamais je n'eus tant de ſujèt d'y être.

Madame de Sotenville. Vous nous venez encore étourdir la tête?

G. Dandin. Oui, Madame; & l'on fait bien pis à la mienne.

M. de Sotenville. Ne vous laſſez-vous point de vous rendre importun?

G. Dandin. Non. Mais je me laſſe fort d'ètre pris pour dupe.

Madame de Sotenville. Ne voulez-vous point vous défaire de vos penſées extravagantes?

G. Dandin. Non, Madame; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me deſhonore.

Madame de Sotenville. Jour de Dieu, notre gendre, apprenez à parler.

M. de Sotenville. Corbleu, cherchez des termes moins offenſans que ceux-là.

G. Dandin. Marchand qui perd, ne peut rire.

Madame de Sotenville. Souvenez vous que vous avez épouſé une Demoiſelle.

G. Dandin. Je m'en ſouviens aſſez, & ne m'en ſouviendrai que trop.

M. de Sotenville. Si vous vous en ſouvenez, ſongez donc à parler d'elle avec plus de reſpect.

G. Dandin. Mais que ne ſonge-t-elle plûtôt à me traiter plus honnêtement? Quoi, parce qu'elle èſt Demoiſelle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, ſans que j'ôſe ſouffler?

M. de Sotenville. Qu'avez-vous donc, & que pouvez vous dire? N'avez vous pas vu ce matin qu'elle s'èſt défendue de connoître celui dont vous m'étiez venu parler.

G. Dandin. Oui. Mais, vous, que pourrez-vous dire ſi je vous fais voir maintenant que le galant èſt avec elle.

Madame de Sotenville. Avec elle?

George Dandin. Oui, avec elle, & dans ma maiſon.

M. de Sotenville. Dans votre maiſon ?

George Dandin. Oui, dans ma propre maiſon.

Madame de Sotenville. Si cela èſt, nous ſerons pour vous contre elle.

M. de Sotenville. Oui. L'honneur de notre famille nous èſt plus chèr que toute choſe ; &, ſi vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre ſang, & l'abandonnerons à votre colère.

G. Dandin. Vous n'avez qu'à me ſuivre.

Madame de Sotenville. Gardez de vous tromper.

M. de Sotenville. N'allez pas faire comme tantôt.

G. Dandin. Mon Dieu ; vous allez voir ! (*Montrant Clitandre qui ſort avec Angelique.*) Tenez. Ai-je menti ?

SCENE X.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, MONS. DE SOTENVILLE, & MAD. DE SOTENVILLE, *avec* GEORGE DANDIN, *dans le fond du theatre.*

Angelique, (*à Clitandre.*) Adieu. J'ai peur qu'on ne vous ſurprènne ici ; & j'ai quelques meſures à garder.

Clitandre. Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

Angelique. J'y ferai mes efforts.

G. Dandin, (*à M. & à Madame de Sotenville.*) Approchons doucement par derriere ; & tâchons de n'être point vus.

Claudine. Ah, Madame, tout èſt perdu ! Voilà votre père & votre mère accompagnés de votre mari.

Clitandre. Ah, Cièl !

Angelique, (*bas à Clitandre & à Claudine.*) Ne faites pas ſemblant de rien, & me laiſſez faire tous deux. (*Haut à Clitandre.*) Quoi, vous ôſez en uſer de la ſorte, après l'affaire de tantôt, & c'èſt ainſi que vous diſſimulez vos ſentiments ? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, & que vous faites des deſſeins de me ſolliciter ; j'en témoigne mon dépit, & m'explique à vous clairement en préſence de tout le monde ; vous niez hautement la choſe, & me donnez parole de n'avoir aucune penſée de m'offenſer ; & cependant, le même jour vous prenez la hardieſſe de venir chez moi me rendre vi-

fite, de me dire que vous m'aimez, & de me faire cent sots contes, pour me persuader de répondre à vos extravagances, comme si j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, & m'éloigner jamais de la vertu que mes parents m'ont enseignée ? Si mon père savoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entreprises ; mais une honnête femme n'aime point les éclats, je n'ai garde de lui en rien dire : (*après avoir fait signe à Claudine d'apporter un bâton,*) & je veux vous montrer, que toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'èst pas d'un gentilhomme ; & ce n'èst pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

(*Angelique prend le bâton, & le lève sur Clitandre, qui se range de façon que les coups tombent sur George Dandin.*

Clitandre, (*criant comme s'il avoit été frappé.*) Ah, ah, ah, ah, ah, doucement !

SCENE XI.

MONS. DE SOTENVILLE, MAD. DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, GEO. DANDIN, CLAUDINE.

Claudine. Fort, Madame, frappez comme il faut,

Angelique. (*fesant semblant de parler à Clitandre.*) S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

Claudine. Apprenez à qui vous vous jouez.

Angelique, (*fesant l'étonnée.*) Ah, mon père, vous êtes-là ?

M. de Sotenville. Oui, ma fille ; & je vois qu'en sagesse & en courage tu te montres un digne rejetton de la maison de Sotenville. Viens-çà, approche-toi que je t'embrasse.

Madame de Sotenville. Embrasse-moi aussi, ma fille. Las ; je pleure de joie, & reconnois mon sang aux choses que tu viens de faire.

M. de Sotenville. Mon gendre, que vous devez être ravi, & que cette avanture èst pour vous, pleine de douceurs ! Vous aviez un juste sujèt de vous allarmer ; mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.

Ma-

Madame de Sotenville. Sans doute, notre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

Claudine. Assurément. Voilà une femme celle-là, vous êtes trop heureux de l'avoir; & vous devriez baiser les pas par où elle passe.

G. Dandin, (*à part.*) Hé, traîtresse!

M. de Sotenville. Qu'èst-ce, mon gendre? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous?

Angelique. Non, non, mon père, il n'èst pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir; & tout ce que j'en fais, n'èst que pour l'amour de moi-même.

M. de Sotenville. Où allez-vous, ma fille?

Angelique. Je me retire, mon père, pour ne me point voir obligée à recevoir ses compliments.

Claudine, (*à George Dandin.*) Elle a raison d'être en colère. C'èst une femme qui mérite d'être adorée, & vous ne la traitez pas comme vous devriez.

G. Dandin, (*à part.*) Scélérate!

SCENE XII.

MONS. DE SOTENVILLE, MAD. DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. de Sotenville. C'èst un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, & cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquièter. Allez-vous-en faire la paix ensemble, & tâchez de l'appaiser par des excuses, de votre emportement.

Madame de Sotenville. Vous devez considérer que c'èst une jeune fille élevée à la vertu, & qui n'èst point accoûtumée à se voir soupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos desordres finis, & des transports de joie que vous doit donner sa conduite.

SCENE XIII.

GEORGE DANDIN, *seul.*

Je ne dis mot; car je ne gagnerois rien à parler. Jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrace. Oui, j'admire

mire mon malheur, & la ſubtile adreſſe de ma carogne de femme pour ſe donner toujours raiſon, & me faire avoir tort. Eſt-il poſſible que toujours j'aurai du deſſous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi; & que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ? O Ciel, ſéconde mes deſſeins, & m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me deſhonore!

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUBIN.

Clitandre. La nuit èſt avancée, j'ai peur qu'il ne ſoit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin.

Lubin. Monſieur.

Clitandre. Eſt-ce par ici ?

Lubin. Je penſe qu'oui. Morgué voilà une ſotte nuit, d'être ſi noire que cela.

Clitandre. Elle a tort aſſurément ; mais, ſi d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne ſoyons vus.

Lubin. Vous avez raiſon, elle n'a pas tant de tort. Je voudrois bien ſavoir, Monſieur, vous qui êtes ſavant, pour-quoi il ne fait point jour la nuit.

Clitandre. C'èſt une grande queſtion, & qui èſt difficile. Tu ès curieux, Lubin ?

Lubin. Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été ſonger à des choſes où l'on n'a jamais ſongé.

Clitandre. Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'eſprit ſubtil & pénétrant.

Lubin. Cela èſt vrai. Tenez. J'explique du Latin, quoique jamais je ne l'aye appris ; &, voyant l'autre jour écrit ſur une grande porte, *collegium*, je devinai que cela vouloit dire collége.

Clitandre. Cela èſt admirable ! Tu ſais donc lire, Lubin ?

Lubin. Oui, je ſai lire la lettre moulée ; mais je n'ai jamais ſu apprendre à lire l'écriture.

Clitandre, (*après avoir frappé dans ſes mains.*) Nous voici contre la maiſon. C'èſt le ſignàl que m'a donné Claudine.

Lubin. Par ma foi, c'est une fille qui vaut de l'argent ; & je l'aime de tout mon cœur.

Clitandre. Aussi t'ai je amené avec moi pour l'entretenir.

Lubin. Monsieur, je vous suis——

Clitandre. Chut. J'entens quelque bruit.

SCENE II.

ANGELIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

Angelique. Claudine.

Claudine. Hé bien ?

Angelique. Laisse la porte entr'ouverte.

Claudine. Voilà qui est fait.

(Scène de nuit. Les acteurs se cherchent les uns les autres, dans l'obscurité.)

Clitandre, (à Lubin.) Ce sont elles. St.

Angelique. St.

Lubin. St.

Claudine. St.

Clitandre, (à Claudine, qu'il prend pour Angelique.) Madame.

Angelique, (à Lubin, qu'elle prend pour Clitandre.) Quoi ?

Lubin, (à Angelique, qu'il prend pour Claudine.) Claudine ?

Claudine, (à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.) Qu'est-ce ?

Clitandre, (à Claudine, croyant parler à Angelique.) Ah, Madame, que j'ai de joie !

Lubin, (à Angelique, croyant parler à Claudine.) Claudine, ma pauvre Claudine !

Claudine, (à Clitandre.) Doucement, Monsieur.

Angelique, (à Lubin.) Tout beau, Lubin.

Clitandre. Est-ce toi, Claudine ?

Claudine. Oui,

Lubin. Est-ce vous, Madame ?

Angelique. Oui.

Claudine, (à Clitandre.) Vous avez pris l'une pour l'autre.

Lubin, (à Angelique.) Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.

Angelique. Eſt-ce pas vous, Clitandre ?

Clitandre. Oui, Madame.

Angelique. Mon mari ronfle comme il faut, & j'ai pris ce temps pour nous entretenir ici.

Clitandre. Cherchons quelque lieu pour nous aſſeoir.

Claudine. C'èſt fort bien aviſé.

(Angelique, Clitandre, & Claudine vont s'aſſeoir dans le fond du théâtre.)

Lubin. (cherchant Claudine.) Claudine, où èſt-ce que tu ès ?

SCENE III.

ANGELIQUE, CLITANDRE, & CLAUDINE, *aſſis au fond du théâtre,* GEORGE DANDIN, *à moitié deſhabillé,* LUBIN.

G. Dandin, (à part.) J'ai entendu deſcendre ma femme, & je me ſuis vîte habillé pour deſcendre après elle. Où peut elle-être allée ? Seroit-elle ſortie ?

Lubin cherchant Claudine, (prenant George Dandin pour Claudine.) Où ès-tu donc. Claudine ? Ah, te voilà. Par ma foi, ton maître èſt plaiſamment attrapé, & je trouve ceci auſſi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtreſſe dit qu'il ronfle à cette heure, comme tous les diantres ; & il ne ſait pas que Monſieur le Vicomte & elle ſont enſemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien ſavoir quel ſonge il fait maintenant. Cela èſt tout-à-fait riſible. De quoi s'aviſe-t-il auſſi d'être jaloux de ſa femme, & de vouloir qu'elle ſoit à lui tout ſeul ? C'èſt un impertinent, & Monſieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine. Allons, ſuivons-les, & me donne ta petite menotte que je la baiſe. Ah, que cela èſt doux ; il me ſemble que je mange des confitures ! *(à George Dandin qu'il prend toujours pour Claudine, & qui le repouſſe rudement.)* Tu-Dieu, comme vous y allez ? Voilà une petite menotte qui èſt un peu bien rude.

G. Dandin. Qui va là ?

Lubin. Perſonne.

G. Dandin. Il fuit, & me laiſſe informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que, ſans tarder, j'envoie appeller ſon père & ſa mère, & que cette

avan

avanture me serve à me faire séparer d'elle. Hola Colin, Colin.

SCENE IV.

ANGELIQUE & CLITANDRE, *avec* CLAUDINE & LUBIN, *assis au fond du théatre*, GEORGE DANDIN, COLIN.

Colin. (à la fenêtre.) Monsieur.

G. Dandin. Allons, vîte ici-bas.

Colin. (sautant par la fenêtre.) M'y voilà, on ne peut pas plus vite.

G. Dandin. Tu ès là?

Colin. Oui, Monsieur. *(Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu sa voix, Colin passe de l'autre, & s'endort.)*

G. Dandin, (se tournant du côté où il croit qu'èst Colin.) Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t-en chez mon beau père, & ma belle-mere, & dis que je les prie très-instamment de venir tout-à-l'heure ici. Entens-tu? Hè? Colin, Colin.

Colin. (de l'autre côté, se réveillant.) Monsieur.

G. Dandin. Où, diable, ès-tu?

Colin. Ici.

G. Dandin. Peste soit du marousle, qui s'éloigne de moi. *(Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin èst reste, Colin, à moitie endormi, passe de l'autre, & se rendort.)* Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-père, & ma belle-mère, & leur dire que je les conjure de se rendre ici tout-à-l'heure. M'entends-tu bien? Répons. Colin, Colin.

Colin, (de l'autre côté, se réveillant.) Monsieur.

G. Dandin. Voilà un pendard qui me fera enrager. Viens-t-en à moi. *(Ils se rencontrent, & tombent tous deux.)* Ah, le traître! Il m'a estropié. Où èst-ce que tu ès? Approche que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

Colin. Assurément.

G. Dandin. Veux-tu venir?

Colin. Nenni, ma foi.

G. Dandin. Viens, te dis-je.

Colin. Point. Vous me voulez battre.

G.

G. Dandin. Hé bien, non. Je ne te ferai rien.

Colin. Assurément ?

G. Dandin, (*à Colin qu'il tient par le bras.*) Oui. Approche. Bon. Tu ès bien heureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t-en vîte, de ma part, prier mon beau-pére & ma belle-mère, de se rendre ici le plûtôt qu'ils pourront, & leur dis que c'èst pour une affaire de la derniere conséquence ; &, s'ils fesoint quelque difficulté à cause de l'heure, ne manque pas de les presser, & de leur bien faire entendre qu'il èst très-important qu'ils viènnent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entens bien maintenant.

Colin. Oui, Monsieur.

G. Dandin, (*se croyant seul.*) Va vîte, & reviens de même. Et moi, je vais rentrer dans ma maison, attendant que—Mais j'entens quelqu'un. Ne seroit-ce point ma femme ? Il faut que j'écoute, & me serve de l'obscurité qu'il fait. (*George Dandin se range près la porte de sa maison.*)

SCENE V.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, GEORGE DANDIN.

Angelique. (*à Clitandre.*) Adieu. Il èst temps de se retirer.

Clitandre. Quoi, si-tôt ?

Angelique. Nous nous sommes assez entretenus.

Clitandre. Ah, Madame, puis-je assez vous entretenir, & trouver, en si peu de tems, toutes les paroles dont j'ai besoin ? Il me faudroit des journées entières pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens ; & je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

Angelique. Nous en écouterons une autre fois davantage.

Clitandre. Hélas, de quel coup me percez vous l'âme lorsque vous me parlez de vous retirer, & avec combien de chagrin m'allez-vous laisser maintenant.

Angelique. Nous trouverons moyen de nous revoir.

Clitandre. Oui ; mais je songe qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine ; &

privileges qu'ont les maris, ſont des choſes cruelles pour un amant qui aime bien.

Angelique. Serez-vous aſſez foible pour avoir cette inquiétude, & penſez-vous qu'on ſoit capable d'aimer de certains maris qu'il y a? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, & que l'on depend de parents qui n'ont des yeux que pour le bien, mais on fait leur rendre justice, & l'on ſe moque fort de les conſidérer au delà de ce qu'ils méritent.

G. Dandin, (*à part.*) Voilà nos carognes de femmes.

Clitandre. Ah, qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçu, & que c'èſt une étrange choſe que l'aſſemblage qu'on a fait, d'une perſonne comme vous, avec un homme comme lui!

G. Dandin, (*à part.*) Pauvres maris; voilà comme on vous traite!

Clitandre. Vous méritez, ſans doute, une toute autre deſtinée; & le Ciél ne vous a point faite pour être la femme d'un payſan.

G. Dandin. Plût au ciél, fût-elle la tienne; tu changerois bien de langage! Rentrons, c'en èſt aſſez, (*George Dandin étant rentré, ferme la porte en-dédans.*)

SCENE VI.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN.

Claudine. Madame, ſi vous avez du mal à dire de votre mari, dépêchez vîte, car il èſt tard.

Clitandre. Ah, Claudine, que tu ès cruelle!

Angelique, (*à Clitandre.*) Elle a raiſon. Séparons-nous.

Clitandre. Il faut donc s'y réſoudre, puiſque vous le voulez. Mais, au moins, je vous conjure de me plaindre, un peu, des méchans moments que je vais paſſer.

Angelique. Adieu.

Lubin. Où ès-tu, Claudine, que je te donne le bon ſoir?

Claudine. Va, va, je le reçois de loin, & je t'en renvoie autant.

SCENE

SCENE VII.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

Angelique. Rentrons sans faire du bruit.

Claudine. La porte s'èst fermée.

Angelique. J'ai le passe-par-tout.

Claudine. Ouvrez donc doucement.

Angelique. On a fermé en-dedans, & je ne sais comment nous ferons.

Claudine. Appellez le garçon qui couche là.

Angelique. Colin, Colin, Colin.

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE, CLAUDINE.

G. Dandin. (*à la fenêtre.*) Colin, Colin ? Ah, je vous y prens donc, Madame, ma femme ; & vous faites des *escampatives* pendant que je dors. Je suis bien-aise de cela, & de vous voir dehors à l'heure qu'il èst.

Angelique. Hé bien ? Quel grand mal èst-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit ?

G. Dandin. Oui, oui. L'heure èst bonne à prendre le frais. C'èst bien plûtôt le chaud, Madame la coquine ; & nous savons toute l'intrigue du rendez-vous, & du Damoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, & les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un & l'autre. Mais ma consolation, c'èst que je vais être vengé ; & que votre père & votre mère seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes, & du déreglement du votre conduite. Je les ai envoyé querir, & ils vont être ici dans un moment.

Angelique, (*à part.*) Ah ciel !

Claudine. Madame.

G. Dandin. Voilà un coup, sans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'èst maintenant que je triomphe, & j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil, & détruire vos artifices. Jusques ici vous avez joué mes accusations, ébloui vos parents, & plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir & beau dire, votre addresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, & toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison ; mais, à cette fois, Dieu merci, les choses vont

vont être éclaircies, & votre effronterie ſera pleinement confondue.

Angelique. Hé, je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

G. Dandin. Non, non, il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, & je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il èſt. En attendant qu'ils viennent, ſongez, ſi vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire; à inventer quelque moyen de rabiller votre eſcapade; à trouver quelque belle ruſe pour éluder ici les gens & paroître innocente, quelque prétexte ſpécieux de pelerinage nocturne, our d'amie en travail d'enfant que vous venez de ſécourir.

Angelique. Non. Mon intention n'èſt pas de vous rien déguiſer. Je ne prétens point me défendre, ni vous nier les choſes, puiſque vous les ſavez.

G. Dandin. C'èſt que vous voyez bien que tous les moyens vous en ſont fermés; & que, dans cette affaire, vous ne ſauriez inventer d'excuſe, qu'il ne me ſoit facile de convaincre de fauſſeté.

Angelique. Oui, je confeſſe que j'ai tort, & que vous avez ſujèt de vous plaindre. Mais je vous demande, par grace, de ne m'expoſer point maintenant à la mauvaiſe humeur de mes parents, & de me faire promptement ouvrir.

G. Dandin. Je vous baiſe les mains.

Angelique. Hé, mon pauvre petit mari, je vous en conjure.

G. Dandin. Hé, mon pauvre petit mari! Je ſuis votre petit mari, maintenant, parce que vous vous ſentez priſe. Je ſuis bien aiſe de cela; & vous ne vous étiez jamais aviſée de me dire ces douceurs.

Angelique. Tenez, je vous promèts de ne vous plus donner aucun ſujèt de déplaiſir; & de me——

G. Dandin. Tout cela n'èſt rien. Je ne veux point perdre cette avanture; & il m'importe qu'on ſoit une fois éclairci à fond de vos dèportements.

Angelique. De grace, laiſſez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

G. Dandin. Hé bien, quoi?

Angelique. Il èſt vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, que votre reſſentiment èſt juſte, que j'ai pris

le temps de ſortir pendant que vous dormiez, & que cette ſortie èſt un rendez-vous que j'avois donné à la perſonne que vous dites. Mais enfin ce ſont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportements d'une jeune perſonne qui n'a encore rien vu, & ne fait que d'entrer au monde ; des libertés, où l'on s'abandonne, ſans y penſer de mal, & qui, ſans doute, dans le fond, n'ont rien de——

G. Dandin. Oui, vous le dites, & ce ſont des choſes qui ont beſoin qu'on les croie pieuſement.

Angelique. Je ne veux point m'excuſer par là d'être coupable envers vous, & je vous prie ſeulement d'oublier une offenſe dont je vous demande pardon de tout mon cœur ; & de m'épargner, en cette rencontre, le déplaiſir que me pourroient cauſer les reproches fâcheux de mon père & de ma mère. Si vous m'accordez généreuſement la grace que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entièrement ; elle touchera tout-à-fait mon cœur, & y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parents, & les liens du mariage n'avoient pu y jetter. En un mot, elle ſera cauſe que je renoncerai à toutes les galanteries, & n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir déſormais la meilleure femme du monde ; & que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en ferez ſatisfait.

G. Dandin. Ah, crocodile, qui flatte les gens pour les étrangler !

Angelique. Accordez moi cette faveur.

G. Dandin Point d'affaires. Je ſuis inexorable.

Angelique. Montrez vous généreux.

G. Dandin. Non.

Angelique. De grace.

G. Dandin. Point.

Angelique. Je vous en conjure de tout mon cœur.

G. Dandin. Non, non, non. Je veux qu'on ſoit détrompé de vous, & que votre confuſion éclate.

Angelique. Hé bien, ſi vous me réduiſez au deſeſpoir, je vous avertis qu'une femme en cet état èſt capable de tout, & que je ferai quelque choſe ici dont vous vous repentirez.

G. Dandin. Et que ferez vous, s'il vous plaît ?

Angelique. Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions; & de ce couteau que voici, je me tuerai sur la place.

G. Dandin. Ah, ah ! A la bonne heure.

Angelique. Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sait de tous côtés nos différends & les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée; & mes parents ne sont pas gens, assurément, à laisser cette mort impunie, & ils en feront, sur votre personne, toute la punition que leur pourront offrir & les poursuites de la justice, & la chaleur de leur ressentiment. C'èst par là que je trouverai moyen de me venger de vous; & je ne suis pas la première qui ait su recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

G. Dandin. Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même; & la mode en èst passée il y a longtems.

Angelique. C'èst une chose dont vous pouvez vous tenir sûr; & si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout-à-l'heure, je vais vous faire voir jusques où peut aller la resolution d'une personne qu'on met au desespoir.

G. Dandin. Bagatelles, bagatelles, c'èst pour me faire peur.

Angelique. Hé bien, puisqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, & montrera si je me moque.—(*Après avoir fait semblant de se tuer:*) Ah, c'en èst fait! Fasse le ciel que ma mort soit vengée comme je le souhaite, & que celui qui en èst la cause, reçoive un juste châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi !

G. Dandin. Ouais ! Seroit-elle bien si malicieuse, que de s'être tuée pour me faire pendre ? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

SCENE IX.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

Angelique, (*à Claudine.*) St. Paix. Rangeons-nous cha-

chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

SCENE X.

ANGELIQUE & CLAUDINE *entrant dans la maison, au moment que George Dandin en sort, & fermant la porte en-dedans*, GEORGE DANDIN *une chandelle à la main.*

G. Dandin. La méchanceté d'une femme iroit-elle bien jusques là ? (*seul après avoir regardé par-tout.*) Il n'y a personne. Hé, je m'en étois bien douté, & la pendarde s'èst retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien auprès de moi, ni par prières, ni par menaces. Tant mieux, cela rendra ses affaires encore plus mauvaises ; & le père & la mère qui vont venir, en vérront mieux son crime. (*Après avoir été à la porte de sa maison pour rentrer.*) Ah, ah ! La porte s'èst fermée. Hola, oh, quelqu'un, qu'on m'ouvre promptement.

SCENE XI.

ANGELIQUE & CLAUDINE *à la fenêtre*, GEORGE DANDIN.

Angelique. Comment ! C'èst toi ? D'où viens-tu, bon pendard ? Est-il l'heure de revenir chez soi, quand le jour èst prêt à paroître, & cette manière de vie èst-elle celle que doit suivre un honnête mari ?

Claudine. Cela èst-il beau d'aller yvrogner toute la nuit, & de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison ?

G. Dandin. Comment ! Vous avez——

Angelique. Va, va traître, je suis lasse de tes déportemens ; & je veux m'en plaindre, sans plus tarder, à mon père & à ma mère.

G. Dandin. Quoi ! C'èst ainsi que vous ôsez——

SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, & MADAME DE SOTENVILLE *en deshabillé de nuit*, COLIN *portant une lanterne*, ANGELIQUE & CLAUIDNE *à la fenêtre*, GEORGE DANDIN.

Angelique, (*à M. & Madame de Sotenville.*) Approchez,

chez, de grace, & venez me faire raiſon de l'inſolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin & la jalouſie ont trouble, de telle ſorte, la cervelle, qu'il ne ſait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait ; & vous a lui-même envoyé quérir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit ; &, ſi vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi ; que, durant qu'il dormoit, je me ſuis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, & cent autres contes de même nature qu'il èſt allé rêver.

G. Dandin, (*à part.*) Voilà une mèchante carogne.

Claudine. Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maiſon, & que nous étions dehors ; & c'èſt une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

M. de Sotenville. Comment ! Qu'èſt-ce à dire cela ?

Madame de Sotenville. Voilà une furieuſe impudence que de nous envoyer querir.

G. Dandin. Jamais——

Angelique. Non, mon père, je ne puis plus ſouffrir un mari de la ſorte, ma patience èſt pouſſée à bout ; & il vient de me dire cent paroles injurieuſes.

M. de Sotenville, (*à George Dandin.*) Corbleu, vous êtes un mal-honnête homme.

Claudine. C'èſt une conſcience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, & cela crie vengeance au ciel.

G. Dandin. Peut-on ?——

M. de Sotenville. Allez, vous devriez mourir de honte.

G. Dandin. Laiſſez-moi vous dire deux mots.

Angelique. Vous n'avez qu'à l'écouter ; il va vous en conter de belles.

G. Dandin, (*à part.*) Je déſeſpère.

Claudine. Il a tant bu, que je ne penſe pas qu'on puiſſe durer contre lui ; l'odeur du vin qu'il ſouffle èſt montée juſqu'à nous.

G. Dandin. Monſieur, mon beau-père, je vous conjure——

M. de Sotenville. Retirez-vous, vous puez le vin à pleine bouche.

G. Dandin. Madame, je vous prie——

Madame de Sotenville. Fi, ne m'approchez pas, votre haleiné èſt empeſtée.

G. Dandin, (*à M. de Sotenville.*) Souffrez que je vous——

M. de Sotenville. Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous ſouffrir.

G. Dandin, (*à Madame de Sotenville.*) Permettez-moi, de grace, que——

Madame de Sotenville. Pouas, vous m'engloutiſſez le cœur. Parlez de loin, ſi vous voulez.

G. Dandin. Hé bien, oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, & que c'èſt elle qui èſt ſortie.

Angelique. Ne voilà pas ce que je vous ai dit:

Claudine. Vous voyez quelle apparence il y a.

M. de Sotenville, (*à George Dandin.*) Allez, vous vous moquez des gens. Deſcendez, ma fille, & venez ici.

SCENE XIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN.

G. Dandin. J'atteſte le ciel, que j'étois dans la maiſon, & que——

M. de Sotenville. Taiſez-vous, c'èſt une extravagance qui n'èſt pas ſupportable.

G. Dandin. Que la foudre m'écraſe tout-à-l'heure, ſi—

M. de Sotenville. Ne nous rompez pas davantage la tête, & ſongez à demander pardon à votre femme.

G. Dandin. Moi, demander pardon?

M. de Sotenville. Oui, pardon; & ſur le champ.

G. Dandin. Quoi! Je——

M. de Sotenville. Corbleu, ſi vous me repliquez, je vous apprendrai ce que c'èſt de vous jouer à nous.

G. Dandin. Ah, George Dandin.

SCENE XIV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, COLIN.

M. de Sotenville. Allons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

Angelique. Moi, lui pardonner tout ce qu'il m'a dit ? Non, non, mon père, il m'èſt impoſſible de m'y réſoudre ; & je vous prie de me ſéparer d'un mari avec lequel je ne ſaurois plus vivre.

Claudine. Le moyen d'y réſiſter ?

M. de Sotenville. Ma fille, de ſemblables ſéparations ne ſe font point ſans grand ſcandale ; & vous devez vous montrer plus ſage que lui, & patienter encore cette fois.

Angelique. Comment patienter après de telles indignités ? Non, mon père, c'èſt une choſe où je ne puis conſentir.

M. de Sotenville. Il le faut, ma fille, & c'èſt moi qui vous le commande.

Angelique. Ce mot me ferme la bouche ; & vous avez ſur moi une puiſſance abſolue.

Claudine. Quelle douceur !

Angelique. Il èſt fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures ; mais, quelque violence que je me faſſe, c'èſt à moi de vous obéir.

Claudine. Pauvre mouton !

M. de Sotenville, (*à Angelique.*) Approchez.

Angelique. Tout ce que vous me faites faire ne ſervira de rien ; & vous vérrez que ce ſera dés demain à recommencer.

M. de Sotenville, (*à George Dandin.*) Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

G. Dandin. A genoux.

M. de Sotenville. Oui, à genoux, & ſans tarder.

G. Dandin à genoux, une chandelle à la main, (*à part à M. de Sotenville.*) O cièl ! Que faut-il dire ?

M. de Sotenville. Madame, je vous prie de me pardonner.

G. Dandin. Madame, je vous prie de me pardonner.

M. de Sotenville. L'extravagance que j'ai faite.

G. Dandin. L'extravagance que j'ai faite (*à part.*) de vous épouſer.

M. de Sotenville. Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

G. Dandin. Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

M. de Sotenville, (*à George Dandin.*) Prenez-y garde.

de, & fachez que c'ëft ici la dernière de vos impertinences que nous fouffrirons.

Madame de Sotenville. Jour de Dieu ! Si vous y retournez, on vous apprendra le refpect que vous devez à votre femme, & à ceux de qui elle fort.

M. de Sotenville. Voilà le jour qui va paroître. Adieu. (*A George Dandin :*) Rentrez chez vous, & fongez bien à être fage. (*A Madame de Sotenville :*) Et nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

SCENE DERNIERE.

GEORGE DANDIN, *feul.*

Ah ! Je le quitte maintenant, & je n'y vois plus de remède. Lorfqu'on a, comme moi, époufé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puiffe prendre, c'ëft de s'aller jetter dans l'eau la tête la première.

LE MARIAGE FORCÉ.

COMEDIE.

PERSONAGES.

- SGANARELLE, amant de Dorimène.
- GERONIMO, ami de Sganarelle.
- DORIMENE, jeune coquette promise à Sganarelle.
- ALCANTOR, père de Dorimène.
- ALCIDAS, frère de Dorimène.
- LYCASTE, amant de Dorimène.
- PANCRACE, Docteur Aristotelicien.
- MARPHURIUS, Docteur Pyrrhonien.
- DEUX BOHEMIENNES.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*

JE suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, & que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vîte chez le Seigneur Geronimo : & si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, & que je ne dois revenir de toute la journée.

SCENE II.

SGANARELLE, GERONIMO.

Geronimo, (*ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.*) Voilà un ordre fort prudent.

Sganarelle. Ah ! Seigneur Geronimo, je vous trouve à propos, & j'allois chez vous vous chercher.

Geronimo. Et pour quel sujèt, s'il vous plaît ?

Sganarelle. Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, & vous prier de m'en dire votre avis.

Ge-

Geronimo. Très volontiers. Je ſuis bien-aiſe de cette rencontre, & nous pouvons parler ici en toute liberté.

Sganarelle. Mettez donc deſſus, s'il vous plait. Il s'agit d'une choſe de conſequence, que l'on m'a propoſée, & il èſt bon de ne rien faire ſans le conſeil de ſes amis.

Geronimo. Je vous ſuis obligé de m'avoir choiſi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'èſt.

Sganarelle. Mais auparavant je vous conjure de ne me point flatter du tout, & de me dire nettement votre penſée.

Geronimo. Je le ferai, puiſque vous le voulez.

Sganarelle. Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

Geronimo. Vous avez raiſon.

Sganarelle. Et dans ce ſiècle on trouve peu d'amis ſincères.

Geronimo. Cela èſt vrai.

Sganarelle. Promettez-moi donc, Seigneur Geronimo, de me parler avec toute ſorte de franchiſe.

Geronimo. Je vous le promèts.

Sganarelle. Jurez-en votre foi.

Geronimo. Oui, foi d'ami. Dites-moi ſeulement votre affaire.

Sganarelle. C'èſt que je veux ſavoir de vous, ſi je ferai bien de me marier.

Geronimo. Qui ? vous ?

Sganarelle. Oui, moi-même en propre perſonne. Quel èſt votre avis là-deſſus ?

Geronimo. Je vous prie auparavant de me dire une choſe.

Sganarelle. Et quoi ?

Geronimo. Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant ?

Sganarelle. Moi ?

Geronimo. Oui.

Sganarelle. Ma foi, je ne ſai ; mais je me porte bien.

Geronimo. Quoi ! vous ne ſavez pas à peu près votre âge ?

Sganarelle. Non. Eſt-ce qu'on ſonge à cela ?

Geronimo. Hé dites-moi un peu, s'il vous plait, combien

bien aviez vous d'années lorſque nous fimes connoiſſance?

Sganarelle. Ma foi, je n'avois que vingt ans alors.

Geronimo. Combien fumes-nous enſemble à Rome?

Sganarelle. Huit ans.

Geronimo. Quel tems avez-vous demeuré en Angleterre?

Sganarelle. Sept ans.

Geronimo. Et en Hollande, où vous futes enſuite?

Sganarelle. Cinq ans & demi.

Geronimo. Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici?

Sganarelle. Je revins en cinquante-deux.

Geronimo. De cinquante-deux à ſoixante & quatre il y a douze ans, ce me ſemble. Cinq ans en Hollande, font dix-ſept. Sept ans en Angleterre, font vingt-quatre. Huit dans notre ſéjour à Rome, font trente-deux: Et vingt que vous aviez lorſque nous nous connumes, cela fait juſtement cinquante-deux. Si bien, Seigneur Sganarelle, que ſur votre propre confeſſion, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troiſième année.

Sganarelle. Qui, moi? Cela ne ſe peut pas.

Geronimo. Mon Dieu, le calcul èſt juſte. Et là-deſſus je vous dirai franchement & en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'èſt guères votre fait. C'èſt une choſe à laquelle il faut que les jeunes gens penſent bien mûrement avant que de la faire: mais les gens de votre âge n'y doivent point penſer du tout. Et ſi l'on dit, que la plus grande de toutes les folies èſt celle de ſe marier, je ne vois rien de plus mal à propos, que de la faire, cette folie, dans la ſaiſon où nous devons être plus ſages. Enfin je vous en dis nettement ma penſée. Je ne vous conſeille point de ſonger au mariage; & je vous trouverois le plus ridicule du monde, ſi ayant été libre juſqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus peſante des chaînes.

Sganarelle. Et moi je vous dis que je ſuis réſolu de me marier, & que je ne ferai point ridicule en épouſant la fille que je recherche.

Geronimo. Ah! c'èſt une autre choſe. Vous ne m'aviez pas dit cela.

Sga-

Sganarelle. C'èst une fille, qui me plait, & que j'aime de tout mon cœur.

Geronimo. Vous l'aimez de tout votre cœur?

Sganarelle. Sans doute; & je l'ai demandée à son père.

Geronimo. Vous l'avez demandée?

Sganarelle. Oui. C'èst un mariage qui se doit conclure ce soir; & j'ai donné ma parole.

Geronimo. Oh! Mariez-vous donc. Je ne dis plus mot.

Sganarelle. Je quitterois le dessein que j'ai fait? Vous semble-t-il, Seigneur Geronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir; mais regardons seulement les choses. Y a-t il homme de trente ans qui paroisse plus frais & plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que jamais, & voit-on que j'aye besoin de carosse ou de chaise? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures (*il montre ses dents*) du monde? Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, & peut-on voir un estomac qui ait plus de (*il tousse*) force que le mien? Hem, hem, hem. Hé? Qu'en dites vous?

Geronimo. Vous avez raison, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

Sganarelle. J'y ai répugné autrefois: mais j'ai maintenant de pussantes raisons pour cela. Outre la joye que j'aurai de posséder une belle femme qui me dorlotera, & me viendra frotter lorsque je serai las; outre cette joye, dis-je, je considère, qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles; &, qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-mêmes? que j'aurai le plaisir de voir des créatures, qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la Ville, & me diront de petits folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, & que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

Geronimo. Il n'y a rien de plus agréable que cela; & je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

Sganarelle. Tout de bon ? Vous me le conſeillez ?

Geronimo. Aſſurément. Vous ne ſauriez mieux faire.

Sganarelle. Vraiment, je ſuis ravi que vous me donniez ce conſeil en véritable ami.

Geronimo. Hé quelle èſt la perſonne, s'il vous plaît, avec qui vous allez vous marier ?

Sganarelle. Dorimène.

Geronimo. Cette jeune Dorimène, ſi galante, & ſi bien parée ?

Sganarelle. Oui.

Geronimo. Fille du Seigneur Alcantor ?

Sganarelle. Juſtement.

Geronimo. Et ſœur d'un certain Alcidas, qui ſe mêle de porter l'épée ?

Sganarelle. C'èſt cela.

Geronimo. Vertu de ma vie !

Sganarelle. Qu'en dites-vous ?

Geronimo. Bon parti ! Mariez-vous promtement.

Sganarelle. N'ai-je pas raiſon d'avoir fait ce choix ?

Geronimo. Sans doute. Ah ! Que vous ſerez bien marié ! Dépêchez-vous de l'être.

Sganarelle. Vous me comblez de joye, de me dire cela. Je vous remercie de votre conſeil, & je vous invite ce ſoir à mes nôces.

Geronimo. Je n'y manquerai pas ; & je veux y aller en maſque, afin de les mieux honorer.

Sganarelle. Serviteur.

Geronimo, (à part.) La jeune Dorimène, fille du Seigneur Alcantor, avec le Seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans ! O le beau mariage ! O le beau mariage ! *Ce qu'il répéte plusieurs fois en s'en allant.)*

SCENE III.

SGANARELLE, *ſeul.*

Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joye à tout le monde ; & je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

SCENE IV.

Dorimene, Sganarelle.

Dorimene, (dans le fond du Théâtre, à un petit laquais qui la ſuit.) Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, & qu'on ne s'amuſe pas à badiner.

Sganarelle, (à part, appercevant Dorimène.) Voici ma maîtreſſe, qui vient. Ah! Quelle taille! Peut-il y avoir un homme, qui n'ait, en la voyant, des demangeaiſons de ſe marier? *(A Dorimène.)* Où allez-vous, belle mignonne, chère épouſe future de votre époux futur?

Dorimene. Je vais faire quelques emplettes.

Sganarelle. Hé bien, ma belle, c'èſt maintenant que nous allons être heureux l'un & l'autre. Vous allez être à moi, oui vous allez être à moi; & je ſerai maître de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appetiſſantes, de vos oreilles amoureuſes, & de votre petit menton joli, & je ſerai à même, pour vous careſſer comme je voudrai. N'êtes vous pas bien aiſe de ce mariage, mon aimable pouponne?

Dorimene. Tout-a-fait aiſe, je vous jure. Car enfin la ſévérité de mon père m' a tenue juſques-ici dans une ſujettion la plus fâcheuſe du monde. Il y a je ne ſais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, & j'ai cent fois ſouhaité qu'il me mariât, pour ſortir promptement de la contrainte où j'étois avec lui, & me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureuſement pour cela, & je me prépare déſormais à me donner du divertiſſement, & à réparer, comme il faut, le tems que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, & que vous ſavez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde enſemble; & que vous ne ſerez point de ces maris incommodes, qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderois pas de cela, & que la ſolitude me déſeſpère. J'aime le jeu, les viſites, les aſſemblées, les cadaux, & les promenades; en un mot, toutes les choſes de plaiſir

&

vous devez être ravi d'avoir une femme de mon hu-
meur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé enſemble, &
ne vous contraindrai point dans vos actions, comme
eſpère que de votre côté vous ne me contraindrez point
ans les miennes; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir
ne complaiſance mutuelle, & qu'on ne ſe doit point ma-
ier pour ſe faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous viv-
ons, étant mariés, comme deux perſonnes qui ſavent
ur monde. Aucun ſoupçon jaloux ne nous troublera la
ervelle; & c'èſt aſſez que vous ſerez aſſuré de ma fidé-
té, comme je ſerai perſuadée de la vôtre. Mais qu'avez-
ous? Je vous vois tout changé de viſage.

Sganarelle. Ce ſont quelques vapeurs qui me viennent
e monter à la tête.

Dorimene. C'èſt un mal aujourd'hui qui attaque beau-
oup de gens; mais notre mariage vous diſſipera tout
ela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aye des habits
aiſonnables, pour quitter vîte ces guenilles. Je m'en
ais de ce pas achever d'acheter toutes les choſes qu'il
e faut, & je vous envérrai les marchands.

SCENE V.

GERONIMO, SGANARELLE.

Geronimo. Ah! Seigneur Sganarelle, je ſuis ravi de
ous trouver encore ici, & j'ai rencontré un orfèvre qui,
r le bruit que vous cherchiez quelque beau diamant en
gue pour faire un préſent à votre épouſe, m'a fort prié
e vous venir parler pour lui, & de vous dire qu'il en a
n à vendre, le plus parfait du monde.

Sganarelle. Mon Dieu! Cela n'èſt pas preſſé.

Geronimo. Comment? Que veut dire cela? Où èſt
ardeur que vous montriez tout-à-l'heure?

Sganarelle. Il m'èſt venu, depuis un moment, de pe-
ts ſcrupules ſur le mariage. Avant que de paſſer plus
vant, je voudrois bien agiter à fond cette matière, & que
on m'expliquât un ſonge que j'ai fait cette nuit, & qui
ient tout-à-l'heure de me revenir dans l'eſprit. Vous
vez que les ſonges ſont comme des miroirs, où l'on dé-
ouvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. *Il me*

sembloit que j'étois dans un vaisseau, sur une mer bien agitée ; & que——

Geronimo. Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire, que m'empêche de vous ouir. Je n'entends rien du tout aux songes ; &, quant au raisonnement du mariage, vous avez deux Savants, deux Philosophes vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujèt. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, & demeure votre serviteur.

Sganarelle, (seul.) Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens là sur l'incertitude où je suis.

SCENE VI.

PANCRACE, SGANARELLE.

Pancrace, (se tournant du côté par où il èst entré, & sans voir Sganarelle.) Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

Sganarelle. Ah ! Bon. En voici un fort à propos.

Pancrace, (de même, sans voir Sganarelle.) Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le Philosophe des Philosophes, que tu ès un ignorant, ignorantissime, ignorantifiant, & ignorantifié par tous les cas & modes imaginables.

Sganarelle, (à part.) Il a pris querelle contre quelqu'un.—(*A Pancrace.*) Seigneur——

Pancrace, (de même, sans voir Sganarelle.) Tu te veux mêler de raisonner, & tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

Sganarelle, (à part.) La colère l'empêche de me voir. —(*A Pancrace.*) Seigneur——

Pancrace, (de même, sans voir Sganarelle.) C'èst une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

Sganarelle, (à part.) Il faut qu'on l'ait fort irrité.—(*A Pancrace.*) Je——

Pancrace, (de même, sans voir Sganarelle.) *Toto cœlo totâ viâ aberras.*

Sga-

Sganarelle. Je baiſe les mains à Monſieur le Docteur.

Pancrace. Serviteur.

Sganarelle. Peut-on——

Pancrace, (*ſe retournant vers l'endroit par où il èſt entré.*) Sais-tu bien ce que tu as fait ? Un ſyllogiſme *in balordo.*

Sganarelle. Je vous——

Pancrace, (*de même.*) La majeure en èſt inepte, la mineure impertinente, & la concluſion ridicule.

Sganarelle. Je——

Pancrace, (*de même.*) Je creverois plutôt que d'avouer ce que tu dis ; & je ſoutiendrai mon opinion juſqu'à la dernière goutte de mon encre.

Sganarelle. Puis-je——

Pancrace, (*de même.*) Oui, je défendrai cette propoſition, *pugnis & calcibus, unguibus & roſtro.*

Sganarelle. Seigneur Ariſtote, peut-on ſavoir ce qui vous met ſi fort en colère ?

Pancrace. Un ſujèt le plus juſte du monde.

Sganarelle. Et quoi encore ?

Pancrace. Un ignorant m'a voulu ſoutenir une propoſition erronée, une propoſition épouvantable, effroyable, exécrable.

Sganarelle. Puis-je demander ce que c'èſt ?

Pancrace. Ah ! Seigneur Sganarelle, tout èſt renverſé aujourd'hui, & le monde èſt tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable regne par tout ; & les Magiſtrats, qui ſont établis pour maintenir l'ordre dans cet état, devroient mourir de honte, en ſouffrant un ſcandale auſſi intolérable que celui dont je veux parler.

Sganarelle. Quoi donc ?

Pancrace. N'èſt-ce pas une choſe horrible, une choſe qui crie vengeance au Cièl, que d'endurer qu'on diſe publiquement *la forme d'un chapeau ?*

Sganarelle. Comment ?

Pancrace. Je ſoutiens qu'il faut dire la *figure d'un chapeau,* & non pas la *forme.* D'autant qu'il y a cette différence entre la *forme* & *la figure,* que la *forme* èſt la diſpoſition extérieure des corps qui ſont animés, & la *figure* la diſpoſition extérieure des corps qui ſont inanimés ; &, puiſque le chapeau èſt un corps inanimé, il faut

dire la *figure d'un chapeau*, & non pas la *forme*. (*Se tournant encore du côté par où il èſt entré.*) Oui, ignorant que vous êtes, c'èſt ainſi qu'il faut parler, & ce ſont les termes exprès d'Ariſtote dans le chapitre de la qualité.

Sganarelle, (*à part.*) Je penſois que tout fut perdu. (*A Pancrace.*) Seigneur Docteur, ne ſongez plus à tout cela. Je——

Pancrace. Je ſuis dans une colère que je ne me ſens pas.

Sganarelle. Laiſſez la *forme* & *le chapeau* en paix. J'ai quelque choſe à vous communiquer. Je——

Pancrace. Impertinent!

Sganarelle. De grace, remettez-vous. Je——

Pancrace. Ignorant!

Sganarelle. Hé, mon Dieu! Je——

Pancrace. Me vouloir ſoutenir une propoſition de la ſorte?

Sganarelle. Il a tort. Je——

Pancrace. Une propoſition condamnée par Ariſtote!

Sganarelle. Cela èſt vrai. Je——

Pancrace. En termes exprès!

Sganarelle, (*ſe tournant du côté par où Pancrace èſt entré.*) Vous avez raiſon. Oui, vous êtes un ſot, & un impudent, de vouloir diſputer contre un Docteur qui ſait lire & écrire. Voilà qui èſt fait. Je vous prie de m'écouter. Je viens vous conſulter ſur une affaire qui m'embarraſſe. J'ai deſſein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La perſonne èſt belle & bien faite; elle me plaît beaucoup, & èſt ravie de m'épouſer. Son père me l'a accordée: mais je crains un peu ce que vous ſavez, la diſgrace dont on ne plaint perſonne; & je voudrois bien vous prier, comme philoſophe, de me dire votre ſentiment. Hè? quel èſt votre avis là-deſſus?

Pancrace. Plutôt que d'accorder qu'il faille dire *la forme d'un chapeau*, j'accorderois que *datur vacuum in rerum naturâ*, & que je ne ſuis qu'une bête.

Sganarelle, (*à part.*) La peſte ſoit de l'homme!—(*A Pancrace.*) He! Monſieur le Docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, & vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

Pan-

Pancrace. Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

Sganarelle. Hé, laissez tout cela, & prenez la peine de m'écouter.

Pancrace. Soit. Que voulez-vous me dire ?

Sganarelle. Je veux vous parler de quelque chose.

Pancrace. Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi ?

Sganarelle. De quelle langue ?

Pancrace. Oui,

Sganarelle. Parbleu, de la langue qui j'ai dans ma bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

Pancrace. Je vous dis, de quel idiôme, de quel langage ?

Sganarelle. Ah ! c'èst une autre affaire.

Pancrace. Voulez-vous me parler Italien ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Espagnol ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Allemand ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Anglois ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Latin ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Grèc ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Hébreu ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Syriaque ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Turc ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Arabe ?

Sganarelle. Non, non, François, François, François.

Pancrace. Ah ! François.

Sganarelle. For bien.

Pancrace. Pâssez donc de l'autre côte : car cette oreille ci-èst destinée pour les langues scientifiques & etrangères ; & l'autre èst pour la vulgaire & la maternelle.

Sgan-

Sganarelle, (*à part.*) Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.

Pancrace. Que voulez-vous ?

Sganarelle. Vous consulter sur une petite difficulté.

Pancrace. Ah ! ah ! sur une difficulté de philosophie, sans doute ?

Sganarelle. Pardonnez-moi. Je——

Pancrace. Vous voulez peut-être savoir, si la substance & l'accident sont termes synonymes, ou équivoques à l'ègard de l'être ?

Sganarelle. Point du tout. Je——

Pancrace. Si la logique èst un art, ou une science ?

Sganarelle. Ce n'èst pas cela. Je——

Pancrace. Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement ?

Sganarelle. Non. Je——

Pancrace. S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une ?

Sganarelle. Point. Je——

Pancrace. Si la conclusion èst de l'essence du syllogisme ?

Sganarelle. Nenni. Je——

Pancrace. Si l'essence du bien èst mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance ?

Sganarelle. Non. Je——

Pancrace. Si le bien se réciproque avec la fin ?

Sganarelle. Hé, non ! Je——

Pancrace. Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel ?

Sganarelle. Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

Pancrace. Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

Sganarelle. Je vous la veux expliquer aussi ; mais il faut m'écouter. (*Pendant que Sganarelle dit :*) L'affaire que j'ai à vous dire, c'èst que j'ai envie de me marier avec une fille qui èst jeune & belle. Je l'aime fort, & l'ai demandée à son père : mais, comme j'appréhende—

Pancrace, (*dit en même-temps, sans écouter Sganarelle.*) La parole a été donnée à l'homme, pour expliquer ses pensées; &, tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

(Sganarelle impatienté ferme la bouche du Docteur avec sa main à plusieurs reprises, & le Docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main).

Mais ces portraits different des autres portraits, en ce que les autres portraits sont distingués par-tout de leurs originaux, & que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'èst autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui èst le plus intelligible de tous les signes.

Sganarelle, (pousse le Docteur dans sa maison, & tire la porte pour l'empêcher de sortir.) Peste de l'homme.

Pancrace, (au-dedans de sa maison.) Oui, la parole èst *animi index & speculum.* C'èst le truchement du cœur, c'èst l'image de l'âme. (*Il monte à la fenêtre, & continue.*) C'èst un miroir qui nous représente naïvement les sécrèts les plus arcanes de nos individus; & puisque vous avez la faculté de ratiociner, & de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée?

Sganarelle. C'èst ce que je veux faire; mais vous ne voulez pas m'écouter.

Pancrace. Je vous écoute, parlez.

Sganarelle. Je dis donc, Monsieur le Docteur, que—

Pancrace. Mais, sur-tout, soyez brèf.

Sganarelle. Je le ferai.

Pancrace. Evitez la prolixité.

Sganarelle. Hé! Monsi——

Pancrace. Tranchez-moi votre discours d'un apophtegme à la Laconienne.

Sganarelle. Je vous——

Pancrace. Point d'ambages, de circonlocution. *(Sganarelle de dépit de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du Docteur.)* Hé, quoi? Vous vous emportez au lieu de vous expliquer? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la *forme d'un chapeau*; & je vous prouverai en toute rencontre, par raisons démonstratives & convaincantes, & par arguments *in barbara*; que vous n'êtes & ne serez jamais qu'une pécore, & que je suis, & je serai toujours, *in utroque jure*, le Docteur Pancrace.

Sga-

Sganarelle. Quel diable de babilard.

Pancrace, (en rentrant sur le théatre.) Homme de lettre, homme d'érudition.

Sganarelle. Encore ?

Pancrace. Homme de suffisance, homme de capacité, *(S'en allant :)* Homme consommé dans toutes les Sciences, naturelles, morales & politiques. *(Revenant :)* Homme savant, savantissime, *per omnes modos & causas. (S'en allant :)* Homme qui possede, *superlativè*, fables, mythologies, & histoires, *(revenant)* grammaire, poésie, rhétorique, dialectique, & sophistique, *(s'en allant)* mathématique, arithmetique, optique, onirocritique, physique & mathématique, *(revenant)* cosmométrie, géométrie, architecture, spéculoire, & spéculatorie, *(s'en allant)* médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoposcopie, chiromancie, géomancie, &c.

SCENE VII.

SGANARELLE, *(seul.)*

Au diable les savants, que ne veulent point écouter les gens ! On me l'avoit bien dit, que son maître Aristote n'étoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre, peut-être qu'il sera plus posé, & plus raisonnable. Holà.

SCENE VIII.

MARPHURIUS, SGANARELLE.

Marphurius. Que voulez-vous de moi, Seigneur Sganarelle ?

Sganarelle. Seigneur Docteur, j'aurois besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, & je suis venu ici pour cela. *(A part.)* Ah ! Voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

Marphurius. Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement ; & par cette raison vous ne devez pas dire, *je suis venu*, mais *il me semble que je suis venu.*

Sganarelle. Il me semble ?

Mar-

Marphurius. Oui.

Sganarelle. Parbleu, il faut bien qu'il me ſemble, puiſque cela èſt.

Marphurius. Ce n'èſt pas une conſequence ; & il peut vous le ſembler, ſans que la choſe ſoit véritable.

Sganarelle. Comment ? Il n'èſt pas vrai que je ſuis venu ?

Marphurius. Cela èſt incertain, & nous devons douter de tout.

Sganarelle. Quoi ! Je ne ſuis pas ici, & vous ne me parlez pas ?

Marphurius. Il m'apparoît que vous êtes là, & il me ſemble que je vous parle ; mais il n'èſt pas aſſuré que cela ſoit.

Sganarelle. Hé, que diable ! Vous vous moquez. Me voilà, & vous voilà bien nettement, & il n'y a point de me ſemble à tout cela. Laiſſons ces ſubtilités, je vous prie, & parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

Marphurius.. Je n'en ſais rien.

Sganarelle. Je vous le dis.

Marphurius. Il ſe peut faire.

Sganarelle. La fille que je veux prendre, èſt fort jeune & fort belle.

Marphurius. Il n'èſt pas impoſſible.

Sganarelle. Ferai-je bien ou mal de l'épouſer ?

Marphurius. L'un ou l'autre.

Sganarelle, (à part.) Ah ! ah ! Voici une autre muſique. *(A Marphurius.)* Je vous demande, ſi je ferai bien d'épouſer la fille dont je vous parle.

Marphurius. Selon la rencontre.

Sganarelle. Ferai-je mal ?

Marphurius. Par avanture.

Sganarelle. De grace, répondez-moi comme il faut.

Marphurius. C'èſt mon deſſein.

Sganarelle. J'ai une grande inclination pour la fille.

Marphurius. Cela peut-être.

Sganarelle. Le père me l'a accordée.

Marphurius. Il ſe pourroit.

Sganarelle. Mais, en l'épouſant, je crains d'être cocu.

Marphurius. La choſe èſt feſable.

Sganarelle. Qu'en penſez-vous ?

Mar-

Marphurius. Il n'y a point d'impossibilité.

Sganarelle. Mais que feriez-vous, si vous étiez à ma place ?

Marphurius. Je ne sais.

Sganarelle. Que me conseillez-vous de faire ?

Marphurius. Ce qu'il vous plaira.

Sganarelle. J'enrage.

Marphurius. Je m'en lave les mains.

Sganarelle. Au diable soit le rêveur !

Marphurius. Il en sera ce qui pourra.

Sganarelle, (à part.) La peste du bourreau ! Je te ferai changer de note, chien de Philosophe enragé. *(Il donne des coups de bâton à Marphurius.)*

Marphurius. Ah, ah, ah !

Sganarelle. Te voilà payé de ton galimathias, & me voilà content.

Marphurius. Comment ! Quelle insolence ! M'outrager de la sorte ! Avoir eu l'audace de battre un Philosophe comme moi ?

Sganarelle. Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses ; & vous ne devez pas dire que *je vous ai battu,* mas qu'il *vous semble que je vous ai battu.*

Marphurius. Ah ! Je m'en vais faire ma plainte au Commissaire du quartièr des coups que j'ai reçus.

Sganarelle. Je m'en lave les mains.

Marphurius. J'en ai les marques sur ma personne.

Sganarelle. Il se peut faire.

Marphurius. C'èst toi qui m'as traité ainsi.

Sganarelle. Il n'y a point d'impossibilité.

Marphurius. J'aurai un décrèt contre toi.

Sganarelle. Je n'en sais rien.

Marphurius. Et tu seras condamné en justice.

Sganarelle. Il en sera ce qui pourra.

Marphurius. Laisse moi faire.

SCENE IX.

SGANARELLE, *seul.*

Comment ! On ne sauroit tirer une parole de ce chien d'homme-là, & l'on èst aussi savant à la fin qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude de

suit

suites de mon mariage ? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah ! Voici des Bohémiennes : Il faut que je me fasse dire par elles ma bonne avanture.

SCENE X.

DEUX BOHEMIENNES, SGANARELLE.

Les deux Bohèmiennes, avec leurs tambours de basque, entrent en chantant & en dansant.

Sganarelle. Elles sont gaillardes. Ecoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune ?

1 *Bohemienne.* Oui, mon beau Monsieur, nous voici deux qui te la dirons.

2 *Bohemienne.* Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec la croix dedans ; & nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

Sganarelle. Tenez. Les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

1 *Bohemienne.* Tu as une bonne physionomie, mon bon Monsieur, une bonne physionomie.

2 *Bohemienne.* Oui, une bonne physionomie ; physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

1 *Bohemienne.* Tu seras marié, avant qu'il soit peu, mon bon Monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

2 *Bohemienne.* Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

1 *Bohemienne.* Oui, une femme qui sera chérie & aimée de tout le monde.

2 *Bohemienne.* Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon Monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

1 *Bohemienne.* Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

2 *Bohemienne.* Une femme qui te donnera une grande réputation.

1 *Bohemienne.* Tu seras considéré par elle, mon bon Monsieur, tu seras considéré par elle.

Sganarelle. Voilà qui est bien. Mais dites-moi un peu ; suis je menacé d'être cocu ?

2 *Bohemienne.* Cocu ?

Sganarelle. Oui

1 *Bohemienne.* Cocu ?

Sganarelle. Oui, si je suis menacé d'être cocu. *(Les deux Bohemiennes chantent & dansent.)* Que diable! Ce n'èst pas-là me répondre. Venez-çà. Je vous demande à toutes deux si je serai cocu.

2 *Bohemienne.* Cocu ? Vous ?

Sganarelle. Oui, si je serai cocu.

1 *Bohemienne.* Vous cocu ?

Sganarelle. Oui, si je le serai, ou non. *(Les deux Bohémiennes sortent en chantant & en dansant.)*

SCENE XI.

SGANARELLE, *seul.*

Peste soit des carognes, qui me laissent dans l'inquiétude ! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage ; &, pour cela, je veux aller trouver ce grand Magicien dont tout le monde parle tant, & qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au Magicien, & voici qui me montre tout ce que je puis demander.

SCENE XII.

DORIMENE, LYCASTE,

(Sganarelle, retiré dans un coin du théatre sans être vu.)

Lycaste. Quoi ! belle Dorimène, c'èst sans raillerie que vous parlez ?

Dorimene. Sans raillerie.

Lycaste. Vous vous mariez tout de bon ?

Dorimene. Tout de bon.

Lycaste. Et vos nôces se feront dès ce soir ?

Dorimene. Dès ce soir.

Lycaste. Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous, & les obligeantes paroles que vous m'aviez données ?

Dorimene. Moi ? Point du tout. Je vous considère toujours de même ; & ce mariage ne doit point vous inquièter. C'èst un homme que je n'épouse point par amour, & sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi, & vous savez que sans cela on passe mal le tems au monde ; & qu'

qu'à quelque prix que ce soit, il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise; & je l'ai fait sur l'ésperance de me voir bien-tôt délivrée du barbon que je prends. C'èst un homme qui mourra avant qu'il soit peu, & qui n'a, tout au plus, que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le tems que je dis; & je n'aurai pas long tems à demander pour moi au Ciel l'heureux état de veuve. *(A Sganarelle qu'elle apperçoit.)* Ah! Nous parlions de vous, & nous en disions tout le bien qu'on en sauroit dire.

Lycaste. Est-ce là Monsieur——

Dorimene. Oui, c'èst Monsieur qui me prend pour femme.

Lycaste. Agréez, Monsieur, que je vous félicite de votre mariage, & vous présente en même tems mes très-humbles services. Je vous assûre que vous épousez là une très honnête personne; & vous, Mademoiselle, je me réjouis, avec vous aussi, de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, & Monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, Monsieur, je veux faire amitié avec vous, & lier ensemble un petit commerce de visites & de divertissements.

Dorimene. C'èst trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le tems me presse, & nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SCENE XIII.

SGANARELLE, *seul.*

Me voilà tout-à-fait dégoûté de mon mariage; & je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a couté quelque argent; mais il vaut mieux encore perdre cela, que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarasser de cette affaire. Holà. *(Il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.)*

SCENE XIV.

ALCANTOR, SGANARELLE.

Alcantor. Ah! mon gendre, soyez le bien venu.

Sganarelle. Monsieur, votre serviteur.

Alcantor. Vous venez pour conclure le mariage?

Sganarelle. Excusez-moi.

Alcantor. Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

Sganarelle. Je viens ici pour un autre ſujèt.

Alcantor. J'ai donné ordre à toutes les choſes néceſſaires pour cette fête.

Sganarelle. Il n'èſt pas queſtion de cela.

Alcantor. Les violons ſont retenus, le feſtin èſt commandé, & ma fille èſt parée pour vous recevoir.

Sganarelle. Ce n'èſt pas ce qui m'améne.

Alcantor. Enfin, vous allez être ſatisfait; & rien ne peut retarder votre contentement.

Sganarelle. Mon Dieu! C'èſt autre choſe.

Alcantor. Allons. Entrez-donc, mon gendre.

Sganarelle. J'ai un petit mot à vous dire.

Alcantor. Ah, mon Dieu! Ne feſons point de cérémonie. Entrez vîte, s'il vous plaît.

Sganarelle. Non, vous dis-je. Je veux vous parler auparavant.

Alcantor. Vous voulez me dire quelque choſe?

Sganarelle. Oui.

Alcantor. Et quoi?

Sganarelle. Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage; il èſt vrai, & vous me l'avez accordée; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, & je conſidère que je ne ſuis point du tout ſon fait.

Alcantor. Pardonnez-moi. Ma fille vous trouve bien comme vous êtes; & je ſuis ſûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

Sganarelle. Point. J'ai par fois des bizarreries épouvantables, & elle auroit trop à ſouffrir de ma mauvaiſe humeur.

Alcantor. Ma fille a de la complaiſance, & vous vérrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.

Sganarelle. J'ai quelques infirmités ſur mon corps, qui pourroient la degouter.

Alcantor. Cela n'èſt rien. Une honnête femme ne ſe degoute jamais de ſon mari.

Sganarelle. Enfin, voulez-vous que je vous diſe? Je ne vous conſeille point de me la donner.

Alcantor. Vous moquez-vous! J'aimerois mieux mourir, que d'avoir-manqué à ma parole.

Sganarelle. Mon Dieu! Je vous en diſpenſe, & je—

Al-

Alcantor. Point du tout. Je vous l'ai promise ; & vous l'aurez, en dépit de tous ceux qui y prétendent.

Sganarelle, (à part.) Que diable !

Alcantor. Voyez-vous ? J'ai une estime, & une amitié pour vous toute particulière ; & je refuserois ma fille à un Prince, pour vous la donner.

Sganarelle. Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites, mais je vous déclare que je ne veux point me marier.

Alcantor. Qui ? Vous ?

Sganarelle. Oui, moi.

Alcantor. Et la raison ?

Sganarelle. La raison ? C'èst que je ne me sens point propre pour le mariage ; & que je veux imiter mon père, & tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier.

Alcantor. Ecoutez. Les volontés sont libres ; & je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi, pour épouser ma fille, & tout èst préparé pour cela : mais, puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire ; & vous aurez bien-tôt de mes nouvelles.

SCENE XV.

SGANARELLE, *seul.*

Encore èst-il plus raisonnable que je ne pensois, & je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire ; et j'allois faire un pas, dont je me serois peut-être long tems repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse.

SCENE XVI.

ALCIDAS, SGANARELLE.

Alcidas, (parlant d'un ton doucereux.) Monsieur, je suis votre serviteur très humble.

Sganarelle. Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

Alcidas, (toujours avec le même ton.) Mon père m'a

dit, Monsieur, que vous vous étiez venu vous dégager de la parole que vous aviez donnée.

Sganarelle. Oui, Monsieur. C'èst avec régrèt; mais—

Alcidas. Oh! Monsieur, il n'y pas de mal à cela.

Sganarelle. J'en suis fàché, je vous assure; et je souhaiterois——

Alcidas. Cela n'èst rien, vous dis-je. (*Alcidas présente à Sganarelle deux épées.*) Monsieur, prenez la peine de choisir de ces deux épées, laquelle vous voulez.

Sganarelle. De ces deux épées?

Alcidas. Oui, s'il vous plaît.

Sganarelle. A quoi bon?

Alcidas. Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

Sganarelle. Comment?

Alcidas. D'autres gens feroient plus de bruit, & s'emporteroient contre vous; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur, & je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

Sganarelle. Voilà un compliment fort mal tourné.

Alcidas. Allons, Monsieur, choisissez, je vous prie.

Sganarelle. Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à couper.—(*Apart.*) La vilaine façon de parler que voilà!

Alcidas. Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

Sganarelle. Hé, Monsieur, rengainez ce compliment, je vous prie.

Alcidas. Dépêchons vîte, Monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

Sganarelle. Je ne veux point de cela, vous dis-je.

Alcidas. Vous ne voulez pas vous battre?

Sganarelle. Nenni, ma foi.

Alcidas. Tout de bon?

Sganarelle. Tout de bon.

Alcidas, (*après lui avoir donné des coups de bâton.*) Au moins, Monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous, vous refusez de vous battre, je vous donne des coups

coups de bâton, tout cela èst dans les formes; & vous êtes trop honnête homme, pour ne pas approuver mon procédé.

Sganarelle, (à part.) Quel diable d'homme èst ceci?

Alcidas, (lui présente encore les deux épées.) Allons, Monsieur, faites les choses galamment, & sans vous faire tirer l'oreille.

Sganarelle. Encore?

Alcidas. Monsieur, je ne contrains personne; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.

Sganarelle. Monsieur, je ne puis faire ni l'un, ni l'autre, je vous assure.

Alcidas. Assurément?

Sganarelle. Assurément.

Alcidas. Avec votre permission donc.——(*Alcidas lui donne encore des coups de bâton.*)

Sganarelle. Ah! Ah! Ah!

Alcidas. Monsieur, j'ai tous les régrèts du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre ou d'épouser ma sœur. *(Il léve le bâton.)*

Sganarelle. Hé bien, j'épouserai, j'épouserai.

Alcidas. Ah! Monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, & que les choses se passent doucement. Car enfin, vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure; & j'aurois été au désespoir, que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeller mon père, pour lui dire que tout èst d'accord. *(Il va frapper à la porte d'Alcantor.)*

SCENE DERNIERE.

ALCANTOR, DORIMENE, ALCIDAS, SGANARELLE.

Alcidas. Mon père; voilà Monsieur qui èst tout-à-fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grace, & vous pouvez lui donner ma sœur.

Alcantor. Monsieur, voilà sa main, vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le Ciel! M'en voilà déchargé, & c'èst vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir, & célébrer cet heureux mariage.

MAC-

MACBETH;

CONTE MORAL, tiré de SHAKESPEARE.

SOMMAIRE.

MACBETH, Gouverneur de Glamis en Ecoſſe, s'étoit diſtingué dans un combat contre les Norvégiens, aſſiſtés par le Gouverneur de Cador, qui s'étoit révolté contre Duncan, ſon légitime Souverain. Dans le moment qu'il revenoit du camp de bataille, accompagné de Banquo, pour rendre compte au Roi de ſon ſuccès, il rencontra dans des près trois ſorcières, qui lui prédirent, qu'il ſeroit Gouverneur de Cador, & enſuite Roi d'Ecoſſe. Elles prédirent à Banquo, qu'il y auroit des Rois de ſa race, quoique lui-même ne le fût pas.

La première prédiction s'accomplit. Duncan nomma Macbeth, Gouverneur de Cador. Voyant que les ſorcières avoient ſi bien prédit, & de peur que la ſeconde prédiction ne s'accomplit pas, à l'inſtigation de ſon épouſe, femme cruelle, ſanguinaire & ambitieuſe, il aſſaſſina Duncan pendant ſon ſommeil. Un crime en attire un autre. Il y avoit dans la chambre, où le Roi couchoit, deux chambelans. Le meurtrier Macbeth frotta leurs mains & leurs viſages de ſang ; & pour couvrir ſon meurtre, il les aſſaſſina, & dit qu'il l'avoit fait parce qu'ils avoient aſſaſſiné leur maitre & leur Roi.

Malcolm & Donalbain, fils de Duncan, après la mort de leur père, craignant le même ſort, ſe réfugièrent, le premier en Angleterre, & l'autre en Irlande Le fidèle Macduff, Gouverneur de Fife, & attaché à la famille royale, ne tarda pas à ſuivre le premier : ils furent bien accueillis par le Roi Edouard.

Après leur départ, Macbeth fut élu Roi. Pour empêcher, que la prédiction, que les ſorcières avoient faite à Banquo & à ſa poſtérité, ne s'accomplit, il l'invita avec ſon fils Fléance à ſouper, & engagea des meurtriers à les aſſaſſiner l'un & l'autre à l'entrée de la nuit, quand ils viendroient au palais. Ses ordres ſanguinaires furent exécutés ſur le père ; mais le fils eut le bonheur d'échaper des mains des meurtriers.

Aprés tant de crimes & de meurtres, les remords commencèrent à bourreler l'âme du meurtrier Macbeth; ils

l'ac-

l'accompagnoient par-tout. Ne sachant que faire, pour se remettre l'esprit en repôs, il alla consulter les sorcières: elles firent paroître devant ses yeux trois différentes apparitions.

L'une lui dit de prendre garde à Macduff; la seconde, d'être sanguinaire, hardi & déterminé ; & la troisième, d'avoir un cœur de lion, elle ajouta qu'il ne seroit jamais vaincu, que quand la grande forêt de Birnam viendroit joindre la haute montagne de Dunsinane. Après avoir dit ces mots, les sorcières & les apparitions disparurent. Le Roi sanguinaire jura vengeance contre Macduff, & crut qu'il ne seroit jamais vaincu, parce qu'il étoit impossible qu'une forêt se joignît à une montagne à quelque distance.

Dans le temps qu'il se préparoit à mettre à mort le Gouverneur de Fife, on vint lui dire, qu'il avoit pris la fuite, & qu'il s'étoit réfugié en Angleterre. Ne pouvant verser le sang du père, Macbeth prit la résolution diabolique de détruire le château de Fife, de faire mourir par le glaive la femme de Macduff, ses enfants, & tous ses infortunés parents. Il députa pour cet effet des meurtriers, qui poignardèrent le jeune Macduff & sa mère.

Sur ces entrefaites, Malcolm & Macduff se préparèrent à venir affièger, avec une armée Angloise, l'usurpateur & le meurtrier, & de tirer une vengeance éclatante de tous ses crimes. Ils parurent bientôt devant le château de Dunsinane avec des rameaux coupés dans la forêt de Birnam, qui étoit sur leur passage ; ce qui vérifia la prédiction. Macduff attaqua avec son épée le meurtrier Macbeth ; il lui perça le cœur, & lui ayant coupé la tête, il la montra à toute l'armée victorieuse, & proclama Malcolm, Roi d'Ecosse à la place de l'usurpateur.

Le Roi Duncan s'entretenoit de la guèrre avec Malcolm & Donalbain, ses deux fils, lorsqu'un officier vint lui dire, que le rebelle Macdonel avoit été défait & tué par le brave Macbeth, & que Swena Roi de Norvège, avec des armes reluisantes, & renforcé d'un nouveau sécours d'hommes, avoit commencé une nouvelle attaque. A peine avoit-il fini de parler, que le Gouverneur de Rosse vint faire son rapport au Roi, que les Norvégiens, as-

ſiſtés par le Gouverneur de Cador, avoient été défaits, & que l'on avoit remporté une victoire complète. Le Roi, pour récompenſer ſon brave général, le nomma ſur le champ Gouverneur de Cador, & ordonna que ſon prédéceſſeur fût mis à mort.

Macbeth, qui étoit en chemin avec Banquo pour faire ſon rapport en propre perſonne, rencontra trois ſorcières. La première le ſalua par ſon nom, & l'appella Gouverneur de Glamis, ce qu'il étoit ; la ſeconde l'appella Gouverneur de Cador, ce qu'il ne croyoit pas être ; & la troiſième lui prédit, qu'il ſeroit Roi, ce qu'il ne pouvoit pas eſpérer d'être.

Il fut fort ſurpris de s'entendre appeller Gouverneur de Cador ; parce qu'il ſavoit, que ce Gouverneur étoit en vie ; mais il ignoroit, que le Roi lui avoit donné ce gouvernement. Banquo, qui accompagnoit Macbeth, entendant que les ſorcières avoient fait une prédiction ſi agréable & ſi extraordinaire, les pria de lui dire ſa bonne avanture auſſi.

« Vous ſerez moins que Macbeth," lui dirent-elles dans un entouſiaſme prophétique ; « mais vous ſerez plus grand que lui.—Vous ne ſerez pas ſi heureux ; cependant vous ſerez plus heureux.——Des Rois ſortiront de votre race, quoique vous ne le ſoyez pas."

A ces mots les ſorcières s'évanouirent, & les deux Généraux demeurèrent fort ſurpris de ce qu'ils avoient entendu.

« Vos enfants feront Rois," dit Macbeth à Banquo.

« Vous ſerez Roi vous-même," lui répliqua l'autre.

Sur ces entrefaites le Gouverneur de Roſſe vint dire à Macbeth, que le Roi avoit été inſtruit de ſes ſuccès.

« Je ſuis envoyé par lui, pour vous rendre graces," ajouta-t-il, « & pour vous introduire en ſa preſence. Pour gage d'un plus grand honneur, il m'a ordonné de vous donner le titre de Gouverneur de Cador.

« Quoi !" s'écria Banquo, « le diable peut-il dire la vérité ?"

« Le Gouverneur de Cador èſt en vie," dit Macbeth avec ſurpriſe au meſſager : « pourquoi me donnez-vous ce titre ?"

« Celui qui étoit Gouverneur," répondit-il, « èſt encore vivant ; mais il mérite de perdre la vie.——Des trahiſons

trahisons avouées & prouvées l'ont culbuté de son gouvernement."

"N'espérez-vous pas," demanda Macbeth, en se tournant du côté de Banquo, "que vos enfans deviendront Rois? Celles qui me donnèrent le nom de Gouverneur de Cador, ne leur promirent pas moins."

Dès ce moment pour s'assurer la couronne, il conçut l'horrible dessein d'assassiner le Roi. Cependant lui & Banquo se rendirent au palais. Dès que Duncan les vit, il addressa la parole à Macbeth.

"O mon très digne cousin! Le péché de l'ingratitude commençoit à me devenir pesant: vous me devancez avec tant de célérité, que la plus grande vîtesse de ma reconnoissance me paroît lente. Je voudrois presque, que vous eussiez mérité moins afin que la proportion des remerciments & du payement eût été de mon côté. Il ne me reste qu'à dire, que vous méritez même plus que tout ce que je puis payer."

"Le service, & la loyauté que je vous dois, se payent d'eux mêmes en vous les rendant. C'èst à votre Majesté à recevoir mes devoirs, & mes devoirs s'étendent jusqu'à votre trône, votre gouvernement & vos enfants. Vos sujèts, en fesant tout ce qu'ils peuvent, ne font que ce qu'ils doivent."

"Soyez le bien venu ici," dit ensuite le Roi, addressant la parole à Banquo; "vous n'avez pas mérité moins, & ne devez pas être moins connu."

Le Roi, pour témoigner de plus en plus sa reconnoissance à son Général Macbeth, lui promit de se rendre à son château d'Inverness dès le soir même, d'y souper & d'y coucher. Le malheureux Prince ne savoit pas, que c'étoit aller à sa destruction.

"Etoiles!" s'écria le sanguinaire Macbeth, en allant avertir sa femme de la visite du Roi, "étoiles! cachez vos feux! Que la lumière ne voye pas mes noirs desseins!

Quoiqu'il fût fort résolu à commettre le régicide, quand il arriva au logis, les remords commencèrent à s'emparer de sa conscience; mais sa femme, à qui il avoit communiqué son dessein, le rassura.

"La belle espérance," lui demanda-t-elle, "que vous aviez conçue d'être Roi, èst-elle endormie? Avez-vous peur

peur d'être le même dans vos actions & daus votre valeur, que vous êtes dans vos désirs ? voudriez-vous avoir ce que vous regardez comme l'ornement de la vie, & vivre comme un poltron ?"

"De grace," lui répondit-il, "taisez-vous. J'ôse faire tout ce qui convient à un homme ; celui qui ôse faire davantage, ne l'èst pas."

"Quelle bête vous a donc engagé à me communiquer votre enterprise ? Quand vous ôsiez la mettre en exécution, vous étiez homme. Ni temps ni place ne s'opposoient alors à votre dessein ; l'un & l'autre se présentent à présent ; cependant cette occasion favorable retient votre bras."

"Mais si nous manquions notre coup ?"

"Manquer ! Soyez courageux, & nous ne manquerons pas. Pendant que Duncan sera endormi, j'enyvrerai ses deux Chambelans de vin, de telle manière, qu'ils perdront la mémoire & la raison ; quand ils seront ensevelis dans le sommeil comme dans la mort, que ne pourrons-nous pas, vous & moi, entreprendre sur Duncan sans garde, & jetter le blâme sur ses officiers yvres ? Ne croira-t-on pas, quand nous aurons marqué ces deux dormeurs de sang, & que nous nous serons servis de leurs dagues, que ce sont eux qui ont commis le meurtre ?"

"Allons je suis déterminé. Envelopons l'occasion de la plus belle apparence. Il faut qu'un visage faux cache, ce que sait un cœur faux."

Cependant à l'apparence d'un poignard qu'il crut voir par hasard, il s'arrête, les remords se saisissent de lui, son courage l'abandonne, il chancèle, il èst irrésolu.

"Est-ce une dague," dit-il, "que je vois ici devant moi, dont la poignée èst vers ma main ? Viens, que je t'empoigne—Je ne t'ai pas, cependant je te vois encore. N'ès-tu pas, fatale vision, sensible au tact comme à la vue ? Ou n'ès tu qu'une dague imaginaire, ou un être faux, qui procède d'un cerveau échauffé ? Je te vois encore dans une forme aussi palpable, que celle que je tire à présent.——Tu me guides dans le chemin, que j'allois suivre, & me dis que je dois me servir d'un tel instrument. Mes yeux sont les dupes des autres sens, ou les valent tous.——Je te vois encore, & sur ta lame des

goutte

outtes de ſang, ce qui n'étoit pas ainſi auparavant.——
Il n'y a rien de réel en cela.——C'èſt l'enterpriſe ſanguinaire, qui ſe préſente ainſi à mes yeux.——A préſent la nature ſemble être morte dans la moitié du monde, & les mauvais rêves interrompent le ſommeil. A préſent la ſorcèlerie celebre les ſacrifices de la pâle Hécate; & le meurtre avec ſes pas ſécrèts, comme ceux de Tarquin le raviſſeur, marche comme une apparition pour accomplir ſon deſſein.——Terre, n'entends point, où tendent mes pas, de crainte que les pierres mêmes ne découvrent où je ſuis, & ne privent la préſente horreur du temps, qui lui èſt convenable. Pendant que je menace, il vit.—Je vais & c'èſt fait.—Une clochette m'invite: ne l'entends pas, Duncan; c'èſt un ſigne, qui te ſomme de comparoître au cièl ou en enfèr."

Il dit, & dés le moment il entra ſécrètement dans la chambre où couchoit le Roi, & lui enfonça un poignard dans le ſein. Macduff, qui avoit ordre de venir joindre ſon Prince le lendemain matin, ſurpris de ne le pas voir paroître, en demanda la raiſon: le meurtrier prétendit ne pas ſavoir pourquoi ſon maître n'étoit pas levé. Macduff alla à la chambre, & le trouva nageant dans ſon ſang, & étendu ſans vie dans ſon lit.

Malcolm & Donalbain, les deux fils du Roi aſſaſſiné, craignant le même ſort, penſèrent, que le meilleur moyen de mettre leurs vies en ſureté étoit de prendre la fuite: ils la prirent; le premier ſe retira en Angleterre, & l'autre en Irlande. Le fidèle Macduff ne tarda pas à ſuivre Malcolm. Ainſi débarraſſé de ſon Prince, & des héritiers de ſa couronne, le régicide parvint au ſommèt de ſon ambition, & fut élu Roi.

Ses crimes n'étoient pas encore à leur comble: il ſe ſouvenoit de la prophétie des ſorcières, que la poſtérité de Banquo monteroit ſur le trône. Pour lui en fermer le paſſage, il conçut un autre deſſein diabolique, qui étoit de l'inviter à un ſouper avec ſon fils Fléance, & de les faire aſſaſſiner à leur entrée au palais.

Banquo, ne ſoupçonnant aucun complot contre ſa vie, accepta l'invitation, & il fut convenu qu'il ſe rendroit chez le Roi à ſept heures du ſoir. Cependant Macbeth étoit agité de mille craintes, de peur que ſon projèt n'échouât:

chouât : il envoya un domestique avec ordre de lui amener deux meutriers. Pendant que son messager étoit occupé à la recherche des deux hommes dont son maître avoit besoin, il s'abandonna à ses sombres réflexions ; car il n'y a point de paix pour ceux qui aspirent à l'empire.

« Mes raisons de craindre Banquo sont gravées dans mon âme, » dit-il, « il y a dans sa nature ce qui devroit être craint : il èst entreprenant. Au tempérament indomptable de son esprit, il joint la prudence, qui guide sa valeur pour agir en sureté. Je n'appréhende personne que lui ; en sa présence mon génie se plie, comme on dit que le fesoit celui d'Antoine devant César. Il rebuta les sorcières quand elles me donnèrent le titre de Roi, & leur ordonna de lui parler. Alors, comme des prophétesses, elles l'appellèrent père d'une race de Rois. Elles ont mis sur ma tête une couronne, & entre mes mains un sceptre stérile. Si la chose arrive ainsi, c'èst pour ses enfans que j'ai assassiné Duncan, & ce n'èst que pour eux que j'ai troublé ma paix.—Quoi ! les enfans de Banquo Rois ! »

Dans ce moment les deux meurtriers, qu'il avoit envoyé chercher, se présentèrent à lui : & les ayant trouvés disposés à exécuter ses ordres sanguinaires, il leur dit :

« Je vous informerai, où vous devez l'attendre ; ne manquez pas votre coup. Pour ne point laisser de vuide dans votre action, il faut que Fléance son fils, dont la destruction m'èst aussi necessaire que celle de son père, partage son sort. »

« Nous ferons ce que vous commandez, » lui répondirent les meurtriers.

Ils ne perdirent pas un moment, & allèrent se placer où l'usurpateur leur avoit dit que devoient passer Banquo & son fils : ils parurent bientôt ; les meutriers se jettèrent d'abord sur le père & le percèrent de coups : ils ne purent atteindre le fils, qui s'apperçut de la trahison, & prit la fuite. Cependant le cruel & sanguinaire Macbeth étoit déchiré de remords le soir même qu'il attendoit compagnie. La Reine, aussi cruelle, aussi sanguinaire que son mari, fit des efforts pour mettre son esprit en repôs.

« Pourquoi, » lui demanda-t-elle, « restez vous seul abandonné à vos sombres idées, qui devroient être évanouies avec ceux qui en sont les objèts ? Les choses, qui sont

font fans remède, devroient être oubliées. Ce qui èſt fait, èſt fait."

"Nous avons," lui répondit le mari, "écorché la couleuvre : nous ne l'avons pas tuée ; mais que le monde tombe en chaos, plutôt que nous mangions nos repas en crainte, & que nous dormions dans ces terribles rèves qui nous agitent pendant la nuit.——Duncan èſt dans ſon tombeau ; il dort ſans interrúption. Ni le glaive, ni le poiſon, rien ne ſauroit le toucher."

"Allons, allons, adouciſſez vos regards farouches : ſoyez gai & jovial ce ſoir parmi vos convives."

"Je le ſerai ; ſoyez-le auſſi : feſons de nos viſages des maſques pour nos cœurs, pour déguiſer ce qu'ils ſont."

Après cette converſation, ils ſe rendirent dans la ſalle, où le feſtin étoit préparé ; pendant que chacun prenoit ſa place, l'apparition de Banquo prit celle du Roi. A cette vue le régicide ſe tremouſſa, parut comme hors de lui-même, & ne put s'aſſeoir. La compagnie crut dabord qu'il ne ſe portoit pas bien : la femme entreprit de faire une apologie, en diſant, que cela lui arrivoit ſouvent, & même dès ſa jeuneſſe ; que l'accès n'étoit que momentané, & qu'il ſe trouveroit mieux dans l'inſtant.

A la diſparition de Banquo, le meurtrier reprit ſes ſens, demanda un verre de vin, & but à la ſanté de toute la table, & à celle de ſon chèr ami Banquo. A ces mots, l'eſprit reparut, & plongea le Roi dans ſa première mélancholie : la couleur de ſon viſage ſe changea ; il devint pâle & tremblant, comme ſi une fièvre l'avoit ſaiſi. Tout le monde fut dans le plus grand étonnement : perſonne ne ſavoit que penſer.

La Reine, pour ôter toute occaſion de ſoupçon, ſouhaita le bon ſoir à la compagnie, & ſe retira avec ſon mari. Ils ſe couchèrent ; mais le malheureux Prince ne put trouver du repôs entre les bras du ſommeil. Il réſolut d'aller le lendemain trouver les ſorcières pour ſe tranquilliſer l'eſprit : il les trouva dans un ſombre caveau, autour d'un chaudron bouillant, où elles avoient jetté pluſieurs ingrédiens, qui devoient ſervir à leur ſortilège. Elles ne firent point de réponſe à ſes queſtions ; mais elles firent paroître devant lui pluſieurs apparitions. La première qui ſe préſenta, fut une tête : il voulut lui faire

une question : mais une sorcière lui dit, que cela n'étoit pas nécessaire ; que l'apparition savoit ses pensées.

"Macbeth, Macbeth, Macbeth ! prenez garde à Macduff, Gouverneur de Fife." Elle dit, & disparut.

La seconde apparition fut un enfant ensanglanté. "Macbeth, Macbeth," lui dit-elle, "soyez sanguinaire, hardi & déterminé : moquez-vous du pouvoir des hommes." Elle dit, & disparut.

La troisième apparition fut un enfant couronné, avec un arbrisseau à la main. "Ayez le cœur d'un lion ; soyez fièr, & ne prenez garde à rien. Macbeth ne sera jamais vaincu, que quand la grande forêt de Birnam viendra à la haute montagne de Dunsinane contre lui." Elle dit, & disparut.

"Je ne serai donc jamais vaincu," dit Macbeth, un peu satisfait. "Qui peut donner du mouvement à la forêt ! commander aux arbres de se déraciner ? Doux présage ! Placé au sommet des grandeurs, Macbeth n'aura rien à craindre d'une faction rebelle : il finira le bail de la nature, & rendra son dernier soupir au temps & à la coutume.——Cependant mon cœur pousse des sanglots, pour savoir une chose. Dites-moi, sœurs inspirées, les enfants de Banquo regneront-ils jamais dans ce royaume ?"

"Ne cherchez pas," lui répondirent-elles, "à en savoir davantage."

A l'instant le chaudron s'enfonce en terre. Le Roi déconcerté aux paroles ambigues qu'il avoit entendues, ne savoit pas s'il devoit en tirer un bon ou un mauvais augure. Une conscience gangrenée, comme la sienne, le rendoit triste, méfiant & mélancolique. Tout ce qui l'environnoit, lui portoit ombrage ; son ombre l'effrayoit. Pendant qu'il étoit dans les plus violentes agitations, Lénox vint lui dire, que Macduff s'étoit retiré en Angleterre.

"En Angleterre," s'écria le Roi furieux ! "O temps ! tu anticipes mes funestes exploits ! Pour joindre mes pensées à mes actions, je vais, dès ce moment, aller surprendre le château de Macduff, me saisir de Fife, & faire passer au fil de l'épée sa femme, ses enfants, & tous ceux de sa race."

De son côté la femme de Macduff, surprise de la fuite de

de ſon mari, en demanda la raiſon au Gouverneur de Roſſe; il la pria d'avoir patience.

« Il n'en avoit point," s'écria-t-elle; « ſa fuite èſt une folie. Quand nos actions ne nous rendent pas traîtres, nos craintes le font ſouvent."

« Vous ne ſavez pas, ſi c'étoit ſageſſe ou crainte."

« Sageſſe! laiſſer ſa femme, laiſſer ſes enfants ſa maiſon & ſes titres dans une place, d'où il s'enfuit! Il ne nous aime pas: il n'a pas la preuve, que la nature même fournit; car le pauvre roitelet, le plus petit des oiſeaux, défend ſes jeunes dans ſon nid contre le hibou——Tout èſt crainte dans ſa fuite, rien n'èſt amour."

« Ma chère couſine, de grace moraliſez-vous vous-même. Quant à votre mari, il èſt noble, ſage, judicieux, & connoît mieux que vous les occaſions favorables. Je n'ôſe pas en dire davantage; mais les temps ſont cruels, quand nous ſommes des traîtres. Nous ne nous connoiſſons pas nous-mêmes, quand nous écoutons les bruits de ce que nous craignons.——Je prens congé de vous."

A peine fut-il parti, qu'un meſſager vint à la hâte avertir la femme de Macduff de ſon danger, & de s'éloigner avec ſon fils, le plus promtement, qu'il lui ſeroit poſſible.

"Où fuirai-je?" s'écria-t-elle. "Je n'ai point fait de mal; mais je me ſouviens à préſent, que je ſuis dans ce monde, où il èſt ſouvent louable de faire du mal, & quelquefois dangereux de faire du bien."

Elle n'eut pas plutôt achevé ces mots, qu'elle vit entrer deux meurtriers, qui s'informèrent d'abord où étoit ſon mari; & ayant appris qu'il n'étoit pas au logis, l'un d'eux ſe jetta ſur le fils & le tua. La mère n'eut que le temps de s'enfuir: les meurtriers la pourſuivirent, l'atteignirent, & la firent tomber ſous leurs coups. Le Gouverneur de Roſſe, ayant appris tant d'horreurs, ſe hâta de ſe rendre en Angleterre pour en communiquer la nouvelle à l'infortuné Macduff.

"Votre château èſt pris," lui dit-il, « votre femme & vos enfants ont été maſſacrés d'une manière ſauvage!"

"Quoi! ma femme & mes enfans!"

"Femmes, enfants, domeſtiques, tout ce qu'on a pu trouver."

" Le barbare n'a point d'enfants.——Tous mes beaux enfants?——Avez-vous dit *tous?*——Quoi! tous? Oh! tiſon d'enfer! Tous? Quoi! Tous mes beaux enfants, même leur mère enlevée!"

" Conſolez-vous," dit Malcolm. " Que notre grande vengeance nous prépare des remèdes pour guérir ce chagrin mortel! Allons, partons dans l'inſtant. L'Angleterre nous prête le bon Général Siward avec dix mille hommes. L'univers ne nous fournit pas un meilleur ſoldat, ni plus expérimenté. Combattez le tiran ſans titre, avec un ſceptre enſanglanté, comme il convient à un homme de le faire."

" Je le ferai; mais il faut auſſi, que je ſente, comme un homme. Je ne ſaurois m'empêcher de me ſouvenir, que c'èſt par rapport à moi, qu'ils furent tous maſſacrés. Ce ne ſont pas leurs propres démérites, ce ſont les miens, qui les ont fait tomber ſous les poignards des meurtriers.

" Que cette conſidération ſoit une pierre pour aiguiſer votre épée. Changez le chagrin en courroux; n'émouſſez pas votre valeur; augmentez-en la rage."

" Oh! je pourrois repréſenter le rôle d'une femme avec mes yeux, & faire le fanſaron avec ma langue. Mais, ô Dieux! abrégez toute interruption. Faites paroître cet ennemi de l'Ecoſſe & le mien face à face. Mettez-le à la diſtance de mon épée; s'il échappe, que le Ciel alors lui pardonne."

" Voilà un diſcours mâle & nerveux. Allons ſans délai trouver le Roi d'Angleterre: nos forces ſont prêtes: nous n'avons beſoin de rien, que de prendre congé de lui. Macbeth a mis le comble à ſes crimes; il chancèle, il èſt ſur le point d'être ébranlé, l'abîme èſt creuſé ſous ſes piés, & les puiſſances d'en-haut nous fourniſſent les moyens de l'y faire tomber."

Ils ne perdirent pas un moment de temps: l'uſurpateur fut fort ſurpris, quand on vint lui dire que les Anglois avançoient avec dix mille hommes: il ne fut pas effrayé de leur approche: il ſe ſouvint de la prediction, qu'il ne ſeroit pas vaincu, à moins que la forêt de Birnam ne vînt à Dunſinane.

Cependant les Anglois feſoient des progrès dans leur marche, & arrivèrent dans la forêt de Birnam. Le brave Malcolm ordonna à chaque ſoldat de couper une

branche

branche, & de la porter devant lui, pour cacher le nombre des troupes, & pour faire prendre le change à l'ennemi. Macbeth, sachant à n'en pouvoir pas douter que l'ennemi approchoit, prit son conseil dans le désespoir, & fortifia à la hâte le château de Dunsinane.

« Que l'on déploye," s'écria-t-il, " nos drapeaux sur les murs extérieurs. Le bruit court encore, *Ils viennent*; mais la force du château peut braver un siège. Que les Anglois se présentent ici, & qu'ils y restent, jusqu'à ce que la famine les ait fait périr."

Dans le temps qu'il parloit avec tant d'intrépidité, Seyton, un de ses officiers, vint lui dire, que la Reine étoit morte. Pour surcroît de mauvaise nouvelle, un messager lui annonça, que regardant vers Birnam, il lui sembloit que la forêt étoit en mouvement. Le régicide commença à entrevoir le vrai sens des paroles de l'apparition, & devint furieux.

" Aux armes, aux armes !" s'écria-t-il; " si ce que dit le messager est vrai, je ne saurois prendre la fuite, ni m'arrêter ici. Je souhaiterois, que l'univers fût un chaos.—Que l'on sonne la trompette.—Vents ! soufflez. Destruction ! venez.—Au moins mourrai-je avec fermeté."

Cependant Macduff, Malcolm & leur armée avançoient, avec des branches à la main, vers le château du Dunsinane; & quand ils furent plus près, Malcolm ordonna aux soldats de les jetter à terre, & de se montrer tels qu'ils étoient. Macbeth, voyant qu'il ne pourroit pas faire tête à tant de forces réunies, ne voulut pas attendre l'issue d'un siège : il sortit de son château, & résolut d'attaquer le plus brave, qui se présenteroit.

Le vaillant Macduff de son côté fut impatient de rencontrer le meurtrier de sa femme & de ses enfants. Ils se rencontrèrent bientôt : l'un & l'autre, également furieux, mirent l'épée à la main; Macbeth, le cruel Macbeth, périt. Ainsi finit sa vie, tissue de crimes les plus horribles; digne châtiment d'un monstre en forme humaine, & qui sembloit braver le Ciel & la Terre. Macduff, le brave Macduff, lui coupa la tête, la montra à toute l'armée, & proclama Malcolm Roi d'Ecosse. La proclamation passa de rang en rang : l'air retentit de cris de joie : VIVE LE ROI MALCOLM !

SUR LES SPECTACLES DES ANGLOIS.

A M. le Baron de K*** à Berlin.

AIMABLE Ami, vous me flattez bien agréablement en me disant que mes lettres ne vous paroissent pas trop longues, & en m'en demandant la continuation. Je satisferai à vos désirs autant que les affaires sérieuses que j'ai à traiter ici me le permettront. Tous mes moments de loisir vous seront consacrés.

La nation Angloise a beaucoup de conformité avec les anciens Romains. Ceux-ci ne demandoient que *du pain & des spectacles ;* il semble que les Anglois ne forment d'autres vœux. C'est pour se procurer le pain & les besoins d'une vie aisée qu'ils perfectionnent l'industrie, qu'ils font avec tant de chaleur le commerce & la navigation, qu'ils nourissent un petit fond d'avarice qui leur fait aimer le *jeu*, & les *paris*. Les arts & les sciences mêmes ne sont cultivés ici que dans un point de vue d'intérét. Le second objèt capital des Anglois c'èst les spectacles. Ils ne peuvent assez les varier, ni en multiplier assez les espèces. Indépendamment de ceux dont je vous ai fait la description dans une autre Lettre, il y a durant l'Eté par toute l'Angleterre des courses de chevaux, espèce de divertissement public qui réunit le *spectacle* & le *pari*, & pour lequel par conséquent le goût de la nation ne s'émoussera jamais. J'ai vu pendant mon premier voyage ces courses à *Newmarket* aussi bien qu'à *Yorck*, & je vous avoue que le coup d'œil m'en a frappé. J'admire moins la chose même, la légéreté, la force & la velocité des chevaux, que l'appareil dont elle èst accompagnée, la foule innombrable de spectateurs, la quantité d'équipages à 6, à 4, à 2 chevaux, le nombre de domestiques la plupart à cheval, de chevaux de mains, de cavaliers, &c. les tribunes remplies de dames parées de leurs plus beaux habits & de leurs plus magnifiques dia-

diamans, & en un mot tout ce qui peut rendre un pareil spectacle éclatant.

Je ne vous parlerai point des combats de bêtes feroces, de dogues, & de toutes sortes d'autres animaux qu'on voit ici. Ces combats se donnent assez fréquemment au peuple, qui en èst fort avide ; mais je ne puis me dispenser de vous dire quelques mots des combats que les hommes font entre eux à la honte de l'humanité. Tantôt ce sont des lutteurs nuds jusqu'à la ceinture, qui s'attaquent à coups de poing, qui se portent des coups affreux, qui se jettent à terre, que leurs secondans rélevent, essuyent, excitent de nouveau au combat comme des dogues, & qui quelquefois s'étouffent ou s'étranglent ; tantôt ce sont des espadonneurs qui se battent à coups de sabre, mais auxquels on a soin d'enfermer les piés dans des sandales attachées au plancher, de mainère qu'ils ne peuvent bouger de leur place. Leurs sabres sont extraordinairement affilés & fort légers vers la pointe, de manière que les blessures qu'ils se font ne sont jamais bien profondes; mais le sang ruissele bientôt, & le peuple bat des mains. Tantôt, enfin, ce sont d'autres gladiateurs, armés de bâtons ferrés par les bouts, qui s'assomment ou se font des contusions énormes. Ce qu'il y a, à mon sens de scandaleux, c'èst que ces combats se font sous l'autorité du Gouvernement, sous les yeux d'un officier de la police, sur un théatre public, où l'entrée se paye, où le partèrre, & qui plus èst, les loges sont remplies d'honnêtes gens comme elles pourroient l'être à l'opera. On m'a mené l'autre jour à une pareille scène au petit théatre du *Hay-market*. Jamais je ne vis un spectacle si dégoutant, ni si honteux pour l'esprit & le cœur humain. Mes conducteurs me donnèrent quelques mauvaises raisons pour excuser une férocité si barbare ; mais elles sont si foibles, qu'elles ne valent pas la peine d'être ni rapportées ni re-futées.

On diroit que les combats des coqs apartiennent au genre de divertissement qui èst reservé pour l'enfance; mais ici c'èst un spectacle sérieux, qui a ses théatres, & dont les personnes considérables dans l'Etat s'amusent quelquefois. Comme il donne lieu a des paris, il a beaucoup de partisans. Plusieurs particuliers élèvent & entretiennent ces sortes de coqs, & les portent dans les arénes publiques pour

pour les faire combattre contre d'autres de leurs semblables. J'ai été surpris de la valeur de ces animaux. A peine les a-t-on lâchés hors de leurs sacs, qu'ils s'élancent soudainement l'un sur l'autre, & se battent sans aucun objèt, jusqu'à ce que le plus foible reste étendu sur la place. Avant le combat les connoisseurs jugent de la force & de la vaillance des coqs par leurs coups d'œil, & examinent pour cet effet fort attentivement leurs yeux; après quoi, les paris se font, & la bataille commence. Attiré l'autre jour par la curiosité à un pareil spectacle, je tenois en main une orange, lors qu'un des coqs terrassant son adversaire l'étendit sur le carreau, où il resta un moment sans donner signe de vie. Un voisin inconnu me dit alors avec vivacité, *Monsieur, je parie quatre guinées contre votre orange pour le coq maintenant victorieux.* Je lui répondis, *Monsieur, voilà qui èst fait.* Le coq terrassé ramasse ses forces, remonta sur ses ergots, & remporta la victoire. Je gardai mon orange, mais je refusai de prendre les 4 guinées du parieur qui me parut également sensible à sa perte & à ma générosité.

On m'a reconté qu'un Italien industrieux s'avisa de donner il y a quelque années un spectacle singulier à Londres. C'étoit d'abord un concert de chats qu'il avoit rangés selon leur age, leur grosseur, & leur voix plus ou moins forte, sur des gradins, en forme d'amphithéatre. Tous les chats étoient ajustes de fraises & de manchettes de papier. Ils avoient devant eux des pupitres où leurs pattes étoient attachées. Chaque chat avoit devant soi une feuille de musique & deux bougies. L'on m'a assuré que cette assemblée de *virtuoses mistigris* formoit un coup d'œil bien comique au moment qu'on levoit la toile, qu'il y avoit parmi ces chats des phisionomies fort plaisantes, que chacun d'eux sembloit rouler les yeux d'une manière diférente ; que la musique & les instruments dont on accompagnoit leur voix, étoient également bizarres ; & que toutes leurs queues étant arrêtées dans des pinces, le maître de cette chapelle singulière n'avoit qu'a serrer ces pinces pour faire miauler & crier ses chanteurs aux endroits où il en avoit besoin.

La seconde partie de ce spectacle burlesque étoit formée par des coqs d'Inde, qu'on fesoit marcher dans des espèces de galleries dont le fond étoit de fèr ou laiton battu.

battu. On plaçoit ſous ces galleries des braziers allumés, qui échauffoient peu à peu le fèr. Les coqs d'Inde marchoient d'abord à pas graves & meſurés au ſon d'une muſique qui jouoit des ſarabandes, des loures, &c. A meſure que le parquet s'échauffoit, les coqs d' Inde doubloient le pas, & la muſique alloit plus vîte; juſqu'à ce qu'enfin le fèr venant preſque à ſe rougir, ces pauvres animaux ne feſoient plus que ſauter, cabrioler, & faire des contorſions qui feſoient pâmer de rire les badauts Anglois. On prétend que cet Italien s'èſt enrichi à Londres, par cette invention comique.

Mais que direz-vous de la fougue d'un peuple qui, ſeduit par ſa paſſion pour le ſpectacle & pour le ſingulier, ſe laiſſa perſiffler par un mauvais plaiſant, qui avoit fait afficher aux coins des rues de Londres, *qu'à tel jour, à telle heure, & à tel théâtre, un homme ſauteroit dans une bouteille qui put contenir une pinte.* Oui, Monſieur, les plus honnêtes gens d'Angleterre ſe rendirent à ce ſpectacle, payèrent l'entrée, la ſalle étoit remplie comme un œuf: mais tous furent attrapés; car au bout d'une heure d'attente, le mauvais plaiſant ſe preſenta ſur le bord du théatre, & dit qu'on n'avoit pu trouver dans tous les cabarets de Londres une bouteille que contint l'exacte meſure d'une pinte, qu'anſi on demandoit pardon aux ſpectateurs, & qu'on étoit prêt à leur rendre l'argent à la porte s'ils l'exigeoient. Il diſparut au même inſtant. Le partèrre ſe voyant ainſi leurré, entra en fureur, fit tapage, briſa les bancs, les décorations; & il y eut un tumulte ſi grand, que les uns y perdirent leurs épées, d'autres les perruques, leurs châpeaux, *&c.* mais l'argent ne peut être rendu, le fourbe avoit trouvé moyen de s'évader ſans qu'on ait jamais pu le découvrir.

Je ne vous raconte ces babioles que pour vous faire connoître le génie du peuple Anglois, & ſon goût décidé pour tout ce qui s'appelle ſpectacle. Il me ſemble que leur trop grande multiplicité cauſe trop de diſtraction à la nation, & enlève trop de tems à l'induſtrie. Les courſes de chevaux ſurtout ſont d'une dangereuſe conſéquence, parce qu'elles occupent trop la multitude, & donnent aux Grands comme au peuple un certain ton de libertinage, & un éloignement pour la vie ſédentaire & pour l'application aux principaux objèts de leur devoir.

Je

Je ne sais, chèr Ami, si ma lettre vous rencontrera encore à Berlin. Vous êtes sans doute parti avec le Roi pour la Silesie ; & je crois que vous suivrez son plumèt blanc dans la route de l'honneur & de la gloire. Puissiez-vous y cueillir des lauriers qui ne soient pas teints de votre propre sang. J'éleverai, comme Moise, mes mains vèrs le Ciel sur la plus haute montagne d'Angletèrre, & je ferai des vœux pour votre conservation, tandis que vous jouerez des couteaux dans les plaines de Silesie.

SUR LA MARINE.

Les Anciens nous ont transmis presque tous les arts, qui sont ressuscités avec les lettres; mais nous l'emportons sur eux dans la marine militaire. Tyr & Sydon, Carthage & Rome, n'ont presque vu que la Méditerranée; & pour courir cette mèr, il ne falloit que des radeaux, des galères, & des rameurs. Les combats alors pouvoient être sanglants ; mais l'art de la construction & de l'armement des flottes ne devoit pas être savant. Pour traverser de l'Europe en Afrique, il ne falloit, pour ainsi dire, que des batteaux plats, qui débarquoient des Carthaginois ou des Romains : car ce furent presque les seuls peuples qui rougirent la mèr de leur sang. Les Athéniens & les républiques de l'Asie, firent heureusement plus de commerce que de carnage.

Après que ces nations fameuses eurent laissé la terre & la mèr à des brigands & à des pirates, la marine resta durant douze siècles dans le néant où étoient tombés tous les autres arts. Ces essaims de barbares, qui dévorèrent le cadavre & le squélette de Rome, vinrent de la mèr Baltique, sur des radeaux ou des pirogues, ravager & piller nos côtes de l'océan ; mais sans s'écarter du continent. Ce n'étoient point des voyages, mais des descentes qui se renouvelloient chaque jour. Les Danois & les Normands n'étoient point armés en course, & ne savoient gueres se battre que sur terre.

Enfin, le hasard ou la Chine donna sa boussole à l'Europe, & la boussole lui donna l'Amérique. L'aiguille aimantée montrant aux navigateurs de combien ils s'ap-

s'approchoient ou s'éloignoient du Nord, les enhardit à tenter les plus longues courses, à perdre la terre de vue durant des mois entiers. La géométrie & l'astronomie apprirent à mesurer la marche des astres, à fixer par eux les longitudes, & à estimer à-peu-près de combien on avançoit à l'Est ou à l'Ouest. Dès-lors on devoit savoir à quelle hauteur, à quelle distance on se trouvoit de toutes les côtes de la terre. Quoique la connoissance des longitudes soit beaucoup plus inexacte que celle des latitudes, l'une & l'autre eurent bientôt assez hâté les progrès de la navigation, pour faire éclorre l'art de la guèrre navale. Cependant elle débuta par des galères qui étoient en possession de la Méditerranée. La plus fameuse bataille de la marine moderne, fut celle de Lepante, qui fut livrée il y a deux cents ans, entre deux cent cinq galères des Chrétiens, & deux cent soixante des Turcs. L'Italie qui a tout trouvé & n'a rien gardé, l'Italie seule avoit construit ce prodigieux armement ; mais alors elle avoit le double du commerce, des richesses, de la population qui lui restent aujourd'hui. D'ailleurs, ces galères n'étoient ni si longues, ni si larges, que celles de nos jours, comme l'attestent encore d'anciennes carcasses qui se conservent dans l'arsenal de Venise. La chiourme consistoit en cent cinquante rameurs, & les troupes n'étoient que de quatre vingts hommes par bâtiment. Aujourd'hui Venise a de plus belles galères, & moins de puissance sur cette mèr, qu'elle *épouse*, & que d'autres sillonnent & labourent.

Mais les galères étoient bonnes pour des forçats ; il falloit de plus forts vaisseaux pour des soldats. L'art de la construction s'accrut avec celui de la navigation. Philippe II. Roi de toutes les Espagnes & des deux Indes, employa tous les chantiers d'Espagne & de Portugal, de Naples & de Sicile, qu'il possédoit alors, à construire des navires d'une grandeur, d'une force extraordinaires; & sa flotte prit le nom de l'*Invincible Armada*. Elle étoit composée de cent trente vaisseaux, dont près de cent étoient les plus grôs qu'on eût encore vus sur l'Océan. Vingt caravelles, ou petits bâtiments, suivoient cette flotte, vognoient & combattoient sous ses ailes. L'enflure Espagnole du seizieme siècle s'èst prodigieusement appesantie sur une description exagérée & pompeuse de cet

armement si formidable. Mais ce qui répandit la terreur & l'admiration il y a deux siècles, serviroit de risée aujourd'hui. Les plus grands de ces vaisseaux ne seroient que du troisieme rang dans nos escadres. Ils étoient si pesamment armés & si mal gouvernés, qu'ils ne pouvoient presque se remuer, ni prendre le vent, ni venir à l'abordage, ni obéir à la manœuvre dans des temps orageux. Les matelots étoient aussi lourds que les vaisseaux étoient massifs, les pilotes presqu'aussi ignorants que les matelots.

Les Anglois, qui connoissoient déjà toute la foiblesse & le peu d'habileté de leurs ennemis sur la mèr, se reposèrent du soin de leur défaite sur leur inexpérience. Contents d'éviter l'abordage de ces pesantes machines, ils en brulèrent une partie. Quelques-uns de ces énormes gallions furent pris, d'autres désemparés. Une tempête survint. La plupart avoient perdu leurs ancres; ils furent abandonnés par l'équipage à la fureur des vagues, & jettés, les uns sur les côtes occidentales de l'Ecosse, les autres sur les côtes d'Irlande. A peine la moitié de cette invincible flotte peut retourner en Espagne, où son délabrement, joint à l'effroi des matelots, répandit une consternation dont la nation ne se releva plus; abattue à jamais par la perte d'un armement qui lui avoit couté trois ans de préparatifs, où ses forces & ses revenus s'étoient comme épuisés.

La chûte de la marine Espagnole fit passer le sceptre de la mèr aux mains des Hollandois. L'orgueil de leurs anciens tyrans ne pouvoit être mieux puni, que par la prospérité d'un peuple forcé, par l'oppression, à briser le joug des Rois. Lorsque cette République leva la tête hors de ses marais, le reste de l'Europe étoit plongé dans les guèrres civiles par le fanatisme. Dans tous les états la persécution lui préparoit des citoyens. L'inquisition que la Maison d'Autriche vouloit étendre dans les pays de sa domination; les buchers, que Henri II. allumoit en France; tout concourut à donner à la Hollande un peuple immense de réfugiés. Elle n'avoit ni terres, ni moissons pour les nourrir. Il leur fallut chercher une subsistance par mèr, dans le monde entier. Lisbonne, Cadix & Anvers, fesoient presque tout le commerce de

l'Europ

l'Europe sous un même Souverain, que sa puissance & son ambition rendoient l'objèt de la haine & de l'envie. Les nouveaux Républicains, échappés à sa tyrannie, excités par le ressentiment & le besoin, se firent corsaires, & se formèrent une marine aux dépens des Espagnols & des Portugais, qu'ils détestoient. La France & l'Angleterre, qui ne voyoient que l'humiliation de la Maison d'Autriche dans les progrès de la République naissante, l'aidérent à garder des conquêtes & des dépouilles, dont elles ne connoissoient pas encore tout le prix. Ainsi les Hollandois s'assurèrent des établissements par-tout où ils voulurent porter leurs armes; s'affermirent dans leurs acquisitions, avant qu'on pût en être jaloux; & se rendirent insensiblement les maitres de tout le commerce par leur industrie, & de toutes les mèrs par la force de leurs escadres.

Les troubles domestiques de l'Angleterre favorisèrent quelque temps cette prospérité, sourdement acquise dans des pays éloignés. Mais enfin Cromwel éveilla dans sa patrie la jalousie du commerce. Elle étoit naturelle à un peuple insulaire. Partager l'empire de la mer, c'étoit le céder. Les Hollandois résolurent de le garder. Au-lieu de s'allier avec l'Angleterre, ils s'exposèrent courageusement à la guèrre. Ils combattirent long-temps avec des forces inégales; & cette opiniâtreté contre les revèrs, leur conserva, du moins, une honorable rivalité. La supériorité dans la construction, dans la forme des vaisseaux, donna souvent la victoire à leurs ennemis; mais les vaincus ne firent point de pertes décisives.

Cependant, ces longs & terribles combats avoient epuisé, du moins rallenti, la vigueur des deux nations, lorsque Louis XIV. voulant profiter de leur affoiblissement réciproque, aspira à l'empire des mèrs. En prenant les rènes de son Royaume, ce Prince n'avoit trouvé dans ses ports que huit ou neuf vaisseaux demi-pourris; encore n'étoient-ils ni du premier, ni du second rang. Richelieu avoit su jetter une digue devant la Rochelle, mais non créer une marine, dont Henri IV. & son ami Sully devoient pourtant avoir conçu le projèt; mais tout ne pouvoit naitre à la fois que dans le beau siècle de la nation Françoise. Louis, qui saisissoit, du moins, toutes

les idées de grandeur qu'il n'enfantoit pas, établit un conseil de construction dans chacun des cinq ports qu'il ouvrit à la marine royale ou militaire. Il créa des chantiers & des arsenaux. En moins de vingt ans, la France eut cent vaisseaux de ligne.

Ses forces s'essayèrent d'abord contre les Barbaresques, qui furent châtiés. Ensuite elles firent baisser le pavillon à l'Espagne. Delà, se mesurant avec les flottes, tantôt séparées, tantôt combinées, de l'Angleterre & de la Hollande, presque toujours elles emportèrent l'honneur & l'avantage du combat. La première défaite mémorable qu'essuya la marine Françoise, fut en 1692, lorsqu'avec quarante vaisseaux elle attaqua vis-à-vis de la Hogue quatre-vingt dix vaisseaux Anglois & Hollandois, pour donner à l'Angleterre un Roi qu'elle ne vouloit pas. Le parti le plus nombreux eut la victoire. Jacques II. sentit un plaisir involontaire, en voyant triompher le peuple qui le repoussoit; comme si, dans ce moment, l'amour aveugle de la patrie l'eût emporté contre lui dans son cœur, sur l'ambition du trône. Depuis cette journée, la France vit décliner ses forces navales.

L'Angleterre prit dès-lors une supériorité, qui l'a portée au comble de la prospérité. Une nation, qui se voit aujourd'hui la première sur toutes les mers, s'imagine aisément qu'elle y a eu toujours l'empire. Tantôt elle fait remonter sa puissance maritime jusqu'au temps de César; tantôt elle veut avoir régné sur l'Ocean, du moins au neuvieme siècle. Peut-être un jour, les Corses, qui ne sont rien, quand ils seront devenus un peuple maritime, écriront & liront dans leurs fastes, qu'ils ont toujours dominé sur la Méditerranée. Telle est la vanité de l'homme; il a besoin d'aggrandir son néant dans le passé comme dans l'avenir. La vérité seule, qui vit avant & après les nations, dit qu'il n'y a point eu de marine en Europe depuis l'ere Chrétienne jusqu'au seizième siècle. Les Anglois eux-mêmes n'en avoient pas besoin, tant qu'ils furent les maitres de la Normandie & des côtes de la France.

Lorsque Henri VIII. voulut équiper une flotte, il fut obligé de louer des vaisseaux de Hambourg, de Lubeck, de Dantzick; mais sur-tout de Gênes & de Venise, qui savoient

ſavoient ſeules conſtruire & conduire une marine ; qui fourniſſoient les navigateurs & les Amiraux ; qui donnoient à l'Europe un Colomb, un Améric, un Cabot, un Verezani, ces hommes divins, par qui le monde èſt devenu ſi grand. Eliſabeth eut beſoin d'une force navale contre l'Eſpagne. Elle permit à des citoyens d'armer des vaiſſeaux pour courir ſur les ennemis de l'Etat. Cette permiſſion forma des ſoldats matelots. La Reine alla voir un vaiſſeau qui avoit fait le tour du monde ; elle y embraſſa Drake, en le créant Chevalier. Elle laiſſa quarante-deux vaiſſeaux de guèrre à ſes ſucceſſeurs. Jacques I. and Charles I. ajoutèrent quelques navires aux forces navales qu'ils avoient reçues avec le trône ; mais les Commandants de cette marine étoient pris dans la nobleſſe qui, contente des honneurs, laiſſoit les travaux à des pilotes. L'art ne feſoit point de progrès.

Le parti qui détrôna les Stuarts, avoit peu de Nobles. Les vaiſſeaux de ligne furent donnés à des Capitaines d'une naiſſance commune, mais d'une habileté rare dans la navigation. Ils perfectionnèrent, ils illuſtrèrent la marine Angloiſe..

Charles II. en remontant ſur le trône, la trouva forte de cinquante-ſix vaiſſeaux. Elle s'augmenta ſous ſon regne, juſqu'au nombre de quatre-vingt-trois bâtiments, dont cinquante-huit étoient de ligne. Cependant elle déclina vers les derniers jours de ce Prince. Mais Jacques II. ſon frère, la rétablit dans ſon premier éclat, l'éleva même à plus de ſplendeur. Grand Amiral, avant d'être Roi, il avoit inventé l'art de commander la manœuvre ſur les flottes, par les ſignaux des pavillons. Quand le Prince d'Orange, ſon gendre, prit ſa Couronne, la marine Angloiſe étoit compoſée de cent ſoixante-trois vaiſſeaux de toute grandeur, armés de ſept mille canons, & montés par quarante deux mille hommes d'équipage. Cette force doubla pendant la guèrre pour la ſucceſſion d'Eſpagne. Elle a fait depuis des progrès tels, que l'Angleterre ſe croit en état de balancer ſeule, par ſes forces navales, toute la marine de l'Univers. Cette puiſſance èſt ſur mèr, ce qu'étoit Rome ſur la terre quand elle tomba de ſa grandeur.

La nation Angloiſe regarde marine ſa comme le rem-

part de sa sûreté, comme la source de ses richesses. C'èst dans la paix, comme dans la guèrre, le pivot de ses espérances. Aussi leve-t-elle, & plus volontièrs, & plus promptement, une flotte qu'un bataillon. Elle n'épargne aucun moyen de dépense, aucune ressource de politique, pour avoir des hommes de mèr.

Elle y employe d'abord l'attrait des récompenses. Le Parlement, en 1744, déclara que toutes les prises que feroit un vaisseau de guerre, appartiendroient aux Officiers & à l'équipage du navire vainqueur. Il accorda de plus cinq livres Sterling de gratification à chaque Anglois qui, dans le combat, se seroit élancé sur le navire ennemi, pris ou coulé à fond. A l'appât du gain, le Gouvernement ajoute les voies de la force, si la nécessité l'exige. Dans les temps de guèrre, on enleve les matelots de la marine marchande.

Rien n'èst plus contraire en apparence à la liberté nationale, que ces coups d'autorité qui frappent à la fois sur les hommes & sur le commerce. Cependant quand ces actes de violence n'ont lieu qu'en conséquence des besoins de la république, on ne peut les regarder comme des attentats contre la liberté, parce qu'ils ont pour objèt la sûreté publique, l'intérêt particulier de ceux même qui paroissent en être les victimes ; & que l'etat de société exige que chaque volonté particulière soit soumise à la volonté générale. D'ailleurs, le matelot n'èst à la charge du public, que lorsqu'il le sert. Les expéditions en sont plus sécrèttes & plus promptes ; les équipages ne sont jamais oisifs. Enfin, fût-ce un inconvenient, èst-il pire que la servitude perpétuelle où les classes tiennent les matelots de toute l'Europe ?

La marine èst un nouveau genre de puissance, qui doit changer la face du monde. Elle a fait tomber l'ancien systême d'équilibre. L'Allemagne, qui tenoit la balance entre les Maisons d'Autriche & de Bourbon, l'a cédée à l'Angleterre. C'èst cette isle qui dispose aujourd'hui du continent. Comme elle èst voisine, par ses vaisseaux, de tous lés pays qui tiennent à la mèr, elle peut faire du bien & du mal à plus d'un Etat. Elle a donc plus d'alliés, plus de considération & d'influence. C'èst elle qui domine en Amérique, parce qu'elle y possede des hommes & des arts, au-lieu d'or & de matières de luxe. Elle seule èst

èst le levier du monde. Voyez comme elle prépare les révolutions ; comme elle promene sur ses flottes le destin des nations ! On l'accuse de vouloir être seule maîtresse de la mèr & du commerce. Cet empire, dont elle pourroit s'emparer pour un moment peut-être, entraîneroit sa perte. La monarchie universelle des mèrs, n'èst pas un projèt moins vain que celle de la terre.

La France crie & répète qu'il faut établir un équilibre de puissance sur mèr : mais on la soupçonne de n'y vouloir point de maîtres, pour n'avoir plus de rivaux sur le continent ; du moins elle n'a persuadé jusqu'à présent que l'Espagne. C'èst un bonheur pour l'Europe, que les forces de la mèr fassent une diversion à celles de la terre. Une puissance qui a des côtes à garder, ne peut aisément franchir les barrières de ses voisins. Il lui faut des préparatifs immenses ; des troupes innombrables ; des arsenaux de toute espèce ; une double provision de moyens & de ressources, pour exécuter des projèts de conquête. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande sécurité au-dedans, d'une influence prépondérante au dehors. Ses guèrres ne sont peut-être, ni moins fréquentes, ni moins sanglantes ; mais elle en èst moins ravagée, moins affoiblie. Les opérations y sont conduites avec plus de concert, de combinaison, & moins de ces grands effets qui dérangent tous les systêmes. Il y a plus d'efforts, & moins de secousses. Toutes les passions des hommes sont entraînées vers un certain bien général, un grand but politique, un heureux emploi de toutes les facultés physiques & morales. Quel èst-il ? Le commerce.

SUR

SUR LE COMMERCE.

SI la navigation èst née de la pêche, comme la guèrre de la chasse, la marine èst sortie du commerce. On a d'abord voyagé sur mèr, pour posséder ; on a conquis un monde, pour enrichir l'autre. Cet objèt de conquête a fondé le commerce ; & pour soutenir le commerce, il a fallu des forces navales, qui sont elles-mêmes le produit de la navigation marchande. Les Phéniciens, situés sur les bords de la mèr, aux confins de l'Asie & de l'Afrique, pour recevoir & répandre toutes les richesses de l'ancien monde; les Phéniciens ne fondèrent des colonies, ne bâtirent des villes, que pour le commerce. A Tyr, ils étoient les maîtres de la Méditerranée; à Carthage, ils jettèrent les fondements d'une République qui commerça par l'Océan sur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grècs succédèrent aux Pheniciens ; les Romains aux Carthaginois & aux Grècs : ils furent les maîtres de la mèr comme de la terre ; mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux en Italie, toutes les richesses de l'Afrique, de l'Asie, & du monde conquis. Quand Rome eut tout envahi, tout perdu, le commerce retourna, pour ainsi dire, à sa source vers l'Orient. C'èst-là qu'il se fixa, tandis que les Barbares inondoient l'Europe. L'Empire fut devisé : les armes & la guèrre restèrent dans l'Occident ; mais l'Italie conserva du moins une communication avec le Levant, où couloient toujours les trésôrs de l'Inde.

Les Croisades épuisèrent en Asie toutes les fureurs de zèle & d'ambition, de guèrre & de fanatisme, qui circuloient dans les veines des Européens : mais elles rapportèrent en Europe le gout du luxe Asiatique ; & elles rachetèrent par un germe de commerce & d'industrie, le sang & la population qu'elles avoient couté. Trois siècles de guèrre & de voyages en Orient, donnèrent à l'inquietude de l'Europe, un aliment dont elle avoit besoin pour ne pas périr d'une sorte de consomption interne : ils préparèrent cette effervescence de génie & d'activité,

tivité, qui, depuis, s'exhala & ſe déploya dans la conquête & le commerce des Indes Orientales & de l'Amérique.

Les Portugais tentèrent de doubler l'Afrique, mais pas à pas. Ils s'emparèrent ſucceſſivement de toutes les pointes, de tous les ports qui devoient les conduire au Cap de Bonne-Eſpérance. Ils employèrent quatre-vingts ans à ſe rendre maîtres de toute la côte occidentale où finit ce grand Cap. En 1497, Vaſco de Gama franchit cette barrière ; & remontant la côte orientale de l'Afrique, il alla, par un trajèt de douze cents lieues, aboutir à la côte de Malabar, où devoient fondre les tréſors des plus riches pays de l'Aſie. Ce fut-là le théâtre des conquêtes des Portugais.

Tandis que cette nation avoit les marchandiſes, l'Eſpagne s'emparoit de ce qui les achete, des mines d'or & d'argent. Ces métaux devinrent non ſeulement un véhicule, mais encore une matière de commerce. Ils attirèrent d'abord tout le reſte, & comme ſigne, & comme marchandiſe. Toutes les nations en avoient beſoin pour faciliter l'échange de leurs denrées, pour s'approprier les jouiſſances qui leur manquoient. L'épanchement du luxe & de l'argent du Midi de l'Europe, changea la face & la direction du commerce, en même-temps qu'il en étendit les limites.

Cependant, les deux nations conquérantes des deux Indes, négligèrent les arts & la culture. Penſant que l'or devoit tout leur donner ſans ſonger au travail qui ſeul attire l'or, elles apprirent un peu tard, mais à leurs dépens, que l'induſtrie qu'elles perdoient, valoit mieux que les richeſſes qu'elles acquéroient : & ce fut la Hollande qui leur fit cette dure leçon.

Les Eſpagnols devinrent ou reſtèrent pauvres avec tout l'or du monde ; les Hollandois furent bientôt riches, ſans terres & ſans mines. C'èſt une nation au ſervice de toutes les autres, mais qui s'èſt louée à tres haut prix. Dès qu'elle ſe fut réfugiée au ſein de la mer, avec l'induſtrie & la liberté, qui ſont ſes Dieux tutélaires, elle s'apperçut, qu'elle n'avoit pas même aſſez de terre pour nourrir le ſixième de ſa population. Alors elle jetta les yeux ſur la face du globe, & ſe dit à elle-même : “ Mon

“ domaine

" domaine èst le monde entier ; j'en jouirai par ma na-
" vigation & mon commerce. Toutes les terres fourniront
" à ma subsistence ; tous les peuples à mon aisance."
Entre le Nord & le Midi de l'Europe, elle prit la place de la Flandre dont elle s'étoit détachée, pour n'appartenir qu'à elle-même. Bruges & Anvers avoient attiré l'Italie & l'Allemagne dans leurs ports ; la Hollande devint à son tour l'entrepôt de toutes les Puissances, riches ou pauvres, mais commerçantes. Non contente d'appeller les autres nations, elle alla chez elles acheter de l'une ce qui manquoit à l'autre ; apporter au Nord les subsistances du Midi ; vendre aux Espagnols des navires pour des cargaisons ; échanger sur la Baltique du vin pour du bois. Elle imita les intendants & les fermiers des grandes maisons, qui, par le gain & les profits qu'ils y font, se mettent en état de les acheter tôt ou tard. C'èst, pour ainsi dire, aux fraix de l'Espagne & du Portugal, que la Hollande vint à bout d'enlever à ces Puissances une partie de leurs conquêtes dans les deux Indes, et presque tout le profit de leurs colonies. Elle sut endormir la paresse de ces conquérants superbes ; & par son activité, sa vigilance, surprendre la clèf de leurs trésors dont elle ne leur laissoit que la cassette, qu'elle avoit soin de vuider à mésure qu'ils la remplissoient. C'èst ainsi qu'un peuple roturier ruina des peuples gentilshommes ; mais au jeu le plus honnête & le plus légitime qui soit dans les combinaisons de la fortune.

Tout favorisa la naissance & les progrès du commerce de la République : sa position sur les bords de la mèr, à l'embouchure de plusieurs grandes revières ; sa proximité des terres les plus abondantes ou les mieux cultivées de l'Europe ; ses liaisons naturelles avec l'Angleterre & l'Allemagne, qui la défendoient contre la France ; le peu d'étendue & de fertilité de son terrein, qui forçoit ses habitants à devenir pêcheurs, navigateurs, courtiers, banquiers, voituriers, commissionaires ; à vivre, en un mot, d'industrie, au défaut de domaine. Les causes morales se joignirent à celles du climat & du sol, pour établir & hâter sa prospérité : la liberté de son Gouvernement, qui ouvrit un asyle à tous les étrangers mécontents du leur ; la liberté de sa religion, qui laissoit toute

toutes les autres un exercice public & tranquille, c'èst-à dire l'accord du cri de la nature avec celui de la conscience, des intérêts avec les devoirs, en un mot, la tolérance, cette Religion universelle de toutes les âmes justes & éclairées, amies du Ciel & de la terre, de Dieu comme leur père, des hommes comme leurs frères. Enfin, la République commerçante sut tourner à son profit tous les événements, & faire concourir à son bonheur les calamités & les vices des autres nations.

Cette industrie de la Hollande, où se mêla beaucoup de cette finesse politique qui seme la jalousie & les différends entre les nations, ouvrit enfin les yeux à d'autres Puissances. L'Angleterre fut la première à s'appercevoir qu'on n'avoit pas besoin de l'entremise des Hollandois pour trafiquer. Cette nation, chez qui les attentats du despotisme avoient enfanté la liberté, parce qu'ils précédèrent la corruption & la molesse, voulut acheter les richesses par le travail qui en èst le contrepoison. Ce fut elle qui, la première, envisagea le commerce, comme la science & le soutien d'un peuple éclairé, puissant & même vertueux. Elle y vit moins une acquisition de jouissances, qu'une augmentation d'industrie; plus d'encouragement & d'activité pour la population, que de luxe & de magnificence pour la représentation. Appellée à commercer par sa situation, ce fut-là *l'esprit* de son Gouvernement, & le *levier* de son ambition. Tous ses ressorts tendirent à ce grand objèt. Mais dans les autres monarchies, c'èst le peuple qui fait le commerce; dans cette heureuse constitution, c'èst l'Etat ou la nation entière: toujours sans doute avec le desir de dominer, qui renferme celui d'asservir, mais du moins avec des moyens qui font le bonheur du monde, avant de le soumettre. Par la guerre, le vainqueur n'èst guère plus heureux que le vaincu, puisqu'il ne s'agit entre eux que de sang & de plaies: mais par le commerce, le peuple conquérant introduit nécessairement l'industrie dans un pays qu'il n'auroit pas conquis si elle y avoit été, ou qu'il ne garderoit pas, si elle n'y étoit point entrée avec lui. C'èst sur ces principes que l'Angleterre a fondé son commerce & sa domination, & qu'elle a réciproquement, & tour-à-tour, étendu l'un par l'autre.

Les François, situés sous un Ciel & sur un sol également

ment heureux, se sont long-temps flattés d'avoir beaucoup à donner aux autres nations, & presque rien à leur demander. Mais Colbert sentit que, dans la fermentation où se trouvoit de son temps toute l'Europe, il y auroit un gain évident pour la culture & les productions d'un pays qui travailleroit sur celles du monde entier. Il ouvrit des manufactures à tous les arts. Les laines, les soieries, les teintures, les broderies, les étoffes d'or & d'argent, acquirent dans les mains des François un raffinement de luxe & de gout, qui les fit rechercher par-tout de cette noblesse qui possede les plus riches fonds de terre. Pour augmenter le produit des arts, il fallut posséder les matières premières, & le commerce direct pouvoit seul les fournir. Les hasards de la navigation avoient donné des possessions à la France dans le nouveau-monde, comme à tous les brigands qui avoient couru la mèr. L'ambition de quelques particuliers y avoit formé des colonies, qui s'étoient nourries d'abord & même agrandies par le commerce des Hollandois & des Anglois. Une marine nationale devoit rendre à la métropole cette liaison naturelle avec ses colons. Le Gouvernement éleva donc ses forces navales à l'appui de sa navigation commerçante. La nation dut faire alors un double profit sur la matière & l'art de ses manufactures. Elle poussa cette branche précaire & momentanée avec une vigueur, une émulation qui devoit laisser long-temps ses rivaux en arrière ; & la France jouit encore de la supériorité sur les autres nations, dans tous les arts de luxe & de décoration qui attirent les richesses à l'industrie.

La mobilité naturelle du caractère national, sa frivolité même, a valu des trésors à l'Etat, par l'heureuse contagion de ses modes. Semblable à ce sexe délicat & léger, qui nous montre & nous inspire le gout de la parure, le François domine dans les Cours, au moins par la toilette ; & son art de plaire est un des sécrets de sa fortune & de sa puissance. D'autres peuples ont maitrisé le monde par ses mœurs simples & rustiques, qui font les vertus guerrières ; lui seul y devoit régner par ses vices. Son empire durera, jusqu'à ce qu'avili sous les pieds de ses maîtres par des coups d'autorité sans principes & sans bornes, il devienne méprisable à ses propres yeux. Alors, avec sa confiance en lui-même, il perdra cette industrie, qui

qui èſt une des ſources de ſon opulence & des reſſorts de ſon activité. Bientôt il n'aura plus ni manufactures, ni colonies, ni commerce.

Cette nouvelle âme du monde moral s'èſt inſinuée de proche en proche, juſqu'à devenir comme eſſentielle à l'organiſation ou à l'exiſtence des corps politiques. Le goût du luxe & des commodités a donné l'amour du travail, qui fait aujourd'hui la principale force des Etats. A la vérité, les occupations ſédentaires des arts méchaniques, rendent les hommes plus ſenſibles aux injures des ſaiſons, moins propres au grand air, qui èſt le premier aliment de la vie. Mais enfin, on èſt encore plus heureux d'énerver l'eſpèce humaine ſous les toits des atteliers, que de l'aguerrir ſous les tentes, puiſque la guèrre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales de la politique ont changé l'Europe. Ce n'èſt plus un peuple pauvre qui devient redoutable à une nation riche. La force èſt aujourd'hui du côté des richeſſes, parce qu'elles ne ſont plus le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux aſſidus & d'une vie entièrement occupée. L'or & l'argent ne corrompent que les âmes oiſives, qui jouiſſent des délices du luxe, au ſéjour des intrigues & des baſſeſſes, qu'on appelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras & les doigts du peuple ; mais ils excitent dans les campagnes à réproduire ; dans les villes maritimes, à naviguer ; dans le centre d'un Etat, à fabriquer des armes, des habits, des meubles, des édifices. L'homme èſt aux priſes avec la nature : ſans ceſſe il la modifie, & ſans ceſſe il en èſt modifié. Les peuples ſont taillés & façonnés par les arts qu'ils exercent. Si quelques métiers amolliſſent & dégradent l'eſpèce, elle s'endurcit & ſe répare dans d'autres. S'il èſt vrai que l'art la dénature, du moins elle ne ſe repeuple pas pour ſe détruire, comme chez les nations barbares des temps héroïques. Sans doute, il èſt facile, il èſt beau de peindre les Romains, avec le ſeul art de la guèrre, ſubjuguant tous les autres arts, toutes les nations oiſives ou commerçantes, policées ou féroces ; briſant ou mépriſant les vaſes de Corinthe, plus heureux ſous ſes Dieux d'argile qu'avec les ſtatues d'or de leurs Empereurs : mais il èſt encore plus doux, & plus beau peut-être, de voir toute

 l'Eu-

l'Europe peuplée de nations laborieuſes, qui roulent ſans ceſſe autour du globe, pour le défricher & l'approprier à l'homme ; agiter par le ſouffle vivifiant de l'induſtrie, tous les germes réproductifs de la nature ; demander aux abymes de l'Océan, aux entrailles des rochers, ou de nouveaux ſoutiens, ou de nouvelles jouiſſances ; remuer & ſoulever la terre avec tous les leviers du génie ; établir entre les deux hémiſpheres, par les progrès heureux de l'art de naviguer, comme des ponts volants de communication, qui rejoignent un continent à l'autre ; ſuivre toutes les routes du ſoleil ; franchir les barrières annuelles, & paſſer des tropiques aux poles ſous les ailes des vents ; ouvrir, en un mot, toutes les ſources de la population & de la volupté, pour les verſer par mille canaux ſur la face du monde. C'èſt alors, peut-être, que la Divinité contemple avec plaiſir ſon ouvrage, & ne ſe repent pas d'avoir fait l'homme.

Telle èſt l'image du commerce. Admirez ici le génie du négociant. Le même eſprit qu'avoit Newton pour calculer la marche des aſtres, il l'employe à ſuivre la marche des peuples commerçants qui fécondent la terre. Ses problêmes ſont d'autant plus difficiles à réſoudre, que les conditions n'en ſont pas priſes dans les loix invariables de la nature, comme les hypotheſes du géometre ; mais dépendent des caprices des hommes & de l'inſtabilité de mille événements. Cette juſteſſe de combinaiſons que devoient avoir Cromwel & Richelieu, l'un pour détruire, l'autre pour cimenter le deſpotiſme des Rois, il la poſſede & va plus loin : car il embraſſe les deux mondes dans ſon coup d'œil, & dirige ſes operations ſur une infinité de rapports qui n'èſt donné que rarement à l'homme d'Etat, ou même au philoſophe, de ſaiſir & d'apprécier. Rien ne doit échapper à ſa vue. Il doit prévoir l'influence des ſaiſons, ſur l'abondance, la diſette, la qualité des denrées, ſur le départ ou le retour des vaiſſeaux ; l'influence des affaires politiques ſur celles du commerce ; les révolutions que la guèrre ou la paix doivent opérer dans le prix & le cours des marchandiſes, dans la maſſe & le choix des approviſionnements, dans la fortune des places & des ports du monde entier ; les ſuites que peut avoir ſous la Zone Toride l'alliance de deux nations du Nord ; les progrès, ſoit de grandeur ou de décadence

des différentes compagnies de commerce ; le contre-coup que portera ſur l'Afrique & ſur l'Amérique, la chute d'une Puiſſance d'Europe dans l'Inde ; les ſtagnations que produira dans certains pays l'engorgement de quelques canaux d'induſtrie ; la dependance réciproque entre la plupart des branches de commerce, & le ſécours qu'elles ſe prêtent par les torts paſſagers qu'elles ſemblent ſe faire ; le moment de commencer, & celui de s'arrêter dans toutes les enterpriſes nouvelles ; en un mot, l'art de rendre toutes les nations tributaires de la ſienne, & de faire ſa fortune avec celle de ſa patrie, ou plutôt de s'enrichir, en étendant la proſpérité générale des hommes. Tels ſont les objèts qu'embraſſe la profeſſion de négociant.

C'èſt à lui, ſur-tout, qu'il appartient d'approfondir le cœur humain, & de traiter avec ſes égaux, en apparence, comme s'ils étoient de bonne foi, mais au fond, comme s'ils n'avoient point de probité. Le commerce èſt une ſcience qui demande à la fois la connoiſſance des hommes & des choſes. La difficulté de la ſcience vient, il faut l'avouer, moins encore de la multiplicité des objèts, que de l'avidité de ceux qui la pratiquent. Si l'emulation augmente le concours des efforts, la jalouſie en arrête le ſuccès. Si l'intérêt èſt le vice rongeur des profeſſions, que doit-il être pour celle qu'il enfante ? Sa propre faim le dévore lui-même. La paſſion de l'argent répand dans le commerce une avarice qui retrécit tout, juſqu'aux moyens d'amaſſer.

Faut-il accuſer ici les commerçants de cette rivalité des Gouvernements, qui gêne l'induſtrie générale par des prohibitions réciproques ; ou la tyrannie de l'autorité, qui, pour gagner ſans commerce, gêne toutes les claſſes de l'induſtrie par des corporations ? Oui, tous ces corps étouffent l'âme du commerce : *la liberté !* Ordonner à l'homme indigent de payer pour travailler, c'èſt le condamner en même-temps à l'oiſiveté par l'indigence, à l'indigence par l'oiſiveté ; c'èſt diminuer la maſſe du travail national ; c'èſt appauvrir le peuple pour enrichir le fiſc ; c'èſt les anéantir l'un & l'autre.

La jalouſie du commerce n'èſt entre les Etats, qu'une conſpiration ſécrète de ſe ruiner tous, ſans qu'aucun s'enrichiſſe. Ceux qui gouvernent les peuples, mèttent la même addreſſe à ſe defendre de l'induſtrie des nations, qu'à ſe garantir des ſoupleſſes des Grands. Un ſeul

homme, bas & méchant, suffit pour introduire cens contraintes en Europe. Les chaines s'y multiplient, comme les armes destructives. L'art des prohibitions dans le commerce, l'art des extorsions de la finance, ont fait les contrebandiers & les forçats, les douanes & les monopoles, les corsaires & les maltotiers. La terre & l'eau sont couvertes de guérites & de barrieres. Le voyageur n'a point de repos, le marchand point de propriété; l'un & l'autre sont exposés à tous les pièges d'une législation artificieuse, qui sème les crimes avec les défenses, les peines avec les crimes. On se trouve coupable, sans le savoir ni le vouloir : on èst arrêté, dépouillé, taxé, sans cesser d'être innocent. Le droit des gens èst violé par ses protecteurs ; le droit du citoyen par le citoyen; l'homme du Prince ne cesse de tourmenter l'homme de l'Etat, & le traitant vexe le négociant. Tel èst le commerce en temps de paix. Que reste-t-il à dire des guèrres de commerce ?

Qu'un peuple confiné dans les glaces de l'Ourse, arrache le fèr aux entrailles de la terre, qui lui refuse la subsistance, & qu'il aille le glaive à la main couper les moissons d'un autre peuple ; la faim, qui n'ayant point de loix, n'en peut violer aucune, semble excuser ses hostilités. Il faut bien qu'il vive de carnage, lorsqu'il n'a point de grains. Mais quand une nation jouit d'un grand commerce, & peut faire subsister plusieurs Etats du superflu de ses richesses, quel intérêt l'excite à declarer la guèrre à d'autres nations industrieuses ; à les empêcher de naviguer & de travailler ; en un mot, à leur défendre de vivre sous peine de mort ? Pourquoi s'arroge-t-elle une branche exclusive de commerce, un droit de pêche & de navigation à titre de propriété, comme si la mèr devoit être divisée en arpents de même que la terre ? Sans doute, on voit le motif de ces guèrres ; on sait que la jalousie de commerce n'èst qu'une jalousie de puissance. Mais une nation a-t-elle droit d'empêcher le travail qu'elle ne peut faire elle-même, & d'en condamner une autre à l'oisiveté, parce qu'elle s'y dévoue !

Des guèrres de commerce : quel mot contre nature ! Le commerce alimente, & la guèrre détruit. Le commerce peut bien enfanter & nourrir la guèrre ; mais la guèrre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'une

qu'une nation gagne ſur une autre dans le commerce, èſt un germe de travail & d'émulation pour toutes les deux: dans la guèrre, c'èſt une perte pour l'une & pour l'autre; car le pillage, & le fèr & le feu, n'engraiſſent ni les terres, ni les hommes. Les guèrres de commerce ſont d'autant plus funeſtes, que par l'influence actuelle de la mèr ſur la terre, & de l'Europe ſur les trois autres parties du monde, l'embraſement devient général; & que les diſſentions de deux peuples maritimes répandent la diſcorde chez tous leurs alliés, & l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Toutes les côtes & toutes les mèrs rougies de ſang & couvertes de cadavres; les foudres de la guèrre tonnant d'un pole à l'autre, entre l'Afrique, l'Aſie, & l'Amerique, ſur l'Océan qui nous ſépare du nouveau monde, ſur la vaſte étendue de la mèr Pacifique: voilà ce qu'on a vu dans les deux dernieres guèrres, où toutes les Puiſſances de l'Europe ont tour-à-tour éprouvé des ſecouſſes & frappé de grands coups. Cependant la terre ſe dépeuploit de ſoldats, & le commerce ne la repeuploit pas; les campagnes étoient deſſéchées par les impôts, & les canaux de la navigation n'arroſoient pas l'agriculture. Les emprunts de l'État ruinoient d'avance la fortune des citoyens par les bénéfices uſuraires, pronoſtics des banqueroutes. Les nations même victorieuſes ſuccomboient ſous le faix des conquêtes; & s'emparant de plus de pays qu'elles n'en pouvoient garder ou cultiver, s'anéantiſſoient, pour ainſi dire, dans la ruine de leurs ennemis. Les nations neutres, qui vouloient s'enrichir en paix au milieu de cet incendie, recevoient & ſouffroient des inſultes plus flétriſſantes que les défaites d'une guèrre ouverte.

Quel ſyſtême inſenſé que ces guèrres de commerce, également nuiſibles à toutes les Puiſſances qui les font, ſans être avantageuſes aux États qui n'y ſont point compris; que ces guèrres, où les matelots ſont changés en ſoldats, & les vaiſſeaux marchands en corſaires; où les métropoles & les colonies ſouffrent de l'interruption de leurs échanges, & de la cherté réciproque de leurs denrées!

Quelle ſource d'abus politiques, que ces traités de commerce qui deviennent autant de ſemences de guèrre!

ces privileges exclusifs qu'une nation obtient chez une autre pour un trafic de luxe, on pour un approvisionnement de subsistance ! La liberté générale de l'industrie & du commerce : voilà le seul traité qu'une nation maritime devroit établir chez elle, & nègocier chez les autres. Ce peuple seroit le bienfaiteur du genre humain. Plus il y auroit de travail sur la terre, de vaisseaux sur la mèr, plus il lui reviendroit de ces jouissances qu'il recherche & par des traités & par des guèrres. Car il n'y a point de progrès de richesses dans un pays, s'il n'y a point d'industrie chez ses voisins. Ceux-ci ne peuvent acquérir que par des matières d'échange, ou qu'avec de l'or & de l'argent. Mais on n'a ni métaux, ni ouvrages précieux, sans commerce & sans industrie ; ni ces deux sources de richesses, sans liberté. L'oisiveté d'une nation nuit à toutes les autres, ou parce qu'elle les condamne à plus de travail, ou parce qu'elle les prive des productions d'un pays. L'ordre èst inverti par le systême actuel du commerce & de l'industrie.

On retrouve les belles laines d'Espagne dans les troupeaux de l'Angletèrre, & les soieries d'Italie sont cultivées jusques dans l'Allemagne. Le Portugal pourroit perfectionner ses vins, sans le commerce exclusif qu'il en donne à une compagnie protégée. Les montagnes du Nord & du Midi suffiroient pour approvisionner l'Europe de bois ou de métaux, & les plaines en produiroient plus de grains & de fruits. Les manufactures s'éleveroient dans les terres arides, si la circulation y versoit l'abondance des choses communes. On ne laisseroit pas des Provinces incultes au milieu d'un Etat, pour fertiliser des marais mal-sains, où, quand la tèrre vous substante, l'air & la mèr vous consument. On ne vèrroit pas toutes les richesses du commerce dans quelques villes d'un grand Royaume, comme on y voit tous les droits & tous les biens du peuple dans quelques familles. La circulation seroit plus vive, & la consommation plus abondante. Chaque Province cultiveroit sa production favorite, & chaque famille son petit champ. Sous chaque toît, il naitroit un enfant de plus pour la navigation & pour les arts. L'Europe deviendroit, comme la Chine, un essaim innombrable de population & d'industrie. Enfin, la liberté du commerce ameneroit insensiblement

cette

cette paix universelle, qu'un Roi guèrrier, mais humain, ne croyoit pas chimérique. L'esprit de calcul & d'intérêt fonderoit le système du bonheur des nations sur le développement de la raison, qui seroit une belle & glorieuse sauve-garde de moeurs.

PORTRAIT DE CROMWELL.

ON peint Cromwell comme un homme qui a été fourbe toute sa vie. J'ai de la peine à le croire. Je pense, qu'il fut d'abord éntousiaste, & qu'ensuite il fit servir son fanatisme même à sa grandeur. Un novice fervent à vingt ans devient souvent un fripon habile à quarante. On commence par être dupe, & on finit par être fripon, dans le grand jeu de la vie humaine. Un homme d'état prend pour aumônier un moine tout paitri des petitesses de son couvent, dévot, crédule, gauche, tout neuf pour le monde ; le moine s'instruit, se forme, s'intrigue, & supplante son maître.

Cromwell ne savoit d'abord s'il se feroit ecclésiastique ou soldat. Il fut l'un & l'autre. Il fit en 1622 une campagne dans l'armée du prince d'Orange Fréderic-Henri, grand homme, frère de deux grands hommes; & quand il revint en Angleterre, il se mit au service de l'évêque Williams, & fut le théologien de monseigneur, tandis que monseigneur passoit pour l'amant de sa femme. Ses principes étoient ceux des Puritains ; ainsi il devoit haïr de tout son cœur un évêque, & ne pas aimer les rois. On le chassa de la maison de l'évêque Williams, parce qu'il étoit Puritain ; & voilà l'origine de sa fortune. Le Parlement d'Angleterre se déclaroit contre la Royauté & contre l'Episcopat; quelques amis qu'il avoit dans ce Parlement lui procurèrent la nomination d'un Bourg. Il ne commença à exister que dans ce tems-là, & il avoit plus de quarante ans sans qu'il eût jamais fait parler de lui. Il avoit beau posséder l'Ecriture sainte, disputer sur les droits des prêtres & des diacres, faire quelques mauvais sermons & quelques libelles,

belles, il étoit ignoré. J'ai vu de lui un ſermon qui eſt
fort inſipide, & qui reſſemble aſſez aux prédications des
Quakers ; on n'y découvre aſſûrément aucune trace de
cette éloquence perſuaſive avec laquelle il entraina depuis
les Parlements. C'èſt qu'en effet il étoit beaucoup plus
propre aux affaires qu'à l'egliſe. C'étoit ſurtout dans ſon
ton & dans ſon air que conſiſtoit ſon éloquence ; un geſte
de cette main qui avoit gagné tant de batailles, & tu
tant de royaliſtes, perſuadoit plus que les périodes de
Ciceron. Il faut avouer, que ce fut ſa valeur incompa-
rable qui le fit connoitre & qui le mena par degrés au
faite de la grandeur.

Il commença par ſe jetter en volontaire qui vouloi
faire fortune, dans la ville de Hull aſſiégée par le Roi. I
y fit de belles & d'heureuſes actions, pour leſquelles i
reçut une gratification d'environ ſix mille francs du Par-
lement. Ce préſent fait par le Parlement à un avantu-
rier, fait voir que le parti rebelle devoit prévaloir. Le
Roi n'étoit pas en état de donner à ſes Officiers Gené-
reaux ce que le Parlement donnoit à des volontaires. A-
vec de l'argent & du fanatiſme on doit à la longue êt
maitre de tout. On fit Cromwell Colonel. Alors ſ
grands talents pour la guèrre ſe développèrent au poin
que lorſque le Parlement créa le Comte de Mancheſt
Général de ſes armées, il fit Cromwell Lieutenant-G
néral, ſans qu'il eût paſſé par les autres grades. Jam
homme ne parut plus digne de commander ; jamais
ne vit plus d'activité & de prudence, plus d'audace
plus de reſſources que dans Cromwell. Il èſt bleſſé à
bataille d'York ; & tandis que l'on mèt le premier a
pareil à ſa playe, il apprend que ſon Général Mancheſ
ſe retire, & que la bataille èſt perdue. Il court à M
cheſter ; il le trouve fuyant avec quelques Officiers ; i
prend par le bras, & lui dit avec un air de confiance
de grandeur, *Vous vous méprenez, mylord, ce n'èſt*
de ce côté-ci que ſont les ennemis. Il le ramène près
champ de bataille, rallie pendant la nuit plus de do
mille hommes, leur parle au nom de DIEU, cite Mo
Gédéon & Joſué, recommence la bataille, au point
jour contre l'armée royale victorieuſe, & la défait enti
ment. Il falloit qu'un tel homme pérît ou fût le m

tre. Presque tous les Officièrs de son armée étoient des entousiastes, qui portoient la Bible à l'arçon de leur selle: on ne parloit à l'armée, comme dans le Parlement, que de perdre Babilone, d'établir le culte dans Jérusalem, de briser le colosse. Cromwell parmi tant de fous cessa de l'être, & pensa qu'il valoit mieux les gouverner, que d'être gouverné par eux. L'habitude de prêcher en inspiré lui restoit. Figurez-vous un faquir, qui s'èst mis aux reins une ceinture de fèr par pénitence, & qui ensuite détache sa ceinture pour en donner sur les oreilles aux autres faquirs. Voilà Cromwell. Il devient aussi intriguant qu'il étoit intrépide; il s'associe avec tous les Colonels de l'armée, & forme ainsi dans ses troupes une republique, qui force le Généralissime à se démettre. Un autre Généralissime èst nommé, & il le dégoute. Il gouverne l'armée, & par elle il gouverne le Parlement; il mèt ce Parlement dans la nécessité de le faire enfin Généralissime. Tout cela èst beaucoup; mais ce qui èst essentièl, c'èst qu'il gagne toutes les batailles qu'il donne en Angleterre, en Ecosse, en Irlande; & il les gagne, non en voyant combattre, & en se ménageant, mais toujours en chargeant l'ennemi, ralliant ses troupes, courant partout, souvent blessé, tuant de sa main plusieurs Officiers royalistes, comme un grénadier furieux & acharné.

Au milieu de cette guèrre affreuse Cromwell fesoit l'amour; il alloit, la Bible sous le bras, coucher avec la femme de son Major-général Lambert. Elle aimoit le Comte de Holland, qui servoit dans l'armée du Roi. Cromwell le prend prisonnier dans une bataille, & jouit du plaisir de faire trancher la tête à son rival. Sa maxime étoit de verser le sang de tout ennemi important, ou sur le champ de bataille, ou par la main des bourreaux. Il augmenta toujours son pouvoir, en ôsant toujours en abuser; les profondeurs de ses desseins n'ôtoient rien à son impetuosité féroce. Il entre dans la chambre du Parlement, & prenant sa montre, qu'il jette à terre, & qu'il brise en morceaux; Je vous casserai, dit-il, comme cette montre. Il y revient quelque tems après, chasse tous les membres l'un après l'autre, en les fesant défiler devant lui. Chacun d'eux èst obligé en passant de lui faire une profonde révérence. Un d'eux passe le chapeau sur la tête; Cromwell

well lui prend son chapeau, & le jètte par terre : Apprenez, dit-il, à me respecter.

Quand il eut outragé tous les Rois en fesant couper la tête à son Roi légitime, & qu'il commença lui-même à régner, il envoya son portrait à une tête couronnée, c'étoit la Reine de Suède Christine. Marvel, fameux poëte Anglois, qui fesoit fort bien des vers Latins, accompagna ce portrait de six vers, où il fait parler Cromwell lui-même. Cromwell corrigea les deux derniers, que voici :

At tibi submittet frontem reverentior umbra,
Non sunt hi vultus regibus usque truces.

Le sens hardi des six vers peut se rendre ainsi :

Les armes à la main j'ai défendu les loix ;
D'un peuple audacieux j'ai vengé la quérelle.
Regardez sans frémir cette image fidelle ;
Mont front n'èst pas toujours l'épouvante des Rois.

Cette Reine fut la première à le reconnoître dès qu'il fut protecteur des trois royaumes. Presque tous les Souverains de l'Europe envoyèrent des Ambassadeurs *à leur frère Cromwell*, à ce domestique d'un évèque, qui venoit de faire périr par les mains du bourreau un Souverain leur parent. Ils briguèrent à l'envi son alliance. Le cardinal Mazarin, pour lui plaire, chassa de France les deux fils de Charles I. les deux petits-fils de Henri IV, les deux cousins germains de Louis XIV. La France conquit Dunkerque pour lui, & on lui en remit les clefs. Après sa mort Louis XIV. & toute sa cour portèrent le deuil, excepté Mademoiselle, qui eut le courage de venir au cercle en habit de couleur, & soutint seule l'honneur de sa race.

Jamais Roi ne fut plus absolu que lui. Il disoit, qu'il avoit mieux aimé gouverner sous le nom de Protecteur que sous celui de Roi, parce que les Anglois savoient jusqu'où s'étend la prérogative d'un Roi d'Angleterre, & ne savoient pas jusqu'où celle d'un Protecteur pouvoit aller. C'étoit connoître les hommes, que l'opinion gouverne, & dont l'opinion dépend d'un nom. Il avoit con-

un profond mépris pour la religion, qui avoit ſervi à fortune. Il y a une anecdote certaine conſervée dans maiſon de St Jean, qui prouve aſſez le peu de cas que romwell feſoit de cet inſtrument, qui avoit opéré de ſi rands effets dans ſes mains. Il buvoit un jour avec Ire-on, Fletwood & St Jean, biſayeul du célébre Milord olingbrooke; on voulut déboucher une bouteille, & tirebouchon tomba ſous la table; ils le cherchoient us, & ne le trouvoient pas. Cependant une députation es égliſes Preſbytériennes attendoit dans l'antichambre, un huiſſier vint les annoncer. Qu'on leur diſe que je is retiré, dit Cromwell, & *que je cherche le Seigneur*. 'étoit l'expreſſion, dont ſe ſervoient les fanatiques, uand ils feſoient leurs prières. Lorſqu'il eut ainſi con-édié la bande des miniſtres, il dit à ſes confidents ces ropres paroles; *Ces faquins-là croyent que nous cher-hons le Seigneur, & nous ne cherchons que le tirebouchon*.

Il n'y a guères d'exemple en Europe d'aucun homme, ui venu de ſi bas, ſe ſoit élevé ſi haut. Mais que lui fa-oit-il abſolument avec tous ſes grands talents? La for-une. Il l'eut cette fortune; mais fut-il heureux? Il écut pauvre & inquièt juſqu'à quarante-trois ans; il ſe aigna depuis dans le ſang, paſſa ſa vie dans le trouble, mourut avant le tems à cinquante ſept ans. Que l'on ompare à cette vie celle d'un Newton, qui a vécu uatre-vingt-quatre années, toujours tranquille, tou-ours honoré, toujours la lumière de tous les êtres pen-ants, voyant augmenter chaque jour ſa renommée, ſa ré-utation, ſa fortune, ſans avoir jamais ni ſoins ni re-nords; & qu'on juge lequel a été le mieux partagé.

O curas hominum, ô quantum èſt in rebus inane!

DIS-

DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE,

A' SA RECEPTION A L'ACADEMIE FRANCOISE

Prononcé le lundi 9 Mai 1746.

MESSIEURS,

VOTRE fondateur mit dans votre établiſſement tout la nobleſſe & la grandeur de ſon âme : il voulut qu vous fuſſiez toujours libres & égaux. En effet, il du élever au-deſſus de la dépendance, des hommes qui éto ient au-deſſus de l'intérêt, & qui auſſi généreux que lui feſoient aux lettres l'honneur qu'elles méritent, de les cul tiver pour elles-mêmes. Il étoit peut-être à craindr qu'un jour des travaux ſi honorables ne ſe rallentiſſent Ce fut pour les conſerver dans leur vigueur, que vou vous fites une règle de n'admettre aucun académicie qui ne réſidât dans Paris. Vous vous êtes écartés ſage ment de cette loi, quand vous avez reçu de ces génie rares que leurs dignités appelloient ailleurs, mais qu leurs ouvrages touchants ou ſublimes rendoient toujou préſents parmi vous : car ce ſeroit violer l'eſprit d'un loi, que de n'en pas tranſgreſſer la lettre en faveur de grands-hommes. Si feu Mr le préſident Bouhier, apr s'être flatté de vous conſacrer ſes jours, fut obligé de l paſſer loin de vous, l'académie & lui ſe conſolèren parce qu'il n'en cultiva pas moins vos ſciences dans ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettre & où le mérite de l'eſprit ſemble être un des caractèr des citoyens.

Il feſoit reſſouvenir la France de ces tems où les pl auſtères magiſtrats, conſommés comme lui dans l'étu des loix, ſe délaſſoient des fatigues de leur état dans l travaux de la litérature. Que ceux qui mépriſent c travaux aimables, que ceux mettent je ne ſais quel miſérable grandeur à ſe renfermer dans le cercle étroit d leurs emplois, ſont à plaindre ! Ignorent-ils que Cicéro après avoir rempli la première place du monde, plaid enco

encore les causes des citoyens, écrivoit sur la nature des Dieux, conféroit avec des philosophes; qu'il alloit au théâtre; qu'il daignoit cultiver l'amitié d'Esopus & de Roscius, & laissoit aux petits esprits leur constante gravité, qui n'èst que le masque de la médiocrité.

Monsieur le Président Bouhier étoit très savant; mais il ne ressembloit pas à ces savants insociables & inutiles, qui négligent l'étude de leur propre langue pour savoir imparfaitement des langues anciennes; qui se croyent en droit de mépriser leur siècle, parce qu'ils se flattent d'avoir quelques connoissances des siècles passés; qui se récrient sur un passage d'Eschyle, & n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos spactacles. Il traduisit le poeme de Pétrone sur la guèrre civile, non qu'il pensât que cette déclamation pleine de pensées fausses, approchât de la sage & élégante noblesse de Virgile: il savoit que la satyre de Pétrone, quoique semée de traits charmans, n'èst que le caprice d'un jeune homme obscur, qui n'eut de frein ni dans ses mœurs, ni dans son stile. Des hommes qui se sont donnés pour des maîtres de gout & de volupté, estiment tout dans Pétrone; & Mr Bouhier plus éclairé, n'estime pas même tout ce qu'il a traduit: c'èst un des progrés de la raison humaine dans ce siècle, qu'un traducteur ne soit plus idolâtre de son auteur, & qu'il sache lui rendre justice comme à un contemporain. Il exerça ses talents sur ce poeme, sur l'hymne à Vénus, sur Anacréon, pour montrer que les poetes doivent être traduits en vers: c'ètoit une opinion qu'il défendoit avec chaleur, & on ne sera pas étonné que je me range à son sentiment.

Qu'il me soit permis, Messieurs, d'entrer ici avec vous dans ces discussions littéraires; mes doutes me vaudront de vous des décisions. C'èst ainsi que je pourrai contribuer au progrès des arts; & j'aimerois mieux prononcer devant vous un discours utile, qu'un discours éloquent.

Pourquoi Homère, Théocrite, Lucrèce, Virgile, Horace, sont-ils heureusement traduits chez les Italiens & chez les Anglois, pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand poete de l'antiquité en prose, & pourquoi n'en avons nous encore vu aucun en vers? Je vais tâcher d'en démêler la raison.

La difficulté surmontée dans quelque genre que ce

puiſſe être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choſes ſans de grandes peines : & il n'y a point de nation au monde, chez laquelle il ſoit plus difficile que chez la nôtre de rendre une véritable vie à la poeſie ancienne. Les premiers poetes formèrent le génie de leur langue ; les Grècs & les Latins employèrent d'abord la poeſie à peindre les objèts ſenſibles de toute la nature. Homère exprime tout ce qui frappe les yeux : les François, qui n'ont guères commencé à perfectionner la grande poeſie qu'au théâtre, n'ont pu & n'ont du exprimer alors que ce qui peut toucher l'âme. Nous nous ſommes interdits nous mêmes inſenſiblement preſque tous les objèts que d'autres nations ont ôſé peindre. Il n'èſt rien que le Dante n'exprimât, à l'exemple des anciens : il accoûtuma les Italiens à tout dire ; mais nous, comment pourions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des Géorgiques, qui nomme ſans détour tous les inſtruments de l'agriculture ? A peine les connoiſſons-nous, & notre moleſſe orgueilleuſe dans le ſein du repos & du luxe de nos villes, attache malheureuſement une idée baſſe à ces travaux champêtres, & au détail de ces arts utiles, que les maîtres & les légiſlateurs de la terre cultivoient de leurs mains victorieuſes. Si nos bons poetes avoient ſu exprimer heureuſement les petites choſes, notre langue ajouteroit aujourd'hui ce mérite, qui èſt très grand, à l'avantage d'être devenue la première langue du monde pour les charmes de la converſation, & pour l'expreſſion du ſentiment. Le langage du cœur & le ſtile du théâtre ont entièrement prévalu : ils ont embelli la langue Françoiſe ; mais ils ont reſſerré les agréments dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, Meſſieurs, que ce ſont les grands poetes qui ont déterminé le génie des langues, je n'avance rien qui ne ſoit connu de vous. Les Grècs n'écrivirent l'hiſtoire que quatre cens ans après Homère, La langue Grecque reçut de ce grand peintre de la nature la ſupériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Aſie & de l'Europe : c'èſt Térence qui chez les Romains parla le premier avec une pureté toûjours élégante ; c'èſt Petrarque qui après le Dante donna à la langue Italienne cette aménité et cette grace qu'elle a toujours conſervées. C'èſt à Lopès de Vega, que l'Eſpagnol doit ſa nobleſſe &

sa pompe ; c'ést Shakespear, qui tout barbare qu'il étoit, mit dans l'Anglois cette force & cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis, sans l'outrer, & par conséquent sans l'affoiblir. D'où vient ce grand effet de la poesie, de former & fixer enfin le génie des peuples & de leurs langues ? La cause en èst bien sensible: les premiers bons vers, ceux-mêmes qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels & hardis deviennent familiers ; les hommes qui sont tous nés imitateurs, prennent insensiblement la manière de s'exprimer, & même de penser, des premiers dont l'imagination a subjugué celle des autres. Me désavouerez-vous donc, Messieurs, quand je dirai, que le vrai mérite & la réputation de notre langue ont commencé à l'auteur du Cid & de Cinna ?

Montagne avant lui étoit le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvoient savoir le François; mais le stile de Montagne n'èst ni pur, ni correct, ni précis, ni noble Il èst énergique & familier; il exprime naïvement de grandes choses: c'èst cette naïveté qui plait; on aime le caractère de l'auteur ; on se plait à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converser, à changer de discours & d'opinion avec lui. J'entens souvent regretter le langage de Montagne, c'èst son imagination qu'il faut regretter : elle étoit forte & hardie ; mais sa langue étoit bien loin de l'être.

Marot qui avoit formé le langage de Montagne, n'a presque jamais été connu hors de sa patrie; il a été gouté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licentieuses, dont le succès èst presque toûjours dans le sujèt ; mais c'èst par ce petit mérite même que la langue fut longtems avilie : on écrivit dans ce stile les tragédies, les poemes, l'histoire, les livres de morale. Le judicieux Despréaux a dit : *Imitez de Marot l'élégant badinage*. J'ôse croire qu'il auroit dit le *naïf badinage*, si ce mot plus vrai n'eût rendu son vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages, que ceux qui passent chez les nations étrangères, qu'on y apprend, qu'on y traduit & chez quel peuple a t-on jamais traduit Marot ?

Notre langue ne fut longtems après lui qu'un jargon fa-

familier, dans lequel on réuffiffoit quelquefois à faire d'heureufes plaifanteries : mais quand on n'èft que plaifant, on n'éft point admiré des autres nations.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit fentir dans les vèrs une jufte cadence,
D'un mot mis en fa place enfeigna le pouvoir.

Si Malherbe montra le premier ce que peut le grand art des expreffions placées, il èft donc le premier qui fut élégant. Mais quelques ftances harmonieufes fuffifoient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage ? Ils lifoient le poeme admirable de la Jérufalem, l'Orlando, le Paftor Fido, les beaux morceaux de Pétrarque. Pouvoit-on affocier à ces chèfs-d'œuvre un très petit nombre de vers François, bien écrits à la vérité, mais foibles & prefque fans imagination.

La langue Françoife reftoit donc à jamais dans la médiocrité, fans un de ces génies faits pour changer & pour élever l'efprit de toute une nation : c'èft le plus grand de vos premiers académiciens, c'èft Corneille feul, qui commença à faire refpecter notre langue des étrangers, précifément dans le tems que le cardinal de Richelieu commençoit à faire refpecter la couronne. L'un & l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après Corneille font venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs écrivains. Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus paffionné & plus correct ; moins varié, mais moins inégal ; auffi fublime quelquefois, & toûjours noble fans enflure ; jamais déclamateur parlant au cœur avec plus de vérité, & plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du fublime qui élève l'âme, & du fentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un & l'autre, laborieux, févère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le poete de la raifon, commença malheureufement par écrire des fatyres, mais bientôt après il égala & furpaffa peut-être Horace dans la morale & dans l'art poetique : il donna les préceptes & les exemples ; il vit qu'à la longue l'art d'inftruire, quand il èft parfait, réuffit mieux que l'art de médire, parce que la fatyre meurt avec ceux qui en font les victimes, & que la raifon & la vertu font éternelles. Vous eutes en son

les genres cette foule de grands hommes, que la nature fit naître, comme dans le siècle de Léon X. & d'Auguste. C'èst alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi s'instruire : & graces en partie aux soins du Cardinal de Richelieu, ils ont adopté votre langue ; comme ils se sont empressés de se parer des travaux de nos ingénieux artistes, graces aux soins du grand Colbert.

Un Monarque illustre chez tous les hommes par cinq victoires, & plus encore chez les sages par ses vastes connoissances, fait de notre langue la sienne propre, celle de sa cour & de ses états ? il la parle avec cette force & cette finesse que la seule étude ne donne jamais, & qui èst le caractère du génie : non seulement il la cultive, mais il l'embellit quelquefois, parce que les âmes supérieures saisissent toujours ces tours & ces expressions dignes d'elles, qui ne se présentent point aux âmes foibles. Il èst dans Stockholm une nouvelle Christine, égale à la première en esprit, supérieure dans le reste ; elle fait le même honneur à notre langue. Le François èst cultivé dans Rome, où il étoit dédaigné autrefois ; il èst aussi familier au Souverain Pontife, que les langues savantes dans lesquelles il écrivit, quand il instruisit le monde Chrétien qu'il gouverne: plus d'un Cardinal Italien écrit en François dans le Vatican, comme s'il étoit né a Versailles. Vos ouvrages, Messieurs, ont pénétré jusqu'à cette capitale de l'empire le plus reculé de l'Europe & de l'Asie, & le plus vaste de l'univers ; dans cette ville, qui n'étoit, il y a quarante ans, qu'un désert habité par des bêtes sauvages : on y représente vos piéces dramatiques ; & le même gout naturel qui fait recevoir dans la ville de Pierre le grand, & de sa digne fille, la musique des Italiens, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellents écrivains, èst un avertissement que l'Europe nous donne de ne pas dégénerer. Je ne dirai pas que tout se précipite vers une honteuse décadence, comme le crient si souvent des satyriques qui prétendènt en sécrèt justifier leur propre foiblesse, par celle qu'ils imputent en public à leur siècle. J'avoue que la gloire de nos armes se soutient mieux que celle de nos lettres : mais le feu qui nous éclairoit, n'èst pas encore éteint. Ces dernières

nières années n'ont-elles pas produit le ſeul livre de chronologie, dans lequel on n'a jamais mieux peint les mœurs des hommes, le caractère des cours & des ſiècles ? Ouvrage, qui, s'il étoit ſéchement inſtructif, comme tant d'autres, ſeroit le meilleur de tous, & dans lequel l'auteur a trouvé encore le ſécrèt de plaire ; partage réſervé au très petit nombre d'hommes qui ſont ſupérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cauſe du progrès & de la chute de l'empire Romain dans un livre encore plus court, écrit par un génie mâle & rapide, qui approfondit tout en paroiſſant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de traducteurs plus élégants & plus fidèles. De vrais philoſophes ont enfin écrit l'hiſtoire. Un homme éloquent & profond s'èſt formé dans le tumulte des armes. Il èſt plus d'un de ces eſprits aimables, que Tibulle & Ovide euſſent regardés comme leurs diſciples, & dont ils euſſent voulu être les amis. Le théâtre, je l'avoue, èſt menacé d'une chûte prochaine ; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique qui m'a ſervi de maître quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière; je le regarde avec une ſatisfaction mêlée de douleur, comme on voit ſur les débris de ſa patrie un héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont après le grand Molière achevé de rendre la comédie une école de mœurs & de bienſéance : école qui méritoit chez les François la conſidération qu'un théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre, qui le premier orna la philoſophie des graces de l'imagination, appartient à un tems plus reculé, il èſt encore l'honneur & la conſolation du vôtre.

Les grands talents ſont toujours neceſſairement rares, ſurtout quand le gout & l'eſprit d'une nation ſont formés. Il en èſt alors des eſprits cultivés, comme de ces forêts où les arbres preſſés & élevés ne ſouffrent pas qu'aucun porte ſa tête trop au-deſſus des autres. Quand le commerce èſt en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuſes, & beaucoup de miſère ; lorſqu' enfin il èſt plus étendu, l'opulence èſt générale, les grandes fortunes rares. C'èſt préciſement, Meſſieurs, parce qu'il y a beaucoup d'eſprit en France qu'on y trouvera dorénavant moins de génies ſupérieurs.

Ma

Mais enfin, malgré cette culture universelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue devenue si belle, & qui doit être fixée par tant de bons ouvrages, peut se corrompre aisément. On doit avertir les étrangers, qu'elle perd déjà beaucoup de sa pureté dans presque tous les livres composés dans cette célèbre république, si longtems notre alliée, où le François èst la langue dominante, au milieu des factions contraires à la France. Mais si elle s'altère dans ce pays par le mélange des idiômes, elle èst prête à se gâter parmi nous par le mélange des stiles. Ce qui déprave le gout, déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages sérieux & instructifs par les expressions familières de la conversation. Souvent on introduit le stile marotique dans les sujèts les plus nobles; c'èst revêtir un prince des habits d'un farceur. On se sert de termes nouveaux, qui sont inutiles, & qu'on ne doit hazarder que quand ils sont nécessaires. Il èst d'autres défauts, dont je suis encore plus frappé, parce que j'y suis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, Messieurs, pour m'en garantir, les sécours que l'homme éclairé à qui je succède, s'étoit donné par ses études. Plein de la lecture de Cicéron, il en avoit tiré ce fruit de s'étudier à parler sa langue, comme ce consul parloit la sienne. Mais c'èst surtout à celui qui a fait son étude particulière des ouvrages de ce grand orateur, & qui étoit l'ami de Mr le Président Bouhier, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, & à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter & à célébrer, un ami à recevoir & à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de sensibilité que moi, quels charmes l'amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux lettres, combien elle sert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les consoler; combien elle inspire à l'âme cette joie douce & recueillie, sans laquelle on n'èst jamais le maître de ses idées.

C'èst ainsi que cette académie fut d'abord formée. Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du Cardinal de Richelieu même; c'èst dans le sein de l'amitié qu'elle prit naissance. Des hommes unis entre eux par ce lien respectable & par le gout des beaux arts, s'assembloient sans se montrer à la renommée; ils furent moins brillans que leurs successeurs, & non moins heureux.

heureux. La bienſéance, l'union, la candeur, la ſain critique ſi oppoſée à la ſatyre, formèrent leurs aſſemblées. Elles animeront toujours les vôtres, elles ſeront l'éternel exemple des gens de lettres, & ſerviront peut-être à corriger ceux qui ſe rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des arts ſont amis. Qui èſt plus que moi en droit de le dire? J'ôſerois m'étendre, Meſſieurs, ſur les bontés dont la plûpart d'entre vous m'honorent, ſi je ne devois m'oublier pour ne vous parler que du grand objèt de vos travaux, des intérêts devant qui tous les autres s'évanouiſſent, de la gloire de la nation.

Je ſais combien l'eſprit ſe dégoute aiſément des éloges; je ſais que le public, toujours avide de nouveautés, pen que tout èſt épuiſé ſur votre fondateur & ſur vos protecteurs; mais pourrois-je refuſer le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi, ne m'ont laiſſé rien de nouveau à vous dire? Il en èſt de ces éloges qu'on répète, comme de ces ſolemnités qui ſont toûjours les mêmes, & qui réveillent la mémoire des evénements chè à un peuple entier; elles ſont néceſſaires. Célébrer des hommes tels que le Cardinal de Richelieu, & Louis XIV un Seguier, un Colbert, un Turenne, un Condé: c'è dire à haute voix, *Rois, miniſtres, généraux à venir, imitez ces grands hommes.* Ignore-t on que le panégyriq de Trajan anima Antonin à la vertu? & Marc-Aurèle le premier des empereurs & des hommes, n'avoit-il p dans ſes écrits, l'emulation que lui inſpirèrent les vert d'Antonin? Lorſqu'Henri IV. entendit dans le parlement nommer Louis XII. le Père du peuple, il ſe ſentit pénétré du déſir de l'imiter, & il le ſurpaſſa.

Penſez vous, Meſſieurs, que les honneurs rendus p tant de bouches à la mémoire de Louis XIV. ne ſe ſ ient pas fait entendre au cœur de ſon ſucceſſeur, dès première enfance? On dira un jour que tous deux ont é à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tant par des routes différentes. L'un & l'autre ſeront ſem blables, en ce qu'ils n'ont différé à ſe charger du poi des affaires que par reconnoiſſance; & peut-être c'èſt e cela qu'ils ont été plus grands. La poſtérité dira q tous deux ont aimé la juſtice, & ont commandé leurs armées. L'un recherchoit avec éclat la glorie qu'il méritoit; il l'appelloit à lui du haut de ſon trône; il en toit ſuivi dans ſes conquêtes, dans ſes entrepriſes; il e

rempliſſ

remplissoit le monde ; il déployoit une âme sublime dans le bonheur & dans l'adversité, dans ses camps, dans ses palais, dans les cours de l'Europe & de l'Asie : les terres & les mèrs rendoient témoignage à sa munificence, & les plus petits objèts, si-tôt qu'ils avoient à lui quelque rapport, prenoient un nouveau caractère, & recevoient l'empreinte de sa grandeur. L'autre protège des empereurs & des rois, subjugue des provinces, interrompt le cours de ses conquêtes pour aller sécourir ses sujèts & y vole du sein de la mort, dont il èst à peine échappé. Il remporte des victoires ; il fait les plus grandes choses avec une simplicité, qui feroit penser que ce qui étonne le reste des hommes, èst pour lui dans l'ordre le plus commun & le plus ordinaire. Il cache la hauteur de son âme, sans s'étudier même à la cacher ; & il ne peut en affoiblir les rayons, qui en perçant malgré lui le voile de sa modestie, y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV. se signala par des monuments admirables, par l'amour de tous les arts, par les encourâgements qu'il leur prodiguoit : O VOUS SON AUGUSTE SUCCESSEUR, vous l'avez déjà imité, & vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projèts bienfesants, qui demandent des jours tranquilles. Vous avez commencé vos triomphes dans la même province où commencèrent ceux de votre bisayeul, & vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pu dans le cours de ses glorieuses campagnes forcer un ennemi digne de lui, à mesurer ses armes avec les siennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il désira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand Henri, qui ne remporta presque de victoires que sur sa propre nation, vous avez vaincu les éternels & intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils, après vous, l'objèt de nos vœux & de notre crainte, apprit à vos côtés à voir le danger & le malheur même sans être troublé, & le plus beau triomphe sans être ébloui. Lorsque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les moments d'horreur & de confusion, tranquille dans la joie tumultueuse de vos soldats victorieux : vous embrassiez ce Général qui n'avoit souhaité de vivre que pour vous voir triompher ; cet homme que vos vertus & les siennes ont fait votre sujèt, que la France

comptera

comptera toujours parmi ſes enfants les plus chèrs & le plus illuſtres. Vous récompenſiez déjà par votre témoignage & par vos éloges tous ceux qui avoient contribué la victoire ; & cette récompenſe èſt la plus belle pour des François.

Mais ce qui ſera conſervé à jamais dans les faſtes de l'Académie, ce qui èſt précieux à chacun de vous, Meſſieurs, ce fut l'un de vos confrères qui ſervit le plus votre protecteur & la France dans cette journée : ce fut lui, qui, après avoir volé de brigade en brigade, après avoir combattu en tant d'endroits différents, courut donner & exécuter ce conſeil ſi prompt, ſi ſalutaire, ſi avidement reçu par le Roi, dont la vue diſcernoit tout dans des moments où elle peut s'égarer ſi aiſément. Jouiſſez, Meſſieurs, du plaiſir d'entendre dans cette aſſemblée ces propres paroles, que votre protecteur dit au neveu de votre fondateur ſur le champ de bataille : *Je n'oublierai jamais le ſervice important que vous m'avez rendu.* Mais ſi cette gloire particulière vous èſt chère, combien ſont chères à toute la France, combien le ſeront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit Louis XV après ſes victoires ! Il les fait encore, il ne court à ſes ennemis que pour les déſarmer, il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvoient connoître le fond de ſon cœur, ils le feroient leur arbitre au-lieu de le combattre; & ce ſeroit peut être le ſeul moyen d'obtenir ſur lui des avantages. Les vertus qui le font craindre, leur ont été connues, dès qu'il a commandé : celles qui doivent ramener leur confiance, qui doivent être le lien des nations, demandent plus de tems pour être approfondies par des ennemis.

Nous plus heureux, nous avons connu ſon âme dès qu'il a régné. Nous avons penſé, comme penſeront tous les peuples & tous les ſiècles : jamais amour ne fut ni plus vrai, ni mieux exprimé : tous nos cœurs le ſentent, & vos bouches éloquentes en ſont les interprètes. Des médailles dignes des plus beaux tems de la Grèce, éterniſent ſes triomphes & notre bonheur. Puiſſai-je voir dans nos places publiques, ce Monarque humain, ſculpté des mains de nos Praxitèles, environné de tous les ſymboles de la félicité publique ! Puiſſai-je lire aux pieds de ſa ſtatue ces mots qui ſont dans nos cœurs, *Au Père de la patrie !*

ATHA-

ATHALIE.

TRAGEDIE.

ACTEURS.	JOAS, roi de Juda, fils d'Ocoſias. ATHALIE, veuve de Joram, ayeule de Joas. JOAD, *autrement* JOIADA, Grand-Prêtre. JOSABET, tante de Joas, femme du Grand-Prêtre. ZACHARIE, fils de Joad & de Joſabet. SALOMITH, ſœur de Zacharie. ABNER, l'un des principaux Officiers des Rois de Juda. AZARIAS ISMAEL. Et les trois autres Chèfs des Prêtres & des Lévites. MATHAN, Prêtre Apoſtat, Sacrificateur de Baal. NABAL, confident de Mathan. AGAR, femme de la ſuite d'Athalie. Troupe de Prêtres & de Lévites. Suite d'ATHALIE. La NOURRICE de Joas. CHOEUR de jeunes filles de la tribu de Lévi.

La ſcene èſt dans le Temple de Jéruſalem, dans un veſtibule de l'appartement du Grand Prêtre.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE

JOAD, ABNER.

ABNER.

OUI, je viens dans ſon temple adorer l'Eternel.
Je veins, ſelon l'uſage antique & ſolemnel,
Célébrer avec vous la fameuſe journée,

Où

Où ſur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps ſont changés! ſi-tôt que de ce jour
La trompette ſacrée annonçoit le retour,
Du temple orné par tout de feſtons magnifiques,
Le peuple ſaint en foule inondoit les portiques;
Et tous devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits
Au Dieu de l'Univers conſacroient ces prémices.
Les prêtres ne pouvoient ſuffire aux ſacrifices.
L'audace d'une femme arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Oſe des premiers temps nous retracer quelque ombre:
Le reſte pour ſon Dieu montre un oubli fatal,
Ou même s'empreſſant aux autels de Baal,
Se fait initier à ſes honteux myſtères,
Et blaſphême le nom qu'ont invoqué leurs pères.
Je tremble, qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous même de l'autel vous fesant arracher,
N'acheve enfin ſur vous ſes vengeances funeſtes,
Et d'un reſpect forcé ne dépouille les reſtes.

Joad. D'où vous vient aujourd'hui ce noir preſſentiment?

Abner. Penſez-vous être ſaint & juſte impunément?
Dès longtems elle hait cette fermeté rare
Qui rehauſſe en Joad l'éclat de la tiare.
Dès longtems votre amour pour la religion
Eſt traité de révolte & de ſédition.
Du mérite éclatant cette Reine jalouſe,
Hait ſur-tout Joſabet votre fidelle épouſe.
Si du grand-prêtre Aaron Joad èſt ſucceſſeur,
De notre dernier roi Joſabet èſt la ſœur.
Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre ſacrilège,
Plus méchant qu'Athalie, a toute heure l'aſſiege,
Mathan de nos autels infâme déſerteur,
Et de toute vertu zelé perſécuteur.
C'èſt peu que le front ceint d'une mître étrangère,
Ce Lévite à Baal prête ſon miniſtère.
Ce temple l'importune, & ſon impiété
Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.

Pour vous perdre, il n'èst point de resſorts qu'il n'in-
vente ;
Quelquefois il vous plaint, ſouvent même il vous vante,
Il affecte pour vous une fauſſe douceur ;
Et par-là de ſon fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette Reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or ſa ſoif inſatiable,
Il lui feint qu'en un lieu, que vous ſeul connoiſſez,
Vous cachez des tréſors par David amaſſés.
Enfin depuis deux jours la ſuperbe Athalie
Dans un ſombre chagrin paroit enſévelie.
Je l'obſervois hier, & je voyois ſes yeux
Lancer ſur le lieu ſaint des regards furieux ;
Comme ſi, dans le fond de ce vaſte édifice,
Dieu cachoit un vengeur armé pour ſon ſupplice.
Croyez-moi, plus j'y penſe, & moins je puis douter
Que ſur vous ſon courroux ne ſoit prêt d'éclater ;
Et que de Jézabel la fille ſanguinaire,
Ne vienne attaquer Dieu juſqu'en ſon ſanctuaire.

Joad. Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait auſſi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec reſpect à ſa volonté ſainte,
Je crains Dieu, chèr Abner, & n'ai point d'autre crainte.
Cependant je rends grace au zèle officieux
Qui ſur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injuſtice en ſécrèt vous irrite,
Que vous avez encore le cœur Iſraëlite.
Le Ciel en ſoit béni. Mais ce ſécrèt courroux,
Cette oiſive vertu, vous en contentez-vous ?
La foi qui n'agit point, èſt-ce une foi ſincère ?
Huit ans déjà paſſés, une impie étrangère
Du ſceptre de David uſurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le ſang de nos rois,
Des enfants de ſon fils déteſtable homicide,
Et même contre Dieu lève ſon bras perfide.
Et vous, l'un des ſoutiens de ce tremblant etat,
Vous, nourri dans les camps du ſaint Roi Joſaphat,
Qui ſous ſon fils Joram commandiez nos armées,
Qui raſſurates ſeul nos Villes allarmées,
Lorſque d'Ocoſias le trépas imprévu
Diſperſa tout ſon camp à l'aſpect de Jéhu ;

Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche.
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche:
Du zèle de ma loi que sert de vous parer?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs & des génisses?
Le sang de vos Rois crie, & n'èst point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

Abner. Hé que puis-je au milieu de ce peuple abattu?
Benjamin èst sans force, & Juda sans vertu.
Le jour qui de leurs Rois vit éteindre la race,
Eteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'èst retiré de nous.
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
Et sa miséricorde à la fin s'èst lassée.
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains,
De merveilles sans nombre effrayer les humains.
L'Arche sainte èst muette & ne rend plus d'oracles.

Joad. Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi, toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeller le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours;
Des tyrans d'Israël, les célebres disgraces,
Et Dieu trouvé fidelle en toutes ses ménaces;
L'impie Achab détruit, & de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avoit usurpé;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée;
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du Ciel sur l'autel descendue;
Elie aux eléments parlant en souverain,
Les Cieux par lui fermés & devenus d'airain,

Et la terre trois ans ſans pluie & ſans roſée ;
Les morts ſe ranimant à la voix d'Eliſée ?
Reconnoiſſez, Abner, à ces traits éclatans,
Un Dieu, tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.
Il fait, quand il lui plaît, faire éclater ſa gloire,
Et ſon peuple èſt toujours préſent à ſa mémoire.

Abner. Mais où ſont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon ſon fils ?
Hélas ! nous eſpérions que de leur race heureuſe
Devoit ſortir de Rois une ſuite nombreuſe ;
Que ſur toute tribu, ſur toute nation,
L'un d'eux établiroit ſa domination,
Feroit ceſſer par-tout la diſcorde & la guèrre,
Et vérroit à ſes pieds tous les rois de la terre.

Joad. Aux promeſſes du Ciël pourquoi renoncez-vous ?

Abner. Ce Roi, fils de David, où le chercherons-nous ?
Le Ciël même peut-il réparer les rüines
De cet arbre ſeché juſques dans ſes racines ?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, ſortent-ils du tombeau ?
Ah ! ſi dans ſa fureur elle s'étoit trompée ;
Si du ſang de nos Rois quelque goute échappée——

Joad. Hé bien, que feriez vous ?

Abner. O jour heureux pour moi !
De quelle ardeur j'irois reconnoître mon Roi !
Doutez-vous qu'à ſes pieds nos tribus empreſſées——
Mais pourquoi me flatter de ces vaines penſées ?
Déplorable heritier de ces Rois triomphants,
Ocoſias reſtoit ſeul avec ſes enfants.
Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;
Vous avez vu les fils maſſacrés par la mère.

Joad. Je ne m'explique point. Mais quand l'aſtre du jour
Aura ſur l'horiſon fait le tiers de ſon tour,
Lorſque la troiſième heure aux prières rappelle,
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer, par d'importants bienfaits,
Que ſa parole èſt ſtable, & ne trompe jamais.
Allez, pour ce grand jour, il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

Abner. Quel ſera ce bienfait que je ne comprends pas?
L'illuſtre Joſabet porte vers vous ſes pas.
Je ſors, & vais me joindre à la troupe fidelle
Qu'attire de ce jour la pompe ſolemnelle.

SCENE II.

JOAD, JOSABET.

Joad. Les temps ſont accomplis, Princeſſe, il faut parler.
Et votre heureux larcin ne ſe peut plus celer.
Des ennemis de Dieu la coupable inſolence,
Abuſant contre lui de ce profond ſilence,
Accuſent trop longtems ſes promeſſes d'erreur.
Que dis-je? Le ſuccès animant leur fureur,
Juſques ſur notre autel, votre injuſte marâtre,
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune Roi, que vos mains ont ſauvé,
Sous l'aile du Seigneur, dans le temple élevé.
De nos princes Hébreux il aura le courage,
Et déjà ſon eſprit a devancé ſon âge.
Avant que ſon deſtin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui regnent les Rois.
Auſſi-tôt aſſemblant nos Lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.
Joſabet. Sait-il déjà ſon nom, & ſon noble deſtin?
Joad. Il ne répond encore qu'au nom d'Eliacin,
Et ſe croit quelque enfant rejetté par ſa mère,
A qui j'ai par pitié daigné ſervir de père.
Joſabet. Hélas! de quel péril je l'avois ſu tirer!
Dans quel péril encore èſt-il prêt de rentrer!
Joad. Quoi, déjà votre foi s'affoiblit & s'étonne?
Joſabet. A vos ſages conſeils, Seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le ſoin de ſon ſort.
Même de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis, j'evite ſa préſence,
De peur qu'en le voyant, quelque trouble indiſcrèt
Ne faſſe avec mes pleurs échapper mon ſécrèt.
Sur-tout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières
Conſacrer ces trois jours & ces trois nuits entiéres.

Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder ?
Abner, le brave Abner, viendra-t-il nous défendre ?
A-t-il, près de son Roi, fait serment de se rendre ?
Joad. Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encore si nous avons un Roi.
Josabet. Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?
Est-ce Obede, èst-ce Ammon que cet honneur regarde ?
De mon père sur eux les bienfaits répandus——
Joad. A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.
Josabet. Qui donc opposez vous contre ses satellites ?
Joad. Ne vous l'ai-je pas dit ? Nos prêtres, nos Lévites.
Josabet. Je sai que près de vous en sécrèt assemblé,
Par vos soins prévoyants leur nombre ést redoublé ;
Que plein d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solemnel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
Mais quelque noble ardeur dont ils puissent bruler,
Peuvent-ils de leur Roi venger seuls la quérelle ?
Pour un si grand ouvrage èst-ce assez de leur zèle ?
Doutez-vous qu'Athalie au premier bruit semé
Qu'un fils d'Ocosias èst ici renfermé,
De ses fièrs étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le temple & n'en brise les portes ?
Vous suffira-t-il contr'eux vos ministres saints,
Qui levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir, & prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes ?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups——
Joad. Et comptez vous pour rien Dieu qui combat pour nous ?
Dieu qui d'orphelin protege l'innocence,
Et fait dans la foiblesse éclater sa puissance ;
Dieu, qui hait les tyrans, & qui dans Israël
Jura d'exterminer Achab & Jézabel ;
Dieu, qui frappant Joram, le mari de leur fille,
A jusques sur son fils poursuivi leur famille ;
Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,
Sur cette race impie èst toujours étendu.
Josabet. Et c'èst sur tous ces Rois sa justice sévère
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.

Qui ſait ſi cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux, en naiſſant, ne fut pas condamné?
Si Dieu, le ſéparant d'une odieuſe race,
En faveur de David voudra lui faire grace?
Hélas, l'état horrible où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon eſprit!
De princes égorgés la chambre étoit remplie.
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ſes barbares ſoldats,
Et pourſuivoit le cours de ſes aſſaſſinats.
Joas, laiſſé pour mort, frappa ſoudain ma vûe.
Je me figure encore ſa nourrice éperdue,
Qui devant les boureaux s'étoit jettée en vain,
Et foible le tenoit renverſé ſur ſon ſein.
Je le pris tout ſanglant. En baignant ſon viſage,
Mes pleurs du ſentiment lui rendirent l'uſage;
Et ſoit frayeur encore, ou pour me careſſer,
De ſes bras innocents je me ſentis preſſer.
Grand Dieu, que mon amour ne lui ſoit point funeſte!
Du fidelle David c'èſt le précieux reſte.
Nourri dans ta maiſon en l'amour de ta loi,
Il ne connoit encore d'autre pére que toi.
Sur le point d'attaquer une Reine homicide,
A l'aſpect du péril ſi ma foi s'intimide,
Si la chair & le ſang ſe troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui;
Conſerve l'héritier de tes ſaintes promeſſes,
Et ne punis que moi de toutes mes foibleſſes.

Joad. Vos larmes, Joſabet, n'ont rien de criminel:
Mais Dieu veut qu'on eſpère en ſon ſoin paternel,
Il ne recherche point, aveugle en colère,
Sur le fils qui le craint, l'impiété du père.
Tout ce qui reſte encore de fidelles Hébreux,
Lui viendront aujourd'hui renouveller leurs vœux.
Autant que de David la race èſt reſpectée,
Autant de Jézabel la fille èſt déteſtée.
Joas les touchera par ſa noble pudeur,
Où ſemble de ſon ſang reluire la ſplendeur.
Et Dieu, par ſa voix même appuyant notre exémple,
De plus près à leur cœur parlera dans ſon temple.
Deux infidelles Rois tour-à-tour l'ont bravé.
Il faut que ſur le trône un Roi ſoit élevé,

Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres,
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau.
Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race,
Il doit de David abandonner la trace ;
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a seché.
Mais si ce même enfant à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis.
Livre en mes foibles mains ses puissants ennemis.
Confonds dans ses conseils une Reine cruelle.
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan & sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence & d'erreur,
De la chute des Rois funeste avant-coureur.
L'heure me presse. Adieu. Des plus saintes familles
Votre fils & sa sœur vous amenent les filles.

SCENE III.

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, *Le Chœur.*

Josabet. Chèr Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas.
De votre auguste père accompagnez les pas.
O filles de Lévi, troupe jeune & fidelle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zèle,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfants, ma seule joie en mes longs déplaisirs ;
Ces festons dans vos mains, & ces fleurs sur vos têtes,
Autrefois convenoient à nos pompeuses fêtes.
Mais, hélas ! en ce temps d'opprobre & de douleurs,
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs ?
J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée,
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

SCENE

SCENE IV.

Le CHOEUR.

TOUT *le* CHOEUR.

Tout l'univers èſt plein de ſa magnificence,
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.
Son empire a des temps précédé la naiſſance.
Chantons, publions ſes bienfaits.

UNE VOIX *ſeule*.

En vain l'injuſte violence
Au peuple qui le loue, imposeroit ſilence.
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour ſa gloire & ſa puiſſance.
Tout l'univers èſt plein de ſa magnificence.
Chantons, publions ſes bienfaits.

TOUT *le* CHOEUR *répete*.

Tout l'univers èſt plein de ſa magnificence.
Chantons, publions ſes bienfaits.

UNE VOIX *ſeule*.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.
Il fait naître & meurir les fruits.
Il leur diſpenſe avec méſure,
Et la chaleur des jours et la fraicheur des nuits.
Le champ qui les reçut, les rend avec uſure.

UNE AUTRE.

Il commande au ſoleil d'animer la nature ;
Et la lumiére èſt un don de ſes mains.
Mais ſa loi ſainte, ſa loi pure,
Eſt le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinai, conſerve la mémoire
De ce jour à jamais auguſte & renommé,
Quand ſur ton ſommet enflammé
Dans un nuage épais le Seigneur renfermé,
Fit luire aux yeux mortels un rayon de ſa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux & ces éclairs ;
Ces torrents de fumée, & ce bruit dans les airs,
Ces trompettes & ce tonnèrre ?
Venoit-il renverſer l'ordre des éléments ?
Sur ſes antiques fondements,
Venoit-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE.

Il venoit révéler aux enfants des Hébreux
De ces préceptes ſaints la lumière immortelle.
Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT *le* CHOEUR.

O divine, ô charmante loi !
O juſtice ! ô bonté ſuprême !
Que de raiſons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu ſon amour & ſa foi !

UNE VOIX *ſeule.*

D'un joug cruel il ſauva nos ayeux ;
Les nourrit au deſert d'un pain délicieux.
Il nous donne ſes loix, ô bonté ſuprême !
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

Le CHOEUR.

O juſtice ! ô bonté ſuprême !

La MEME VOIX.

Des mèrs pour eux il entr'ouvrit les eaux ;
D'un aride rocher fit ſortir des ruiſſeaux.
Il nous donne ſes loix, ô bonté ſuprême !
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

Le CHOEUR.

O divine, ô charmante loi !
Que de raiſons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu ſon amour & ſa foi !

UNE AUTRE VOIX *ſeule.*

Vous, qui ne connoiſſez qu'une crainte ſervile,
Ingrats, un Dieu ſi bon ne peut-il vous charmer ?
Eſt-il donc à vos cœurs, èſt-il ſi difficile
Et ſi pénible de l'aimer ?
L'eſclave craint le tyran qui l'outrage.
Mais des enfants l'amour èſt le partage.

TOUT *le* CHOEUR.

O divine, ô charmante loi !
Que de raiſons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu ſon amour & ſa foi !

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOSABET, SALOMITH, *Le* CHOEUR.

Josabet. Mes filles, c'èst assez, suspendez vos cantiques.
Il èst temps de nous joindre aux prières publiques.
Voici notre heure. Allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paroître à notre tour.

SCENE II.

ZACHARIE, JOSABET, SALOMITH, *Le* CHOEUR.

Josabet. Mais que vois-je! mon fils, quel sujèt vous ramene?
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine?
Zacharie. O ma mère!
Josabet. Hé bien, quoi!
Zacharie. Le temple èst profané.
Josabet. Comment!
Zacharie. Et du Seigneur l'autel abandonné.
Josabet. Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.
Zacharie. Déjà, selon la loi, le grand-prêtre mon père
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains
De la moisson nouvelle offert les premièrs pains,
Lui présentoit encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes.
Debout à ses cotés, le jeune Eliacin,
Comme moi, le servoit en long habit de lin;
Et cependant, du sang de la chair immolée,
Les prêtres arrosoient l'autel & l'assemblée,
Un bruit confus s'éleve, & du peuple surpris
Détourne tout-à-coup les yeux & les esprits.
Une femme——Peut-on la nommer sans blasphéme?
Une femme——C'étoit Athalie elle-même.
Josabet. Cièl!
Zacharie. Dans un des parvis aux hommes réservé
Cette femme superbe entre le front levé,

t se préparoit même à passer les limites
e l'enceinte sacrée ouverte aux seuls Lévites.
e peuple s'épouvante & fuit de toutes parts.
on père——Ah! quel courroux animoit ses regards!
oïse à Pharaon parut moins formidable.
eine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
'où te bannit ton sexe & ton impiété,
iens-tu du Dieu vivant braver la majesté?
a Reine alors sur lui jettant un œil farouche,
our blasphemer, sans doute, ouvroit déjà la bouche.
'ignore si de Dieu l'Ange se dévoilant,
st venu lui montrer un glaive étincelant.
ais sa langue en sa bouche à l'instant s'èst glacée,
t toute son audace a paru terrassée.
es yeux comme effrayés n'ôsoient se détourner.
ur-tout Eliacin paroissoit l'étonner.

Josabet. Quoi donc! Eliacin a paru devant elle?

Zacharie. Nous regardions tous deux cette Reine cruelle,
t d'une égale horreur nos cœurs étoient frappés.
ais les prêtres bientôt nous ont enveloppés.
n nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
t venois vous conter ce désordre funeste.

Josabet. Ah! de nos bras sans doute elle vient l'arracher;
'èst lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
eut-être en ce moment l'objèt de tant de larmes——
ouviens-toi de David, Dieu, qui vois mes allarmes.

Salomith. Quel èst-il cet objèt des pleurs que vous versez?

Zacharie. Les jours d'Eliacin seroient-ils ménacés?

Salomith. Auroit-il de la Reine attiré la colère?

Zacharie. Que craint-on d'un enfant sans support, & sans père?

Josabet. Ah, la voici! Sortons. Il la faut éviter.

SCENE III.

ATHALIE, AGAR, ABNER, *suite d'Athalie.*

Agar. Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter?

Ici

Ici tous les objèts vous blessent, vous irritent.
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent.
Fuyez tout ce tumulte, & dans votre palais,
A vos sens agités venez rendre la paix.

Athalie. Non, je ne puis, tu vois mon trouble, & ma foiblesse.
Va dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse.
Heureuse, si je puis trouver par son sécours
Cette paix que je cherche & qui me fuit toujours!

(*Elle s'assied.*)

SCENE IV.

ATHALIE, ABNER, *suite d'Athalie.*

Abner. Madame, pardonnez si j'ôse le défendre.
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons tel èst l'ordre éternel.
Lui-même il nous traça son temple & son autel,
Aux seuls enfants d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux Levites marqua leurs places & leurs offices,
Et sur-tout défendit à leur postérité
Avec tout autre Dieu toute société.
Hé quoi? Vous de nos Rois & la femme & la mère
Etes-vous à ce point parmi nous étrangère?
Ignorez-vous nos loix? Et faut-il qu'aujourd'hui—
Voici votre Mathan, je vous laisse avec lui.

Athalie. Votre présence, Abner, èst ici necessaire.
Laissons-là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions,
Qui ferment votre temple aux autres nations.
Un sujèt plus pressant excite mes allarmes.
Je sais que, dès l'enfance, élevé dans les armes,
Abner a le cœur noble, & qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses Rois.
Demeurez.

SCENE V.

MATHAN, ATHALIE, ABNER, *suite d'Athalie.*

Mathan. Grande Reine, èst-ce ici votre place?
Quel trouble vous agite, & quel effroi vous glace?

Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?
De ce temple profane ôsez-vous approcher ?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive ——

Athalie. Prêtez-moi l'un & l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeller le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
e ne prends point pour juge un peuple téméraire.
Quoique son insolence ait ôsé publier,
Le Ciel même a pris soin de me justifier.
ur d'éclatants succès ma puissance établie,
A fait jusqu'aux deux mèrs respecter Athalie.
Par moi Jérusalem goûte un calme profond ;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin par d'éternels ravages,
omme au temps de vos Rois, désoler ses rivages.
Le Syrien me traite & de reine & de sœur.
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fièr Jéhu, tremble dans Samarie.
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
jouissois en paix du fruit de ma sagesse.
Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,
e mes prospérités interrompre le cours.
n songe (me devrois-je inquiéter d'un songe ?)
ntretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
l'évite par-tout, par-tout il me poursuit.
C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit,
a mère Jézabel devant moi s'èst montrée,
mme au jour de sa mort, pompeusement parée.
s malheurs n'avoient point abattu sa fierté.
ême elle avoit encore cet éclat emprunté,
nt elle eut soin de peindre & d'orner son visage,
ur réparer des ans l'irréparable outrage.
emble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi.
cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
te plains de tomber dans ses mains redoutables,
a fille. En achevant ces mots épouvantables,

Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
Et moi je lui tendois les mains pour l'embrasser.
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mêlange,
D'os & de chair meurtris, & trainé dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, & des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputoient entre eux.

Abner. Grand Dieu !

Athalie. Dans ce désordre, à mes yeux se prése[nte]
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hebreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus.
Mais, lorsque revenant de mon trouble funeste,
J'admirois sa douceur, son air noble & modeste,
J'ai senti tout-à-coup un homicide acier,
Que le traitre en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objèts divers le bizarre assemblage,
Peut-être du hazard vous paroit un ouvrage.
Moi-même quelque-temps honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon âme possédée,
A deux fois en dormant revu la même idée.
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer,
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie,
J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos aux pieds de ses autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussé,
Et d'appaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée.
J'ai cru que des présents calmeroient son courroux ;
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendroit plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma foiblesse.
J'entre. Le peuple fuit. Le sacrifice cesse.
Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parloit, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu. Son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, & tous ses traits enfin.
C'est lui-même. Il marchoit à côté du grand-prêtre.
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparoitre,

oilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
t fur quoi j'ai voulu tous deux vous confulter.
ue préfage, Mathan, ce prodige incroyable ?
Mathan. Ce fonge, & ce rapport, tout me femble effroyable.
Athalie. Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu.
uel èft-il ? De quel fang ? Et de quelle tribu ?
Abner. Deux enfants à l'autel prétoient leur miniftère.
'un èft fils de Joad, Jofabet èft fa mère.
'autre m'èft inconnu.
Mathan. Pourquoi délibérer ?
e tous les deux, Madame, il fe faut affûrer.
ous favez pour Joad mes égards, mes méfures ;
ue je ne cherche point à venger mes injures,
ue la feule équité regne en tous mes avis.
ais lui-même après tout, fût-ce fon propre fils,
oudroit-il un moment laiffer vivre un coupable ?
Abner. De quel crime un enfant peut-il être capable ?
Mathan. Le Cièl nous le fait voir un poignard à la main.
e Cièl èft jufte & fage, & ne fait rien en vain.
ue cherchez-vous de plus ?
Abner. Mais fur la foi d'un fonge,
ans le fang d'un enfant voulez-vous qu'on fe plonge ?
ous ne favez encore de quel père il èft né,
uel il èft.
Mathan. On le craint, tout èft examiné.
d'illuftres parents s'il doit fon origine,
a fplendeur de fon fort doit hâter fa ruine.
ans le vulgaire obfcur fi le fort l'a placé,
u'importe qu'au hazard un fang vil foit verfé ?
ft-ce aux Rois à garder cette lente juftice ?
eur fûreté fouvent dépend d'un prompt fupplice.
'allons point les gêner d'un foin embarraffant.
ès qu'on leur èft fufpect, on n'èft plus innocent.
Abner. Hé quoi, Mathan ? D'un prêtre èft-ce là le langage.
oi nourri dans la guèrre, aux horreurs du carnage,
es vengeances des Rois miniftre rigoureux.
'èft moi qui prête ici ma voix aux malheureux.

Et vous, qui leur devez des entrailles de père ;
Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment.
Le sang à votre gré coule trop lentement ?
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame. Quel èst donc ce grand sujèt de crainte ?
Un songe, un foible enfant que votre œil prévenu,
Peut-être, sans raison, croit avoir reconnu.
Athalie. Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée.
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien, il faut revoir cet enfant de plus près ;
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paroître en ma présence.
Abner. Je crains——
Athalie. Manqueroit-on pour moi de complaisance ?
De ce refus bizarre où seroient les raisons ?
Il pourroit me jetter en d'étranges soupçons ?
Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amene.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sais, sur ma conduite & contre ma puissance,
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.
Ils vivent cependant, & leur temple èst debout.
Mais je sens que bientôt ma douceur èst à bout.
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.

SCENE VI.

ATHALIE, MATHAN, *suite d'Athalie.*

Mathan. Enfin je puis parler en liberté.
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans le temple s'élève,
Reine. N'attendez pas que le nuage crève.
Abner chez le grand-prètre a devancé le jour.
Pour le sang de ses Rois vous savez son amour.
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place,
Substituer l'enfant dont le Cièl vous menace,

Soit son fils, soit quelqu'autre——

Athalie. Oui, vous m'ouvrez les yeux.

Je commence à voir clair dans cet avis des Cieux.
Mais je veux de mon doute être débarrassée.
Un enfant èst peu propre à trahir sa pensée.
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
Laissez-moi, chèr Mathan, le voir, l'interroger.
Vous cependant, allez; &, sans jetter d'allarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCENE VII.

Joas, Josabet, Athalie, Zacharie, Abner, Salomith, Deux Levites, *le* Choeur, *suite d'Athalie.*

Josabet, (aux deux Lévites.) O vous, sur ces enfants si chèrs, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

Abner, (à Josabet.) Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

Athalie. O Ciël! plus j'examine, & plus je le regarde!
C'èst lui! D'horreur encore tous mes sens sont saisis.

(Montrant Joas.)

Epouse de Joad, èst-ce là votre fils?

Josabet. Qui? Lui, Madame?

Athalie. Lui.

Josabet. Je ne suis point sa mère.
Voilà mon fils. *(Montrant Zacharie.)*

Athalie, (à Joas.) Et vous, quel èst donc votre père?
Jeune enfant, répondez.

Josabet. Le Ciël jusqu'aujourd'hui——

Athalie, (à Josabet.) Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'èst à lui de parler.

Josabet. Dans un âge si tendre,
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

Athalie. Cet âge èst innocent. Son ingénuité
N'altère point encore la simple vérité.
Laissez le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

Josabet, (bas à part.) Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche.

Athalie. Comment vous nommez-vous ?
Joas. J'ai nom Eliacin.
Athalie. Votre père ?
Joas. Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jetté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connoissance.
Athalie. Vous êtes sans parents ?
Joas. Ils m'ont abandonné.
Athalie. Comment ? Et depuis quand ?
Joas. Depuis que je suis né.
Athalie. Ne sait-on pas au moins quel pays èst le vôtre ?
Joas. Ce temple èst mon pays, je n'en connois point d'autre.
Athalie. Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?
Joas. Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.
Athalie. Qui vous mit dans ce temple ?
Joas. Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, & qu'on n'a point revue.
Athalie. Mais de vos premièrs ans quelles mains ont pris soin ?
Joas. Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, & d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offèrts sur son autel.
Athalie. Quel prodige nouveau me trouble, & m'embarrasse.
La douceur de sa voix, son enfance, sa grace,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder——Je serois sensible à la pitié !
Abner. Madame, voilà donc cet ennemi terrible.
De vos songes menteurs l'imposture èst visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal qui vous fesoit trembler.
Athalie, (à Joas & à Josabet.) Vous sortez ?
Josabet. Vous avez entendu sa fortune.
Sa présence à la fin pourroit être importune.
Athalie. Non. Revenez. Quel èst tous les jours votre emploi ?
Joas. J'adore le Seigneur. On m'explique sa loi.

ns son livre divin on m'apprend à la lire,
déjà de ma main je commence à l'écrire.
Athalie. Que vous dit cette loi ?
Joas. Que Dieu veut être aimé ;
u'il venge tôt ou tard son saint nom blasphêmé.
u'il èst le défenseur de l'orphelin timide ;
u'il résiste au superbe, & punit l'homicide.
Athalie. J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
quoi s'occupe-t-il ?
Joas. Il loue, il bénit Dieu.
Athalie. Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?
Joas. Tout profane exercice èst banni de son temple.
Athalie. Quels sont donc vos plaisirs ?
Joas. Quelquefois à l'autel
présente au grand-prêtre ou l'encens, ou le sel.
ntends chanter de Dieu les grandeurs infinies.
vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.
Athalie. Hé quoi, vous n'avez point de passe-temps plus doux ?
plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
nez dans mon palais, vous y vérrez ma gloire.
Joas. Moi des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire !
Athalie. Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.
Joas. Vous ne le priez point.
Athalie. Vous pourrez le prier.
Joas. Je vérrois cependant en invoquer un autre.
Athalie. J'ai mon Dieu que je sers. Vous servirez le votre.
 sont deux puissants Dieux.
Joas. Il faut craindre le mien;
ui seul èst Dieu, Madame, & le vôtre n'èst rien.
Athalie. Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.
Joas. Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.
Athalie. Ces méchants, qui sont-ils ?
Josabet. Hé, Madame ! excusez
n enfant——
Athalie, (*à Josabet.*) J'aime à voir comme vous l'instruisez.
En-

Enfin, Eliacin, vous avez ſu me plaire.
Vous n'êtes point, ſans doute, un enfant ordinaire.
Vous voyez, je ſuis Reine, & n'ai point d'héritier.
Laiſſez-là cet habit, quittez ce vil métier.
Je veux vous faire part de toutes mes richeſſes.
Eſſayez dès ce jour l'effet de mes promeſſes.
A ma table, par-tout, à mes côtés aſſis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

Joas. Comme votre fils ?

Athalie. Oui. Vous vous taiſez ?

Joas. Quel père
Je quitterois ! Et pour——

Athalie. Hé bien ?

Joas. Pour quelle mère ?

Athalie, (*à Joſabet.*) Sa mémoire eſt fidelle ; &, dans tout ce qu'il dit,
De vous & de Joad je reconnois l'eſprit.
Voilà comme infectant cette ſimple jeuneſſe,
Vous employez tous deux le calme où je vous laiſſe.
Vous cultivez déjà leur haine & leur fureur.
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

Joſabet. Peut-on de nos malheurs leur dérober l'hiſtoire ?
Tout l'univers le ſait. Vous-même en faites gloire.

Athalie. Oui, ma juſte fureur, & j'en fais vanité,
A vengé mes parents ſur ma poſtérité.
J'aurois vu maſſacrer & mon père & mon frère,
Du haut de ſon palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois,
(Quel ſpectacle d'horreur !) quatre-vingt fils de Rois ?
Et pourquoi ? Pour venger je ne ſais quels prophètes,
Dont elle avoit puni les fureurs indiſcrettes.
Et moi, Reine ſans cœur, fille ſans amitié,
Eſclave d'une lâche & frivole pitié,
Je n'aurois pas, du moins, à cette aveugle rage,
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage ;
Et de votre David traité tous les neveux,
Comme on traitoit d'Achab les reſtes malheureux ?
Où ſerois-je aujourd'hui, ſi domptant ma foibleſſe,
Je n'euſſe d'une mère étouffé la tendreſſe ;
Si de mon propre ſang ma main verſant des flots,
N'eût, par ce coup hardi, réprimé vos complots ?

Enfin

Enfin, de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance.
David m'èst en horreur ; & les fils de ce Roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

Josabet. Tout vous a réussi. Que Dieu voie, & nous juge.

Athalie. Ce Dieu, depuis longtems, votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions !
Qu'il vous donne ce Roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre éspoir, votre attente——
Mais nous nous revérrons. Adieu, je sors contente.
J'ai voulu voir, j'ai vu.

Abner, (*à Josabet.*) Je vous l'avois promis ;
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

SCENE VIII.

JOAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, LEVITES, *le* CHOEUR.

Josabet, (*à Joad.*) Avez-vous entendu cette superbe Reine,
Seigneur ?

Joad. J'entendois, & plaignois votre peine:
es Lévites & moi prêts à vous sécourir,
ous étions avec vous resolus de périr.
(*à Joas en l'embrassant.*)
ue Dieu veille sur vous, enfant, dont le courage
ent de rendre à son nom ce noble témoignage.
reconnois, Abner, ce service important.
uvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
nous, dont cette femme impie & meurtrière,
souillé les regards & troublé la prière,
ntrons, & qu'un sang pur par mes mains épanché,
ve jusques aux marbres où ses pas ont touché.

SCENE IX.

Le CHOEUR.

UNE *des* FILLES *du* CHOEUR.

Quel aſtre à nos yeux vient de luire ?
Quel ſera quelque jour cet enfant marveilleux ?
Il brave le faſte orgueilleux,
Et ne ſe laiſſe point ſéduire
A tous ſes attraits périlleux.

UNE AUTRE.

Pendant que du Dieu d'Athalie
Chacun court encenſer l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui ſeul èſt éternel,
Et parle comme un autre Elie,
Devant cette autre Jézabel.

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naiſſance ſécrètte,
Chèr enfant ? Es-tu fils de quelque ſaint prophète ?

UNE AUTRE.

Ainſi l'on vit l'aimable Samuël
Croître à l'ombre du tabernacle.
Il devint des Hébreux l'eſpérance & l'oracle.
Puiſſes-tu, comme lui, conſoler Iſraël !

UNE AUTRE *chante*.

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend ſa voix,
Et que ce Dieu daigne inſtruire lui-même !
Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux
Il èſt orné dès ſa naiſſance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point ſon innocence.

TOUT *le* CHOEUR.

Heureuſe, heureuſe l'enfance
Que le Seigneur inſtruit & prend ſous ſa défenſe !

La MEME VOIX *ſeule*.

Tel en un ſécrèt vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'Aquilon,
Une jeune Lys, l'amour de la nature.

Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux
Il èst orné dès sa naissance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT *le* CHOEUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses loix !

UNE VOIX *seule*.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains !
Qu'une âme qui te cherche, & veut être innocente,
Trouve d'obstacles à ses desseins !
Que d'ennemis lui font la guerre !
Où se peuvent cacher tes saints ?
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, & sa chère cité,
Mont fameux, que Dieu même a longtems habité,
Comment as-tu du Cièl attiré la colère ?
Sion, chèr Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas ! au trône de tes Rois?

TOUT *le* CHOEUR.

Sion, chèr Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas ! au trône de tes Rois ?

La MEME VOIX *continue*.

Au lieu des cantiques charmants,
Où David t'exprimoit ses saints ravissements,
Et bénissoit son Dieu, son Seigneur & son Père ;
Sion, chèr Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le Dieu de l'impie étrangère,
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes Rois ?

UNE VOIX *seule*.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever ?
Jusques dans ton saint temple ils viennent te braver.
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever !

UNE

UNE AUTRE.

Que vous ſert, diſent-ils, cette vertu ſauvage ?
De tant de plaiſirs ſi doux
Pourquoi fuyez-vous l'uſage ?
Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie,
De fleurs en fleurs, de plaiſirs en plaiſirs
Promenons nos déſirs ;
Sur l'avenir, inſenſé qui ſe fie.
De nos ans paſſagers le nombre èſt incertain ;
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie ;
Qui ſait ſi nous ſerons demain ?

TOUT *le* CHOEUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu ! qu'ils frémiſſent de crainte
Ces malheureux, qui de ta cité ſainte
Ne vérront point l'éternelle ſplendeur.
C'èſt à nous de chanter, nous, à qui tu révèles
Tes clartés immortelles,
C'èſt à nous de chanter tes dons & ta grandeur.

UNE VOIX *ſeule*.

De tous ces vains plaiſirs où leur âme ſe plonge,
Que leur reſtera-t-il ? Ce qui reſte d'un ſonge
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil, (ô rèveil plein d'horreur !)
Pendant que le pauvre à la table
Goutera de ta paix la douceur ineffable ;
Ils boiront dans la coupe affreuſe, inépuiſable,
Que tu preſenteras au jour de ta fureur
A toute la race coupable.

TOUT *le* CHOEUR.

O réveil plein d'horreur !
O ſonge peu durable !
O dangereuſe erreur !

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MATHAN, NABAL, *Le* CHOEUR.

Mathan. Jeunes filles, allez. Qu'on diſe à Joſabet
Que Mathan veut ici lui parler en ſécrèt.

Une des Filles du Chœur. Mathan ! ô Dieu du Ciel, puiſſes-tu le confondre !

Nabal. Hé quoi, tout ſe diſperſe & fuit ſans vous répondre ?

Mathan. Approchons.

SCENE II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

Zacharie. Temeraire, où voulez-vous paſſer ?
Au délà de ce lieu gardez-vous d'avancer.
C'eſt des miniſtres ſaints la demeure ſacrée.
Les loix à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous ? Mon père, en ce jour ſolemnel,
De l'idolâtre impur fuit l'aſpect criminel.
Et devant le Seigneur maintenant proſternée,
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

Mathan. Mon fils, nous attendrons, ceſſez de vous troubler.
C'eſt votre illuſtre mère à qui je veux parler.
Je viens ici chargé d'un ordre de la Reine.

SCENE III.

MATHAN, NABAL.

Nabal. Leurs enfants ont déjà leur audace hautaine.
Mais que veut Athalie en cette occaſion ?
D'où naît dans ſes conſeils cette confuſion ?
Par l'inſolent Joad ce matin offenſée,
Et d'un enfant fatal en ſonge menacée,
Elle alloit immoler Joad à ſon courroux,
Et dans ce temple enfin placer Baal & vous.
Vous m'en aviez déjà confié votre joie,
Et j'eſpérois ma part d'une ſi riche proie.
Qui fait changer ainſi ſes vœux irréſolus ?

Mathan. Ami, depuis deux jours, je ne la connois plus.
Ce n'eſt plus cette reine éclairée, intrépide,
Elevée au-deſſus de ſon ſexe timide,
Qui d'abord accabloit ſes ennemis ſurpris,
Et d'un inſtant perdu connoiſſoit tout le prix.

La peur d'un vain remords trouble cette grande âme ;
Elle flotte, ellè hésite, en un mot, elle èst femme.
J'avois tantôt rempli d'amertume & de fiel
Son cœur déjà saisi des menaces du Cièl.
Elle-même à mes soins confiant sa vengeance,
M'avoit dit d'assembler sa garde en diligence.
Mais, soit que cet enfant devant elle amené,
De ses parents, dit-on, rebut infortuné,
Eût d'un songe effrayant diminué l'allarme,
Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sai quel charme,
J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
Et déjà remettant sa vengeance à demain.
Tous ses projèts sembloient l'un l'autre se détruire.
Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
Ai-je dit. On commence à vanter ses ayeux.
Joad de temps en temps le montre aux factieux.
Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
Et d'oracles menteurs s'appuye, & s'autorise.
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eût un effet si prompt.
Est-ce à moi de languir dans cette incertitude ?
Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt.
Les feux vont s'allumer, & le fèr èst tout prêt.
Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
Si je n'ai de leur foi cet enfant pour ôtage.

Nabal. Hé bien, pour un enfant qu'ils ne connoissent pas,
Que le hazard peut-être a jetté dans leurs bras,
Voudront-ils que leur temple enséveli sous l'herbe——

Mathan. Ah ! de tous les mortels connois le plus superbe.
Plutôt que dans mes mains Joad soit livré,
Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
Tu lui vèrras subir la mort la plus terrible.
D'ailleurs pour cet enfant leur attache èst visible.
Si j'ai bien de la Reine entendu le récit,
Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.
Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste.
Ils le refuseront. Je prends sur moi le reste.
Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux,
Et la flamme & le fèr vont délivrer mes yeux.

Nabal. Qui peut vous inſpirer une haine ſi forte ?
Eſt-ce que de Baal le zele vous tranſporte ?
Pour moi, vous le ſavez, deſcendu d'Iſmaël,
Je ne ſers ni Baal, ni le Dieu d'Iſraël.
Mathan. Ami, peux-tu penſer que d'un zèle frivole,
Je me laiſſe aveugler pour une vaine idôle,
Pour un fragile bois, que malgré ſon ſécours,
Les vers ſur ſon autel conſument tous les jours ?
Né miniſtre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le ſerviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la ſoif de commander,
Avec ſon joug étroit pouvoient s'accommoder.
Qu'eſt il beſoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad & de moi la fameuſe quérelle,
Quand j'oſai contre lui diſputer l'encenſoir,
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon déſeſpoir
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon âme à la cour s'attacha toute entière,
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
Je leur ſemai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs paſſions, rien ne me fut ſacré,
De méſure & de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudeſſe
De leur ſuperbe oreille offenſoit la moleſſe,
Autant je les charmois par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triſte vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue ſur-tout du ſang des miſérables.
Enfin, au Dieu nouveau qu'elle avoit introduit,
Par les mains d'Athalie un temple fut conſtruit.
Jéruſalem pleura de ſe voir profanée.
Des enfants de Lévi la troupe conſternée,
En pouſſa vers le Ciel des hurlements affreux.
Moi ſeul donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déſerteur de leur Roi, j'approuvai l'enterpriſe,
Et par-là de Baal méritai la prêtriſe.
Par-là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare, & marchai ſon égal,
Toutefois je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire,

Jette encore en mon âme un reſte de terreur.
Et c'èſt ce qui redouble & nourrit ma fureur.
Heureux ! ſi ſur ſon temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin ſa haine d'impuiſſance ;
Et parmi les débris, le ravage, & les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords.
Mais voici Joſabet.

SCENE IV.

JOSABET, MATHAN, NABAL.

Mathan. Envoyé par la Reine,
Pour rétablir le calme & diſſiper la haine ;
Princeſſe, en qui le Cièl mit un eſprit ſi doux,
Ne vous étonnez pas ſi je m'adreſſe à vous.
Un bruit, que j'ai pourtant ſoupçonné de menſonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçus en ſonge,
Sur Joad accuſé de dangereux complots,
Alloit de ſa colère attirer tous les flots.
Je ne veux point ici vous vanter mes ſervices.
De Joad contre moi je ſai les injuſtices.
Mais il faut à l'offenſe oppoſer les bienfaits.
Enfin, je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, ſolemniſez vos fêtes ſans ombrage.
De votre obéiſſance, elle ne veut qu'un gage.
C'èſt, pour l'en détourner, j'ai fait ce que j'ai pu,
Cet enfant ſans parents, qu'elle dit qu'elle a vu.
Joſabet. Eliacin ?
Mathan. J'en ai pour elle quelque honte.
D'un vain ſonge peut-être elle fait trop de conte ;
Mais vous vous déclarez ſes mortels ennemis,
Si cet enfant ſur l'heure en mes mains n'èſt remis.
La Reine impatiente attend votre réponſe.
Joſabet. Et voilà de ſa part la paix qu'on nous annonce !
Mathan. Pourriez-vous un moment douter de l'accepter ?
D'un peu de complaiſance èſt-ce trop l'acheter ?
Joſabet. J'admirois ſi Mathan, dépouillant l'artifice,
Avoit pu de ſon cœur ſurmonter l'injuſtice,
Eſt ſi de tant de maux le funeſte inventeur,
De quelque ombre de bien pouvoit être l'auteur.

Mathan. De quoi vous plaignez-vous ? Vient-on avec furie
rracher de vos bras votre fils Zacharie ?
uel èſt cet autre enfant ſi chèr à votre amour ?
e grand attachement me ſurprend à mon tour.
ſt-ce un tréſor pour vous ſi précieux, ſi rare ?
ſt-ce un libérateur que le Ciel vous prépare ?
ongez-y. Vos refus pourroient me confirmer
n bruit ſourd, que déjà l'on commence à ſemer.
Joſabet. Quel bruit ?
Mathan. Que cet enfant vient d'illuſtre origine,
'à quelque grand projèt votre époux le deſtine.
Joſabet. Et Mathan par ce bruit qui flatte ſa fureur—
Mathan. Princeſſe, c'èſt à vous à me tirer d'erreur.
ſai que du menſonge implacable ennemie,
ſabet livreroit même ſa propre vie,
'il falloit que ſa vie à ſa ſincérité,
oûtât le moindre mot contre la vérité.
u ſort de cet enfant on n'a donc nulle trace ?
e profonde nuit envelope ſa race ?
t vous même ignorez de quels parents iſſu,
e quelles mains Joad en ſes bras l'a reçu ?
rlez, je vous écoute, & ſuis prêt à vous croire.
u Dieu que vous ſervez, princeſſe, rendez gloire.
Joſabet. Méchant, c'èſt bien à vous d'ôſer ainſi nommer
n Dieu que votre bouche enſeigne à blaſphêmer.
vérité par vous peut-elle être atteſtée ;
us, malheureux, aſſis dans la chaire empeſtée
le menſonge regne & rèpand ſon poiſon ;
us, nourri dans la fourbe & dans la trahiſon ?

SCENE V.

JOAD, JOSABET, MATHAN, NABAL.

Joad. Où ſuis-je ! De Baal ne vois-je pas le prêtre ?
oi, fille de David, vous parlez à ce traitre ?
us ſouffrez qu'il vous parle ? Et vous ne craignez pas,
e du fond de l'abîme, entr'ouvert ſous ſes pas,
e ſorte à l'inſtant les feux qui vous embraſent,
qu'en tombant ſur lui, ces murs ne vous écraſent ?

Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?
Mathan. On reconnoît Joad à cette violence.
Toutefois il devroit montrer plus de prudence,
Respecter une Reine, & ne pas outrager
Celui, que de son ordre elle a daigné charger.
Joad. Hé bien, que nous fait-elle annoncer de sinistre?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre?
Mathan. J'ai fait à Josabet savoir sa volonté.
Joad. Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.
De toutes tes horreurs, va, comble la mésure.
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
Abiron, & Dathan, Doeg, Achitophel.
Les chiens, à qui son bras a livré Jésabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déjà sont à ta porte, & demandent leur proie.
Mathan (*troublé.*) Avant la fin du jour——on vérra qui de nous——
Doit——Mais sortons, Nabal.
Nabal. Où vous égarez-vous?
De vos sens étonnés, quel désordre s'empare?
Voilà votre chemin.

SCENE VI.

JOAD, JOSABET.

Josabet. L'orage se déclare.
Athalie en fureur demande Eliacin.
Déjà de sa naîssance & de votre dessein,
On commence, Seigneur, à percer le mystère.
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.
Joad. Au perfide Mathan qui l'auroit révélé?
Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé?
Josabet. J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.
Cependant, croyez-moi, Seigneur, le péril presse.
Réservons cet enfant pour un temps plus heureux.
Tandis que les méchants délibèrent entre eux.
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,
Une seconde fois souffrez que je le cache.
Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.
Faut-il le transporter aux plus affreux déserts?

Je suis prête. Je sais une sécrètte issue
Par où, sans qu'on le voie, & sans être apperçue,
De Cédron avec lui traversant le torrent
J'irai dans le desèrt, où jadis en pleurant,
Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,
David d'un fils rebelle évita la poursuite.
Je craindrai moins pour lui les lions & les ours ——
Mais pourquoi de Jéhu refuser le sécours ?
Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.
Fesons de ce trésor Jéhu dépositaire.
On peut dans ses etats le conduire aujourd'hui,
Et le chemin èst court qui mène jusqu'à lui.
Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable ;
De David à ses yeux le nom èst favorable.
Hélas! èst-il un Roi si dur & si cruel,
A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jésabel,
Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune ?
Sa cause à tous les Rois n'èst-elle pas commune ?

Joad. Quels timides conseils m'ôsez-vous suggérer?
En l'appui de Jehu pourriez-vous espérer ?

Josabet. Dieu défend-il tout soin & toute prévoyance ?
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance ?
A ses desseins sacrés employant les humains.
N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains ?

Joad. Jéhu qu'avoit choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits.
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix ;
Suit des Rois d'Israël les profanes exemples ;
Du vil Dieu de l'Egypte a conservé les temples
Jéhu sur les hauts lieux enfin ôsant offrir
Un témeraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a, pour servir sa cause, ni venger ses injures,
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
Non, non, c'èst à Dieu seul qu'il nous faut attacher.
Montrons Eliacin ; & loin de le cacher,
Que du bandeau royal sa tête soit ornée.
Je veux même avancer l'heure déterminée
Avant que de Mathan le complot soit formé.

SCENE VII.

JOAD, JOSABET, AZARIAS, *suivis du* Chœur *& de plusieurs* Levites.

Joad. Hé bien, Azarias, le temple èst-il fermé ;
Azarias. J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.
Joad. N'y reste-t-il que vous, & vos saintes cohortes?
Azarias. De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui. Tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau, qu'a dispersé la crainte ;
Et Dieu n'èst plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple èst échappé,
Une égale terreur ne l'avoit point frappé.
Joad. Peuple lâche, en effet, & né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul ! poursuivons notre ouvrage.
Mais, qui retient encore ces enfants parmi nous !
Une des Filles du Chœur. Hé ! pourrions-nous, Seigneur, nous séparer de vous ?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères ?
Vous avez près de nous nos pères & nos frères.
Une Autre. Hélas ! si pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel,
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes, du moins, il peut être invoqué.
Joad. Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfants, ô sagesse éternelle !
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?
Du tombeau quand tu veux tu sais nous rappeller.
Tu frappes, & guéris, tu perds, & ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments jurés au plus saint de leurs Rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?

C'est

C'èſt lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux s'ouvrent ;
Et les ſiècles obſcurs devant moi ſe dècouvrent.
Lévites, de vos ſons prêtez-moi les accords,
Et de ces mouvements ſécondez les tranſports.

Le Chœur chante au ſon de toute la ſymphonie des inſtruments.

Que du Seigneur la voix ſe faſſe entendre,
Et qu'à nos cœurs ſon oracle divin,
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Eſt au printems la fraicheur du matin.

Joad. Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur ſommeille.
Pécheurs, diſparoîſſez, le Seigneur ſe réveille.

Ici recommence la ſymphonie, & Joad auſſitôt reprend la parole.

Comment en un plomb vil l'or pur s'èſt-il changé ?
Quel èſt dans ce lieu ſaint ce pontife égorgé ?
Pleure, Jéruſalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuſe homicide.
De ſon amour pour toi ton Dieu s'èſt dépouillé.
Tout encens à ſes yeux èſt un encens ſouillé.
Où menez-vous ces enfants, & ces femmes ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités.
Ses prêtres ſon captifs, ſes rois ſont rejettés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ſes ſolemnités.
Temple renverſe-toi. Cedres jettez des flames.
Jéruſalem, objèt de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ;
Qui changera mes yeux en deux ſources de larmes
Pour pleurer ton malheur.

Azarias. O ſaint temple !
Joſabet. O David !
Le Chœur. Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en faveur tes antiques bontés.

La ſymphonie recommence encore ; & Joad, un moment après, l'interrompt.

Joad.

Joad.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés.
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem * renaît plus charmante, & plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces † enfants qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière.
Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés,
Les Rois des nations devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux! qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée.
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur.

Josabet. Hélas! d'où nous viendra cette insigne faveur,
Si les Rois de qui doit descendre ce Sauveur——

Joad. Préparez, Josabet, le riche diadême.
Que sur son front sacré David porta lui-même.
(Aux Levites)
Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances & d'épées,
Qui du sang Philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans & d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avoit protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

SCENE VIII.

SALOMITH, *le* CHOEUR.

SALOMITH.

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels!
Dieu tout-puissant sont-ce là les prémices,
Les parfums, & les sacrifices
Qu'on devoit en ce jour offrir sur tes autels?

* L'Eglise. † Les Gentiles.

UNE *des* FILLES *du* CHOEUR.

Quel ſpectacle à nos yeux timides !
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides,
Briller dans la maiſon de paix ?

UNE AUTRE.

D'où vient que, pour ſon Dieu, pleine d'indifférence,
Jérufalem ſe taît en ce preſſant danger ?
D'où vient, mes ſœurs, que pour nous protéger,
Le brave Abner au moins ne rompe pas le ſilence ?

SALOMITH.

Hélas ! dans une cour où l'on n'a d'autres loix
Que la force & la violence,
Où les honneurs & les emplois
Sont le prix d'une aveugle & baſſe obéiſſance,
Ma ſœur, pour la triſte innocence,
Qui voudroit élever ſa voix ?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce déſordre extrême,
Pour quoi prépare-t-on le ſacré diadême ?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler.
Mais ce qu'à ſon prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre,
S'arme-t-il pour nous défendre ?
S'arme-t-il pour nous accabler ?

TOUT *le* CHOEUR *chante.*

promeſſe ! ô ménace ! ô ténébreux myſtère !
Que de maux, que de biens ſont prédits tour à tour !
Comment peut-on avec tant de colère,
Accorder tant d'amour ?

UNE VOIX *ſeule.*

on ne ſera plus. Une flamme cruelle
Détruira tous ſes ornements.

UNE AUTRE VOIX.

ieu protége Sion. Elle a pour fondements
Sa parole éternelle.

La PREMIERE.

vois tout ſon éclat diſparoître à mes yeux.

La SECONDE.

vois de toutes parts ſa clarté répandue.

La PREMIERE.

ns un gouffre profond Sion èſt deſcendue.

La SECONDE.

Sion a ſon front dans les cieux.

La PREMIERE.

Quel triſte abaiſſement !

La SECONDE.

Quelle immortelle gloire !

La PREMIERE.

Que de cris de douleur !

La SECONDE.

Que de chants de victoire !

UNE TROISEME.

Ceſſons de nous troubler. Notre Dieu, quelque jour,
Dévoilera ce grand myſtère.

TOUTES TROIS.

Révérons ſa colère,
Eſpérons en ſon amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout ta volonté ſuprême,
Et ne ſe cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Eſt-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime ?

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JOAS, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, *un* Lévite, *le* Chœur.

Salomith. D'un pas majeſtueux, à côté de ma mère,
Le jeune Eliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes ſœurs, que portent-ils tous deux,
Quel eſt ce glaive enfin qui marche devant eux ?

Joſabet, (*à Zacharie.*) Mon fils, avec reſpect, poſez cette table
De notre ſainte loi le livre redoutable :
Et vous auſſi, poſez, aimable Eliacin,
Cet auguſte bandeau près du livre divin.

Lévite, il faut placer, Joad ainſi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de ſa couronne.

Joas. Princeſſe, quel èſt donc ce ſpectacle nouveau?
Pourquoi ce livre ſaint, ce glaive, ce bandeau?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans ſon temple,
D'un ſemblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

Joſabet. Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

Joas. Vous voulez eſſayer ce bandeau ſur mon front?
Ah, princeſſe! gardez d'en profaner la gloire.
Du Roi qui l'a porté reſpectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné——

Joſabet, (*lui eſſayant le diadême.*)
Laiſſez, mon fils, je fais ce qui m'èſt ordonné.

Joas. Mais j'entends les ſanglots ſortir de votre bouche?
rinceſſe, vous pleurez? Quelle pitié vous touche?
ſt-ce qu'en holocauſte aujourd'hui preſenté
dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Seigneur par ma mort appaiſer la colère?
élas! un fils n'a rien qui ne ſoit à ſon père.

Joſabet. Voici qui vous dira les volontés des Cieux.
craignez rien. Et nous, ſortons tous de ces lieux.

SCENE II.

JOAS, JOAD.

Joas, (*courant dans les bras du Grand Prêtre.*)
Mon père!

Joad. Hé bien, mon fils?

Joas. Qu'èſt ce donc qu'on prépare?

Joad. Il èſt juſte, mon fils, que je vous le déclare,
aut que vous ſoyez inſtruit, même avant tous,
grands deſſeins de Dieu ſur ſon peuple & ſur vous.
mez-vous d'un courage & d'une foi nouvelle.
ſt temps de montrer cette ardeur & ce zèle,
au fond de votre cœur mes ſoins ont cultivés,
de payer à Dieu ce que vous lui devez.
tez-vous cette noble & généreuſe envie?

Joas. Je me ſens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

Joad. On vous a lu ſouvent l'hiſtoire de nos Rois.
s ſouvient-il, mon fils, quelles étroites loix

Doit s'impofer un Roi digne du diadême ?
Joas. Un Roi fage, ainfi Dieu l'a prononcé lui-même,
Sur la richeffe & l'or ne mèt point fon appui,
Craint le Seigneur fon Dieu, fans ceffe a devant lui
Ses préceptes, fes loix, jugements févères,
Et d'injuftes fardeaux n'accable point fes frères.
Joad. Mais fur l'un de ces Rois s'il falloit vous regler
A qui choifiriez-vous, mon fils, de reffembler ?
Joas. David, pour le Seigneur plein d'un amour fidelle,
Me paroit des grands Rois le plus parfait modelle.
Joad. Ainfi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidelle Joram, l'impie Ocofias.
Joas. O mon père !
Joad. Achèvez, dites, que vous en femble.
Joas. Puiffe périr comme eux quiconque leur reffemble. (*Joad fe profterne à fes pieds.*)
Mon père, en quel état vous vois-je devant moi ?
Joad. Je vous rends le refpect, que je dois à mon Roi.
De votre ayeul David, Joas, rendez-vous digne.
Joas. Joas ! Moi ?
Joad, (*fe relevant.*) Vous faurez par quelle grace infigne,
D'une mère en fureur Dieu trompant le deffein,
Quand déjà fon poignard étoit dans votre fein,
Vous choifit, vous fauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de fa rage.
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfants de fon fils,
A vous faire périr fa cruauté s'attache,
Et vous pourfuit encore fous le nom qui vous cache.
Mais fous vos étendarts j'ai déjà fu ranger
Un peuple obéiffant & prompt à vous venger.
Entrez, généreux chefs des familles facrés,
Du miniftère faint tour à tour honorées.

SCE

SCENE III.

OAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL, *trois autres Chèfs des* LEVITES.

Joad. Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
rêtres, voilà le Roi que je vous ai promis.
Azarias. Quoi! c'èst Eliacin!
Ismael. Quoi! cet enfant aimable——
Joad. Est des Rois de Juda l'héritier véritable,
ernier né des enfants du triste Ocosias,
ourri, vous le savez, sous le nom de Joas.
e cette fleur si tendre & sitôt moissonnée,
out Judas comme vous, plaignant sa destinée,
vec ses frères morts le crut enveloppé.
u perfide couteau comme eux il fut frappé.
ais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
onserva dans son cœur la chaleur presque éteinte;
ermit que des boureaux trompant l'œil vigilant,
sabet dans son sein l'emportât tout sanglant;
t n'ayant de son vôl que moi seul pour complice,
ans le temple cacha l'enfant & la nourrice.
Joas. Hélas! de tant d'amour & de tant de bienfaits,
on père, quel moyen de m'acquitter jamais?
Joad. Gardez pour d'autres temps cette reconnoissance.
oilà donc votre Roi, votre unique espérance.
ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver.
inistres du Seigneur, c'èst à vous d'achever.
entôt de Jézabel la fille meurtrière,
struite que Joas voit encore la lumière,
ans l'horreur du tombeau viendra le replonger.
éjà sans le connoître, elle veut l'égorger.
êtres saints, c'èst à vous de prévenir sa rage.
faut finir des Juifs le honteux esclavage,
nger nos princes morts, relever votre loi,
faire aux deux tribus reconnoître leur Roi.
enterprise, sans doute, èst grande & périlleuse.
ttaque sur son trône une Reine orgueilleuse,
ui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux,
e hardis étrangers, d'infideles Hebreux.
ais ma force èst au Dieu, dont l'intérêt me guide.
ongez qu'en cet enfant tout Israël réside.

Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler.
Déjà trompant ses soins, j'ai su vous rassembler;
Elle nous croit ici sans armes, sans défense;
Couronnons, proclâmons Joas en diligence.
De là, du nouveau prince intrépides soldtas;
Marchons, en invoquant l'arbitre des combats;
Et réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusques dans son palais cherchons notre ennemie.
Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
Nous voyons avancer dans ce saint appareil,
Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple?
Un Roi, que Dieu lui-même a nourri dans son temple,
Le successeur d'Aaron de ses prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfants de Lévi,
Et dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au Seigneur par David consacrées,
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
Dans l'infidelle sang baignez-vous sans horreur.
Frappez & Tyriens, & même Israëlites,
Ne descendez-vous pas de ces fameux Lévites,
Qui, lorsqu'au Dieu du Nil le volage Israël,
Rendit dans le desèrt un culte criminel,
De leurs plus chèrs parents saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides;
Et par ce noble exploit, vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
Jurez donc, avant tout, sur cet auguste livre,
A ce Roi, que le Cièl vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre, & de mourir pour lui.

Azarias, (au bout de la table, ayant la main sur le livre saint.)

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères.
De ne pôser le fèr entre nos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, Grand Dieu, ta fureur vengeresse:
Qu'avec lui, ses enfants de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts, que tu ne connois plus.

Joad. Et vous, à cette loi, votre regle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidelle?

Joas. Pourrois-je à cette loi ne me pas conformer?
Joad. O mon fils, de ce nom j'ôse encore vous nommer,
uffrez cette tendresse, & pardonnez aux larmes,
ue m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
oin du trône nourri, de ce fatal honneur,
élas! vous ignorez le charme empoisonneur.
e l'absolu pouvoir vous ignorez l'yvresse,
des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
ien-tôt ils vous diront, que les plus saintes loix,
aitresses du vil peuple, obeissent aux Rois;
u'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même,
u'il doit immoler tout à sa grandeur suprême:
u'aux larmes, au travail le peuple èst condamné,
d'un sceptre de fèr veut étre gouverné;
ue s'il n'èst opprimé, tôt ou tard il opprime.
insi de piège en piège, & d'abîme en abîme,
orrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
vous feront enfin haïr la vérité,
ous peindront la vertu sous une affreuse image.
élas! ils ont des Rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce livre, & devant ces témoins,
ue Dieu sera toujours le prémier de vos soins.
ue sévère aux mechants, & des bons le refuge,
ntre le pauvre & vous, vous prendrez Dieu pour juge;
ous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,
omme eux vous futes pauvre, & comme eux orphelin.
Joas, (*au milieu de la table, ayant la main sur le livre saint.*)
promèts d'observer ce que la loi m'ordonne.
on Dieu, punissez-moi, si je vous abandonne.
Joad. Venez, de l'huile sainte il faut vous consacrer.
aroissez, Josabet, vous pouvez vous montrer.

SCENE IV.

as, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, *trois autres Chèfs des* LEVITES, *le* CHOEUR.

Josabet, (*embrassant Joas.*) O Roi, fils de David!
Joas. O mon unique mère?
nez, chèr Zacharie, embrasser votre frère.

Josabet, (*à Zacharie.*) Aux pieds de votre Roi, prosternez-vous, mon fils.

(*Zacharie se jette aux pieds de Joas.*)

Joad, (*pendant qu'ils s'embrassent.*) Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis !

Josabet, (*à Joas.*) Vous savez donc quel sang vous a donné la vie ?

Joas. Et je sais quelle main sans vous me l'eut ravie.

Josabet. De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer ?

Joas. Joas ne cessera jamais de vous aimer.

Le Chœur. Quoi, c'èst-là——

Josabet. C'èst Joas.

Joad. Ecoutons ce Lévite.

SCENE V.

JOAS, JOSABET, JOAD, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL, *trois autres Chèfs des* LEVITES, *un* LEVITE, le CHOEUR.

Un Levite. J'ignore contre Dieu quel projèt on médite.

Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts.
On voit luire des feux parmi des étendarts,
Et sans doute, Athalie assemble son armée.
Déjà même au sécours, toute voie èst férmée.
Déjà le sacré mont, où le temple èst bâti,
D'insolents Tyriens èst par-tout investi.
L'un d'eux en blasphêmant, vient de nous faire entendre,
Qu'Abner èst dans les fers, & ne peut nous défendre.

Josabet, (*à Joas.*) Chèr enfant, que le Cièl en vain m'avoit rendu,

Hélas ! pour vous sauver, j'ai fait ce que j'ai pu.
Dieu ne se souvient plus de David votre père.

Joad, (*à Josabet.*) Quoi ! Vous ne craignez pas d'attirer sa colère

Sur vous, & sur ce Roi si chèr à votre amour ?
Et quand Dieu de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudroit que de David la maison fût éteinte,
N'ê tes-vous pas ici sur la montagne sainte,

Où* le père des Juifs sur un fils innocent
Leva sans murmurer un bras obéissant,
Et mit sur un bucher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
Tout l'espoir de sa race en lui seule renfermé ?
Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde
Prenne tout le côté que l'orient regarde.
Vous le côté de l'ourse, & vous de l'occident.
Vous le midi. Qu'aucun par un zèle imprudent,
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit Lévite ;
Ne sorte avant le temps, & ne se précipite ;
Et que chacun enfin d'un même esprit poussé,
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
L'ennemi nous regarde en son aveugle rage
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
Et croit ne rencontrer que désordre & qu'effroi.
Qu'Azarias par-tout accompagne le Roi.
Venez, chèr rejetton d'une vaillante race, (*à Joas.*)
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace.
Venez du diadême à leurs yeux vous couvrir,
Et périssez du moins en Roi s'il faut périr.
Suivez-le, Josabet. Vous, donnez-moi ces armes.
(*à un Lévite.*)
Enfants, offrez à Dieu vos innocentes larmes.
(*Au Chœur.*)

SCENE VI.

SALOMITH, *le* CHOEUR.

Le CHOEUR *chante.*

Partez, enfants d'Aaron, partez.
Jamais plus illustre querelle,
De vos ayeux n'arma le zèle.
Partez, enfants d'Aaron, partez,
C'èst votre Roi, c'èst Dieu, pour qui vous combattez.

UNE VOIX *seule.*

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux ?
N'ès-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE

* ABRAHAM.

UNE AUTRE.

Où ſont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
Dans l'horreur qui nous environne,
N'entends-tu que la voix de nos iniquités?
N'ès tu plus le Dieu qui pardonne?

Le CHOEUR.

Où ſont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?

UNE VOIX *ſeule.*

C'èſt à toi que dans cette guèrre,
Les flèches des méchants prétendent s'addreſſer.
Feſons, diſent-ils, ceſſer,
Les fêtes de Dieu ſur la terre,
De ſon joug importun délivrons les mortels.
Maſſacrons tous ſes ſaints. Renverſons ſes autels.
Que de ſon nom, que de ſa gloire,
Il ne reſte plus de mémoire.
Que ni lui, ni ſon Chriſt ne regnent plus ſur nous.

Le CHOEUR.

Où ſont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juſte courroux?
N'ès-tu plus le Dieu jaloux?
N'ès-tu plus le Dieu des vengeances?

UNE VOIX *ſeule.*

Triſte reſte de nos rois,
Chère & dernière fleur d'une tige ſi belle,
Hélas! ſous le coûteau d'une mère cruelle,
Te vérrons-nous tomber une ſeconde fois?
Prince aimable, dis-nous ſi quelque ange au berceau,
Contre tes aſſaſſins prit ſoin de te défendre;
Ou ſi dans la nuit du tombeau,
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre.

UNE AUTRE.

D'un père & d'un ayeul contre toi révoltés,
Grand Dieu, les attentats lui ſont-ils imputés,
Eſt-ce que ſans retour ta pitié l'abandonne?

Le CHOEUR.

Où ſont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
N'ès tu plus le Dieu qui pardonnne?

UNE *des* FILLES *du* CHOEUR, *ſans chanter.*

Chères ſœurs, n'entendez-vous pas,
Des cruèls Tyrièns la trompette qui ſonne?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats,
Et d'horreur j'en frissonne.
Courons, fuyons ; retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ZACHARIE, SALOMITH, *le* CHOEUR.

Salomith. Chèr Zacharie, hé bien? Que nous apprenez vous?

Zacharie. Redoublez au Seigneur votre ardente prière.
Peut-être, nous touchons à notre heure dernière.
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre èst donné.

Salomith. Que fait Joas?

Zacharie. Joas vient d'être couronné.
Le grand prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.
O Ciel! dans tous les yeux, quelle joie étoit peinte
A l'aspect de ce Roi, racheté du tombeau!
Ma sœur, on voit encore la marque du coûteau.
On voit paroître aussi sa fidelle nourrice,
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,
Gardoit ce chèr dépôt, & n'avoit de ses soins,
Que les yeux de ma mère, & que Dieu pour témoins.
Les Lévites pleuroient de joie & de tendresse,
Et mêloient leurs sanglots à leurs cris d'allegresse;
Lui, parmi ces transports, affable, & sans orgueil,
A l'un tendoit la main, flattoit l'autre de l'œil,
Juroit de se regler par leurs avis sincères,
Et les appelloit tous ses pères ou ses frères.

Salomith. Ce sécrèt au dehors èst-il aussi semé?

Zacharie. Ce sécrèt, dans le temple, èst encore renfermé.
Des enfants de Lévi, la troupe partagée,
Dans un profond silence, aux portes s'èst rangée.
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour signal : " Vive le Roi Joas."

Mais

Mais mon père défend que le Roi se hazarde,
Et veut, qu'Azarias, demeure pour sa garde.
Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des foibles remparts de nos portes d'airain.
Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
Et ne respire enfin que sang & que ruines;
Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé.
Qu'en un lieu souterrain, par nos pères creusé,
On renfermât du moins notre arche précieuse.
O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse!
L'arche, qui fit tomber tant de superbes tours,
Et força le Jourdain de rébrousser son cours,
Des dieux des nations tant de fois triomphante,
Fuiroit donc à l'aspect d'une femme insolente?
Ma mère, auprès du Roi, dans un trouble mortel,
L'œil tantôt sur ce prince, & tantôt vers l'autel,
Muette, & succombant sous le poids des allarmes,
Aux yeux des plus cruels, arracheroit des larmes.
Le Roi de temps en temps la presse entre ses bras,
La flatte——Chères sœurs, suivez toutes mes pas;
Et s'il faut aujourd'hui que notre Roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

Salomith. Quelle insolente main frappe à coups redoublés?
Qui fait courir ainsi ces Lévites troublés?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes?
Le temple èst-il forcé?

Zacharie. Dissipez vos allarmes.
Dieu nous envoye Abner.

SCENE II.

ABNER, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LEVITES, *le* CHOEUR.

Joad. En croirai-je mes yeux,
Chèr Abner? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiège?
On disoit que d'Achab la fille sacrilège,
Avoit, pour assurer ses projèts inhumains,
Chargé d'indignes fèrs vos généreuses mains.

Abner. Oui, Seigneur, elle a craint mon zèle & mon courage ;
ais c'èst le moindre prix que me gardoit sa rage.
ans l'horreur du cachot, par son ordre enfermé,
ttendois que le temple en cendres consumé,
e tant de flôts de sang non encore assouvie,
lle vint m'affranchir d'une importune vie,
retrancher des jours, qu'auroit dû mille fois
rminer la douleur de survivre à mes Rois.
Joad. Par quel miracle a-t-on obtenu vòtre grace ?
Abner. Dieu dans ce cœur cruel fait seul ce qui se passe.
lle m'a fait venir, & d'un air égaré,
n vois de mes soldats tout ce temple entouré,
t-elle. Un feu vengeur va le réduire en cendre :
t ton Dieu contre moi ne le sauroit défendre.
s prêtres toutefois, mais il faut se hâter,
deux conditions peuvent se racheter.
n'avec Eliacin on mette en ma puissance
n trésor, dont je sais qu'ils ont la connoissance,
r votre Roi David autrefois amassé,
us le sceau du sécrèt au grand prêtre laissé.
, dis-leur, qu'à ce prix je leur permèts de vivre.
Joad. Quel conseil, chèr Abner, croyez-vous qu'on doit suivre ?
Abner. Et tout l'or de David, s'il èst vrai qu'en effet
ous gardiez de David quelque trésor sécrèt,
t tout ce que des mains de cette Reine avare
ous avez pu sauver & de riche & de rare,
onnez-le. Voulez-vous que d'impures assassins
iennent briser l'autel, bruler les Chérubins,
t portant sur notre arche une main téméraire,
e votre propre sang souiller le sanctuaire ?
Joad. Mais sieroit-il, Abner, à ces cœurs généreux
e livrer au supplice un enfant malheureux,
n enfant que Dieu même à ma garde confie,
t de nous racheter aux dépens de sa vie ?
Abner. Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plùt à ce Dieu puissant,
u'Athalie oubliât un enfant innocent,
t que du sang d'Abner sa cruauté contente,
rût calmer par ma mort, le Cièl qui la tourmente.

Mais-

Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ?
Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins ?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?
Pour obéir aux loix d'un tyran inflexible,
Moïse, par sa mère, au Nil abandonné,
Se vit, presque en naissant, à périr condamné.
Mais Dieu le conservant, contre toute espérance,
Fit par le tyran même élever son enfance.
Qui sait ce qu'il réserve à notre Eliacin,
Et si, lui préparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déja rendu capable,
De nos malheureux Rois, l'homicide implacable ?
Du moins, & Josabet, comme moi, l'a pu voir,
Tantôt à son aspect, je l'ai vu s'émouvoir.
J'ai vu de son courroux tomber la violence.
Princesse, en ce péril vous gardez le silence ?
(*à Josabet.*)
Hé quoi ? pour un enfant qui vous èst étranger,
Souffrez-vous que sans fruit, Joad laisse égorger,
Vous, son fils, tout ce peuple, & que le feu dévore,
Le seul lieu sur la tèrre, où Dieu veut qu'on l'adore ?
Que feriez-vous de plus, si des Rois vos ayeux,
Ce jeune enfant étoit un reste précieux ?

Josabet (*bas à Joad.*) Pour le sang de ses Rois, vous voyez sa tendresse,
Que ne lui parlez-vous ?

Joad. Il n'èst pas temps, princesse.

Abner. Le temps èst chèr, Seigneur, plus que vous ne pensez.
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,
Mathan près d'Athalie étincelant de rage,
Demande le signal, & presse le carnage.
Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux ?
Au nom du lieu si saint qui n'èst ouvèrt qu'à vous,
Lieu terrible, où de Dieu sa majesté repose,
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,
De ce coup imprévu songeons à nous parer.
Donnez-moi seulement le temps de respirer.
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mésures,
Pour assurer le temple, & venger ses injures.
Mais je vois que mes pleurs & que mes vains discours,
Pour vous persuader sont un foible sécours.

Votre austère vertu n'en peut être frappée.
Hé bien, trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée,
Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,
Abner puisse, du moins, mourir en combattant.

Joad. Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse.
De tant de maux, Abner, détournons la ménace.
Il èst vrai, de David un trésor èst resté.
La garde en fut commise à ma fidélité.
C'étoit des tristes Juifs l'espérance dernière,
Que mes soins vigilants cachoient à la lumière.
Mais puisque à votre Reine il faut le découvrir,
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir ;
De ses plus braves chèfs qu'elle entre accompagnée ;
Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée,
D'un ramas d'ètrangers l'indiscrètte fureur.
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
Des prêtres, des enfants lui seront ils quelque ombre ?
De la suite avec vous qu'elle regle le nombre.
Et quand à cet enfant si craint, si redouté,
De votre cœur, Abner, je connois l'équité,
Je vous veux devant elle expliquer sa naissance.
Vous vérrez, s'il le faut remettre en sa puissance.
Et je vous ferai juge entre Athalie & lui.

Abner. Ah ! je le prends déjà, Seigneur, sous mon appui.
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

SCENE III.

JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LEVITES, *le* CHOEUR.

Joad. Grand Dieu, voici ton heure, on t'amène ta proie.
Ismaël, écoutez. (*Il lui parle bas.*)

Josabet. Puissant maitre des Cieux,
Remèts-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux,
Lorsque lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

Joad. Allez, sage Israël, ne perdez point de temps.
Suivez de point en point ces ordres importants.

Sur-tout, qu'à ſon entrée, & que ſur ſon paſſage,
Tout d'un calm profonde lui préſente l'image.
Vous, enfants, preparez un trône pour Joas.
Qu'il s'avance ſuivi de nos ſacrés ſoldats,
Faites venir auſſi ſa fidelle nourrice,
Princeſſe, & de vos pleurs que la ſource tariſſe.

(*A un Levite.*

Vous, dès que cette Reine yvre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura paſſé le ſeuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez ſoin qu'à l'inſtant la trompette guerrière,
Dans le camp ennemi jètte un ſubit effroi.
Appellez tout le peuple au ſécours de ſon Roi.
Et faites retentir juſques à ſon oreille,
De Joas conſervé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCENE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, AZARI[AS],
Troupes de PRETRES *et de* LEVITES, *Le* CHOEUR.

Joad. Lévites ſaints, prêtres de notre Dieu,
Par-tout, ſans vous montrer, environnez ce lieu.
Et laiſſant à mes ſoins gouverner votre zèle,
Pour paroître, attendez que ma voix vous appelle.

(*Ils ſe cachent tous*

Roi, je crois qu'à vos vœux cet eſpoir èſt permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur pourſuivit votre enfance,
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance.
Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de vous
L'Ange exterminateur èſt debout avec nous.
Montez ſur votre trône, & —— Mais la porte s'ouvre,
Permettez un moment que ce voile vous couvre.

(*Il tire un ridea[u]*

Vous changez de couleur, princeſſe ?

Joſabet. Ah ! ſans pâlir,
Puis-je voir d'aſſaſſins le temple ſe remplir ?
Quoi ! Ne voyez-vous pas quelle nombreuſe eſcorte—

Joad. Je vois que du ſaint temple on renferme la p[orte]
Tout èſt en ſureté.

SCEN[E]

SCENE V.

ATHALIE, JOAS *caché derrière le rideau*, JOAD, JOSABET, ABNER, *suite d'Athalie*.

Athalie, (*à Joad.*) Te voilà, séducteur,
De ligues, de complots pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Eternel ennemi des suprêmes puissances.
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé.
De ton espoir frivole ès-tu desabusé ?
Il laisse en mon pouvoir & son temple & ta vie.
Je devrois sur l'autel, où ta main sacrifie,
Te—Mais du prix qu'on m'offre, il faut se contenter.
Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter.
Cet enfant, ce trésor qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils ?

Joad. Sur le champ tu seras satisfaite.
Je te les vais montrer l'un & l'autre à la fois.

(*Le rideau se tire.*)

Paroissez, chèr enfant, digne sang de nos Rois.

(*Le rideau étant tiré, on voit Joas sur son trône ; sa nourrice èst à génoux à sa droite ; Azarias, l'épée à la main, èst debout à sa gauche ; & près de lui Zacharie & Salomith sont à génoux sur les degrés du trône ; plusieurs Lévites, l'épée à la main, sont rangés dans les côtés.*)

Connois-tu l'héritier du plus saint des monarques.
Reine ? De ton poignard connois, du moins, ces marques.
Voilà ton Roi, ton fils, le fils d'Ocosias.
Peuples, & vous, Abner, reconnoissez Joas.

Abner. Ciel !

Athalie, (*à Joad.*) Perfide !

Joad. Vois-tu cette Juive fidelle,
Dont tu sais bien qu'alors il suçoit la mamelle ?
Il fut par Josabet à ta rage enlevé.
Ce temple le reçut, & Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voila ce qui me reste.

Athalie. Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

Joad. Soldats du Dieu vivant, défendez votre Roi.

(*Ici le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans du temple, & les Lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.*)

Athalie. Où suis-je ! O trahison ! ô Reine infortunée !
D'armes & d'ennemis je suis environnée !

Joad. Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravois en nos mains t'a livrée.
Rends-lui conte du sang dont tu t'ès enyvrée.

Athalie. Quoi ? La peur a glacé mes indignes soldats !
Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas ?

Abner. Reine, Dieu m'èst témoin——

Athalie. Laisse-là ton Dieu, traître,
Et venge-moi.

Abner, (*se jettant aux pieds de Joas.*) Sur qui ? Sur Joas ? Sur mon maître ?

Athalie. Lui Joas ? Lui ton Roi ? Songez, mechants, songez,
Que mes armes encore vous tiennent assiègés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon sécours. Tremblez, troupe rebelle.

SCENE VI.

ISMAEL, JOAS, JOAD, ATHALIE, *& tous les Acteurs de la scène précédente.*

Ismaël, (*à Joad.*) Seigneur, le temple èst libre, & n'a plus d'ennemis.
L'étranger èst en fuite, & le Juif èst soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
Nos Lévites, du haut de nos sacrés parvis,
D'Ocosias au peuple ont annoncé le fils,
Ont conté son enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piège tombée.
Par-tout en même temps la trompette a sonné ;
Et ses soins, & leurs cris dans son camp étonné,
Ont répandu le trouble & la terreur subite,
Dont Gédéon frappe le fièr Madianite.
Les Tyriens jettant armes & boucliers,
Ont par divers chemins disparu les premiers.

Quelques Juifs éperdus ont auſſi pris la fuite.
ais de Dieu ſur Joas admirant la conduite,
e reſte à haute voix s'èſt pour lui déclaré ;
nfin d'un même eſprit tout le peuple inſpiré.
emmes, vieillards, enfants, s'embraſſent avec joie,
éniſſent le Seigneur, & celui qu'il envoie.
ous chantent de David le fils reſſuſcité.
aal èſt en horreur dans la ſainte cité.
e ſon temple profane on a briſé les portes.
athan èſt égorgé.

Athalie. Dieu des Juifs, tu l'emportes !
ui, c'èſt Joas, je cherche en vain à me tromper.
e reconnois l'endroit où je le fis frapper.
e vois d'Ocoſias & le port, & le geſte.
out me trace enfin un ſang que je déteſte.
avid, David triomphe, Achab ſeul èſt detruit.
mpitoyable Dieu, toi ſeul as tout conduit.
'èſt-toi qui, me flattant d'une vengeance aiſée,
'as, vingt fois en un jour, à moi-même oppoſée,
antôt pour un enfant excitant mes remords,
antôt m'ébouiſſant de tes riches tréſors,
ue j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
u'il regne donc ce fils, ton ſoin, & ton ouvrage,
t que pour ſignaler ſon empire nouveau,
n lui faſſe en mon ſein enfoncer le couteau.
oici ce qu'en mourant lui ſouhaite ſa mère.
ue dis-je, ſouhaiter ? Je me flatte, j'eſpère,
u'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
idelle au ſang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
onforme à ſon ayeul, à ſon père ſemblable,
n verra de David l'héritier déteſtable
bolir tes honneurs, profaner ton autel,
t venger Athalie, Achab, & Jéſabel.

(*Athalie ſort, les Lévites la ſuivent.*)

Joad. Qu'à l'inſtant hors du temple elle ſoit emmenée,
t que la ſainteté n'en ſoit point profanée.
llez, ſacrés vengeurs de vos princes meurtris,
e leur ſang par ſa mort faire ceſſer les cris.
quelque audacieux embraſſe ſa querelle,
u'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCENE VII.

JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER, & *tous les Acteurs de la scène précédente.*

Joas, (descendu de son trône.) Dieu, qui voyez mon trouble & mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie.
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie.
Joad, (aux Lévites.) Appellez tout le peuple, & montrons lui son Roi,
Qu'il lui vienne en ses mains renouveller sa foi.
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnoissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance;
Et saintement confus de nos égarements,
Nous regagner à lui par de nouveaux serments.
Abner, auprès du Roi reprenez votre place.

SCENE DERNIERE.

Un LEVITE, JOAS, JOAD, & *tous les Acteurs de la scène précédente.*

Joad, (au Lévite.) He bien? De cette impie a-t-on puni l'audace?
Un Levite. Le fèr a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem longtems en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée.
Avec joie en son sang la regarde plongée.
Joad. Par cette fin terrible, & due à ses forfaits,
Apprenez, Roi des Juifs, & n'oubliez jamais,
Que les Rois dans le Ciel ont un Juge sévère,
L'innocence un vengeur, & l'orphelin un père.

LE COCU IMAGINAIRE,

COMEDIE.

ACTEURS.

GORGIBUS, Burgeois de Paris.
CELIE, sa Fille.
LELIE, Amant de Celie.
GROS-RENE', Valet de Lelie.
SGANARELLE, Bourgeois de Paris, & Cocu Imaginaire.
SA FEMME.
VILLEBREQUIN, Père de Valere.
LA SUIVANTE de Celie.
UN PARENT de Sganarelle.

La Scene èst à Paris.

SCENE PREMIERE.

GORGIBUS, CELIE, SA SUIVANTE.

CELIE *sortant toute éplorée, & son Père la suivant.*

AH! n'esperez jamais que mon cœur y consente.
Gorgibus. Que marmotez-vous là petite impertinente?
Vous pretendez choquer ce que j'ai resolu?
Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu?
Et par sottes raisons votre jeune cervelle
Voudroit regler ici la raison paternelle?
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi?
A votre avis, qui mieux, ou de vous, ou de moi,
O sotte, peut juger ce qui vous èst utile?

Par

Par la corbleu, gardez d'échauffer trop ma bile,
Vous pourriez éprouver, ſans beaucoup de longueur,
Si mon bras ſait encore montrer quelque vigueur.
Votre plus court ſera, Madame la mutine,
D'accepter ſans façons l'Epoux qu'on vous deſtine..
J'ignore, dites-vous, *de quelle humeur il èſt,*
Et dois auparavant conſulter, s'il vous plaît.
Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
Dois-je prendre le ſoin d'en ſavoir davantage ?
Et cet Epoux ayant vingt mille bons ducats,
Pour être aimé de vous doit-il manquer d'appas ?
Allez, tel qu'il puiſſe être, avecque cette ſomme,
Je vous ſuis caution qu'il èſt tres-honnête homme.
Celie. Helas !
Gorgibus. Hé bien helas ! que veut dire ceci ?
Voyez le bel hélas qu'elle nous donne ici !
Hé ! que ſi la colère une fois me tranſporte,
Je vous ferai chanter hélas, de belle ſorte.
Voilà, voilà le fruit de ces empreſſements
Qu'on vous voit nuit & jour à lire vos Romans ;
De quolibets d'amour votre tête èſt remplie,
Et vous parlez de Dieu, bien moins que de Celie.
Jettez-moi dans le feu tous ces méchants écrits,
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes eſprits ;
Liſez-moi comme il faut, au lieu de ces fornettes,
Les Quatrains de Pibrac, & les doctes Tablettes
Du Conſeiller Matthieu, ouvrage de valeur,
Et plein de beaux dictons à reciter par cœur.
La Guide des Pécheurs èſt encore un bon livre ;
C'èſt-là qu'en peu de tems on apprend à bien vivre :
Et ſi vous n'aviez lu que ces Moralités,
Vous ſauriez un peu mieux ſuivre mes volontés.
Celie. Quoi, vous pretendez donc, mon Père, que j'oublie
La conſtante amitié que je dois à Lelie !
J'aurois tort, ſi ſans vous je diſpoſois de moi ;
Mais vous-même à ſes vœux engageâtes ma foi.
Gorgibus. Lui fût elle engagé encore davantage,
Un autre èſt ſurvenu dont le bien l'en dégage :
Lelie èſt fort bienfait, mais apprens qu'il n'èſt rien
Qui ne doive ceder au ſoin d'avoir du bien :
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plai-

t que ſans lui le reſte èſt une triſte affaire.
alere, je croi bien, n'èſt pas de toi cheri ;
ais s'il ne l'èſt Amant, il le ſera Mari.
us que l'on ne le croit, ce nom d'Epoux engage,
l'amour èſt ſouvent un fruit du mariage.
ais ſuis-je pas bien fat de vouloir raiſonner,
ì de droit abſolu j'ai pouvoir d'ordonner ?
éve donc, je vous prie, à vos impertinences ;
ie je n'entende plus vos ſottes doleances.
Gendre doit venir vous viſiter ce ſoir,
anquez un peu, manquez à le bien recevoir ;
je ne vous lui vois faire fort bon viſage,
vous—je ne veux pas en dire davantage.

SCENE II.

CELIE, SA SUIVANTE.

La Suivante. Quoi refuſer, Madame, avec cette rigueur,
que tant d'autres gens voudroient de tout leur cœur !
des offres d'Hymen répondre par des larmes !
tarder tant à dire un oui ſi plein de charmes ?
élas ! que ne veut-on auſſi me marier !
ne feroit pas moi qui ſe feroit prier ;
loin qu'un pareil oui me donnât de la peine,
oyez que j'en dirois bien vite une douzaine.
precepteur, qui fait repeter la leçon
votre jeune frère, a fort bonne raiſon,
rs que nous diſcourant des choſes de la terre,
dit que la femelle èſt ainſi que le Lierre,
i croît beau tant qu'à l'arbre il ſe tient bien ſerré,
ne profite point, s'il en èſt ſeparé.
n'èſt rien de plus vrai, ma très-chere Maîtreſſe,
je l'éprouve en moi chetive pechereſſe,
bon Dieu faſſe paix à mon pauvre Martin ;
is j'avois, lui vivant, le teint d'un Cherubin,
mbonpoint merveilleux, l'œil gai, l'âme contente :
maintenant je ſuis ma Commere dolente.
ndant cet heureux tems, paſſé comme un éclair,
me couchois ſans feu dans le fort de l'Hyver,
her même les draps me ſembloit ridicule :
je tremble à preſent dedans la Canicule.

Enfin

Enfin il n'èst rien tel, Madame, croyez-moi,
Que d'avoir un mari la nuit auprés de soi,
Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous salue,
D'un Dieu vous soit en aide, alors qu'on éternue.

Celie. Peux-tu me conseiller de commettre un forfait,
D'abandonner Lelie, & prendre ce mal fait?

La Suivante. Votre Lelie aussi n'èst ma foi qu'une bête
Puisque si hors-de tems son voyage l'arrête;
Et la grande longueur de son éloignement
Me le fait soupçonner de quelque changement.

Celie (lui montrant le Portrait de Lelie.)
Ah! ne m'accable point par ce triste présage;
Vois attentivement les traits de ce visage,
Ils jurent à mon cœur d'éternelles ardeurs;
Je veux croire aprés tout qu'ils ne sont pas menteurs,
Et comme c'èst celui que l'art y represente,
Il conserve à mes feux une amitié constante.

La Suivante. Il èst vrai que ces traits marquent un digne Amant,
Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

Celie. Et cependant il faut—ah! soutiens-moi.
(laissant tomber le Portrait de Lelie.)

La Suivante. Madame,
D'où vous pourroit venir—ah! bons Dieux! elle pâme.
Hé! vîte, holà quelqu'un.

SCENE III.

CELIE, SA SUIVANTE, SGANARELLE.

Sganarelle. Qu'èst-ce donc? me voilà.

La Suivante. Ma Maîtresse se meurt.

Sganarelle. Quoi? n'èst-ce que cela?
Je croyois tout perdu, de crier de la sorte:
Mais approchons pourtant. Madame, êtes-vous morte?
Aih! elle ne dit mot.

La Suivante. Hélas! daignez me l'apporter,
Il lui faut du vinaigre, & j'en cours apprêter.

SCEN

SCENE IV.

CELIE, SGANARELLE, SA FEMME.

Sganarelle, (*en lui passant la main sur le sein.*)
Elle èst froide par tour, & je ne sais qu'en dire.
pprochons-nous pour voir si sa bouche respire,
a foi je ne sais pas ; mais j'y trouve encore moi
uelque signe de vie.
La Femme de Sganarelle (*regardant par la fénetre.*)
Ah ! qu'èst-ce que je vois ?
on Mari dans ses bras—Mais je m'en vais descendre,
me trahit sans doute, & je veux le surprendre.
Sganarelle. Il faut se dépêcher de l'aller sécourir,
rtes elle auroit tort de se laisser mourir ;
ller en l'autre monde èst très grande sottise,
ant que dans celui-ci l'on peut être de mise.
(*Il l'emporte.*)

SCENE V.

LA FEMME DE SGANARELLE, *seule.*

Il s'èst subitement éloigné de ces lieux,
sa fuite a trompé mon desir curieux :
ais de sa trahison je ne suis plus en doute,
le peu que j'ai vu me la découvre toute.
ne m'étonne plus de l'étrange froideur
ont je le vois répondre à ma pudique ardeur ;
reserve, l'ingrat, ses caresses à d'autres,
nourrit leurs plaisirs par le jeûne des nôtres.
oilà des nos maris le procedé commun ;
qui leur èst permis leur devient importun.
ans les commencements ce sont toutes merveilles,
témoignent pour nous des ardeurs non pareilles ;
ais les traîtres bien-tôt se lassent de nos feux,
portent autre par ce qu'ils doivent chez eux.
! que j'ai de dépit, que la loi n'autorise
changer de Mari comme on fait de chemise.
la seroit commode, & j'en fais telle ici

Qui

Qui comme moi, ma foi, le voudroit bien auſſi.
(*En ramaſſant le Portrait que Celie avoit laiſſé tomber.*)
Mais quel èſt ce bijou que le ſort me preſente ?
L'émail en èſt fort beau, la gravure charmante,
Ouvrons.

SCENE VI.

SGANARELLE & SA FEMME.

Sganarelle. On la croyoit morte, & ce n'étoit rien,
Il n'en faut plus qu'autant, elle ſe porte bien.
Mais j'apperçois ma Femme.
Sa Femme. O Ciel ! c'èſt mignature,
Et voilà d'un bel homme une vive peinture.
Sganarelle (*à part & regardant ſur l'épaule de ſa Femme.*)
Que conſidere-t-elle avec attention ?
Ce portrait, mon honneur, ne nous dit rien de bon,
D'un fort vilain ſoupçon je me ſens l'âme émue.
Sa Femme, (*ſans l'appercevoir continue.*)
Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vue ;
Le travail plus que l'or s'en doit encore priſer.
Ho que cela ſent bon !
Sganarelle (*à part.*) Quoi, peſte, le baiſer !
Ha ! j'en tiens.
Sa Femme (*pourſuite.*) Avouons qu'on doit être ravie,
Quand d'un homme ainſi fait on ſe peut voir ſervie,
Et que s'il en contoit avec attention,
Le penchant ſeroit grand à la tentation.
Ah ! que n'ai-je un Mari d'une auſſi bonne mine,
Au lieu de mon pelé, de mon ruſtre.—
Sganarelle, (*lui arrachant le Portrait.*) Ah ! mâtine,
Nous vous y ſurprenons en faute contre nous,
Et diffamant l'honneur de votre cher Epoux :
Donc à votre calcul, ô ma trop digne Femme !
Monſieur, tout bien compté, ne vaut pas bien Madame?
Et de par Belzebut qui vous puiſſe emporter,
Quel plus rare parti pourriez-vous ſouhaiter ?
Qui peut trouver en moi quelque choſe à redire ?
Cette taille, ce port, que tout le monde admire,
Ce viſage ſi propre à donner de l'amour,
Pour qui mille beautés ſoupirent nuit & jour :

Bref en tout et par tout, ma perſonne charmante
N'eſt donc pas un morceau dont vous ſoyez contente ?
Et pour raſſaſier votre appetit gourmand,
Il faut joindre au Mari le ragout d'un galand ?

Sa Femme. J'entends à demi mot où va la raillerie,
Tu crois par ce moyen——

Sganarelle. A d'autres, je vous prie,
La choſe èſt averée, & je tiens dans mes mains
Un bon certificat du mal dont je me plains.

Sa Femme. Mon courroux n'a déjà que trop de violence,
Sans le charger encor d'une nouvelle offenſe.
Ecoute, ne crois pas retenir mon bijou,
Et ſonge un peu—

Sganarelle. Je ſonge à te rompre le cou.
Que ne puis-je, auſſi bien que je tiens la copie,
Tenir l'original ?

Sa Femme. Pourquoi ?

Sganarelle. Pour rien, ma mie,
Doux objet de mes vœux, j'ai grand tort de crier,
Et mon front de vos dons vous doit remercier.

(*Regardant le Portrait de Lelie.*)

Le voilà le beau fils, le mignon de couchette,
Le malheureux tiſon de ta flamme ſecrette,
Le drôle avec lequel—

Sa Femme. Avec lequel ? pourſuis.

Sganarelle. Avec lequel, te dis-je—& j'en créve d'ennuis.

Sa Femme. Que me veut donc compter par là ce maître yvrogne ?

Sganarelle. Tu ne m'entends que trop, Madame la Carogne ;
Sganarelle èſt un nom qu'on ne me dira plus :
Et l'on va m'appeller, Seigneur Cornelius :
J'en ſuis pour mon honneur, mais à toi qui me l'ôtes,
Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes.

Sa Femme. Et tu m'oſes tenir de ſemblables diſcours ?

Sganarelle. Et tu m'oſes jouer de ces diables de tours ?

Sa Femme. Et quels diables de tours ? parle donc ſans rien feindre.

Sganarelle. Ah ! cela ne vaut pas la peine de ſe plaindre ;
D'un panache de Cerf ſur le front me pourvoir,
Helas ! voilà vraiment un beau *venez-y voir.*

Sa

Sa Femme. Donc après m'avoir fait la plus sensible offense
Qui puisse d'une Femme exciter la vengeance,
Tu prens d'un feint courroux le vain amusement,
Pour prévenir l'effet de mon ressentiment?
D'un pareil procedé l'insolence est nouvelle,
Celui qui fait l'offense èst celui qui querelle.

Sganarelle. Eh la bonne effrontée! à voir ce fier maintien,
Ne la croiroit-on pas une Femme de bien?

Sa Femme. Va, va, sui ton chemin, cajole tes maîtresses
Adresse-leur tes vœux, & fais-leur des caresses,
Mais rends-moi mon Portrait, sans te joüer de moi.

(*Elle lui arrache le Portrait & s'enfuit*

Sganarelle. Oui, tu crois m'échapper, je l'aurai malgré toi.

SCENE VII.

LELIE, GROS-RENE'.

Gros-René. Enfin, nous y voici: mais, Monsieur, si l'ose,
Je voudrois vous prier de me dire un chose.

Lelie. Hé bien, parle.

Gros-René. Avez-vous le Diable dans le corps
Pour ne pas succomber à de pareils efforts?
Depuis huit jours entiers, avec vos longues traites,
Nous sommes à piquer des chiennes de masettes,
Dont le train maudit nous a tant secoués,
Que je m'en sens pour moi tous les membres roués;
Sans prejudice encor d'un accident bien pire,
Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas dire;
Cependant arrivé, vous sortez bien & beau,
Sans prendre du repos, ni manger un morceau.

Lelie. Ce grand empressement n'èst pas digne de blame
De l'Hymen de Celie on alarme mon âme;
Tu sais que je l'adore, & je veux être instruit
Avant tout autre soin de ce funeste bruit.

Gros-René. Oui, mais un bon repas vous seroit necessaire,
Pour s'aller éclaircir, Monsieur, de cette affaire;

Et votre cœur, ſans doute, en deviendroit plus fort,
Pour pouvoir reſiſter aux attaques du ſort.
J'en juge par moi-même & la moindre diſgrace,
Lorſque je ſuis à jeun, me ſaiſit, me terrace ;
Mais quand j'ai bien mangé, mon âme èſt ferme à tout,
Et les plus grands revers n'en viendroient pas à bout.
Croyez-moi, bourrez-vous, & ſans reſerve aucune,
Contre les coups que peut vous porter la Fortune,
Et pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez votre cœur.

Lelie. Je ne ſaurois manger.

Gros-René, (*à part ce demi vers.*) Si fait bien moi, je meure.

Votre diné pourtant ſeroit prêt tout-à-l'heure.

Lelie. Tai-toi, je te l'ordonne.

Gros-René. Ah ! quel ordre inhumain !

Lelie. J'ai de l'inquietude, & non pas de la faim.

Gros-René. Et moi j'ai de la faim, & de l'inquietude,
De voir qu'un ſot amour fait toute votre étude.

Lelie. Laiſſe-moi m'informer de l'objet de mes vœux,
Et ſans m'importuner, va manger ſi tu veux.

Gros-René. Je ne replique point à ce qu'un Maître ordonne.

SCENE VIII.

LELIE, *ſeul.*

Non, non, à trop de peur mon âme s'abandonne,
Le Pere m'a promis, & la fille a fait voir
Des preuves d'un amour qui ſoutient mon eſpoir.

SCENE IX.

SGANARELLE, LELIE.

Sganarelle. Nous l'avons, & je puis voir à l'aiſe la trogne
Du malheureux pendart qui cauſe ma vergogne :
Il ne m'eſt point connu.

Lelie (*à part.*) Dieux ! qu'apperçois-je ici !
Et ſi c'eſt mon Portrait, que dois-je croire auſſi ?

Sganarelle (*continue.*) Ah ! pauvre Sganarelle, à quelle deſtinée

Ta reputation èſt-elle condamnée ?
Faut—
(*Appercevant Lelie qui le regarde, il ſe retourne d'un autre côté.*)
Lelie (*à part.*) Ce gage ne peut pas, ſans alarmer ma foi,
Etre ſorti des mains qui le tenoient de moi.
Sganarelle. Faut-il que deſormais à deux doigts on te montre,
Qu'on te mette en chanſons, & qu'en toute rencontre,
On te rejette au nez le ſcandaleux affront,
Qu'une Femme mal née imprime ſur ton front?
Lelie (*à part.*) Me trompai-je ?
Sganarelle. Ah ! Truand, as-tu bien le courage
De m'avoir fait Cocu dans la fleur de mon âge?
Et femme d'un mari qui peut paſſer pour beau,
Faut-il qu'un Marmouzet, un maudit Etourneau—
Lelie (*à part, & regardant encore ſon Portrait.*)
Je ne m'abuſe point, c'èſt mon Portrait lui-même.
Sganarelle (*lui tourne le dos.*) Cet homme èſt curieux.
Lelie (*à part.*) Ma ſurpriſe èſt extrême.
Sganarelle. A qui donc en a-t-il?
Lelie (*à part.*) Je le veux accoſter.
Puis-je—(*Haut*)—he ! de grace un mot.
Sganarelle (*le fuit encore.*) Que me veut-il conter?
Lelie. Puis-je obtenir de vous, de ſavoir l'avanture,
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture?
Sganarelle (*a part, & examinant le Portrait qu'il tient de Lelie.*)
D'où lui vient ce deſir ? mais je m'aviſe ici—
Ah ! ma foi me voilà de ſon trouble éclairci,
Sa ſurpriſe à preſent n'étonne plus mon âme,
C'èſt mon homme, ou plûtôt c'èſt celui de ma Femme.
Lelie. Retirez-moi de peine, & dites d'où vous vient—
Sganarelle. Nous ſavons, Dieu merci, le ſouci qui vous tient.
Ce Portrait qui vous fâche èſt votre reſſemblance,
Il étoit en des mains de votre connoiſſance.
Et ce n'èſt pas un fait qui ſoit ſecret pour nous,
Que les douces ardeurs de la Dame & de vous.
Je ne ſais pas ſi j'ai, dans ſa galanterie,
L'honneur d'être connu de votre Seigneurie ;
Mais faites-moi celui de ceſſer deſormais
Un amour qu'un Mari peut trouver fort mauvais,

t songez que les nœuds du sacré mariage—
Lelie. Quoi, celle, dites-vous, qui conservoit ce gage—
Sganarelle. Est ma Femme, & je suis son mari.
Lelie. Son mari?
Sganarelle. Oui, son mari, vous dis-je; & mari très-marri;
ous en savez la cause, & je m'en vais l'apprendre
ur l'heure à ses Parents.

SCENE X.

LELIE, *seul.*

Ah! que viens-je d'entendre!
n me l'avoit bien dit, & que c'étoit de tous
'Homme le plus mal fait qu'elle avoit pour époux.
h! quand mille serments de ta bouche infidelle
e m'auroient pas promis une flamme éternelle,
e seul mépris d'un choix si bas, & si honteux,
evoit bien soutenir l'interêt de mes feux,
grate, & quelque bien—Mais ce sensible outrage
e mêlant aux travaux d'un assez long voyage,
e donne tout à coup un choc si violent,
ue mon cœur devient foible, & mon corps chancelant.

SCENE XI.

LELIE, LA FEMME *de* SGANARELLE.

La Femme de Sganarelle se tournant vers Lelie.
algré moi mon perfide—Hélas! quel mal vous presse?
vous vois prêt, Monsieur, à tomber en foiblesse.
Lelie. C'est un mal qui m'a pris assez subitement.
La Femme de Sganarelle. Je crains ici beaucoup l'évanouïssement;
ntrez dans cette salle, en attendant qu'il passe.
Lelie. Pour un moment ou deux j'accepte cette grace.

SCENE XII.

SGANARELLE, & *le* PARENT *de* SA FEMME.

Le Parent. D'un mari sur ce point j'approuve le souci:
ais c'est prendre la chevre un peu bien vite aussi;

Et tout ce que de vous je viens d'ouir contr'elle,
Ne conclud point, Parent, qu'elle ſoit criminelle ;
C'èſt un point delicat, & de pareils forfaits,
Sans les bien averer, ne s'imputent jamais.

Sganarelle. C'èſt-à-dire qu'il faut toucher au doigt la choſe.

Le Parent. Le trop de promtitude à l'erreur nous expoſe.
Sait-on comme en ſes mains ce Portrait èſt venu,
Et ſi l'homme après tout lui peut être connu?
Informez-vous en mieux ; & ſi c'èſt ce qu'on penſe,
Nous ſerons les premiers à punir ſon offenſe.

SCENE XIII.

SGANARELLE, *ſeul.*

On ne peut pas mieux dire ; en effet, il èſt bon
D'aller tout doucement. Peut-être ſans raiſon
Me ſuis-je en tête mis ces viſions cornues,
Et les ſueurs au front m'en ſont trop tôt venues.
Par ce Portrait, enfin, dont je ſuis alarmé,
Mon deſhonneur n'èſt pas tout-à-fait confirmé.
Tâchons donc par nos ſoins—

SCENE XIV.

SGANARELLE, SA FEMME, LELIE, *(ſur la porte de Sganarelle, en parlant.)*

Sganarelle (*pourſuit.*) Ah ! que vois-je ! je meure,
Il n'èſt plus queſtion de Portrait, à cette heure,
Voici ma foi la choſe en propre original.

La Femme de Sganarelle (*a Lelie.*) C'èſt par trop vous hâter, Monſieur, & votre mal,
Si vous ſortez ſi-tôt, pourra bien vous reprendre.

Lelie. Non, non, je vous rends grace, autant qu'on puiſſe rendre,
Du ſécours obligeant que vous m'avez prêté.

Sganarelle (*a part.*) La maſque encore après lui fait civilité!

SCENE

SCENE XV.

SGANARELLE, LELIE.

Sganarelle, (*a part.*) Il m'apperçoit, voyons ce qu'il me pourra dire.

Lelie (*a part.*) Ah ! mon âme s'émeut, & cet objet m'inspire—
is je dois condamner cet injuste transport,
n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon sort.
vions seulement le bonheur de sa flâme.
trop heureux d'avoir une si belle Femme !
(*Passant auprès de lui, & le regardant.*)

SCENE XVI.

SGANARELLE, CELIE, *regardant par sa fenetre aller Lelie.*

Sganarelle, (*sans voir Celie.*) Ce n'èst point s'expliquer en termes ambigus,
étrange propos me rend aussi confus,
e s'il m'étoit venu des cornes à la tête.
ez, ce procedé n'èst point du tout honnête.
(*Il se tourne du cô[illegible] Lelie s'en vient d'en aller.*)

Celie (*a part.*) Quoi, Le[illegible]paru tout-à-l'heure à mes yeux,
i pourroit me cacher son retour en ces lieux ?

Sganarelle (*poursuit.*) O trop heureux d'avoir une si belle Femme !
lheureux, bien plutôt, de l'avoir cette infame,
nt le coupable feu, trop bien verifié,
s respect ni demi nous a cocufié.
(*Celie approche peu a peu de lui, & attend que son transport soit fini pour lui parler.*)
is je le laisse aller après un tel indice,
demeure les bras croisés comme un Jocrice ;
! je devois du moins lui jetter son chapeau,
i ruer quelque pierre, ou crotter son manteau ;
sur lui hautement, pour contenter ma rage,
re au Larron d'honneur crier le voisinage.

Celie. Celui qui maintenant devers vous èst venu,
qui vous a parlé, d'où vous èst-il connu ?

Sganarelle. Hélas ! ce n'èſt pas moi qui le connois, Madame,
C'èſt ma femme.
Celie. Quel trouble agite ainſi votre âme ?
Sganarelle. Ne me condamnez point d'un deuil hors de ſaiſon,
Et laiſſez-moi pouſſer des ſoupirs à foiſon.
Celie. D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes ?
Sganarelle. Si je ſuis affligé, ce n'èſt pas pour des prunes
Et je le donnerois à bien d'autres qu'à moi,
De ſe voir ſans chagrin au point où je me vois.
Des maris malheureux vous voyez le modelle ;
On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle ;
Mais c'èſt peu que l'honneur dans mon affliction,
L'on me dérobe encore la reputation.
Celie. Comment ?
Sganarelle. Ce Damoiſeau, parlant par reverence,
Me fait Cocu, Madame, avec toute licence ;
Et j'ai ſu par mes yeux averer aujourd'hui
Le commerce ſecret de ma Femme & de lui.
Celie. Celui qui maintenant——
Sganarelle. Oui, oui, me deſhonore,
Il adore ma Femme, & ma Femme l'adore.
Celie. Ah ! j'avois bien jugé que ce ſécret retour
Ne pouvoit me couvrir que de quelque lâche tour !
Et j'ai tremblé d'abord en le voyant paroître,
Par un preſſentiment de ce qui devoit être.
Sganarelle. Vous prenez ma défenſe avec trop de bonté
Tout le monde n'a pas la même charité,
Et pluſieurs qui tantôt ont appris mon martyre,
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait que rire.
Celie. Eſt-il rien de plus noir que ta lâche action ?
Et peut-on lui trouver une punition ?
Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie,
Après t'être ſoüillé de cette perfidie ?
O Ciel ! èſt-il poſſible ?
Sganarelle. Il èſt trop vrai pour moi.
Celie. Ah ! traitre, ſcelerat, Ame double & ſans foi.
Sganarelle. La bonne âme !

Celie.

Celie. Non, non, l'Enfer n'a point de gêne
ui ne soit pour ton crime une trop douce peine.
Sganarelle. Que voilà bien parler!
Celie. Avoir ainsi traité
t la même innocence, & la même bonté!
Sganarelle. (*Il soupire haut.*) Hai!
Celie. Un cœur qui jamais n'a fait la moindre chose,
merité l'affront où ton mépris l'expose?
Sganarelle. Il èst vrai.
Celie. Qui bien loin—Mais c'èst trop, & ce cœur
sauroit y songer sans mourir de douleur.
Sganarelle. Ne vous fâchez point tant, ma très chere
Madame,
on mal vous touche trop, & vous me percez l'âme.
Celie. Mais ne t'abuse pas, jusqu'à te figurer
u'à des plaintes sans fruit j'en veuille demeurer:
on cœur pour se venger sait ce qu'il te faut faire,
j'y cours de ce pas, rien ne m'en peut distraire.

SCENE XVII.

SGANARELLE *seul.*

Que le Ciel la preserve à jamais de danger.
oyez quelle bonté de vouloir me venger:
n effet, son courroux, qu'excite ma disgrace,
'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse;
l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot
e semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.
urons donc le chercher ce pendart qui m'affronte;
ontrons notre courage à venger notre honte.
ous apprendrez, Maroufle, à rire à nos dépens,
sans aucun respect faire Cocu les gens.
oucement, s'il vous plait, cet homme a bien la mine,
(*Il se retourne ayant fait trois ou quatre pas.*)
avoir le sang bouillant, & l'âme un peu mutine,
pourroit bien, mettant affront dessus affront,
arger de bois mon dos, comme il a fait mon front.
hais de tout mon cœur les esprits coleriques,
porte grand amour aux hommes pacifiques.
ne suis point battant, de peur d'être battu,

Et l'humeur débonnaire èst ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offenſe
Il faut abſolument que je prenne vengeance.
Ma foi, laiſſons-le dire autant qu'il lui plaira,
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera:
Quand j'aurai fait le brave, & qu'un fer pour ma peine
M'aura d'un vilain coup tranſpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas;
Dites-moi, mon honneur, en ſerez-vous plus gras?
La biere èſt un ſéjour par trop melancolique,
Et trop mal ſain pour ceux qui craignent la colique;
Et quant à moi, je trouve, ayant tout compaſſé,
Qu'il vaut mieux être encore Cocu, que trepaſſé.
Quel mal cela fait-il? la jambe en devient-elle
Plus tortue après tout, & la taille moins belle?
Peſte ſoit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'éſprit de cette viſion,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus ſage,
Aux choſes que peut faire une femme volage.
Puiſqu'on tient à bon droit tout crime perſonnel,
Que fait là nôtre honneur pour être criminel?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blame.
Si nos femmes ſans nous ont un commerce infame,
Il faut que tout le mal tombe ſur nôtre dos,
Elles font la ſottiſe, & nous ſommes les Sots:
C'èſt un vilain abus, & les gens de Police
Nous devroient bien regler une telle injuſtice.
N'avons-nous pas aſſez des autres accidents,
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents?
Les querelles, procès, faim, ſoif & maladie,
Troublent-ils pas aſſez le repos de la vie,
Sans s'aller de ſurcroît aviſer ſottement,
De ſe faire un chagrin qui n'a nul fondement?
Mocquons-nous de cela, mépriſons les alarmes,
Et mettons ſous nos pieds les ſoupirs & les larmes;
Si ma Femme a failli, qu'elle pleure bien fort.
Mais, pourquoi moi pleurer, puiſque je n'ai point tort?
En tout cas ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'èſt que je ne ſuis pas ſeul de ma confrairie:
Voir cajoler ſa femme, & n'en témoigner rien,
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
N'allons donc point chercher à faire une querelle,

ur un affront qui n'ëst que pure bagatelle,
on m'appellera Sot de ne me venger pas :
ais je le serois fort de courir au trépas.
(*Mettant la main sur son estomac.*)
me sens là pourtant remuer une bile,
i veut me conseiller quelque action virile :
ui, le courroux me prend, c'ëst trop être poltron,
veux resolument me venger du Larron :
éjà pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflâme,
vais dire par tout qu'il couche avec ma Femme.

SCENE XVIII.

GORGIBUS, CELIE, LA SUIVANTE.

Celie. Oui, je veux bien subir une si juste Loi,
on Père, disposez de mes vœux & de moi,
ites, quand vous voudrez, signer cet Hymenée,
suivre mon devoir je suis determinée ;
prétens gourmander mes propres sentiments,
me soûmettre en tout à vos commandements.
Gorgibus. Ah ! voilà qui me plait, de parler de la sorte ;
rbleu, si grande joye à l'heure me transporte,
e mes jambes sur l'heure en cabrioleroient,
nous n'étions point vus de gens qui s'en riroient.
pproche-toi de moi, viens-ça que je t'embrasse,
e telle action n'a pas mauvaise grace,
Pere, quand il veut, peut sa Fille baiser,
ns que l'on ait sujet de s'en scandaliser,
, le contentement de te voir si bien née,
fera rajeunir de dix fois une année.

SCENE XIX.

CELIE, LA SUIVANTE.

La Suivante. Ce changement m'étonne.
Celie. Et lorsque tu sauras
quel motif j'agis, tu m'en estimeras.
La Suivante. Cela pourroit bien être.
Celie. Après donc que Lelie

A pu blesser mon cœur par une perfidie,
Qu'il étoit en ces lieux sans—
La Suivante. Mais il vient à nous.

SCENE XX.

LELIE, CELIE, LA SUIVANTE.

Lelie. Avant que pour jamais je m'éloigne de vous,
Je veux vous reprocher au moins en cette place.
Celie. Quoi, me parler encore! avez-vous cette audac
Lelie. Il èst vrai qu'elle èst grande ; & votre choix è tel
Qu'à vous rien reprocher je serois criminel.
Vivez, vivez contente, & bravez ma memoire,
Avec le digne Epoux qui vous comble de gloire.
Celie. Oui, traître, j'y veux vivre ; & mon plus gra desir
Ce seroit que ton cœur en eût du déplaisir.
Lelie. Qui rend donc contre moi ce courroux legitim
Celie. Quoi, tu fais le surpris, & demandes ton crim

SCENE XXI.

CELIE, LELIE, SGANARELLE, LA SUIVANTE.

Sganarelle (entre armé.) Guerre, guerre mortelle à Larron d'honneur,
Qui sans misericorde a souillé nôtre honneur.
Celie (à Lelie.) Tourne, tourne les yeux sans me fai répondre.
Lelie. Ah! je vois—
Celie. Cet objet suffit pour te confondre
Lelie. Mais pour vous obliger bien plutot à rougir.
Sganarelle. Ma colère à present èst en état d'agir,
Dessus ses grands chevaux èst monté mon courage,
Et si je le rencontre, on va voir du carnage.
Oui, j'ai juré sa mort, rien ne peut m'empêcher ;
Où je le trouverai, je le veux dépêcher ;
Au beau milieu du cœur il faut que je lui donne—
Lelie. A qui donc en veut-on!
Sganarelle. Je n'en veux à person

Leli

Lelie. Pourquoi ces armes là ?

Sganarelle. C'èſt un habillement
Que j'ai pris pour la pluye.

(*à part.*) Ah ! quel contentement
J'aurois à le tuer ! prenons-en le courage.

Lelie. Hai ?

Sganarelle. Je ne parle pas.

(*Se donnant des coups de poing ſur l'eſtomac, & des ſoufflets pour s'exciter.*)

(*à part.*) Ah ! poltron, dont j'enrage,
Lâche, vrai cœur de poule.

Celie. Il t'en doit dire aſſez,
Cet objet dont tes yeux nous paroiſſent bleſſés.

Lelie. Oui, je connois par là que vous êtes coupable
De l'infidelité la plus inexcuſable,
Qui jamais d'un amant puiſſe outrager la foi.

Sganarelle (à part.) Que n'ai-je un peu de cœur ?

Celie. Ah ! ceſſe devant moi,
Traître, de ce diſcours l'inſolence cruelle.

Sganarelle. Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle,
Courage, mon enfant, ſois un peu vigoureux :
Là, hardi, tâche à faire un effort généreux,
En le tuant tandis qu'il tourne le derriere.

Lelie ſeſant deux ou trois pas ſans deſſein, fait retourner Sganarelle qui s'approchoit pour le tuer.

Puiſqu'un pareil diſcours émeut votre colère,
Je dois de votre cœur me montrer ſatisfait,
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

Celie. Oui, oui, mon choix èſt tel qu'on n'y peut rien reprendre.

Lelie. Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

Sganarelle. Sans doute elle fait bien de défendre mes droits :
Cette action, Monſieur, n'èſt point ſelon les loix ;
J'ai raiſon de m'en plaindre ; & ſi je n'étois ſage,
On verroit arriver un étrange carnage.

Lelie. D'où vous nait cette plainte ? & quel chagrin brutal.

Sganarelle. Suffit, vous ſavez bien où le bât me fait mal :
Mais votre conſcience & le ſoin de votre âme

Vous devroient mettre aux yeux que ma Femme èſt m
Femme ;
Et vouloir à ma barbe en faire votre bien,
Que ce n'èſt pas du tout agir en bon Chrétien.
Lelie. Un ſemblable ſoupçon èſt bas & ridicule :
Allez, deſſus ce point n'ayez aucun ſcrupule ;
Je ſais qu'elle èſt à vous, & bien loin de bruler——
Celie. Ah ! qu'ici tu ſais bien, Traître, diſſimuler !
Lelie. Quoi ? me ſoupçonnez-vous d'avoir une penſée
Dont ſon âme ait ſujet de ſe croire offenſée ?
De cette lâcheté voulez-vous me noircir ?
Celie. Parle, parle à lui-même, il pourra t'éclaircir.
Sganarelle. Non, non, vous dites mieux que je ne ſau
rois faire,
Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

SCENE XXII.

CELIE, LELIE, SGANARELLE, SA FEMME, LA SUIVANTE

La Femme de Sganarelle (*à Celie.*) Je ne ſuis point d'hu
meur à vouloir contre vous
Faire éclater, Madame, un eſprit trop jaloux :
Mais je ne ſuis point dupe, & vois ce qui ſe paſſe :
Il èſt de certains feux de fort mauvaiſe grace ;
Et votre âme devroit prendre un meilleur emploi,
Que de ſeduire un cœur qui doit n'être qu'à moi.
Celie. La declaration èſt aſſez ingenue.
Sganarelle (*à ſa Femme.*) L'on ne demande pas, Carogn
ta venue,
Tu la viens quéreller lorſqu'elle me défend,
Et tu trembles de peur qu'on t'ôte ton galant.
Celie. Allez, ne croyez pas que l'on en ait envie.
(*Se tournant vers Lelie.*)
Tu vois ſi c'èſt menſonge, & j'en ſuis fort ravie.
Lelie. Que me veut-on conter ?
La Suivante. Ma fois je ne ſais pas,
Quand on vérra finir ce galimatías :
Depuis aſſez long-tems je tâche à le comprendre,
Et ſi plus je l'écoute, & moins je puis l'entendre.
Je vois bien à la fin que je m'en dois mêler,
(*Allant ſe mettre entre Lelie & ſa Maîtreſ*
R

Répondez-moi par ordre, & me laiſſez parler.

(*A Lelie.*)

Vous, qu'èſt-ce qu'à ſon cœur peut reprocher le votre ?

Lelie. Que l'infidelle a pu me quitter pour un autre ;
Et que quand ſur le bruit de ſon Hymen fatal
J'accours tout tranſporté d'un amour ſans égal,
Dont l'ardeur reſiſtoit à ſe croire oubliée,
Mon abord en ces lieux la trouve mariée.

La Suivante. Mariée ; à qui donc ?

Lelie (*montrant Sganarelle.*) A lui.

La Suivante. Comment à lui ?

Lelie. Oui-dà.

La Suivante. Qui vous l'a dit ?

Lelie. C'èſt lui-même aujourd'hui.

La Suivante (*à Sganarelle.*) Eſt-il vrai ?

Sganarelle. Moi ! j'ai dit que c'étoit à ma Femme
Que j'étois marié.

Lelie. Dans un grand trouble d'âme,
Tantôt de mon Portrait je vous ai vû ſaiſi.

Sganarelle. Il èſt vrai, le voilà.

Lelie. Vous m'avez dit auſſi
Que celle, aux mains de qui vous avez pris ce gage,
Etoit liée à vous des nœuds du Mariage.

Sganarelle (*montrant ſa Femme.*) Sans doute, & je l'avois de ſes mains arraché,
Et n'euſſe pas ſans lui découvert ſon péché.

Sa Femme. Que me viens-tu conter par ta plainte importune ?
Je l'avois ſous mes pieds rencontré par fortune ;
Et même quand après ton injuſte courroux
J'ai fait dans ſa foibleſſe entrer Monſieur chez nous.

(*Montrant Lelie.*)

Je n'ai pas reconnu les traits de ſa peinture.

Celie. C'èſt moi qui du Portrait ai cauſé l'avanture,
Et je l'ai laiſſé cheoir en cette pâmoiſon,

(*à Sganarelle.*)

Qui m'a fait par vos ſoins remettre à la maiſon.

La Suivante. Vous le voyez, ſans moi vous y feriez encore,
Et vous aviez beſoin de mon peu d'Ellebore.

Sganarelle. Prendrons-nous tout ceci pour de l'argent comptant ?

Mon front l'a ſur mon âme eu bien chaude pourtant.

Sa Femme. Ma crainte toutefois n'èſt pas trop diſſipée
Et d'où que ſoit le mal, je crains d'être trompée.

Sganarelle. Hé ! mutuellement croyons-nous gens de bien.
Je riſque plus du mien que tu ne fais du tien,
Accepte ſans façon le parti qu'on propoſe.

Sa Femme. Soit ; mais gare le bois ſi j'apprens quelque choſe.

Celie (à Lelie aprés avoir parlé bas enſemble.)
Ah Dieux ! s'il èſt ainſi, qu'èſt-ce donc que j'ai fait?
Je dois de mon courroux apprehender l'effet :
Oui, vous croyant ſans foi, j'ai pris pour ma vengeance
Le malheureux ſécours de mon obeiſſance.
Et depuis un moment mon cœur vient d'accepter
Un Hymen que toujours j'eus lieu de rebuter ;
J'ai promis à mon Père, & ce qui me deſole —
Mais je le vois venir.

Celie. Il me tiendra parole.

SCENE XXIII.

CELIE, LELIE, GORGIBUS, SGANARELLE, SA FEMME, LA SUIVANTE.

Lelie. Monſieur, vous me voyez en ces lieux de retour
Brulant des mêmes feux, & mon ardent amour
Vérra, comme je crois, la promeſſe accomplie,
Qui me donna l'eſpoir de l'Hymen de Celie.

Gorgibus. Monſieur, que je revois en ces lieux de retour
Brulant des mêmes feux, & dont l'ardent amour
Vérra que vous croyez la promeſſe accomplie,
Qui vous donne l'eſpoir de l'Hymen de Celie,
Très-humble ſerviteur à votre Seigneurie.

Lelie. Quoi, Monſieur, èſt-ce ainſi qu'on trahit mon eſpoir ?

Gorgibus. Oui, Monſieur, c'èſt ainſi que je fais mon devoir,
Ma fille en ſuit les loix.

Celie. Mon devoir m'intereſſe,
Mon Père, à dégager vers lui votre promeſſe.

Gorgibus. Est-ce répondre en fille à mes commandements ?
Tu te démens bien-tôt de tes bons sentiments,
Pour Valere tantôt—Mais j'apperçois son Père,
Il vient assurément pour conclure l'affaire.

SCENE DERNIERE.

CELIE, LELIE, GORGIBUS, SGANARELLE, SA FEMME, VILLEBREQUIN, LA SUIVANTE.

Gorgibus. Qui vous amene ici, Seigneur Villebrequin ?
Villebrequin. Un secret important que j'ai su ce matin,
Qui rompt absolument ma parole donnée.
Mon fils, dont votre fille acceptoit l'Hymenée,
Sous des liens cachés trompant les yeux de tous,
Vit depuis quatre mois avec Lise en Epoux ;
Et comme des Parents le bien & la naissance
M'ôtent tout le pouvoir de casser l'Alliance,
Je vous viens—
Gorgibus. Brisons-là, si sans votre congé
Valere votre fils ailleurs s'est engagé,
Je ne vous puis celer que ma fille Celie
Dès long-tems par moi-même est promise à Lelie,
Et que riche en vertus son retour aujourd'hui
M'empêche d'agréer un autre époux que lui.
Villebrequin. Un tel choix me plaît fort.
Lelie. Et cette juste envie
D'un bonheur éternel va couronner ma vie.
Gorgibus. Allons choisir le jour pour se donner la foi.
Sganarelle. A-t-on mieux cru jamais être cocu que moi ?
Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Peut jetter dans l'esprit une fausse créance.
De cet exemple-ci ressouvenez-vous bien ;
Et quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.

EXTRAITS

DES VARIETÉS HISTORIQUES

CHARLES XII. *Roi de Suède.*

CHARLES XII. étoit d'une taille avantageuſe & noble : il avoit un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé; mais le bas du viſage déſagréable, trop ſouvent défiguré par un rire fréquent qui ne partoit que des lèvres ; preſque point de barbe ni de cheveux. Il parloit très-peu, & ne répondoit ſouvent que par ce rire, dont il avoit pris l'habitude. On obſervoit à ſa table un ſilence profond. Il avoit conſervé dans l'inflexibilité de ſon caractère cette timidité que l'on nomme *mauvaiſe honte*. Il eût été embarraſſé dans une converſation ; parce que s'étant donné tout entier aux travaux de la guerre, il n'avoit jamais connu la ſociété. C'eſt peut-être le ſeul de tous les hommes, & juſqu'ici le ſeul de tous les rois, qui ait vécu ſans foibleſſe. Il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles ſont auſſi dangereuſes que les vices oppoſés. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ſes malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en Turquie : ſa libéralité dégénérant en profuſion, a ruiné la Suède : ſon courage, pouſſé juſqu'à la témérité, a cauſé ſa mort : ſa juſtice a été quelquefois juſqu'à la cruauté ; & dans ſes dernières années, le maintien de ſon autorité approchoit de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une ſeule eut pu immortaliſer un autre Prince, ont fait le malheur de ſon pays. Il n'attaqua jamais perſonne ; mais il ne fut pas auſſi prudent qu'implacable dans ſes vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, ſans avoir l'envie d'aggrandir ſes états : il vouloit gagner des empires pour les donner. Sa paſſion pour la gloire, pour la guerre, & pour la vengeance, l'empêcha d'être politique ; quali-

fai

ans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant a bataille, & après la victoire, il n'avoit que de la modestie; après la défaite, que de la fermeté. Dur pour es autres comme pour lui-même; comptant pour rien la eine & la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter; sa vie doit apprendre aux Rois combien un ouvernement pacifique & heureux est au-dessus de tant e gloire.

Le caractère de ce Prince s'étoit manifesté de bonne eure. Etant encore enfant, on lui demandoit ce qu'il ensoit d'Alexandre, dont il lisoit l'histoire dans *Quinte-Curce*. Je pense, répondit-il, que je voudrois lui ressembler. Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. Ah! reprit-il, n'est ce pas assez quand on a conquis des oyaumes?

Lors de sa première campagne en 1700, comme il 'avoit jamais entendu de sa vie de mousqueterie, il demanda au Major-général Stuard, qui se trouvoit auprès e lui, ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles? C'est le bruit que font les balles de usil qu'on vous tire, lui dit le Major. *Bon*, dit le Roi, *e sera là dorénavant ma musique*. Dans le même instant, le Major, qui expliquoit le bruit des mosquetades, n reçut une dans l'épaule; & un lieutenant tomba mort l'autre côté du Roi.

Ce Prince ayant eu un cheval tué sous lui à la bataille e Narva, il sauta légèrement sur un autre, disant gaiement, *Ces gens-ci me font faire mes exercices*.

Au siège de Thorn, ce Prince, dont l'habit étoit toujours fort simple, s'étant avancé fort près avec un de ses énéraux nommé Liéven, qui étoit vêtu d'un habit bleu alonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop aperçu. Il lui ordonna de se ranger derrière lui. Liéven onnoissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable, & craignant également pour le Roi, hésitoit s'il evoit obéir. Le Roi impatient, le prend aussitôt par e bras, se met devant lui & le couvre; au même instant ne volée de canon qui venoit en flanc, renverse le général mort sur la place que le Roi quittoit à peine. La mort de cet homme, tué précisément au lieu de lui, parce qu'il vouloit le sauver, affermit Charles dans l'opinion,

où il fut toute ſa vie, de la prédeſtination abſolue; &
dogme qui favoriſoit ſon courage, peut auſſi ſervir à j
tifier ſes témérités.

Ce Prince étoit aſſiégé dans Stralſund, place fronti
de ſes Etats. Un jour qu'il dictoit des lettres à un
crétaire, une bombe tomba ſur la maiſon, perça le t
& vint éclater près de la chambre même du Roi.
moitié du plancher tomba en pièces: le cabinet où le
dictoit étant pratiqué en partie dans une groſſe murai
ne ſouffrit point de l'ebranlement; & par un bonh
étonnant, nul des éclats qui ſautoient en l'air, n'en
dans ce cabinet, dont la porte étoit ouverte. Au br
de la bombe, & au fracas de la maiſon qui ſembloit to
ber, la plume échappa des mains du ſecrétaire. Q
a-t-il donc? lui dit le Roi, d'un air tranquille; p
quoi n'écrivez-vous pas? Celui-ci ne put répondre
ces mots: Eh! Sire, la bombe.—Eh bien, répondit
Roi, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je v
dicte? Continuez.

Preſque tous ſes principaux officiers ayant éte tués
bleſſés dans ce ſiège, le Colonel Baron de Reichel, ap
un long combat, accablé de veilles & de fatigues, s'ét
jetté ſur un banc pour prendre une heure de repos,
appellé pour monter la garde ſur le rempart; il s'y tra
en maudiſſant l'opiniâtreté du Roi, & tant de fatigues
intolérables & ſi inutiles. Le Roi, qui l'entendit, c
rut à lui, & ſe dépouillant de ſon manteau qu'il éten
devant lui: "Vous n'en pouvez plus, lui dit-il, m
" cher Reichel; j'ai dormi une heure, je ſuis frais,
" vais monter le garde pour vous: dormez; je v
" éveillerai quand il en ſera temps." Après ces m
il l'enveloppa malgré lui, le laiſſa dormir, & alla mon
la garde.

Ce héros étoit trop ſenſible à la gloire militaire p
refuſer ſes éloges à ſes ennemis, lorſqu'ils les méritoie
Un célèbre Général Saxon lui ayant échappé par de
vantes manœuvres, dans une occaſion où cela ne dev
point arriver, ce Prince dit hautement, *Schulembourg n*
a vaincus.

Lorſque dans un ſiège ou un combat on lui anonç
la mort de ceux qu'il eſtimoit, & qu'il aimoit le plus

répond

pondoit sans émotion : « Eh bien, ils sont morts en
raves gens pour leur prince. »

Ce Prince disoit à ses soldats : « Mes amis, joignez
l'ennemi ; ne tirez point : c'est aux poltrons à le faire. »

Charles ayant, en 1706, forcé les Polonois à exclure le
oi Auguste du trône où ils l'avoient placé, entra en
xe pour obliger ce Prince lui-même à reconnoître les
oits du successeur qu'on lui avoit donné. Il choisit son
mp près de Lutzen, champ de battaille fameux par la
ctoire & par la mort de Gustave Adolphe. Il alla voir
place où ce grand homme avoit été tué. Quand on
ut conduit sur le lieu : « J'ai tâché, dit-il, de vivre
comme lui ; Dieu m'accordera peut-être un jour une
mort aussi glorieuse. »

Un jour le Roi se promenant à cheval près de Leipsic,
paysan Saxon vint se jetter à ses pieds, pour lui deman-
r justice d'un grenadier qui venoit de lui enlever ce
i étoit destiné pour le diner de sa famille. Le Roi fit
nir le soldat. Est-il vrai, dit-il, d'un visage sévère,
e vous avez vôlé cet homme ? « Sire, dit le soldat, je
ne lui ai pas fait tant de mal que votre Majesté en a
fait à son maitre : vous lui avez ôté un royaume ; & je
n'ai pris à ce manant qu'un dindon. » Le Roi donna
sa propre main dix ducats au paysan, & pardonna
soldat, en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui
ant : « Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un roy-
aume au Roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi. »

On a rapporté cette autre anecdote. Ce Prince, oc-
pé d'une affaire importante, alla de grand matin chez
Ministre pour en conférer avec lui. Comme il étoit
core au lit, ce Prince attendit quelques moments. Il y
oit aussi un soldat qui attendoit dans l'antichambre ;
arles lui fit plusieurs questions, auxquelles il répondit
ifféremment. Enfin on ouvre, le Ministre fait mille
uses à son maître. Le soldat, confus de lui avoir
lé avec tant de liberté, se jette à ses pieds, & lui dit :
Sire, pardonnez-moi, je vous ai pris pour un homme. »
Il n'y a pas de mal, repondit Charles ; rien ne res-
ble plus à un homme qu'un Roi. »

Charles, pour tout amusement dans sa retraite de Ben-
en Turquie, jouoit quelquefois aux échecs. Si les
ites choses, dit l'historien de sa vie, peignent les hom-
mes,

mes, il eſt permis de rapporter, qu'il feſoit toujours m
cher le Roi à ce jeu ; il s'en ſervoit plus que des aut
pièces, & par-là il perdoit toutes les parties.

Les hiſtoriens ont loué la libéralité de ce Prince ; m
il la pouſſoit à l'éxcès, ainſi que ſes autres vertus. G
thuſen, ſon favori & ſon tréſorier, étoit le diſpenſat
de ſes libéralités. C'étoit un homme qui aimoit aut
à donner que ſon maître. Il lui apporta un jour
compte de ſoixante & dix mille écus en deux lignes :
mille écus donnés aux Suédois & aux Janiſſaires par
ordres généreux de ſa Majeſté ; & le reſte mangé
moi. " Voilà comme j'aime que mes amis me rend
" leurs comptes, dit ce Prince : Mullern me fait lire
" pages entières pour des ſommes de dix mille fran
" j'aime mieux le ſtyle laconique de Grothuſen."

Un de ſes vieux officiers, ſoupçonné d'être un
avare, ſe plaignit à lui de ce que ſa Majeſté donnoit t
à Grothuſen : " Je ne donne de l'argent, répondit
" Roi, qu'à ceux qui ſavent en faire uſage."

La Princeſſe Lubomirſki, qui étoit dans les intérêt
dans les bonnes grâces du Roi Auguſte, ennemi de
Suède, avoit pris la route d'Allemagne pour fuir les h
reurs de la guerre cruelle qui déſoloit la Pologne en 17
Hagen, Lieutenant-colonel Suédois, averti de ce voy
ſe mit en ambuſcade, & ſe rendit maître de la Prince
des ſes équipages, de ſes pierreries, de ſa vaiſſelle, de
argent comptant, objets très-conſidérables. Charles X
inſtruit de cette avanture, écrivit de ſa propre main à
Hagen : " Comme je ne fais pas la guerre aux dames
" Lieutenant-colonel remettra, auſſitôt ma préſente
" çue, ſa priſonnière en liberté, & lui rendra tout ce
" lui appartient ; & ſi pour le reſte du chemin elle
" ſe croit pas aſſez en ſureté, le Lieutenant-colonel l'eſ
" tera juſques ſur la frontiére de Saxe."

Quoique Charles fût, peut-être, l'homme le plus fr
de ſon armée, un ſoldat mécontent oſa lui préſenter
jour du pain noir & moiſi, fait d'orge & d'avoine, ſ
nourriture que les troupes euſſent alors, & dont
manquoient même ſouvent. Le Roi reçut le morc
de pain ſans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit
ſuite froidement au ſoldat : *Il n'eſt pas bon, mais il*
ſe manger. C'eſt par de ſemblables traits que ce Pr

oit supporter à son armée des extrémités qui eussent intolérables sous tout autre général.

Sa témérité, qui l'avoit si souvent exposé à la mort, la fit enfin trouver au siège de Frédérickshall, le 11. Dé-mbre 1718, lorsqu'il visitoit sur les neuf heures du soir travaux du siège à la lueur des étoiles. Une balle l'atteignit à la temple droite le fit expirer subitement. pendant il eut encore la force de mettre, par un mou-ment naturel, la main sur la garde de son épée. A ce ctacle, l'ingénieur Mégret, homme singulier & indiffé-t, dit à ceux qui se trouvèrent presents : *Voilà la piéce e, allons souper.*

STANISLAS I. *Roi de Pologne.*

TANISLAS avoit coutume de dire, qu'une seule ver-tu vaut mieux qu'un siècle d'ayeux. Ce seroit mal ondre à un sentiment si sublime que de s'occuper à uver l'ancienneté de sa maison. Ce grand Prince ne appelloit la gloire de ses ancêtres que pour s'exciter à roisme. Son éducation fut pénible & laborieuse. vaincu par les événements pénibles de sa vie, que l'on nge plutôt ses désirs que l'ordre des choses, il n'en-na jamais son bonheur à la fortune, & l'attendit du ir seul de faire du bien. Rendre les hommes heu-étoit le principe de toutes ses actions : sa valeur, sa nanimité, son économie même, découloient d'une ce si pure. Combien d'établissements utiles, d'édi-superbes, d'embellissements de toute espèce créés de ropres deniers pour la gloire & l'utilité de la Lor-! Un Athénien se félicitoit d'être né du temps de ates ; tous les Lorrains se regardoient heureux d'être sous le règne de Stanislas. Doux, affable, compatis-il s'entretenoit avec ses sujets comme avec ses égaux; rtageoit leurs peines, & les consoloit en père tendre. peuple ne l'appelloit autrement que Stanislas le *aisant*, titre qui ne peut être comparé qu'à celui de *Aimé*. Ce Prince, après nous avoir donné, pen-sa vie, l'exemple de toutes les vertus, nous instruit re après sa mort, dans les écrits qu'il a laissés, & qui té rassemblés en quatre volumes *in* 8vo. & *in* 12mo,

sous

le titre d'*Oeuvres du Philoſophe Bienfaiſant*. Cet ami hommes avoit une phyſionomie des plus heureuſes, & annonçoit toute la candeur de ſon âme. Comme il av beaucoup d'eſprit & de lumières, il protégea d'une ma ère particulière les ſciences & les arts, qu'il cultivoit l même avec ſuccès. S'il n'avoit été qu'un ſimple parti lier, on le loueroit ici de ſes talents pour la méchaniqu

Staniſlas eut le rare avantage de trouver dans un p tendre un ami éclairé, qui ſe rendit le compagnon d'étu de ſon fils, pour l'aider plus facilement dans ſa marc Le jeune Staniſlas récompenſa ces ſoins paternels par progrès les plus rapides dans les ſciences & dans la ver A l'âge de dix-neuf ans il diſcuta dans les diètes, avec plus vive éloquence, les intérêts de la Pologne. « Sta
« las Leſzczynſki, écrivoit alors l'Evêque de Warm
« èſt regardé parmi nous comme l'honneur de notre p
« trie : on pourroit l'appeller les délices du genre h
« main. Une heureuſe facilité de mœurs qui éclate da
« ſes diſcours & dans ſes manières, lui ſoumet généra
« ment tous les cœurs. Je ne doute point qu'il ne ſ
« né pour être la gloire de ſon ſiècle ; du moins eſ
« dès à préſent la joie de ſa nation. Sa naiſſance, to
« diſtinguée qu'elle èſt, n'èſt point au-deſſus de ſes v
« tus ; & ſes vertus ſont infiniment au-deſſus de ſon â
« Dans la première fleur de ſa jeuneſſe, on voit éclo
« les fruits d'un âge avancé ; &, pour tout dire en
« mot, tout eſt grand en lui : ſon caractère, ſon géni
« ſes ſentiments, & juſqu'à l'eſpoir qu'il donne à n
« peuples des avantages qu'il peut un jour leur proc
« rer."

En 1704, Staniſlas fut député par l'aſſemblée de Va ſovie auprès de Charles XII. Roi de Suède, qui ven de conquérir la Pologne, & de détrôner Frédéric A guſte. Staniſlas étoit alors âgé de vingt-ſept ans, Pal tin de Poſnanie, & avoit été ambaſſadeur extraordina auprès du Grand Seigneur en 1699. Charles témoig pluſieurs fois la ſatisfaction & l'étonnement que lui ca ſoient l'air plein de nobleſſe & le mérite ſupérieur jeune député. Il dit un jour en ſortant d'une long conférence avec Staniſlas, « Qu'il n'avoit jamais
« d'homme ſi propre à concilier tous les partis ;" & ajouta : « Voilà celui qui ſera toujours mon ami." O

s'apperçu

perçut bientôt après que ces paroles signifioient, là celui que je donnerai pour Roi à la Pologne.
Le Primat de Pologne étoit accouru pour faire tomber hoix du conquérant sur un Lubomirski. Il représenque Stanislas Leszczynski étoit trop jeune : " Mais il t à-peu-près de mon âge," répliqua sèchement Charles I. & aussitôt il envoya le Comte de Hoorn signifier à semblée de Varsovie qu'il falloit élire un roi dans cinq s, & qu'il falloit élire Stanislas Leszczynski. Le Caral Primat ne voulut point se trouver à sa place, & clama le 2 Juillet 1704 Stanislas I. Roi de Pologne, Grand Duc de Lithuanie. Ce ne fut néanmoins que le Septembre de l'année suivante qu'il fut couronné par rchevêque de Léopold, & en présence du Roi de de, qui voulut être témoin de cette cérémonie.
Le nouveau Roi suivit Charles XII. en Saxe, où il y en 1706, après plusieurs combats, un traité de paix clu entre les deux Rois d'une part, & le Roi Auguste, renonça à la couronne de Pologne, & reconnut Stanispour légitime Souverain de cet Etat. Mais tous les phées du conquérant du Nord ayant été renversés en seul jour à la bataille de Pultawa le 28 Juin 1709, guste oublia bientôt ses engagements. La Pologne se de nouveau déchirée par ses propres mains, & par s des Moscovites vainqueurs de Charles XII. Stanistouché des malheurs des Polonois, & ne pouvant plus atter de jouir d'une paix qui lui laissât les moyens de dre son peuple heureux, ambitionna la seule gloire qui restoit, celle de sacrifier une couronne à sa patrie. Il t écrit à Charles XII. pour avoir son consentement ; omme ce Roi refusoit d'approuver une telle démar- Stanislas alla à Bender, où Charles s'étoit retiré s sa défaite. Stanislas, pour mieux couvrir sa mar- se disoit un Suédois envoyé vers son souverain. Il roit que Charles avoit été fait prisonnier, & il fut luine arrêté par les Turcs. Le Monarque Suédois, dans aptivité, agissoit & pensoit encore en roi & en vainur. Il fit dire à Stanislas de ne faire aucun traité Auguste, & lui promit de le rétablir incessamment e trône où il l'avoit déjà placé. Mais ces promesses nt vaines. Charles désespérant de pouvoir armer les cs contre les Moscovites, demanda sa liberté, & l'ob-

tint facilement : il repassa dans ses Etats. Ce Roi assi
na pour retraite à Stanislas le duché des Deux Ponts,
lui céda les revenus de cette province.

Après la mort de Charles, tué devant Frédérickha
en 1718, le duché des Deux Ponts retourna à un Prin
de la Maison Palatine. Stanislas, obligé d'en sortir,
retira à Weissembourg dans l'Alsace Françoise. Le R
Auguste ayant fait, à cette occasion, porter des plaintes
la Cour de France par M. Sum, le Duc d'Orléans, alo
régent, répondit à l'envoyé ces paroles remarquable
" Monsieur, mandez au Roi votre maître, que la Fran
" a toujours été l'asile des rois malheureux."

Stanislas vécut dans sa retraite jusqu'en 1725, que
Princesse *Marie* sa fille, le seul des enfants qui lui resto
épousa Louis XV. Après la mort du Roi Auguste,
France voulut placer de nouveau Stanislas sur le trô
de Pologne ; mais l'on sait que cette tentative eut le su
cès que Stanislas avoit prévu, qu'il avoit même annon
Le parti qui l'avoit proclaimé Roi, fut obligé de céd
aux forces réunies de l'Empereur Charles VI. & de l'I
pératrice de Russie. " Nos malheurs, écrivoit alors
" tendre père à la plus vertueuse des filles, nos malheu
" ne sont grands qu'aux yeux de la prévention, qui n'
" connoit point au-dessus de la perte d'une couron
" Dois-je avancer la main pour la reprendre ? Non ;
" vaut mieux attendre les vues de la Providence, & no
" convaincre du vide & du néant des choses d'ici bas."

Dantzig avoit donné une retraite à Stanislas après
défaite. Cette ville se vit bientôt investie de tous
côtés. Elle fut prise, & Stanislas obligé de fuir, apr
avoir vu sa tête mise à prix dans sa propre patrie par
général des Moscovites. Ce Prince n'échappa aux pér
sans nombre qui le menaçoient, qu'à la faveur de p
d'un déguisement. Le dessein de cette retraite avoit
concerté avec le Marquis de Monti, Ambassadeur
France : mais une partie du déguisement manquoit ;
Stanislas éprouva, qu'une bagatelle est quelquefois capa
de faire échouer les plus grands projets. Un habit u
& tel qu'il convenoit au rôle que ce Prince étoit obligé
jouer, une chemise de grosse toile, un bonnet des p
simples, un bâton d'une épine rude & mal polie, en
d'un cordon de cuir, étoient déjà prêts ; l'on n'attend

ue des bottes dont il pût se servir, pour le mieux faire ressembler aux paysans de ces cantons, qui sont dans l'usage d'en porter en tout temps. On ne vouloit pas en employer de neuves; & l'Ambassadeur de France s'occupoit depuis deux jours à mesurer de l'œil toutes les jambes des officiers de la garnison. Les bottes d'un officier François lui parurent à-peu-près aussi grosses & aussi honnêtement usées qu'il le souhaitoit; mais il n'osoit se résoudre à les demander. Qu'auroit-on pensé de cette envie? Et dans les circonstances où se trouvoit Stanislas, n'auroit-elle pas aidé à découvrir son dessein? Le ministre prit le parti de gagner, par un de ses gens, le valet de cet officier, qui vôla les bottes, & les vendit. Elles furent apportées une heure avant le départ. Ce vôl important, qui avoit mérité la négociation d'un ambassadeur, n'avoit pu s'exécuter plus tôt. Mais le Roi ne put les mettre; il fallut en avoir d'autres: il demandoit, il cherchoit, il envoyoit de tous côtés, lorsque par hazard il trouva sous sa main des bottes d'un de ses domestiques qu'on eut dites faites exprès. Stanislas les mit, ainsi que le reste de son accoutrement. Son air noble, & la sérénité de son front, pouvoient seuls le trahir: mais l'obscurité de la nuit le favorisoit. Il sortit à dix heures du soir de la maison de l'Ambassadeur par un escalier dérobé. A peine Stanislas eut-il descendu quelques marches, que ce bon Prince voulant rassurer le Marquis de Monti sur les craintes que lui donnoit cette retraite, & désirant essuyer ses larmes, remonta, & frappa à la porte que l'Ambassadeur avoit refermée sans bruit. Il étoit alors prosterné à terre; & par des prières ferventes il demandoit au Seigneur, qu'il voulût bien être le guide du Monarque fugitif dans un voyage aussi dangereux. Sourd aux premiers coups, il se lève enfin, & ouvrant la porte: « Qu'est-ce donc, Sire? s'écria-t-il; malgré tous mes soins, aurois-je oublié quelque chose dont votre Majesté eût encore besoin? « Oui, Monsieur, reprit Stanislas, d'un air aussi sérieux qu'il lui fut possible; une chose très-importante & très-necessaire: vous n'avez pas songé qu'il me falloit mon cordon bleu. Est-il de la bienséance que je néglige de le mettre dans une occasion comme celle-ci?" Reprenant aussitôt son enjouement ordinaire, & un ton plein d'amitié: « Je viens, lui dit-il, vous embrasser de nouveau, & vous

" prier de vous résigner autant que je le fais à la Provi-
" dence, à laquelle je remets entièrement mon sort."
On aimeroit à suivre ce Prince dans tous les événement
de sa retraite ; mais il faut lire la relation qu'il en a lui
même donnée, & qu'il a écrite avec une gaieté vraimen
philosophique.

Les négociations secrettes qui se tenoient entre la Cou
de Vienne & celle de France, terminérent, en 1736, ce
différents qui avoient causé tant de troubles à la Pologn
Il fut dit dans le premier article des préliminaires de pai
signés entre l'Empereur & le Roi de France : " Que l
" Roi Stanislas abdiqueroit ; mais qu'il seroit reconn
" Roi de Pologne & Grand Duc de Lithuanie, & qu'
" en conserveroit les titres & les honneurs ; qu'on l
" restitueroit ses biens & ceux de la Reine son épouse
" dont ils auroient la libre jouissance & disposition ; qu'
" y auroit en Pologne une amnistie de tout le passé, &
" que chacun y seroit rétabli dans tous ses biens, droit
" & privilèges ; que l'Electeur de Saxe seroit recon
" Roi de Pologne & Grand Duc de Lithuanie, pa
" toutes les Puissances qui accéderoient au traité de pai
" qu'à l'égard du Roi Stanislas, il seroit mis en paisibl
" possession du duché le Lorraine & de Bar ; ma
" qu'immédiatement après la mort de ce Prince, ce
" duchés seroient réunis en pleine souveraintè, pour tou
" jours, à la couronne de France."

Stanislas succédoit dans la Lorraine à des Prince chéri
qu'elle regrettoit tous les jours. Le Roi de Pologne ar
riva, & ces peuples retrouvèrent en lui leurs ancien
maîtres. Il gouta pour lors le plaisir qu'il avoit si long
temps désiré, de faire des heureux. Il auroit cru, com
me Titus, perdre un jour, s'il ne l'avoit pas signalé pa
quelque bienfait. Mais ce Prince éclairé savoit que l
bienfaisance du souverain doit toujours avoir le plus gran
nombre pour objet, & qu'une grâce que la faveur seu
accorde à un particulier, est une injustice faite au peupl
Il a fondé des collèges, bâti des hôpitaux, formé des do
pour de pauvres filles. Il a embelli les villes de Nanci &
de Luneville de places, de fontaines, d'édifices public
qui ne contribuent pas moins à l'ornement de ces vill
qu'à la commodité de ses habitants. Ses palais, ses jardin
offroient des modèles en tout genre de ce beau simple
mai

mais sublime, qui annonce le gout éclairé du maître. Les revenus de Stanislas étoient modiques; cependant lorsqu'on vouloit apprécier ce que ce bon Prince fesoit on le croyoit le plus riche potentat de l'Europe. Il suffira de donner un exemple de cette économie sage & raisonnée qui lui fesoit faire de si grandes choses. Ce Prince a donné aux magistrats de la ville de Bar dix mille écus, qui doivent être employés à acheter du bled lorsqu'il est à bas prix, pour le revendre aux pauvres à un prix médiocre, quand il est monté à un certain point de cherté. Par cet arrangement la somme augmente tous les jours, & bientôt on pourra la répartir sur d'autres endroits de la province.

PIERRE ALEXIOWITZ, *Czar de Moscovie, Surnommé le Grand.*

L'EMPEREUR PIERRE I. étoit d'une taille haute: il avoit une démarche fière, l'air noble, vif, spirituel; le regard rude, & un certain tic désagréable, qui altéroit souvent les traits de son visage. Il parloit avec feu, s'exprimoit avec facilité; & souvent il haranguoit ses troupes, son conseil, le clergé. Souverain & orateur, ces deux qualités lui donnoient un ascendant auquel il étoit difficile de résister. Simple dans ses mœurs & dans sa cour, il méprisoit l'éclat & le faste. C'étoit le Prince Menzikof, son favori, qu'il chargeoit de le représenter par une magnificence extraordinaire. Jamais il n'y eut d'homme plus actif, plus laborieux, plus entreprenant, plus infatigable. Il comptoit, non ses jours, mais ses moments, & il n'avoit à regretter la perte d'aucun. La peine & le danger ne l'effrayoient point. Les moyens les plus extraordinaires, les plus prompts, & les plus efficaces, étoient toujours ceux qu'il préféroit pour faire réussir ses projets. Ainsi, pour introduire la discipline dans ses troupes, soit sur terre, soit sur mer, il commença par exercer lui-même les plus bas emplois. Lorsqu'il établit des gens pour porter du secours dans les incendies que l'on sait être fort fréquents en Moscovie, il prit le premier une de ces commissions périlleuses; & dans plus d'une occasion, on le vit, non sans effroi, monter avec la

hache au haut des maiſons embraſées qui s'écrouloient. Sa préſence ſembloit-elle neceſſaire ou de quelque utilité dans une partie de ſon Empire, auſſitôt il partoit ſans délai, ſans ſuite, & voloit avec une rapidité inconcevable de l'extrémité de l'Europe au cœur de l'Aſie. Son voyage le plus fréquent étoit de franchir l'intervalle de Péterſbourg à Moſcow, qui èſt de deux cens lieues communes de France, comme un autre Prince paſſe de ſon palais à une maiſon de plaiſance. Ses peuples le croyoient toujours prêt d'arriver parmi eux. Son activité le multiplioit en quelque ſorte, & le rendoit préſent dans toute la vaſte étendue de ſes Etats. Ce Prince avoit, par un accident qui lui étoit arrivé dans ſa jeuneſſe, une antipathie extrême pour l'eau : il ſut combattre cette frayeur, & s'en dépouiller au point qu'il fit ſes plus grands plaiſirs de la marine. Pierre Alexiowitz ne triompha pas aussi heureuſement des vices de ſon naturel & de ſon éducation. Ce Prince étoit extrême dans ſa haine, dans ſa vengeance, dans ſes plaiſirs. Il prit avec les jeunes débauchés, que la Princeſſe Sophie avoit mis autour de lui, un gout immodéré pour le vin & les liqueurs fortes. Cet excès de la boiſſon ruina ſon tempérament, lui mit le feu dans le ſang, & le rendit ſujet à des tranſports de fureur dans leſquels il ne ſe connoiſſoit point. Le Fort étoit le ſeul de ſes favoris qui avoit alors le pouvoir ou le courage de le dompter, de l'arrêter, & de lui reprocher avec force ſes violences. La voix de l'Impératrice Catherine étoit encore un charme très puiſſant pour rétablir le calme dans ſes ſens agités, pour le rappeller aux ſentimens d'humanité, aux principes de vertu, à lui-même. Il s'appaiſoit en rougiſſant de ces emportemens involontaires, & s'écrioit avec confuſion & avec douleur : *Helas ! j'aurai pu réformer ma nation, & je ne pourrai me réformer moi-même !* Pierre le Grand étoit devenu le plus ſavant de ſon Empire ; il parloit pluſieurs langues, & s'étoit rendu habile dans les mathématiques, la phyſique, & la géographie. Il avoit appris juſqu'à la chirurgie, qu'il exerça plus d'une fois avec ſuccès. Les projets les plus vaſtes ne l'étonnoient point ; & il les ſuivoit avec une ardeur, avec une conſtance, qui leur ôtoient tout ce qu'ils paroiſſoient avoir d'abord de chimérique. C'èſt la hardieſſe de ſon génie, c'èſt ſa paſſion pour les choſes extraordinai-

ordinaires, qui lui firent entreprendre & exécuter, en peu d'années, la métamorphose étonnante & subite d'un peuple grossier & barbare, en un peuple éclairé & policé. Toute sa gloire fut utile à sa patrie. L'histoire n'offrira vraisemblablement que cet exemple unique d'un Empereur qui descende du trône pour aller chez des nations étrangères, travailler comme un simple mercenaire dans les atteliers, dans les chantiers, dans les manufactures, se confondant & voulant être méconnu parmi les artisans, afin d'apprendre les éléments des sciences & des arts, & de les introduire dans ses Etats. Il y a eu des rois conquérants, il y en a eu des législateurs & de grands politiques ; mais Pierre le Grand est le seul qui, à ces titres glorieux, ait pu joindre les qualités non moins héroïques, de réformateur de son pays, de précepteur des connoissances utiles, de fondateur des sciences & des arts, d'instituteur des mœurs de ses peuples.

Le Czar Pierre, qui, par son propre génie, s'étoit élevé au-dessus des préjugés, des mœurs, & des loix de son pays, comprit que, pour introduire plus promptement dans ses Etats la réforme générale qu'il méditoit, il falloit l'enseigner par son exemple. Il se soumit donc le premier aux épreuves d'une discipline militaire. Il avoit chargé Le Fort, illustre guerrier, de lever cinquante mille hommes de troupes, & de les exercer comme il jugeoit à propos. Le Czar se mit lui-même dans la compagnie de Le Fort, qu'il appelloit son capitaine. Son premier grade fut celui de tambour ; & après avoit battu quelque temps la caisse, & couché avec ses camarades à la suite du régiment, il fut nommé sergent. Il passa successivement aux autres grades, suivant qu'il l'avoit mérité ; & il n'étoit pas facile de l'abuser à cet égard.

Les autres réformes qu'il méditoit, demandoient des épreuves & des lumières. Il prit en conséquence l'étrange résolution d'aller les puiser chez les nations voisines, & de s'éloigner quelques années de ses Etats, pour apprendre à les mieux gouverner. Il voyagea en Allemagne, vêtu à l'Allemande, & sous l'habit d'un simple gentilhomme. Il méprisoit le faste ; mais il n'étoit que trop sensible aux plaisirs de la table, si fort à la mode autrefois en Allemagne. Dans un de ces repas, échauffé par les fumées du vin & des liqueurs, il s'oublia assez pour tirer l'épée contre son favori Le Fort ; mais ce qui

fait

fait l'éloge de ce Prince, c'èst qu'il témoigna un vif regret de cet emportement. Ce fut à cette occasion qu'il se plaignit avec amertume de n'avoir pu triompher de lui-même.

Pendant son séjour en Hollande, il étudia la géographie, la physique, l'histoire naturelle, & surtout la marine. Il prit un habit de pilote, & alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on construisoit beaucoup de vaisseaux. Il se fit inscrire dans le nombre des charpentiers. On l'appelloit communément maître Pierre, *Peterbas*. Les ouvriers furent d'abord interdits, de voir un Souverain parmi eux ; mais comme ce Souverain n'avoit rien qui le distinguât des autres hommes, ils se familiarisèrent bientôt avec lui.

Ces ouvriers lui avoient appris leur routine dans la construction des vaisseaux : il passa en Angleterre pour en étudier l'art. Le Roi Guillaume, flatté de recevoir dans ses Etats cet illustre voyageur, lui fit un présent digne de tous deux ; c'étoit un yacht de vingt-cinq pièces de canon, le meilleur voilier de la mer. Tous les gens de l'équipage voulurent bien aussi se laisser donner ; & Pierre amena avec lui, sur ce vaisseau, une colonie de marins & d'artisans de toute espèce.

Ce fut en 1717 que le Czar vint en France. On lui rendit, dans tous les lieux de son passage, les honneurs dus à son rang. Mais ce cerémonial le gênoit. Il ne voulut point s'arrêter à Beauvais, où l'Evêque de cette ville avoit fait préparer un grand festin : & comme on lui représentoit que, s'il passoit outre, il feroit mauvaise chère : *J'ai été soldat*, repondit ce Prince ; *& pourvu que je trouve du pain & de la bière, je suis content*.

Le Czar fut d'abord reçu au Louvre avec toute sa suite : la magnificence avec laquelle on avoit décoré les appartements, sembloit gêner sa simplicité ; il préféra d'aller se loger à l'autre bout de la ville, à l'hôtel de Lesdiguières, où il fut traité & défrayé comme au Louvre. Le Roi, encore enfant (il étoit âgé de sept ans), & conduit par M. de Villeroi, son gouverneur, vint lui rendre visite. Deux jours après, le Czar reçut les respects du corps de ville, & alla le soir voir le Roi. La maison du Roi étoit sous les armes. On mena ce jeune Prince jusqu'au carosse du Czar. Pierre, étonné & inquiet de la foule

foule qui ſe preſſoit autour de ce Monarque enfant, le prit & le porta quelque temps dans ſes bras.

Le Czar, toujours habillé ſimplement, devoit trouver bien ridicule le gout changeant de la nation dans ſes modes. Il remarqua un jeune Seigneur de la Cour qui avoit chaque jour un habit d'un nouveau gout. Ce Prince, ſe tournant vers ceux qui l'accompagnoient : *Il me ſemble*, dit-il, *que ce gentilhomme François n'eſt pas content de ſon tailleur.*

Pierre alla viſiter, en homme qui vouloit s'inſtruire, les monuments & les manufactures dignes de ſon attention. Lorſqu'il fut voir la monnoie royale des médailles, on en frappa pluſieurs devant lui. Une de ces médailles étant tombée à ſes pieds, le Czar s'empreſſa de la ramaſſer ; & il y vit ſon portrait en buſte, & ſur le revers une renommée poſant le pied ſur le globe, & ces mots de Virgile, *Vires acquirit eundo* ; alluſion ingénieuſe aux voyages & à la gloire de Pierre le Grand. On préſenta de ces médailles d'or à lui, & à tous ceux qui l'accompagnoient. Il ne put s'empêcher de dire, en les recevant : *Il n'y a que les François capables d'une pareille galanterie.*

Lorſqu'il alla dîner à Petit-Bourg, chez M. le Duc d'Antin, Surintendant des bâtiments, la première choſe qu'il vit, fut ſon portrait peint en grand, avec le même habit qu'il portoit.

Dans les manufactures, & chez les artiſtes, tout ce qui ſembloit mériter ſon approbation lui étoit offert de la part du Roi.

En voyant le tombeau du Cardinal de Richelieu, & la ſtatue de ce Miniſtre, monument digne de celui qu'il repréſente, le Czar laiſſa paroître un de ces tranſports, & dit une de ces choſes qui ne peuvent échapper qu'à ceux qui ſont nés pour être de grands hommes. Il monta ſur le tombeau, embraſſa la ſtatue ; *Grand miniſtre*, dit-il, *que n'es tu né de mon temps ! je te donnerois la moitié de mon Empire, pour apprendre à gouverner l'autre.* Un homme qui avoit moins d'entouſiaſme que le Czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue Ruſſe, répondit : " S'il avoit donné cette moitié, il n'auroit pas long-temps " gardé l'autre."

L'Académie des Sciences de Paris ayant ſupplié le Czar, qui étoit venu à une de ſes aſſemblées du mois de Juin

Juin 1717, de vouloir bien lui faire l'honneur d'être un de ses membres; l'Abbé Bignon reçut de Péterſbourg, le 7 Novembre de la même année, une lettre du premier médecin de ſa Majeſté Czarienne, contenant qu'elle étoit très-ſatisfaite de ce que l'illuſtre corps de l'Académie vouloit la mettre au nombre de ceux qui la compoſoient. M. de Fontenelle, comme ſecrétaire de la compagnie, fut chargé de répondre à cette lettre.

Un des établiſſements que le Czar admira le plus, fut l'Hotel Royal des Invalides. Après qu'il eut tout examiné avec cet œil obſervateur auquel rien n'échappoit, M. le Maréchal de Villars le conduiſit dans le réfectoire, au moment que les ſoldats ſe mettoient à table. Ce Prince gouta de leur ſoupe, & prenant un verre du vin: *A la ſanté*, dit-il, *de mes camarades*.

Le Czar, de retour dans ſes Etats, y fit fleurir les ſciences & les arts; & ce qui èſt peut-être plus difficile, il parvint à réformer les anciens uſages des Moſcovites. Ses divertiſſements mêmes furent conſacrés à faire gouter le nouveau genre de vie qu'il introduiſoit parmi ſes ſujets. C'èſt dans cette vue qu'un ſoir il fit inviter tous les boyards, & les dames, aux noces d'un de ſes bouffons: il exigea que tout le monde y parut vêtu à l'ancienne mode. On ſervit un repas tel qu'on le feſoit au ſeizième ſiècle. Une ancienne ſuperſtition ne permettoit pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux: cette coutume fut ſévèrement obſervée le jour de la fête. Les Ruſſes ne buvoient point de vin autrefois, mais de l'hydromel, & de l'eau-de-vie; il ne permit pas ce jour-là d'autre boiſſon. On ſe plaignit en vain; il répondoit en raillant: "Vos ancêtres en uſoient ainſi; les uſages anciens ſont toujours les meilleurs." Cette plaiſanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préfèrent toujours le temps paſſé au préſent, ou du moins à décréditer leurs murmures.

Les grands projets de réforme du Czar avoient été ſouvent arrétés par les guerres cruelles que lui feſoit Charles XII. Roi de Suède. Ce fut pour s'adonner tout entier à l'exécution de ſes projets, qu'après les campagnes de 1708 il haſarda quelques propoſitions de paix qui furent portées par un gentilhomme Polonois à l'armée de Suède. Mais

Mais Charles XII. accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leur capitale, repondit : *Je traiterai avec le Czar à Moscow.* Quand on rapporta au Czar cette réponse hautaine : " Mon frère Charles, dit-il, prétend " toujours faire l'Alexandre ; mais je me flatte qu'il ne " trouvera pas en moi un Darius."

Les soins infatigables de Pierre, & les défaites même des Moscovites, leur apprirent enfin le métier de la guerre. Ils remportèrent une victoire complette sur Charles XII. à Pultawa, le 8 Juillet 1709. Il y eut beaucoup d'officiers prisonniers parmi les Suédois ; entre autres Renchild, général de l'armée de Suède. On les amena au camp du Czar, qui les invita à manger avec lui, le jour même de sa victoire. Comme le Czar paroissoit surpris que les Suédois se fussent hasardés dans un pays si reculé, & eussent assiégé Pultawa avec un petit nombre de troupes : " Nous n'avons pas toujours été consultés, répondit le " général ; mais, comme fidelles serviteurs, nous avons " obéi aux ordres de notre maitre, sans jamais y contre- " dire." Le Czar se tourna à cette réponse vis-à-vis quelques uns de ses courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui : " Ah ! " dit-il, voilà comme il faut servir son souverain." Alors, prenant un verre de vin : " *A la santé*, dit-il, *de mes maî-* " *tres dans l'art de la guerre.*" Renchild lui demanda qui étoient ceux qu'il honoroit d'un si beau titre ?— *Vous, Messieurs les Généraux Suédois.* " Votre Majesté " est donc bien ingrate, reprit Renchild, d'avoir tant " maltraité ses maîtres." Le Czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers généraux, & les traita avec bonté.

Le Czar, par sa bravoure & sa magnanimité, avoit mérité la victoire de Pultawa. Son chapeau y fut percé d'une balle de mousquet. Dans le combat du 7 Octobre 1708 contre les Suédois, la confusion s'étoit mise dans l'armée des Moscovites. Dès que l'Empereur vit que ses troupes commençoient à reculer, il courut à l'arrière-garde, ou étoient les Cosaques & les Calmoucs : *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, si je suis assez lâche pour me retirer.* De-là il retourna à l'avant garde, & rallia ses troupes lui-même.

En

En 1704, il avoit pris d'aſſaut la ville de Narva. Com me ſes troupes, malgré les ordres qu'il avoit donnés, met toient tout à feu & à ſang, il ſe jette au milieu des plu mutins, arrache des femmes de leurs mains, & ayant tu deux de ces emportés, il entre à l'hotel-de-ville où les ci toyens ſe refugioient en foule ; là poſant ſon épée ſang lante ſur la table : " Ce n'èſt pas du ſang des habitants " dit-il, que cette épée èſt teinte ; mais du ſang de me " ſoldats, que j'ai verſé pour vous ſauver la vie."

Au mois de Juillet 1711, ce Prince, à la tête de ſe troupes, & manquant de proviſions, ſe trouvoit renferm ſur les bords du Fruth par une armée de cent cinquant mille Turcs. Les ennemis lui impoſèrent, entre autre conditions, qu'on leur livrât Cantemir, Vaivode de Mo davie, qui s'ètoit réfugié auprès du Czar. Ce Prince, mal gré l'extrémité où il étoit réduit, écrivit de ſa propr main à ſon plénipotentiare : " J'abandonnerai plutô " aux Turcs tout le terrein qui s'étend juſqu'à Curſk ; " me reſtera l'eſpérance de le recouvrer : mais la pert " de ma foi èſt irréparable ; je ne peux la violer. No " n'avons de propre que l'honneur ; y renoncer, c'è " ceſſer d'être monarque."

On a reproché à ce Prince une inflexibilité dans le c ractère, qui le rendit quelquefois cruel. Mais, peut-êtr cette ſévérité étoit-elle néceſſaire pour cimenter les fond ments de ſon Empire naiſſant. Il fit condamner ſo propre fils à mort, pour avoir violé ſes ordres. L'Imp ratrice Cathérine, qui avoit tant de droit ſur ſon cœu & par ſes ſervices, & par ſon attachement, ne put obten la grâce d'une de ſes dames d'atour, accuſée, auprès d Czar, d'avoir accepté des préſents, malgré les défenſ faites à toutes perſonnes en place d'en recevoir. Comm Cathérine le ſollicitoit vivement, Pierre, dans ſa colèr caſſa une glace de Veniſe, & dit à ſa femme : " Tu vo " qu'il ne faut qu'un coup de ma main pour faire rentr " cette glace dans la pouſſière dont elle èſt ſortie." C thérine le regarda avec une douleur attendriſſante, & l dit : " Hé bien, vous avez caſſé ce qui feſoit l'orneme " de votre palais ; croyez-vous qu'il en devienne pl " beau?" Ces paroles appaisèrent l'Empereur ; ma toute la grâce que ſa femme put obtenir de lui, fut q

sa dame d'atour ne recevroit que cinq coups de *knout*, au lieu de onze.

On a lieu d'être étonné qu'un Prince législateur, & aussi absolu que le Czar, n'ait point fait de testament. Peut-être ne se croyoit-il pas si proche de sa fin, lorsqu'il mourut entre les bras de son épouse, après une agonie de seize heures. L'Impératrice Catherine lui succéda.

CATHERINE ALEXOWNA, *Epouse de Pierre le Grand.*

CATHERINE ALEXOWNA naquit près de Derpart, petite ville en Livonie, de parents fort pauvres. Elle perdit son père de bonne heure ; & le travail de ses mains suffisoit à peine à son existence, & à celle d'une mère accablée d'infirmités.

Elle étoit belle & bien faite ; elle avoit reçu de la nature un esprit aussi vif que juste & solide. Sa mère lui apprit à lire, & un vieux Curé Luthérien l'instruisit dans les principes & dans les devoirs de la religion.

Catherine avoit quinze ans, lorsque sa mère mourut, elle alla demeurer avec le Curé Luthérien qui l'avoit élevée, & rendit aux filles de cet ecclésiastique l'education qu'elle avoit reçue de leur père. Elle prit avec ses élèves des leçons de danse & de musique, & elle continua de se perfectionner dans ces deux arts jusqu'à la mort de son bienfaiteur : ce malheur la reduisit à la plus affreuse indigence : & la guerre qui s'alluma entre la Russie & la Suède, força Catherine à quitter sa patrie, & à aller chercher un asile à Marienbourg.

Il lui fallut traverser à pied un pays ravagé par deux armées ennemies. Après avoir échappé à plusieurs dangers, elle fut attaquée par deux soldats Suedois, qui sans doute seroient portés à lui faire violence, si un bas-officier ne fut venu à son secours. Elle rendoit grâces à son libérateur: quelle fut sa surprise lorsqu'elle reconnut dans lui le fils du Pasteur Luthérien qui avoit élevé son enfance ! Le jeune officier fournit à Catherine tous les secours nécessaires pour achever son voyage, & lui donna une lettre de recommandation auprès de M. Gluck, ami intime de son père, & son intime ami à Marienbourg. Elle eut bientôt le bonheur de se recommander elle-même par son

 esprit,

esprit, par ses grâces, & par sa beauté. Quoiqu'elle n'eut encore que dix sept ans, M. Gluck lui confia l'éducation de ses deux filles. Dans cet emploi, elle sut si bien mériter l'estime du père de ses élèves, que M. Gluck, qui étoit veuf, crut pouvoir lui offrir sa main. Catherine la refusa; &, dans le même temps, elle offrit la sienne à son libérateur, quoiqu'il eut perdu un bras, & qu'il fût couvert de blessûres.

Il étoit, sans doute, impossible de pressentir la future grandeur de Catherine ; mais en supposant qu'on la prévit, on eut pu dès-lors assurer que la fortune seroit toujours au-dessous d'une telle âme. Le jeune officier étoit alors en garnison dans la ville. Sa surprise fut égale à sa reconnoissance : il accepta avec transport la main de Catherine. Les deux époux avoient reçu la bénédiction nuptiale : le jour même, Marienbourg èst assiégé par les Russes ; le jeune officier èst appellé pour repousser un assaut ; il èst tué avant d'avoir recueilli le fruit de la générosité & de la reconnoissance de son épouse.

Cependant le siège se continuoit avec acharnement. Marienbourg fut emporté d'assaut. La garnison, les habitants, les femmes, les enfants, tout fut passé au fil de l'épée. Enfin, le massacre ayant cessé, on trouva Catherine cachée dans un four.

Elle avoit bravé l'indigence ; elle conserva sa sérénité dans l'esclavage. Ce courage d'esprit, & son rare mérite, la firent bientôt connoître. On en parla au Genéral Russe, le Prince Menzikoff, dont la destinée étoit aussi bisarre que celle de Catherine. Il demanda à la voir; il fut epris de sa beaute : il l'acheta du soldat à qui elle appartenoit, & la mit entre les mains de sa propre sœur; enfin, il eut pour elle tous les égards dus à son sexe & à son infortune.

Peu de temps après, Pierre le Grand fit une visite au Prince Menzikoff. Catherine servit à table avec beaucoup de grâce & de modestie. Le Czar en fut frappé. Il revint le lendemain ; il demanda la belle esclave ; il lui fit plusieurs questions, & il trouva que les charmes de son esprit surpassoient ceux de sa figure. Pierre, qui savoit créer les hommes, savoit aussi les juger. Il crut que Catherine étoit digne de se seconder dans ses grands desseins. L'inclination se joignit à ses vues politiques, & il

résolut

résolut de l'épouser. Il se fit instruire de tous les détails de sa vie ; il remonta jusqu'à ses premières années ; il la suivit dans son obscurité, dans cet état où l'âme, obligée de tirer toutes ses forces d'elle-même, lutte contre la fortune sans avoir de spectateurs, & triomphe sans attendre d'applaudissements. Il vit Catherine conservant partout ce caractère de grandeur originelle, la seule véritable. Il crut que ce titre suffisoit pour l'élever au rang d'Impératrice : cependant il jugea à propos de célébrer son mariage secrettement.

Catherine sur le trône entra dans toutes les vues du Czar. Tandis que Pierre formoit des hommes, elle ne négligeoit rien pour perfectionner l'éducation des personnes de son sexe ; elle changea leur habillement, leur inspira l'esprit de société, établit l'usage des assemblées, remplit, pendant toute sa vie, les devoirs d'Impératrice, d'amie, d'épouse, de mère ; elle eut les talents de l'autre sexe, sans lui sacrifier les vertus & les agréments du sien, & mourut enfin avec ce même courage qui l'avoit suivi dans l'infortune, & qu'elle avoit porté sur le trône.

LETTRES DE MADAME DU BOCAGE,

SUR L'ITALIE.

A Turin, le 25 *Avril* 1757.

APRES avoir franchi les bornes de la France, une chaussée nous conduisit jusqu'aux Alpes. Nous dînâmes au pont Beauvoisin, limites du Dauphiné & de la France. Ensuite on parcourt au bord d'un précipice, où mugit un torrent serré entre deux rochers, un chemin étroit taillé sous le roc. Un garde-fou, tantôt de pierre, tantôt de bois, souvent rompu, fait pour tranquilliser les Princesses qu'on conduit à Turin, y rassure un peu les yeux effrayés. Près de Chambéry, le Duc Charles Emanuel fit couper dans le rocher une route de quatre-vingts pieds de haut, d'un quart de lieue de long, où, d'espace en espace, deux voitures peuvent passer : une inscription, faite

en 1670, éternise le bienfait de ce Prince. Les bonnes actions des Rois se gravent sur l'airain, les nôtres sur le sable. Notre gloire en est plus grande: nous fesons le bien sans espoir de recompense.

En sortant de ce détroit, où les cavernes qu'on rencontre ressemblent à l'habitation des Gorgones, nous trouvames des cascades qui tombent de cent pieds de rochers en rochers, & forment des torrents, qu'on traverse sans cesse sur des ponts tremblants. On suit ainsi haut & bas, sur des bords escarpés & pierreux, le cours des eaux qui d'abord creusa ces chemins.

Après avoir passé le cruel pas du Termignon, nous arrivames à Lanebourg; nous y soupames assez bien avec de mauvais mets, & dormimes mieux sur un lit de fer qu'un oisif sur le duvet. Pendant notre sommeil, on démontoit nos voitures pour les faire passer à dos de mulet le Mont Cenis, que nous escaladames dès le matin en porteurs. Que vis-je au fonds de l'abyme incommensurable que je côtoyois? Un torrent noir & bourbeux s'y précipite en mugissant, & blanchit d'écume les rochers qui lui font obstacle. Je ne doutai plus que ce ne fut le Cocyte, & je crus que je descendois aux Enfers. On ne peut faire une juste idée de ces montagnes, qu'on ne les ait parcourues. Les points de vue terribles & admirables qu'on y rencontre, sont faits pour nourrir l'imagination des poëtes; mais leurs tableaux n'en peuvent rendre la réalité. Comment peindre cent rochers dont la cime couverte d'une neige éternelle, arrête les nues, les force à se dissoudre, & à creuser des abymes, où les eaux rassemblées courent de toutes parts fertiliser les plaines, &c.

A Venise, le — Mai 1757.

AVANT de vous parler de Venise, ma chère Sœur, il faut vous dire un mot de Vicence. On nous proposa d'aller au Théatre Olympique: j'avois ouï parler de toutes les merveilles de l'Italie; jamais de celle-ci. Je crus trouver une enceinte où les jeunes gens disputoient le prix des jeux d'exercice: quelle agréable surprise! j'entre dans un spectacle des Romains. Sur le Théatre, cinq rues ornées de maisons, aboutissent à

place de la plus belle architecture, où se rendent les acteurs. Au pied de cette avant-scène, èst l'orcheſtre où jadis préſidoient les Conſuls & les Veſtales. Au tour de le rèz-de-chauſſée, s'élèvent en demi-cercle ſeize gradins couronnés d'une baluſtrade, où regnent trente ſtatues plus hautes que nature, le tout couleur de marbre blanc : l'eſpace qu'elles laiſſent entr'elles, & la colonnade qui les environne, nous permit d'en faire le tour, & d'y contempler la décoration du Théatre, où nous deſcendimes pour en parcourir avec ſoin les différentes rues, où les Dàves & les Chremès, arrivant ſur la ſcène, pouvoient parler ſans ſe voir. Alors je compris combien leurs très-longs *à parte*, ne bleſſoient point la vraiſemblance : pour concevoir auſſi par quel art les acteurs ſe feſoient entendre dans des lieux ſi vaſtes, nous viſitames les recoins où la voix venoit retentir. Ce curieux Théatre dont j'emporte le plan, ne ſert aujourd'hui qu'à donner des bals dans les foires fameuſes. Nous ſortimes de cette ville par des campagnes plantées en échiquier. Les vignes montent sur les arbres, & courent de l'un à l'autre en guirlandes : la terre labourée ſous cet ombrage, n'en èſt que plus fertile.

Comme nous étions ſur le canal qui conduit à Veniſe, nous découvrimes un amas d'îles, qui, comme les nuages d'une décoration, ſe ſépara inſenſiblement à nos yeux attentifs, & nous laiſſa voir une ville flottante, où nous entrames par un large canal orné de palais enchantés. Le lendemain, des dames nous menèrent dans une des galères de la République, à la fête du Bucentaure. Imaginez-vous des rivages bordés d'une ſoule de peuple dont les cris percent les cieux ; la mer couverte de gondoles, des felouques remplies de muſique ; le bruit des canons des chateaux & des vaiſſeaux, cent banderoles déployées ; & dans le lointain, malgré le ſoleil qui brilloit ſur les toits de la ville, la cime des montagnes du Tirol couverte de neige. Voilà le tableau, qui charmoit nos regards à midi, le jour de l'Aſcenſion. L'habit de maſque de cette cérémonie èſt un long manteau noir ; une belle dentelle noire fait le camail, un chapeau noir emplumé couvre les épaules & la tête, & un blanc le viſage. Hommes & femmes ſont ainſi maſqués dans le temps du carnaval.

 Dans

Dans les premières visites & les cérémonies, les hommes sont en robe, & les dames en noir qu'elles relèvent par beaucoup de pierreries & de dentelles. J'en vis l'autre jour un grand nombre rassemblées & parées pour une prise d'habit de la fille d'un Sénateur, dans un des Couvents destinés à la Noblesse. La moitié du Sénat assista à ce sacrifice. L'extérieur & l'intérieur de l'Eglise étoient fort ornés ; mais rien n'égale la perspective de la galerie par où la victime vint à la grille : elle étoit longue, voutee, & terminée réellement par la mer : les murs des deux côtés peints en rouge, bordés de vrais orangers entremêlés de statues de carton, imitant parfaitement l'albâtre formoient la plus étonnante décoration. L'Epouse sacrée couronnée de fleurs, soutenue par deux Mères vénérables s'avança à pas lents sur un tapis bleu parsemé de roses prononça ses vœux dans les mains d'un Prélat, au son de mille instruments, & remonta au parloir. Toutes les Dames furent l'y saluer. Madame de Loredano, sœur du Doge, me fit la faveur de m'y conduire : on y servi des rafraîchissements de toutes espèces. Les filles sans espoir d'être bien mariées prennent volontiers le voile Le Couvent ne les gêne point à l'excès ; elles ont tous les soirs des assemblées à la grille ; & leur vêtement relève la beauté, loin de l'éteindre. Madame Michaeli m'a donné sous cet habit, l'idée des figures célestes ; je n'ai rien vu de plus beau, de plus touchant, de plus aimable ; chacun s'empresse à lui faire sa cour au parloir ; les Ministres étrangers y sont admis.

Les Eglises Vénitiennes sont superbes : tous les Voyageurs vous en donneront la description, & celle des tableaux des meilleurs maîtres qui les décorent. Monsieur Farcetti, Noble Vénitien, homme de lettres, a une collection de tableaux choisis & des plus belles statues ; elle lui coute plus de cent cinquante mille livres ; ce qui forme la plus curieuse galerie qu'on puisse rassembler. A l'amour du bel antique, il joint le gout des ornements modernes : c'est ce que l'on voit dans ses entresols, qui règnent sur un large canal. Là, cent gondoles ou bateaux, représentés dans les glaces, en font des tableaux mouvants : & tandis que ces miroirs rendent les images vivantes, les chefs-d'œuvres des Raphaels, des Titiens dans l'étage supérieur, fixent le passé sous leurs traits.

L

Les Vénitiens n'ont ni jeu de boule, ni promenade à pied ou à cheval, ni chasse, ni trop de gout pour le vin. L'amour, les farces, les joutes sur l'eau, font leur passe-temps.

De Bològne, ce 9 Juin 1757.

JE ne vous ai pas parlé, ma chèr Sœur, de la place de Saint Marc de Venise. L'Eglise du même nom, bâtie en croix grecque, en tient une des faces ; elle est couverte de cinq dômes, & porte à son frontispice, quatre chevaux de bronze dorés de l'arc triomphal de Néron. Dans cette Basilique décorée depuis la voûte jusqu'au pavé à la mosaïque, brille un grand nombre de statues apportées d'Athènes. La grande salle du Palais èst remplie d'excellents tableaux de l'école du pays. Nous eumes la curiosité de monter sur la tour de Saint Marc, située devant l'Eglise, & haute de trois cens pieds : sa grosseur contient un escalier en limaçon d'une structure si commode, qu'un cheval y peut monter. De-là, comme du Thabor, tout se découvre, non-seulement Venise, les ports, & les îles nombreuses de sa dépendance ; mais la Lombardie, les montagnes de l'Istrie, l'endroit où les Alpes enfantent l'Apennin, & la plage où le Pô vomit ses eaux dans la mer.

J'oublie de vous parler de l'arsenal, île de vingt stades en circuit, gardée par des dogues & des murs flanqués de tours. On y avoit une multitude de vaisseaux enfermés chacun sous une arcade, où l'eau de la mer les baigne.

De Bologne, le 7 Juin 1757.

NOUS avons suivi ce matin les belles processions du Saint Sacrement, qui attirent nombre d'Etrangers : le Légat & l'Archevêque, tous deux Cardinaux, y assistent en pompe. Les galeries larges & élevées, qui règnent ici des deux côtés des rues, font la décoration de cette cérémonie. Entre chaque pilastre de ces portiques, des gazes en guirlandes & de vrais orangers, entremêlés de statues

ftatues ingénieufement imitées en carton, font le plus ravissant coup-d'œil. Des tapis femés de fleurs couvrent le pavé, decorent les fenêtres garnies de dames. La Nobleffe & les riches particuliers, étalent fur les murs les meilleurs tableaux. La célèbre école de cette ville en a paré les temples, dont la ftructure répond à cette magnificence. On bâtit actuellemeut, aux dépens de la ville, une vafte falle d'Opéra, où l'attention èft portée au point d'y faire des remifes pour mettre les carroffes à l'abri.

De Rome, le 5 Juillet 1757.

NOUS voici dans le pays des miracles & des merveilles. On nous a menés voir les feux de Saint Pierre. Ce fpectacle bruyant recommence le lendemain: on y joint l'illumination de la coupole & de la colonnade de Saint Pierre, dont l'effet merveilleux ne peut s'imiter: il n'èft point d'autres lieux au monde où un dôme qui touche aux cieux, voie à fes pieds trois cens colonnes fur quatre rangs affez efpacés pour laiffer au milieu paffer les carroffes: le vafte cercle qu'enferment ces portiques, èft orné de deux fontaines jailliffantes jufqu'aux nues par un large tuyau; des baffins de granit à double rang, les reçoivent en mouffe dans leur chute, & ces cafcades vont ainfi jour & nuit; une obélifque d'une feule pièce de granit, & de cent vingt pieds de hauteur, les fépare à diftance egale, & marque le milieu de la place. Ce monument, fait fous Séfoftris, apporté d'Egypte fous Caligula, fe conferve entier depuis quatre mille ans. La colonnade de Saint Pierre eft fi vafte, que la voix ne peut porter d'un côté à l'autre, & elle eft couverte d'une baluftrade fur laquelle régnent cent trente-huit ftatues. Cet afpect m'étonna encore plus que la façade du temple, haute & large d'environ quatre cens pieds. Le portique qui le précède, foutenu fur d'immenfes colonnes de marbre antique, feroit feul la plus longue & la plus magnifique églife de Paris. Je vous omets la defcription faite & refaite de cette bafilique établie par Conftantin, fur les fondemens du cirque de Néron; rebâtie par le Bramante, fous Jules II. & par Michel Ange, fous Paul III. Dorures, bronzes,
marbres,

marbres, peintures, & sculptures, y sont prodigués avec art.

Nous avons été voir une maison de plaisance des Farnèses; de ce lieu, Rome se découvre de la manière la plus enchanteresse. Le superbe salon où nous étions, forme un angle d'où les fenêtres présentent divers aspects rendus dans les glaces. On voit d'un côté la campagne & l'Apennin, dont quelques cimes conservent en été leurs frimats; de l'autre, la ville èst sous les yeux, au point d'y distinguer les passants. Nulle situation ne présente une vue si merveilleuse, non-seulement par la magnificence des dômes, obélisques, colonnes, palais, mais par la manière dont ces édifices sont distribués. Les sept ou neuf monticules qui les soutiennent, en les déployant par amphithéatre, en accroissent l'étendue. Les puits des jardins d'une maison, semblent sortir des toits de l'autre: tout se voit, rien ne se nuit, la variété en fait le charme.

De Naples, le 1 Octobre 1757.

CETTE ville a, dit-on, six lieues de tour, & contient cinq cens mille âmes: quoique les rues soient en amphithéatre & pavées de larges pierres plates du Vésuve, les petits chevaux du pays sont si bons, qu'ils y gravissent comme des chèvres. La rue de Tolède, qui sert de cours aux carrosses, étonne par sa largeur & fourmille de passants. Les enfants du peuple vont entièrement nuds, & les gens faits à moitié vêtus, pour éviter la chaleur.

Les Eglises brillent plus en argenterie, fleurs, dorures & peintures, qu'en architecture. Nous sommes allés sur la montagne, sur laquelle èst le couvent des Chartreux. De-là, Naples semble un amphithéatre dont la mer èst l'arène, & les côteaux qui l'environnent en forment les gradins & les décorations: sur le rivage couvert de vaisseaux, tantôt les flots se creusent des retraites dans la terre, tantôt un rocher résiste à leurs efforts & s'avance sur les eaux. A l'orient, l'air épaissi de la fumée du Vésuve borne la vue: au couchant, la montagne de Pausilipe fixe les regards par la richesse des jardins & des bâtiments qui la couvrent.

De

De Rome, le 20 Novembre 1757.

ON nous a menés voir la vigne Borghèse, qui n'a pas besoin de fictions pour charmer. Lisez tout ce que les Voyageurs en disent : ils ne mentent point sur cet article. Parc pour les bêtes fauves, mail, eaux plates & jaillissantes, bosquets, jardins de fleurs, potagers, oiseleries, orangeries, labyrinthes ; enfin, tout ce que l'art peut tirer de la nature. Le coup d'œil du palais étonne : la tabatière la mieux ciselée, èst moins achevée que mille bas reliefs antiques si bien incrustés sur les quatre faces, qu'ils semblent y avoir été sculptés. L'intérieur renferme une compagnie * nombreuse & choisie, dont les traits parlants n'ont pas besoin de langue pour s'exprimer. Il faudroit les mines du Potosi, pour payer les figures grecques : celles qui m'ont frappé le plus, sont le fameux Gladiateur du ciseau d'Agezia, Sénèque mourant dans le bain, le Sommeil en marbre noir, un Amour monté sur un Centaure, qu'il mène les mains liées sur le dos : le Monstre, d'un air satisfait & soumis, tourne la tête vers son vainqueur.

Nous remarquames, en traversant les rues, plusieurs inscriptions sur la hauteur des débordements du Tibre. Suétone dit qu'Auguste en élargit le lit, pour l'écoulement des neiges fondues. Ce fleuve n'èst ni si large que notre imagination gigantesque, sur le compte des Romains, nous le peint, ni si étroit que le disent ceux qui veulent en diminuer l'idée. Il reçoit quatre rivières avant d'arriver à Rome, où il a trois cens pieds de large.

A Rome, le 17 Janvier 1758.

DEPUIS le 2 de ce mois que le carnaval èst ouvert, la société brillante se réunit à l'Opéra deux heures après la fin du jour. Chacun a sa loge : il y reçoit ses visites, écoute les spectateurs qui l'entretiennent, & guère les acteurs. Ce spectacle de six semaines ne tombe point dans l'insipidité du notre perpétuel. On renouvelle sans cesse

* C'est-à-dire de belles statues.

esse la musique sur les mêmes paroles. La danse des
râces terre-à-terre, en èst presque bannie ; mais la légè-
eté & la précision y brillent. Les théatres bien coupés
n favorisent le beau dessein, & les charmantes décora-
ons en augmentent l'illusion. L'étendue de la salle fait
u'on èst moins choqué de voir figurer des hommes ha-
illés en femme dans le ballet & la pièce : ils sont jeunes,
ien ajustés, & beaucoup moins ridicules que vous ne l'i-
aginez ; il seroit à souhaiter que les opéra fussent moins
ongs, les ballets moins répétés & plus liés au sujet, les
eaux récitatifs plus touchants. Les gens de gout des
eux Nations disent qu'on pourroit, de l'un & de l'autre
péra, en former un plus propre à se faire écouter que
elui d'Italie, & moins ennuyeux que le François.

De Rome, le 10 *Février* 1758.

E froid dure ici depuis trois semaines, ma chère
Sœur, & la neige a couvert la terre plusieurs jours
ns cette latitude. Autrefois les maisons à Rome, com-
e à Naples, étoient sans cheminées : la délicatesse en a
it construire ; mais peu s'en servent. La cuisine du
uple a ses fourneaux dans les rues : là s'achètent
viandes frites ou fricassées. Aux assemblées des
ames, le seul petit feu d'une des pièces échauffe le reste :
rsonne n'en approche, & les antichambres ont des
êles pleins de braise.

Pendant les derniers jours du carnaval, il se forme un
ncours de peuple magnifique. Les fenêtres & les bal-
ns chargés de riches tapis, offrent aux yeux les dames
i craignent la foule : les trotoirs couverts d'échafauds
rdent la rue, & sont remplis de toutes sortes de masca-
des. Cent polichinels, arlequins & docteurs, haran-
ent le peuple, & jettent des dragées aux passants. Les
uais & cochers prennent aussi des déguisements : les
rosses & divers chars portent leurs maîtres en masque,
forment à pas lents deux files.

Nous avons huit spectacles à la fois, deux opéra bouf-
s ; cinq comédies ou farces occupent les autres salles,
nt plusieurs ont cinq à six rangs de loges. Comme le
naval dure peu, il en èst d'autant plus vif. La beauté
du

du séjour de Rome, attire beaucoup d'étrangers : les Anglois y viennent en grand nombre, & apportent beaucoup d'argent. Voici leur marche : ils se trouvent à Naples à la moitié du carnaval, ici pour les cérémonies de la Semaine Sainte, vers l'Ascension à Venise, de-là aux foires de Padoue & de Vicense : ensuite ils séjournent à Milan, passent l'été à Florence, à cause du bon air ; l'automne à différentes foires où l'Opéra les appelle ; l'hiver à Rome, pour en visiter les curiosités. Ils font quelquefois pendant quatre ans cette même promenade.

De Rome, le 27 *Mars* 1758.

J'AI profité de la quinzaine de Pâques pour courir les meilleurs Prédicateurs : ils me paroissent grands déclamateurs. Les Chaires Italiennes sont des espèces de longs balcons, où le Prédicateur court & s'agite à son aise : leur éloquence parle moins au cœur qu'aux oreilles & aux yeux : trop de gesticulations en ôte la noblesse, trop peu chez les Anglois la rend froide : serions-nous dans ce milieu si difficile à saisir ?

De Parme, le 15 *Mai* 1758.

SON Altesse Royale nous a fait la grâce de nous admettre à sa table, dans sa maison de plaisance de Colorno, & d'ordonner qu'on nous représentât la tragédie d'Iphigénie en Tauride. La Comédie Françoise, & l'Opéra Italien, sont en vogue dans toute l'Europe : cette préférence générale décide du mérite de ces deux spectacles. Le Théatre de la Cour à Colorno èst bien décoré, & plus grand que celui de Versailles. Le Palais, bâti avec l'élégance Italienne, commodément distribué & meublé à la Françoise, règne sur des jardins charmants : là, tout annonce le gout & la magnificence du Prince.

Nous vimes aussi le Théatre Farnèse, le plus grand de l'Italie : sa coupe en èst si parfaite, qu'une voix basse se fait par-tout entendre. Au lieu de loges, des gradins règnent en cercle : le parterre peut se remplir d'eau à hauteur de trois pieds. Les gondoles dorées & illum

ées qu'on met sur ce petit lac, font un merveilleux effet. Cette salle immense ne sert que pour les fêtes extraordinaires.

D'Avignon, le 15 *Juin* 1758.

AVANT de venir dans cette ville, nous avons passé à Marseille. Le Port n'a pas rempli mon attente : peut-être le mal de tête que j'eus en passant un long faux-bourg entre deux murs, où j'étouffois de chaud & de poussière, m'avoit donné de l'humeur. La Quai est fort étréci par les loges des galériens qu'on y a transportés de Toulon, de façon qu'on y passe à peine. La nouvelle ville a de belles rues droites ; mais les tortueuses de l'ancienne conviennent mieux au pays brûlé du soleil & battu des vents : nos Ancêtres avoient moins de tort que de raison, pour éviter nos alignements réguliers ; & leur peu de croisées haut percées, les garantissoient mieux du froid & du chaud. En sortant, nous découvrimes les Bastides des Marseillois, que vous avez entendu vanter. Je ne sais comment des hommes les habitent : leur peu d'espace conviendroit à des Lilliputiens ; leur situation sur un sable brulant, à des salamandres ; la sécheresse du terrein sans moisson & sans abri, à des Sylphes. Peut-être leur multitude se prête l'une à l'autre un agréable point de vue : mais il falloit quitter ces lieux pour voir à Aix une Procession fameuse de Vierges, d'Anges, de Diables & de Moines : nous y arrivames la veille de ce bisarre spectacle ; j'y rencontrai un grand nombre de chaises-à-porteurs, remplies de jolies femmes bien parées.

Nous nous rendimes à Avignon le lendemain : les murs de cette ville, fondée par les Phocéens, & vendue au Pape Clement VI. par Jeanne Reine de Naples, sont fort beaux ; le rempart planté d'arbres tout autour, forme une agréable promenade, où l'on voit nombre de dames parées comme aux Tuilleries : nulle de nos villes de Province n'en rassemble d'aussi bon air, ni tant de

 noms

noms connus. La Marquiſe de Vaucluſe y tient le ſoir l'aſſemblée : on y ſoupe, on y joue, on y trouva des gens de bonne compagnie.

Le Vice-Légat eut la complaiſance de me mener à ſix lieues d'ici, voir Vaucluſe, lieu où le Chanoine Pétrarque ſoupira vingt ans pour la belle Laure : peut-être n'en étoit-il pas moins dévot. Dans les vieux temps, les Cardinaux, les Evêques, feſoient même des ſonnets galants ; tout paſſoit, pourvu que ce fut à l'imitation de Pétrarque. Les vers de cet amant inimitable, qui pleura dix ans ſa belle, ſont par-tout ; & les débris de ſon château reſtent encore ſur un rocher voiſin de cette Fontaine dont on a fait tant de flatteuſes deſcriptions. Son onde claire forme, en flots bouillonants, une rivière dès ſa ſource ; tourne enſuite autour d'une ville, lui donne ainſi le nom de l'Iſle, arroſe les près & les arbres qui l'environnent, en fait un lieu délicieux, & la fournit d'excellentes truites & d'écréviſſes : mon bienfeſant conducteur nous en fit manger.

LES

LES JARDINS.

PAR M. L'ABBÉ DE LILLE.

CHANT PREMIER.

LE doux printemps revient, & ranime à la fois
Les oiseaux, les zéphirs, & les fleurs, & ma voix.
Pour quel sujèt nouveau dois-je monter ma lyre?
Ah! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
Quand tout rit de bonheur, d'espérance & d'amour,
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire;
Sur un char foudroyant qu'il place la victoire;
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains :
Flore a souri ; ma voix va chanter les jardins.
Je dirai comment l'art, dans de frais paysages,
Dirige l'eau, les fleurs, les gazons, les ombrages.
Toi donc, qui, mariant la grace & la vigueur,
Sais du chant didactique animer la langueur,
O Muse! si jadis, dans les vers de Lucrèce,
Des austères leçons tu polis la rudesse ;
Si par toi, sans flétrir le langage des dieux,
Son rival a chanté le soc laborieux ;
Viens orner un sujèt plus riche, plus fertile,
Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.
N'empruntons point ici d'ornement étranger ;
Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager ;
Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,
Des couleurs du sujèt je teindrai mon langage.
L'art innocent & doux que célébrent mes vers,
Remonte aux premiers jours de l'antique univers.
Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture,
D'un heureux coin de terre il soigna la parure ;
Et plus près de ses yeux il rangea sous ses loix
Des arbres favoris & des fleurs de son choix.
Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique
Décoroit un verger. D'un art plus magnifique

Babylone éleva des jardins dans les airs.
Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire
Alloient calmer leur foudre & reposer leur gloire.
La Sagesse autrefois habitoit les jardins,
Et d'un air plus riant instruisoit les humains :
Et quand les Dieux offroient un Elysée aux sages,
Etoit-ce des palais ? c'étoit de verds bocages ;
C'étoit des près fleuris, séjour des doux loisirs,
Où d'une longue paix ils goutoient les plaisirs.
Ouvrons donc, il èst temps, ma carrière nouvelle ;
PHILIPPE m'encourage, & mon sujèt m'appelle.
Pour embellir les champs simples dans leurs attraits,
Gardez vous d'insulter la nature à grands frais,
Ce noble emploi demande un artiste qui pense,
Prodigue de génie, & non pas de dépense.
Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,
Un jardin, à mes yeux, èst un vaste tableau.
Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans nombre,
Les jets de la lumière, & les masses de l'ombre,
Les heures, les saisons, variant tour-à-tour
Le cercle de l'année & le cercle du jour,
Et des prés émaillés les riches broderies,
Et des riants côteaux les vertes draperies,
Les arbres, les rochers, & les eaux, & les fleurs,
Ce sont là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs.
La nature èst à vous ; & votre main féconde
Dispose, pour créer, des éléments du monde.
Mais avant de planter, avant que du terrein
Votre bêche imprudente ait entamé le sein,
Pour donner aux jardins une forme plus pure,
Observez, connoissez, imitez la nature.
N'avez-vous pas souvent aux lieux infréquentés,
Rencontré tout-à-coup ces aspects enchantés
Qui suspendent vos pas, dont l'image chérie
Vous jette en une douce & longue rêverie ?
Saisissez, s'il se peut, leurs traits les plus frappans,
Et des champs apprenez l'art de parer les champs.
Voyez aussi les lieux qu'un gout savant décore.
Dans ces tableaux choisis vous choisirez encore.
Dans sa pompe élégante admirez Chantilli,
De héros en héros, d'âge en âge embelli.

Belœil, tout à la fois magnifique & champêtre,
Chanteloup, fièr encor de l'exil de son maître,
Vous plairont tour-à-tour. Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli, d'une forme nouvelle
Fit le premièr en France entrevoir le modèle.
Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil.
Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil,
Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare !
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.
Semblable à son auguste & jeune déité,
Trianon joint la grace avec la majesté.
Pour elle il s'embellit & s'embellit par elle.
Et toi, d'un Prince aimable, ô l'asyle fidèle !
Dont le nom trop modeste èst indigne de toi,
Lieu charmant ! offre lui tout ce que je lui doi,
Un fortuné loisir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers, ainsi que du poète,
C'èst lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poetiques fleurs,
Daigne accueillir ma muse. Ainsi du sein de l'herbe
La violette croit auprès du lys superbe.
Compagnon inconnu de ces hommes fameux,
Ah ! si ma foible voix pouvoit chanter comme eux,
Je peindrois tes jardins, le dieu qui les habite,
Les arts & l'amitié qu'il y mène à sa suite.
Beau lieu ! fais son bonheur. Et moi, si quelque jour,
Grace à lui, j'embellis un champêtre séjour,
De mon illustre appui j'y placerai l'image.
De mes premières fleurs je veux qu'elle ait l'hommage ;
Pour elle je cultive & j'enlace en festons
Le myrte & le laurier, tous deux chèrs aux Bourbons.
Et si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,
A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.
J'ai dit les lieux charmants que l'art peut imiter ;
Mais il èst des écueils que l'art doit éviter.
L'esprit imitateur trop souvent nous abuse.
Ne prêtez point au sol des beautés qu'il refuse :
Avant tout connoissez votre site ; & du lieu
Adorez le génie, & consultez le dieu.
Ses loix impunément ne sont pas offensées.
Cependant moins hardi qu'étrange en ses pensées,

 Tous

Tous les jours, dans les champs, un artiſte ſans goût
Change, mêle, déplace, & dénature tout ;
Et, par l'abſurde choix des beautés qu'il allie,
Revient gâter en France un ſite d'Italie.
Ce que votre terrein adopte avec plaiſir,
Sachez le reconnoître, ôſez vous en ſaiſir.
C'èſt mieux que la nature, & cependant c'èſt elle ;
C'èſt un tableau parfait qui n'a point de modèle.
Ainſi ſavoient choiſir les Berghems, les Pouſſins.
Voyez, étudiez leurs chèfs-d'œuvre divins :
Et ce qu'à la campagne emprunta la peinture,
Que l'art reconnoiſſant le rende à la nature.
Maintenant des terreins examinons le choix,
Et quels lieux ſe plairont à recevoir vos loix.
Il fut un temps funeſte où, tourmentant la terre,
Aux ſites les plus beaux l'art déclaroit la guerre,
Et, comblant les vallons & raſant les côteaux,
D'un ſol heureux formoit d'inſipides plateaux.
Par un contraire abus l'art, tyran des campagnes,
Aujourd'hui veut créer des vallons, des montagnes.
Evitez ces excès. Vos ſoins infructueux
Vainement combattroient un terrein montueux ;
Et dans un ſol égal, un humble monticule
Veut être pittoreſque, & n'èſt que ridicule.
Déſirez vous un lieu propice à vos travaux ?
Loin des champs trop unis, des monts trop inégaux
J'aimerois ces hauteurs où ſans orgueil domine
Sur un riche vallon une belle colline.
Là, le terrein èſt doux ſans inſipidité,
Elevé ſans roideur, ſèc ſans aridité.
Vous marchez : l'horizon vous obéit. La terre
S'élève ou redeſcend, s'étend ou ſe reſſerre.
Vos ſites, vos plaiſirs changent à chaque pas.
Qu'un obſcur arpenteur, armé de ſon compas,
Au fond d'un cabinet, d'un jardin ſymmétrique ;
Confie au froid papier le plan géométrique ;
Vous, venez ſur les lieux. Là, le crayon en main,
Deſſinez ces aſpects, ces coteaux, ce lointain ;
Devinez les moyens, preſſentez les obſtacles :
C'èſt des difficultés que naiſſent les miracles.
Le ſol le plus ingrat connoîtra la beauté.
Eſt-il nu ? que des bois parent ſa nudité.

Couvert ? portez la hache en ces forêts profondes.
Humide ? en lacs pompeux, en rivières fécondes
Changez cette onde impure ; & par d'heureux travaux,
Corrigez à la fois l'air, la terre & les eaux.
Aride enfin ? cherchez, sondez, fouillez encore :
L'eau, lente à se trahir, peut-être èst près d'éclore.
Ainsi d'un long effort moi-même rebuté,
Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité,
Soudain un trait heureux jaillit d'un fond stérile,
Et mon vers ranimé coule enfin plus facile.
Il èst des soins plus doux, un art plus enchanteur.
C'èst peu de charmer l'œil, il faut parler au cœur.
Avez-vous donc connu ces rapports invisibles
Des corps inanimés & des êtres sensibles ?
Avez-vous entendu des eaux, des prés, des bois,
La muette éloquence & la sécrètte voix ?
Rendez-nous ces effets. Que du riant au sombre,
Du noble au gracieux, les passages sans nombre
M'intéressent toujours. Simple & grand, fort & doux,
Unissez tous les tons pour plaire à tous les gouts.
Là, que le peintre vienne enrichir sa palette ;
Que l'inspiration y trouble le poete ;
Que le sage, du calme y goute les douceurs ;
L'heureux, ses souvenirs ; le malheureux, ses pleurs.
Mais l'audace èst commune, & le bon sens èst rare.
Au lieu d'ètre piquant, souvent on èst bizarre.
Gardez que, mal unis, ces effets différents
Ne forment qu'un chaos de traits incohérents ;
Les contradictions ne font pas des contrastes.
D'ailleurs, à ces tableaux il faut des toiles vastes.
N'allez pas resserrer dans des cadres étroits
Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois.
On rit de ces jardins, absurde parodie
Des traits que jette en grand la nature hardie,
Où l'art, invraisemblable à la fois & grôssier,
Enferme en un arpent un pays tout entier.
Au lieu de cet amas, de ce confus mêlange,
Variez les objèts ou que leur aspect change,
Rapprochés, éloignés, entrevus, découverts
Qu'ils offrent tour-à-tour vingt spectacles divers.
Que de l'effet qui suit, l'adroite incertitude
Laisse à l'œil curieux sa douce inquiétude ;

Qu'en-

Qu'enfin les ornements avec gout ſoient placés,
Jamais trop imprévus, jamais trop anoncés.
Sur-tout, du mouvement : ſans lui, ſans ſa magie,
L'eſprit déſoccupé retombe en léthargie ;
Sans lui, ſur vos champs froids mon œil gliſſe au haſard.
Des grands peintres encor faut-il atteſter l'art ?
Voyez-les prodiguer de leur pinceau fertile
De mobiles objèts ſur la toile immobile,
L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,
Les globes de fumée exhalés des hameaux,
Les troupeaux, les paſteurs, & leurs jeux & leur danſe.
Saiſiſſez leur ſécrèt. Plantez en abondance
Ces ſouples arbriſſeaux, & ces arbres mouvants
Dont la tête obéit à l'haleine des vents ;
Quels qu'ils ſoient, reſpectez leur flottante verdure,
Et défendez au fèr d'outrager la nature.
Voyez-la deſſiner ces chênes, ces ormeaux.
Voyez comment ſa main, du tronc juſqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage augmentant leur ſoupleſſe,
Des ondulations leur donna la moleſſe.
Mais les ciſeaux cruels.——Prévenez ce forfait,
Nymphes des bois, courez. Que dis-je ? c'en èſt fait.
L'acier a retranché leur cime verdoyante,
Je n'entends plus au loin, ſur leur tête ondoyante,
Le rapide aquilon légèrement courir,
Frémir dans leurs rameaux, s'éloigner, & mourir.
Froids, monotones, morts, du fèr qui les mutile
Ils ſemblent avoir pris la froideur immobile.
Vous donc, dans vos tableaux amis du mouvement,
A vos arbres laiſſez leur doux balancement.
Qu'en mobiles objèts la perſpective abonde :
Faites courir, bondir & rejaillir cette onde.
Vous voyez ces vallons, ces bois, ces champs déſerts ;
Des différents troupeaux dans les ſites divers
Envoyez, répandez les peuplades nombreuſes.
Là, du ſommet lointain des roches buiſſonneuſes,
Je vois la chèvre pendre. Ici, de mille agneaux
L'écho porte les cris de côteaux en côteaux.
Dans ces près abreuvés des eaux de la colline,
Couché ſur ſes genoux, le bœuf peſant rumine ;
Tandis qu'impétueux, fièr, inquièt, ardent,
Cet animal guèrrier qu'enfanta le trident,

Déploie, en se jouant, dans un gras pâturage
Sa vigueur indomptée & sa grace sauvage.
Que j'aime & sa souplesse & son port animé !
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé
En frissonant il plonge, &, luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit & qui gronde ;
Soit qu'à travers les près il s'échappe par bonds ;
Soit que, livrant aux vents ses crins longs vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil & d'amour, il vole à ses amantes !
Quand je ne les vois plus, mon œil le suit encor.
  Ainsi de la nature épuisant le trésor,
Le terrein, les aspects, les eaux, & les ombrages
Donnent le mouvement, la vie aux paysages.
  Mais, si du mouvement notre œil est enchanté,
Il ne chérit pas moins un air de liberté.
Laissez donc des jardins la limite indécise,
Et que votre art l'efface, ou du moins la déguise.
Où l'œil n'espère plus, le charme disparoit.
Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret :
Bientôt il nous ennuye, & même nous irrite.
Au-delà de ces murs, importune limite,
On imagine encore de plus aimables lieux,
Et l'esprit inquièt désenchante les yeux.
Quand toujours guerroyant vos Gothiques ancètres
Transformoient en champ-clos leurs asyles champêtres,
Chacun dans son donjon, de murs environné,
Pour vivre surement, vivoit emprisonné.
Mais que fait aujourd'hui cette ennuyeuse enceinte
Que conserve l'orgueil & qu'inventa la crainte ?
A ces murs qui génoient, attristoient les regards,
Le gout préféreroit ces verdoyants remparts,
Ces murs tissus d'épine, où votre main tremblante
Cueille & la rose inculte & la mûre sanglante.
  Mais les jardins bornés m'importunent encore.
Loin de ce cercle étroit prenons enfin l'essor
Vers un genre plus vaste & des formes plus belles,
Dont seul Ermenonville offre encore des modèles.
Les jardins appelloient les champs dans leur séjour,
Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour.
  Du haut de ces côteaux, de ces monts d'où la vue
D'un vaste paysage embrasse l'étendue,

La

La Nature au Génie a dit : " Ecoute-moi.
Tu vois tous ces trésors, ces trésors sont à toi.
Dans leur pompe sauvage & leur brute richesse,
Mes travaux imparfaits implorent ton addresse."
Elle dit. Il s'elance, il va de tous côtés
Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés
Des vallons aux côteaux, des bois à la prairie,
Il retouche en passant le tableau qui varie.
Il fait, au gré des yeux, réunir, détacher,
Eclairer, rembrunir, découvrir ou cacher.
Il ne compose pas ; il corrige, il épure,
Il acheve les traits qu'ébaucha la Nature.
Le front des noirs rochers a perdu sa terreur ;
La forêt égayée adoucit son horreur ;
Un ruisseau s'égaroit, il dirige sa course ;
Il s'empare d'un lac, s'enrichit d'une source.
Il veut ; & des sentiers courent de toutes parts
Chercher, saisir, lier tous ces membres épars,
Qui, surpris, enchantés du nœud qui les rassemble,
Forment de cents détails un magnifique ensemble.
Ces grands travaux peut-être épouvantent votre art.
Rentrez dans nos vieux parcs, & voyez d'un regard
Ces riens dispendieux, ces recherches frivoles,
Ces treillages sculptés, ces bassins, ces rigoles.
Avec bien moins de frais qu'un art minutieux
N'orna ce seul réduit qui plaît un jour aux yeux,
Vous allez embellir un paysage immense.
Tombez devant cet art, fausse magnificence,
Et qu'un jour, transformée en un nouvel Eden,
La France à nos regards offre un vaste jardin !
Que si vous n'ôsez pas tenter cette carrière,
Du moins, de vos enclos franchissant la barrière,
Par de riches aspects agrandissez les lieux.
D'un vallon, d'un côteau, d'un lointain gracieux,
Ajoutez à vos parcs l'étrangère étendue :
Possédez par les yeux, jouissez par la vue.
Sur-tout sachez saisir, enchainer à vos plants
Ces accidents heureux qui distinguent les champs.
Ici, c'est un hameau que des bois environnent ;
Là, de leurs longues tours les cités se couronnent ;
Et l'ardoise azurée, au loin frappant les yeux,
Court en sommet aigu se perdre dans les cieux.

On

Oublirai-je ce fleuve, & ſon cours, & ſes rives ?
Votre œil de loin pourſuit les voiles fugitives.
Des îles quelquefois s'élevent de ſon ſein ;
Quelquefois il s'enfuit ſous l'arc d'un pont lointain.
Et ſi la vaſte mèr à vos yeux ſe préſente,
Montrez, mais variez cette ſcène impoſante.
Ici, qu'on l'entrevoie à travers des rameaux.
Là, dans l'enfoncement de ces profonds berceaux.
Comme au bout d'un long tube une voute la montre.
Au détour d'un boſquet ici l'œil la rencontre,
La perd encore ; enfin la vue en liberté
Tout-à-coup la découvre en ſon immenſité.
Sur ces aſpects divers fixez l'œil qui s'égare ;
Mais, il faut l'avouer, c'èſt d'une main avare
Que les hommes, les arts, la nature & le temps
Sèment autour de nous de riches accidents.
O plaines de la Grèce ! ô champs de l'Auſonie !
Lieux toujours inſpirants, toujours chèrs au génie ;
Que de fois arrêté dans un bel horizon,
Le peintre voit, s'enflamme, & ſaiſit ſon crayon,
Deſſine ces lointains, & ces mèrs, & ces îles,
Ces ports, ces monts brulants & devenus fertiles,
Des laves de ces monts encore tout menaçants,
Sur des palais détruits d'autres palais naiſſants,
Et, dans ce long tourment de la terre & de l'onde,
Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde !
Hélas ! je n'ai point vu ce ſéjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté :
Mais, j'en jure & Virgile & ſes accords ſublimes,
J'irai ; de l'Apennin je franchirai les cimes ;
J'irai, plein de ſon nom, plein de ſes vers ſacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inſpirés.
Vous, épris des beautés qu'étalent ces rivages,
Au lieu de ces aſpects, de ces grands payſages,
N'avez-vous au-dehors que d'inſipides champs ?
Qu'au dedans, des objèts mieux choiſis, plus touchants
Dédommagent vos yeux d'une vue étrangère ;
Dans votre propre enceinte apprenez à vous plaire ;
Symbole heureux du ſage, indépendant d'autrui,
Qui rentre dans ſon âme, & ſe plait avec lui.
Je m'enfonce avec vous dans ce ſécrèt aſyle.
Toutefois aux lieux même où le ſol plus fertile

En

En aſpects variés èſt le plus abondant,
Des tréſors de la vue économe prudent,
Faites les acheter d'une courſe légère.
Que votre art les promette, & que l'œil les eſpère:
Promettre, c'èſt donner ; eſpérer, c'èſt jouir.
Il faut m'intéreſſer, & non pas m'éblouir.
Dans mes leçons encore je voudrois vous apprendre
L'art d'avertir les yeux, & l'art de les ſurprendre.
Mais avant de dicter des préceptes nouveaux,
Deux genres, dès longtems ambitieux rivaux,
Se diſputent nos vœux. L'un à nos yeux préſente
D'un deſſin régulier l'ordonnance impoſante,
Prête aux champs des beautés qu'ils ne connoiſſoient pas,
D'une pompe étrangère embellit leurs appas,
Donne aux arbres des loix, aux ondes des entraves,
Et, deſpote orgueilleux, brille entouré d'eſclaves.
Son air èſt moins riant & plus majeſtueux,
L'autre, de la nature amant reſpectueux,
L'orne, ſans la farder, traite avec indulgence
Ses caprices charmants, ſa noble négligence,
Sa marche irrégulière, & ſait naitre avec art
Les beautés, du déſordre, & même du haſard.
Chacun d'eux a ſes droits ; n'excluons l'un ni l'autre:
Je ne décide point entre Kent & Le Nôtre.
Ainſi que leurs beautés, tous les deux ont leurs loix.
L'un èſt fait pour briller chez les grands & les Rois;
Les Rois ſont condamnés à la magnificence.
On attend autour d'eux l'effort de la puiſſance;
On y veut admirer, enyvrer ſes regards
Des prodiges du luxe & du faſte des arts.
L'art peut donc ſubjuguer la nature rebelle;
Mais c'èſt toujours en grand qu'il doit triompher d'elle.
Son éclat fait ces droits ; c'èſt un uſurpateur
Qui doit obtenir grace, à force de grandeur.
Loin donc ces froids jardins, colifichet champêtre,
Inſipides réduits, dont l'inſipide maître
Vous vante, en s'admirant, ſes arbres bien peignés,
Ses petits ſallons verds bien tondus, bien ſoignés;
Son plant bien ſymmétrique, ou, jamais ſolitaire,
Chaque allée a ſa ſœur, chaque berceau ſon frère;
Ses ſentiers ennuyés d'obéir au cordeau,
Son partèrre brodé, ſon maigre filet d'eau,

Ses buis tournés en globe, en pyramide, en vase,
Et ses petits bergers bien guindés sur leur base.
Laissez-le s'applaudir de son luxe mesquin;
Je préfère un champ brut à son triste jardin.
Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marly,
Que Louis, la nature, & l'art ont embelli.
C'èst là que tout èst grand, que l'art n'èst point timide;
Là, tout èst enchanté. C'èst le palais d'Armide;
C'èst le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros
Noble dans sa retraite, & grand dans son répos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous & les eaux, & la terre, & les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses loix;
A ces douze palais d'élégante structure
Ces arbres marier leur verte architecture;
Ces bronzes respirer; ces fleuves suspendus,
En grôs bouillons d'écume à grand bruit descendus
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes;
Là, s'épancher en nappe; ici, monter en gerbes;
Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude & d'azur?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres,
Et Diane & Venus enchantent ce beau lieu.
Tout bosquet èst un temple, & tout marbre èst un Dieu;
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes
C'èst dans ces grands effèts que l'art doit se montrer.
Mais l'esprit aisément se lasse d'admirer.
J'applaudis l'orateur dont les nobles pensées
Roulent pompeusement, avec soin cadencées:
Mais ce plaisir èst court. Je quitte l'orateur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Du marbre, de l'airain que le luxe prodigue,
Des ornements de l'art l'œil bientôt se fatigue;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle.
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.

Regardez dans Milton. Quand ses puissantes mains
Préparent un asyle aux premiers des humains;
Le voyez vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours les ondes prisonnières?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornements
L'enfance de la terre & son premier printemps?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La Nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des côteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitoient à choisir,
Varioient, suspendoient, prolongeoient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du gout & des regards,
Elégamment grouppés, négligemment épars,
Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à leur vue
Ouvroient dans le lointain une scène imprévue;
Ou, tombant jusqu'à terre, & recourbant leurs bras,
Venoient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas;
Ou pendoient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semoient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux
Leurs bras voluptueux & leurs tiges fleuries?
C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Eve à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitoit dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
La terre, en tressaillant, ressentit leurs plaisirs;
Zéphyre aux antres verds redisoit leurs soupirs;
Les arbres frémissoient, & la rose inclinée
Versoit tous ses parfums sur le lit d'hyménée.
O bonheur ineffable! ô fortunés époux!
Heureux dans ses jardins; heureux qui, comme vous,
Vivroit, loin des tourments où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence & de joie!

EGLOGUES DE VIRGILE.

EGLOGUE I. *TITYRE.*

MELIBEE, TITYRE.

MELIBEE.

TRANQUILLE, chèr Tityre, à l'ombre de ce hêtre,
Vous essayez des airs sur un hautbois champêtre,
Vous chantez : mais pour nous, infortunés bergers,
Nous gémirons bientôt sur des bords étrangers.
Nous fuyons, exilés d'une aimable patrie,
Seul vous ne quittez point cette terre chérie ;
Et quand tout retentit de nos derniers régrêts,
Du nom d'Amarillis vous charmez ces forêts.

TITYRE.

Un Dieu, chèr Mélibée, appui de ma foiblesse,
Accorde ces loisirs aux jours de ma vieillesse :
Oui, je mets ce Héros au rang des immortels,
Le sang de mes agneaux rougira ses autels ;
Si mon troupeau tranquille erre encore sur ces rives,
Quand le sort en bannit vos brebis fugitives,
Tandis qu'un vaste effroi trouble nos champs désérts,
Si dans un doux répos je chante encore des airs,
Berger, c'èst un bienfait de ce Dieu sécourable ;

MELIBEE.

C'èst à lui que je dois ce destin favorable.
Parmi tant de malheurs & de troubles affreux,
Que je suis étonné de trouver un heureux !
Je suis, traînant à peine en cet exil funeste
De mes nombreux troupeaux le déplorable reste :
Cette triste brebis, l'espoir de mon troupeau,
Dans sa fuite a perdu son languissant agneau :
Déjà, dans ma douleur, j'ai brisé ma musette :
Pourquoi te tiens-je encore, inutile houlette ?
Hélas ! souvent le Cièl, irrité contre nous,
Par des signes trop sûrs m'annonçoit son courroux ;

Trois fois, il m'en ſouvient, dans la forêt prochaine,
Le tonèrre à mes yeux èſt tombé ſur un chêne ;
De ſiniſtres oiſeaux, par de lugubres chants,
Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs.
Mais pourquoi rappeller ces douloureux préſages ?—
Berger, quel èſt ce Dieu qui reçoit vos hommages ?

TITYRE.

Bien loin de nos hameaux ce Héros tient ſa Cour,
Sa préſence embellit un plus noble ſéjour ;
Rome èſt ce lieu charmant : autrefois, je l'avoue,
Je ne croyois point Rome au deſſus de Mantoue ;
Quelle étoit mon erreur ! ſur ces bords enchantés
Le Tibre voit briller la Reine des Cités :
Rome l'emporte autant ſur le reſte des Villes,
Que le plus haut Cyprès ſur les buiſſons ſtériles.

MELIBEE.

Quel eſpoir vous porta vers ces aimables lieux ?

TITYRE.

La Liberté, Berger, s'y montroit à mes vœux :
D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices :
Mes derniers ans pourront couler ſous ſes auſpices :
Mantoue à mes déſirs refuſoit ce bonheur,
Par d'inutiles ſoins je briguois ſa faveur ;
Sans aucun fruit pour moi, ces fréquents ſacrifices
Dépeuploient mon bercail d'agneaux & de géniſſes ;
Vainement j'implorois l'heureuſe liberté ;
Mais enfin j'ai fléchi cette divinité.
J'ôſai porter ma plainte au Souverain du Tibre :
J'étois alors eſclave ; il parla, je fus libre.

MELIBEE.

Lorſque vous habitiez ce rivage charmant,
Tout s'affligeoit ici de votre éloignement ;
Pendant ces ſombres jours, la jeune Galatée
Du plus tendre chagrin me parut agitée ;
Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour,
Sa plainte attendriſſoit les Nymphes d'alentour ;
Les échos des vallons, les pins & les fontaines
Rappelloient à l'envi Tityre dans nos plaines ;
Vos fruits dépériſſoient dans le plus beau verger,
Et vos troupeaux plaintifs demandoient leur berger.

TITYRE.

Si je n'avois quitté ma triſte ſolitude,
Je ſouffrirois encore la même ſervitude :
Dans ces maux, Rome étoit mon unique recours ;
Et ſes Dieux pouvoient ſeuls me faire d'heureux jours :
Là, j'ai vu ce Héros, que chante ma tendreſſe,
Il eſt dans le printemps d'une belle jeuneſſe ;
Allez, Berger, dit-il, conſervez en répos
Votre ſéjour natal, vos champs & vos troupeaux.
Bientôt, par un retour d'hommages légitimes,
Je lui ſacrifierai mes plus belles victimes.
Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans,
Douze fois ſes autels recevront mon encens.

MELIBEE.

Ainſi donc, chèr Tityre, exempt de nos misères,
Vous finirez vos jours aux foyers de vos pères,
Vos troupeaux reſpectés du barbare vainqueur
Demeureront ici ſous leur prémier paſteur ;
Ils ne ſortiront point de ces gras pâturages,
Pour périr de langueur dans des terres ſauvages :
Vos abeilles encore, au retour du matin,
Picoteront la fleur des ſaules & du thym ;
Nos champs abandonnés vont reſter inutiles,
Les vôtres par vos ſoins ſeront toujours fertiles,
Vous pourrez encore voir ces bocages chéris,
Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris :
Les amoureux ſoupirs des roſſignols fidelles,
Les doux gémiſſements des tendres tourterelles
Vous livreront encore aux douceurs du ſommeil,
Dans ces antres fermés aux regards du ſoleil.

TITYRE.

L'Amour ſaura toujours me retracer l'image
Du Dieu qui me procure un ſi doux avantage :
Le Cerf d'un vol hardi traverſera les airs,
Les habitants des eaux fuiront dans les déſerts,
La Saône ira ſe joindre aux ondes de l'Euphrate,
Avant qu'un lâche oubli me faſſe une âme ingrate.

MELIBEE.

Que ne puis-je avec vous célébrer ce Héros,
Et ranimer les ſons de mes triſtes pipeaux !
Nos paſteurs pleurent tous une même diſgrace,
Nous fuyons, diſperſés ; les uns aux champs de Thrace

Vont chercher des tombeaux ſous ces affreux climats
Qu'un éternel hivèr couvre d'âpres frimas ;
D'autres vont habiter une contrée aride,
Et les désèrts voiſins de la Zone Torride ;
Compagnon de leurs maux, & banni pour toujours,
Sous un cièl inconnu, je traînerai mes jours.
Quoi ! je ne vérrai plus ces campagnes ſi chères,
Ni ce ruſtique toit hérité de mes pères !
O Mantoue ! ô du moins, ſi ces riches ſillons
Devoient m'être rendus après quelques moiſſons !
Non, je ne vérrai plus ces forêts verdoyantes,
Ni ces guêrets chargés de gerbes ondoyantes ;
D'avides étrangers, des ſoldats inhumains
Déſoleront ce champ cultivé de mes mains ;
Etoit-ce donc, grands Dieux ! pour cette troupe indigne
Que j'ornois mon verger, que je taillois ma vigne ?
C'en èſt fait ; pour toujours recevez mes adieux,
Bords ſi chèrs à mon cœur & ſi beaux à mes yeux.
O Guèrre ! ô triſte effèt des diſcordes civiles !
Champs, on vous ſacrifie à l'intérêt des Villes :
Troupeau toujours chéri dans des jours plus heureux,
Mon exil te prépare un ſort bien rigoureux ;
Du fond d'un antre frais, bordé d'une onde pure,
Je ne te vérrai plus bondir ſur la verdure :
Suivez-moi, foible reſte, infortunés moutons,
Pour la dernière fois vous voyez ces cantons.

TITYRE.

Dans ces lieux cependant on vous permet encore
D'attendre le retour de la prémiere aurore.
Regagnons le hameau : Berger, ſuivez mes pas,
Theſtile nous apprête un champêtre repas ;
Le jour fuit, hâtons-nous : du ſommet des collines
L'ombre deſcend déjà dans ces plaines voiſins,
Les oiſeaux endormis ont fini leurs concerts,
Et le char de la nuit s'èlève ſur les airs.

EGLOGUE II. *IRIS.*

L'ASTRE brulant du jour, ſur nos paiſibles rives,
Repandoit du midi les árdeurs les plus vives,
Quand Coridon errant dans l'horreur des forêts,
Aux désèrts attendris confia ſes regrêts.

Il adoroit Iris : d'une plaine étrangère
Il vouloit dans son champ attirer la Bergère :
Iris étoit promise aux feux d'un autre amant,
Et plaignoit Coridon sans calmer son tourment.
Cet amoureux Berger fuyoit les jeux champêtres ;
Solitaire, il venoit se cacher sous des hêtres ;
C'èst-là qu'ayant conduit ses troupeaux languissants,
Il soupiroit un jour ces douloureux accents.

Hâtez-vous, sombres jours d'une odieuse vie ;
Puisque toute espérance à mes vœux èst ravie,
Puisqu'un autre berger emporte vos amours,
Pourquoi, cruelle Iris, voudrois-je encore des jours ?
Du moins plaignez les maux que ma langueur me cause ;
Il èst l'heure du jour où tout ici repose :
Là Monsieur tranquille, à l'abri du soleil,
Répare sa vigueur dans le sein du sommeil ;
Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage sombre,
Sylvie & son Berger goutent le frais de l'ombre :
Privé de ces loisirs, & bravant la chaleur,
Je promene en ces bois ma plaintive douleur.
A mes gémissements l'écho paroit sensible,
Tout me plaint, votre cœur reste seul inflexible.

Que n'ai-je pour Philis brulé des mêmes feux !
A la fille d'Arcas, que n'ai-je offèrt mes vœux !
Leurs graces, il èst vrai, n'égalent point vos charmes ;
Mais leur cœur moins ingrat m'eut couté moins de larmes.

Ah ! ne comptez point tant sur vos belles couleurs,
Un jour les peut flétrir, un jour flétrit les fleurs ;
La beauté n'èst qu'un lys, l'aurore l'a vu naitre,
L'aurore à son retour ne le peut reconnoitre.
Pourquoi me fuyez-vous ? J'ai de nombreux troupeaux
Dans les champs qu'Aréthuse enrichit de ses eaux.
En lait délicieux mes brebis sont fécondes,
Lors même que l'hiver glace & l'air & les ondes :
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs,
J'obtiens souvent le prix des champêtres concerts,
Et si le ruisseau pur qui coule en ce bocage
N'abuse point mes yeux d'une flatteuse image,
Si la mèr nous peint bien dans le miroir des eaux,
Quand l'haleine des vents n'ébranle point les flots,
Souvent j'ai consulté ce crystal immobile,
Mon air ne cede rien aux graces de Mirtyle.

Ne craignez point, Iris, d'habiter nos forêts,
Les plaisirs y naîtront de vos tendres attraits ;
Les sinceres amours, peu connus dans les villes,
Sous nos tranquilles toits, ont choisi des asyles ;
Souvent, joignant nos voix aux chansons des oiseaux,
Nous irons éveiller les folâtres échos :
Nos chants égaleront la douce mélodie
Des airs dont le Dieu Pan sait charmer l'Arcadie :
Pan trouva le premier cet art ingénieux
De former sur la flute un son harmonieux ;
Pan regne sur nos bois, il aime nos prairies,
C'est le Dieu des Bergers & de leurs Bergeries.
Vous aurez sous vos loix un docile troupeau,
Vous le verrez bondir au son du chalumeau :
Cette bouche charmante & des graces chérie,
Touchera nos pipeaux sans en être flétrie :
Je vous garde un hautbois qui semble fait pour vous,
La douceur de ses sons rend les oiseaux jaloux :
Tyrsis, prêt d'expirer sur ce triste rivage,
D'un longue amitié m'offrit ce dernier gage :
Je joindrai, pour vous plaire, à ce don de Tyrsis
Une belle houlette & des agneaux choisis,
Je vous destine encore deux chevreaux qu'avec peine
Je sauvai, l'autre jour, du sein d'une fontaine :
Laure en sera jalouse : elle aimoit ces chevreaux,
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons sont trop beaux.
Tout s'embellit pour vous, tout pare nos campagnes,
Flore sur votre route assemble ses compagnes,
D'une moisson de fleurs les chemins sont semés,
De l'encens du printemps les airs sont parfumés :
Une Nymphe des eaux, plus vive que l'abeille,
Vole dans les jardins, & remplit sa corbeille,
Sa main fait assortir les dons qu'elle a cueillis,
Et marier la rose au jeune & tendre lis :
Des fruits de mon verger vous aurez les prémices,
De la jeune Amarille ils feroient les délices :
Ces fruits sont colorés d'un éclat vif & doux,
Ils seront plus charmants quand ils seront à vous.
J'ai des myrthes fleuris, leur verdure éternelle
Est le symbole heureux d'une chaine fidelle :
Je vous cultive aussi des lauriers toujours verds,
J'en consacre souvent au Dieu des tendres vers.

Mais que dis-je, insensé ! formé par la tristesse,
Quel nuage obscurcit les jours de ma jeunesse ?
J'étois libre autrefois, & mon paisible cœur
N'avoit jamais connu cette sombre langueur ;
Content de mon troupeau, je vivois sans envie,
Et mon bonheur étoit aussi pur que ma vie ;
L'Amour, ce Dieu cruel, a troublé mes beaux jours ;
Ainsi l'aquilon trouble un ruisseau dans son cours.
Ingrate, estimez mieux nos demeures champêtres,
Souvent des Dieux bergers ont chanté sous nos hêtres ;
Les Déesses souvent ont touché nos pipeaux ;
Diane d'un pasteur a gardé les troupeaux :
Que la fière Pallas aime le bruit des villes,
Vénus préfère au bruit nos cabanes tranquilles.
Tout suit de son penchant l'impérieux attrait,
Les cœurs sont maîtrisés par un charme sécret,
Le loup cherche sa proie autour des bergeries,
Le jeune agneau se plaît sur les herbes fleuries ;
Pour moi, charmante Iris, par un penchant plus doux,
Je sens que mon destin m'a fait naître pour vous.
Vains projets ! vœux perdus ! trop stérile tendresse !
Coridon, où t'emporte une indigne foiblesse ?
Ta voix se perd au loin dans les antres des bois ;
A de moins tristes airs consacre ton hautbois ;
Tandis que tu languis dans ces noires retraites,
Tu laisses sur l'ormeau tes vignes imparfaites ;
De ce loisir fatal fuis le charme enchanteur,
Donne d'utiles jours aux travaux d'un pasteur.
Revenez, chèrs moutons, quittez ces lieux sauvages,
Vous irez désormais sur de plus beaux rivages ;
Puisque mes vœux sont vains, de l'insensible Iris,
Allons près de Climéne oublier les mépris.

EGLOGUE III. *PALEMON.*

COMBAT PASTORAL.

PALEMON, MENALQUE, DAMETE.

MENALQUE.

Apprenez-moi, Damete, à qui sont les troupeaux
Qu'on voit errer sans guide au bord de ces ruisseaux ?

DA-

DAMETE.

J'en ſuis le conducteur, Lycas en èſt le maître,
Je les garde pour lui dans ce vallon champêtre.

MENALQUE.

O Bercail malheureux ! depuis que nuit & jour
Lycas près de Climéne èſt conduit par l'amour,
Oubliant ces moutons, & ne ſongeant qu'à plaire,
Il ne s'attache plus qu'à ceux de ſa bergère :
Troupeaux infortunés, votre ſort fut plus doux,
Tandis que, libre encore, Lycas, n'aimoit que vous ;
Ce paſteur mercenaire, auquel il vous confie,
Loin des yeux du berger, détruit la bergerie.

DAMETE.

Vous deviez m'épargner ce reproche indiſcret ;
On vous connoit, Ménalque, on ſait certain ſécrèt,
Rappellez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte—
D'un plus ample détail je vous ſauve la honte ;
Vous m'entendez ; alors les Déeſſes des eaux
Rentrèrent en riant au fond de leurs roſeaux.

MENALQUE.

Quoi ! rompis-je avec vous d'une main criminelle
Les arbriſſeaux d'Arcas & ſa vigne nouvelle ?

DAMETE.

Quel berger ne ſait point que, ſous ces vieux ormeaux,
Ménalque d'Eurylas briſa les chalumeaux ?
Rival de ce paſteur, jaloux de ſa victoire,
Votre cœur indigné ne put ſouffrir ſa gloire ;
Vous ſeriez mort enfin d'envie & de fureur ;
Si vous n'aviez pu nuire à ce berger vainqueur.

MENALQUE.

Qu'entends-je ? ſur quel ton me parleroit un maître,
Si ce pâtre à tel point ôſe ſe méconnoitre ?
Quand Damon l'autre jour laiſſa ſeul ſon troupeau,
Ne vous ai-je point vu lui ſurprendre un chevreau ?

DAMETE.

De ce prétendu vôl Damon ne peut ſe plaindre ;
Oui, j'ai pris ce chevreau, j'en conviendrai ſans craindre,
Puiſqu'il étoit le prix d'un combat paſtoral
Où j'étois demeuré vainqueur de mon rival.

MENALQUE.

Vous vainqueur de Damon ! D'une flute champêtre
Damete dans nos bois s'èſt-il jamais vu maître,

Lui dont l'aigre pipeau, portant par-tout l'ennui,
Ne fait que déchirer des airs faits par autrui.

DAMETE.

Pour finir entre nous une vaine diſpute,
J'ôſe vous défier au combat de la flute ;
Ou, ſi vous l'aimez mieux, à l'ombre des buiſſons,
Eprouvons un combat de vers & de chanſons :
Si le Dieu de Délos èſt pour vous plus propice,
Je vous donne à choiſir la plus tendre géniſſe.
Quel prix riſquerez-vous contre un gage ſi beau ?

MENALQUE.

Je n'ôſerois choiſir ce prix dans mon troupeau :
S'il manquoit un mouton, j'eſſuirois la colère
D'une marâtre injuſte, & d'un père ſévere ;
L'une compte à midi, l'autre à la fin du jour
Si le nombre complèt ſe trouve à mon retour ;
Mais je puis hazarder deux beaux vaſes de hêtre ;
On voit ramper autour une vigne champêtre ;
Alcimédon ſur eux a gravé deux portraits :
Du célebre Conon l'un ranime les traits ;
L'autre peint ce mortel dont l'adreſſe féconde
A décrit ſes ſaiſons & meſuré le monde ;
Ces coupes ſont encore dans leur prémier éclat ;
J'en ferai volontiers le gage du combat.

DAMETE.

J'ai deux vaſes pareils, revêtus d'un feuillage,
Du même Alcimédon ce préſent èſt l'ouvrage ;
Le chantre de la Thrace èſt peint ſur les dehors,
Il èſt ſuivi des bois qu'entrainent ſes accords.

MENALQUE.

Palémon vient à nous : qu'il regle la victoire,
Arbitre du combat, & témoin de ma gloire.

DAMETE.

Je conſens qu'il nous juge, & malgré vos mépris,
Je ſaurai me défendre & balancer le prix ;
Ma muſe en ces combats ne fut jamais craintive.
Prêtez-nous, Palemon, une oreille attentive.

PALEMON.

Chantez, dignes rivaux ; la nouvelle ſaiſon
Invite à des concerts ſur ce naiſſant gazon ;
Le printemps de retour rajeunit la nature,
Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure ;

Phi-

Philomele reprend ses airs doux & plaintifs,
L'amant des fleurs succede aux aquilons captifs:
Tout charme ici les yeux; chaque instant voit éclore,
Dans ces près émaillés de nouveaux dons de Flore:
A chanter tour-à-tour préparez donc vos voix:
Ces combats sont cheris de la Muse des Bois.

DAMETE.

Muses! donnez au Maître du Tonnerre
Le premier rang dans vos nobles chansons:
Il èst tout, il remplit les Cieux, l'Onde, la Terre,
Il dispense à nos champs les jours & les moissons.

MENALQUE.

Du jeune Dieu que le Permesse adore,
Muses! chantons les honneurs immortels:
Des premièrs feux du jour quand l'Orient se dore;
D'un feston de lauriers je pare ses autels.

DAMETE.

Quand je suis dans un bois tranquille
Sous un chêne épais endormi,
Glycère me reveille; & d'une course agile
Elle fuit dans un autre, & s'y cache à demi.

MENALQUE.

Philis, près de ma bergerie,
Vient chaque jour cueillir des fleurs:
Nos troupeaux réunis paissent dans la prairie,
Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs.

DAMETE.

Je veux offrir deux tourterelles
A ma Glycere au premier jour:
Ce couple heureux d'oiseaux fidelles
Lui dictera les loix d'un éternel amour.

MENALQUE.

Sur mes fruits une fleur vermeille
Répand un brillant coloris:
J'en veux remplir une corbeille,
Et l'offrir de ma main à la jeune Cloris.

DAMETE.

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycère,
Zéphyr, qui l'écoutez dans ces moments si doux,
Ne portez point aux Dieux ce que dit ma bergère,
Des plaisirs si charmants rendroient le Cièl jaloux.

ME-

MENALQUE.

Souffrez qu'armé d'un arc je ſuive votre trace,
Cloris, quand vous chaſſez dans les routes des bois :
Souvent Endymion vit Diane à la chaſſe,
Souvent de la Déèſſe il porta le carquois.

DAMETE.

Je célebre bientôt le jour de ma naiſſance :
Venez, belle Glycère, honorer ce beau jour,
Vous ferez l'ornement des concerts de la danſe,
Votre chant & vos pas ſont conduits par l'amour.

MENALQUE.

Cloris ſeule a mon cœur, ſeule elle a tous les charmes :
Ciel ! qu'elle m'enchanta dans nos derniers adieux !
Ses yeux avec les miens répandirent des larmes,
Ah ! quand pourrai-je, amour, revoir de ſi beaux yeux ?

DAMETE.

Mon cœur redoute autant les rigueurs de Glycère,
Qu'un timide mouton craint la fureur des loups ;
Qu'un laboureur, veillant ſur une moiſſon chère,
Craint le ſouffle fougueux des aquilons jaloux.

MENALQUE.

Ma Cloris èſt pour moi ce que l'herbe naiſſante
Au lever de l'Aurore èſt pour une jeune agneau,
Et ce qu'èſt à la terre aride & languiſſante
Une féconde pluie, ou le cours d'un ruiſſeau.

DAMETE.

Puiſque Pollion veut bien être
Le protecteur de mes chanſons,
Muſes, ſur le hautbois champêtre,
Que ſon nom ſoit chanté dans vos ſacrés vallons.

MENALQUE.

Pollion lui-même avec grace
Ecrit des vers d'un gout nouveau :
Savantes Nymphes du Parnaſſe,
A ce Héros ſavant offrez un fièr taureau.

DAMETE.

Illuſtre Pollion, que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au temple de l'honneur,
Que dans ſon champ fécond, que ſur les buiſſons même
Le miel & les parfums naiſſent en ſa faveur.

MENALQUE.

Si quelqu'un peut aimer la muſe de Bathille,

Du fade Mévius qu'il aime auſſi les vèrs :
Qu'il aſſerviſſe au joug le rénard indocile,
Qu'il préfère aux zèphyrs les vents des noirs hyvèrs.

DAMETE.

Fuyez, jeunes Bergers, cette rive enchantée
Qui paroit n'offrir que des fleurs :
Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée,
Un ſerpent èſt caché ſous ces belles couleurs.

MENALQUE.

Vous qui foulez l'émail de ces routes fleuries,
Eloignez-vous, mes chèrs moutons,
Allez, un verd naiſſant couronne ces prairies ;
Ce bord vous offrira de plus tendres gazons.

DAMETE.

Je conduis ces troupeaux au meilleur pâturage
Cependant je les vois dépérir chaque jour :
Moi-même je languis au printemps de mon âge,
Tout languit dans nos champs ſous les fèrs de l'amour.

MENALQUE.

L'amour ne me nuit point, j'ignore ſes alarmes,
Jamais il n'a rendu mes troupeaux languiſſants :
Mais un ſombre enchanteur, par ſes funeſtes charmes,
Fait périr ſans pitié mes agneaux innocents.

DAMETE.

De ce douteux débat, la palme vous èſt due,
Si vous ſavez m'expliquer en quels lieux
L'œil ne peut découvrir que ſix pieds d'étendue,
De ce vaſte horizon qui termine les cieux.

MENALQUE.

Au prix de vos chanſons je ſouſcris ſans murmure,
Et ſur Cloris je vous cède mes droits,
Si vous ſavez me dire en quel lieu la nature
Sur de naiſſantes fleurs grave le nom des Rois.

PALEMON.

Je ne puis entre vous décider la victoire,
L'un & l'autre à mes yeux en emporte la gloire,
Et tout berger qui peut égaler vos beaux ſons,
Mérite, comme vous, la palme des chanſons.
Renouvellez ſouvent en cadences égales
Le paiſible combat de vos muſes rivales :
Et quand vous formerez ces gracieux récits,
Que toujours, entre vous, le prix reſte indécis.

SATIRE III.

De MONS. BOILEAU DESPREAUX.

A. QUEL sujèt inconnu vous trouble & vous altère ?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre & severe,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier,
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier ?
Qu'èst devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans seuls, & de bisques nourrie ?
Où la joye en son lustre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts.
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine ?
A-t-on par quelque édit reformé la cuisine ?
Ou quelque longue pluye inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins & vos melons ?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.
P. Ah ! de grace un moment, souffrez que je respire.
Je sors de chez un fat qui pour m'empoisonner,
Je pense, expres chez lui m'a forcé de diner.
Je l'avois bien prevu. Depuis près d'une annèe,
J'éludois tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hièr il m'aborde, & me serrant la main :
Ah ! Monsieur, m'a-t-il dit, je vous attens demain.
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux—Bucingo n'en a point de pareilles :
Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Vilandri priseroit sa séve, & sa verdeur.
Moliere avec Tartuff y doit jouer son rôle :
Et Lambert, qui plus èst m'a donné sa parole.
C'èst tout dire en un mot, & vous le connoissez.
Quoi Lambert ? Oui, Lambert. A demain ? C'èst assez.
Ce matin donc, seduit par sa vaine promesse,

J'y cours, midi ſonnant, au ſortir de la Meſſe.
A peine étois-je entré, que ravi de me voir,
Mon homme en m'embraſſant, m'èſt venu recevoir,
Et montrant à mes yeux une allegrèſſe entière,
Nous n'avons, m'a-t il dit, ni Lambert, ni Molière,
Mais puiſque je vous vois, je me tiens trop content,
Vous êtes un brave homme. Entrez. On vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoiſſant ma faute,
Je le ſuis en tremblant dans une chambre haute,
Où malgré les volets, le Soleil irrité
Formoit un poêle ardent au milieu de l'Eté :
Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaiſance :
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoiſſance,
Deux nobles Campagnards grands lecteurs de romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs compliments,
J'enrageois. Cependant on apporte un potage ;
Un coq y paroiſſoit ſur ce pompeux équipage,
Qui changeant en plat & d'état & de nom,
Par tous les conviés s'èſt appellé chapon.
Deux aſſiettes ſuivoient, dont l'une étoit ornée
D'un langue en ragout de perſil couronnée ;
L'autre d'un godiveau tout brulé par dehors,
Dont un beure gluant inondoit tous les bords.
On s'aſſied : mais d'abord, notre troupe ſerrée
Tenoit à peine au tour d'une table quarrèe,
Où chacun, malgré ſoi, l'un ſur l'autre porté,
Feſoit un tour à gauche, & mangeoit de côté.
Jugez en cet état ſi je pouvois me plaire,
Moi qui ne conte rien ni le vin, ni la chère :
Si l'on n'èſt plus au large aſſis en un feſtin,
Qu'aux ſermons de Caſſaigne, ou de l'Abbé Cotin.
Nôtre hôte, cependant, s'addreſſent à la troupe :
Que vous ſemble, a-t-il dit, du gout de cette ſoupe ?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus ?
Ma foi, vive Mignot, & tout ce qu'il apprête.
Les cheveux cependant me dreſſoient à la tête :
Car Mignot, c'èſt tout dire, & dans le monde entier,
Jamais empoiſonneur ne ſut mieux ſon métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine & du geſte.
Penſant qu'au moins le vin dut reparer le reſte.
Pour m'en eclaircir donc, j'en demande. Et d'abord,
Un

Un laquais éfronté m'apporte un rouge bord,
D'un Auvernat fumeux, qui mêlé de lignage,
Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage,
Et qui rouge & vermeil, mais fade & doucereux,
N'avoit rien qu'un gout plat, & qu'un déboire affreux.
A peine ai-je senti cette liqueur traitresse.
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse ;
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison,
J'esperois adoucir la force du poison.
Mais, qui l'auroit pensé ? pour comble de disgrace,
Par le chaud qu'il fesoit nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'Eté !
Au mois de Juin ! Pour moi, j'étois si transporté,
Que donnant de fureur tout le festin au Diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table :
Et dut on m'appeller & fantasque & bouru,
J'allois sortir enfin : quand le rôt a paru.
Sur un liévre flanqué de six poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
Qui dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentoient encor le chou, dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées,
Regnoit un long cordon d'aloüetes pressées ;
Et sur les bords du plat, six pigeons étalés,
Presentoient pour renfort leurs squeletes brulés.
A côté de ce plat paroissoient deux salades.
L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes sots à l'instant, changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance :
Tandis que mon faquin, qui se voyoit priser,
Avec un ris moqueur les prioit d'excuser.
Sur tout certain hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin, conduit par la fumée,
Et qui s'est dit Profés dans l'ordre de Costeaux,
A fait en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir, avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, & sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiérs,
Et nos pigeons Cauchois en superbes ramiérs :
Et pour flater notre Hôte observant son visage,

Composer sur ses yeux, son geste & son langage.
Quand nôtre Hôte charmé, m'avisant sur ce point:
Qu'avez vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'âme toute inquiète,
Et les morceaux entiérs restent sur votre assiette.
Aimez-vous la muscade ? on en a mis par tout.
Ah ! Monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux gout,
Ces pigeons sont dodus, mangez sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chaire blanche & molle.
Ma foi, tout èst passable, il le faut confesser :
Et Mignot aujourd'hui s'èst voulu surpasser.
Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine.
Pour moi, j'aime sur tout que le poivre y domine:
J'en suis fourni, Dieu sait, & j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux discours, j'étois comme un pierre,
Ou comme la Statue èst au festin de Pierre ;
Et sans dire un seul mot, j'avalois au hazard,
Quelque aile de poulet, dont j'arrachois le lard.
Cependant mon hableur, avec une voix haute,
Porte à mes Campagnards la santé de nôtre Hôte:
Qui tous deux pleins de joye, en jettant un grand cri,
Avec un rouge bord acceptent son défi.
Un si galant exploit reveillant tout le monde,
On a porté par tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais dans la crasse tracés
Têmoignoient par écrit qu'on les avoit rincés.
Quand un des conviés, d'un ton melancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique:
Tous mes sots à la fois ravis d'écouter,
Détonnant de concert, se mettent à chanter.
La musique sans doute étoit rare & charmante:
L'un traine en longs fredons une voix glapissante,
Et l'autre l'appuyant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.
Sur ce point, un jambon d'assez maigre apparence,
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portoit, marchant à pas contés,
Comme un Recteur suivi des quatre Facultés,
Deux Marmitons crasseux revêtus de serviettes,
Lui servoient de Massiers, & portoient deux assiettes,
L'une de champignons, avec de ris de veau,

Et l'autre de pois verds, qui se noyoient dans l'eau.
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
Chez tous les conviés la joye èst redoublée :
Et la troupe à l'instant, cessant de frédonner,
D'un ton gravement fou s'èst mise à raisonner.
Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a debité ses maximes frivoles,
Reglé les interêts de chaque Potentat,
Corrigé la Police, & reformé l'Etat ;
Puis delà s'embarquant dans la nouvelle guèrre
A vaincu la Hollande, ou battu l'Anglèterre.
Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là, tous mes Sots enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des auteurs en maitres du Parnasse.
Mais nôtre Hôte sur tout, pour la justesse & l'art,
Elevoit jusqu'au Cièl Theophile & Ronsard.
Quand un des Campagnards relevant sa moustache,
Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,
Impose à tous silence, & d'un ton de docteur.
Morbleu, dit-il, la Serre èst un charmant auteur !
Ses vers sont d'un beau stile, & sa prose èst coulante.
La Pucelle èst encore une œuvre bien galante ;
Et je ne sais pourquoi je bâaille en la lisant.
Le Pais sans mentir, èst un bouffon plaisant :
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture,
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille èst joli quelquefois.
En verité pour moi, j'aime le beau françois.
Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre ;
Ce n'èst qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les Heros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine Satire,
Qu'un jeune homme——Ah ! je sais ce que vous voulez
dire,
A répondu nôtre Hôte, *un Auteur sans défaut*
La raison dit Virgile, & la rime Quinaut.
Justement. A mon gré, la pièce èst assez plate ;
Et puis blâmer Quinaut——Avez-vous vu l'Astrate ?
C'èst là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Sur tout l'Anneau Royal me semble bien trouvé.

Son

Son ſujêt èſt conduit d'une belle manière,
Et chaque acte en ſa pièce èſt une piéce entière,
Je ne puis plus ſouffrir ce que les autres font.
Il èſt vrai que Quinaut èſt un eſprit profond :
A repris certain fat, qu'à ſa mine diſcrete
Et ſon maintien jaloux j'ai reconnu poete,
Mais il en èſt pourtant, qui le pourroient valoir.
Ma foi, ce n'èſt pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déjà tout bouillant de vin & de colère.
Peut-être, a dit l'Auteur pâliſſant de courroux ;
Mais vous, pour en parler vous y connoiſſez-vous ?
Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.
Vous ? Mon Dieu, mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'auteur ſur le champ aigrement reparti.
Je ſuis donc un Sot ? moi ? vous en avez menti :
Repond le Campagnard ; & ſans plus de langage,
Lui jette, pour défi, ſon aſſiette au viſage.
L'autre eſquive le coup, & l'aſſiette volant
S'en va frapper le mur & revient en roulant.
A cet affront, l'auteur ſe levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard effroyable :
Et chacun vainement ſe ruant entre deux,
Nos braves s'acrochant ſe prennent aux cheveux,
Auſſi-tôt ſous leurs pieds les tables renverſées,
Font voir un long débris de bouteilles caſſées :
En vain à lever tous les Valets ſont fort prompts,
Et les ruiſſeaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arrêter cette lutte barbare ;
De nouveau l'on s'éforce, on crie, on les ſepare,
Et leur première ardeur paſſant en un moment,
On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conſpire,
J'ai gagné doucement la porte ſans rien dire,
Avec un bon ſerment, que ſi pour l'avenir,
En pareille cohue on me peut retenir,
Je conſents de bon cœur pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hyvers,
Et qu'à peine au mois d'Aout l'on mange des pois verds.

EPITRE VI. De M. BOILEAU.

A M. de LAMOIGNON Avocat-General.

OUI, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux le campagne èſt mon unique azile :
u lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
'èſt un petit village, ou plutôt un hameau,
âti ſur le penchant d'un long rang de collines,
'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voiſines.
a Seine au pié des monts que ſon flot vient laver
oit du ſein de ſes eaux vingt iſles s'élever,
ui partageant ſon cours en diverſes manières,
'une rivière ſeule, y forment vingt rivières.
ous ſes bords ſont couverts de ſaules non plantés,
t de noyers ſouvent du paſſant inſultés.
e village au deſſus forme un amphitheatre.
'habitant ne connoît ni la chaux, ni le plâtre,
t dans le roc qui cède & ſe coupe aiſément,
hacun ſait de ſa main creuſer ſon logement :
a maiſon du Seigneur ſeule un peu plus ornée
preſente au dehors des murs environnée.
Soleil en naiſſant la regarde d'abord :
t le mont la défend des outrages du nord.
C'èſt là, chèr Lamoignon, que mon eſprit tranquille
et à profit les jours que la Parque me file.
i dans un vallon bornant tous mes deſirs,
chets à peu de frais de ſolides plaiſirs.
antôt un livre en main errant dans les prairies
ccupe ma raiſon d'utiles reveries.
antôt cherchant la fin d'un vers que je conſtruis,
trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
elquefois aux appas d'un hameçon perfide,
morce en badinant le poiſſon trop avide ;
d'un plomb qui ſuit l'œil, & part avec l'éclair,
vais faire la guèrre aux habitants de l'air.
e table au retour propre & non magnifique
us preſente un repas agréable & ruſtique.

Là,

Là, ſans s'aſſujettir aux dogmes de Brouſſain,
Tout ce qu'on boit èſt bon, tout ce qu'on mange èſt ſain.
La maiſon le fournit, la Fermière l'ordonne,
Et mieux que Bergerat l'appetit l'aſſaiſonne.
O fortuné ſejour ! O champs aimés des Cieux !
Que pour jamais foulant vos prés delicieux,
Ne puis-je ici fixer ma courſe vagabonde,
Et connu de vous ſeuls, oublier tout le monde !
Mais à peine du ſein de vos vallons cheris,
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au paſſage.
Un couſin abuſant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encore tout poudreux, & ſans me débotter
Chez vingt Juges pour lui j'aille ſolliciter.
Il faut voir de ce pas les plus conſiderables.
L'un demeure au Marais, & l'autre aux incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'éffroi.
Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roi,
Et d'attentat horrible on traita la Satire.
Et le Roi, que dit-il ? Le Roi ſe prit à rire,
Contre vos derniers vers on èſt fort en courroux !
Pradon a mis au jour un livre contre vous,
Et chez le chapelier du coin de nôtre place
Au tour d'un caudebec j'en ai lu la preface.
L'autre jour ſur un mot la cour vous condamna.
Le bruit court qu'avant-hier on vous aſſaſſina.
Un écrit ſcandaleux ſous votre nom ſe donne.
D'un Paſquin qu'on a fait au Louvre on vous ſoupçonne.
Mais ? Vous. On me l'a dit dans le Palais Royal.
Douze ans ſont écoulés, depuis le jour fatal,
Qu'un libraire imprimant les eſſais de ma plume,
Donna pour mon malheur un trop heureux volume.
Toujours depuis ce tems en proye aux ſots diſcours,
Contre eux la verité m'èſt d'un foible ſécours.
Vient-il de la Province une Satire fade,
D'un plaiſant de païs inſipide boutade ?
Pour la faire courir on dit qu'elle èſt de moi :
Et le ſot campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à temoin & la cour & la ville.
Non à d'autres, dit-il, on connoit votre ſtile.
Combien de tems ces vers vous ont-ils bien couté ?
Ils ne ſont point de moi, Monſieur, en verité :

Peut-on m'attribuer ces sottises étranges ?
Ah! Monsieur, vos mépris vous servent de louanges.
Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé ;
Juge, si toujours triste, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le tems de courtiser les Muses,
Le monde cependant se rit de mes excuses,
Croit que pour m'inspirer sur chaque évenement
Apollon doit venir au premier mandement.
Un bruit court que le Roi va tout reduire en poudre,
Et dans Valenciennes èst entré comme un foudre ;
Que Cambray des François l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ses murs & son orgueil ;
Que devant Saint-Omer Nassau par sa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complete.
Dieu sait, comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cageoler,
Et dans ce tems guèrrier, & fecond en Achilles,
Croit que l'on fait des vers, comme l'on prend des villes.
Mais moi dont le genie èst mort en ce moment,
Je ne sais que répondre à ce vain compliment,
Et justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux èst le mortel, qui du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré !
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée,
N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir !
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices
Et du peuple inconstant il brave les caprices.
Mais nous autres faiseurs de livres & d'écrits,
Sur les bords du Permesse aux louanges nourris,
Nous ne saurions briser nos fèrs & nos entraves
Du lecteur dédaigneux honorables esclaves,
Du rang où nôtre esprit une fois s'èst fait voir,
Sans un facheux éclat, nous ne saurions déchoir,
Le public enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajouter merveilles sur merveilles,
Au comble parvenus il veut que nous croissions !
Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.
Cependant tout décroit, & moi-même à qui l'âge,

D'au-

D'aucune ride encore n'a flétri le viſage,
Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix,
J'ai beſoin du ſilence & de l'ombre des bois.
Ma Muſe qui ſe plaît dans leurs routes perdues,
Ne ſauroit plus marcher ſur le pavé des rues.
Ce n'èſt que dans ces bois propre à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus, par quelle humeur ſauvage,
Tout l'Eté loin de toi demeurant au village
J'y paſſe obſtinement les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris ſi peu de paſſion.
C'èſt à toi, Lamoignon, que le rang, la naiſſance,
Le mérite eclatant, & la haute éloquence,
Appellent dans Paris aux ſublimes emplois,
Qu'il ſied bien d'y veiller pour le maintien des lois.
Tu dois là tous tes ſoins au bien de ta patrie.
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie :
Que l'oppreſſeur ne montre un front audacieux,
Et Thémis pour voir clair a beſoin de tes yeux.
Mais pour moi de Paris citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,
Il me faut du repos, des prés & des forêts.
Laiſſe-moi donc ici, ſous leurs ombrages frais,
Attendre que Septembre ait ramené l'automne,
Et que Céres contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ces nouveaux bienfaits,
Le Vendangeur ravi de ployer ſous le faix,
Auſſi-tôt ton ami redoutant moins la ville,
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Baville.
Là dans le ſeul loiſir que Thémis t'a laiſſé,
Tu me verras ſouvent à te ſuivre empreſſé,
Pour monter à cheval rappellant mon audace,
Apprentif Cavalier galoper ſur ta trace.
Tantôt ſur l'herbe aſſis au pié de ces côteaux,
Où Polycrene épand ſes liberales eaux ;
Lamoignon, nous irons libres d'inquietude
Diſcourir des vertus dont tu fais ton étude ;
Chercher quels ſont les biens veritables & faux ;
Si l'honnête homme en ſoi doit en ſouffrir des défauts ;
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaſte ſcience, ou la vertu ſolide.

C'eſt

C'eſt ainſi que chez toi tu ſauras m'attacher.
Heureux ! ſi les fâcheux promts à nous y chercher,
N'y viennent point ſemer l'ennuyeuſe triſteſſe.
Car dans ce grand concours d'hommes de toute eſpèce,
Que ſans ceſſe à Baville attire le devoir ?
Au lieu de quatre amis qu'on attendoit le ſoir,
Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'inſtant aſſiègent les allées.
Alors ſauve qui peut, & quatre fois heureux !
Qui fait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux.

FABLES

PAR M. DE LA FONTAINE.

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX.

UNE Hirondelle en ſes voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu,
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit juſqu'aux moindres orages,
Et, avant qu'ils fuſſent éclos,
Les annonçoit aux Matelots.
Il arriva qu'au temps que le chanvre ſe ſéme,
Elle vit un Manant en couvrir maints ſillons.
Ceci ne me plait pas, dit-elle aux Oiſillons,
Je vous plains : car pour moi, dans ce péril extrême,
Je ſaurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'eſt pas loin,
Que ce qu'elle répand ſera votre ruine.
De-là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper ;
Enfin mainte & mainte machine,
Qui cauſera dans la ſaiſon

Votre mort ou votre priſon,
Gâre la cage ou le chaudron.
C'èſt pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, & croyez-moi.
Les Oiſeaux ſe moquèrent d'elle :
Ils trouvoient aux champs trop dequoi.
Quand la chénevière fut verte,
L'Hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou ſoyez ſûrs de votre perte.
Prophéte de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudroit mille perſonnes
Pour éplucher tout ce canton.
Le chanvre étant tout-à-fait crû.
L'Hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien,
Mauvais grain èſt tôt venu.
Mais puiſque juſqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous vérrez que la terre
Sera couverte, & qu'à leurs bleds
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux Oiſillons la guèrre,
Quand reginglettes & rézeaux
Atraperont petits Oiſeaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le Canard, la Grue & la Bécaſſe.
Mais vous n'êtes pas en état
De paſſer, comme nous, les déſèrts & les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'èſt pourquoi vous n'avez qu'un parti qui ſoit ſûr,
C'èſt de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oiſillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaſer auſſi confuſément,
Que feſoient les Troyens, quand la pauvre Caſſandre
Ouvroit la bouche ſeulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint Oiſillon ſe vit eſclave retenu.
Nous n'écoutons d'inſtincts que ceux qui ſont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il èſt venu.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'Ortolans.
Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.
Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.
A la porte de la sale
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le suit.
Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussi-tôt :
Et le Citadin de dire,
Achevons tout notre rôt.
C'èst assez, dit le Rustique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'èst pas que je me pique
De tous vos festins de Roi.
Mais rien ne vient m'interrompre :
Je mange tout à loisir.
Adieu donc, fi ! du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

La raison du plus fort èst toujours la meilleure,
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau se désaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun, qui cherchoit avanture,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cèt animal plein de rage.

Tu ſeras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'Agneau, que votre Majeſté
Ne ſe mette pas en colère,
Mais plutôt qu'elle conſidère
Que je me vas déſaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-deſſous d'elle ;
Et que par conſequent, en aucune façon,
Je ne puis troubler ſa boiſſon.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;
Et je ſai que de moi tu médis l'an paſſé.
Comment l'aurois-je fait ſi je n'étois pas né ?
Reprit l'Agneau, je tête encore ma mère.
Si ce n'ēſt toi, c'ēſt donc ton frère.
Je n'en ai point, C'ēſt donc quelqu'un des tiens.
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers & vos chiēns.
On me l'a dit, il faut que je me venge.
Là-deſſus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte & puis le mange,
Sans autre forme de procès.

O D E S

PAR M. ROUSSEAU.

A LA FORTUNE.

FORTUNE, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne,
Serons-nous toujours éblouis ?
Juſques à quand, trompeuſe idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes autels ?
Verra-t-on toujours tes caprices
Conſacrés par les ſacrifices,
Et par l'hommage des mortels ;
Le peuple dans ton moindre ouvrage
Adorant la proſpérité,

Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu ſupréme,
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris :
Et toujours ſes fauſſes maximes
Erigent en héros ſublimes
Tes plus coupables favoris.
Mais de quelque ſuperbe titre
Dont ces héros ſoient revêtus,
Prenons la raiſon pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foibleſſe, injuſtice, arrogance,
Trahiſons, fureurs, cruautés.
Etrange vertu, qui ſe forme
Souvent de l'aſſemblage énorme
Des vices les plus déteſtés !
Apprens que la ſeule ſageſſe
Peut faire les héros parfaits :
Qu'elle voit toute la baſſeſſe
De ceux que ta faveur a faits :
Qu'elle n'adopte point la gloire,
Qui naît d'une injuſte victoire
Que le ſort remporte pour eux ;
Et que devant ſes yeux ſtoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne ſont que des crimes heureux.
Quoi, Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Silla ?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière,
Qui dans mon ſang trempe ſes mains ?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche
Né pour le malheur des humains ?
Quels traits me préſentent vos faſtes,
Impitoyables conquérants ?
Des vœux outrés, des projèts vaſtes,
Des Rois vaincus par des tyrants ;

Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumants de carnage,
Un peuple aux fèrs abandonné,
Des mères pâles et ſanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un ſoldat effréné.
Juges inſenſés que nous ſommes,
Nous admirons de tels exploits!
Eſt-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands Rois?
Leur gloire, féconde en ruines,
Sans le meurtre et ſans les rapines
Ne ſauroit-elle ſubſiſter?
Images des Dieux ſur la terre,
Eſt-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater?
Mais je veux que dans les allarmes
Réſide le ſolide honneur.
Quel vainqueur ne doit qu'à ſes armes
Ses triomphes et ſon bonheur?
Tel qu'on nous vante dans l'hiſtoire,
Doit peut-être toute ſa gloire
A la honte de ſon rival.
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul Emile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.
Quel èſt donc le héros ſolide,
Dont la gloire ne ſoit qu'à lui?
C'èſt un Roi que l'équité guide,
Et dont les vertus ſont l'appui:
Qui prenant Titus pour modèle,
D'un bonheur d'un peuple fidèle,
Fait le plus chèr de ſes ſouhaits:
Qui fuit la baſſe flatterie;
Et qui, père de ſa patrie,
Compte ſes jours par ſes bienfaits.
Vous, chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fièr meurtrier de Clitus:
Vous vérrez un Roi reſpectable,
Humain, généreux, équitable;

Un

Un Roi digne de vos autels.
Mais à la place de Socrate,
La fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernièr des mortels.
Héros cruels & ſanguinaires,
Ceſſez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires,
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le deſtructeur rapide
De Marc Antoine & de Lépide
Rempliſſoit l'univers d'horreurs :
Il n'eût point eu le nom d'Auguſte
Sans cet empire heureux & juſte
Qui fit oublier ſes fureurs.
Montrez-nous, guerriérs magnanimés,
Votre vertu dans tout ſon jour,
Voyons comment vos cœurs ſublimes
Du ſort ſoutiendront le retour.
Tant que ſa faveur vous ſéconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit ;
Mais au moindre revers funeſte,
Le maſque tombe, l'homme reſte,
Et le héros s'évanouit.
L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant.
Celui qui dompte la fortune,
Mérite ſeul le nom de grand.
Il perd ſa volage aſſiſtance,
Sans rien perdre de la conſtance
Dont il vit ſes honneurs accrus ;
Et ſa grande âme ne s'altère,
Ni des triomphes de Tibère,
Ni des diſgraces de Varus.
La joie imprudente & legère
Chez lui ne trouve point d'accès ;
Et ſa crainte active modère
L'yvreſſe des heureux ſuccès.
Si la fortune le traverſe,
Sa conſtante vertu s'exerce
Dans ces obſtacles paſſagers.

Le

Le bonheur peut avoir ſon terme,
Mais la ſageſſe èſt toujours ferme,
Et les deſtins toujours légèrs.
En vain une fière Déeſſe
D'Enée a réſolu la mort :
Ton ſécours, puiſſante ſageſſe,
Triomphe des Dieux & du ſort.
Par toi Rome au bord du naufrage,
Juſques dans les murs de Carthage
Vengea le ſang de ſes guerrièrs ;
Et ſuivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ſes diſgraces
Changer ſes cyprès en lauriers.

ODE

A MONS. LE COMTE DE SINZINDORF,

CHANCELIER DE LA COUR IMPERIALE.

L'HYVER, qui ſi longtems a fait blanchir nos plaines,
N'enchaine plus le cours des paiſibles ruiſſeaux ;
Et les jeunes zéphyrs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux.
Les troupeaux ont quitté leurs cabanes ruſtiques ;
Le laboureur commence à lever ſes guérets :
Les arbres vont bientôt de leurs têtes antiques
Ombrager les vertes forêts.
Déjà la terre s'ouvre ; & nous voyons éclore
Les premices heureux de ſes dons bienfeſants.
Cérès vient, à pas lents, à la ſuite de Flore,
Contempler ſes nouveaux preſents.
De leurs douces chanſons inſtruits par la nature,
Mille tendres oiſeaux font réſonner les airs ;
Et les nymphes des bois, dépouillant leur ceinture,
Danſent au bruit de leurs concerts.
Des objèts ſi charmants, un ſéjour ſi tranquille,
La verdure, les fleurs, les ruiſſeaux, les beaux jours,
Tout invite le ſage à chercher un aſyle
Contre le tumulte des cours.

Mais

Mais vous, à qui Minerve & les filles d'Aſtrée
Ont confié le ſort des terreſtres humains,
Vous, qui n'ôſez quitter la balance ſacrée
Dont Thémis a chargé vos mains :
Miniſtre de la paix, qui gouvernez les rênes
D'un empire puiſſant autant que glorieux,
Vous ne pouvez longtems vous dérober aux chaines
De vos emplois laborieux.
Bientôt l'état, privé d'une de ſes colonnes,
Se plaindroit d'un repos qui trahiroit le ſien.
L'orphelin vous crieroit : Hélas ! tu m'abandonnes ;
Je perds mon plus ferme ſoutien.
Vous irez donc revoir, mais pour peu de journées,
Ces fertiles jardins, ces rivages ſi doux,
Que la nature & l'art, de leurs mains fortunées,
Prennent ſoin d'embellir pour vous.
Dans ces immenſes lieux dont le ſort vous fit maître,
Vous verrez le ſoleil, cultivant leurs tréſors,
Se lever le matin, & le ſoir diſparoître,
Sans ſortir de leurs riches bords.
Tantôt, vous tracerez la courſe de votre onde :
Tantôt, d'un fèr courbé dirigeant vos ormeaux,
Vous ferez remonter leur ſève vagabonde
Dans de plus utiles rameaux.
Souvent d'un plomb ſubtil que le ſalpêtre embraſe,
Vous irez inſulter le ſanglier glouton ;
Ou, nouveau Jupiter, faire aux oiſeaux de Phaſe
Subir le ſort de Phaéton.
O doux amuſements ! ô charme inconcevable
A ceux que du grand monde éblouit le chaos !
Solitaires vallons, retraite inviolable
De l'innocence & du repos.
Délices des ayeux d'une épouſe adorée,
Qui réunit l'éclat de toutes leurs ſplendeurs ;
Et dans qui la vertu, par les graces parée,
Brille au-deſſus de leurs grandeurs.
Arbres verds & fleuris, bois paiſibles & ſombres,
A votre poſſeſſeur ſi doux & ſi charmants,
Puiſſiez-vous ne durer que pour prêter vos ombres :
A ſes nobles délaſſements.
Mais la loi du devoir, qui lui parle ſans ceſſe,
Va bientôt l'enlever à ſes heureux loiſirs :

Il n'écoutera plus que la voix qui le presse
De s'arracher à vos plaisirs.
Bientôt vous le vérrez, renonçant à lui-même,
Reprendre les liens dont il èst échappé ;
Toujours d'intérêt d'un monarque qu'il aime,
Toujours de sa gloire occupé.
Allez, illustre appui de ses vastes provinces,
Allez, mais revenez, de leur amour épris,
Organe des décrèts du plus sage des princes,
Veiller sur ses peuples chéris.
C'èst pour eux qu'autrefois, loin de votre patrie,
Consacré de bonne heure à de nobles travaux,
Vous fites admirer votre heureuse industrie
A ses plus illustres rivaux.
La France vit briller votre zèle intrépide
Contre le feu naissant de nos derniers débats.
Le Batave vous vit opposer votre égide
Au cruel démon des combats.
Vos vœux sont satisfaits. La discorde & la guerre
N'ôsent plus rallumer leurs tragiques flambeaux ;
Et les Dieux appaisés rédonnent à la terre
Des jours plus sereins & plus beaux.
Ce Chef de tant d'états, à qui le Cièl dispense
Tant de riches trésors, tant de fameux bienfaits,
A déjà de ces dieux reçu la récompense
De sa tendresse pour la paix.
Il a vu naître enfin de son épouse aimée
Un gage précieux de sa fécondité,
Et qui va desormais de l'Europe charmée
Affermir la tranquillité.
Arbitre tout-puissant d'un Empire invincible,
Plus maître encore du cœur de ses sujets heureux,
Qu'a-t-il à desirer, qu'un usage paisible
Des jours qu'il a reçus pour eux ?
Non, non : il n'ira point, aprés tant de tempêtes,
Ressusciter encore d'antiques différents ;
Il sait trop que souvent les plus belles conquêtes
Sont la perte des conquérants.
Si toutefois l'ardeur de son noble courage
L'engageoit quelque jour au-delà des ses droits ;
Ecoutez la leçon d'un Socrate sans sage,
Faite au plus puissant de nos Rois.

Pour la troisième fois du superbe Vérsailles
Il fesoit aggrandir le parc délicieux :
Un peuple harassé de ses vastes murailles
Creusoit le contour spacieux.
Un seul contre un vieux chêne appuyé, sans mot dire,
Sembloit à ce travail ne prendre aucune part.
A quoi rêves-tu là, dit le Prince ? Hélas ! Sire,
Répond le champêtre vieillard,
Pardonnez. Je songeois que de votre héritage
Vous avez beau vouloir élargir les confins :
Quand vous l'aggrandiriez trente fois davantage,
Vous aurez toujours des voisins.

ODE, TIRÉE DU PSEAUME XIV.

Caractère de l'Homme juste.

SEIGNEUR, dans ton temple adorable
Quel mortel est digne d'entrer ?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux ?
Ce sera celui qui du vice
Evite le sentier impur :
Qui marche d'un pas ferme & sur
Dans le chemin de la justice ;
Attentif & fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide & sévère à maintenir ses loix.
Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité :
Qui sous un air d'humanité
Ne cache point un cœur farouche :
Et qui par des discours faux & calomnieux,
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux.
Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paroit plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte caché sous l'herbe.
Qui bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné.
Celui, dis-je, dont les promesses

Sont

Sont un gage toujours certain :
Celui qui d'un infame gain
Ne ſait point groſſir ſes richeſſes :
Celui qui ſur les dons du coupable puiſſant
N'a jamais décidé du ſort de l'innocent.
Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur
Un jour des élus du Seigneur.
Partagera la ſainte joie ;
Et les frémiſſements de l'enfer irrité
Ne pourront faire obſtacle à ſa felicité.

ODE, TIRÉE DU PSEAUME XVIII.

Mouvements d'une âme qui s'élève à la connoiſſance de Dieu par la contemplation de ſes ouvrages.

LES cieux inſtruiſent la terre
A révérer leur Auteur.
Tout ce que leur globe enſerre
Célébre un Dieu créateur.
Quel plus ſublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les céleſtes corps !
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Réſulte de leurs accords !
De ſa puiſſance immortelle
Tout parle, tout nous inſtruit,
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & ſuperbe ouvrage
N'eſt point pour l'homme un langage
Obſcur et myſtérieux :
Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la nature,
Qui ſe fait entendre aux yeux.
Dans une éclatante voute
Il a placé de ſes mains
Ce ſoleil qui dans ſa route
Eclaire tous les humains.

En-

Environné de lumiere,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale
De sa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.
L'univers, à sa presence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche feconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit ;
Et par sa chaleur puissante
La nature languissante
Se ranime & se nourrit.
Oh ! que tes œuvres sont belles !
Grand Dieu, quels sont tes bienfaits !
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits !
Ta crainte inspire la joie :
Elle assure notre voie ;
Elle nous rend triomphants :
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus foibles enfants.
Soutiens ma foi chancelante,
Dieu puissant : inspire-moi
Cette crainte vigilante,
Qui fait pratiquer ta loi :
Loi sainte, loi desirable,
Ta richesse èst préférable
A la richesse de l'or ;
Et ta douceur èst pareille
Au mièl dont la jeune abeille
Compose son chèr trésor.
Mais sans tes clartés sacrées,
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foiblesses égarées
Dans les replis de son cœur !
Prête-moi tes feux propices.
Viens m'aider à fuir les vices

Qui s'attachent à mes pas.
Viens consumer par ta flâme
Ceux que je vois dans mon âme,
Et ceux que je n'y vois pas.
Si de leur cruel empire
Tu veux dégager mes sens ;
Si tu daignes me sourire,
Mes jours seront innocents.
J'irai puiser sur ta trace,
Dans les sources de ta grace ;
Et de ses eaux abreuvé,
Ma gloire sera connoitre
Que le Dieu qui m'a fait naître,
Est le Dieu qui m'a sauvé.

IDYLLES DE THÉOCRITE.

IDYLLE VIII.

DAPHNIS, MENALQUE, UN BERGER.

MENALQUE fesoit paître ses brebis sur de haute montagnes, & y rencontra l'aimable Daphnis, qu gardoit aussi son troupeau de bœufs. Ces deux Berger étoient blonds : tous deux à la fleur de l'âge ; tous deu habiles à chanter, & à jouer de la flute. Ménalque ap perçut le premier Daphnis, & lui parla ainsi :

MENALQUE.

Daphnis, Pasteur de troupeaux mugissants, veux-t disputer avec moi le prix du chant ? Je t'avoue sincère ment qu'il ne me sera pas difficile de remporter la victoir

Daphnis lui répondit en ces termes :

DAPHNIS.

Ménalque, conducteur de brebis couvertes de riche toisons, savant-joueur de flûte, tes chants, quels que soien tes efforts, ne l'emporteront point sur les miens !

M

MENALQUE.

Veux-tu essayer ? Veux-tu déposer un prix pour le vainqueur ?

DAPHNIS.

Je disputerai volontiers contre toi, & je consens à donner un gage.

MENALQUE.

Mais quel gage pourrons-nous déposer qui soit digne de notre victoire ?

DAPHNIS.

Pour moi, je risquerai un Veau tendre ; & toi, tu mettras un Agneau aussi gros que sa mère.

MENALQUE.

Je ne puis gager un Agneau : mon père & ma mère sont trop redoutables : ils comptent chaque soir toutes les Brebis.

DAPHNIS.

Mais, que peux-tu donc parier ? Quel prix remportera donc le vainqueur !

MENALQUE.

J'ai une belle flute à neuf trous, que j'ai faite moi-même. Les tuyaux sont de la même longueur, & unis ensemble avec de la cire blanche. Je la mettrai pour gage : mais je ne parierai rien de ce qui appartient à mon père.

DAPHNIS.

J'en possède une toute semblable : les tuyaux en sont également joints avec de la cire odoriférante. Je l'achevai ces jours derniers ; je me déchirai même le doigt en la fesant, & j'en ressens encore de la douleur. Mais qui nous écoutera ? Quel sera notre Juge ?

MENALQUE.

Si nous appellions ce Berger dont le chien blanc aboye autour de ses Chevreaux !

Ces deux jeunes rivaux appellent le Berger : il accourt aussi-tôt pour les entendre : ils chantent tous les deux à la fois ; mais comme le Berger veut juger leurs chants, on consulte le sort ; il tombe sur Ménalque : celui-ci doit jouer le premier de la flute, & Daphnis lui répondre par des couplets champêtres. Ménalque commence donc ainsi :

MENALQUE.

Bois, & vous, fleuves, dont l'origine èst céleste, si Ménalque a chanté quelquefois sur son chalumeau des airs agréables, procurez à ses Brebis de gras pâturages ; & si Daphnis conduit ici ses Genisses, accordez-lui la même faveur !

DAPHNIS.

Herbes tendres, claires Fontaines, gazons délicieux, si Daphnis chante aussi agréablement que le Rossignol, engraissez ses troupeaux ; & si Ménalque vient dans ces lieux, qu'il y trouve d'abondants pâturages !

MENALQUE.

Dans tous les endroits où paroit ma charmante Bergère, le Printemps sourit, les pâturages abondent, les mamelles sont remplies de lait, & les jeunes Troupeaux s'engraissent : mais dès qu'elle s'éloigne, les gazons se dessèchent, & le Berger languit.

DAPHNIS.

Les Brebis & les Chèvres mettent bas des jumeaux, les Abeilles remplissent de miel leurs ruches, les chênes portent plus haut leur tête majestueuse, dans les lieux où se trouve le beau Milon ; mais quand il les abandonne, le Berger sèche aussi-tôt de douleur, & les Troupeaux maigrissent.

MENALQUE.

O toi, le mari de mes Chèvres blanches ! O profondeur immense des forêts!—Et vous, mes Chevreaux, venez-vous désaltérer dans ce ruisseau : Milon èst dans ces contrées : & toi qui es privé de tes cornes, cours dire à ce même Milon, que Protée, quoique Dieu, a fait paître les Veaux-marins.

DAPHNIS.

Je ne desire point le Royaume de Pelops, ni des trésors accumulés, ni d'être plus léger à la course que les vents : je préfère de chanter des airs champêtres, assis près de toi au pied de ce rocher sourcilleux, & de voir paître d'un côté mes Brebis, & de porter de l'autre mes regards sur la mer de Sicile.

MENALQUE.

Les froids sont funestes aux arbres ; les chaleurs aux ruisseaux ; les lacets aux oiseaux ; les piéges aux bêtes sauvages ; & aux hommes, la passion ardente d'une jeune

Beauté.

Beauté. O Jupiter! O Souverain Maître des Dieux! Je ne ressens pas seul les feux de l'amour ; tu brules aussi toi-même pour des mortelles.

Tels furent les chants que firent entendre ces deux jeunes Bergers : Ménalque commença ainsi son dernier couplet :

MENALQUE.

Epargne mes Chevreaux, Loup cruel, épargne mes Brebis qui viennent de mettre bas! Ne m'enlève rien, quoique je sois jeune & le gardien d'un Troupeau nombreux! O Lampure, comment peux-tu dormir aussi profondément! Un chien fidèle ne doit point se livrer au sommeil, lorsqu'il accompagne un jeune Berger à la tête de son Troupeau. Et vous, mes chères Brebis, rassasiez-vous sans crainte d'herbe tendre ; elle renaîtra bientôt! Paissez sans inquiétudes! Paissez sans alarmes! Remplissez de lait vos mamelles, afin que vous puissiez en fournir suffisamment à vos petits, & qu'il en reste encore assez pour remplir quelques vases!

Daphnis chante à son tour un air mélodieux.

DAPHNIS.

Hier une jeune Bergère, dont les sourcils étoient parfaitement beaux, me regarda, lorsque je passois devant sa grotte avec mes Genisses : elle répéta deux fois que j'étois charmant. Je ne lui fis point alors une réponse dure & impolie ; mais je baissai aussi-tôt les yeux, & je continuai lentement ma route. Les Veaux, les Genisses & leurs mères mugissent agréablement, & leur haleine a beaucoup de douceur. Quel agrément d'être couché pendant les grandes chaleurs, sur les bords verdoyants d'un ruisseau qui coule avec un doux murmure! Les pommes font l'ornement des pommiers, & les glands celui des chênes : les jeunes Veaux augmentent le prix de leurs mères, & les Troupeaux sont la richesse des Bergers.

C'est ainsi que chantèrent ces deux Bergers ; & celui qu'ils avoient pris pour juge, parla en ces termes :

LE BERGER.

Que ta voix est agréable, ô Daphnis! Que tes chants sont harmonieux! Il est plus doux de t'entendre chanter, que de savourer le miel! Reçois ces deux flutes : elles sont le prix de ta victoire. Si tu veux m'apprendre à chanter, quand je ferai paître mes Chèvres auprès de ton Troupeau,

je te donnerai cette Chèvre dont les cornes ſont briſées: elle a du lait en abondance.

Daphnis, joyeux de ſa victoire, ſaute & bat des mains: il reſſemble à un Faon qui bondit autour de ſa mère. Le Berger vaincu demeure au contraire triſte & confus, comme une jeune Epouſe le jour de ſes noces. Depuis cet inſtant Daphnis a toujours tenu le premier rang entre les autres Bergers; & quoique jeune alors, il épouſa une Bergère remplie de grâces & d'attraits.

IDYLLE IX.

DAPHNIS, MENALQUE, UN BERGER.

MENALQUE.

DAPHNIS, chante un air champêtre! Fais entendre le premier des chants bucoliques! Commence, Daphnis; & que Ménalque te réponde! Bergers, mettez auparavant vos tendres Veaux ſous leurs mères: raſſemblez vos Taureaux & vos Geniſſes, afin qu'ils ne puiſſent s'écarter du reſte du Troupeau! Daphnis, chante le premier un air paſtoral; Ménalque te répondra enſuite.

DAPHNIS.

Les mugiſſements des Veaux & des Geniſſes ont de la douceur: le ſon de la flute èſt doux: le chant des Bergers èſt mélodieux; ma voix èſt harmonieuſe: j'ai ſur les bords frais d'un ruiſſeau un lit ſur lequel j'ai étendu pluſieurs belles peaux de Geniſſes blanches, qu'un vent impétueux précipita du haut d'un rocher, où elles broutoient l'arbouſier. Je me ſoucie autant des chaleurs brulantes de l'Eté, qu'un fils amoureux èſt ſenſible aux reproches de ſes parents.

Tels furent les chants de Daphnis; & Ménalque lui répondit ainſi:

MENALQUE.

L'Etna me ſert de retraite: j'habite une grotte charmante taillée dans le flanc de cet immenſe rocher. Je poſſède tous les tréſors qu'un ſonge flatteur peut offrir pendant le ſommeil, des Brebis, de Chèvres en grand nombre,

nombre, & des peaux ſur leſquelles je repoſe mollement. Je fais cuire mes aliments avec un feu de bois de chêne : l'Hyver je me chauffe avec des morceaux ſecs de hêtre. Je ne redoute pas plus la rigueur du froid, qu'un homme ſans dents s'empreſſe de manger des noix, lorſqu'il a devant lui une nourriture liquide.

LE BERGER.

J'applaudis aux chants de ces deux Bergers, & auſſitôt je leur fis des préſents. Je donnai à Daphnis une groſſe maſſue, que la Nature ſeule avoit formée dans les champs de mon père ; les plus habiles n'auroient pu y trouver le plus léger défaut. Ménalque reçut une belle coquille que j'avois trouvée au milieu des rochers de la mer Icarienne. Je partageai avec quatre autres Bergers la chair du poiſſon qui étoit dedans, & nous la mangeâmes.

Ménalque fit ſur le champ réſonner cette coquille.

Je vous ſalue, Muſes paſtorales ! Publiez la chanſon que je répétai autrefois devant ces deux Bergers ! Depuis long-temps je garde le ſilence.

La Cigale eſt chère à la Cigale ; la Fourmi à la Fourmi : les Vautours aiment les Vautours, & moi je chéris les Muſes, & je prends plaiſir aux tendres chanſons. Puiſſe ma cabane retentir toujours de ſons mélodieux ! Puiſſe-t-elle ſervir d'aſyle aux Muſes !

Un doux ſommeil, la ſaiſon nouvelle ne me ſont pas plus agréables, que le commerce de ces Déeſſes ! Ceux qu'elles daignent regarder d'un œil favourable, n'ont rien à craindre des enchantements de Circé.

FIN.

BOOKS for the USE of SCHOOLS, &c. printed for C. ELLIOT and T. KAY, oppoſite to Somerſet Place, No. 332. Strand, London, and C. ELLIOT, Edinburgh, who gives great allowance to Teachers and Retailers.

Juſt Publiſhed,

1. A SHORT Syſtem of Arithmetic and Book-keeping, by Robert Hamilton, LL. D. price 2s. 6d. bound. The author of the Introduction to Merchandiſe, in compliance with the deſire of ſeveral teachers, has drawn out an abridgement of that work; in which the moſt abſtruſe parts, and thoſe leſs generally uſeful, are omitted, the elementary rules are laid down in the plaineſt manner to ſuit the capacities of beginners, and the exerciſes are different from thoſe in the larger work, and in general more ſimple. It is reduced to a ſize that may anſwer as a common ſchool-book, and comprehends as full a ſyſtem of theſe ſubjects as the limits of ſuch a book would admit.

2. A new Spelling, Pronouncing, and Explanatory Dictionary of the Engliſh Language; containing, 1. The words printed according to their true orthography, with the accented vowel or conſonant marked in each, and the part of ſpeech added to which each word belongs. 2. The words reprinted, divided accurately as they are pronounced; and ſhowing, in the moſt ſimple and eaſy manner, the proper ſound of every letter, without disfiguring the words or altering their orthography. 3. The various ſignifications of each word. To which is prefixed, an introductory Eſſay, in three parts. 1. Elements of Engliſh Pronunciation. 2. Elements of Elocution; or the Delivery of Language. 3. Elements of Engliſh Grammar. With an Appendix, containing an account of the Heathen Gods and Goddeſſes, ancient Heroes, &c.; a table of remarkable occurrences ſince the creation; and a liſt of celebrated writers. The whole forming an agreeable and valuable companion for the youth of both ſexes, and particularly



ticularly calculated for the improvement of natives and foreigners in the proper ſpeaking and writing of the Engliſh Language. By William Scott, Teacher of Engliſh Reading, and compiler of Leſſons in Elocution, &c. Price 3s. bound.

3. Leſſons in Elocution; or a Selection of Pieces in proſe and verſe, for the improvement of youth in reading and ſpeaking. By William Scott, Teacher of Engliſh Reading, &c. The fifth edition, greatly enlarged and improved. To which is added, Principles of Engliſh Grammar. Price 2s. 6d. bound. The improvements which have been made to the laſt editions will, it is preſumed, be highly acceptable to both teachers and pupils. By the manner in which the leſſons are diſpoſed, this ſelection is at the ſame time proper for ſuch as have juſt got through the ſpelling-book, and for perſons of riper and more advanced years. It conſiſts of two parts; Leſſons in Reading, and Leſſons in Speaking: the one part peculiarly calculated to form the correct and poliſhed reader; the other to form the bold, animated, and graceful ſpeaker.

4. An Introduction to Reading and Spelling. By William Scott, Teacher of Engliſh Reading, &c. in Edinburgh. The fifth edition much improved. Price 1 s. bound. Another impreſſion of this work is now offered to the public, with conſiderable alterations and additions, particularly a collection of eaſy dialogues on different ſubjects, a ſhort hiſtory of the Bible, &c.— Theſe have been made, as well out of reſpect to the opinion of ſeveral judicious parents and inſtructors, as with a view to increaſe the intrinſic value of the book, and to render it more extenſively uſeful. Thus improved, the author flatters himſelf this performance is peculiarly well adapted to initiate young people in the knowledge of the Engliſh Language, and at the ſame time to form their minds to the love of learning and goodneſs.

5. Scott's Elements of Geometry, in which all the material propoſitions of the firſt ſix, eleventh and twelfth books of Euclid are demonſtrated with conciſeneſs and perſpicuity. Price ? s. 6 d. bound.

6. Scott's

6. Scott's new Syſtem of Practical Arithmetic, in three parts, new edit. Price only 2 s. 6 d. bound.
7. Moral Inſtructions of a Father to a Son undertaking a long voyage: to which are added, Moral Sentences, &c. Price 1 s. bound.
8. Ewing's Synopſis of Practical Mathematics, with Tables of Logarithms, &c. 8vo. Price 5 s. plain bound.
9. Traill's Elements of Algebra, for the uſe of ſtudents in univerſities, 8vo. Price 4 s. boards.
10. The Univerſal Accountant and Complete Merchant, new modelled in 2 vols. By William Gordon, late of Glaſgow, now of the Merchant's Academy. The fifth edition, with many eſſential additions, alterations, and improvements. To which is added, a complete Book of Rates, agreeable to the treaty with France, and the conſolidation of the duties in 1787. 2 vols 8vo. Price 12 s. bound.
11. Butterworth's Complete Penman. Price 15 s.
12. ———— Ornamental Penman. Price 10 s. 6 d.
13. ———— Setts of Copies, complete. Price 3 s. 6d.
14. ———— Text Copies. Price 1 s.
15. ———— Half-text ditto. Price 1 s.
16. ———— Small hand ditto. Price 1 s.
17. Copy-books, elegant ſets of round-text, round-hand, and current copies, 4to, or cut the long way, at only 1 s. or divided into two at 6 d. each.
18. Douglas's Elements of Euclid, with Logarithm Tables, new edit. Price 6 s. bound.
19. Hamilton's (Dr R. of Aberdeen, late of Perth) Introduction to Merchandiſe, being a complete Syſtem of Arithmetic, Algebra, Book-keeping, &c. with ſupplement. 1 vol. 8vo. Price 7 s. 6 d. bound.
20. The Hiſtory of Ancient Greece, from the earlieſt times, till it became a Roman Province. By William Robertſon, Eſq; Keeper of the Public Records for Scotland. The third edition, much enlarged. Dedicated to his Royal Highneſs George Prince of Wales. Price 7 s. 6 d. neatly bound.

This book was recommended, in a particular manner, by the late Right Honourable the Earl of Kinnoul, and by the late Honourable and Right Reverend Dr Drummond, Archbiſhop of York, to the late Honourable

Henry

Henry Hope, brother of the Earl of Hopeton, on his ſetting out upon his Travels; and to the Honourable Lord Deſkford (now Earl of Findlater and Seafield), going to begin his ſtudies at Oxford.—*Vide* European Magazine for January and February 1788. At the period of theſe recommendations, the firſt edition of the above was printed in Duodecimo, without the Author's name; it has ſince been very much improved and enlarged by the Author, and a Map of Ancient Greece added.

21. Wilſon's Vulgar and Decimal Arithmetic. 8vo. Price 3 s. 6 d. bound.
22. Madame Genlis's Theatre of Education, 3 vols 12mo. Price 7 s. 6 d. boards.
23. Ruddiman's Latin Grammar. Price 2 s. 6 d. bound.
24. ——— Rudiments of the Latin Tongue. Price 1 s.
25. ——— edition of Livy's Hiſtoria Romana, 4 vols 12mo. Price 12 s. bound.
26. ——— ditto upon a royal paper, 4 vols. Price 16 s. bound.
27. ——— Vocabulary, Latin and Engliſh. Price 10 d.
28. Grammatical Exerciſes, adapted to the method of Ruddiman's Rudiments. 12mo. Price 1 s.
29. Virgil, a new and correct edition, 18mo. Price 1 s. 6d.
30. Salluſt, a neat ſchool-copy. Price only 8 d. bound, ditto fine, 2 s.
31. Smart's Horace, Latin and Engliſh, 2 vols, new edit. Price 4 s. bound.
32. Horace, in Latin, correct copy. Price 1 s. bound.
33. T. Livii Hiſtoria, firſt five books for ſchools, new edit. 12mo. Price 2 s. 6 d. bound.
34. Gordon's tranſlation into Engliſh of the firſt ſix books of Livy, 2 vols. Price 5 s.
35. Dialogi Sacri, Caſtalionis. Price 1 s. bound.
36. Nepos, a correct copy. Price 1 s. bound.
37. Dr Adams's Principles of Latin and Engliſh Grammar, 12mo, Price 2 s. bound.
38. Waddel's Buchanan's Pſalms, Latin and Engliſh, 8vo. in the manner of Davidſon's Virgil. Price 3 s. bound.
39. Dunlop's Greek Grammar, new edit. corrected. 8vo. Price 2 s. bound.

40.

40. Boyer's French Grammar, new edit. corrected, 8vo. Price 2 s 6 d. bound.
41. Chambaud's French Exercises, 8vo. Price 2s. bound.
42. ———————— Vocabulary. Price 2 s. 6 d. bound.
43. Rochefoucault's Maxims, in French, 18mo. Price 2s.
44. The same in English. Price 1 s. 6 d.
45. Les Avantures de Gil Blas, 2 tom. avec fig. Price 6 s. bound.
46. Fables Choisies, à l'usage des enfants, et des personnes qui commencent à apprendre la langue Françoise. Par L. Chambaud. Nouvelle edition, revue et corrigée. Avec un index alphabetique des mots traduits en Anglois, beaucoup plus considerablement augmenté que dans les editions precedentes, par A. Scot, A. M. Membre de l'Université de Paris. Price 2 s. bound.
47. Rudiments and Practical Exercises for learning the French language by an easy method; with a great variety of idiomatical expressions, by which learners may be enabled to write and speak the French language with propriety. By A. Scot, A. M. &c. Price 3 s. 6 d. bound.
48. Talbot's Reflections on the seven days of the week, 12mo. Price 3d, or 16s. per 100.
49. Gadesby's Treatise on Decimal Arithmetic, or Decimals applied to the common rules of Arithmetic, Exchange, Interest, Annuities, &c. 8vo.. Price 2s. 6d. bound.
50. Simson's Elements of Conic Sections, 8vo. Price 2s. 6d. bound.
51. Two Setts of Catechisms for Children. 1. A Catechism for young Children, to be begun at three years old, with the Scripture-names in the Old and New Testaments, and Prayers and Graces for young Children. 2. A Catechism for Children from seven to twelve years of age, with the History of the Old and New Testaments, and Examples of Prayers and Graces for Youth. By Isaac Watts, D. D. Price 3d.



553